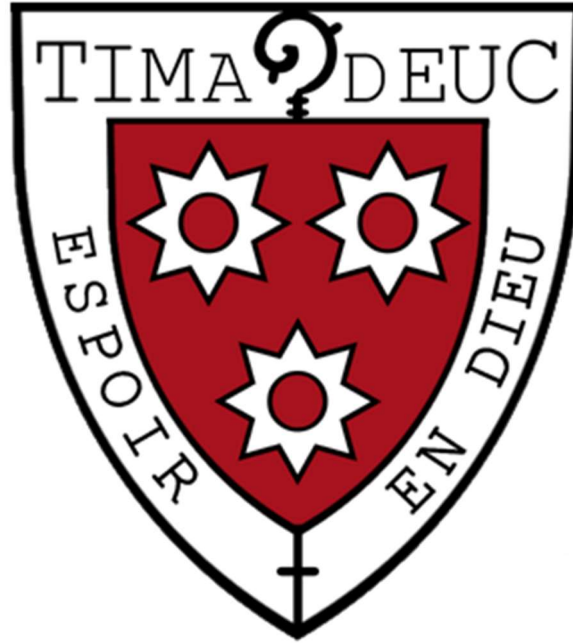


LE PATRIMOINE CISTERCIEN

"Ils s'appliqueront à leurs lectures ou à l'étude des psaumes."

La Règle de Saint Benoît, chapitre 48.



Les Traités

« Commentaires et Exposés »,
sur le Cantique des Cantiques.

III. Le Cantique des Cantiques

Comme guide de l'ascension dans l'amour unitif.

A- S. Bernard

B- Guillaume de S. Thierry

C- Gilbert de Hoyland

D- Jean de Ford

A- S. Bernard: Sermons sur le Cantique des Cantiques (*Sermones super Cantica Canticorum*).

Introduction

Le titre (*Sermones super Cantica canticorum*) est celui retenu par Bernard lui-même et par Geoffroy d'Auxerre en *Vita Prima* III, 8, 29.

L'ouvrage de S. Bernard sur le Cantique des Cantiques est constitué par un ensemble de 86 Sermons qui ont pour thème le texte du Cantique, du début jusqu'au ch. 3, 1 (*Osculetur me osculo oris sui... in lectulo meo, per noctes quaesiui quem diligit anima mea; quaesiui illum et non inueni*).

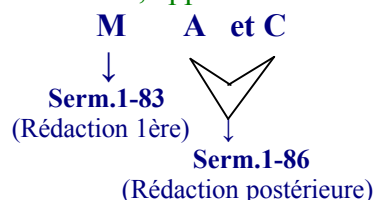
Chronologie:

Ces Sermons furent écrits entre 1135 et 1153. Le commencement s'opéra durant l'Avent 1135; cf. *Epist. 153*, à Bernard, chartreux de "Portes", qui est une sorte de préface aux Sermons/Ct; voir aussi *Epist. 154*. Nous savons d'autre part qu'avant 1136, date du 3ème voyage en Italie, S. Bernard avait composé 24 Sermons. A son retour de Rome, en été 1138, il se remit à l'ouvrage.

Autres jalons chronologiques: les Sermons 65-66 suivent le "procès des hérétiques de Cologne" de 1143, et précèdent le voyage de Bernard dans le Languedoc, en 1145. Enfin, à la mort de Bernard, le 20 août 1153, le 86ème Sermon restait inachevé: il lui manque une conclusion et une doxologie.

Le texte:

Il a évolué, passant entre les mains de copistes et de correcteurs. Quatre groupes de manuscrits nous sont accessibles, appartenant à **trois recensions principales**:



La révision du texte a porté sur l'ensemble des Sermons (voir Introd. SBO, T.I, p. XVII). Les **trois recensions**, ci-dessus mentionnées, reflètent deux types de manuscrits qui sont le reflet de deux étapes différentes dans l'élaboration du texte par l'auteur. **Le texte primitif se trouve en Bavière, en Autriche, dans les monastères de la lignée de Morimond. Il ne se trouve que là, et il est le seul qu'on y trouve (recension M).**

La recension postérieure n'est conservée, avec toutes ses caractéristiques, que dans les monastères d'Angleterre: on la nomme, "texte anglais" (recension A).

Un groupe de manuscrits venant de Clairvaux, conservés à Troyes, possède des éléments communs avec M et avec A, mais se sépare d'eux dans des variantes mineures. C'est la

troisième recension (recension C).

La rédaction des Sermons *Super Cantica* s'est déroulée sur 18 années (1135-1153). Il y eut des corrections faites sur A et sur M, indépendantes (par ex., le Charleville 197, venant de Signy, où le Sermon 66 a été gratté et récrit: le texte après correction est A; le texte antérieur était C...).

A la génération suivante, après 1153, les corrections (non mentionnées dans les marges) donnent un texte composite qui ne témoigne, de façon sûre, d'aucune recension.

Il existe aussi un texte en voie de transformation appelé "texte moyen" (T) qui offre la plupart des éléments communs à A et à C, mais non tous les éléments distinctifs de l'un et de l'autre. Il se présente comme un intermédiaire entre M d'une part, A et C d'autre part; d'où son appellation de "texte moyen".

Normes adoptées dans l'édition SBO

C est l'oeuvre de réviseurs, infidèles à S. Bernard et travaillant sur deux mauvaises copies (voir Introd. p. LXI).

L'édition des SBO donne un texte aussi proche que possible de l'archétype des recensions M et A : **"elle doit respecter l'oeuvre de S. Bernard dans sa teneur essentielle** . Cette édition a été réalisée à la demande du Saint Ordre de Cîteaux, en 1957; il a fallu vingt ans pour la mener à bien. L'impression fut assurée par les moines cisterciens de l'Abbaye Sainte-Marie de Poblet, en Espagne.

*

Conclusion

S. Bernard fait explicitement référence à 31 versets du Cantique des Cantiques, du verset 2 au verset 1 du ch. 3: cet ensemble contient en fait 34 versets, dans le texte biblique. Donc, Bernard a tenu compte de l'essentiel, tout en n'ayant pas pour dessein de réaliser un "Commentaire systématique", verset par verset. Il s'agit donc moins d'un "Commentaire exégétique", mais, comme le titre de l'oeuvre l'indique, de "Sermons sur le Cantique", visant à donner un enseignement spirituel à ses moines, enseignement centré sur le thème de la recherche du Bien-aimé, par l'âme épouse-du-Christ, à partir de l'expression littéraire du Ct des Cts. Comme le disait déjà E. Vacandard au T. II de la "Vie de S. Bernard", ch. XVII: "En 86 Sermons, tirés des seuls deux premiers chapitres du Ct des Cts, Bernard a pu parcourir le cercle des enseignements qui convenaient au cloître". Et au volume 2 de l'Édition des SC, n° 431, Paul Verdeyen est tout à fait clair à ce sujet: "Les Sermons sur le Cantique ne pratiquent pas l'exégèse scientifique contemporaine. Bernard entend bien se conformer aux règles de l'exégèse médiévale" (SC 431, Introd. p. 30) ...'Disons donc que **le jardin** exprime l'histoire pure et simple; **le cellier** exprime le sens moral et **la chambre** le mystère de la vision contemplative' (Serm./Ct 23, 4). Il reprend la théorie médiévale des 4 sens de l'Écriture: sens littéral ou historique, le sens moral (rapport entre l'âme et le Verbe qui transforme la vie), le sens allégorique et le sens anagogique ou mystique (ces deux derniers sens correspondant à la vision contemplative). Mais, comme le faisait déjà Origène auquel Bernard emprunte, l'abbé de Clairvaux prend beaucoup de liberté par rapport à la théorie: les trois temps du salut (création, réconciliation, transformation) appartiennent plus au sens allégorique qu'au sens littéral du 'jardin' (cf. Serm./Ct 5, 1). Bernard s'intéresse donc surtout au sens moral et spirituel du Cantique parce qu'il importe à la nourriture et au progrès spirituel de son auditoire monastique. "Bernard écrit des traités de la vie morale et spirituelle en partant du texte biblique et de beaucoup de symboles propres au Cantique" (P. Verdeyen, *ibidem*). La méthode bernardine n'a donc pas à être incriminée parce qu'elle ne correspondrait pas aux critères de l'exégèse moderne qui se voudrait 'scientifique'. C'est autre chose; et le sens moral ouvre directement sur son accomplissement donné par le sens anagogique et mystique. C'est donc d' une expérience de Dieu,

que Bernard témoigne ; il désire y conduire qui l'écouterà ou le lira.

Méthode d'approche retenue

Il y a plusieurs manières d'aborder la lecture et l'analyse de cette oeuvre mystique monumentale. Citons-en quelques unes:

- E. Vacandard, ne fait que survoler l'ensemble en donnant quelques aperçus de la diversité du texte et de sa richesse, tout en gardant le souci de l'historien qui tente de replacer les ensembles en leur temps (Serm. 1 à 23; 24 après le 3ème voyage en Italie - été 1138...). Il relève quelques thèmes majeurs: la demande de l'épouse du baiser sur la bouche (v. 2); le Nom, comparable à une huile parfumée; les "mamelles plus délicieuses que le vin"; les anges et leur rôle dans l'histoire du salut (Serm. 7); l'amour charnel et spirituel (Serm. 20); la Passion de Jésus (Serm. 43 et 61); Jésus Enfant (Serm. 48); l'essence nuptiale de l'Amour (Serm. 83); image et ressemblance (Serm. 80-85)...
- Luc Brésard s'attache à relever la source origénienne dans sa relecture d'ensemble (cf. Collect. Cisterc. 1982, "Bernard et Origène", 3 articles à la suite). Il dégage aussi la prégnance du thème nuptial (cf. "Cîteaux", T. XXXVI, 1985, pp. 129-151).
- Charles Dumont a rédigé, de 1991 à 1993, 25 *lectiones*, ou "leçons" qui sont un plan de travail pour moines et moniales désireux d'entrer dans l'intelligence des Sermons sur le Ct. Mais, jugeant que Bernard a concentré sa doctrine spirituelle dans les derniers Sermons, P. Charles partira des Sermons 75 à 79, puis passera aux Sermons 80-85. L'approche est donc avant tout spirituelle, au détriment peut-être d'une vue d'ensemble qui exige un parcours progressif ordonné du début à la fin.
- Il est possible aussi de suivre le Cantique, verset par verset, et de relever toute la symphonie de sens à laquelle chacun de ces versets renvoie, en référence à de multiples citations de l'Écriture puisées dans l'A. et le N.T. illustrant divers thèmes qui mettent en évidence les harmoniques de l'amour, et la quête incessante de la bien-aimée toute tendue vers le Bien-aimé.
- Nous choisirons de suivre la fragmentation cursive imposée par l'Édition récente des SC, qui, au fil des 5 volumes publiés, regroupe en des ensembles bien structurés les 86 Sermons: (1) Serm. 1 ou Prologue et Serm. 2-15; (2) Serm. 16-32; (3) Serm. 33-50; (4) Serm. 51-68; (5) Serm. 69-86.

Les Sources majeures

Elles sont essentiellement de deux types:

1. **L'Écriture Sainte** que Bernard parcourt en tout sens, à travers l'A. et le N.T. Il donne dans cette familiarité avec l'Écriture le témoignage que la Bible toute entière est un "Epithalame", selon le mot d'Origène, qui culmine dans ce "superlatif de l'Alliance" qu'est le Cantique des Cantiques.
2. **Origène**, rencontré dans les deux Homélies traduites avec enthousiasme par Jérôme, et méditées par Bernard et Guillaume, lorsque "les deux Abbés, malades", se retrouvèrent à Clairvaux en 1124/1125. Mais aussi à travers le grand "Commentaire" de l'Alexandrin qui s'achèvera au ch. 2, 15: "Attrapez-nous les renards, les petits renards ravageurs des vignes, car notre vigne est en fleur". Bernard ira jusqu'en 3, 1: "Sur ma couche la nuit, j'ai cherché Celui que mon coeur aime. Je l'ai cherché mais ne l'ai pas trouvé"...

Le troisième article de Luc Brésard (cf. Collect. Cisterc. 1982, p. 306) propose un tableau des "incidences d'Origène sur Bernard", très significatif de la dépendance originale et féconde de l'un sur l'autre; sont mentionnées, ce qui relève de l'inspiration, du simple

souvenir ou même de l'attaque.

Prologue (Sermon 1)

Dans son "Commentaire", Origène présentait en I, 8 (SC 375, p. 87) le plan de son Prologue:

"Il me paraît ... nécessaire, avant qu'on en vienne au contenu de ce petit livre, de faire un bref exposé d'abord sur l'amour lui-même, thème principal de cet écrit, et ensuite, sur l'ordre des livres de Salomon, parmi lesquels ce livre semble placé au troisième rang; et puis, sur le titre du petit livre même, pourquoi est-il intitulé "Cantique des cantiques"; enfin, de quelle manière il semble composé à la manière d'un drame, et comme une pièce de théâtre habillé joué sur une scène avec changement de personnages".

Bernard en reprendra plusieurs éléments:

- L'explication du titre: "Cantique des cantiques"(Serm./Ct 1, 1)
- L'attribution à Salomon le Pacifique (*ibid.* §6), liée au fait que "seules les âmes pacifiques sont invitées à comprendre ce livre".
- Le troisième rang de ce livre, précédé du "Livre des Proverbes"(qui vise à la purification des mœurs), et du "Livre de l'Ecclésiaste" (qui traite de la fragilité du corporel périssable et permet, par la raison, d'opérer le discernement entre le corruptible et l'incorruptible).
- Le thème principal de cet écrit étant l'amour, Origène s'étendra, un chapitre entier, sur la distinction entre "amour" et "charité", ce que Bernard ne reprendra pas, tout en signalant que ce Cantique est "un chant nuptial", "l'expression des désirs d'une âme pieuse", un "chant de louanges du Christ et de l'Eglise" célébrant "les douceurs de leur saint amour et le sacrement de leur mariage éternel".
- La mention des autres cantiques (Débora, Judith, Anne la mère de Samuel) est une reprise origénienne, mais tirée de l'Homélie I, 1.

Les Sermons 2 à 8 : l'ordonnancement de leur contenu.

Sermon 2

I. L'attente du baiser ("Qu'Il me baise d'un baiser de Sa Bouche")

A. L'attente des Anciens.

B. Description du Baiser attendu (**Avec Lui, ne faire qu'un seul esprit** - 1 Co 6, 17).

C. Distinction du baiser des lèvres et du baiser "de Sa Bouche": "la bouche qui donne le baiser, c'est le Verbe assumant notre chair" (Serm./Ct 2, 3). Introduction du thème de "la paix".

II. "Le baiser, c'est la paix"

A. Avant le Christ, la paix était cachée.

B. Le baiser est le signe de la paix.

C. La paix suppose la descente de Dieu (thème de la "kénose" du Verbe).

D. Traces scripturaires de ce désir.

E. La paix apparaît.

Sermon 3

Le baiser spirituel reçu doit être précédé de trois autres baisers donnés:

- Baiser des pieds = pénitence/purification
- Baiser des mains = persévérance dans la crainte d'amour
- Baiser des lèvres = contemplation et union ("**Avec Lui, un seul esprit**").

Sermons 4

A ces trois baisers correspondent trois faveurs:

Le pardon, la grâce, la présence qui se fait percevoir sensiblement ("expérience" de Dieu).

Sermon 5

Digression sur les genres d'esprit: de Dieu, de l'ange, de l'homme et de la bête; nécessité des corps, sauf pour "l'esprit que confesse toute créature".

Sermon 6

Ce que sont les "pieds" de Dieu: sa Miséricorde et sa Justice.

Sermon 7

A. Ce que sont les Mains de Dieu: sa Largesse et sa Force.

B. "Qu'Il me baise du Baiser de Sa Bouche!" : expression du désir de l'Épouse qui lui est propre.

Sermon 8

1. Le baiser de la bouche, c'est le Baiser du Père et du Fils,
2. C'est l'Esprit-Saint.
3. L'Épouse désire ce baiser: pour connaître le Père et le Fils,
4. et pour connaître l'Esprit-Saint, c'est à dire la Bonté.
5. L'Épouse adresse sa prière au Fils qui donne l'Esprit-Saint et fait accéder à la 'science' et à l'amour.
6. L'Épouse invoque l'Esprit:
 - saveur de la science: lumière -- cire – **vérité** ;
 - assaisonnement de la grâce: ferveur -- miel -- **amour**,
 et tend ses deux lèvres, à savoir sa **raison** ----> ou son **intelligence**,
 sa **volonté**----> ou sa **sagesse**.
7. Reprise du thème du Sermon 2 (cf. I, C): distinction des deux baisers, baiser des lèvres et baiser de la bouche.
8. Différence de ces deux baisers: participation, ici-bas et pour nous; plénitude, pour le Fils.
9. Heureux baiser qui fait de nous les fils du Père,
 les épouses et soeurs du Fils!
"Avec Lui, en un seul esprit"

Extraits du Sermon 8

(Ct 1, 2: "Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche")

1- Le Baiser du Père et du Fils:

"J'ai à vous parler aujourd'hui, selon la promesse que je vous ai faite hier, du baiser de la bouche, qui est de tous le plus élevé. Accordez-moi d'autant plus d'attention que la saveur de cette doctrine est plus exquise et qu'on y goûte plus rarement, parce qu'elle est difficile à bien entendre. Pour reprendre notre sujet d'un peu plus haut, je crois que c'est d'un baiser ineffable, inconnu à toute créature, qu'il est question. Il est écrit, en effet: *Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père; et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils ou celui à qui le Fils l'aura révélé* (Mt 11, 27). Car le Père chérit son Fils d'un amour tout particulier: souverain, il aime son égal; éternel, son coéternel; unique, son Fils Unique. Mais il est aimé par son Fils d'un amour qui n'est pas moindre, puisque le Fils meurt par amour du Père, ainsi qu'il l'atteste lui-même: *Afin que tout le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous, allons-nous en d'ici* (Jn 14, 31). Sans doute, il veut dire: partons pour subir la Passion. **Cette connaissance mutuelle du Père et du Fils, cet amour réciproque, n'est pas autre chose que le baiser le plus doux, mais aussi le plus secret.**

2- C'est l'Esprit-Saint:

Je tiens pour assuré que nulle créature, même angélique, n'a jamais eu accès au mystère si profond et si sacré de cet amour divin. Saint Paul, qui savait bien ces choses-là, dit que *cette paix surpasse toute intelligence*, même celle des anges (Ph 4, 7). Aussi l'Epouse du Cantique, si hardie soit-elle, n'ose pas dire: '*Qu'Il me baise de sa bouche*', car elle sait que ce privilège est réservé au Père. Elle demande un peu moins: *Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche*. Vous le voyez, la nouvelle Epouse reçoit un nouveau baiser; elle ne demande pas à être embrassée de la bouche, mais du baiser de la bouche. On lit dans S. Jean: *Il souffla sur eux et leur dit: Recevez l'Esprit-Saint* (Jn 20, 22), et il s'agit évidemment de Jésus soufflant sur les Apôtres, c'est à dire sur l'Eglise primitive. Ce fut un baiser, certes; pourtant s'agit-il d'un souffle corporel? Non pas, mais de l'Esprit invisible, communiqué dans ce souffle du Seigneur afin que nous comprenions qu'il procède de lui comme du Père, de même que le baiser est commun à celui qui le donne et à celui qui le reçoit. Il suffit donc à l'Epouse d'être baisée d'un baiser de l'Epoux, même si ce n'est pas de sa bouche. Car à ses yeux ce n'est pas chose médiocre ou inférieure que de recevoir ce baiser, puisque ce n'est rien d'autre que de recevoir l'infusion de l'Esprit (*non est aliud nisi infundi Spiritu Sancto*). Si nous avons raison de penser que le Père donne et que le Fils reçoit le baiser, nous ne nous tromperons pas en disant que **le baiser lui-même est l'Esprit-Saint**, c'est à dire celui qui est entre le Père et le Fils la paix inaltérable, le ciment solide, l'amour indivis, l'indivisible unité (*imperturbabilis pax, gluten firmum, indiuiduus amor, indiuisibilis unitas*).

3- Désir de l'Epouse de recevoir ce baiser pour connaître le Père et le Fils:

C'est donc à lui (l'Esprit) qu'ose aspirer l'Epouse, et c'est son infusion qu'elle demande avec confiance sous le nom de baiser. Elle a d'ailleurs une raison de s'enhardir: lorsque le Fils dit: *Nul ne connaît le Fils sinon le Père, et nul ne connaît le Père sinon le Fils*, il a ajouté: *ou celui à qui le Fils l'aura révélé* (Mt 11, 27). L'Epouse ne doute pas que, s'il a voulu le révéler à quelqu'un, c'est bien à elle. Elle sollicite donc hardiment ce baiser, c'est à dire cet Esprit par lequel le Fils et le Père lui seront révélés. Car on ne connaît pas l'un sans connaître aussi l'autre. D'où cette parole: *Qui me voit, voit aussi mon Père* (Jn 14, 9); et cette autre de Jean: *Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père; mais qui confesse le Fils a aussi le Père* (1 Jn 2, 23)... C'est donc à juste titre que la béatitude suprême est définie par la connaissance non pas de l'un des deux, mais de tous deux ensemble, selon ce passage: *La vie éternelle, c'est de te connaître, toi qui es le vrai Dieu, et de connaître Jésus-Christ que tu as envoyé* (Jn 17, 3). Enfin, il est dit que ceux qui suivent l'Agneau *portent gravé sur leurs fronts son nom et le nom de son Père* (Ap 14, 1), c'est à dire qu'ils se font gloire de les connaître l'un et l'autre".

4- ...et pour connaître l'Esprit-Saint, la Bonté:

"Mais on pourrait se demander s'il n'est pas nécessaire de connaître aussi le Saint-Esprit, puisque Jésus-Christ n'en parle pas lorsqu'il dit que la connaissance du Père et du Fils fait la vie éternelle. La connaissance du Saint-Esprit est évidemment nécessaire; quand on connaît parfaitement le Père et le Fils, comment ignorerait-on la Bonté de l'un et de l'autre, cette Bonté qui est justement le Saint-Esprit? L'homme ne connaît pas intégralement un autre homme à moins que ne lui soit plus caché si cet homme est de bon ou de mauvais vouloir (*uoluntas = amor*). De même, il est écrit: *La vie éternelle, c'est de te connaître toi qui es le vrai Dieu, et de connaître Jésus-Christ que tu as envoyé* (Jn 17, 3). Or si cette mission nous révèle à la fois la bonne volonté du Père envoyant son Fils, et la bonne volonté du Fils qui lui obéit volontiers, on ne saurait soutenir que le Saint-Esprit soit ici passé sous silence puisque là où il est fait mention de la grâce d'amour de l'un et de l'autre, cet amour réciproque, **la Bonté de l'un envers l'autre, c'est le Saint-Esprit lui-même**".

5- Prière que l'Epouse adresse au Fils pour recevoir l'Esprit (connaissance et amour):

"C'est donc la grâce de cette triple connaissance qu'en demandant un baiser sollicite l'Epouse, dans la mesure où cette grâce peut être accordée à une créature mortelle. Elle adresse sa prière au Fils, parce qu'il appartient au Fils de le révéler à qui il veut (*uoluerit reuelare*). Le Fils se révèle donc à qui il veut, et il révèle aussi le Père. Mais il le fait par un baiser, c'est à dire par le Saint-Esprit, au témoignage de l'Apôtre: *(ce que Dieu a préparé pour ceux qu'Il aime), Il nous l'a révélé par son Esprit* (1 Co 2, 10). Mais en donnant l'Esprit par lequel il révèle, il se révèle lui-même. Et cette révélation qui se fait par le Saint-Esprit ne nous donne pas seulement accès à la lumière de la

connaissance (*non solum illustrat ad agnitionem*), elle nous embrase aussi du feu de l'amour (*sed etiam accendit ad amorem*) comme le dit l'Apôtre (Paul): *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'E.S. qui nous a été donné* (Rm 5, 5).

...9- Heureux baiser qui fait de nous des fils du Père, des épouses-soeurs du Christ:

"Heureux baiser, certes, puisqu'il confère (à Paul) non seulement la connaissance de Dieu, mais que le Père soit aimé, lui qui ne peut être pleinement connu que s'il est parfaitement aimé. Quelle âme, parmi vous, n'a pas entendu parfois, dans le secret de sa conscience, l'Esprit du Fils s'exclamant: *Abba, Père?* (Ga 4, 6). Oui, que cette âme-là ose se dire aimée de l'amour paternel (de Dieu) puisqu'elle est délicatement touchée (*affectam*) du même Esprit dont le Fils est touché. Quelle que tu sois, ô âme, aie confiance, n'hésite en rien! Dans l'esprit du Fils, reconnais-toi fille du Père, épouse du Fils et sa soeur. Par l'un et l'autre terme, il te convient d'être appelée; je le prouverai sans grande peine; la voix de l'Epoux s'adresse à elle ainsi: *Je suis venu dans mon jardin, ma soeur, mon épouse* (Ct 5, 1). Elle est sa soeur, puisqu'ils ont le même Père; son épouse, puisqu'ils sont unis dans le même Esprit. Si le mariage charnel unit deux êtres en une seule chair, à plus forte raison l'union spirituelle les réunit en un seul esprit: *celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit* (1 Co 6, 17). Mais remarquez avec quel amour le Père Lui-même appelle cette âme sa fille, et cependant l'invite comme sa bru, aux doux épanchements du Fils: *Ecoute, ma fille, dit-il, et vois; tends l'oreille; oublie ta nation et la maison de ton père; et le Roi désireras ta beauté* (Ps 44, 11-12). C'est de Lui qu'elle réclame un baiser. Ô âme sainte, qu'un respect révérentiel t'habite, puisque (ce Roi) c'est le Seigneur ton Dieu, et tu dois sinon le baiser du moins l'adorer avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen!"

Vue d'ensemble des Sermons 9 à 32

Les Sermons 9 à 15 constituent déjà à eux seuls un petit Traité de l'Amour de Dieu, mais il faut aller jusqu'au Sermon 24 pour que soient épuisées, dans le Commentaire, les références explicites au Prologue/Introduction du Cantique (Ct 1, 1-3). Nous distinguerons, après le Sermon 15, un autre groupement: les Sermons 16 à 19 centrés sur Ct 1, 2 (thèmes des parfums et du Nom "comme un parfum répandu"), puis le groupe des Sermons 20-24 avec la finale sur le constat de Ct 1, 3: "les justes (ou les âmes droites, ou les jeunes filles) t'aiment" (*Recti diligunt te*). Ce Sermon 24 est un repère chronologique important, puisque sous la forme *Hoc demum tertio, fratres, reditum ab Urbe* ("Enfin, Frères, pour la troisième fois me voici de retour de la Ville"), Bernard signifie qu'en juin 1138, il est de retour de Rome à Clairvaux, et qu'il reprend son enseignement spirituel à sa communauté en commentant le Cantique.

Les Sermons 25 à 28 débattent de la cause de la "noirceur" de l'Epouse qui, devant les Filles de Jérusalem, défend néanmoins sa "beauté" (Ct 1, 4), le Sermon 26 étant presque entièrement consacré à l'éloge funèbre de Gérard, cellérier de Clairvaux et frère de Bernard. Ces Sermons poursuivent le commentaire en s'appuyant sur Ct 1, 5-6: "Les fils de ma mère ont combattu contre moi", se plaint l'Epouse; "Ils m'ont mise à garder les vignes"; Bernard précisera de quelles vignes il s'agit: la vigne de l'Epouse, c'est l'Eglise, qu'elle n'a pu garder intacte à cause des persécutions, mais qui, de ce fait, a pu se transplanter ailleurs (Sermon 30). Le Sermon 31 enchaîne par le questionnement de l'Epouse à l'Epoux: "Montre-moi, toi le Bien-aimé de mon âme, où tu mènes paître ton troupeau, où tu reposes à midi?" Tout le Sermon tourne autour de la question de la manière de voir Dieu ici-bas; il traite de l'ombre de la foi et de la vérité de la vision. Les différentes manifestations de l'Epoux comme médecin, comme compagnon de route, comme roi, comme père de famille, et enfin comme berger, font l'objet du Sermon 32, achevant ainsi ce cycle de prédications et d'enseignements spirituels que Bernard dispensa aux moines de Clairvaux entre 1135 et 1140.

Quelques notations à propos des Sermons 9 à 15

A- Sermon 9: Bernard cherche, dit-il, à reconnaître l'enseignement logique de l'Epoux

1. Dialogue des Compagnons de l'Epoux avec l'Epouse (L'Epouse est à entendre ici de chaque moine de Clairvaux, Bernard se situant comme un Compagnon de l'Epoux).
2. Réponse de l'Epouse au sujet de l'expression de ses désirs amoureux: "Qu'il me baise des baisers de sa bouche!"
3. Justification discrète de la présence de l'Epoux et de l'Epouse.
4. Des deux seins ou mamelles de l'Epoux (*sic*): cf. Ct 1, 2-3.
5. Comment ces deux termes de mamelles ou seins de l'Epoux, conviennent à l'Epouse et à ceux qui s'adonnent à une prière fréquente (les moines); ils sont le symbole de la patience et de la clémence.
6. Comment cela concerne aussi les amis de l'Epoux et les Jeunes Filles qu'enseigne l'Epouse pour les former à la vie spirituelle.

B- Sermon 10 : "Tes mamelles sont meilleures que le vin; ton arôme surpasse les parfums de grand prix" (Ct 1, 2).

C'est ici la suite de la réflexion de Bernard sur le sens à donner aux deux mamelles de l'Epouse, et des deux sortes de lait: celui de l'exhortation et celui de la consolation. Dès que la "Mère spirituelle" (Abbé ou Abbesse) reçoit le baiser de l'Epoux, elle sent venir du ciel en son sein ces deux espèces de lait pour exhorter et consoler. L'âme, qui est une mère, a des mamelles qui ne sont pas vides. Elle sait se réjouir avec ceux qui se réjouissent, pleurer avec ceux qui pleurent. Elle ne cesse de faire couler de l'un et de l'autre sein exhortation et consolation (§§ 1-3).

Trois parfums spirituels s'exhalent de ces mamelles. Mais les parfums de l'Epoux et de l'Epouse sont différents. Les parfums de l'Epoux seront traités plus tard. Ceux de l'Epouse, ce sont la contrition, la piété et la compassion (§ 4).

"Réjouissez-vous, âmes pénitentes; âmes réconfortées, reprenez courage!" (§ 6).

C- Sermon 11: Une exhortation à l'action de grâce pour le fruit et le mode de la Rédemption. Le **mode**, c'est l'anéantissement de Dieu; le **fruit**, c'est notre âme remplie de Dieu, germe d'espérance. La méditation du mode choisi par Dieu (son anéantissement), est le foyer où s'allume l'incendie du plus grand amour. "Tous deux (le mode et le fruit) sont nécessaires à nos progrès; car si l'amour ne l'accompagne, l'espérance est mercenaire; et l'amour reste tiède si l'on en espère aucun fruit" (§ 3):

"Or, de notre amour nous attendons ce fruit que nous a promis Celui que nous aimons: *On versera dans votre sein une mesure pleine, pressée, tassée, débordante* (Lc 6, 38). Cette mesure, dit le texte, sera sans mesure. Mais je voudrais savoir quelle est la chose dont nous posséderons une telle mesure, ou plutôt une telle immensité. *Aucun oeil, Seigneur, sinon le tien, n'a vu ce que tu prépares à ceux qui t'aiment* (Is 64, 4). Dis-nous donc ce que tu prépares. Nous croyons, nous avons confiance en tes promesses: *Nous sommes rassasiés des biens de ta maison* (Ps 64, 5); mais quels sont ces biens? Serait-ce le blé, le vin, l'huile, l'or, l'argent, les pierres précieuses? Non, puisque ces choses-là, nous les voyons. Nous les voyons et nous en sommes las. Nous cherchons ce que l'oeil ne voit pas, ce que l'oreille n'entend pas, ce qui n'est pas monté au coeur de l'homme (Is 64, 3; 1 Co 2, 9). C'est cette chose-là, quelle qu'elle soit, qui nous plaît, nous attire, que nous désirons atteindre. *Ils seront enseignés par Dieu* (Jn 6, 45), dit l'Evangile, *et Lui-même sera tout en tous* (1 Co 15, 28). Si je comprends bien, cette plénitude que nous attendons de Dieu ne sera autre chose que la plénitude de Dieu Lui-même" (§ 4).

"Mais qui pourrait comprendre l'infinie douceur que renferment ces quelques mots: *Dieu sera tout en tous*? Sans parler du corps, je distingue trois facultés qui sont à elles trois l'âme elle-même: la raison, la volonté, la mémoire. Quiconque progresse sur le chemin de l'esprit sait bien tout ce qui manque ici-bas à chacune de ces facultés pour être entière et parfaite. Pourquoi cette imperfection, sinon parce que Dieu n'est pas encore tout en tous? "... (§ 5).

Il est vrai, la raison est fautive en ses jugements, la volonté est sans cesse troublée, et la mémoire est obscurcie par de fréquents oublis...

"Cependant, la noble créature humaine, soumise à cette triple débilité, est dans l'espérance, car un jour, Celui qui comble l'âme des biens qu'elle désire, sera pour la raison la plénitude de la lumière, pour notre volonté l'abondance de la paix, et pour notre mémoire la parfaite continuité de la vie éternelle.

'Ô vérité, ô charité, ô éternité (cf. S. Augustin, *Conf.* VII, 10, 16). Heureuse béatifiante Trinité! C'est à Toi qu'aspire misérablement ma trinité de misère...

Quand l'erreur aura quitté ma raison, quand ma volonté se sera libérée de la souffrance, et ma mémoire de la crainte, ces imperfections seront remplacées par l'admirable sérénité, la pleine douceur, l'éternelle sécurité que nous espérons. Ce sera l'oeuvre de Dieu-Vérité, de Dieu-Charité, de Dieu-Toute puissance. Dieu "sera tout en tous" (1 Co 15, 28). La raison sera éclairée par la lumière qui ne s'éteint jamais; la volonté s'établira dans la paix immuable; la mémoire s'alimentera à la source éternellement intarissable. Vous jugerez s'il ne convient pas d'attribuer le premier de ces biens au Fils (la raison), le second au Saint-Esprit (la volonté), le dernier au Père (la mémoire), sans pourtant retirer la moindre part de tout cela au Père, au Fils et au Saint-Esprit... **Voilà pour les fruits de la Rédemption.**

Pour le mode de la Rédemption, l'anéantissement de Dieu, portons notre attention sur trois points principaux: Maître, Dieu s'est fait esclave; Il a pris sur Lui la plus lourde peine afin que l'homme lui fut redevable du plus grand amour. Riche, Il s'est fait pauvre. Verbe, Il s'est fait chair; Fils de Dieu, Il n'a pas dédaigné d'être le Fils de l'homme.

- Servitude de la chair et tentations de l'Ennemi;
- Ignominie de la croix;
- Horreur de la mort (§ 7).

Ranimez de ces parfums vos coeurs longtemps torturés par l'odeur importune de vos péchés" (§ 8).

D- Sermon 12: "**Ton arôme surpasse le parfum le plus exquis**" (Ct 1, 2: suite).

Du troisième parfum qu'est la **piété** (*pietas*) ou **compassion divine**, ou **Bonté de Dieu**. Il l'emporte sur les deux premiers parfums, la **contrition** et la **dévotion**:

"Il est un parfum qui l'emporte sur ces deux là; je l'appellerai le parfum de la charité compatissante. Il se compose, en effet, des affres de la pauvreté, des angoisses où vivent les opprimés, des inquiétudes de la tristesse, des fautes des pécheurs, bref de toute la peine des hommes, fussent-ils nos ennemis. Ces ingrédients semblent méprisables, et pourtant le parfum où ils entrent est supérieur à tous les autres. C'est un baume qui guérit: *Heureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde* (Mt 5, 7). Ainsi, un grand nombre de misères réunies sous un regard compatissant sont les essences précieuses dont se composent les meilleurs onguents, dignes du sein de l'Epouse et agréables aux sens de l'Epoux. Heureuse l'âme qui a pris soin de faire provision de ces aromates, d'y répandre l'huile de la compassion et de les faire cuire au feu de la charité!" (§ 1).

Ces parfums se trouvent même chez certains riches: Paul (cf. 1 Co 15, 31; 2 Co 11, 29; Job (Jb 31, 32); Joseph (Gn 43, 30; 45, 2); Samuel (1 R 15, 35; 1 R 3, 20); Moïse (Ps 105, 23; David (Ps 31, 1)...

Retour à l'Evangile au § 6, avec l'épisode de l'achat des parfums pour embaumer le corps de Jésus (Marie-Madeleine et Salomé): avec cette précision donnée au § 7: "embaumer le corps de Jésus tout entier, c'est être bon envers tous les hommes" (cf. Gn 6, 10).

Une sorte de digression s'amorce au § 8 à propos de supposés reproches d'oisiveté faits à Bernard motivés par son absence au travail manuel. Ce sont aussi des reproches faits aux évêques, dont Bernard prend la défense (§ 9). Un retour aux parfums de l'Epouse s'effectue au § 10: une préférence est donnée à "l'onguent de la compassion, le seul que Notre Seigneur n'a pas voulu laisser perdre. "Quiconque enivre ses auditeurs de ses paroles et parfume autrui de ses compassions,

mérite qu'on lui dise: 'Ton arôme surpasse le parfum le plus exquis' ". En finale, il est affirmé que, fidèles, "nous participons au privilège de l'Epouse", en tant que corps ecclésial.

E- Sermon 13: "**Ton Nom est une huile répandue**" (Ct 1, 2 - suite).

§ 1: "L'origine de toutes les sources et de tous les fleuves, c'est la mer (ce devrait être l'inverse, mais Quohélet avait relevé déjà que « les fleuves coulent vers la mer, et la mer n'est pas remplie »...) ; ainsi, l'origine des Vertus célestes et de toutes les connaissances, c'est le Seigneur Christ"(cf. Ps 23, 8; 1 Sam 2, 3): *Deus scientiarum Dominus est !* : la chasteté de la chair, le zèle des entreprises du coeur, la droiture de la volonté, coulent de cette source unique. Si quelqu'un brille par l'exercice de son talent, si quelqu'un s'illustre dans l'art de son langage, si quelqu'un plaît par ses moeurs, cela vient de là. Cela vient d'un Verbe de connaissance, du Verbe de Sagesse. Là sont cachés tous les trésors de la science et de la Sagesse (cf. Col 2, 3).

§ 2: De l'action de grâces du Pharisien en Lc 18, 11, et des personnes qui se contentent de rendre grâce habituellement...

§ 3: Dieu n'agréé pas n'importe quelle action de grâce, mais seulement celle qui procède d'un coeur simple et pur, d'un coeur qui sait aussi avoir honte de ses actions mauvaises sans s'en glorifier.

§ 4: Attitude exemplaire de Joseph en Egypte refusant de "posséder" la femme de Potiphar (cf. Gn 39, 9). Ce qui plaît à Dieu, retenons-le, ainsi que ce qu'Il nous donne: "Je vous donne la paix" (Jn 14, 27).

"Cela me suffit. J'accepte ce que Tu me laisses, et je laisse ce que Tu gardes pour Toi. C'est Ta paix que je souhaite; Ta paix, rien de plus. L'homme qui ne s'en contente pas laisse entendre que Tu ne lui suffis pas, car Tu es notre paix (Eph 2, 14). Seul m'est nécessaire d'être réconcilié avec moi-même parce que je serai réconcilié avec Toi (cf. Jb 7, 20). Pour moi, je suis comblé si j'ai Ta paix".

Le Seigneur nous donne donc la paix; Il se retient la gloire (cf. Is 63, 3-5).

§ 5: David, vainqueur de Goliath, réjouit le peuple d'avoir retrouvé la paix, mais David seul en sortit glorieux. De même Josué, Jephthé, Gédéon, Samson, Judith - toute femme qu'elle fût -, triomphèrent de leurs ennemis. Le peuple jouit de la paix mais n'eut aucune part à leur gloire. En effet, "qu'ai-je à réclamer dans la victoire, si je n'ai pas été au combat?"

§ 6: "C'est Dieu qui doit être glorifié dans ses saints" (cf. Elie, Elisée...).

"La hache va-t-elle se glorifier contre celui qui s'en sert?" (Is 10, 15); Quiconque se glorifie en Dieu, se glorifie contre Lui (cf. 2 Co 10, 17). En quoi donc se glorifier? Par le témoignage de notre conscience (cf. 2 Co 1, 12). Il convient donc de désirer la seule gloire qui vient de Dieu (cf. Jn 5, 44; Ps 52, 6).

§ 7: Donc, toute oeuvre bonne que nous avons entreprise doit être rapportée à Dieu, puisque "Dieu est l'Auteur et le Dispensateur de tout mérite"... "N'obéissez qu'à une foi sincère, à une piété attentive, à une joie sans complaisance: c'est cela qui convient aux âmes saintes".

§ 8: Bernard revient à son sujet; il se rappelle qu'il en est resté à ce verset du Cantique: "Ton Nom est une huile répandue" (Ct 1, 2). Il fait l'éloge des deux parfums exhalés par les seins de l'Epouse: la contrition et la dévotion, et du troisième, plus excellent encore: **la compassion** (et en Serm./Ct 26, 5 Bernard osera cette formule - qui revient dans les deux encycliques de Benoît XVI -: "Certes, Dieu est incapable de pâtir, mais non de compatir", *Porro, impassibilis est Deus, sed non incompassibilis*). Et l'Epouse reconnaît que ses parfums lui viennent de la seule générosité de l'Epoux.

§ 9: L'Epouse n'est pas injuste; elle ne s'attribue rien à elle-même, mais rapporte tout le bien qu'elle peut accomplir à son Epoux, le Seigneur. "Ne soyons pas ingrats; que les jeunes filles, les suivantes de l'Epouse, ne le soient pas davantage" (cf. Ps 105, 47: "Que nous mettions notre gloire à Te louer, Seigneur!").

F- Sermon 14: "Ton Nom est une huile répandue" (Ct 1, 2 - suite)

1- Du jugement de l'Eglise qui laisse les païens s'approcher d'elle, et de l'opposition de la Synagogue

Le peuple des Gentils voulut donc "s'approcher", mais la Synagogue s'y opposa, prétendant que l'Eglise était immonde, entachée d'idolâtrie et aveuglée par l'ignorance...

2- L'Eglise a reçu la place de la Synagogue; celle-ci se fie à la Loi: "Que la Loi la sauve, si elle le peut! Mais il n'y a pas de Loi qui puisse vivifier; la Loi tue au contraire; la Lettre tue (cf. 2 Co 3, 6). C'est pourquoi je vous dis, 'vous mourrez dans vos péchés' (Jn 8, 24). Tel est le jugement que réclame à tort la Synagogue. Aussi sera-t-elle délaissée, aveugle et laissée à ses querelles internes, jusqu'à ce qu'elle ouvre ses portes aux Gentils qu'elle rejette avec un orgueil jaloux. Les Gentils connaîtront alors ce Dieu qui est connu en Judée (Ps 75, 2), et sauront que son Nom est grand en Israël. C'est pour ce jugement que Jésus est venu sur la terre: 'pour que voient ceux qui ne voient pas, et que les clairvoyants deviennent aveugles' (Jn 9, 29). Mais cela n'est vrai que d'une partie des juifs (cf. Ps 43, 14).

3- ... "Mais Toi, Seigneur, soit le juge de mon procès, et que Ton Nom soit loué!"

"L'huile de la connaissance de Dieu, la nation juive l'a reçue en abondance, mais son avarice l'enferme dans un vase clos d'un bouchon... En vertu de quel pacte le juif ingrat veut-il que l'huile du salut reste toute entière attachée à la barbe d'Aaron? Elle n'est pas pour la barbe mais pour la tête...qui est la tête de tout le corps... La liqueur divine doit descendre jusqu'aux mamelles de l'Eglise. Et la barbe dira, pour montrer sa gratitude: 'Ton Nom est une huile répandue'. Mais il faut qu'elle ruisselle jusqu'à la frange du vêtement, jusqu'à moi qui suis le dernier venu des enfants de l'Eglise. Je suis son enfant dans le Christ...

... Je donnerai le même salaire à l'ouvrier de la onzième heure (cf. Mt 20, 14). Cela déplaît au Pharisien. De quoi se plaint-il? Prends ce qui est à toi, et vas-t-en! Qu'a-t-il donc à perdre, si le Seigneur a décidé de ma sauver aussi?"...

4- Ici se situe une très belle relecture de la Parole des deux fils et du Père miséricordieux (cf. Lc 15).

... "Selon le bon plaisir du Père de famille, je porte un joug aisé et un fardeau léger. Ma peine n'a duré qu'une heure (de la onzième à la douzième heure), et, si elle se prolonge, l'amour m'empêchera de le sentir. Que le juif, s'il le veut, fasse usage de ses propres forces; pour moi, je préfère faire l'expérience de la bonté de la volonté de Dieu qui est bienveillante et parfaite. C'est elle qui compense la durée et les fatigues de mon labeur. Nous sommes liés, lui par le pacte de son alliance, et moi je m'appuie sur l'ordonnance de sa volonté; je le crois, et ce n'est pas folie que d'y croire, car ma vie est en sa volonté. Elle me réconcilie le Père, elle me restitue l'héritage enrichi d'une multitude de grâces cumulées: elle me comble d'accords harmonieux, de chants de fête et de festins, dans toute la joie exultante d'une famille. Si mon frère aîné s'indigne et préfère aller manger le chevreau avec ses amis plutôt que de partager avec moi le veau gras dans la maison paternelle, il s'entendra répondre: 'Nous devons festoyer et nous réjouir, car mon fils que voici était mort' etc...(Lc 15, 32).

"La mort du Verbe crucifié a déchiré le voile de la lettre qui tue, et l'Eglise, guidée par l'Esprit de liberté, a pénétré jusqu'aux profondeurs du coeur du Christ. Il l'a reconnue, l'a agréée, lui a donné la place de sa rivale, en a fait son Epouse"...

"Et elle (l'Eglise-Epouse), étreignant Jésus-Christ son Seigneur avec une ardeur qui fait ruisseler de toute part l'huile d'allégresse, prononce ces paroles que rediront après elle tous ceux qui auront part à son amour: 'Ton Nom est une huile répandue'. Quoi d'étonnant à ce qu'elle soit ointe puisqu'elle retient dans son étreinte Celui qui est l'Onction même" (*Quid mirum su ungitur, quae unctum complectitur*).

Bernard s'exprime ici, dans ce Sermon 14, avec clarté et rejoint le fond de la doctrine de S. Paul contenue en Rm 9-11. Nul sentiment d'antisémitisme. Et en 1146, lors de la prédication de la deuxième Croisade, il interviendra avec vigueur dès qu'il apprendra qu'un moine, Rodolphe, sans

aucun mandat, prêchait une croisade allemande, désignant les juifs de Mayence à la vindicte publique. L'autorité de Bernard arrêta le massacre déjà programmé. "Sans lui, dit le Rabbi Joseph, nul d'entre les juifs n'eût conservé la vie"; cf. lettre 365: "Il y a trois choses que je lui reproche (à ce moine Rodolphe): d'abord d'avoir usurpé le ministère de la prédication, ensuite de braver l'autorité de l'évêque, et enfin d'oser approuver l'homicide. Voilà un pouvoir d'un nouveau genre! Ni les anges, ni les Apôtres n'approuvent le meurtre des juifs. L'Eglise prie au contraire pour leur conversion, et elle est assurée qu'à la fin des temps tout Israël sera sauvé! (cf. RM 11, 26). La doctrine de Rodolphe ne vient donc pas de Dieu: elle vient du démon, le père du mensonge, qui fut homicide dès le commencement"...

5- L'Eglise repose à l'intérieur de la Maison, mais, pour le moment, c'est l'Eglise des parfaits (des plus avancés dans la vie spirituelle). Pour nous, c'est aussi notre espérance. Nous sommes couchés devant la porte. L'Epoux et l'Epouse sont seuls, pour l'instant à l'intérieur... Les âmes adolescentes (les commençants) qui sont encore affairées, attendront dehors (*foris*), mais avec confiance, sachant que c'est à elles qu'il est dit: 'Après elle, des vierges seront amenées au Roi, et leurs compagnes te seront présentées ensuite' (Ps 44, 15). Les vierges ce sont celles qui, fiancées à Jésus-Christ par un voeu précoce, lui restent fidèles. Les compagnes, ce sont les âmes qui, lassées de leur sujétion aux princes de ce monde (aux esprits immondes) se hâtent de revêtir l'Homme Nouveau pour se réformer avec autant de sérieux que de sincérité. Toutes vont de l'avant, même si elles ne se sentent pas encore le droit de dire: 'Ton Nom est une huile répandue' "...

6- S. Bernard évoque sa conversion (*initio conuersionis meae*).

Dans sa sécheresse spirituelle, son acédie, sa langueur, sa somnolence, il se souvenait d'un absent ou d'un mort, d'un homme avancé dans la vie spirituelle..."Et je reconnais là, le parfum qu'exhalait cette personne. Ce n'était pas encore l'huile de la grâce, mais son parfum. Et je gémissais encore: 'Quand paraîtrai-je devant la face de Dieu?' "(Ps 41, 3). Et Bernard de reconnaître que plusieurs, à Clairvaux, font cette expérience.

7- Retour aux paroles de l'Epouse: 'Ton Nom est une huile répandue'

L'Epouse, c'est l'Eglise. La Synagogue proteste, rappelant ses mérites; l'Eglise ne songe qu'au bienfait reçu: 'Ton Nom est une huile répandue'...

8- Tel est le témoignage de l'Israël - non selon la chair - mais selon l'esprit. Le premier possède l'huile, mais ne l'a pas répandue; elle la possède dans des *codices* (des parchemins), non dans le coeur (*habet in codicibus, non in cordibus*). L'huile est enfermée. C'est à l'intérieur (*intus*) qu'est l'huile de l'Esprit. Il faut donc déboucher le vase et répandre l'huile de l'allégresse du salut. Trois raisons à cela: les noms mêmes du Seigneur (Jésus, Christ, Seigneur)...

G- Sermon 15: "Ton Nom est une huile répandue" (suite)

1- Les noms de l'Epoux renvoient tous à sa Bonté (*pietas*) ou sont indicatifs de sa Puissance (Ps 61, 12: "J'ai entendu deux choses: que la puissance est à Dieu, à lui aussi la grâce"). Sous le rapport de la Majesté, il est appelé "le Terrible" (Ps 110, 9); sous le rapport de la Miséricorde, il est "le seul Nom par lequel nous puissions être sauvés (Ac 4, 12); et encoeur "Notre justice" (Jér 23, 6), "Emmanuel" (Is 7, 14; 9, 6; Ps 110, 4).

2- "Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob" (Ex 3, 6.15) Mais comment et dans quelle mesure est répandu le Nom de l'Epoux qui est Jésus-Christ?

3-4: Le Christ, Jésus: deux noms infusés aux anges, infusés aussi aux hommes... "Que ce Nom est précieux! Et qu'il est commun! Commun, mais salutaire... Participant au Nom, j'ai part à l'héritage. Je suis chrétien: je suis frère du Christ. Et si je le suis en effet, je suis héritier de Dieu, cohéritier du

Christ (Rm 8, 17). Ne nous étonnons pas de ce que le Nom de l'Epoux soit descendu jusqu'à nous; il est descendu lui-même, s'anéantissant en prenant la condition d'esclave (Ph 2, 7)... se répandant comme de l'eau (Ps 21, 15). La plénitude de la divinité s'est déversée en nous, habitant corporellement sur terre (col 2, 9), afin que nous tous qui trainons un corps mortel, nous eussions notre part de cette plénitude. **Voilà ce que signifie le Nom répandu**".

5- Pourquoi le comparer à l'huile?

"Il existe une indéniable similitude entre l'huile et le Nom de l'Epoux, et ce n'est pas de manière inconsidérée que l'E.S. les compare l'un à l'autre. Je crois, pour ma part - si vous ne trouvez mieux -, que **cela tient à une triple qualité de l'huile qui éclaire, nourrit et oint** (*lucet, pascit, ungit*). Elle alimente le feu, elle nourrit la chair, elle apaise la douleur: lumière, aliment, onguent médicinal. Regarde maintenant, il en est de même du Nom de l'Epoux: prêché, il éclaire; reconnu (comme salubre), il nourrit; invoqué, il apaise et oint"...

6- "D'où serait venue une si grande et si abondante lumière de foi, sur toute la terre, sans la prédication du Nom de Jésus? N'est-ce pas à la lueur de ce Nom que Dieu nous a appelés à son admirable lumière (Ps 35, 10), et que Paul a pu dire avec justesse: 'Autrefois, vous étiez ténèbres, maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur (Eph 5, 8; Rm 13, 12-13)... Sortant de la bouche de Pierre, cette lumière contenue dans le Nom de Jésus guérit les pieds et consolide les chevilles d'un boiteux et rendit la lumière à beaucoup d'aveugles (cf. Ac 3, 1-12; Ac 9, 15-19): 'Au Nom de Jésus, le Nazaréen, lève-toi et marche!'... Le Nom de Jésus est aussi nourriture... Ce que vous écrivez est lettre morte si je n'y trouve pas le Nom de Jésus (cf. S. Augustin, *Conf.*).

7- Enfin, le Nom de Jésus est un remède" (cf. Ct 8, 6: 'Mets-moi comme un sceau sur ton coeur, comme un sceau sur ton bras'). Surprenant citation du Ct. ici; naïvement, Bernard ajoute: "Je traiterai de ce passage plus tard"...Il s'arrêtera à Ct 3, 1 visité par la mort... Mais son intention - semble-t-il - était d'aller jusqu'au bout.

8- "La Judée aussi a eu ses "Jésus", mais elle invoque en vain leur nom qui n'éclaire pas, ne nourrit pas, ne guérit pas. La Synagogue...emeure dans les ténèbres, jusqu'à ce jour. Elle ne sera ni guérie, ni rassasiée, tant qu'elle ne saura pas que Jésus règne sur Jacob et jusqu'aux extrémités de la terre" (Ps 58, 14-15; cf. Ps 34, 3)... "Je suis ton salut" (Ps 34, 3)... "Rien d'étonnant à ce que la mort se retire lorsque la Vie descend du Ciel" (cf. Rm 10, 10).

Conclusion

Ce groupe de Sermons 9-15 sont à eux seuls déjà tout un Traité sur la Charité. Nous en trouverons d'autres.

Il est à remarquer que Bernard reste longuement à méditer les tous premiers versets du Cantique, ce qui en constitue comme le "Prologue" (Ct 1, 1-3). Jusqu'au Sermon 15, le verset 3 n'est pas encore dépassé...et pourtant, toute la doctrine spirituelle de l'ensemble du Cantique habite Bernard puisqu'il a fait allusion à Ct 8, 6 en Serm./Ct 15, 7. C'est que Bernard reconnaissait dans cet unique verset, comme le concentré de toute la prière de l'Epouse à l'Epoux: "Mets-moi comme un sceau sur Ton coeur, comme un sceau sur Ton bras"...

*

Second Groupement: les Sermons 16 à 32

Présentation d'ensemble

Les Sermons 1 à 23 ont été écrits entre 1135 et 1136, avant le 3ème voyage en Italie. La

reprise de l'ouvrage se fera en septembre 1138.

Le Sermon 24, dans sa forme définitive qui sera retenue dans les SBO, nous dit l'intention de Bernard dès son retour d'Italie: *Hoc demum tertio, fratres...* "Enfin, mes frères, pour la troisième fois, me voici de retour de la Ville (Rome)"...

Le Sermon 26, quant à lui, est largement consacré à commémorer le trépas de Gérard, le frère de Bernard, qui fut son loyal, zélé et efficace Cellier. Il mourut en 1139.

Les Sermons 26 à 32 ont été prononcés entre 1139 et 1140, juste avant la controverse abélardienne et le concile de Sens.

Le groupe des Sermons 16 à 19

A- Sermon 16

Huit Sections ont été retenues par les SBO:

I- Digression à la manière d'un spectateur situé sur un sommet, ou d'un chasseur qui se lance à la poursuite d'une autre bête.

Bernard qui, en finale du Sermon 15, s'était demandé ce que pouvait signifier "ce nombre sacré" retenu par le verset 164 du Ps 118 ("Sept fois le jour je chanterai Tes louanges"), promettait d'y répondre dans le Sermon suivant. Il tient parole au début de ce Sermon 16.

II- Signification du miracle d'Elisée rendant à la vie un enfant mort (cf. 2 R 4, 34-35).

Elisée s'étend sur l'enfant mort, et "l'enfant bâilla (ou éternua) sept fois"... "Ce chiffre nous avertit de la présence d'un mystère; la vie spirituelle elle-même se vit sous le chiffre 5 des sens enrichie des deux préceptes de la charité".

III- Les 7 bâillements expliqués.

Suivent d'autres évocations du chiffre 7: 4 = la componction; +3 = l'aveu des péchés; les 4 aiguillons de la conscience (double honte et double crainte) + les 3 espèces de confession (dont il sera question plus tard).

IV- V: La double honte et la double crainte.

Au § 6, Bernard collationne les noms de Dieu, expression de son Amour et de sa Justice: "Pères des miséricordes et Dieu de toute consolation " (2 Co 1, 3); Il ne s'appelle pas moins "le Seigneur des vengeances" (Ps 93, 1), "le Dieu Juste et Fort" (Ps 7, 12), "terrible dans ses jugements sur les fils des hommes" (Ps 65, 12), "le Dieu jaloux" (Ex 20, 5)... D'où l'exhortation à craindre ce Dieu miséricordieux et juste: "Toute majesté, toute seigneurie inspire la crainte" (cf. Lc 12, 5). Celui qui éprouve ces sentiments de crainte est revenu à la vie par une double crainte avec une double honte, soit 4 bâillements.

VI- Les trois espèces de confessions: humble, simple, fidèle.

Il y ajoutera les 3 confessions des péchés d'un coeur humble, simple et fidèle, soit 3 autres bâillements. Alors le chiffre 7 sera accompli. Il y a aussi des confessions nocives: la confession des fautes passées pour s'en glorifier, le retour à la vaine gloire en se complaisant dans le rappel d'un orgueil passé. "Vouloir être loué de son humilité, ce n'est pas la vertu d'humilité; c'en est le renversement complet. Rien n'est plus pervers que cette confession tournée à l'avantage de l'orgueil quand elle devrait être la sauvegarde de l'humilité" (§ 10).

VII- Les sept fioles apportées par le Seigneur Jésus: cinq pleines d'huile, deux de vin.

Jésus a reçu l'onction messianique et apporté les 7 dons du S.E. (cf. Is 61,1-2; 11, 2-3). Le Bon Samaritain et ses 7 fioles d'huile et de vin, c'est Jésus faisant en sorte que la miséricorde s'élève au-dessus du jugement.

"Ô Seigneur! Avec quel art de bon médecin, Tu refais la santé de mon âme par le vin et par l'huile! Ô Sagesse, douce avec force, et forte avec douceur (cf. Sg 8, 1) - § 15. Puis en finale, c'est la reprise du thème : "Ton Nom est une huile répandue" (Ct 1, 2).

B- Sermon 17

I- **Présence et absence de l'Esprit** (Ps 7, 10; 1 Co 2, 10; Jn 3, 8).

II- **En présence de l'Esprit, le doute et le mensonge s'enfuient** (Pr 30, 15: "L'ignorance, mère très perverse, a deux fils également pervers: le mensonge et le doute"). L'Esprit de vérité renvoie à Jn 15, 26 et à Sg 7, 24-26.

III- **Le premier jugement sur le diable a été rendu au ciel.**

§ 6: l'orgueil a été la racine de tous les maux (cf. Sir 10, 15). L'Eglise des rachetés, elle, s'écrie: "Ton Nom est une huile répandue" (Ct 1, 2). "Dans Ta colère, Tu te souviens de Ta miséricorde (Hab 3, 2).

"Cet orgueilleux (Satan) marteleur des humbles, leur forge à son insu des couronnes impérissables (§ 6). Il les persécute tous, mais par tous, il est vaincu"; suivent une chaîne de citations: Ps 7, 9; 71, 4; 124, 3; 45, 10; Is 14, 13...

"Grâces Te soient rendues, Père des orphelins et Défenseur des enfants sans appui: la montagne grasse et fertile (Ps 67, 16) nous a communiqué sa ferveur (le Christ)...Le pécheur verra et enragera (Ps 111, 10)... L'amour jaloux du Seigneur des Armées fera cela" (Is 9, 7).

IV- **Dans ces deux jugements (condamnation de Satan et exaltation des humbles), l'humble est consolé.**

Après l'exégèse allégorique, Bernard passe délibérément à l'exégèse morale. Les deux jugements sont signifiés en Lc 1, 52-53: le *Magnificat* rend compte du premier jugement. Le second est semblable au premier: "afin que voient ceux qui ne voient pas, et que ceux qui prétendent voir deviennent aveugles" (Jn 9, 39; et Ps 118, 52).

Au § 8, Bernard s'exprime ainsi: "Revenons à nous-même, examinons nos voies... Invoquons l'Esprit de vérité, marchons en fils de la Lumière" (Eph 5, 8). "Nous avons traversé les ombres des allégories; nous voici parvenus à la recherche du sens moral". **"L'édifice de la foi est achevé: il nous faut ordonner la vie"**. "L'intelligence (*intellectus*) a fait son travail, que l'action (*actus*) passe à l'ouvrage; car l'intelligence est utile à tous ceux qui la mettent en oeuvre (Ps 110, 10), pourvu que l'action et l'intelligence soient orientés à la louange de gloire de NSJC, béni aux s. des s. Amen!"

C- Sermon 18 "Ton Nom est une huile répandue", ou "la vasque et le canal" (suite).

Sommaire: I- Les deux opérations de l'Esprit: infusion et effusion.

II- Ceux qui veulent se répandre avant d'être remplis.

III- Dans quelle mesure il convient d'être rempli avant de se répandre.

I- **Les deux opérations de l'Esprit: infusion et effusion.**

Bernard reprend le Commentaire au sens moral. Ce sens est indiqué dès la première question posée: "Quelle vérité de notre vie intérieure, l'Esprit-Saint nous fait-il connaître par ce texte de Ct 1, 2?" **Le sens moral de l'Ecriture vise donc notre vie intérieure et son rapport à l'Esprit-Saint, la vie dans la Christ, notre manière chrétienne de vivre.**

Pour Bernard, les trois vertus théologiques, foi, espérance, et charité, procède de l'infusion de l'Esprit-Saint. Les dons charismatiques (langage de science théologique ou de sagesse, charisme de guérison, de prophétie et autres dons semblables) relèvent de l'effusion de l'Esprit. Alors - se demande Bernard - à quel genre appartient la Parole du Ct "Ton Nom est une huile répandue"? A l'infusion ou à l'effusion? Puisque, comme une huile, le Nom est répandu, il s'agit plutôt d'une effusion extérieure pour reverser sur d'autres ce qui a été reçu. La Sagesse, ajoute-t-il, "consiste à faire de toi une vasque et non pas un canal. Un canal reçoit l'eau et la répand presque aussitôt; une vasque en revanche, attend d'être remplie et communique ainsi sa surabondance sans se faire tort" (cf. Pr 29, 11).

II- **A propos de ceux qui veulent se répandre avant d'être eux-mêmes remplis.**

L'opposition entre Mt 25, 9 ("Allez plutôt en acheter chez les marchands") et 1 Co 13, 4-5 ("La Charité ne cherche pas son avantage") n'est qu'apparente. Qui chercherait ce qu'il possède déjà? La Charité n'est jamais dépourvue de son avantage, de ce qui est nécessaire au salut. Elle le possède et l'a en abondance. **Elle veut cette abondance pour soi afin de la partager avec tous.** Elle en garde pour soi-même une mesure suffisante pour que personne n'en manque. Autrement, si elle n'est pas comblée, elle n'est pas parfaite.

§ 4- "Mais toi, mon Frère, ton salut personnel n'est pas encore bien assuré, ta Charité est encore nulle, ou semblable à un roseau fragile, si bien qu'elle cède à tout souffle"... "Tantôt ta charité est si grande que, dépassant le commandement, tu aimes ton prochain plus que toi-même (Mt 22, 39). Tantôt elle est si petite, qu'en dépit du commandement elle se liquéfie dans ses préférences" (suivent toutes une série de qualificatifs dépréciatifs qui rappellent ceux du Sermon 83/Ct, §1)...

"troublée par la tristesse, rabougrie par l'avarice, emportée par l'ambition, agitée par les soupçons, vexée par les injures, dévorée par les soucis, gonflée par les honneurs, rongée par l'envie"...

"Toi, dis-je, qui te découvres tel en ton âme, par quelle démence, je te prie, aspirer-tu ou consens-tu à t'occuper des autres? Ecoute plutôt les conseils de la charité avisée et vigilante: 'Il ne s'agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, mais d'établir l'égalité (2 Co 8, 13). Ne sois pas juste à l'excès (Sir 7, 17). Il suffit que tu aimes ton prochain comme toi-même (cf. Mt 22, 39): c'est cela établir l'égalité.

..."**Il convient donc de recevoir l'infusion avant de vouloir la répandre; et non seulement recevoir d'abord l'infusion, mais en être rempli. Il pourrait alors donner de sa plénitude au lieu de bailler d'inanition" (Jn 1, 16)... Apprends, toi aussi, à ne te répandre que lorsque tu es rempli: ne prétends pas être plus généreux que Dieu. Que la vasque imite la source" ... Si tu le peux, aide-moi de ton surplus; sinon, aie quelques égards envers toi-même".**

III- Dans quelle mesure il faut être rempli avant de se répandre.

"Quelle est donc la première chose à faire, lorsque l'Esprit s'approche de l'âme qui se trouve blessée par le glaive du diable, même après que la plaie de l'antique faute aie été guérie par le remède du baptême? De dire: 'Mes plaies sont infectées et suppurent à cause de ma folie' (Ps 37, 6).

Ensuite, on applique le remède du repentir, l'emplâtre des jeunes, des veilles, des prières, et des autres exercices des pénitents. Et pour que l'âme ne défaille pas dans son effort, il lui faut donner la nourriture des bonnes oeuvres (cf. Jn 4, 34: la nourriture de la volonté du Père). L'aumône donne une grande confiance auprès du Très-Haut (Tob 4, 12)..., plus le breuvage de la prière: en priant, on boit le vin qui réjouit le coeur de l'homme (Ps 103, 15); le vin de l'Esprit fait oublier les voluptés charnelles" (§ 5).

§ 6. "Une fois la nourriture et la boisson prises, que reste-t-il à faire (*quid iam restat*)? Le malade n'a plus qu'à se délasser et s'adonner au repas de la contemplation (*theôria*), après les sueurs de l'action purgative (*praktikè*)... Pour ce Dieu à peine effleuré, perçu comme dans un miroir et en énigme - 1 Co 13, 21 -, le malade s'enflamme d'amour (*inardescit amore*)...d'un amour qui est un bon feu (*talis amor zelat*): il convient à l'ami de l'Epoux, celui dont devra brûler le serviteur fidèle et avisé (*fidelis servus et prudens*) - cf. Mt 24, 45".

"Cet amour...rompt toutes les digues et s'écrie: 'Qui est faible que je ne sois faible? Qui vient à tomber, qu'un feu me brûle?' (2 Co 2, 29)... La vanité ne peut plus s'insérer là où la charité a pris toute la place"... "Et il est très dangereux de confier une charge élevée (charges monastiques ou élections pastorales) à l'homme qui n'est pas encore parvenu à cette charité, quelques grandes que soient les autres vertus dont il semble paré (cf. 1 Co 13, 2-8). C'est de notre plénitude et non de notre pénurie qu'il faut faire largesse".

"Voilà ce dont il nous faut être remplis avant d'oser nous répandre...:

1. Nous devons avoir le regret du péché (*compunctio*);

2. Ensuite, la ferveur (*deuotio*);
3. En troisième lieu, le labeur du repentir (*poenitentiae labor*);
4. En quatrième lieu, les oeuvres de piété (*pietatis opus*);
5. En cinquième lieu, l'application à la prière (*orationis studium*);
6. En sixième lieu, le loisir de la contemplation (*contemplationis otium*);
7. En septième lieu, la plénitude de l'amour (*plenitudo dilectionis*) - cf. Sentences III, 97.

C'est un même et unique esprit qui opère tout cela (1 Co 12, 11), par cette opération appelée **infusion**. Quant à l'**effusion**, il faut l'accomplir avec pureté (pure) et donc sans péril (*ob hoc tute*).

D- Sermon 19: **Sur Ct 1, 2 "C'est pourquoi les jeunes filles t'ont aimé avec excès"**.

Trois fragmentations titrées:

- Comment ces paroles "les jeunes filles t'ont aimé avec excès" se rattachent-elles à ce qui précède?
- La raison pour laquelle les différents ordres des esprits bienheureux aiment le Christ Seigneur.
- Pour quelle raison les jeunes filles aiment elles? Les novices qui rechignent à la vie commune sont réprimandés.

I- **"Les jeunes filles t'ont aimé à l'excès"; lien avec ce qui précède.**

C'est l'épouse qui parle. Elle poursuit son discours célébrant les louanges de l'Epoux. Elle dit en substance: "Si les jeunes filles t'aiment avec excès, c'est que ce n'est pas en vain, ni sans fruit, ô mon Epoux, que ton Nom a été anéanti (cf. Ph 2, 7) et répandu comme une huile odoriférante sur mes seins. Car c'est pour cela que 'les jeunes filles t'ont aimé avec excès' (Ct 1, 2). **Pourquoi donc?** A cause du Nom répandu et pour les seins embaumés éveillant ainsi l'amour de l'Epoux, marquant l'origine de leur amour. Elles s'écrient comblées de douceur: 'L'amour de Dieu a été répandu en nos coeurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné' (Rm 5, 5).

L'épouse fait l'éloge de leur ferveur en disant: "Voici le fruit, ô mon Epoux, de l'effusion de ton Nom: pour cette raison, les jeunes filles t'ont aimé. Incapables encore de comprendre le Nom tout entier, elles sont sensibles à son effusion. L'effusion rend le Nom compréhensible; la compréhension éveille l'amour... Ceux qui sont davantage capables de comprendre jouissent du Nom tout entier. Ils n'ont pas besoin de son effusion".

II- **Raison pour laquelle les différents choeurs angéliques aiment le Seigneur.**

§ 2- La créature angélique contemple "le profond abîme des jugements divins par un regard aigu de l'esprit sans aucun obstacle. Elle prend un plaisir ineffable à ces jugements suprêmes et équitables, et cela par son ministère. Aussi aime-t-elle à justifier le Seigneur Christ.

Tous les **Anges** sont chargés d'un ministère (cf. He 1, 14), pour servir ceux qui héritent du salut. Les **Archanges** se réjouissent merveilleusement de se voir admis plus intimement dans les desseins de l'éternelle Sagesse, selon la Divine Providence. Les **Vertus**, elles, scrutent les causes cachées et éternelles des vertus divines (d'où leur nom): ces Anges là brûlent aussi d'amour pour 'le Seigneur des vertus' (Ps 23, 10). Ils font connaître au monde les effets des causes cachées dans le Verbe Divin.

§ 3- Les **Puissances** sont d'autres esprits bienheureux: ils se plaisent à contempler et à célébrer notre Christ Crucifié en sa toute puissance divine "qui s'exerce en tout lieu avec force" (Sg 8, 1). Ils ont reçu le pouvoir de repousser et de terrasser les puissances hostiles des démons et des hommes en faveur de ceux qui héritent du salut (Hb 1, 14). "Ils ont donc un motif très juste d'aimer le Seigneur Jésus.

Les **Principautés** se situent au-dessus d'eux . Ils jouissent d'une contemplation plus haute du Seigneur, Principe de l'univers et Premier-né de toutes créatures" (cf. Col 1, 15). D'où que se trouvent ces Principautés, elles peuvent enlever et distribuer à leur gré les royaumes et n'importe quelle dignité, pouvant mettre au premier rang les derniers, et les premiers au dernier rang (cf. Mt 19, 30), "renverser les puissants de leurs trônes, et élever les humbles" (Lc 1, 52). Telle est la raison de leur amour.

§ 4- Sur les **Trônes**, Dieu est assis. Les Trônes l'emportent sur tous les autres esprits par l'éclat de leur beauté. Ce dont ils doivent se garder: "abuser du pouvoir reçu au profit de leur volonté propre ou de leur propre gloire".

§ 5- Les Armées célestes appelées **Chérubins** n'ont rien à recevoir des Trônes; le Seigneur Jésus les introduit en effet dans toute la plénitude de la vérité et leur révèle à profusion "les trésors de la Sagesse et de la Science qui sont tous cachés en lui" (Col 2, 3). Les Chérubins aiment surtout à contempler en Dieu "la Science qui est sans mesure" Ps 146, 5) et les **Séraphins**, "la Charité qui ne passe jamais" (1 Co 13, 8).

§ 6- "Ainsi, Dieu est aimé par les Anges pour l'équité suprême de ses jugements"...

Bernard conclut par un résumé de ce qu'il vient de dire sur les neuf Choeurs des Anges.

III- Pour quelle raison les jeunes filles aiment-elles? Réprimande aux Novices.

Tous les esprits aiment donc selon la mesure de ce qu'ils comprennent. Mais les jeunes filles comprennent moins, parce qu'elles ont moins de sagesse, et elles ne sont nullement capables d'expériences si sublimes; car elles sont toutes petites dans le Christ. Il faut les nourrir de lait et d'huile. Ainsi devront-elles chercher aux seins de l'épouse les sources de leur amour. L'épouse possède l'huile répandue dont l'odeur éveille en elles le désir de goûter et de sentir 'combien le Seigneur est doux' (Ps 33, 9)". Lorsque l'épouse les aperçoit brûlantes d'amour, elle se tourne vers l'Époux et lui dit: 'Ton Nom est une huile répandue, c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment avec excès' (Ct 1, 2). Que signifie 'avec excès' (*nimis*)? Beaucoup, passionnément, ardemment (*ualde, uehementer, ardentem*). Toutefois ce discours spirituel vous concerne de façon indirecte, vous qui êtes ici depuis peu de temps (les novices...).

Bernard va donc blâmer "la véhémence indiscrete" de ces derniers, "qui les fait s'affranchir de la vie commune pour faire leur volonté propre et cultiver la vaine gloire". Pourtant, poursuit-il, "l'obéissance vaut mieux que le sacrifice (1 Sam 15, 22), et ne lisez-vous pas dans la RB: 'tout ce qui se fait sans le consentement du Père spirituel, sera imputé à la vaine gloire et restera sans récompense' (RB 49, 9)".

Ensuite est instamment proposé le modèle d'obéissance parfait laissé par Jésus lui-même au Temple de Jérusalem, à 12 ans (Lc 2, 43-49): "Il leur était soumis" (Lc 2, 61). Bernard termine son Sermon en promettant d'énoncer quelques règles qu'il formulera dans le 20ème Sermon.

Le groupe des Sermons 20 à 24

Ce groupe de Sermons mettra un terme à ce que l'on pourrait appeler "le Commentaire bernardin du Prologue du Cantique des Cantiques" (vv. 1 à 3). La locutrice est l'épouse qui exprime synthétiquement sa plainte d'amour à l'adresse de l'Époux.

Les versets du Cantique les plus sollicités dans ces cinq Sermons sont:

- Sermon 20: "C'est pourquoi t'ont aimé avec véhémence" (*nimis*).
- Sermon 21: "Entraîne-moi sur tes pas, nous courrons à l'odeur de tes parfums".
- Sermon 22: *idem*, avec inclusion de Ct 4, 12: "Elle est un jardin fermé, une source scellée", et Ct 8, 14: "Sur les montagnes des aromates".

- Sermon 23: "Le Roi m'a fait entrer dans ses celliers".
- Sermon 24: "Les âmes droites t'aiment", avec reprise de Ct 1, 3: "Nous nous réjouissons en toi et nous exulterons, nous souvenant de tes seins, meilleurs que le vin" (en référence à l'autre expression: "Nous célébrerons tes amours plus que le vin", par homonymie)

E- Sermon 20

Six fragmentations dans ce Sermon très spirituel qui fait suite au précédent par la poursuite du thème énoncé en Ct 1, 2: "C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment avec véhémence":

I. Ce qui attise le plus l'amour pour le Seigneur Jésus: "Craindre Dieu et observer ses commandements" (Qo 12, 13). Mais plus encore, "le calice que Jésus a bu jusqu'à la lie"...

II. La triple manière dont le Seigneur Jésus nous aime: avec tendresse, avec sagesse, et avec force.

III. Les trois manières de s'élever, pour nous, à l'amour de Jésus Seigneur: par les trois manières dont Jésus nous aime lui-même: la tendresse, la sagesse et la force.

IV. Cet amour est mis en lumière par l'amour dont ont fait preuve les Apôtres.

V. L'amour du cœur est charnel; sa mesure: aimer selon "l'Esprit qui vivifie".

En effet, "la chair ne sert de rien" (Jn 6, 64). On ne peut nullement aimer le Christ, fût-ce dans la chair, sans l'Esprit; mais on ne l'aime pas encore alors en plénitude. La bonne mesure de cette ferveur? "Sa douceur doit occuper le cœur tout entier et le revendiquer si totalement pour soi, qu'il n'y ait plus de place pour l'amour de toute chair et de ses plaisirs. C'est cela aimer de tout son cœur" (§ 7).

VI. L'amour qui est propre à l'âme et à la puissance vertueuse est raisonnable et spirituel.

"Une ferveur à l'égard de la chair du Christ est certes un don de l'Esprit. Pourtant, cet amour est encore charnel, du moins par rapport à cet autre amour qui ne nous fait plus goûter le Verbe fait chair autant que le Verbe Sagesse, le Verbe Justice, le Verbe Vérité, le Verbe Sainteté"... car tout cela c'est le Christ "qui est devenu pour nous sagesse venant de Dieu, justice, sanctification et rédemption" (1 Co 1, 30).

On retrouve ici la distinction propre à la trilogie familière des Pères cisterciens: amour charnel, amour rationnel ou raisonnable, et amour spirituel. A ce troisième stade, "la plénitude de l'Esprit est la raison de son excellence", affirme Bernard (§ 9). Ce qui confirme et commente, selon notre auteur, les paroles de l'épouse: "C'est pourquoi les jeunes filles t'ont aimé avec excès" (Ct 1, 2).

- Sermon 21

Sermon particulièrement intéressant, fragmenté en six grandes séquences, autour du thème énoncé par Ct 1, 3: "**Entraîne-moi sur tes pas, nous courrons à l'odeur de tes parfums**".

I- "Entraîne-moi sur tes pas". Comment ces paroles de l'épouse se trouvent-elles en lien avec

ce qui précède?

Il convient de le comprendre ainsi. "Entraîne-moi sur tes pas" pour m'élever à la contemplation des mystères sublimes; car "le corps qui se corrompt appasante l'âme, et cette demeure terrestre accable l'intelligence par de multiples pensées" (Sg 9, 15). "Elle - l'épouse- dit peut-être cela dans son désir de mourir et d'être avec le Christ (cf. Ph 1, 23), d'autant qu'elle voit les âmes pour lesquelles elle pensait devoir demeurer dans la chair (Ph 1, 24) déjà bien avancées dans l'amour de l'Époux et ayant bien établi leur stabilité dans la charité (*stare in tuto caritatis*)".

"Elle avait dit auparavant: 'C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment avec excès'. Maintenant donc elle dit: 'Entraîne-moi sur tes pas', comme si elle disait: 'Voilà que les jeunes filles t'aiment, et qu'elles s'attachent à toi, fermement, dans l'amour. Désormais, elles n'ont plus besoin de moi, et je n'ai plus aucune raison de m'attarder davantage en cette vie'. C'est du moins ainsi que je comprendrais ce passage" - dit S. Bernard - "si l'épouse avait dit: 'Entraîne-moi vers toi'... (§ 2).

II- Sens de l'expression *post te*, sur les pas du Christ. Qui le demande? Qui ne le demande pas?

"Elle demande donc plutôt - ce me semble - de suivre ses pas, ses traces, d'imiter sa vertu, d'adopter sa règle de vie et d'assimiler son comportement. En tout cela elle a besoin d'aide pour pouvoir "se renier elle-même, prendre sa croix et suivre ainsi le Christ" (Mt 16, 24).

Ici, il faut absolument que l'épouse soit entraînée et par Celui-là seul qui dit: 'Sans moi, vous ne pouvez rien faire' (Jn 15, 5).

"Combien rares sont ceux qui veulent marcher sur tes pas, Seigneur"... (cf. Thomas a Kempis, *Imitatio Christi: de paucitate amatorum crucis Christi*, II, XI). "Tous veulent jouir de Toi, mais non pas T'imiter; ils désirent partager Ton règne, mais non Ta Passion" (cf. Rm 8, 17).

"Heureux ceux qui ont été jugés dignes de recevoir Ton témoignage, Jésus miséricordieux (*Benigne Iesu*) !" Eux, vraiment, marchaient sur Tes pas, corps et âme, Tu leur a fait connaître des chemins de vie (Ps 15, 10)... 'Venez à ma suite, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes (Mt 4, 19)".

§ 3- "C'est ainsi, Seigneur, que Ta Bien-aimée, ayant tout quitté pour Toi, désire toujours aller à Ta suite, toujours marcher sur Tes traces et 'Te suivre partout où Tu iras' (Lc 9, 57). ... Selon son habitude, elle prie pour être entraînée, car personne ne vient à Toi, si Ton Père ne l'attire (Jn 6, 44)...

"C'est au Fils qu'elle demande sur un ton plus familier d'être entraînée, puisqu'Il est son Époux".

§ 4- "Entraîne-moi"... "J'ai besoin d'être entraînée parce que le feu de Ton amour s'est un peu refroidi en nous, et, par ce froid, nous ne pouvons plus courir comme avant... Alors, au souffle caressant d'une brise légère (cf. 1 R 19, 12), les parfums commenceront à se liquéfier, les aromates à ruisseler et à exhaler leur odeur. Alors nous courrons, nous courrons à cette odeur, nous courrons, dis-je, aux effluves des parfums, car la torpeur présente disparaîtra et la ferveur reviendra (*quoniam abscedet torpor qui nunc est, et reuertetur deuotio*). Nous n'aurons plus besoin qu'on nous entraîne: l'odeur nous incitera à courir de nous-mêmes. Mais en attendant, entraîne-moi sur Tes pas (*nunc uero interim trahe me post te*).

III- Même chez les spirituels, les bouleversements sont fréquents. Comment imiter l'immutabilité de l'éternité (*aeternitatis statum*)?

"Ne le vois-tu pas? Celui qui marche sous l'impulsion de l'Esprit (Ga 5, 25) ne peut nullement demeurer dans le même état (Jb 14, 9), ni avancer toujours avec la même aisance". Car l'homme n'est pas le maître de son cheminement (Jér 10, 23). Mais selon les forces que lui donne à son gré l'Esprit qui le dirige, "il oublie ce qui est en arrière et va de l'avant (Ph 3, 13), tantôt avec plus de lenteur, tantôt avec plus d'élan... Je pense que votre expérience intérieure correspond à ce que je viens d'exprimer... (cf. SCt 1, 11 et SCt 9, 7).

§ 5- "Lors donc que tu te sens atteint de torpeur, de dégoût, d'ennui (*taedio affici sentis* ou *lacedia*), ne perds pas confiance pour autant, et ne renonce pas à l'effort spirituel. Au contraire, cherche la

main de Celui qui te porte secours. A l'exemple de l'épouse, implore-le pour qu'il t'entraîne jusqu'à ce que tu retrouves, sous l'impulsion de la grâce, une course plus agile et plus allègre"...

"Ainsi, tant que la grâce est là, réjouis-toi en elle, mais ne va pas croire que tu possèdes le Don de Dieu par droit héréditaire, comme si tu étais assuré de ne jamais pouvoir le perdre. Sinon, pour peu que Dieu retire sa Main et te prive de son Don, tu perdrais coeur aussitôt et tu sombrerais dans une tristesse excessive" (cf. Ps 29, 7-8).

« Si tu veux agir avec sagesse, suis plutôt le conseil du sage, en ayant soin 'au jour de malheur de ne pas oublier le bonheur, et au jour du bonheur, de ne pas oublier le malheur» (Sir 11, 27).

§ 6- "Quand tu te sens plein de courage, ne sois pas sûr de toi-même, mais crie vers Dieu avec le Prophète et dis-Lui: 'Lorsque le courage me manquera, ne m'abandonne pas' (Ps 70, 9). Au temps de la tentation, console-toi, et dis avec l'épouse: 'Entraîne-moi sur tes pas, nous courrons à l'odeur de tes parfums'... Même parmi les réussites incertaines et les défaillances certaines de ce monde instable, tu te procureras une sorte d'immutabilité perpétuelle. Tu commenceras de te renouveler et de te réformer à l'antique image et à la ressemblance du Dieu éternel 'chez qui n'existe aucun changement ni l'ombre d'une variation' (Jc 1, 17)".

IV- Ceux qui imitent le Christ, attirent à eux toutes choses.

"J'estime donc que cette parole du Fils Unique disant qu'une fois élevé de terre, il attirerait tout à lui' (cf. Jn 12, 32), peut s'appliquer aussi à tous ses frères, c'est à dire à ceux 'que le Père a connus d'avance et qu'il a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, pour que Celui-ci soit le premier d'une multitude de frères' (Rm 8, 29). Moi aussi, je le dis hardiment, lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi".

Audace de Bernard! Ce n'est pas de la témérité qu'il s'approprie cette parole de mon frère, lui dont j'ai revêtu la ressemblance (cf. Gn 27, 1-40 ; Jacob surprend la bénédiction d'Isaac au détriment d'Esau).

..."En définitive, c'est à l'homme de foi qu'appartient le monde entier et toutes ses richesses, oui, le monde entier, puisque les échecs comme les succès, tout "est au service de cet homme et coopère à son bien" (cf. Rm 8, 28 et Ps 118, 91).

V- Pourquoi le texte du Ct dit 'Entraîne-moi', au singulier, et 'nous courrons', au pluriel?

"Mais nous tâchons d'imiter la liberté et la constance de l'épouse qui, bien instruite de toutes choses et 'le coeur formé à la sagesse' (Ps 89, 12), 'sait aussi bien vivre dans l'abondance que supporter le dénuement (Ph 4, 12). Quand elle demande d'être entraînée, elle montre son manque, non pas d'argent mais de force. Par contre, lorsqu'elle se console dans l'espoir que la grâce reviendra, elle fait état de sa défaillance, non de sa défiance (*etsi deficere, non tamen diffidere se probat*).

§ 9- L'épouse dit 'Entraîne-moi sur tes pas, nous courrons à l'odeur de tes parfums' (Ct 1, 3 ≠). C'est à dire, 'Entraîne-moi contre mon gré, pour que je te suive de mon plein gré'; entraîne-moi dans ma torpeur pour me rendre l'ardeur à la course... Viendra le moment où je n'aurai plus le besoin d'être entraînée, puisque nous courrons de notre plein gré et de tout notre élan (Bernard pense ici manifestement à la finale du Prologue de la RB: "A mesure que l'on progresse dans la vie de conversion et dans la foi, le coeur se dilate, et l'on court sur le chemin des commandements de Dieu, dans l'ineffable douceur de l'amour" - Pr 49-50). Mais - poursuit l'épouse -, si j'ai demandé d'être entraînée seule, je ne courrai pas seule: les jeunes filles aussi courront avec moi. Nous courrons du même pas, nous courrons ensemble, moi 'à l'odeur de tes parfums', elles, stimulées par mon exemple et mes encouragements. Ainsi, nous courrons tous 'à l'odeur de tes parfums'. L'épouse a ses imitateurs, comme elle-même est l'imitatrice du Christ (1 Co 11, 1). C'est pourquoi elle ne dit pas 'je courrai', mais, 'nous courrons' ".

Ce texte est à comprendre ainsi: Bernard tient lieu d'épouse, et les frères de sa communauté, tiennent lieu de "jeunes filles".

§ 10- Une question se pose: mais pourquoi ne s'est-elle pas jointe aux jeunes filles, en disant: "Entraîne-moi"? L'épouse aurait-elle besoin d'être entraînée et non les jeunes filles? "Serai-tu jalouse de ce bonheur au point de vouloir le savourer seule? Sûrement pas! (*absit*)... "C'est que la charité, dit-elle, le voulait ainsi" (*caritas, inquit, ita postulat*).

VI- Le double secours de la correction et de la consolation.

Un double secours d'en-haut est à espérer dans l'épreuve spirituelle: correction et consolation. "Le premier réprime l'**insolence** et engendre l'**humilité**; le second inspire la **confiance** et réconforte la **faiblesse**. L'une rend prudent, l'autre fervent; le premier enseigne la crainte du Seigneur, le second tempère la crainte par la joie du salut" (cf. Ps 85, 11).

§ 11- "Nous sommes entraînés lorsque nous sommes éprouvés par les tentations et les tribulations; nous courons lorsque, visités par les consolations et les inspirations intimes, nous respirons des parfums exquis... Ce qui paraît austère et dur, je le réserve pour moi (cf. Lettre 1, "A Robert"): 'Entraîne-moi!' Ce qui est doux et agréable, je te le communique à toi qui est faible, et je dis: 'Nous courrons!'..."

"Quant à moi - dit-elle -, ô mon Epoux, corrige-moi, exerce-moi, éprouve-moi, entraîne-moi sur tes pas, car je suis prête à recevoir tes coups" (Ps 37, 18)... Je serai seule entraînée, mais nous courrons ensemble. Nous courrons, oui, nous courrons, mais 'à l'odeur de tes parfums', non pas en nous fiant à nos mérites. Nous ne mettons pas notre confiance dans la grandeur de nos forces, mais dans l'abondance de tes miséricordes (Ps 68, 17). Engagés dans cette course, cela n'a pas été le fait de celui qui veut, ou de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde (cf. Rm 9, 16). Que revienne la miséricorde, et nous courrons. Toi, tu cours par ta force, comme un géant (Ps 18, 6), comme un puissant (*gigas et potens*); nous, nous ne courons que si tes parfums exhalent leurs effluves. Toi que le Père a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons"(cf. Ps 44, 8).

Et Bernard de conclure: "Je vous avais promis un discours à propos des parfums de l'Epoux... Je le tiendrai plus tard, à cause de la longueur de ce Sermon"... Ce sera l'objet du Sermon 22, tandis que le Sermon 23 sera consacré au commentaire de l'entrée de l'épouse dans les celliers du Roi.

F- Sermon 22

Cinq subdivisions dans ce court Sermon sur "**les parfums de l'Epoux**":

I- L'Epoux possède des parfums de toute sorte. La fontaine de la Sagesse se prête à de multiples usages.

Mais de certains de ces parfums, l'épouse seule peut jouir parce qu'elle est plus proche de l'Epoux et lui est plus intime en tant que "jardin fermé" et "source scellée" (Ct 4, 12); mais "les eaux en ruissellent sur les places" (Pr 5, 16). Et Bernard s'épuise à venir y puiser pour distribuer ensuite à chacun selon ses besoins: il s'agit des *riuii Scripturarum*, des "ruisseaux publics des Ecritures". Il se dit aussi privé de la contemplation de Celui qui siège sur les Chérubins, "pour le montrer homme parmi les hommes, selon la forme en laquelle il s'est manifesté par un excès de complaisance et d'amour"(cf. Hébr 2, 9; Ps 18, 6). "Je le montre doux plutôt que majestueux, oint et non pas sublime. Bref, tel que "l'Esprit du Seigneur l'a oint et l'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres"... (Is 61, 1-2) - §§ 2-3.

II- Les quatre parfums de l'Epoux.

Bernard a puisé cette interprétation à la tradition commune. La "source scellée" qui a jailli du "jardin fermé" (*fons signatus, hortum conclusum*) par la bouche de Paul, s'est répandue en quatre

ruisseaux; elle se répand sur les places, montrant que Dieu l'a faite pour nous Sagesse, Justice, sanctification et Rédemption (cf. 1, Co 1, 30). Quatre ruisseaux qui sont comme quatre parfums, très précieux, composés d'eau et d'onction: eau qui purifie, onction qui embaume.

§ 5- "Il a été fait sagesse pour nous (1 Co 1, 30). Il a été fait pour nous ce qu'il était pour les Anges.

§ 6- "Aurait-il été rédemption pour les Anges?" Le Seigneur a relevé l'homme tombé; il a maintenu l'ange debout pour qu'il ne tombe pas; il a arraché l'un à la captivité, il en a préservé l'autre... Il est donc clair que le Seigneur Christ a été pour les saints anges, rédemption autant que justice, sagesse et sanctification... Ainsi, le Christ a été pour nous tout ce qu'il était pour les anges... Sagesse par la prédication, justice par la rémission des péchés, sanctification par la fréquentation des pécheurs, rédemption par la Passion qu'il a endurée pour eux. Lors donc qu'il a été fait tout cela par la volonté de Dieu, l'Eglise a senti son parfum et s'est mise à courir.

III- De quelle manière le Christ a fait sentir ces quatre parfums.

"Le Christ a chassé l'obscurité de ton ignorance par la lumière de sa sagesse. Par la justice qui vient de la foi, il a brisé les liens des péchés (Ps 118, 61) en justifiant gratuitement le pécheur (Rm 3, 24). Par surcroît, il a vécu saintement parmi les pécheurs donnant ainsi un modèle de vie, une voie pour revenir à la Patrie. Enfin, pour comble de bonté, il a livré son âme à la mort (Is 53, 12), et de son côté transpercé, il a tiré le prix de la satisfaction (cf. Jn 19, 34), l'abondance du rachat (Ps 129, 7)".

§ 8- "Que devait-il faire pour toi qu'il n'ait pas fait?" (Is 5, 4). Il a donné la lumière à l'aveugle, délié le captif, ramené l'égaré, réconcilié le coupable. Par sa vie, il nous confère les mérites, et par sa mort nous acquiert les récompenses... Quelle excuse peut avoir l'homme qui ne court pas à l'odeur des parfums?... à moins que cette odeur ne lui soit pas parvenue. Pourtant, l'effluve vivifiante s'est partout répandue (Ps 32, 5; 144, 9)... Tout homme qui, touché par le regret de ses péchés, a faim et soif de justice (Mt 5, 6) peut 'croire en Toi qui justifie l'impie' (Rm 4, 5)... Ta Passion est l'unique refuge, le remède unique. Si la sagesse fait défaut, si la justice ne suffit pas, si les mérites de la sainteté nous manquent, Ta Passion vient à notre secours.

'Notre capacité vient de Dieu' (2 Co 3, 5)... Mais si Ton sang n'intercède pour moi, je ne suis pas sauvé. Pour cela, nous courons sur Tes pas"...

IV- Diverses façons de courir après ces parfums.

Bernard donne des exemples: Jn 7, 46; Nicodème (Jn 3, 1-2); Marie-Madeleine (Lc 7, 47); le Ps 31, 2; le publicain qui descend chez lui justifié (Lc 18, 14); Paul, imitateur du Christ (1 Co 11, 1).

V- Ne pas chercher à connaître l'essence de ces parfums.

Bernard compare ici les quatre parfums nommés plus haut et les quatre vertus cardinales (prudence, justice, force et tempérance):

- Celui que Dieu a fait pour nous Sagesse, enseigne la prudence,
- la justice qui pardonne les péchés,
- la sanctification qui donne l'exemple de la tempérance, et la rédemption qui donne l'exemple de la patience et donc de la force.

§ 11- "Qu'avez-vous de commun avec les vertus, vous qui ignorez 'la vertu de Dieu', le Christ (1 Co 1, 24)? La vraie prudence est dans l'enseignement du Christ; la vraie justice est dans sa miséricorde; la vraie tempérance est dans la vie du Christ, la vraie force est dans la Passion du Christ.

C'est donc en vain que l'on peine à acquérir les vertus si on espère les recevoir d'ailleurs que du Seigneur des vertus".

G- Sermon 23 "Le Roi m'a fait entrer dans ses celliers" (Ct 1, 3).

Ce Sermon 23 est un long enseignement didactique.

A la suite du commentaire sur les parfums, et d'entrée de jeu, Bernard affirme, pour compléter l'information sur l'origine de ces parfums, qu'ils proviennent des celliers du Roi: "Voilà d'où sort l'odeur, voilà où l'on court!"... "Et si l'épouse avait bien dit qu'il fallait courir et à quelle odeur, elle n'avait pas dit où il fallait courir: c'est vers les celliers que l'on court, et à l'odeur qui en provient".

Que sont-ils donc ces "celliers"? Des lieux pleins d'aromates dans la Maison de l'Époux où sont entreposés pour les conserver "tous les meilleurs produits du jardin ou des champs". C'est donc là que courent les âmes "ferventes dans l'Esprit": l'épouse, les jeunes filles... La plus fervente court plus vite et arrive plus tôt (cf. Jn 20, 4)...

I- Une première section établit la cohérence du sens littéral du texte (Ct 1, 3). Une admonition aux supérieurs les rappellera à leurs devoirs. Pères et mères, ils doivent prendre soin de ceux qui leur sont confiés.

"L'Époux n'oublie jamais ses propres entrailles (§ 1), "les jeunes filles" (§ 2). "Apprenez que vous devez être mères et non seigneurs de vos sujets" (cf. RB 64, 15). "Mères en consolant, pères en corrigeant".

II- Le jardin, le cellier, la chambre, dans la Sainte Ecriture.

Les celliers, au sens spirituel, ainsi que jardin et chambre ont leur sens propre; le jardin exprime l'histoire (*historia*, ou sens littéral), le cellier, le sens moral ou tropologique, la chambre, le mystère de la vision contemplative et l'anagogie. Dans le jardin se trouvent des hommes vertueux (cf. Ps 1, 3; 91, 13; 51, 10; Is 45, 8).

III- Les trois celliers selon l'exégèse morale: la discipline, la nature et la grâce.

Il y a le cellier du Roi, le cellier des aromates, et le cellier des parfums: un lieu où foisonne une profusion de grâces.

§ 7- Dans le cellier des aromates, la vertu de l'enseignement et la rigueur de la discipline expriment et font jaillir la vertu naturelle d'un comportement droit. Dans le cellier des parfums, par contre, l'agréable douceur d'une affection spontanée et comme innée, s'empresse de rendre service tel un parfum répandu sur la tête et qui descend sur tout le corps (cf. Ps 132, 2). "Dans le cellier au vin, on y entrepose le vin du zèle qui fermente dans la charité". Ce cellier du vin "je pense - dit S. Bernard - qu'il porte ce nom pour la simple raison qu'on y entrepose le vin du zèle qui fermente dans la charité. L'homme qui n'a pas encore mérité d'y être introduit, ne doit exercer aucune autorité sur les autres. Pour gouverner les autres, il faut être échauffé de ce vin comme l'était le Docteur des nations lorsqu'il disait: 'Qui est faible que je ne sois faible? Qui vient à tomber qu'un feu ne me brûle' (2 Co 11, 29). Sans cela tu aspirés bien abusivement à gouverner ceux que tu ne te soucies pas de servir"... (cf. S. Augustin, Conf. X, 5, 6).

"Ce cellier au vin est aussi celui que j'appelle le "cellier de la grâce" parce qu'en celui-ci on reçoit la grâce en plénitude. Car enfin, la plénitude de la Loi, c'est la charité (Rm 13, 10); et 'celui qui aime son frère a accompli la Loi' (Rm 13, 8).

§ 8- Il est ici question de la discrétion, "mère des vertus" (cf. RB 64, 19).

IV- Les trois chambres distinctes. Tout d'abord, celle de la connaissance.

"Les concubines sont nombreuses et les jeunes filles sans nombre" (Ct 6, 7). Chacune trouve son propre lieu secret pour rencontrer l'Époux, et elle dit: "Mon secret est à moi, mon secret est à moi" (Is 24, 16; cité par Guillaume de S. Thierry en finale de la Lettre d'or). "Là l'épouse avoue 'qu'elle dort mais que son cœur veille' (Ct 5, 2). "Par le sommeil, elle désigne la tranquillité de cet émerveillement si doux et de cette admiration paisible dans la contemplation. Par la veille, elle signifie la fatigue de la recherche inquiète et de l'exercice laborieux" (à la manière de Ruusbroeck

qui unira les deux moments de la rencontre humano-divine impliquant fruition et accomplissement d'oeuvres de charité).

V- La chambre de la crainte; un terrible avertissement aux clercs.

§ 12- "Il est un autre lieu d'où la vigilance très secrète et très sévère de Dieu Juste Juge (Ps 7, 12), terrible dans ses desseins sur les enfants des hommes (Ps 65, 5), s'exerce immuable, sur la créature douée de raison et réprouvée (cf. S. Augustin, se tournant vers le "Dieu des miséricordes et aussi des vengeances" , *Deus misericordiarum et semel ultuionum*).

Terrible passage, inspiré sans doute des ouvrages anti-pélagiens de S. Augustin sur la prédestination (cf. *De praedestinatione sanctorum*):

"En ce lieu, le contemplatif, pénétré de la crainte aperçoit Dieu qui, par un juste mais mystérieux jugement, n'efface pas les fautes des réprouvés, ni n'agrée leurs bonnes actions. Au contraire, il endurec les coeurs pour qu'ils ne se repentent pas dans l'affliction, qu'ils ne se convertissent pas et que Lui-même ne les guérisse pas" (Sg 12, 40). "Et cela non sans une raison certaine et éternelle: chose d'autant plus effrayante qu'elle est immuablement arrêtée de toute éternité" (cf. Is 26, 10).

"Que les clercs tremblent, que tremblent les ministres de l'Eglise eux qui commettent tant d'iniquités sur les terres des saints qu'ils possèdent"...

"Ce lieu (la chambre de la crainte) est redoutable et dépourvu de toute tranquillité. C'est aussi le lieu du commencement de la sagesse (Ps 110, 10). Ce n'est pas la connaissance qui fait le sage, mais la crainte, car celle-ci touche le coeur". La science elle, peut aussi 'enfler d'orgueil' (1 Co 8, 1). *Timor sapor est*, ose affirmer Bernard: la crainte est savoureuse et la saveur fait le sage. La première chambre ne fait que "préparer à la sagesse"; "là tu es préparé pour être ici initié". "Cependant, le contemplatif ne jouit d'une tranquillité parfaite ni dans la connaissance, ni dans la crainte...ni dans la chambre du Maître, ni dans celle du Juge, mais dans celle de l'Epoux".

VI- La chambre du pardon ou de la prédestination.

§ 15- "Il est un lieu où Dieu se montre vraiment apaisé et apaisant: le lieu de l'Epoux. "Rare est l'heure et peu on y demeure" (*rara hora, parua mora!*). "Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu (Rm 3, 23). Mais qui se fera l'accusateur des élus de Dieu (Rm 8, 33). Le pardon de Dieu, voilà la justice de l'homme. J'ai vu cela et j'ai compris la vérité de cette parole: 'Quiconque est né de Dieu ne pêche pas, parce que la filiation céleste le préserve' (1 Jn 5, 18)... Il m'a semblé que j'étais du nombre de ces bienheureux. Oh! si ce sentiment avait pu durer!"

§ 16- "Ô lieu vraiment paisible que je puis sans erreur appelé chambre! On y voit plus Dieu comme troublé de colère...mais on y éprouve sa volonté bienveillante et sa bonté parfaite" (Rm 12, 2). "Ici on trouve le vrai repos: *Tranquillus Deus tranquillat omnia* (le Dieu de la sérénité rend toutes choses sereines)". "Le Roi m'a fait entré dans sa chambre (Ct 1, 3); ce troisième lieu est établi d ns la paix".

§ 17- Dieu apparaît donc dans ce Sermon à la fois comme "Maître, Juge et Epoux". "Il est Bon, Doux et plein de miséricorde pour tous ceux qui le contemplent ainsi".

H- Sermon 24

Dans les SBO I, p. XVI, Dom Jean Leclercq fait remarquer que, dans certains manuscrits, ce Sermon 24 se trouve divisé en deux courts Sermons commençants respectivement par les mots *Recte diligunt te* ("les âmes droites t'aiment"; Ct 1, 3), et *Hoc demum tertio* ("Pour la troisième fois

me voici"...). Le second fait allusion au retour du troisième voyage de Bernard à Rome en 1138. Dans les autres manuscrits, le Sermon commence par *Hoc demum tertio* et se compose des mêmes éléments que les deux Sermons courts, habilement refondus dans un ordre différent. Cette nouvelle forme de texte serait la rédaction définitive que lui aurait donnée Saint Bernard.

En voici les fragmentations:

I- Le rétablissement de la paix (fin du schisme d'Anaclet II; reprise du siège romain par Innocent II). Cohérence interne de ce passage: "Les âmes droites t'aiment" (Ct 1, 3). Contre le vice de la médisance.

"Après tant de périls, je me mets au service de votre progrès... Et puisque vous souhaitez que je poursuive le Commentaire du Cantique..., je m'exécute volontiers".

§ 2- Début du commentaire de Ct 1, 3: "Les âmes droites t'aiment".

"Qui prononce ces paroles?" se demande Bernard. Le mieux, dit-il, est de les attribuer aux jeunes filles et de les joindre à ce qui précède: 'Nous exulterons et nous nous réjouirons en toi, nous souvenant de tes seins meilleurs que le vin' (Ct 1, 3). Elles s'adressent évidemment à leur mère, mais sont envieuses de cette mère entrée seule dans les celliers du Roi-Epoux. Elles vont obliger l'épouse à se justifier: 'Je suis noire, et pourtant belle, filles de Jérusalem' (Ct 1, 4)".

A cause de celles qui murmurent et qui calomnient, les autres qui sont bonnes, simples, humbles et douces, disent à l'épouse pour la consoler: 'Les âmes droites t'aiment'; ne t'inquiète pas de l'injuste réplique des calomniatrices, car il est évident que 'les âmes droites t'aiment'.

§ 3- Parmi le chœur des jeunes filles (les moines de la communauté de Clairvaux), "j'en trouve - avoue Bernard - qui guettent les actions de l'épouse pour les critiquer, non pour les imiter (*derogandi non imitandi causa*). Bernard se situe donc à la place de l'épouse, victime de calomnies et de cabales à son égard, en raison de ses longues et récentes absences...

"Elles s'acoquinent pour médire, toujours d'accord pour semer la discorde... Elles lient entre elles des amitiés nourries d'inimitié; d'odieuses cabales se trament dans un même sentiment de méchanceté complice...comme le firent jadis Hérode et Pilate (cf. Lc 23, 12).

Ce portrait, haut en couleurs ce certains frères de Clairvaux, n'est guère plus édifiant que celui tracé au sujet de frères de cette même communauté dans le Traité des degrés d'humilité et d'orgueil. Or cela, conclut Bernard, "c'est boire à la coupe des démons, non à la coupe eucharistique" (1 Co 10, 20).

§ 4- "Quiconque médit fait voir d'abord que la charité lui manque"... "C'est une peste!"

II- Droiture et courbure de l'âme.

§ 5- Retour à l'explication de Ct 1, 3: Comment comprendre cette expression: "les âmes droites"?

Il convient - estime Bernard - de l'entendre d'une droiture spirituelle, 'l'Esprit administrant aux spirituels ce qui est spirituel' (1 Co 2, 13). "Dieu a fait l'homme droit (Eccl. 7, 30). Tout homme est courbé par ses péchés (cf. S. Augustin, *Enarr. in Ps* 50, 15). Dieu qui est droit fait l'homme droit. Ceux qui veulent lui être semblables doivent 'rentrer dans leur cœur (*intrare/redire ad cor*; Is 46, 8), et, en esprit, s'adonner à ce travail de la pratique de la justice" (cf. 2 Co 3, 18).

§ 6- La station droite du corps de l'homme est indicative du désir de Dieu de la voir "garder sa droiture spirituelle".

§ 7- "Les âmes courbées ne peuvent guère aimer l'Epoux; étant aimées du monde, elles ne peuvent l'être de l'Epoux" (cf. Jc 4, 4). "La courbure de l'âme consiste donc à chercher et à savourer ce qui est de la terre; sa droiture, au contraire, à méditer ou à désirer ce qui est d'en-haut" (cf. Pac. Delfgaaw, "S. Bernard, Maître de l'amour divin", Paris 1994, pp. 105-107).

III- Les sentiments et le consentement, la foi et les actes.

Sentiment et consentement, foi et oeuvres contribuent à réaliser la droiture parfaite. Il y va de la rectitude de l'amour (cf. Jc 2, 26; Ga 5, 6).

§ 8- "Déparée de la charité, la foi est morte"... "Crois-tu en Jésus Christ? Accomplis les oeuvres du Christ"... "Celui qui est sans amour, n'a pas de quoi aimer l'épouse. Comment serait-il droit celui qui n'aime ni Dieu, ni l'Eglise de Dieu à laquelle il est dit: 'Les âmes droites t'aiment'?"

"Frères, rendons droits nos voies et nos efforts" (cf. Jér 7, 3).

Transition

Les Sermons 25 à 28 constituent un autre petit Traité sur la charité centré sur Ct 1, 4. L'épouse proteste de sa beauté inhérente à sa noirceur, prenant à témoin les filles de Jérusalem: "Je suis noire, mais belle, filles de Jérusalem" (Serm. 25). Suit une comparaison qui demande explication: "comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon" (Serm. 27). Au Sermon 28, Bernard adjoindra au commentaire le v. 5: "Ne prenez pas garde à mon teint basané, car c'est le soleil qui m'a ternie" (Ct 1, 5). Les Sermons 29 à 32 poursuivent l'approfondissement du sens spirituel en intégrant la suite du texte biblique: "Les fils de ma mère ont combattu contre moi" (Serm. 29). "Ils m'ont mise à garder les vignes; ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée" (Serm. 30).

Les deux derniers Sermons de la série (Serm. 31 et 32) sont centrés sur la figure de l'Epoux présenté successivement comme Berger (finale du Serm. 31), comme Roi, comme Père de famille, pour conclure, par inclusion, sur la figure préférentielle de l'Epoux-Berger (Serm. 32).

I- Sermon 25

Quatre fragmentations qui correspondent à un quadruple questionnement:

I- Bernard se demande d'abord: **"Quelles sont celles que l'épouse nomme 'filles de Jérusalem' "?**

On remarquera que notre commentateur part toujours du sens littéral avant de passer au sens spirituel, c'est à dire moral ou mystique. **"Pour quelle raison sont-elles nommées ainsi ces filles?"**

II- Autre questionnement: **"Pourquoi l'épouse a-t-elle été noire et pourquoi est-elle belle?"**

III- **"Comment comprendre que l'épouse soit à la fois noire et belle, sinon en montant au sens moral profond?"**

IV- **"Comment les saints consacrent-ils tout leur soin à la beauté intérieure?"**

Nous verrons successivement quelles réponses apportent Bernard à ces quatre questions.

I- "Quelles sont ces 'filles de Jérusalem'?"

Bernard poursuit sa quête d'intelligence du texte. Au Sermon 24, 2, il avait dit que l'épouse "était obligée de répondre aux provocations de ses rivales", les jeunes filles. Elle y répond en s'exclamant: "Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem"(Ct 1, 4). Celles-ci reprochaient à l'épouse sa noirceur. Pourtant, patiente, l'épouse "ne rend pas injure pour injure, mais les honore même en les appelant 'filles de Jérusalem'. Elles auraient mérité se faire appeler 'filles de Babylone'. Elle avait appris de Celui qui est l'Onction même et enseigne la douceur qu'il ne faut pas "briser le roseau froissé ni éteindre la mèche qui fume encore" (Is 42, 3). Elle s'est faite "pacifique avec celles qu haïssent la paix" (Ps 119, 7), se sachant "redevable même envers les insensées" (Rm 1, 14).

§ 2- Cette attitude, précise Bernard, est "celle des meilleurs supérieurs qui se doivent d'être bons et fidèles envers les âmes malades sans se prévaloir d'une dignité pompeuse" (cf. RB 27, 6). Notre commentateur vise encore là certains détracteurs parmi ses frères de Clairvaux (cf. Serm. 23, 3-4), qui expriment des plaintes et des murmures intérieurs, "et s'emportent jusqu'aux sarcasmes et aux insultes"... C'est la rançon, pensons-nous, de cette trop longue absence dûe à son ministère en Italie pour contribuer à éteindre le schisme d'Anaclet II. Il préférera le remède à la vengeance.

Pour cette raison, l'épouse nomme "filles de Jérusalem" celles dont elle supporte malveillance et médisance, sachant que "la langue pacifique éteint la querelle" (Pr 25, 15). "Filles de

Jérusalem", elles le sont "par les sacrements de l'Eglise, par la commune confession de la même foi, par leur appartenance à la communauté des fidèles, par l'espérance du salut à venir dont elles ne sauraient en être absolument exclues, même si leur vie semble s'opposer à toute espérance"... Donc l'épouse prend parti pour la mansuétude.

II- "Pourquoi l'épouse a-t-elle été noire, et néanmoins belle?"

§ 3- Il n'y a pas de contradiction, pour Bernard, entre noirceur et beauté. En bon dialecticien, il distingue la forme substantielle de l'accident. Ce qui est noir n'est pas toujours difforme. Il donne des exemples: la pupille de l'oeil, les pierreries noires, les cheveux noirs: en tout cela la structure est belle. Elle se dit néanmoins ici-bas atteinte de quelques traces de noirceur. Si elle le niait, la vérité ne serait pas en elle (cf. 1 Jn 1, 8). "Elle est encore noire parce qu'elle peine encore en cheminant sur la route". Elle n'a pas encore rejoint la Patrie...

§ 4- Pourquoi alors se dit-elle belle? Serait-ce par cette nouveauté de vie commencée au baptême (cf. Rm 6, 4)? Elle dit en effet: "Je suis noire", et non pas: "J'ai été noire". La suite nous éclairera. L'épouse est comparée en effet aux tentes de Cédar, aux pavillons de Salomon (Ct 1, 4). La référence aux tentes grossières de Cédar se fait par rapport à son ancienne vie désordonnée, celle aux pavillons de "Salomon le magnifique", est en rapport avec sa vie nouvelle.

III- Comment l'épouse peut-elle être à la fois noire et belle?

Chez les saints, il convient de distinguer entre l'apparence extérieure et la réalité intérieure. L'Apôtre Paul en est un exemple. Par son aspect corporel, il se savait terne, difforme, petit de taille, marqué par la faim, le dénuement (cf. 2 Co 11, 27). Il fut pourtant "ravi au paradis" jusqu'au troisième ciel (2 Co 12, 2.4): "Âme toute belle, corps chétif; âme noire à nos yeux, belle aux yeux de Dieu". L'homme voit l'apparence; Dieu regarde le cœur (cf. 1 Sam 16, 7). Noir au-dehors, bel au-dedans, "pour plaire à Celui devant qui il a trouvé grâce" (2 Tm 2, 4).

"Heureuse noirceur qui engendre la candeur de l'esprit, la lumière de la science, la pureté de la conscience"...

§ 6- Et Bernard en vient à citer Is 1, 18: "Chez les saints cette noirceur extérieure produit la candeur intérieure... L'âme du juste est candide".

IV- "Comment les saints consacrent-ils tout leur soin à la beauté intérieure?"

Les saints méprisent la parure de l'homme extérieur qui se corrompt (2 Co 4, 16)? Ils mettent tout leur soin à embellir avec empressement "l'homme intérieur qui est à l'image de Dieu et qui se renouvelle de jour en jour (2 Co 4, 16; Gn 1, 26), tellement ils sont sûrs que rien n'est plus agréable à Dieu que son image restituée à sa beauté originelle. "Toute leur gloire est au-dedans" (Ps 44, 14), et non au-dehors... Aussi, disent-ils avec Paul: "Notre gloire, la voici: c'est le témoignage de notre conscience" (2 Co 1, 12). Car le seul juge de la conscience c'est Dieu, et c'est à Lui qu'ils désirent plaire...

Peut-être faut-il même se glorifier de la noirceur extérieure, pour qu'absolument rien ne soit perdu pour les saints, et "que tout contribue à leur bien" (Rm 8, 28). Paul se glorifiait même de ses faiblesses (2 Co 12, 9). Désirable faiblesse compensée par la puissance du Christ. En effet, "la puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse" (*quando infirmor, tunc fortior sum et potens*: 2 Co 12, 10).

§ 8- Une confiance de Bernard: "Ainsi l'épouse a raison de tourner à sa propre gloire ce que ses rivales lui reprochent comme une ignominie (*pro opprobrio*). En effet, non seulement elle se glorifie d'être belle, mais encore d'être noire. Elle ne rougit pas de cette noirceur dont elle sait que l'Epoux, lui aussi, l'a d'abord assumée... L'épouse n'estime donc rien de plus glorieux pour elle que de porter l'ignominie du Christ: 'Loin de moi la pensée de ma glorifier, sinon dans la croix de N.S.J.C.' "(Ga 6, 14).

Cette noirceur de l'épouse c'est en fait "l'opprobre de la croix que chaque croyant possède en

partage avec le Christ crucifié. Bernard amène progressivement ses auditeurs et ses lecteurs à ce constat dans la foi. Suit une contemplation de l'opprobre du Christ dans la figure du Serviteur de Yahvé (Is 53, 2-5), "le plus beau des enfants des hommes" (Ps 44, 8). Ce rapprochement avait déjà été opéré par Origène dans son Com./Ct III, 2, 2 (cf. SC 376, pp. 502-506).

§ 9- Bernard tourne audacieusement la formule de Ct 1, 4, en changeant de locuteur; ce n'est plus l'épouse qui parle, mais l'Epoux: "Je suis noir, et pourtant beau, fils de Jérusalem". Noir "lui qui n'avait ni éclat, ni beauté" (Is 53, 2), "ver et non pas homme, honte des hommes et rebut du peuple" (Ps 21, 7). Bref, "il s'est fait lui-même péché" (2 Co 5, 21), "et moi, j'hésiterais à l'appeler 'noir'? Regarde-le donc... meurtri de coups, couvert de crachats, mortellement pâle. Tu reconnaîtras alors sans doute qu'il est noir. Renseigne-toi auprès des Apôtres (cf. Mt 17, 2)...Renseigne-toi auprès des Anges (cf. 1 Pi 1, 12)... Alors tu seras émerveillé de sa beauté. Il est donc beau en lui-même, noir à cause de toi (*Ergo formosus in se, niger propter te*). **Que tu es beau à mes yeux dans une forme humaine qui est aussi mienne, Seigneur Jésus!"**

"Ta belle épouse a déjà reçu le don de ce bonheur comme prémices de sa dot. Elle n'est ni paresseuse pour imiter ce qui en toi est beau, ni honteuse de porter ce qui en toi est noir. C'est pourquoi elle disait: 'Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem'...comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon".

J- Sermon 26

Deux fractions d'inégale longueur: une suite du commentaire de Ct 1, 4; l'épouse est noire comme les tentes de Cédar (ceci fait l'objet des deux premiers §§); et à partir du § 3 commence une longue plainte de Bernard sur la mort de son frère Gérard, le cellier de Clairvaux (§§ 3-14).

I- **Comparaison entre la noirceur de l'épouse et les grossières tentes de Cédar.**

Les deux termes de la comparaison se rapportent à ce seul mot qui précède; "Je suis noire". Bernard, comme toujours, part du sens littéral pour dégager un sens spirituel. Le mot "Cédar" se traduit par "ténèbres", selon l'ouvrage de Jérôme sur "les Noms hébreux", ce qui invite à considérer **la noirceur**. Mais ce qui suit, la comparaison avec "les pavillons de Salomon", ne suggère pas avec évidence **la beauté**. "Les tentes", dit Bernard, "renvoient à nos corps qui nous servent de demeure dans notre exil (2 Co 5, 6; Heb 13, 14)... Cette tente est la tente du soldat ou l'auberge du voyageur, et non pas la maison du citoyen, comme une tente de Cédar qui fait écran à la vision face à face et ne permet de voir 'qu'en énigme, dans un miroir' (1 Co 13, 12)".

§ 2- La noirceur de l'Eglise et la rouille attachée aux âmes les plus belles, viennent de là: de la tente de Cédar, du pénible combat qu'il nous faut soutenir, du séjour en terre étrangère... L'une de ces âmes gémissait: "Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort?" (Rm 7, 24).

Pourtant, si elle est "belle comme les pavillons de Salomon", c'est qu'ici se cache un mystère. "J'en remets l'explication à plus tard, de peur d'être accablé par la majesté de Dieu (Pr 25, 27). En fait, c'est parce que le chagrin causé par la mort de son frère Gérard l'empêche de continuer.

II- Et c'est **la longue plainte sur la mort de son frère** qui va suivre sur 11 §§.

En voici les principales articulations:

- Gérard n'a pas perdu ses amis, mais en a trouvé d'autres; il ne peut plus souffrir (*impassibilis est*) mais il ne peut pas se montrer non compatissant (*sed non incompassibilis*) - cf. Serm./Ct 26, 5 pour son frère.
- Gérard faisait face à toutes les nécessités du temporel pour préserver la tranquillité contemplative de l'abbé.
- Fervent d'esprit, il était efficace dans les activités extérieures.
- La cause de cette plainte? La tendresse, non le trouble dû au péché et à la vanité: "Mon

âme attachée à la sienne n'en faisait qu'une avec lui, non pas par le lien du sang mais par l'accord des esprits" (§ 9).

- Comment Gérard trépassa-t-il? En récitant le Ps. 148, puis en s'exclamant en chantant: "Quelle est grande la Bonté de Dieu de vouloir être le Père des hommes! Quelle est grande la gloire des hommes d'être fils de Dieu, héritiers de Dieu!..."
- Bernard justifie son affection par l'exemple de David, de Samuel et du Seigneur (cf. 2 Sam 1, 17; Jn 5, 29; Jn 11, 44).

K- Sermon 27

Bernard poursuit son commentaire interrompu par la longue plainte suscitée par la mort de son frère Gérard. Il reprend son questionnement sur "les tentes de Cédar et les pavillons de Salomon auxquels est comparée la beauté de l'épouse.

Sept fragmentations:

I- A quel Salomon appartiennent les pavillons comparés à la beauté de l'épouse.

Bernard veut mettre en lumière le sens caché de ces "pavillons". Il se demande d'abord s'ils ne se rapportent pas plutôt à la noirceur de l'épouse qu'à sa beauté, tout comme les tentes de Cédar...

"Je suis belle comme les pavillons de Salomon", dit l'épouse. "Ces paroles ont un sens grand et admirable si nous les rapportons non pas au premier Salomon, mais à Celui dont il est dit: 'Il y a ici plus que Salomon' (Mt 6, 29). Celui-là n'est pas seulement le Pacifique, mais la Paix elle-même (Ep 2, 14). Et selon le Ps. 103, 2 "Il (le vrai Salomon qui est la Sagesse même) déploie le ciel comme un pavillon". Association d'idée qui renvoie notre commentateur à Pr 8, 27: "Quand Dieu mettait en place les cieus, moi - dit la Sagesse - j'étais présente". En effet, "Toutes les oeuvres que fait le Père, le Fils les fait pareillement" (Jn 5, 19). Donc, lui aussi déploie le ciel comme un pavillon, comme une tente. "Merveilleux pavillon qui, couvrant toute la face de la terre comme une immense tenture, éblouit les regards humains par l'admirable variété des étoiles, de la lune et du soleil. Qu'y a-t-il de plus beau que ce pavillon? Quoi de plus splendide que le ciel? Pourtant, lui non plus ne peut être comparé à la gloire et à la beauté de l'épouse" (§ 2).

II- Quelle est donc cette beauté de l'épouse, qui dépasse même la beauté du ciel?

§ 3- "La beauté de l'épouse est pour ainsi dire du domaine rationnel (*species rationalis*), et sa figure est spirituelle (*spiritualis effigies*)". Voilà le passage au sens spirituel que fait Bernard. "Elle est éternelle" cette beauté, "image de l'éternité". "Sa beauté c'est la charité..., c'est la justice..., c'est la patience..., c'est la pauvreté volontaire, c'est l'humilité". Et c'est par la foi qu'elle devient belle: "Le Christ habite en nos coeurs par la foi" (Eph 3, 17).

§ 4- Beauté de l'épouse par sa première robe (*prima stola*) qu'elle a revêtue ici-bas: c'est le vêtement de sa sanctification (baptismale).

III- Le pavillon de Salomon, c'est le ciel du ciel; les pavillons de Salomon se trouvent en lui.

"Le ciel se déploie comme un pavillon de Salomon, non pas dans l'espace mais dans les sentiments des âmes. Les étoiles du ciel ce sont les Anges, les Archanges, les Puissances, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins..., esprits chargés d'un ministère, envoyés pour servir ceux qui héritent du salut" (cf. Hébr 1, 14).

IV- Quelle est cette gloire de l'épouse qui lui permet de se comparer au ciel le plus haut. D'où lui vient-elle cette gloire?

Par son corps, elle tient de la terre et s'identifie avec les tentes de Cédar; par son âme, elle tient du ciel.

§ 7- L'un et l'autre viennent du ciel: l'Epoux, c. à d. Jésus, et l'épouse, Jérusalem... Un seul et même Seigneur, Epoux comme Tête, épouse comme corps. "Voilà pourquoi l'épouse s'efforce de se conformer toujours plus à ce modèle venu du ciel, apprenant de lui à être modeste et sobre, chaste et sainte, patiente et compatissante, enfin "douce et humble de coeur" (Mt 11, 29).

V- L'épouse est un ciel éclatant où Dieu habite.

"Toute âme sainte est donc un ciel" (cf. Grégoire le Gd, Hom./Ez II, 2, 14: "l'âme du juste est un ciel"). Bernard rapproche deux citations: 'Le ciel est mon trône, dit le Seigneur' (Ac 7, 49), et 'L'âme du juste est le trône de la Sagesse' (cf. S. Augustin, Serm. 200, 1; Bernard, Serm./Ct 25, 6) afin de ne pas s'arrêter au sens littéral - le ciel visible et périssable - et de passer au sens spirituel qui le porte à dire que l'âme du juste est vraiment la demeure de Dieu. La citation de 2 Co 6, 16, reprise de Lev. 26, 11-12 et utilisée par S. Ambroise dans Com./Ps. 118, 10, 45, est particulièrement bien choisie: "J'habiterai au milieu d'eux - dit le Seigneur -, et j'y marcherai" (*Inhabitabo in illis et deambulabo in ipsis*).

VI- Ce dont l'âme doit s'abstenir, et ce quelle doit avoir en abondance pour devenir le ciel de Dieu.

Elle doit s'abstenir des affaires publiques et des soucis du monde, n'être esclave ni du ventre, ni de la luxure; ne pas être curieuse de tout voir, ni avide de dominer, ni orgueilleuse de son pouvoir.

Il faut que l'âme soit d'abord vide de tout cela. Sa grandeur c'est son amour. Qu'elle se dilate dans la charité (cf. 2 Co 6, 13). Alors elle grandira "jusqu'à l'état de l'homme parfait, à la taille du Christ dans sa plénitude" (Eph 4, 13). La mesure de la taille d'une âme se fait en proportion de sa charité. "Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien" (1 Co 13, 2). "Si tu fais du bien à ceux-là même qui te haïssent, si tu pries pour ceux qui te persécutent, à ce moment-là, ton âme aura l'ampleur du ciel; elle en aura aussi la hauteur et la beauté". Dieu y habitera et s'y promènera...

VII- Ce ciel contient d'autres cieus. Quels sont-ils?

L'Eglise a ses cieus. L'Eglise d'en haut est un ciel; celle qui est encore en exil a le sien. Ces "pavillons", les hommes spirituels les ont tendus sur terre par leur parole, les miracles, leur charité; ce sont là l'image des "pavillons célestes" (cf. Dan 12, 3: l'issue finale sera toute à leur gloire).

"Ô humilité! Ô sublimité! A la fois tente de Cédar et sanctuaire de Dieu, demeure terrestre et palais céleste, maison d'argile et salle royale, corps de mort et temple de lumière, enfin 'rebut pour les superbes' et épouse du Christ. 'Elle est noire et pourtant belle, filles de Jérusalem. Même si la peine et la douleur d'un long exil la ternissent, néanmoins une beauté céleste la rehausse, les pavillons de Salomon l'embellissent. Si vous êtes rebutés par sa noirceur, admirez sa beauté; si vous méprisez son humble apparence, levez les yeux vers sa sublimité. Quelle prévoyance, quelle plénitude de sagesse, de discernement et d'à-propos en tout ceci: chez l'épouse, la bassesse et l'élévation, selon les moments, se tempèrent l'une l'autre dans un parfait équilibre. Ainsi, au milieu des vicissitudes de ce monde, la sublimité relève l'humilité, pour que celle-ci ne défaille pas dans l'adversité; et l'humilité modère la sublimité, pour que celle-ci ne disparaisse pas dans la prospérité. Avec bonheur l'une et l'autre, bien que contraires entre elles, 'coopèrent pourtant toutes deux au bien' (Rm 8, 28) de l'épouse, et se mettent au service de son salut".

Dans ce Sermon, Bernard poursuit son investigation sur le sens spirituel à donner à la noirceur et à la beauté de l'épouse comparée aux pavillons de Salomon. Il avait commencé cette quête de sens au Sermon 24: c'est dire l'importance que l'abbé de Clairvaux attache à Ct 1, 4 et quel profit spirituel il entend en tirer pour sa communauté. En finale du présent Sermon, il commencera à évoquer Ct 1, 5: "Ne prenez pas garde à mon teint basané; c'est le soleil qui m'a ternie. Les fils de ma mère ont combattu contre moi".

Six fragmentations ou sections sont proposées dans les SBO; elles sont reproduites dans l'édition des SC 431.

C'est un Sermon riche d'enseignements spirituels où se constate une fois encore la familiarité de S. Bernard avec toute la Bible, A. et N.T.: il expose plusieurs aspects de la théorie des sens spirituels et de ses applications pratiques, les rapports entre foi et raison, perception sensible et expérience.

I- De quelle manière l'épouse est-elle noire comme "le pavillon de Salomon". Quelle est la noirceur de ce pavillon, de ces pavillons?

Les pavillons de Salomon peuvent se rapporter aussi bien à la noirceur de l'épouse qu'à sa beauté. Noirceur de l'épouse-Eglise en exil ici-bas, cheminant dans la foi et non dans la claire vision; beauté de cette Eglise-épouse par sa sanctification baptismale et son agrégation à Jésus-Christ comme Corps. Cela fut déjà suggéré au Sermon 27 qui précisait que la beauté l'emportait sur la noirceur puisqu'en l'âme du juste, Dieu se promène: *inhabitabo in illis et deambulabo in ipsis...* (cf. Serm.27, V).

Ici, Bernard revient sur l'attribution de la noirceur aux pavillons ou tentes de Salomon, comme image de l'épouse. Il renvoie aux tentes de peaux qui, jadis, recouvraient le Tabernacle (cf. II Ch 3, 14) pour en conserver le contenu.

§ 1- "Si l'épouse devient noire par compassion et charité, c'est par amour de la blancheur, et pour gagner la beauté".

§ 2- Très belle méditation sur l'Epoux-Serviteur souffrant" (cf. Is 52-53).

Un seul est devenu noir pour que beaucoup retrouvent la blancheur (cf. Jn 11, 50). Il est devenu noir "dans une chair semblable à celle du péché (Rm 8, 3): "la blancheur éclatante de la vie éternelle deviendra noire dans la chair pour purifier cette chair. Le plus beau des enfants des hommes (Ps 44, 3) se ternira dans sa Passion pour illuminer les enfants des hommes"; défiguré sur la croix, il se dépouillera de toute splendeur et de toute beauté (cf. Is 53, 2) pour s'acquérir comme épouse, belle et resplendissante, une Eglise sans tache ni ride" (cf. Eph 5, 27).

"Et toute la gloire de la fille du Roi est intérieure" (Ps 44, 14)... Jacob a revêtu les vêtements d'Esau (Gn 27, 11), à l'instigation de Rébecca, pour recevoir la bénédiction d'Isaac et nous la transmettre. "Le châtement qui nous rend la paix était sur lui (Is 53, 5). Le Seigneur a fait retomber sur lui la perversité de nous tous" (Is 53, 6). "Ainsi, devait-il en toutes choses se faire semblable à ses frères, pour devenir miséricordieux" (Heb 2, 17).

II- Le Christ paraît noir à la vue de son visage, mais il paraît beau à l'ouïe par sa voix. Considération sur l'ouïe et sur la vue.

"La voix est la voix de Jacob mais les mains sont celles d'Esau" (Gn 27, 22). Autre ce que l'on perçoit; autre ce que l'on croit; les sens attestent qu'il est 'noir'; la foi atteste qu'il est 'blanc et beau'.

III- L'ouïe précède la vue dans une âme qui progresse.

"Dès qu'il a entendu, il m'a obéi" (Ps 17, 45). "Dieu aime qui donne avec joie" (2 Co 9, 7).

§ 7- "L'Esprit-Saint éduque l'ouïe avant de réjouir la vue".

§ 9- "La foi saisit ce que les sens ignorent, ce que l'expérience ne trouve pas". "Ne me touche pas!

(Jn 20, 17), c'est à dire 'perds l'habitude de te fier à tes sens'!... Appuie-toi sur la parole, accoutume-toi à la foi".

IV- La foi dépasse la raison, les sens et l'expérience. Comment toucher le Christ?

§§ 9-10. "La foi sera digne de ma toucher, car elle m'observera assis à la droite du Père, non plus dans mon humilité, mais dans ma chair céleste (*in caelesti carne ipsa*)... Sois belle et tu me toucheras; aie la foi et tu seras belle!"

V- Avec quelle perspicacité l'épouse découvre la beauté de Salomon. Sur les trois pavillons et sur les trois noirceurs.

Les trois pavillons sont identifiés par Bernard comme étant: la chair assumée, la mort consentie pour donner la vie, les outrages du Crucifié. Les trois noirceurs sont reconnues dans celle du repentir, celle de la compassion, et dans celle de la persécution.

VI- Le soleil a terni l'épouse de quatre manières.

- par la violence de la persécution;
- par l'embrasement de la charité fraternelle (cf. Rm 12, 15);
- par le Soleil de Justice qui "fait languir d'amour" l'épouse (Ct 2, 5);
- par le constat de l'obscurité de celle-ci, révélée dans la lumière du Christ.

M- Sermon 29

Ce Sermon est centré sur l'essai de commentaire de Ct 1, 5: "Les fils de ma mère, etc".

Quatre sections:

I- A qui se rapportent ces paroles de l'épouse: "les fils de ma mère ont combattu contre moi? Il convient donc de se méfier du mal caché dans sa propre famille.

§ 1- Dès l'abord, le procès fait à Jésus et la condamnation qui suivra sont évoqués. "Les fils de ma mère", dit l'épouse, Anne, Caïphe et Judas Iscariote - tous fils de la Synagogue mère de l'Eglise-épouse, ont combattu Jésus, le rassembleur de l'Eglise, fille de la Synagogue. Ils ont "pendu au bois" du supplice, Jésus (cf. Ac 10, 39). Le Pasteur fut frappé, et les brebis se sont dispersées (cf. Mc 14, 27). Ce sont eux, les juges du procès de Jésus, qui sont désignés par l'expression: "les fils de ma mère"; ils ne sont pas dit "fils de son père" puisqu'ils n'avaient pas Dieu pour Père, mais bien le diable (cf. Jn 8, 38.44).

§ 2- Ces "fils de la mère de l'épouse", seraient-ils les seuls responsables et coupables d'avoir mis Jésus à mort? Bien d'autres nations ont persécuté l'Eglise de Dieu; mais ici n'est nommé que la persécution exercée par "les gens de la famille" (Mt 10, 36). Il y eut aussi ce qu'a enduré l'épouse-Eglise de la part des infidèles, des hérétiques, des schismatiques. Ce dont nous devons nous méfier avec plus de vigilance, c'est du "mal intérieur qui se cache dans la famille. Le Seigneur nous en avertit: "L'homme aura pour ennemis les gens de sa maison" (Mt 10, 36; Ps 40, 10; 54, 13-15; 37, 12).

II- Ceux qui vivent en communauté doivent poursuivre la paix et éviter le scandale, même dans les moindres choses.

"Ecartez toujours de vous ce mal si abominable et si détestable, vous qui savez...'combien il est bon et doux d'habiter en frères tous ensemble', pourvu que ce soit dans l'unité et non dans le scandale. Qu'est ce qui pourra vous nuire si vous devenez zélés pour le bien" (1 Pi 3, 13)... "Aspirez aux dons les meilleurs" (1 Co 12, 31).

Suivent plusieurs §§ sur l'amour fraternel et le bannissement de la médisance ainsi que du murmure (§§ 3-5)... "Pécher contre son frère, c'est pécher contre le Christ" (1 Co 8, 12).

"Du coeur de ton frère que tu as contristé, le Christ crie avec douleur contre toi, en disant: 'le fils de ma mère combat contre moi, et celui qui partageait avec moi des mets délicieux m'a rempli d'amertume" (Ct 1, 5; Ps 54, 15; Ruth 1, 20).

III- Comment ces paroles "les fils de ma mère, etc" s'entendent de la réprimande utile. Ceux qui reprennent vigueur grâce aux réprimandes sont, de façon étonnante, aimés plus tendrement.

§ 6- Bernard a lu Origène qui commente ce passage en Com./Ct II, 3, 15-18. Pour l'Alexandrin, 'les fils de ma mère qui combattent contre moi', seraient "le diable et ses anges". D'autres, l'interprète en bonne part des hommes spirituels qui sont ans l'Eglise, et qui combattent contre leur frères charnels avec le glaive de l'Esprit qui est la Parole de Dieu (cf. Eph 6, 17). L'âme qui aime Dieu - et qui s'est laissée corriger - pourrait dire en ce sens que "le soleil l'a ternie". Certes, "les flèches du Puissant sont aiguës" (Ps 119, 4), mais "tu deviens plus fort lorsque ton ennemi s'affaiblit. Excellente flèche que cette crainte qui perce et qui tue les désirs de la chair" (Ga 5, 16).

IV- La flèche de l'amour a percé l'âme de la Bienheureuse Marie. C'est en rendant grâces que l'Eglise ou l'âme aimante doivent dire: 'Les fils de ma mère ont combattu contre moi'.

C'est une flèche aussi la Parole de Dieu, vivante et efficace, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants (cf. Heb 4, 12). "C'est encore une flèche de choix que l'amour du Christ" (cf. Is 49, 2; Origène est le premier à rapprocher ce verset de Ct 2, 5: "Je suis blessée d'amour"). "Cette flèche a aussi blessé Marie, et l'a transpercée pour venir jusqu'à nous et pour que nous recevions de sa plénitude" (cf. Is 49, 6; Jn 1, 16).

§ 9- Commence ici le commentaire de Ct 1, 5: "Ne prenez pas garde à mon teint basané; c'est le soleil"... et "pour le nom du Christ" (Ac 5, 41).

"Ils m'ont mise à garder les vignes, ces 'fils de ma mère'!" Au sens spirituel, qu'est-ce à dire? "Cette parole ne contient aucune plainte, ni aucun ressentiment; elle respire plutôt le bonheur". Pour une plus ample réponse, Bernard invite ses frères à solliciter "l'Esprit qui scrute les profondeurs de Dieu" (1 Co 2, 10).

N- Sermon 30

Voici un Sermon très représentatif des sentiments de Bernard de Clairvaux vis à vis de sa communauté et de son discernement critique concernant les moines installés dans leur médiocrité, peu soucieux d'avoir perdu la ferveur dans l'élan de leur premier amour pour le Christ. Il constate qu'ils ont totalisé plusieurs décades de vie religieuse mais sans être entrés dans cette familiarité de rapport avec l'Epoux, dans une prière qui aurait dû devenir continuelle. On retrouvera en finale, aux §§ 10-11, une invective psychologique pleine de mordant contre ces "préoccupés d'eux-mêmes" qui ne tendent plus les voiles de leur foi - jadis vivante - au Souffle de l'Esprit (voir Section V).

Cinq Sections dans ce Sermon:

I- Comment ces paroles: 'Ils m'ont mise à garder les vignes' se relie à ce qui précède. De quelles vignes il s'agit.

§1- 'Ils m'ont mise à garder les vignes' (Ct 1, 5). Qui? "Seraient-ce ces agresseurs que tu évoquais à l'instant? Aurait-elle - l'épouse - reçue cette charge de ceux qui la faisaient souffrir? ... Il est étonnant que ceux qui se proposent de nuire, rendent service même contre leur gré... L'Eglise se glorifie d'avoir progressé grâce aux attaques subies. Pour une seule vigne que ses adversaires ont cru lui avoir ôtée, ils l'ont établie gardienne sur plusieurs autres".

Bernard voit en cela le sens littéral, c'est à dire qu'il voit dans le Cantique le chant de l'Eglise-

épouse (*et littera quidem sic est*)... Mais quel rapport entre des "épouses" et la "garde des vignes"? Si nous suivons le sens spirituel, nous comprenons que les vignes sont les Eglises, c'est à dire les peuples fidèles ("La vigne du Seigneur Sabaoth, c'est la maison d'Israël" - Ps 136, 7).

§2 - "Lors donc, il n'est nullement indigne de l'épouse de devenir gardienne de vignes".

II- La vigne de l'épouse: comment on la cultive, quel est son vin et combien elle s'est étendue.

Une évocation de la vigne transplantée et surabondamment féconde est lancée à partir du Ps 79. Elle produit 'le vin qui réjouit le coeur de l'homme' (Ps 103, 15)... "Même les anges le boivent avec joie"... Cette vigne 'elle est la construction de Dieu, le champ que Dieu cultive' (1 Co 3, 9)... "Ses sarments sont les Apôtres, le Seigneur, son cep, et le Père, le vigneron" (Jn 15, 1.5).

"Elle plonge ses racines dans la charité, labourée par le sarcloir de la discipline, fumée par les larmes des pénitents, arrosée par la parole des prédicateurs" (cf. 1 Co 3, 6-7).

"Admire le mystère et ne pleure pas la perte; élargis tes flancs et accueille la plénitude des nations" (cf. Ac 13, 46).

§ 5- Dieu voulait qu'un don d'une telle ampleur fut réservé à l'épouse. Il fallait que celle-ci et non pas Moïse fut envoyée "vers une grande nation" (Ex 32, 10)... C'est à l'épouse qu'est annoncé: 'Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature' (Mc 16, 15)... "Expulsée de la cité, tu es reçue dans le monde entier" (cf. Is 61, 15-16). C'est en ce sens que l'épouse dit avoir été mise à garder des vignes, et ne pas avoir gardé sa vigne à elle.

III- Comment l'âme est une vigne. Plainte de S. Bernard sur sa propre vigne (c. à d. sur son âme).

"Je me reproche toujours d'avoir accepté charge d'âmes, moi qui n'arrive même pas à garder la mienne; car je donne au mot 'vignes', le sens d'âmes; ...attentif à plusieurs vignes, je suis obligé de donner moins de soin et d'attention à la mienne (cf. Ps 79, 13), ravagée qu'elle est par les renardeaux"...

"Jésus miséricordieux, tu en es le témoin... Veuille agréer 'le sacrifice de mon esprit brisé; ne méprise pas, ô Dieu, un coeur broyé et humilié' (cf. Ps 50, 19).

IV- Il sied à l'homme spirituel de dire: 'Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée'. Comment il convient de 'perdre son âme'.

'Qui perd son âme à cause de moi, la trouvera' (Mt 10, 39). Pierre et Paul n'ont pas gardé leur propre vigne.

"Toi aussi, (comme Paul), si tu te dépouilles de ta volonté propre, si tu renonces parfaitement aux plaisirs du corps, si tu crucifies ta chair avec ses vices et ses convoitises...tu te montreras imitateur de Paul, puisque tu n'attacheras pas plus de prix à ton âme qu'à toi-même. Tu te montreras aussi disciple du Christ, allant jusqu'à perdre ton âme pour ton salut" (Lc 14, 26).

V- Admonition salutaire à ceux qui chicanent au sujet des aliments et de la santé du corps (en matière d'observances).

"Que dites-vous à ce propos ("Qui voudra sauver son âme, la perdra"), vous qui êtes pointilleux pour la nourriture et négligents dans vos moeurs? Hippocrate et ses élèves enseignent à sauver les âmes en ce monde, le Christ et ses disciples à les perdre. Lequel des deux choisirez-vous de suivre comme maître? Il se trahit, celui qui discute ainsi: 'Ceci est nuisible pour les yeux et ceci pour la tête, cela pour la poitrine ou pour l'estomac'... Epicure et Hippocrate donnent la priorité, l'un au plaisir du corps, l'autre à la bonne mine: mon Maître enseigne le mépris de l'un comme de l'autre... A quoi bon s'abstenir de voluptés si l'on s'adonne chaque jour à étudier la diversité des santés et à examiner la variété des aliments? 'Les légumes provoquent des flatulences, dit-il. Le fromage alourdit l'estomac, le lait est nuisible pour la tête, ne boire que de l'eau affaiblit les

poumons, les choux entretiennent la mélancolie, les poireaux échauffent la bile, les poissons des étangs...ne conviennent pas à ma santé'. Comment se fait-il que dans tous les fleuves, les champs, les potagers et les celliers, on ne trouve rien que tu puisses manger?

Souviens-toi, je t'en prie, que tu es moine, et non médecin. Tu ne dois pas être jugé sur ta santé, mais sur ta profession religieuse. Ménage d'abord, s'il te plaît, ta paix; ménage ensuite la peine de ceux qui te servent. Non pas la tienne mais celle d'autrui; j'entends celle du frère assis à côté de toi, 'qui mange ce qu'on lui présente' (Pr 23, 1) et murmure à cause de la singularité de ton jeûne. Il se scandalise de tes vains scrupules... puisque tu réclames des choses superflues...

Ces égards que tu as pour toi-même me sont suspects, je l'avoue. Je crains que la prudence de la chair ne se joue de toi sous le couvert et le nom de discrétion... Mais revenons à l'épouse, et apprenons d'elle ceci: c'est avec grand profit qu'elle ne garde pas ses propres vignes. Cette leçon vaut surtout pour nous, qui sommes chargés de garder les vignes de l'Epoux de l'Eglise, J.C.N.S. 'qui est béni dans les siècles'. Amen".

O- Sermon 31

Il s'agit là du commentaire de Ct 1, 6: "Montre-moi, toi le Bien-aimé de mon âme, où tu mènes paître ton troupeau, où tu reposes à midi". Sermon relativement court.

Quatre sections se succèdent, concernant:

I- La vision future du Verbe comparée à la vision du soleil.

II- Les trois manières de voir Dieu qui sont accessibles en cette vie; la sollicitude de l'ange pour l'âme confiée à sa garde.

III- La troisième manifestation de l'Epoux qui est intérieure et qui se réalise de quatre manières: comme époux, comme médecin, comme guide (*quasi uiator*), comme un riche père de famille ou un roi magnifique.

IV- L'ombre de la foi et la vérité de la vision. L'Epoux apparaît sous les traits d'un berger.

*

I- **La vision future du Verbe comparée à la vision du soleil.**

Le verset 6 de Ct 1 est repris en tête de § : "Montre moi, toi le Bien-aimé de mon âme...etc". Bernard parle d'expérience: "Le Verbe-Epoux se montre souvent aux âmes de désir, mais sous diverses formes. Pourquoi? Parce qu'on ne le voit pas encore 'tel qu'il est' "(cf. 1 Jn 3, 2).

..."Ni le passé ne lui enlève d'être depuis toujours, ni l'avenir d'être pour toujours...; incréé, illimité, invariable (cf. Jc 1, 17), il est immuable". Aucun changement ne peut interpoler la substance de son être pour la modifier. "Maintenant il apparaît à qui il veut, mais comme il veut, non pas 'comme il est' ".

En effet, 'seul le semblable connaît le semblable' dit S. Augustin (*De Gen. ad Litt. XII, 24*). Pour être sensible à la lumière, l'oeil doit conserver la ressemblance avec elle. Il en est de même avec le Soleil de Justice qui 'illumine tout homme venant en ce monde' (cf. Jn 1, 9). "Tu lui es en partie semblable, mais ta ressemblance avec lui n'est pas encore parfaite pour le voir 'tel qu'il est' ".

..."Pour ceux qui sont déjà en sa présence, 'le voir tel qu'il est' équivaut à être 'tel qu'il est', sans avoir à rougir de la moindre dissemblance; mais cela est pour plus tard". C'est là la doctrine constante de S. Bernard; le retour à la parfaite liberté sous ses trois composantes (libre arbitre enrichi du libre conseil et du libre bon plaisir) sera pour la Patrie; ici-bas c'est le temps de la purification et du redressement du libre arbitre qui est une liberté de **nature**, de l'acquisition du libre conseil par la grâce du Christ (liberté de **grâce**), et du commencement de l'accès à la liberté de bon plaisir, c'est à dire à une liberté de **gloire** (cf. "Traité de la grâce et du libre arbitre").

II- **Les trois manières possibles de voir Dieu en cette vie. Sollicitude de l'ange gardien.**

1. Voir et comprendre les perfections invisibles de Dieu à travers ses oeuvres (cf. Rm 1, 20).
2. Voir par images ou par la médiation de voix et de visions, comme ce fut révélé "à maintes reprises et de multiples manières" aux Prophètes (cf. Heb 1, 1).
3. Voir, d'une manière "plus intérieure": lorsque Dieu daigne, de son propre mouvement, visiter l'âme qui le cherche (cf. Lam 3, 25). L'âme reconnaît alors que "le Seigneur est tout près d'elle" (Ps 33, 19); elle se sent embrasée de ce feu décrit au Ps 96, 3 ("Un feu s'avancera devant lui").

C'est alors, dans le texte de Bernard, une cascade de citations de Psaumes (§5), avec la mention de la vigilance bienveillante de l'Ange Gardien, "compagnon de l'Epoux et délégué auprès de l'âme qui cherche Dieu pour être le médiateur et le témoin de cette entrevue en catimini... Il danse, transporté de joie et de liesse". "Fidèle paranymph, témoin de cet amour réciproque - et sans être jaloux -, il ne cherche pas sa propre gloire, mais celle du Seigneur".

Rien de corporel ou d'imaginatif en cette union du Verbe et de l'âme, car "celui qui s'attache à Dieu est avec Lui un seul esprit" (1 Co 6, 17).

III- La troisième manifestation de l'Epoux est donc intérieure: elle se réalise de 4 manières.

L'âme veut avoir tout près d'elle Celui qu'elle désire, infus en elle et le touchant avec amour. "Il lui est d'autant plus agréable qu'il lui est plus intérieur et non extérieur. Car il est le Verbe qui ne résonne pas mais pénètre, qui n'est pas loquace (verbeux) mais efficace (valeurux) - cf. Heb 4, 12, qui ne retentit pas aux oreilles mais enchante le coeur" ...(*Verbum ...non sonans sed penetrans, non loquax sed efficax, non obstrepens auribus sed affectibus blandiens*).

Cependant, il n'apparaît pas encore 'tel qu'il est'. Il n'est pas encore continuellement présent aux âmes si ferventes soient-elles...

Les quatre manières dont l'Epoux se manifeste:

Combien de fois, dans le Cantique - constate Bernard -, l'Epoux a changé de visage "pour déployer à l'épouse les multiples aspects de sa douceur: tantôt **chaste époux**, tantôt **médecin**, tantôt **voyageur et guide** (*uiator*), ...tantôt **Bon Pasteur** (cette quatrième manière "de se rendre présent avec nous jusqu'à la fin du temps" - Mt 28, 20 -, ne sera explicitée qu'en finale, au § 10).

En tout cela il est "Doux et aimable, plein de miséricorde" (Ps 85, 5).

IV- L'ombre de la foi et la vérité de la vision. L'Epoux-berger.

Ombres et figures de l'A.T. sont devenues réalité dans le N.T. Cependant "partielle est notre connaissance, partielle notre prophétie (1 Co 13, 9). Et pourtant, "elle est bienfaisante l'ombre de la foi. Elle n'est pas la lumière mais sa gardienne... 'Bienheureuse toi qui as cru!' (Lc 1, 45)". "Nous vivons dans l'ombre du Christ; nous marchons dans la foi (2 Co 5, 7), en nous nourrissant de sa chair pour vivre"...

§ 10- Tel un berger, Il conduit son troupeau. "Bon Pasteur, Il donne sa vie pour ses brebis" (Jn 10, 11).

P- Sermon 32

Ce Sermon qui clôt l'ensemble des Sermons 1 à 32, prolonge la méditation sur Ct 1, 6: "Montre-moi où tu mènes ton troupeau, où tu te reposes à midi".

Quatre fragmentations dans la recherche du sens spirituel qui aboutiront, à la fin du § 10, à la figure tellement évangélique de l'Epoux-berger.

I- Comment nous pouvons mériter la présence de l'Epoux, et à quelle âme Il se manifeste

comme Epoux.

Bernard commence par faire un bref résumé (*recapitulandum breuiter*): il se demande comment "les visions précédentes" (c. à d. les réalités spirituelles contemplées à travers l'intelligence des mystères découverts) "s'appliquent à nous spirituellement, selon les désirs et les mérites".

"L'homme de désir, encore en exil en son corps, au temps de la visite du Verbe, se sentira intérieurement étreint comme par les bras de la Sagesse et inondé par la suavité du saint amour"...ce qui correspondra au désir de son coeur; mais cela ne lui sera accordé qu'en partie et cela pour un temps très court (cf. *in Serm./Ct 23, 15: rara hora, et parua mora; in Serm./Ct 74, 3-4*). Ainsi, même dans son corps, on peut jouir souvent de la présence de l'Epoux, mais pas en abondance. "Si sa visite nous réjouit, son va-et-vient nous attriste".

La bien-aimée doit supporter ces vicissitudes jusqu'à l'heure où elle déposera son corps "pour s'envoler sur les ailes de ses désirs"(§ 2). Cela, néanmoins ne sera "pas accordé à toute âme, mais à celle dont l'intense ferveur, le désir passionné et la tendre affection attestent la beauté"(§ 3).

II- A qui se montre-t-il comme médecin, et à qui comme guide-accompagnateur (*uiator*)?

Celui qui lutte encore contre les tentations suscitées par sa concupiscence, n'obtiendra ni baisers, ni étreintes, mais seulement des remèdes pour ses blessures: "l'huile de la joie et l'onguent de la miséricorde". Ainsi en est-il lorsque nous sommes touchés par le remord de nos passions passées. "Ceux-là feront l'expérience que le Seigneur Jésus est vraiment un médecin" (§ 3).

III- Les paroles du Verbe, les pensées du coeur et les suggestions du malin.

"C'est du coeur que sortent les mauvaises pensées" (Mt 15, 19). Notre capacité - de bien penser - vient de Dieu (cf. 2, Co 3, 5). Les bonnes pensées viennent de Dieu, les mauvaises viennent de nous (cf. RB 4, 42-43). Pour discerner l'origine des pensées, il faut être éclairé par l'Esprit (cf. 1 Co 12, 10). Il nous faut cependant "veiller et prier" (Mt 26, 41) pour ne pas consentir au mal (Ps 18, 13-14). Il est difficile de faire la part entre les pensées qui viennent du coeur et celles suggérées par l'ennemi. Mais, "le coeur humain, sans la grâce, n'est pas capable de penser le bien" (§ 7). Que la Parole sortie de la bouche de Dieu, ne lui revienne pas sans effet! (cf. Is 55, 11).

"Heureux l'âme dont le Verbe se fait partout l'inséparable et affable compagnon!" (*comes*).

"Quoiqu'il arrive au juste, cela ne pourra le contrister" (Pr 12, 21).

IV- Les sentiments de l'âme à laquelle l'Epoux se présente comme roi ou comme père de famille. Et pourquoi apparaît-il finalement comme berger?

Une grande foi mérite de grandes récompenses: c'est le cas des personnes jouissant d'une grande liberté d'esprit, "qui s'élèvent jusqu'à la cime du coeur". Elles entrent dans toute la plénitude (du mystère) - Eph 3, 19. Bernard en présente d'éminents représentants: Philippe, Thomas, David, Moïse, Paul... Leur sont révélés, chez l'Epoux, tous "les trésors de la sagesse et de la science de Dieu" (Col 2, 3) qui conduisent "aux pâturages de la vie préparés pour reconforter les âmes saintes" (§ 10). D'où cette présentation finale de l'Epoux sous la figure du berger..."Il donne sa vie pour ses brebis" (Jn 10, 15) étant le Bon et vrai Pasteur.

EVALUATION

Dans cet ensemble de Sermons 1 à 32 sur le Cantique des Cantiques, Bernard, à la manière des Pères, commente le Cantique verset par verset, mais dans leur relation les uns aux autres. Il ne fait de doute pour lui que l'Epithalame est un tout cohérent qui, sous forme dramatique, évoque la quête d'amour sponsal de la bien-aimée pour son Bien-aimé, du Christ pour l'Eglise, son épouse, ou pour l'âme humaine avide de rencontrer Dieu. Il ne fait aucun doute pour lui que "**l'Epoux c'est**

Jésus, et l'épouse, Jérusalem" ou l'âme humaine (Serm./Ct 27, 7). Ce sera donc le "sens moral" que Bernard sera porté à privilégier dans son commentaire.

1. Le groupe des Sermons 1 à 15:

Bernard s'attache d'abord, après avoir resitué le Cantique dans l'Écriture, de trouver sens au premier verset: "Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche". Le Sermon 8 en constitue le sommet, avec l'identification du "baiser de la bouche" à l'Esprit-Saint; ce Sermon est en fait une méditation sur le Mystère Trinitaire.

Le Sermon 9 cherchera l'interprétation des deux mamelles et de l'épouse et de l'Époux. Trois Sermons (10 à 12) seront nécessaires pour déterminer quels sont "les parfums spirituels" émanés des seins de l'Époux et dont bénéficie l'épouse. Le Sermon 13 chantera la louange et la gloire de Dieu en dénonçant le vice d'ingratitude (cf. Serm./*De Diuersis*), en amenant au Sermon 14 une méditation sur les rapports entre l'Église et la Synagogue. Le tout s'achève par le très beau Sermon 15, centré sur la puissance du Nom de Jésus.

2. Le groupe des Sermons 16 à 32:

En cette recherche incessante, en va et vient, sous mode d'absence douloureusement ressentie ou de présence délicieusement célébrée, Bernard se révèle lui-même comme un "**amant de la beauté spirituelle**" (cf. S. Augustin, Règle, finale du *Praeceptum*).

Mais il y a plus: il s'identifie lui-même à l'épouse, et ses moines tiennent la place des "filles de Jérusalem" ou des "jeunes filles", compagnes de l'épouse: cocasse pour une communauté d'hommes! Mais cela n'est pas surprenant lorsque l'on sait le rapport sponsal de Dieu avec son peuple et le développement du thème chez les Prophètes (cf. Is 54; Os. 2, 4-25...). Ce thème est particulièrement développé à partir du fameux Sermon 24 (*Hoc demum tertio...*), et dans le Sermon 25, 2 où Bernard s'interroge: "Quelles sont celles que l'épouse nomme 'Filles de Jérusalem' (Ct 1, 4). L'amant de la Beauté du Verbe se fait pasteur d'âmes, n'ayant pas honte - tout comme l'épouse -, de sa "noirceur" pour s'être dévoué à pourvoir à la nourriture spirituelle de ses Frères de Clairvaux. Sa "beauté est intérieure" (cf. Ps 44, 12), comme celle de l'épouse.

Le Sermon 25 met en évidence un autre trait caractéristique de ce groupe de Sermons: **la physionomie de la communauté de Clairvaux**; elle est aisément décryptable. Ce n'est pas une communauté de "parfaits"; on découvre que des groupes de Frères contestataires se sont constitués; ils font une sorte de guerre larvée à l'abbé - qui s'en plaint. Pour quel motif? L'absence prolongée en Italie pour contribuer à trouver une solution au schisme d'Anaclet, a distendu les liens (cf. Sermon 25, 8); le brillant début du Commentaire a fait désirer une suite qui s'est fait trop attendre. En Serm. 27, 10-14, Bernard reprend les déformations du vécu cistercien; il montre ce dont l'âme (d'un moine) doit se dessaisir (§ 11), et en 27, 14 notre commentateur chante une hymne double à l'humilité et à la sublimité qui se conjuguent en Christ et en toute âme fidèle.

En Sermon 28, 13 et en Sermon 29, 1-7, Bernard reconnaît le vécu de son expérience claravallienne lorsqu'il commente Ct 1, 5: "Les fils de ma mère ont combattu contre moi".

3. La méditation sur "les vignes" suscite une considération contemplative du **mystère de l'Église**: "Ma vigne à moi je ne l'ai pas gardée", semble se plaindre l'épouse. Le Sermon 30 en donne un commentaire très pastoral: le supérieur (l'épouse) est appelé à s'occuper d'autres vignes que la sienne (son âme), dont il doit remettre le soin à plus tard, non sans regret...Et revenant à l'Évangile, il y trouve la manière seigneuriale de "perdre son âme"; c'est encore le paradoxe du "qui perd gagne" qui est ici annoncé. Les §§ 10 à 12 constituent une admonition vibrante et d'une admirable psychologie (voir plus haut les extraits donnés p. 143).

4. Un **recentrage sur le Christ** s'effectue dans les Sermons 31 et 32. Dans ses "visites",

l'Epoux se présente de diverses manières: comme Epoux (et l'on reconnaît là une prédilection de Bernard pour cette dénomination - *epinoia*), comme médecin, comme père de famille, comme roi, et comme berger. C'est sur cette figure finale que se clôt cet ensemble des 32 premiers Sermons *super Cantica*.

*

Troisième Groupement: les Sermons 33 à 50

Présentation d'ensemble

La composition des Sermons 26 à 33 était probablement achevée avant le Carême 1139. en effet, le "Qui habite" (commentaire du Ps. 90), daté du Carême 1139, cite le Serm./Ct 33 (cf. SBO IV, 411, l. 4). Par contre, il est impossible de préciser la date de composition et d'édition des Sermons 34 à 50. Ils furent probablement conçus entre 1139 et 1143.

Dans cette nouvelle série, l'introduction du volume 452 des SC met surtout l'accent sur le Sermon 50, dans lequel sont distinguées **trois sortes d'affections**: celle engendrée par la chair, une autre qui s'exerce sous la tutelle de la raison, et une troisième qui s'épanouit en sagesse. Mais plusieurs autres Sermons sont particulièrement représentatifs de la spiritualité et de la mystique bernardine: les Sermons 35 à 38, centrés sur les périls de l'ignorance de soi et de Dieu, et sur les mérites de la vraie connaissance, "celle qui n'enfle pas" (cf. 1 Co 8, 1); les Sermons 34, 42-43 sur l'humilité et la contemplation des souffrances du Christ; le Sermon 45, sur la double beauté de l'âme (innocence et humilité) et l'incomparable Beauté de l'Epoux; enfin les Sermons 49-50, sur le "cellier au vin" et les trois sortes d'affection.

A- Sermon 33

Très long Sermon (16 §§) qui commence par citer Ct 1, 6: "Montre-moi (dit l'épouse), toi le Bien-aimé de mon âme, où tu mènes paître ton troupeau, où tu te reposes à midi"...

Sept fragmentations permettent de synthétiser l'ensemble:

I- **Les trois choses que cherche l'âme attentive à Dieu.**

Celle-ci ne cesse de rechercher la justice, le jugement, et le lieu où réside la gloire de l'Epoux (cf. Pr 1, 3 et Ps 25, 8). Par un privilège de l'épouse, ces trois éléments concourent à l'édification de ses vertus: elle devient **belle** par la beauté de la justice, **prudente** par la connaissance des jugements de Dieu, et **chaste** par le désir de la présence et de la gloire de l'Epoux. Telle doit être l'épouse du Seigneur: **belle, prudente** (ou instruite: *cauta*) **et chaste**.

Alors la demande initiale est reformulée (§ 2); à son propos, Bernard fait remarquer la délicatesse de la nuance entre l'expression d'un amour charnel et celle d'un amour spirituel: l'épouse ne dit pas "Toi que j'aime!" (Cela serait trop charnel), mais bien "Ô Toi, le Bien-aimé de mon âme!" (pour marquer la 'dilection spirituelle').

II- **Le lieu du pâturage et du repos. La différence entre les deux pâturages: celui du Verbe**

dans la chair et celui du Verbe en Lui-même.

Sion, c'est la terre du repos: heureux pâturage, qui s'oppose à celui de Babylone (cf. Ps 136, 1 et Ps 147, 1-2):

"Qui ne souhaiterait ardemment paître là, pour trouver la paix, pour manger la fleur du froment et être rassasié (Ps 147, 14). Là aucune crainte, aucun dégoût, aucun manquement; cette sûre demeure est le paradis (*tuta habitatio paradisi*)"...

Cela en contraste avec "les fleuves de Babylone", qui désignent notre exil sur cette terre. Et "cette douce pâture, c'est le Verbe; cette surabondante profusion, c'est l'éternité". Il sera question en IV, §§ 6-7 de ces pâturages où paît l'épouse. Mais déjà ici, au § 3, la distinction est faite: "Autre chose est de posséder le Verbe dans la chair, autre chose de le posséder en lui-même, tel qu'il est. Autre de posséder la vérité dans le sacrement, autre de la posséder en elle-même".

"Il me faut me contenter pour l'instant de l'écorce du sacrement, du son de la chair (*carnis furfure*), de la paille de la lettre, du voile de la foi. Et ces choses sont de telle nature qu'elles causent la mort, si on en goûte sans les assaisonner tant soit peu des 'prémices de l'Esprit' (Mm 8, 23)... Le contenu de la marmite n'est adouci que par une pincée de farine de froment (cf. 2 R 4, 41)".

Sans l'Esprit, "la chair ne sert de rien" (Jn 6, 44), "la lettre tue" (2 Co 3, 6), et alors "la foi est morte" (Jc 2, 26)...

"Pourtant, quelle que soit l'abondance de l'Esprit qui les féconde, ce n'est pas avec la même joie qu'on reçoit l'écorce du sacrement et la fleur du froment (Ps 147, 14), la foi et la vision (2 Co 5, 7), le souvenir et la présence, l'éternité et le temps, le visage et le miroir (1 Co 13, 12). Car, en toutes ces choses, ma foi est riche, mon intellect pauvre (*in his omnibus fides locuples mihi, intellectus pauper*). Y aurait-il donc une égale saveur dans l'intellect et dans la foi, alors que celle-ci fait notre mérite, celui-ci notre récompense?"

Et Bernard incite ses auditeurs ou lecteurs à constater qu'il y a entre les nourritures la même distance qu'entre les lieux: les cieux ne sont-ils pas très élevés au-dessus de la terre (cf Is 55, 9)?"

Les biens dont regorgent les habitants du ciel sont meilleurs que les nôtres, ici-bas. D'où l'exhortation à "se hâter vers le lieu plus sûr, vers le pâturage plus agréable, vers le champ plantureux et plus fertile". Et "demandons-le à Celui qui règle toutes choses dans **la sérénité** et qui nourrit également toutes choses dans **la sécurité**. Car le Seigneur des Armées (célestes) est aussi le Berger des brebis". Une autre question se pose:

III- Quel est le matin de ce jour où l'époux se repose à midi?

- Le midi, c'est la plénitude du jour qui ne connaît pas de soir (cf. Lc 1, 78).
- Les §§ 5-6 font la distinction entre la lumière de l'aube de la vie du Christ sur la terre, et la pleine lumière du Soleil de Justice dans le parfait éclat de sa Résurrection.

IV- Si le midi c'est le Christ, en quels pâturages paît l'épouse?

Puisqu'ici-bas, il nous est impossible de nous reposer en Celui qui est notre repos, du moins, avec l'épouse, demandons-lui de nous indiquer "où Il mène paître son troupeau". La réponse de Bernard est simple: c'est "**en suivant le Pasteur** qu'on le découvre" ce lieu où le troupeau pâture en sécurité.

V- Des hérétiques et des philosophes se font passer pour "compagnons de l'Epoux"... Le

"Démon de midi" cherche à nous tromper.

Ces prétendus "compagnons de l'Epoux", ne le sont pas. Ils se disent tels, mais "ils promettent des pâturages plus riches de sagesse et de science", en rompant s'écartant - pense Bernard - du lien intrinsèque entre Tradition vivante (l'Écriture et les Pères) et raison. "Une foule de gens accourt vers eux, mais c'est pour qu'ils fassent des fils de la Géhenne deux fois pires qu'eux-mêmes" (cf. Mt 23, 15).

Il semble que cela se trouve chronologiquement situé aux alentours du Concile de Sens qui condamnera Pierre Abélard; donc vers 1140.

D'où la supplique de l'épouse adressée à L'Epoux, pour qu'il lui indique où il mène son troupeau, où il repose à midi, "c'est à dire en pleine lumière", afin de lui éviter de suivre les troupeaux de ses prétendus "compagnons qui ne s'appuient sur aucune certitude de la vérité, toujours à la recherche de plus de science, sans jamais parvenir à la connaissance de la vérité" (§ 8).

Manifestement, Bernard vise ici les écrits d'Abélard et des albigeois qu'il tient pour "quasi hérétiques". Et de poursuivre: "A cause de leur ruse, il nous faut désirer ce 'midi' (qu'est le Christ) pour éviter "les esprits séducteurs" et "démasquer les ruses de Satan qui se transforme en ange de lumière" (2 Co 11, 14). Une seule issue pour se défendre de l'assaut du 'démon de midi' (Ps 90, 6): "Capter la Lumière du vrai midi!"

Fait suite, au § 10, une invective visant les faux solitaires et les pseudo-ermites, ceux qui se prétendent tels sans l'être vraiment, et cela dans la communauté de Clairvaux: invective qui n'est pas sans rappeler celles que nous avons déjà rencontrées dans les Sermons précédents: Serm./Ct 23, 12; 24, 2-3; 25, 1-2; 29, 3-5; 30, 10-11...

"Ceux qui sages à leurs propres yeux (cf. Is 5, 21), ont résolu en eux-mêmes de n'acquiescer ni au conseil, ni au précepte, qu'ils prennent garde", (gronde Bernard)... "C'est un crime d'idolâtrie que de ne pas vouloir acquiescer (cf. 1 Sam 15, 23)... l'obéissance est meilleure que le sacrifice (*ibid.* v.24)...c'est à dire que **l'abstinence des opiniâtres**".

Telle était aussi la communauté de Clairvaux qu'il ne faudrait donc pas idéaliser. Reprenant les "opiniâtres", Bernard ajoute aussitôt qu'il n'entend nullement lâcher la bride aux "gloutons". Il y en avait aussi à Clairvaux. Tous ces traits décrits avec la finesse d'un redoutable psychologue, nous aide à mesurer ce qu'a dû souffrir Bernard comme "abbé de Clairvaux"... On reste pour autant étonné de la fécondité des fondations de cette communauté tellement moins sainte que son "abbé".

VI- Les quatre sortes de tentations dont doivent se garder ceux qui progressent vers le bien, chacun pour sa part.

1. **La crainte peureuse** (*timor*) devant "l'austérité d'une discipline inhabituelle", et, par conséquent, **"la peur de souffrir"**(cf. Sir 2, 1 et Rm 8, 18).
2. **Le goût de l'obséquiosité et "l'achat des honneurs"**; la recherche des louanges des hommes devant le caractère louable de notre genre de vie...
3. Le Seigneur a rejeté tout cela sans se laisser séduire par **l'hypocrisie** (§ 12); "elle procède en effet de l'ambition dont la demeure est dans les ténèbres":
"Elle cache ce qu'elle est, et contrefait ce qu'elle n'est pas"; "pour se camoufler, elle garde les apparences de la piété, mais elle en vend la valeur et achète les honneurs".
4. **Le démon de midi**: c'est là la dernière tentation. Elle tend d'ordinaire ses pièges aux 'parfaits':
 "Ceux-ci, hommes de vertu, ont tout surmonté, plaisirs, applaudissements, honneurs. Que reste-t-il au tentateur pour lutter contre de tels hommes?... Il vient en cachette, n'osant plus se manifester à découvert; il s'efforce de faire tomber par un faux bien l'homme, dont il sait assez, par expérience, qu'il a en horreur toute forme déclarée de mal" (cf. SQH XIV, 4).

Mais le "C'est moi, n'ayez pas peur!", proféré par le vrai Midi (Mc 6, 5), fit s'écarter des

Apôtres "le soupçon du faux midi" (§ 13).

VII- Ces quatre tentations se rapportent à l'Eglise, Corps du Christ. Comment?

Quatre tentations mises en rapport avec quatre périodes de l'Histoire de l'Eglise:

1. La primitive Eglise fut pénétrée de "la crainte nocturne" (Ps 90, 5), lorsque, quiconque tuait les saints pensait "rendre un culte à Dieu" (cf. Jn 16, 2). Mais, selon la promesse reçue du Christ, "elle tint ferme par la patience de ses martyrs".
2. Ce fut ensuite l'assaut de "la flèche qui vole de jour" (cf. Ac 12, 1: arrestation de Pierre et sa délivrance miraculeuse; mission de Paul et de Barnabé contredite...), qui blessa plusieurs membres de l'Eglise.
3. Puis ce fut le temps de l'apostasie et des schismes, avec "la levée des hommes vains et avides de gloire et de se faire un nom": ils sortirent de l'Eglise. Cette peste fut aussi repoussée (§ 14)
4. "Voici notre temps"... Comment Bernard le décrit-il? Comme "souillé par l'intrigue qui rode dans les ténèbres", le levain des pharisiens, l'hypocrisie impudente (Lc 12, 1; Mc 12, 45), d'autant plus dangereuse qu'elle pénètre à l'intérieur de l'Eglise:

"Tous sont ses amis et tous ses ennemis; tous sont ses alliés, et tous ses adversaires; tous sont ses familiers, et aucun n'est pacifique; tous sont ses proches, et tous cherchent leur avantage (Ph 2, 21). Ils sont ministres du Christ et ils servent l'Antéchrist. Ils tirent honneurs des biens du Seigneur, et ils ne rendent pas au Seigneur l'honneur qui lui est dû"...

...Elégance de courtisane des évêques, accoutrement de théâtre, pompe royale: or sur les brides des chevaux, sur les selles et sur les éperons... ripailles et beuveries (cf. Rm 13, 13),...pressoirs débordants...tonneaux de vin aromatisé, bourses bien garnies: c'est pour cela qu'ils veulent être prévôts, doyens, archidiaques, évêques, archevêques des églises. Car ces dignités ne reviennent pas au mérite, mais à cette intrigue qui rôdait dans les ténèbres"...

"J'ai nourri et élevé des fils" (se lamente l'Eglise), "mais ils m'ont méprisée" (Is 1, 2)...

Le 'Démon de midi' ne va-t-il pas séduire à leur tour "ceux qui persistent dans la simplicité"?

Le Seigneur Jésus le fera disparaître, ce Démon de midi, "par le souffle de sa bouche et l'éclat de son rayonnement (2 Th 2, 4.8), lui l'Eternel Midi, l'Epoux et le Défenseur de l'Eglise, Dieu béni dans les siècles. Amen! "

*

B- Sermon 34

Ce Sermon est le plus court de toute la série des 86 Sermons: cinq §§ centrés sur la seule vertu de l'humilité. Cette réflexion est suscitée par Ct 1, 7 qui ouvre ce que Bernard appelle une "digression" (*reuertamur ad locum, de quo digressi sumus*; § 5):

"Si tu t'ignores, ô belle entre les femmes, sors, et suis les troupeaux de tes compagnons, et mène paître tes chevreaux près des tentes des bergers".

I- Ceux qui aspirent à de grandes choses sont ramenés au pas de l'humilité.

Bernard part de l'exemple de Moïse qui aspirait à une grande vision de Dieu! "*Ostende mihi teipsum*", "Montre-toi, toi-même à moi!" (Ex 33, 13). Mais il reçut une vision bien inférieure à celle espérée, celle de voir seulement Dieu "de dos" (ce qui en Serm./Ct 33, 6 est plutôt considéré déjà comme une extraordinaire vision...).

Autre demande incongrue: celle des "fils de Zébédée" (cf. Mc 10, 35-40). Et "ils furent

ramenés- nous dit le texte - au degré (d'humilité) par où ils auraient dû monter".

Quant à l'épouse, elle semble aussi demander "une grande grâce" qui se trouve repoussée par une **réponse sévère** de l'Époux; réponse abrupte **mais salutaire** (*sane austeriori responsione sed plane utili et fideli*).

A partir de ces éléments, notre commentateur en vient à formuler sa *doctrina*; elle procède de l'expérience:

"Lorsqu'on tend vers les hauteurs (de la vie spirituelle), il faut en effet avoir une modeste opinion de soi-même, de peur que, en voulant s'élever au-dessus de soi, on ne tombe en dessous, si l'on a pas été solidement affermi en soi-même par une véritable humilité. **Les grandes faveurs ne sont jamais obtenues que par le mérite de l'humilité**" (§1).

Bernard de poursuivre: lorsqu'on se voit humilié, il convient de considérer cela comme "la preuve de la proximité de la grâce"... "Comme le cœur s'enorgueillit avant la ruine, il s'humilie avant l'exaltation" (cf. Pr 16, 18). "Le Seigneur résiste aux orgueilleux; aux humbles, il donne la grâce" (Jc 4, 6; 1 Pi 5, 5). Doctrine confirmée par Jb 1, 8; 2, 3: humilié, Job fut finalement béni pour sa patience.

II- L'exemple d'humilité de David, et les trois sortes d'humiliés.

§ 2- "C'est peu de chose que d'accepter volontiers les humiliations, quand Dieu nous les inflige lui-même. Il faut goûter pareillement celles qu'il nous inflige par un autre (*sapiamus similiter*). C'est pourquoi, reçois cet admirable témoignage (*mirabile documentum*) de saint David, le jour où il fut maudit par un serviteur. Il se fâcha plus devant Abishaï qui voulait le venger, que devant Shiméï qui l'insultait" (cf. 2 Sam 16, 10). David était un homme "selon le cœur de Dieu" (cf. Ac 13, 22).

Dieu n'était pas dans la bouche du blasphémateur, et cependant il se servit de lui pour humilier David dans la bouche duquel Bernard place cette parole du Psaume: "**Il est bien pour moi que tu m'aies humilié afin que j'apprenne tes justes décrets**" (Ps 118, 71).

§ 3- L'humilité nous justifie, non pas l'humiliation. Et Bernard de reconnaître: "Que de gens sont humiliés sans être humbles!" Et il distingue trois sortes d'humiliés:

1. Ceux qui éprouvent de la rancune dans l'humiliation: ceux-là sont coupables.
2. Ceux qui se résignent: ils sont innocents
3. Ceux qui en éprouvent de la joie: ce sont des justes.

Dieu donne sa grâce, non pas aux humiliés, mais aux humbles (cf. Jc 4, 6; 1 Pi 5, 5). Et d'ajouter: "L'humble est celui qui transforme l'humiliation en humilité; c'est lui qui dit à Dieu: 'Il est bien pour moi que tu m'aies humilié' (Ps 118, 71).

"Seule l'humilité joyeuse et accomplie, mérite la grâce que Dieu lui offre".

III- L'humilité volontaire.

§ 4- Autre exemple: celui de Paul.

Bernard renvoie bien sûr et comme d'instinct à 2 Co 12, 9: "C'est de bon cœur que je me glorifierai dans mes faiblesses, afin qu'habite en moi la puissance du Christ".

Paul ne supporte pas seulement ses faiblesses "avec patience", mais 'il va jusqu'à s'en glorifier, et de bon cœur'.

Après ces deux exemples (celui de David et celui de Paul), Bernard en vient à énoncer ce qu'il appelle "une règle générale":

" 'Quiconque s'humilie sera exalté' (Lc 14, 11). Non pas que toute humilité doive être exaltée, mais celle-là seule qui vient de la volonté, non de la tristesse ou de la nécessité. De même, seul celui qui s'exalte lui-même sera humilié à cause de la vanité de sa volonté".

Nous retrouvons-là des aspects de l'anthropologie de Bernard, reprise pour l'essentiel de S. Augustin, mais complétée et enrichie par la doctrine de la triple liberté exposée dans le *libellum* sur "la grâce et le libre arbitre", rédigé vers 1128 (cf. SC 393, §§ 1-15, et Introd. Par Fr. Callerot, p. 186: "La doctrine des trois libertés"; et p. 192: "La volonté et le salut").

"Où il n'y a pas volonté, il n'y a pas consentement. Pas de consentement, s'il n'est pas volontaire. Donc **où il y a consentement, il y a volonté, et où il y a volonté, il y a liberté**" (*De Gr.* I, 2). Une liberté qui, par le libre arbitre échappe à la nécessité, par la grâce du Christ, échappe au péché, et par la contemplation, échappe à la tristesse et à la misère.

§ 5- Mais de cette heureuse digression, Bernard veut se ressaisir pour continuer à commenter Ct 1, 7: "Où allons-nous donc?"... Et il va revenir à son sujet, bien qu'il juge l'heure trop avancée pour cela. Il remet donc cela au prochain entretien. Parce que présomptueuse, l'épouse a été réprimandée par l'Epoux pour qu'elle grandisse "dans une humilité plus méritoire" qui la rendrait digne de grâces encore meilleures, dont l'exaucement de sa demande... Ce sera l'objet du Sermon suivant.

C- Sermon 35

Après la "digression" fort suggestive sur l'humilité - qui pourrait constituer un appendice du "Traité sur les degrés d'humilité et de l'orgueil" - , Bernard reprend son commentaire cursif du Ct, interprété au sens moral, c'est à dire au plan des rapports mutuels entre le Christ-Epoux et l'âme humaine, l'épouse. Il en est au v. 7 du ch. 1: il affronte cette "parole menaçante" de l'Epoux à l'adresse de l'épouse: "Si tu t'ignores, sors!" (*ignoras, egredere!*).

Quatre phases d'analyse progressive dans ce Sermon qui ouvre déjà la grande réflexion sur ignorance et connaissance qui ne se poursuivra jusqu'au Sermon 38.

I- **Au sujet de cette parole menaçante: "Sors!". Combien l'âme spirituelle tremble de sortir du repos intérieur et de tomber dans le souci extérieur du monde ou de la chair.**

§ 1- Le reproche est de l'ordre de ceux qu'un maître ou une maîtresse adresse à un serviteur ou à une servante. Parole "âpre, amère, pleine de reproche, dont se sert l'Epoux à l'adresse de sa bien-aimée.

Ce qui atténue la dureté du reproche c'est la réserve conditionnelle: "si l'épouse s'ignore elle-même" (*si seipsam ignoravit*).

De quel lieu reçoit-elle l'ordre de sortir? Et pour aller où? De quel lieu et vers quel lieu? se demande Bernard interrogeant ses moines et ses lecteurs. Il donne lui-même une réponse: Si tu t'ignores, si tu oublies la douceur de la recherche spirituelle pour te livrer aux tourments de la chair et **revenir à la curiosité insatiable des sens** (*sensuumque inexplebilem repetere curiositatem*), alors "Sors!" Rien n'est aussi redoutable pour l'homme qui a reçu une fois ce bienfait (à savoir s'attacher à Dieu pour son bonheur et trouver en lui le repos) que de devoir sortir à nouveau, délaissé par la grâce pour revenir aux consolations/désolations de la chair, et supporter de nouveau le tumulte des sens charnels (cf. SCt 80, 3 où il est dit qu'alors, l'âme reprendrait sa position courbée, repliée sur elle-même, d'*anima curua*). Terrible menace donc (*terribilis...comminatio*), qui renvoie l'âme à sa conscience et la provoque à la connaissance d'elle-même en usant bien de son libre arbitre conseillé par la raison.

§ 2- "Sors, et mène paître tes chevreaux" (Ct 1, 7); les chevreaux sont à entendre des sens du corps, "vagabonds et insolents", par lesquels le péché est entré "comme la mort par les fenêtres" (Jér 9, 21); mène-les "près des tentes des bergers", et non pas au-dessus comme c'est le fait des agneaux qui reçoivent des bons bergers leur nourriture des pâturages célestes. Les chevreaux (les sens du corps) ne cherchent pas les nourritures célestes, mais "près des tentes des bergers", c'est à dire dans les biens de ce monde sensible pour exaspérer leurs désirs.

§ 3- Bernard trace alors le portrait de l'homme qui a changé d'occupations... Quittant les saintes méditations "comme d'autant de biens célestes", il se livre à l'esclavage honteux du corps pour obéir à la chair et **satisfaire sa curiosité toujours famélique** (*suam semper famelicam curiositatem aliquatenus consoletur*).

Notre abbé pleure sur cette âme qui "après avoir été élevée dans la pourpre, a fini par brasser le fumier" (cf. Lam 4, 5).

II- Comment l'homme suit le troupeau des bêtes.

Mais l'Epoux ne se contente pas de dire en menaçant: "Sors!" Il ajoute: "Suis les troupeaux de tes compagnons et mène paître tes chevreaux" (Ct 1, 7). Quel avertissement est ici donné? La "créature excellente" (*egregia creatura*), la "noble créature" (*nobilis creatura*; cf. SCt 11, 15: on remarquera la dimension positive de l'anthropologie bernardine ; cf. SQH XIV, 1), déjà associée aux membres du troupeau, peut aussi, tentée et illusionnée, peut aussi faire son malheur, et, comme le dit le Ps 48, 13, "s'assimiler aux bêtes sans raison"... Alors qu'il l'emportait au paradis sur les autres créatures "par le caractère distinctif de la ressemblance divine", alors qu'il était associé ainsi au peuple des anges, voilà ce même homme ravalé, par son propre choix, au rang des "bêtes sans raison"...

§§ 4-5- Cependant, si toute chair est comme l'herbe séchée et comme la fleur qui se fane, du moins le Verbe du Seigneur demeure éternellement (cf. Is 40, 8). Ce Verbe s'est fait chair, et l'Esprit est sur Lui. Par lui, l'herbe desséchée, le foin, reprendra vie pour demeurer éternellement, pourvu qu'il acquiesce d'un libre consentement. C'est là, en usant d'un support imagé, toute une évocation du Mystère de l'Incarnation, et du Christ, Verbe fait chair, Rédempteur de l'homme.

"Triste et déplorable changement", soupire Bernard, que de se détourner de Dieu et du bonheur, pour revenir à la satisfaction de la "curiosité famélique des sens". Et le Verbe se faisant chair rejoignit l'homme qui était devenu bête, à l'étable et à la crèche où se rassemblent les animaux.

III- Quelle est la cause d'une si grande déchéance?

§ 6- L'homme a pensé qu'il était quelque chose alors qu'il n'est rien (cf. Ga 6, 3)...et la compagnie des bêtes a remplacé la compagnie des anges... L'homme a été assimilé aux bêtes sans raison, **"parce qu'il n'a pas compris"** (Ps 48, 13). Compris quoi? Qu'il n'était rien sans Dieu et qu'avec Dieu, il serait tout.

Conclusion de Bernard:

"Il nous faut donc à tout prix nous garder de l'ignorance!"

§ 7- Peut-être est-ce pour cela que l'Epoux, "par le coup de tonnerre de sa réprimande", a voulu détourner sa bien-aimée de l'ignorance.

Et cette "seconde ignorance" (celle du retour à l'emprise des sens sur la volonté, après le départ d'une vie spirituelle fervente, consacrée à la recherche des choses d'en-haut) est pire que la première (celle de l'éloignement de Dieu dans le péché): elle met l'homme **"après les bêtes"**: "Sors après les troupeaux de tes compagnons" (et non seulement **"avec** les troupeaux, ou **vers** les troupeaux).

Bernard ose même plaquer sur cet homme dépravé, la parole même de Jésus à Judas: "Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût pas né, cet homme-là" (Mt 26, 24).

IV- Comment même en cette vie l'homme est inférieur à la bête, et cela à cause de la double

ignorance et de Dieu, et de lui-même.

§ 8- Même en cette vie, "l'homme vient après les bêtes". Comment cela?

"L'homme n'a pas d'excuse. La bête en a: celle de n'être pas raisonnable, privée qu'elle est de raison. L'homme est le seul animal qui, outrepassant par une conduite dégénérée les lois de la nature, lui qui possède la raison, imite par ses moeurs et ses passions les êtres privés de raison"...

Voilà ce qui attend l'homme surpris dans l'ignorance de Dieu...ou de lui-même. L'un et l'autre sans doute. L'une et l'autre ignorance est damnable. L'ignorance de Dieu, certes, puisque "la vie éternelle c'est de la connaître Lui et celui qu'Il a envoyé, Jésus Christ" (cf. Jn 17, 3). Mais l'Époux condamne aussi l'âme ignorante d'elle-même: "Si tu t'ignores"...Il est donc manifeste que "celui qui ignore, sera ignoré" (*ignorans, ignorabitur*) - cf. 1 Co 14, 38 -, qu'il s'ignore lui-même, ou qu'il ignore Dieu.

Bernard s'engage en finale à reparler de cette double ignorance. Ce sera l'objet du très important Sermon 36.

*

D- Sermon 36

La promesse de Bernard va donc être tenue: il reprend ici et développe son investigation sur les deux ignorances, dans un discours en quatre fragmentations qui se prolongera dans les deux Sermons suivants.

I- Les deux ignorances; il est une ignorance cependant qui ne mène pas à la damnation.

Notre auteur se sent tenu par trois raisons d'être fidèle à sa promesse: la sincérité de la parole donnée, la charité fraternelle, la crainte du Seigneur (*pacte ueritate, caritate fraterna, timore Domini*).

Les deux ignorances en question sont donc l'ignorance de nous-mêmes et l'ignorance de Dieu. Il convient de se garder de l'une et de l'autre, car les deux sont damnables (§ 1). Cependant, quelques remarques s'imposent:

- Toute ignorance n'est pas préjudiciable au salut, et donc n'est pas damnable;
- Beaucoup (cf. Hébr 11) furent agréables à Dieu non par leur connaissance des lettres, mais "par leur conscience pure et leur foi sans détours" (1 Tm 1, 5), "par les mérites de leur vie, non de la science" (*uitae meritis, non scientiae*);
- Tels furent Pierre et André, les fils de Zébédée et tous les autres disciples: "ils n'ont pas été pris de l'école des rhéteurs et des philosophes, et pourtant c'est par eux que le Sauveur "a accompli le salut au milieu de la terre" (Ps 73, 12), par la folie de leur prédication (cf. 1 Co 1, 21).
-

II- La double science et la triple manière de savoir: dans quel ordre, avec quel soin, à quelle fin?

Prudemment, Bernard prévient d'éventuelles critiques: "on me jugera peut-être excessif dans ma critique de la science". Abélard et Béranger de Tours seront du nombre. "Loin de moi, l'idée de réprimander les hommes doctes et interdire l'étude des lettres... N'est-il pas lui-même passé par le *Triuium* et le *Quadriuium* des Arts libéraux?"

Deux groupes de citations antithétiques lui permettent à la fois de louer la science et de rester méfiant à son égard:

Dan 12, 3	1 Co 8, 1 + Qo 1, 18
"Ceux qui auront eu la science brilleront comme la splendeur du firmament, et ceux qui enseignent la justice à la multitude seront comme des étoiles dans les éternités sans fin"	- "La science enfle; c'est la charité qui édifie" (1 Co 8, 1) - "Plus de science, plus de peine"... (Qo 1, 18)

Et de poursuivre sa diatribe: "Celui qui guérit les coeurs contrits" (Ps 146, 3) a horreur de ceux qui sont gonflés d'eux-mêmes. "Dieu résiste aux orgueilleux; Il donne sa grâce aux humbles"(citation attribuée faussement à S. Paul, qui se trouve en Pr 3, 34, qui est reprise par Jc 4, 6 et par 1 Pi 5, 5).

Alors Bernard énonce quelques principes formels qui aideront à discerner quelle science est souhaitable et utile:

1. **Avoir une sagesse sobre**; c'est la recommandation de l'Apôtre en Rm 12, 3;
2. Donc, **pas d'encombrement**: "**pas de science plus qu'il n'en faut**"; elle sera "**bonne si elle se fonde sur la vérité**".
3. **L'utilité de la science est dans la manière de savoir**.
4. Il faut **connaître avec ordre**, en donnant la priorité à ce qui est plus avantageux pour le salut.
5. **Connaître avec soin**, pour apprendre avec plus d'ardeur ce qui intensifie l'amour (*quod uehementius ad amorem*; cf. S. Augustin, Serm. 169).
6. **Ayant pour fin non la curiosité, mais ce qui édifie, et soi-même et le prochain**.

III- Les cinq motifs de la volonté de savoir. Comparaison entre nourriture et science.

Voici ces cinq motifs retenus par notre auteur:

- Savoir, à seule fin de savoir, est une "indigne curiosité" (*turpis curiositas*).
- Connaître pour être connu, est une "indigne vanité" (*turpis uanitas*); à l'appui, cette citation de Perse: "Pour toi, savoir n'est rien, si un autre ne sait que tu sais" (*Sat. 1, 27*).
- Savoir pour vendre sa science est un "indigne profit" (*turpis quaestus est*). Par contre:
- Savoir pour édifier, c'est charité.
- savoir pour être édifié, c'est prudence.

Finalement, "comprendre pour bien agir", voilà ce qui justifie l'acquisition de la science pour sa mise en pratique.

Suit une comparaison entre science et nourriture. Comme il y a des aliments indigestes, il y a aussi une science indigeste qui engrange trop de matière dans "l'estomac de la mémoire"...

IV- Avant tout: que l'homme se connaisse lui-même. Avertissement aux somnolents.

§ 5- Que l'âme se connaisse d'abord elle-même: l'utilité et l'ordre l'exigent; c'est là l'expression d'une sorte de "socratisme chrétien" dont S. Bernard est connaisseur et un volontiers diffuseur dans la mesure où cela coïncide avec ce principe incontournable: **l'édifice spirituel ne peut tenir que sur le solide fondement de l'humilité**.

Que l'âme se regarde donc à la claire lumière de la vérité, dans sa quête de la connaissance de soi. Peut-être se découvrira-t-elle "dans la région de la dissemblance" (cf. SCt 82), "chargée de péchés" (2 Tm 3, 6), "empêtrée dans les soucis terrestres"... L'énumération qui suit rappelle celle de SCt 83, 1 et SCt 33, 10.

§ 6- Bernard apporte en ce début de § le moyen de briser la redoutable amertume de la considération de notre propre misère. Ce moyen consiste à regarder en haut, de "lever les yeux vers le secours de la divine miséricorde". Alors, "la joyeuse vision de Dieu adoucira l'amère vision de soi-même" (cf.

Ps 41, 7). Cette "vision de Dieu" est à bien comprendre; il faut simplement l'entendre comme "expérience de son infinie Bonté, du fait qu'Il est "vraiment bienveillant et miséricordieux; sa nature est la Bonté, et ce qui lui est propre, c'est de toujours faire miséricorde et d'épargner" (*cuius natura bonitas...cuius proprium parcere*). Cette connaissance de Dieu dans l'expérience de son agir miséricordieux est reconnue salutaire ("pour notre salut").

"Le degré (*gradus*) qui te mène à la connaissance de Dieu sera donc la connaissance de toi-même". Nous retrouvons ce schéma ascensionnel dans le Traité sur les degrés d'humilité et d'orgueil, lorsqu'au tout début, il présente trois degrés de vérité: connaissance de soi, connaissance d'autrui, connaissance de Dieu dans la contemplation de sa miséricordieuse Bonté manifestée en Christ. Bernard précise - pour en faire l'expérience - que cette contemplation de la "gloire de Dieu" est transformante, "de clarté en clarté"; et il cite - bien sûr - 2 Co 3, 18.

§ 7- Ainsi, les deux connaissances sont-elles nécessaires pour le salut. **"Si tu t'ignores toi-même, tu ne posséderas en toi-même ni la crainte de Dieu, ni l'humilité"**. Cela est tellement manifeste que Bernard ne s'attarde pas sur cette considération; il en profite pour mettre un terme à son Sermon d'autant que "certains bâillent", et que "d'autres dorment"... Ces réprimandes sont fréquentes chez ce Pasteur d'âmes qui doit veiller au grain (cf. SCt 19, 7; 23, 2...).

*

E- Sermon 37

Ce Sermon prolonge la réflexion précédente sur les deux ignorances et sur la double connaissance nécessaire au salut: connaissance de soi et connaissance de Dieu. Quatre séquences structurent l'exposé. Le texte du Ct semble avoir été laissé pour l'instant de côté afin de poursuivre l'enseignement spirituel amorcé, dont Bernard mesure l'importance. Le texte biblique du Ct sera repris explicitement en Serm. 38, 4.

I- **Comment la crainte et l'amour naissent de la connaissance de nous-mêmes et de Dieu. Signification des paroles: "Semez pour vous en vue de la justice" (Os 10, 12).**

Bernard résume d'abord ce qu'il a développé précédemment: sans connaissance de soi-même et sans la crainte de Dieu qui permet de le connaître, pas de salut possible, car dit-il à qui l'écoute, **"tu ne peux ni aimer ce que tu ignores, ni posséder ce que tu n'as pas aimé"** (§1). Et de conclure: "Connais-toi toi même afin de craindre Dieu; connais-Le Lui-même afin de L'aimer". Ainsi, sans la crainte et l'amour, il ne peut y avoir de salut.

Vient alors en finale du § 1, une importante affirmation de notre Docteur qui se situe au plan "épistémologique" (c. à d. au plan de la connaissance): outre la fuite de ces deux ignorances et l'accès à ces deux connaissances, **tout le reste est indifférent (*cetera indifferentia sunt*)**, c'est à dire "ni ne conduit au salut, ni à la damnation".

§ 2- Sans renoncer à la connaissance des lettres, Bernard donne la priorité à ces deux connaissances parce que **"constitutives du salut"**. Il trouve un appui biblique en citant d'après la Vulgate Os 10, 12: "Semez pour vous en vue de la justice et moissonnez l'espérance de la vie... Allumez pour vous la lumière de la science". Et voici son commentaire: les semilles pour soi en vue de la justice précèdent l'allumage pour soi de la lumière de la science. La science est mise au dernier rang, c'est à dire à sa place. Les semences ce sont les bonnes oeuvres, l'ascèse de la vie monastique régulière avec ses observances, les larmes du repentir... Alors, aux pleurs succède la joie et la récolte des gerbes (cf. Ps 125, 5).

II- Joie de l'espérance. D'où naît-elle dans l'âme?

Il peut y avoir une tentation de découragement devant la longueur de l'attente de la résurrection à venir "au dernier jour". Mais ne succombons pas à ce découragement par l'impatience; restons fermes: Nous avons les prémices de l'Esprit (cf. Rm 8, 23).

§ 3- L'espérance d'une telle allégresse ne peut être que joyeuse. David "était joyeux" de se rendre à la Maison du Seigneur (Ps 121, 1); il ne l'était pas seulement en espérance. Il attestait que "l'attente des justes est allégresse" (Ps 10, 28).

Bernard renvoie d'ailleurs ses frères à leur propre expérience de vie dans l'Esprit, ce qui doit confirmer les dires du prédicateur: "ce qu'ils entendent du dehors correspond à ce qu'ils ressentent du dedans".

§ 4- Comment n'aurait-il pas vu Dieu celui qui a "goûté et vu combien le Seigneur est doux" (Ps 33, 8). Les premières gerbes de la moisson sont déjà obtenues: le pardon, la sanctification, l'espérance de la vie éternelle... "Ceux qui sèment dans les larmes, moissonnent dans l'exultation" (Ps 125, 5). Dans ce verset de Psaume, les deux connaissances se trouvent exprimées: celle de soi (qui est nécessairement afflictive) et celle de Dieu qui est incomparablement exultante.

III- La science n'enfle pas pourvu qu'elle s'ajoute à la double connaissance de nous-mêmes et de Dieu. L'ignorance de nous-mêmes engendre l'orgueil.

Faisant passer la science après cette double connaissance, la science alors n'enfle plus (1 Co 8, 1). Elle n'est plus un obstacle à l'espérance reçue qui pourrait l'amoindrir. Car cette espérance est certaine et ne peut décevoir (Rm 5, 5). Le témoignage de l'Esprit à notre esprit assure que "nous sommes enfants de Dieu" (Rm 8, 16). Rien de plus grand que cette gloire-là!

Nous devons aussi, dans ce passage, admirer la dialectique de Bernard qui sait être "scolastique" quand il le faut ('Bernard, le scholastique', l'a-t-on appelé; cf. Hugh Feiss, *Bernardus scholasticus*, *Cîteaux* 42, 1991, pp. 349-378); le raisonnement atteint ici son amplitude majeure:

- Si l'ignorance de Dieu nous garde captifs, comment pouvons-nous espérer en Celui que nous ignorons?
- Si c'est l'ignorance de nous-mêmes, comment serons-nous humble, croyant être quelque chose alors que nous ne sommes rien (cf. Ga 6, 3)?
- Avec soin et empressement, il nous faut rejeter ces deux ignorances, car l'une engendre le commencement et l'autre la consommation (le terme) de tout péché; tout comme ces deux connaissances engendrent l'une le commencement, l'autre la perfection de la sagesse, l'une la crainte du Seigneur, l'autre la charité...
- "Tout comme de la connaissance de toi-même naît en toi la crainte de Dieu, et de la connaissance de Dieu naît l'amour de Dieu, inversement, de l'ignorance de soi naît l'orgueil, et de l'ignorance de Dieu naît le désespoir (§ 6).

IV- Qu'il est grand le danger de s'élever si peu que ce soit (voir l'image de la porte). L'homme ne doit se comparer à rien.

§ 7- Aucun danger à s'humilier, à se croire moindre de ce que nous sommes en réalité. Mais "il y a un grand mal et un horrible danger à s'élever si peu que ce soit au-dessus du vrai, et à te préférer en pensée à quelqu'un que la Vérité tient pour supérieur à toi". Une porte basse peu être passée aisément en s'abaissant un peu; mais si je me redresse, je risque fort de me cogner et de me faire grand mal...

Pour l'âme, elle gagne toujours à s'abaisser; elle doit redouter la moindre élévation.

"Ô homme! Ne te compare ni à de plus grands, ni à de plus petits, ni à certains, ni à un seul".

...Voilà quel grand mal est venu de l'ignorance de nous-mêmes: l'orgueil, péché du diable et "commencement de tout péché" (Sir 10, 15). Quand au mal né de l'ignorance de Dieu, Bernard se propose d'en traiter dans le Sermon suivant (SCt 38).

*

F- Sermon 38

Dans ce Sermon, Bernard apporte la réponse à la question posée précédemment et restée encore sans réponse: "Comment l'ignorance de Dieu engendre-t-elle le désespoir? Quelles en sont les implications. Ce n'est qu'au § 4 que sera repris le commentaire littéral du Cantique à partir du v. 7 du ch. 1: "Si tu t'ignores, ô la plus belle des femmes"...

Trois sections fractionnent ce court Sermon.

I- **Comment l'ignorance de Dieu engendre-t-elle le désespoir?**

§ 1- Oui, de quelle manière? Bernard s'explique en prenant un exemple: Si un homme, rentré en lui-même, veut changer de vie, mais s'il ignore "combien Dieu est bon" (Ps 118, 101), combien "Il est doux et indulgent" (Ps 72, 1), combien "Il multiplie ses pardons" (Is 55, 7), la pensée charnelle de cet homme ne lui dira-t-elle pas, en lui: "Que fais-tu là! Tes péchés sont énormes et surabondants; pour tant de fautes, tu ne pourras jamais donner une satisfaction suffisante"... Et le malheureux recule... "C'est qu'il ignore avec quelle facilité la Bonté toute-puissante qui veut que personne ne périsse (2 Pi 3, 9), balayerait tous ces obstacles".

Alors, "l'impénitence s'en suit": ce qui pour Bernard est "la faute la plus grave" (Ps 18, 14), et "le blasphème impardonnable (Mt 12, 31). Et voilà notre homme qui sombre dans une tristesse excessive (cf. 2 Co 2, 7). Il retourne aux plaisirs du monde pour en jouir à satiété. Mais au moment où il se croira en sécurité, "fondra sur lui une ruine totale, et il n'échappera pas" (cf. 1 Thess 5, 3).

Ainsi, l'ignorance de Dieu mène à l'extrême aboutissement de l'action du mal (*uniuersae malitiae consumatio*), c'est à dire au désespoir.

II- **Ils ignorent tous Dieu ceux qui ne veulent pas se convertir à Lui. Mais ce n'est pas une telle ignorance qui est reprochée à l'épouse.**

§ 2- "Se convertir à Dieu", c'est se confier totalement à Lui dans un pur acte de foi. Ils ignorent donc Dieu ceux qui ne veulent pas se convertir, puisque c'est par la foi qu'on le connaît.

La seule raison de ce refus, c'est qu'ils imaginent "redoutable" Celui qui est miséricordieux, "terrible" Celui qui est aimable. Ainsi, "l'iniquité se ment à elle-même" (Ps 26, 12) en se faisant une idole de Dieu sans rapport avec ce qu'Il est.

Bernard se lance alors dans une démonstration admirable pour prouver, par un choix de citations remarquables, la miséricordieuse Bonté de notre Dieu: "Il ne voudrait pas pardonner les péchés? Il les a cloués à la croix" de ses propres Mains (Col 2, 14). Que nous soyons fragiles, faibles, inconstants? Il nous connaît, "Lui, qui sait de quelle argile Il nous a pétris" (Ps 102, 14). L'accoutumance au péché ne ferait-elle pas obstacle? "Il délie les enchaînés" (Ps 145, 7). Irrité par l'énormité de nos crimes, n'hésiterait-il donc pas à nous tendre une Main secourable? "Là où le péché a abondé, la grâce a coutume de surabonder elle aussi" (Rm 5, 20). Etes-vous en souci de nourriture et de vêtement pour que, de ce fait, vous hésitez à quitter vos biens? "Il sait, Lui, que vous avez besoin de tout cela" (Cf. Mt 6, 32)...

Et Bernard de conclure cette apologie de la miséricordieuse Tendresse de Dieu que rien n'arrête dans sa détermination de salut: "Que veux-tu de plus? Qu'est-ce qui s'oppose encore à ton salut?" Ce ne peut être désormais que ta lenteur à croire. Croire pour comprendre et connaître ce

Dieu qui est ton Sauveur.

§ 3- Cependant une telle ignorance n'est pas reprochée à l'épouse. Elle a reçu en effet en partage l'amitié et l'intimité de son Epoux et de son Dieu. N'est-ce pas avec une hardiesse familière qu'elle s'adresse à Lui en disant: "Montre-moi où Tu mènes paître le troupeau, et où Tu reposes à midi?" Elle cherche à connaître le "lieu où repose Sa gloire" (Ps 25, 8). Car cette gloire, c'est Lui-même...

A cause même de cette présomption, l'Epoux estime nécessaire de réprimander son épouse, "de la rappeler à la connaissance d'elle-même"... "Si tu t'ignores, sors!" Tonnerre que cette parole qui n'est pas d'un Epoux, mais d'un Maître... Il veut la purifier par la crainte, pour la rendre capable de cette vision qu'elle désire tant, mais qui est réservée aux coeurs purs (cf. Mt 5, 6).

III- Pourquoi l'épouse est-elle dite "belle entre les femmes". Quelles sont ces "femmes"?

§ 4- "Belle entre les femmes", c'est à dire entre celles qui sont encore charnelles, vouées au siècle et qui manquent de constance. Bernard oppose ici l'âme charnelle à l'âme spirituelle. Guillaume de S. Thierry, l'ami de Bernard, le fera en adaptant son vocabulaire: il désignera par *animus* l'âme spirituelle, forte, vaillante, raisonnable, et par *anima* l'âme charnelle toute encore captive de ses sens (voir "Lettre d'or", § 198, SC 223, pp. 307-309).

Comme Jean-Baptiste fut déclaré n'avoir personne au-dessus de lui "entre les enfants des femmes" (Lc 7, 28), et non pas entre les chœurs des anges et des bienheureux esprits célestes, l'épouse, elle aussi, est maintenant déclarée belle "entre les femmes", pour le moment, et non encore entre les bienheureux du ciel.

§ 5- Tant qu'elle est "entre les femmes", qu'elle renonce donc à s'enquérir des mystères réservés aux puissances célestes et bienheureuses, qui seules sont admises à la contemplation sublime "de la lumière merveilleuse du Midi" où réside l'Epoux. "Habiter la lumière inaccessible" (1 Tim 6, 16) n'appartient ni à ce temps, ni à ce corps.

Toutes les faveurs mystiques sont, pour Bernard, du domaine de la foi. L'épouse n'est pas encore "toute belle" pour contempler "la Beauté". Ce sera pour plus tard. Alors, elle entendra l'Epoux lui dire: *Tota pulchra es, amica mea et macula non est in te* (Ct 4, 7).

Dans ce pèlerinage de foi, ici-bas, la ressemblance avec l'Epoux n'est pas encore parfaite. Celui-ci semble lui dire pour l'instant: "Considère-toi toi-même, et ne scrute pas ce qui est au-dessus de tes forces" (Sir 3, 22)... "Et quand viendra ce qui est parfait, alors sera aboli ce qui est partiel (*ex parte*)" (1 Co 13, 10).

En finale, Bernard demande le pardon de ses frères pour ne pas être parvenu "utilement" (*utiliter*) à les entretenir de la double ignorance, infidèle - en quelque sorte - à sa promesse. En raison de sa bonne volonté, il espère être pardonné...

*

G- Sermon 39

Dans ce Sermon très original, Bernard aborde le commentaire de Ct 1, 8: "Je t'ai rendue semblable à ma cavalerie, ma bien-aimée", dit l'Epoux.

Quatre subdivisions structurent l'ensemble.

I- Comment les paroles ci-dessus (Ct 1, 8) se relient-elles à ce qui précède? A quelle place

(ordo) est élevée l'épouse?

§ 1- Les sacrements de notre salut (*sacramenta = mysteria*; cf. *De Mysteriis* d'Hilaire de Poitiers; il s'agit du passage de la lecture littérale ou "typique" de l'Écriture, à son sens mystique, spirituel profond), ont été montrés par avance en figure, aux Pères (c. à d. aux Patriarches de l'A.T.; *in patribus*). "L'Église a existé en figure au temps des Pères"; elle était déjà là, figurativement (*typice*).

Pour le montrer, Bernard rappelle les événements de l'Exode, événement fondateur du Peuple de Dieu, en sollicitant le Ps 113, 1 et 1 Co 10, 1-2 sur les pas de S. Paul. Selon son habitude, il va marquer "la cohérence du texte" et relier ce qui suit à ce qui précède. Il en tirera ensuite un enseignement spirituel pour ses frères.

Après la réprimande adressée à l'épouse (cf. SCt 36-38), il lui est maintenant remis en mémoire "tous les bienfaits reçus et les autres qui lui sont promis"... "Si tu persévères dans mon amour, en mettant en pratique mes commandements, tu recevras des dons bien plus grands encore". Voilà pourquoi l'épouse est déclarée "belle" et "amie", sans qu'elle doive s'affliger de ne pas recevoir encore ce qu'elle demande. Ainsi est établi ce que Bernard appelle "la cohérence du sens littéral" (*haec pro litterae consequentia*)...

§ 2- Sont alors énoncés **quelques uns des présents donnés à l'épouse par l'Époux**:

- Avoir rendu l'épouse semblable à la cavalerie de l'Époux "parmi les chars de Pharaon", c'est à dire l'avoir libérée du joug du péché, faisant mourir les oeuvres de la chair, de même que le peuple élu fut libéré de l'agression des chars de Pharaon, renversés et submergés par la mer (cf. Ex 14, 28). C'est là " **la plus grande miséricorde que l'Époux ait faite**". Et Bernard se reconnaît lui-même dans cette histoire de salut de l'épouse-Eglise; il y invite aussi tous ses frères, comme le faisait S. Paul (2 Co 12, 6) et le Psalmiste (Ps 93, 17 et 88, 1: "Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur"). Le titre d'épouse, en tant que Père/Mère spirituel(le) de la communauté de Clairvaux, Bernard ne se l'approprie pas exclusivement (comme il paraissait le faire en SCt 25, 5; 27, 10-14; ou 30, 10-12); il n'est pas ingrat; il se souvient; et sa vision est ecclésiale, avec un recentrage sur le Christ dans les SCt 30-32.

Libérée, l'épouse est agréée comme "amie" et revêtue de "beauté" (cf. Ps 92, 1), parce qu'épouse du Seigneur (*Domini sponsa*).

- Suivent d'autres présents: la beauté des joues et du cou de l'épouse, puis des "pendants d'oreilles en or incrustés d'argent", pour sa parure; ce qui constitue un *ordo* significatif:
 1. L'épouse est délivrée avec miséricorde;
 2. Elle est ensuite aimée avec bonté;
 3. Elle est purifiée et lavée avec douceur;
 4. Promesse lui est enfin faite d'une magnifique parure (*optimi ornamenti*).

§ 3- Le rang d'épouse étant partagé avec ses frères, Bernard les renvoie à "leur propre expérience" où ils peuvent se reconnaître dans l'attribution de ces divins présents. "Ils ont déjà tout compris", s'enthousiasme-t-il. Le Ps 118, 130 est là pour le confirmer: "La mise au clair de Tes Paroles illumine, et elle donne de comprendre aux petits (*intellectum dat paruulis*)"... si bien que même les plus exigeants peuvent y trouver du profit, tandis que les plus lents à comprendre se sentent encouragés. Encore faut-il que "le maître bienveillant" (*doctor benignus et diligens*) ne se dérobe pas à sa tâche de *uir illustrans*, de donateur de la lumière (cf. S. Jérôme, *De uiris illustribus*).

II- Mais une seule âme peut-elle être comparée à une nombreuse cavalerie?

§ 4- La comparaison n'est pas faite - précise Bernard - entre cavalerie de Pharaon et cavalerie du Seigneur, mais entre l'âme sainte et spirituelle, et la cavalerie du Seigneur, comme elle l'est entre Pharaon et le diable, entre leurs deux armées.

Une armée de vertus se trouve dans une âme unique, pourvu qu'elle soit sainte. Voilà l'explication la plus appropriée: ordonnancement dans les sentiments, discipline de moeurs, armure de prières, vigueur dans l'agir, bon zèle face à l'ennemi... Une telle âme est redoutable autant qu' "une armée rangée en bataille" (Ct 6, 3). C'est le cas de la Sunamite comparée plus loin (Ct 7, 1) à "un double choeur prêt à la bataille".

On aura remarqué que Bernard commente le Ct par le Ct, ayant peine à s'en tenir à un commentaire cursif, verset par verset. Il possède le Cantique, ou mieux, le Cantique le possède... Il y a - comme ici - des échappées audacieuses qui concourent à l'unité du commentaire spirituel en l'enrichissant. A la manière d'Origène dans ses Homélies, Bernard propose une autre interprétation à ceux que la précédente ne satisfait pas. Si l'armée de l'âme n'est pas constituée des vertus, elle pourrait l'être de l'armée ou de "la garde des anges"... (Un renvoi significatif ici à 2 R 6, 17, où Elisée obtient de Dieu que son serviteur Gisézi voie, comme son maître, l'armée des anges protecteurs des serviteurs de Dieu, bien plus en nombre que la foule des démons. Il équipare aussi les anges aux "esprits chargés d'un ministère" (Héb 1, 14).

§ 5- L'épouse s'avance donc ainsi escortée par les troupes célestes, semblable à cette cavalerie du Seigneur qui triompha jadis des chars de Pharaon. Et le "nouveau miracle", après celui de l'Exode, ce triomphe de l'épouse sur les esprits du mal - reconnaît Bernard -, est encore plus admirable que le premier.

Si les démons rencontrent une telle âme, je pense - dit Bernard - qu'ils s'écrient eux aussi: "Fuyons devant Israël, car le Seigneur combat pour lui!" (Ex 14, 25).

III- Les Trois Princes de Pharaon et leurs chars (description, à titre d'exemple).

Bernard utilise ici une forme de description "psychomachique", personnifiant des vices ou des vertus pour rendre plus concret le débat et ses enjeux. Il en use en particulier dans son Traité des degrés de l'humilité et de l'orgueil (affrontement entre la Volonté et la Raison, jusqu'à la conversion de la première), et dans les Sentences et Paraboles.

Ces trois Princes de Pharaon sont (en référence implicite à 1 Jn 3, 16):

- la Malice;
- La Luxure;
- et l'Avarice.

Ces Princes sont montés sur des chars. Les quatre roues du char de Malice se nomment Cruauté, Impatience, Audace et Imprudence. Il est tiré par deux chevaux fougueux: Puissance et Pompe. Deux cochers conduisent les deux chevaux: Morgue et Envie.

Le char de Luxure possède aussi quatre roues: Gloutonnerie, Volupté, Mollesse, et Relâchement. Il est tiré par deux chevaux: Prospérité et Abondance.

Le char d'Avarice possède aussi quatre roues: Mesquinerie, Inhumanité, Mépris de Dieu, Oubli de la mort. Ses deux chevaux: Lésinerie et Rapacité. Un seul cocher: La Passion de posséder. Deux cravaches dans les mains du seul cocher: Hantise d'acquérir, et Peur de perdre.

IV- Les noms des autres Princes de Pharaon. Comment Israël en est délivré.

§§ 9-10- Ils ont pour noms Orgueil et Impiété.

Fortifié par la seule Main du Seigneur, Israël chante en toute sécurité: "Chantons pour le Seigneur: Il s'est couvert d'honneur et de gloire, il a jeté à la mer cheval et cavalier" (Ex 15, 1; cf. Ps 19, 8-9).

L'épouse est appelée amie, car l'Epoux ne l'aurait pas délivrée s'il ne l'avait aimée.

L'union de Moïse et de l'Ethiopienne (Nb 12, 1) préfigurait - selon Bernard - le mariage du

Verbe et de l'âme pécheresse.

Et Bernard de conclure: "Qui y a-t-il de plus suave ou bien que la contemplation de la complaisance pleine de bonté du Verbe, ou que la gloire inestimable de l'âme, ou que la confiance inattendue du pécheur? Et si Moïse n'a pu changer la noirceur de la peau de sa compagne éthiopienne, le Christ, lui, l'a pu faire!..."

*

H- Sermon 40

Trois fragmentations dans ce court Sermon.

I- **Le visage de l'âme et sa beauté.**

§ 1- Ct 1, 9: "Tes joues sont belles comme celles de la tourterelle". A la réprimande de l'Epoux, le visage de l'épouse, dans sa pudeur, s'est empourpré, ce qui la fait paraître plus belle encore. Et elle a entendu ces paroles: "Tes joues sont belles"...etc. Cela est à entendre au sens spirituel, précise Bernard: "Le visage de l'âme, c'est l'intention de l'esprit" (*animae faciem, mentis intentionem*). En moraliste, notre commentateur s'explique: "C'est l'intention qui permet de juger de la rectitude de l'acte". Mais pourquoi parler de deux joues plutôt que d'un seul visage?

II- **Dans l'intention de l'âme, il y a deux éléments à considérer: l'objet et le motif, qui sont comme deux joues.**

§ 2- Ces deux éléments à considérer, ce sont l'objet et le motif, ce qu'on vise, et pourquoi le vise-t-on? Bernard attentif à être le plus clair possible va donner des exemples:

- Un homme applique son esprit à la quête de la vérité, par amour de la vérité. L'objet et le motif sont nobles.
- S'il applique son esprit à la quête de la vérité mais par vaine gloire, ne le jugera-t-on pas difforme? L'une des joues n'est pas belle.
- Si enfin un homme ne s'applique à aucune occupation honnête, pris aux appâts de la chair, adonné au ventre et à la débauche, ne le jugera-t-on pas absolument laid en ses deux joues puisque l'objet comme le motif de son action sont blâmables?

Et Bernard de conclure: "Tendre non pas vers Dieu mais vers le monde, est le propre d'une âme mondaine: ses deux joues sont sans beauté. Tendre apparemment vers Dieu, mais non à cause de Dieu, est hypocrite; une simulation détruit l'harmonie du visage et le défigure. Tendre vers autre chose que Dieu, mais à cause de Dieu, ce n'est pas le repos de Marie mais l'activité de Marthe. Sans être difforme, cette âme agitée n'est pas encore totalement belle. Elle s'agite et s'inquiète pour beaucoup de choses (Lc 10, 41).

§ 3- Cependant, par l'intention chaste et par l'engagement à Dieu d'une bonne conscience, cette imperfection sera vite dépassée. "Chercher Dieu seul pour lui seul, c'est cela avoir perpétuellement belles les deux faces de l'intention".

III- **La solitude de la tourterelle doit être recherchée. A quels moments? Des conditions créent la solitude. Le devoir de ne pas juger.**

§ 4- La tourterelle (*turtur*) est un oiseau chaste, qui aime la solitude. Toi, si tu te laisses toucher par

les incitations de l'Esprit-Saint, et si tu veux que ton âme soit l'épouse de Dieu, "efforce-toi de rendre belles l'une et l'autre joue de ton intention".

Pour t'attacher à Dieu et ne former avec lui qu'un seul esprit (cf. 1 Co 6, 17 qui est cité 17 fois dans le Commentaire de Bernard!), "assieds-toi dans la solitude", comme la tourterelle (cf. Mt 6, 6). Fuis les réunions publiques... Tu ne peux être seul dans la multitude, et cependant être dans la multitude tout en étant seul...

I- Sermon 41

"Ton cou est comme des colliers" (Ct 1, 9) "Nous te ferons des pendentifs d'or incrustés d'argent" (Ct 1, 10).

I- **Le cou de l'âme doit être interprété, au sens spirituel, comme le symbole de l'intelligence (*intellectus*).**

Il convient pour s'en convaincre de remarquer le pourquoi de la comparaison: "Ton cou est comme des colliers". Autrement dit, le cou de l'épouse, dans sa pureté et sa simplicité, n'a pas besoin de parure. C'est plutôt le cou lui-même qui, comme un collier, pare l'âme de beauté: c'est un collier de prix que la vérité, que la pureté, que la simplicité. L'intelligence des philosophes et des hérétiques ne possède pas cet éclat de pureté et de vérité; aussi usent-ils du fard, du clinquant des mots et de l'artifice des syllogismes...

II- **"Nous te ferons des pendentifs d'or"... A qui revient-il de le dire?**

Ces pendentifs d'or son "incrustés d'argent". Remarquons aussi que ce "nous" ne peut renvoyer qu'aux compagnons de l'Epoux, et non pas à l'Epoux lui-même. Bernard remarque le souci qu'a eu l'Auteur Sacré d'insister sur l'ouïe. Les pendentifs sont pour les oreilles. Pourquoi? Sinon parce que "la foi vient de l'écoute" (*Fides ex auditu*; Rm 10, 17). D'où l'importance d'instruire l'ouïe plutôt qu'à dévoiler le mystère de la vue. L'ouïe prépare la vue. Désires-tu voir? Ecoute d'abord. Par l'obéissance de l'ouïe, tu parviendras à la gloire de la vision.

Reçois donc ces pendentifs d'oreilles pour ta consolation en attendant la claire vision.

III- **Ces pendentifs d'or sont incrustés d'argent. Les visions intérieures se forment par le ministère des anges.**

Pourquoi de l'or incrusté d'argent? L'or est l'éclat de la divinité, "la Sagesse qui vient d'en haut" (Jc 3, 17). Extraordinaire explication de Bernard:

C'est avec cet or que "les orfèvres célestes" (les anges), chargés de ce ministère, promettent de façonner - pour ainsi dire - les marques significatives (*signacula*: qui chez Tertullien renvoie au signe baptismal; le *signaculum* était la marque faite au fer rouge sur le soldat romain qui se mettait au service de l'empereur et ainsi lui appartenait; la traduction par "symboles" dans l'édition des SC est trop faible) et éclatantes de la vérité, et de les insérer dans les oreilles intérieures de l'âme (cf. Origène et la théorie des sens spirituels dont K. Rahner a rendu compte dans RAM 13 - 1932- pp. 134-145). Cela à telle fin de tisser certaines ressemblances spirituelles qui permettent à l'âme contemplative de voir - non pas encore face à face, mais comme dans un miroir et en énigme (cf. 1 Co 13, 9-12) -, les réalités divines du mystère de la foi. "Le rayon très pur et très éclatant de la vérité, enveloppé comme d'une ombre par les similitudes imagées, devient à la fois plus soutenable pour l'âme elle-même, et plus aisément saisissable par ceux auxquels l'âme contemplative le communique".

Mais attention aux "inspirations contraires" venues des mauvais anges!...

Bernard signale une autre traduction que celle de la Vulgate qui propose: "Nous te ferons des images en or, rehaussées d'argent". Il retient ici l'idée d'images pour dire que les "similitudes imagées" sont données au prédicateur de telle sorte qu'il les exprime "en un langage élégant et qui convienne" (*congrue atque decenter ornatae /similitudines/*).

IV- L'épouse reçoit autre chose que ce qu'elle demande...

Elle requérait le calme de la contemplation; mais elle est envoyée au labeur de la prédication.

§ 5- L'âme a soif de la présence de l'Epoux, et voici qu'on lui enjoint d'enfanter des fils à l'Epoux et de les nourrir... (Ce fut bien l'itinéraire de Bernard, la "chimère de son temps"). Et il revient à ce qu'il avait déjà commenté en Ct 1, 1: "Tes seins sont plus délectables que le vin" (les seins nourriciers sont plus appréciés de l'Epoux que les charmes de la contemplation amoureuse, semble-t-il ici). Une justification biblique appuie cette lecture: Jacob désirait Rachel; c'est Léa qui lui fut d'abord donnée pour épouse - cf. Gn 29, 17-25.

Dans le texte du Cantique, l'épouse pose la question à l'Epoux de savoir où il mène paître le troupeau, et où il se repose à midi (Ct 1, 6). Pour toute réponse, il est donné à l'épouse "des pendants incrustés d'argent pour ses oreilles", c'est à dire, traduit Bernard, "la sagesse avec l'éloquence pour les besoins de la prédication". Et le § 6 insistera sur ce fait.

§ 6- Malheur à ceux qui "détournent pour la vaine gloire ce qu'ils ont reçu pour le dépenser dans l'intérêt de Dieu"... afin de se fabriquer un baal! (cf. Os 2, 8).

Ainsi, une réprimande et une promesse sont faites à l'épouse. Elle ne s'attriste pas du refus et ne s'enorgueillit pas de la promesse, ce qui va dans le sens de Sir 3, 20:

"Plus tu es grand, plus il faut t'humilier en toutes choses".

*

J- Sermon 42

Très souvent, Bernard prend soin de relier ce qui suit à ce qui précède. Ici, dans ce très beau Sermon 42, il commence par poser la question à propos des paroles nouvelles du Cantique:

"Tandis que le roi se reposait sur sa couche, mon nard (dit l'épouse) a exhalé son parfum" (Ct 1, 11).

I- Le lien avec ce qui précède.

L'exégèse par laquelle notre commentateur commence, montre que c'est l'épouse qui parle de son Epoux. Elle ne lui parle pas directement: "tandis que le roi se reposait sur sa couche"... Elle parle de lui, en son absence. Peut-être est-elle plus libre ainsi d'exprimer son sentiment. Mais le roi ne s'est pas absenté avant d'avoir proclamé de l'abondance du coeur (cf. 1 Tm 5, 20) les louanges de l'épouse. C'est aux compagnons de l'Epoux, à ceux qui restent avec l'épouse, qu'elle adresse sa réponse.

Et après avoir dégagé "l'enchaînement du texte selon la lettre", Bernard va extraire de cette coquille "l'amande du sens spirituel".

II- La façon de recevoir les réprimandes: par mépris, par impatience, par imprudence, ou docilement...

La charité presse Bernard, du fait de sa charge (*cui ex officio incumbit*) à reprendre ceux qui pèchent: *urget caritas!* (2 Co 5, 14). Néanmoins, il fait son examen de conscience. A-t-il bien agi alors que la réprimande n'a pas produit son effet? "J'ai blessé une âme et accru sa faute, car le

mépris s'y est ajouté"... "Ils ne veulent pas t'écouter - semble lui dire le Seigneur - parce qu'ils ne veulent pas m'écouter" (Ez 3, 7). "Qui vous méprise, me méprise", fait écho Jésus dans l'Evangile.

§ 3- Et souvent l'impatience s'ajoute au mépris. On se fâche contre l'auteur des reproches qui apporte pourtant le remède au malade... "Tu te fâches contre moi qui désire te rendre la santé?"

§ 4- Parfois l'imprudence vient aussi, par surcroît, s'y ajouter.

"Si la jalousie de Dieu s'est éloignée de toi, son amour aussi s'est éloigné. Tu ne seras pas digne d'amour, toi qui es jugé indigne de châtement... La colère de Dieu est plus forte lorsqu'il ne se met pas en colère... Avoir pitié de l'impie, c'est l'empêcher d'apprendre à pratiquer la justice (cf. Is 26, 10).

Ta rigueur bienveillante produit la correction, ton indifférence redoutable provoque le rejet"

Moïse, Aaron et Samuel appellent faveur le fait que Dieu n'ait pas été indulgent pour leurs écarts... "Ne défends donc pas ta cause, n'accuse pas celui qui te corrige"

III- Sentiments personnels de Bernard lorsqu'un frère méprise la correction.

Il se compare à une mère qui voit son espérance frustrée lorsqu'elle corrige son enfant (cf. S Ct 23, 2; 41, 6). Bernard se déclare le débiteur en toutes choses, le serviteur et l'esclave de toute âme quand bien même celle-ci méprise, repousse avec impatience ou impudence la correction. Car c'est cela être "la digne épouse de mon Seigneur": pouvoir dire, "mon nard a exhalé son parfum", celui de l'humilité.

IV- La double humilité, celle du sentiment amoureux et celle de la connaissance. L'humilité dont s'humilia le Christ.

Le nard est une humble plante. Elle symbolise "la vertu d'humilité qui s'allume aux feux du saint amour" (cf. Guillaume de S. Thierry, *Exp./Ct*, SC 82, p. 191).

Il y a une double humilité:

- une humilité qui est le fruit brûlant de la charité; elle relève de l'*affectus* (*in affectu consistit*)
- une humilité qui est le produit de la vérité: elle n'a aucune chaleur; elle relève de la connaissance (*in cognitione consistit*).

§ 7- "Et ce n'est pas la même chose de ne plus se tenir soi-même en haute-estime parce que la lumière de la vérité nous démasque, ou bien de consentir spontanément à ce qui est humble grâce au don de la charité" (cf. Rm 12, 16).

La première attitude est le fait de la **nécessité**; la seconde de la **volonté**. L'exemple donné est celui du Christ dont l'humilité est décrite en Ph 2, 6-11. Il fut donc humble, non par nécessité, mais "par charité pour nous", ... "par un acte de sa volonté et non de son jugement". Il s'est dit lui-même "doux et humble de coeur", par les sentiments du coeur c'est à dire par la volonté. Il a ainsi exclu la nécessité. Il était humble de coeur, c'est à dire humble de cette humilité que lui inspira l'affection du coeur, non pas de celle que lui aurait imposée le jugement de la vérité.

V- La montée de l'humilité de connaissance à l'humilité de l'amour; comment elle s'effectue.

§ 8- "L'humilité volontaire n'est pas produite par la vérité qui nous démasque, mais par la charité qui se répand en nous" Cette humilité relève du coeur, de l'affection, de la volonté. Elle est très bien représentée par le nard, cette humble plante.

§ 9- C'est peu d'être soumis à Dieu si on ne l'est pas à toute créature humaine, et cela à cause de Dieu: soit à l'abbé, soit aux prieurs institués par lui, soit aux égaux, soit aux inférieurs. "C'est ainsi qu'il convient d'accomplir toute justice" (Mt 3, 15). "Et faisant ainsi, tu pourras prendre à ton

compte ces paroles: 'Mon nard a exhalé son parfum' (Ct 1, 11).

VI- L'humilité qui embaume comme le nard. De quelle manière?

Le parfum, c'est la ferveur; le parfum, c'est le bon renom qui parvient à tous, afin qu'en tout lieu "tu sois la bonne odeur du Christ" (2 Co 2, 14-15). Cela est impossible à l'humble que la vérité contraint à l'humilité; il n'a aucune ferveur, aucun parfum.

L'épouse, elle, comme le nard, répand son parfum, embrasée d'amour, plein de ferveur. L'humilité de l'épouse est volontaire, constante, fructueuse. Plus on l'exalte, plus elle s'humilie.

"Tandis que le roi se reposait sur sa couche", c'est à dire dans sa très-haute demeure, le parfum de l'humilité est monté jusque-là (cf. Ps 112, 5-6).

VII- La couche du roi, le Fils, est le Père. Application à l'Eglise primitive.

La couche du roi est le sein du Père (Jn 1, 18), car le Fils est toujours dans le Père (Jn 10, 38; Jn 14, 10-11). Tout ce qui est au Père est à lui. L'épouse ne met sa confiance que dans l'humilité dont elle ne désespère pas.

§ 11- Ce discours s'applique à la primitive Eglise (cf. Ac 2, 1). L'Eglise était alors réunie avec Marie, mère de Jésus, et ses frères. Le nard de la petite épouse exhalait du parfum. Alors, ce fut un vent violent qui remplit toute la maison (Ac 2, 2).

L'humble et pauvre épouse n'eut-elle pas raison de dire alors: "Tandis que le roi se reposait sur sa couche, mon nard a exhalé son parfum" (Ct 1, 11).

Remplie aussitôt de ferveur, elle se prépare à supporter toutes sortes de maux pour le nom du Seigneur; elle poursuit: "Mon Bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il restera entre mes seins" (Ct 1, 12). La myrrhe représente l'amertume des tribulations que l'épouse se déclare prête à subir pour l'amour du Bien-aimé. Bernard en traitera dans le Sermon 43.

K- Sermon 43

Nous avons là un Sermon bref, intense. Trois sections seulement, et une intime confiance de Bernard sur "sa sublime philosophie" nous permettant de mieux pénétrer sa profonde et très christocentrique spiritualité.

I- Pour qui le Christ est-il un bouquet de myrrhe? Que signifie la myrrhe?

"Mon Bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il restera entre mes seins" (Ct 1, 12). Bernard se rappelle les appellations précédentes utilisées par l'épouse: c'était précédemment "le roi"; maintenant - ce qui avait été déjà esquissé au v.7 - il s'agit du "Bien-aimé" (*Dod, Agapètos, Dilectus*). Auparavant (*ante*), il semblait prendre ses distances, reposant sur sa couche royale - c'est à dire "sa très-haute demeure", SCt 42, 9. Maintenant (*modo*), il repose "entre les seins de l'épouse". Tout de suite Bernard est saisi par cette descente dans l'humilité: "Grande est la vertu de l'humilité, puisque même la majesté divine se penche si aisément sur elle" (§ 1). Celui qui était loin, s'est fait rapidement tout proche (cf. Eph 2, 13).

Mais pourquoi le comparer à "un bouquet de myrrhe"? La myrrhe est une plante amère (*myrrha amara res*). "Elle signifie la dureté et l'âpreté des tribulations". Le serviteur n'est pas plus grand que son maître (cf. Mt 10, 24-25). L'épouse prévoit qu'elle devra bientôt passer par là à cause de son Bien-aimé. Et elle s'en félicite dans la confiance qu'elle supportera virilement (*uiriliter*) toutes ces épreuves. L'épouse, c'est l'Eglise, dont le premier groupe apostolique est le germe initial. D'où le renvoi à Ac 5, 41, évoquant la joie des disciples, sortant du Sanhédrin, "tout joyeux d'avoir

été jugés dignes de subir des outrages pour le nom de Jésus".

De là vient que l'épouse appelle son Bien-aimé un "bouquet de myrrhe", non pas une large brassée de myrrhe (*fascem*), mais seulement quelques menues branches, un bouquet (*fasciculum*), car "par amour pour lui, elle trouve légère toutes les peines et les souffrances qui la menacent". Autres rapprochements bibliques: la comparaison disproportionnée entre le poids éternel de gloire et les souffrances du temps présent (cf. Rm 8, 18; 2 Co 4, 17). Petit bouquet de myrrhe aujourd'hui, comble de gloire éternelle demain. Joug facile, fardeau léger (cf. Mt 11, 30). Non pas facile et léger en soi, précise Bernard - et il connaissait la rugosité du bois de la croix - mais "il est léger à l'âme qui aime" (*sed levis tamen amanti*). "Pour moi", semble dire l'épouse, pour moi qui ai décidé d'aimer et qui aime, "mon Bien-aimé est un bouquet de myrrhe"... Il est son Bien-aimé, montrant ainsi que **la force de l'amour surpasse toute la peine des amertumes**. L'amour n'est-il pas "fort comme la mort"? (Ct 8, 6).

Et pour qu'il en soit ainsi, elle ne compte pas sur elle, mais sur sa force à Lui. C'est pourquoi elle le maintiendra "entre ses seins". Elle trouvera là son assurance. Passerait-elle au ravin de la mort, elle ne craindra aucun mal, car "Tu es avec moi" (cf. Ps 22, 4).

II- L'épouse nous apprend, par son exemple, comment, entre joies et tristesses, placer ce bouquet de myrrhe entre nos seins.

§ 2- Bernard se souvient qu'en SCt 10, 3, il avait nommé les deux seins de l'épouse "joie partagée" et "compassion", selon l'enseignement de S. Paul (Rm 12, 15). L'épouse qui passe par des échecs et des succès, sait que de part et d'autre, les dangers ne manquent pas: avec la protection du Bien-aimé, elle échappera à la présomption dans les joies éprouvées, et à l'abattement dans les tristesses.

Invitation pressante donc à être sage, de la prudence de l'épouse. Que le bouquet de myrrhe ne quitte pas un seul instant notre coeur, par la méditation incessante des amertumes que le Christ a endurées pour nous. Et nous pourrons alors dire avec l'épouse: "Mon Bien-aimé"... (Ct 1, 12).

§ 3- Bernard se livre alors à une confiance: un fait remontant au début de sa vie monastique va nous être rapporté. Il a lui aussi, privé qu'il se sentait de tout mérite, placé ce "bouquet" entre ses seins, en méditant la vie de Jésus: son enfance, ses labeurs dans sa vie publique (prédications, marches, veilles, tentations, embûches dans les discussions, danger des faux frères, outrages, crachats, moqueries, huées, clous, croix..., "tout ce que produit la forêt de l'Évangile" (*silva evangelica*) "pour le salut du genre humain".

Bernard dit aussi que le Christ fut abreuvé de myrrhe - en fait ce fut de vinaigre - et que la myrrhe entra aussi dans le rituel de l'ensevelissement (cf. Jn 19, 39). Ces deux moments distincts, sont représentatifs - note notre contemplatif - de l'amertume de nos péchés et de l'incorruptibilité future de notre corps. Aussi se promet-il de célébrer, tant qu'il vivra, "la mémoire de cette abondante douceur" de grâces (cf. Ps 144, 7), et les miséricordes du Seigneur chantées dans les Psaumes (cf. Ps 118, 77; 118, 156).

III- Méditer les souffrances du Christ est la plus sublime des philosophies, pour Bernard.

§ 4- La sagesse consiste à méditer tout cela:

- "là j'ai placé pour moi la perfection de la justice, là la plénitude de la science, là les richesses du salut (Is 33, 6), là l'abondance des mérites (cf. SCt 61, 5).
- C'est là - nous confie-t-il - qu'il puise tantôt "le breuvage d'une salutaire amertume", tantôt "l'onction d'une douce consolation". Il confesse encore que c'est pour lui le moyen très sûr de ne tomber ni dans la présomption orgueilleuse lors de succès, ni dans le découragement désespéré lors de la traversée d'échecs.
- Voilà ce qui lui offre un guide très approprié pour avancer sur la "voie royale" (Nb 21, 22),

et qui lui concilie « Le Juge du monde », Celui qui fait trembler les Puissances et qui pourtant lui apparaît doux et humble; Celui qui se montre inaccessible aux Principautés.

- Voilà "ma philosophie la plus sublime" dans l'attente de la vie éternelle (*sublimior philosophia interim*): "connaître Jésus et Jésus crucifié" (1 Co 2, 2).
- Aussi, ne Le cherche-t-il pas comme l'épouse "où il se repose à midi", puisqu'il repose entre ses seins, ni "où il mène paître le troupeau à midi", car il le contemple comme son Sauveur sur la Croix. "Il restera donc entre mes seins"...

Pour conclure, Bernard admoneste ses frères de Clairvaux et les invite à cueillir pour eux-mêmes ce bouquet de myrrhe, pour le mettre sur leur coeur.

..."En contemplant les tourments du Seigneur, vous porterez plus facilement les vôtres, avec son aide à lui, l'Epoux de l'Eglise 'qui est Dieu béni dans les siècles' (Rm 9, 5). Amen!

L- Sermon 44

"Mon Bien-aimé est pour moi une grappe de Chypre dans les vignes d'Engaddi" (Ct 1, 13).

I- **Comment le Christ est une grappe de Chypre. Significations du mot "Engaddi".**

Le Bien-aimé était précédemment figuré par le bouquet de myrrhe. Il l'est maintenant bien davantage par "la douceur de la grappe": amertume des souffrances de la Passion, exubérance du vin de la joyeuse résurrection et du don de l'Esprit. "Mort pour nos péchés, il est ressuscité pour notre justification, afin que, morts aux péchés, nous vivions pour la justice" (1 Co 15, 3). L'amertume de la myrrhe s'est donc changée - pour toi qui renonce au péché - en ce "vin qui réjouit le coeur de l'homme" (Ps 103, 15). Le vin était mêlé de fiel (Mt 27, 31) - Bernard le dit mêlé de myrrhe...

Nous comprenons pourquoi le Bien-aimé est comparé maintenant à une grappe de Chypre, à cause du vin des noces. Mais "les vignes d'Engaddi", qu'est-ce que cela veut dire? Deux interprétations sont présentées par S. Jérôme (*Nom. Hebr.*) qui reprend Origène: (1) "la fontaine du bouc" (*Engaddi fons haedi*) ; (2) "l'oeil de la tentation" (*oculus tentationis*). La fontaine baptismale en laquelle ont été plongées les nations, a donné accès au discernement de la tentation, par la grâce de Celui qui illumine les aveugles.

II- **Quelles sont les vignes d'Engaddi et quel est leur baume. Quelle est la grappe de Chypre et quel est son vin?**

Deux autres interprétations sont donc à trouver.

- Origène a mentionné qu'à Engaddi poussent des arbres à baume, cultivés à la manière des vignes (*Com./Ct II*, 11, 2). Admirons l'adresse de Bernard, à la suite d'Origène, pour affiner la recherche du "sens littéral": les "vignes d'Engaddi" pouvaient donc être ces "baumiers" cultivés comme des vignes.
- L'épouse appelle "vignes d'Engaddi" les peuples de l'Eglise qui possèdent la liqueur de ce baume, **l'esprit de mansuétude**. Le baume est de l'huile odoriférante, mais elle ne suffit pas à elle seule à guérir les blessures. Il y faut ajouter du vin, "le vin du zèle" (cf. § 8). Une allusion à la parabole du Bon Samaritain est là manifeste où l'huile et le vin sont tous deux employés pour soulager le malheureux tombés aux mains des brigands et fort mal en point (cf. Lc 10, 30.33-34). Mais la douceur de la mansuétude peut être gâtée par des "mouches"...

III- **D'où naît la douceur de la mansuétude. Quelles mouches la gâtent?**

La connaissance de soi porte à la mansuétude à l'égard de tous (cf. 2 Tm 2, 24). Mais "les moches, en mourant dans le baume, gâtent la suavité du parfum" (cf. Sir 10, 1). Ces mouches, ce sont les convoitises charnelles (§ 5).

IV- Comment on recouvre la mansuétude par la grâce, et comment se presse la grappe de Chypre pour en extraire le vin du zèle.

"Ce que ne peut la nature est au pouvoir de la grâce" (§ 6):

"Sans aucun doute, de la fontaine du bouc coulent à profusion 'les charismes les meilleurs' (cf. 1 Co 12, 21). L'eau de cette fontaine change les boucs en agneaux, et fait passer les pécheurs de la gauche à la droite (cf. Mt 25, 33), après les avoir abondamment arrosés de l'onction de la miséricorde. Ainsi, 'là où le péché a abondé, la grâce, elle, a surabondé' (Rm 5, 20)... Voilà d'où coule l'huile. Et le vin? Sûrement de la grappe de Chypre... la coupe enivrante de l'amour du Christ. ... Tu tiens désormais de l'amour fraternel l'huile de la mansuétude, et de l'amour divin le vin du zèle" (§§ 7-8).

*

L- Sermon 45

"Te voici! Tu es belle, mon amie, tu es belle; tes yeux sont des yeux de colombe. - Te voici! Tu es beau, mon Bien-aimé, et agréable" (Ct 1, 14-15).

Six fragmentations dans la structure de ce Sermon constitué autour de deux assertions essentielles qui en font l'unité: la double beauté de l'épouse (innocence et humilité), et la double beauté de l'Époux (le Christ et les deux substances qui le constituent dans son unité de sujet: sa divinité et son humanité), avec le *culmen* du § 9 qui est un véritable hymne christologique.

Avec ce Sermon 45, on est au cœur de l'interprétation bernardine du Cantique.

I- La double beauté de l'âme: l'innocence et l'humilité.

§ 1- "*Ecce! Te voici! Pulchra es, amica mea...* Tu es belle, mon amie".

"La présomption de l'épouse avait provoqué la réprimande - commence par remarquer Bernard -, la réprimande, l'amendement, l'amendement, la récompense". Et voici comment: le roi, le maître, le Bien-aimé s'abaisse, choisit l'humilité pour rejoindre la bien-aimée (*Adest dilectus, mouetur magister, rex disparet; et dignitas exuitur, reuerentia ponitur*).

La hauteur s'efface devant la force de l'amour. Il y a plus. Et Bernard n'est pas très différent de Guillaume de S. Thierry dans ces appréciations, puisqu'il dit expressément: "**Pour l'un comme pour l'autre (pour le Bien-aimé comme pour la bien-aimée), la dilection réciproque et la tendresse mutuelle coulent ensemble de la même source d'amour**". Cette union dans l'amour et par l'amour du Verbe de Dieu et de l'âme humaine, peut-elle être si différente de celle de l'union du Père et du Fils en la Trinité? Peut-elle être d'une autre nature que divine? Y aurait-il de la part de Bernard un amoindrissement du réalisme de cette union de Dieu et de sa créature? Le P. Paul Verdeyen, dans sa "théologie mystique de Guillaume de S. Thierry", a - semble-t-il - majoré

l'extrême audace du moine de Signy en minimalisant celle de Bernard. Si en SCt 71, 8-9, Bernard minimalise le statut d'égalité dans l'amour du Verbe et de l'âme humaine - ce que Guillaume ne ferait pas -, il le maximalise justement ici en SCt 45, 1: "La tendresse mutuelle (entre le Verbe et l'âme humaine) coulent ensemble de la même source d'amour"... Il y a là, il est vrai, "un mystère à creuser". Poussière et cendre, sous-entend-il, comment puis-je être l'objet de l'amour divin? En fait, n'y a-t-il pas plus d'humilité chez Bernard que chez Guillaume? "Dieu le sait!" La confession d'humilité va éclater au § suivant.

§ 2- Premier examen: la double beauté de l'âme.

"La beauté de l'âme, c'est l'humilité". Et cette beauté est parfaite si, à l'humilité, est jointe l'innocence ou la simplicité. Ce sont ceux qui ont conservé l'humilité et l'innocence qui s'entendent dire: "Te voici! Tu es belle, mon amie, toute belle". Et Bernard, qui a gardé l'innocence baptismale (cf. *Vita Prima*), avoue cependant qu'il l'a "mal gardée". Si bien qu'il n'ose, serviteur qu'il est, se déclarer l'ami de Jésus", parce que le témoignage que Jésus lui a rendu une fois de sa "beauté", il ne l'entend plus se répéter. Si le premier témoignage est alors "mis en question", comment, doutant de sa beauté, pourra-t-il encore se savoir et se dire **ami de l'Epoux**? Alors il réfléchit et se dit à lui-même: "Je sais ce que je vais faire" (comme l'homme qui a de grands greniers pour amasser ses récoltes et qui veut, cependant, en construire de plus grands...). Il va délibérément entrer dans ce que les mystiques appellent "la voie passive" des âmes en marche vers la perfection de l'union à Dieu (cf. Fénelon, *Oeuvres Complètes*, T. II, "Déclaration pastorale" à propos de son "Explication des maximes des saints").

Il est tout à fait surprenant de trouver pour la première fois - sauf erreur - une mention explicite de "Sainte Marie", la Mère de Jésus, dans le Commentaire du Cantique, et cela à propos de la double beauté de l'épouse, c'est à dire de l'humilité jointe à l'innocence.

"Sainte Marie ne perdit pas la sainteté, et ne fut pas dépourvue d'humilité". Peut-être peut-on déjà voir ici l'expression du sentiment de Bernard, rejoignant celui d'Augustin, jugeant qu'en ce qui concerne la Vierge Marie, "il ne peut nullement être question de péché" (*De natura et gratia*, 36, 42). Elle sut allier l'humilité à l'innocence. "Heureux ceux qui conservent leur vêtement immaculé, c'est à dire la simplicité et l'innocence, tout en revêtant aussi la beauté de l'humilité".

L'innocence, Bernard ne prétend pas l'avoir conservée. Du moins, si le Seigneur lui donne de persévérer dans l'humilité, s'entendra-t-il interpellé encore une fois en son âme: "Te voici! Tu es belle". Sa première robe (celle du baptême), il reconnaît l'avoir "mal gardée"; à tel point que, serviteur, il n'ose plus se déclarer l'ami de Jésus, puisque son âme ne s'entend plus appelée de nouvelles fois: "Tu es belle!". Il en va jusqu'à douter de la véracité de ce premier témoignage d'innocence baptismale. C'est à ce point d'angoisse qu'il se tourne vers "l'amie" très assurée de Jésus, sa Mère. Alors, avec Jean-Baptiste, il se réjouira d'entendre la voix de l'Epoux, admirant sa beauté. Il espère donc trouver là 'grâce', auprès de l'amie de l'Epoux, la Vierge Marie, afin d'être compté, lui aussi, au nombre des amis de Jésus.

Nous avons-là un témoignage singulier du recours de Bernard à la médiation maternelle de Marie pour retrouver le chemin de l'amitié de Dieu qui, dans la phase terrible de la purification des sens, n'est plus perçue sensiblement comme effectivement réelle. L'Epoux et l'épouse, le Verbe et sa Mère, sont là, ensemble; ils se parlent: "Ecoutons, et réjouissons-nous; tenons-nous là nous aussi (*stemus simul*)!" Nous retrouvons ici les accents très fervents et très purs des Homélies sur "les Louanges de la Vierge Mère". Ecoutons donc Marie nous parler de l'Epoux: elle est la plus habilitée à le faire.

II- La réprimande reçue par l'épouse donne la preuve de son humilité. Les yeux de colombe de

L'épouse.

Mais poursuivons notre lecture: "Te voici! Tu es belle, mon amie, tu es belle" (Ct 1, 14). Une formule condensée peut suffire à interpréter cette louange: "Te voici! C'est un cri d'admiration; le reste est louange".

La double déclaration de la beauté de l'épouse-amie se justifie par le fait que belle par sa sainteté (entendons sa virginité), elle s'est alliée l'humilité. "Sa conscience ne lui reproche rien, et pourtant elle accepte la réprimande". Voilà l'étonnant! Blâmée, elle fait pénitence: "Mon Bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il restera entre mes seins" (Ct 1, 12). Elle ne veut savoir "que Jésus et Jésus crucifié" (1 Co 2, 2).

Et Bernard s'extasie de ce fait: "Quelle humilité! Innocente par ses actes, elle fait siens les sentiments d'un coeur repentant. Elle n'a pas motif de se repentir, et portant elle se reprend"...

Mais il faut aussi que Bernard cherche à comprendre quel est le sage dessein caché de l'Epoux. Et il compare cette épreuve à laquelle a été soumise l'épouse, à celle à laquelle Abraham fut soumis: l'épreuve de l'obéissance. Ce fut celle d'Abraham, ce fut celle de l'épouse; obéissance d'Abraham, humilité de l'épouse: il y a équivalence au regard de foi de notre commentateur. Et, après ce passage réussi par l'épreuve, Bernard fait dire à l'Epoux: "Je sais maintenant que tu es belle non seulement grâce à mon amour, mais aussi grâce à ton humilité"... "non plus belle entre les femmes, ou belle par tes joues et par ton cou, mais belle tout simplement (*pulchram simpliciter*)".

L'Epoux ajoute encore - et cela c'est le texte du Cantique - "Tes yeux sont des yeux de colombe", ce que Bernard juge encore en rapport avec l'humilité: "Il y a certes une immense distance entre le visage de gloire et le bouquet de myrrhe; c'est donc une grande marque d'humilité que de se laisser ramener de l'un à l'autre". Tu ne prends plus désormais - comme dit le Psalmiste - "un chemin de grandeur et de merveilles qui te dépassent" (Ps 130). Tu te contentes, comme la colombe de réalités plus ordinaires: faire ton nid dans les trous du Rocher, de demeurer dans mes plaies, de contempler les seuls mystères de mon Incarnation et de ma Passion...

III- Le regard spirituel de l'épouse.

§ 5- Comme les pendentifs d'oreilles en or ont été interprétés en Ct 1, 10 comme visant des oreilles spirituelles- l'ouïe du cœur-, ici de même, la colombe étant symbole de l'Esprit, il convient d'entendre que le regard intérieur de l'épouse s'est affiné, la faisant progresser "vers l'intelligence spirituelle", ce qui la rend encore plus aimable pour l'Epoux.

IV- Eloge de l'Epoux, dont l'épouse voit la beauté.

"Te voilà! Tu es beau, mon Bien-aimé, tu es beau" (Ct 1, 15). L'épouse a porté "jusqu'à cette sublimité la cime de son esprit", osant revendiquer comme "son Bien-aimé", comme sa propriété, le Seigneur de l'univers. Le Seigneur de toutes choses, elle le connaît maintenant comme "son Bien-aimé"... "Ses yeux ont vu le roi dans sa Beauté" (Is 33, 17), ce roi qui est "le Bien-aimé"... Manifestement, il y a eu passage de la crainte à l'amour: "la crainte implique un châtiment, mais l'amour parfait bannit la crainte" (1 Jn 4, 18). Toutes ces paroles qui peuvent paraître excessives, respirent évidemment l'amour et non la crainte peureuse du mercenaire ou de l'esclave.

V- En quoi consiste le langage du Verbe à l'âme et la réponse de l'âme au Verbe.

Bernard fait remarquer que ce n'est pas la Parole qui parle, mais l'Esprit, et c'est spirituellement qu'il faut entendre ce qui est dit. Le Verbe est esprit (Jn 4, 24), et l'âme est esprit. Ils ont chacun leur langage pour se manifester leur présence. Le langage du Verbe, c'est la complaisance de sa Bonté (*favor dignationis*); le langage de l'âme, c'est la ferveur de son amour

(*deuotionis fervor*). L'âme démunie de la ferveur de l'amour ne peut avoir de dialogue avec le Verbe. Mais si la ferveur de l'amour est là, alors la Parole de Dieu se fait incisive et "pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit" (Héb 4, 12).

§ 8- Pour le Verbe dire à l'âme: "Tu es belle" et l'appeler "amie", c'est "faire sourdre en elle l'amour dont elle pourra l'aimer et l'audace de se croire aimée de lui".

Pour l'âme, nommer le Verbe "le Bien-aimé", le proclamer "beau", c'est lui attribuer le fait qu'elle aime et est aimée... et s'émerveiller de sa grâce. Car, la beauté du Verbe c'est l'amour...

Ainsi, le langage du Verbe, c'est le Don qu'il répand; la réponse de l'âme, c'est l'émerveillement dans l'action de grâce. Elle aime d'autant plus qu'elle se sent surpassée en amour; elle s'émerveille d'autant plus qu'elle se reconnaît devancée.

Par la répétition des mots, l'âme exprime l'excellence de la Beauté du Verbe.

VI- La double beauté de l'Epoux.

La beauté du Christ réside dans ses deux natures: la condition divine et son anéantissement dans l'humilité de la nature humaine assumée, ont fait resplendir sa Bonté et mis en évidence avec plus d'éclat sa Charité.

Là aussi, la répétition des mots a marqué la beauté des deux substances. L'épouse contemple et jubile. La suite l'indique en termes choisis et poétiques: "Notre petit lit est émaillé de fleurs, les poutres de nos maisons sont de cèdre, les lambris de cyprès" (Ct 1, 15; allusion probable au Temple de Jérusalem). Mais Bernard interprètera cela dans un autre Sermon.

*

M- Sermon 46

A la fin du Sermon précédent, Bernard avait annoncé qu'il commenterait Ct 1, 15-16 à la suite. Nous y sommes. Trois fragmentations dans cette interprétation au sens spirituel - comment pourrait-il en être autrement - du lit, des maisons, des poutres et des lambris, très en rapport avec une vie monastique et mystique (Bernard s'adresse avant tout à des moines ou moniales).

I- Quels sont le lit et les maisons, les poutres et les lambris décrits par l'épouse?

Ce Cantique est un "épithalame", c'est à dire un chant d'amour nuptial (le *thalamus* désigne dans la maison l'habitation intérieure réservée à l'épouse; cf. Forcellini). Dans ce chant, l'épouse invite le Bien-aimé au repos. Immédiatement, Bernard passe au sens spirituel:

- le lit désigne "le lit de l'Eglise où l'on se repose": ce sont les cloîtres des monastères. Ce lit est "émaillé de fleurs parce que la manière de vivre des frères resplendit des exemples et des enseignements des Pères" (§ 2; cf. J. H. Newman, "Esquisses patristiques", trad. Denys Gorce, 1961, *passim*).
- les maisons (au plur.), ce sont "les assemblées des peuples chrétiens maintenus dans l'ordre par les princes" séculiers et spirituels (l'autorité séculière et la hiérarchie ecclésiastique), qui constituent comme les poutres des maisons, pour en assurer la solidité.
- les lambris, solidement attachés aux poutres et qui ornent les maisons, ce sont "les moeurs douces et disciplinées d'un clergé bien formé" et de ministres idoines.

Nous retrouvons là toute une ecclésiologie et une "vision du monde" bernardine propre à une structure de chrétienté: celle du XIIème s. On sait aussi combien Bernard s'appuyait sur l'autorité épiscopale, n'ayant jamais accepté de son vivant le principe de l'exemption des monastères cisterciens.

§§ 3-4: Il est précisé que les poutres sont "de cèdre" et les lambris "de cyprès". Les poutres de cèdre représenteraient les "princes séculiers" et les lambris de cyprès, les membres du clergé. Les propriétés de ces bois imputrescibles concourent à donner à ces "maisons", beauté, solidité et grâce.

Par ce seul verset 15, Bernard voit condensé ici tout l'état de l'Eglise de ce temps de chrétienté: l'autorité des prélats (évêques), la dignité du clergé, l'obéissance du peuple, la paix des moines.

Mais l'emploi de la première personne du pluriel n'est pas insignifiante: "Notre petit lit", dit l'épouse; "nos maisons"... L'Eglise, dans la solidité même de son institution, ne s'attribue rien à elle-même. Elle a conscience de tout devoir à son Epoux. Et cependant "dans la confiance que lui inspire l'excès de son amour, elle estime que rien ne lui est étranger de ce qui appartient à Celui qu'elle aime si fort" (et dont elle se sait aimée).

Merveilleuse perception de ce Mystère de l'Eglise, Corps du Christ. Voilà pourquoi elle peut dire: "Notre petit lit", "nos maisons", "nos lambris"... "Unie à son Epoux dans l'amour, elle s'est hardiment associée à Lui dans la possession"...puisqu'elle a déjà renoncé à "sa volonté propre". Si elle n'y avait pas renoncé, il en serait différemment, et ce langage serait d'une prétention insoutenable.

II- Les fleurs de la vie ascétique doivent précéder le repos de la contemplation.

§ 5- "Toi qui aspirés à la contemplation", averti Bernard, n'oublie pas les fleurs dont est orné le petit lit: l'exercice des vertus; "la fécondité de Lia précède les embrassements de Rachel" (cf. Gn 29, 20.30; voir Sct 9, 8; 41, 5). L'obéissance aux préceptes mérite de goûter à la contemplation. **Ce préalable ascétique se résume dans l'obéissance.**

§ 6- Mais Bernard gronde...:

"Je m'étonne beaucoup de l'impudence de certains d'entre nous qui, après nous avoir tous troublés par leur singularité, irrités par leur impatience, infectés par leur désobéissance, osent néanmoins convier, par d'instantes prières, le Seigneur de toute pureté à partager le lit souillé de leur conscience" (cf. Is 1, 15)...

"Toi, tu te forces à entrer chez toi, tout souillé que tu es par les saletés de tes vices?... Continue donc à tendre tes mains vers Dieu, toi qui tout le jour molestes tes frères, blesses la concorde, brises l'unité"...

§ 7- Le processus de purification de la conscience souillée est alors proposé:

"Purifie ta conscience de toute souillure de colère et de contestation, de murmure et d'envie...

Chasse promptement de la demeure du coeur tout ce qui - tu le sais bien - est contraire à la paix des frères ou à l'obéissance envers les anciens"... (ensuite) "entoure-toi des parfums des vertus, de tout ce qu'il y a de vrai, de juste, de saint, d'aimable, d'estimé..., de toute discipline qui mérite l'éloge".

..."Alors tu pourras appeler l'Epoux avec assurance...et dire en l'introduisant chez toi: 'Notre lit est émaillé de fleurs' (Ct 1, 15). Ta conscience alors exhalera le parfum de la piété, les parfums de la paix, de la mansuétude, de la justice, de l'obéissance, de la bonne humeur, de l'humilité"...

III- La maison spirituelle; les bois dont elle est construite et parée.

§ 8- 'Le Temple de Dieu est saint', dit l'Apôtre (1 Tm 2, 8), 'et c'est vous-mêmes'. "Ayez donc soin, frères de cet édifice spirituel que vous êtes... Il faut donc choisir pour lui des poutres imputrescibles et inébranlables: la crainte du Seigneur, la patience, l'endurance, **surtout la charité**".

§ 9- L'Eglise est abondamment fournie de ce bois: "la paix, la bonté, la bienveillance, la joie dans l'Esprit-saint, la miséricorde rayonnante de bonne humeur, l'aumône faite simplement, l'aptitude à se

réjouir avec ceux qui sont dans la joie, à pleurer avec ceux qui pleurent"... (cf. Rm 12, 15).

Bernard fait une dernière exhortation avant de clore son Sermon:

"Vous-mêmes, comme des pierres vivantes, prêtez-vous à être édifiés en maisons sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, pour offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ, l'Epoux de l'Eglise, notre Seigneur, qui est béni dans les s. des s. (cf. Eph 2, 20; 1 Pi 2, 5; Rm 1, 25).

*

M- Sermon 47

"Je suis la fleur des champs et le lis des vallées" (Ct 2, 1).

Avec ce 47ème Sermon, le commentateur aborde le second chapitre du Cantique. Le dialogue entre les époux se poursuit. Le Bien-aimé prend la parole pour se désigner lui-même comme la fleur du champ (*flos campi*) et le lis des vallées, signes précurseurs du printemps en Palestine, et de restauration messianique pour la tradition prophétique.

Trois sections constituent ce commentaire.

I- La fleur du champ, du jardin, et de la chambre nuptiale.

§ 1- Bernard interprète la pensée de l'Epoux: pour que l'épouse ne s'attribue pas les fleurs du petit lit, l'Epoux se dit lui-même "la fleur du champ". Tout provient en effet d'un don de l'Epoux: "Qu'as-tu que tu n'aies reçu", semble-t-il lui dire; "et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu?" (1 Co 4, 7). Là encore, l'Epoux se montre "éducateur bienveillant" (*informator benignus*). Ce passage - rappelle Bernard à ses moines -, nous indique qu'il ne faut jamais se glorifier, sinon dans la Seigneur (cf. 1 Co 1, 31).

§ 2- Le sens spirituel du verset:

La fleur peut se trouver en trois lieux différents: le champ, le jardin, la chambre. La fleur dans la chambre se fane vite; il faut la renouveler sans cesse, comme les oeuvres de miséricorde que nous avons à faire.

§ 3- La fleur du jardin: pour fleurir, le jardin a besoin d'être cultivé par la main et l'art de l'homme, tandis que le champ produit naturellement des fleurs sans secours ni apport humain. Le champ s'embellit de cette noble fleur "sur laquelle repose l'Esprit du Seigneur" (Is 11, 1-2). Il ne pouvait se déclarer ni fleur de chambre, ni fleur de jardin, mais fleur de champ pour ne pas paraître engendré de semence humaine; si bien que le Seigneur ne permit pas "que son Saint ne voit la corruption" (Ps 15, 10).

II- Autre explication. Pourquoi l'Epoux se nomme-t-il "la fleur du champ"?

L'Esprit est décrit comme "multiple" par le Sage (Sg 7, 22). Sous l'écorce de la lettre, l'Esprit cache divers sens. La virginité est une fleur, le martyr en est une autre, et la bonne oeuvre en est une troisième. Le tableau qui suit peut le résumer :

La virginité	Le martyr	La bonne action
Elle se cultive dans le jardin	Il pousse dans le champ	Elle fleurit dans la chambre
<i>Elle est l'amie de la réserve</i>	<i>Les martyrs sont livrés en spectacle aux anges et aux hommes (1 Co 4, 9)</i>	<i>Pour la contemplation silencieuse</i>

Le Seigneur Jésus est tout cela: fleur dans le jardin, fleur du champ, fleur de la chambre;

- rejeton engendré d'une vierge;
- modèle de martyr;
- miroir de toute action bonne, "lui qui passa en faisant le bien" (Ac 10, 38).

Mais alors, pourquoi s'est-il plu à se nommer "la fleur du champ", s'il est tout cela? C'est-nous dit Bernard - pour encourager l'épouse à la patience. Elle aspire en effet au repos, et l'Époux la pousse au labeur. Elle montre le petit lit, et lui l'appelle au "champ". Miroir de patience et couronne de l'homme patient: "Tu es l'un et l'autre pour moi, Seigneur Jésus". La prière de Bernard jaillit, dans le commentaire, comme elle émaillait, à toutes les pages, les *Confessions* de S. Augustin.

"Si Tu es si bon pour ceux qui Te suivent, que seras-Tu pour ceux qui Te rejoignent?... "Celui qui m'aime, qu'il vienne dans le champ, (celui du témoignage, jusqu'au sang s'il le faut), "pour combattre le bon combat" (cf. 2 Tm 4, 7).

III- Pourquoi l'Époux se nomme-t-il aussi "la fleur des vallées". Exhortation à être attentifs à l'*Opus Dei*.

§ 7- Les humbles sont propres au martyr: ils ne présument pas de leurs forces. Le "le lis des vallées", c'est le juste: "il fleurit comme le lis" ((Os 14, 6). Le juste c'est l'humble. Par son humilité, il "accomplit ainsi toute justice" (Mt 3, 15). Et le juste, par son abaissement, est aussi une vallée. C'est pourquoi, Jésus, l'Époux, y fleurit. Et "le corps de notre humanité fleurira de même", comme le lis...

§ 8- Que déclare l'Époux de son épouse très chère?

Bernard nous laisse sur notre faim, pour se rendre avec ses frères à l'Office liturgique (*Opus Dei*)... Il répondra à la question posée dans le prochain Sermon; cela nous vaut une exhortation, que nous recevons avec les frères de Clairvaux, à "ne rien préférer à l'Oeuvre de Dieu" (RB 43), et à nous tenir, lorsque nous psalmodions à l'église (*oratorium*), de telle sorte que nous chantions le Psaume en cherchant à comprendre ce que l'Esprit-Saint veut dire par ce texte (*quod psallitis cogitatis*); ce qui renvoie - sans référence précise - à la conclusion de RB 19, sur la manière de psalmodier: "Lorsque nous psalmodions, que notre esprit soit en accord avec notre voix" (*sic stemus ad psallendum, ut mens nostra concordet uoci nostrae*).

*

"Comme le lis entre les épines, telle mon amie parmi les filles" (Ct 2, 2).

C'est encore le Bien-aimé qui parle de la bien-aimée. Trois sections structurent ce Sermon.

I- Comme le lis entre les épines, telle l'âme entre les fautes.

Épines et chardons parsèment notre terre ingrate (cf. Gn 3, 18); c'est la rançon du péché. Tant que l'âme est dans la chair, elle se trouve entre les épines. Elle souffre "des assauts des tentations, des piquants des tribulations". Entourées d'épines, l'âme, comme le lis doit veiller sur elle-même. Elle doit "travailler à son salut avec crainte et tremblement" (cf. Ph 2, 12). Mais les blessures elles-mêmes portent à la conversion (Ps 31, 4). "L'épine", nous dit Bernard, "c'est la faute, c'est le châtement, c'est le faux-frère, c'est le mauvais voisin"...

§ 2- Vivre parmi les épines sans être déchiré, est un effet de la puissance divine, non de la vertu. "Ayez confiance", dit le Seigneur à ses disciples, "j'ai vaincu le monde" (Jn 16, 33). En effet, "la tribulation produit la patience, la patience, la vertu éprouvée, la vertu éprouvée, l'espérance, et l'espérance ne déçoit pas"... (Rm 5, 3-5). Si Dieu protège ainsi l'herbe des champs (cf. Mt 6, 28), ne fera-t-il pas davantage pour son amie et son épouse bien-aimée? Il protège tous ceux qu'il aime (cf. Ps 144, 20).

Bernard loue la blancheur du lis; l'anémone de Palestine, l'équivalent du lis de l'Europe, est cependant...rouge, mais aussi étincelant!

La perfection de l'Évangile consiste à "prier pour ceux qui nous calomnient et nous persécutent, de faire du bien à ceux qui nous haïssent" (cf. Mt 5, 44). "Toi aussi, fais de même" (cf. 10, 37), "et ton âme sera l'amie du Seigneur; il louera ta conduite en disant: "Comme le lis entre les épines, telle mon amie parmi les filles".

II- Eloge de l'Époux: un pommier entre les arbres des forêts. Être loué par l'Époux, louer l'Époux, qu'est-ce à dire?

§ 3- Ensuite, l'épouse reprend la parole: "Comme le pommier entre les arbres des forêts, tel mon Bien-aimé entre les fils (ou les jeunes hommes)". Elle rend à l'Époux son éloge. Elle représente la gloire et la magnificence singulières de l'Époux par un arbre de choix. On peut cependant se demander si le pommier est un "arbre de choix"...Mais c'est la louange d'un petit! d'un tout-petit qui "est né pour nous" (cf. Is 9, 6). On ne célèbre pas là le Seigneur grand et redoutable du Ps 47, 2, mais le tout-petit. C'est donc l'humilité de Dieu qu'on loue ici.

§ 4- La faiblesse et la folie de Dieu n'est-elle pas plus forte que les hommes? (cf. 1 Co 1, 25 et Ps 13, 3: "Pas un qui fasse le bien!"). Mais dans un seul et même homme, le Christ Jésus, les anges qui montent et qui descendent au-dessus du Fils de l'homme (cf. Jn 1, 51), "soutiennent la faiblesse et admirent la majesté".

L'épouse a mieux aimé admirer l'homme entre les hommes, plutôt que Dieu entre les anges... Il l'emporte "comme le pommier entre les arbres des forêts". L'épouse "s'attache moins au rang glorieux de l'Époux afin de mettre en relief la complaisance de sa grâce" (cf. Ps 44, 3). "Elle a voulu ici élever l'Homme-Dieu au-dessus de toute la beauté des hommes, mais non au-dessus de l'excellence des anges".

§ 5 - ..."tel mon Bien-aimé entre les fils".

Les arbres des forêts ne peuvent lui être comparés, quel que soit l'utilité de leurs prières, de leur ministère, de leur enseignement, de leur exemple salutaire... Seul le Christ, Seigneur Dieu, est l'Arbre de vie (cf. Gn 2, 9).

III- L'ombre du Bien-aimé et la douceur de son fruit. Foi et contemplation.

L'épouse dit en conséquence: "A l'ombre de Celui que j'avais désiré, je me suis assise, et son fruit est doux à mon palais" (Ct 2, 3).

A son ombre, elle s'assoit pour recevoir fraîcheur et nourriture. Les arbres des forêts peuvent donner de l'ombre mais pas de nourriture; pas les fruits éternels du salut (cf. Sir 1, 22).

Son ombre, c'est sa chair; son ombre, c'est la foi. L'ombre qui couvrit Marie fut la chair de son propre Fils (la chair et la foi révèlent le Fils de Dieu tout en le voilant, "afin que les hommes n'aillent pas jusqu'à mépriser Dieu" (S. Irénée, *A. H.* III). Bienheureuse Marie qui a cru (cf. Lc 1, 45).

Il faut donc d'abord venir à l'ombre, et passer ainsi à la réalité dans sa forme ombragée. "Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas " disait Augustin en interprétant Is 7, 9.

§ 7- La foi est donc en même temps la vie et l'ombre de la vie (*uitam esse et uitae umbram*). La vie dans les plaisirs, elle, est en même temps la mort et l'ombre de la mort. Nous aussi, nous avons été assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort (cf. Lc 1, 79). Si le Seigneur ne nous avait secourus, nous aurions été précipités en enfer (Ps 93, 17). Mais maintenant nous sommes passés de la mort à la vie (1 Jn 3, 14), vivant à l'ombre du Christ, si toutefois nous accomplissons les oeuvres du Christ, sans lesquelles notre foi serait morte (cf. Jc 2, 26).

Christ est à la fois chair et esprit. Il est esprit pour nous pourvu que, "oubliant le chemin parcouru en arrière, nous tendions de tout notre être vers ce qui est en avant" (Ph 3, 13).

Exhortation de Bernard: 'Gardons la foi, en vivant à l'ombre du Christ; vénérons les mystères. Contentons-nous de nous nourrir de la chair du Christ'. Sans doute y a-t-il là, de la part de Bernard, une certaine méfiance devant l'engouement pour les révélations mystiques et leur recherche. On sait le respect qu'il manifesta envers Hildegarde de Bingen, et aussi la prudence avec laquelle il considérait ses révélations.

§ 8- S'asseoir, c'est se reposer. Se reposer "à l'ombre", c'est vivre. L'épouse remplie de ferveur et d'amour, se repose doucement. "Son fruit est doux à mon palais", reconnaît-elle. Elle désigne par là le "goût de la contemplation" de l'Epoux obtenu parce qu'elle s'est laissée "soulever par l'amour". Mais cela se passe "dans l'ombre", "dans un miroir, en énigme" (cf. 1 Co 13, 12).

O- Sermon 49

Ce Sermon est centré sur un verset capital du Cantique qui a alimenté toute la recherche spirituelle au long des siècles:

"Le roi m'a introduit dans le cellier du vin; il a ordonné en moi la charité" (Ct 2, 4).

C'est encore l'épouse qui parle. Et l'ordonnancement à la charité apparaît si important à Bernard qu'il fera encore l'objet de la réflexion du Maître en spiritualité au Sermon 50 qui fait suite.

Quatre fragmentations structurent ce Sermon:

I- **Le Cellier du vin, c'est à dire la Primitive Eglise ou le zèle de la justice qui brûle dans l'âme par la contemplation de Dieu.**

§ 1- Dans la citation du verset 4, Bernard ajoute toujours "*Rex*" qui n'est pas toujours repris dans les manuscrits de la Vulgate. Si Bernard y tient, c'est peut-être par cohérence avec Ct 1, 3: "Le Roi m'a introduit dans ses appartements", dit l'épouse.

A son habitude, notre commentateur cherche d'abord à établir le sens littéral du verset:

- Il analyse la situation après l'entretien de l'Époux avec l'épouse; celui-ci s'est éloigné; la bien-aimée revient vers les "jeunes filles" qu'elle va interpeller bientôt (v. 5). Enflammée par les paroles de l'Époux, elle s'entrouvre toute commotionnée et comme en ébriété. Pas étonnant qu'elle soit échauffée par le vin de l'Esprit, puisqu'elle est entrée dans "le cellier du vin".
- Au sens spirituel, l'épouse ne nie pas qu'elle est ivre, mais ivre d'amour, non de vin: "Le Roi m'a introduite dans le cellier du vin". Parlant aux jeunes filles, Bernard remarque qu'elle ne parle plus du "Bien-aimé" ou de "l'Époux", mais du "Roi". Pourquoi? Autre chose est le langage de l'amour adressé au Bien-aimé, autre est la forme que prend ce langage lorsque l'on parle de l'être aimé à d'autres: elle se garde "dans le respect et une certaine retenue".

§ 2- Le cellier du vin, qu'est-ce que c'est? Bernard se souvient d'en avoir déjà parlé en SCt 23, 5. Il disait alors que le "cellier du vin" porte ce nom parce qu' "on y entrepose le vin du zèle qui fermente dans la charité"... C'est aussi, disait-il, "le cellier de la grâce", parce qu'en ce cellier "on reçoit la grâce de l'Esprit en plénitude, c'est à dire la charité".

- Il applique d'abord ces paroles à l'Église et évoque l'évènement de la Pentecôte rapporté en Ac 2, 16. Les disciples sont "remplis de l'Esprit-Saint, et considérés par les gens comme "remplis de vin doux", c'est à dire ivres. Ils étaient en fait ivres de l'Esprit-Saint. Et Pierre cite Joël (Ac 2, 16-17). Enivrés et abreuvés "aux torrent des délices" de l'Esprit (Ps 35), ils pouvaient dire, eux aussi: "Le Roi m'a introduit dans le cellier du vin".
- Ensuite, il applique cela aux membres de l'Église qui "entrent dans la Maison de prière, l'esprit recueilli, l'âme clairvoyante et libre de succès" (cf. Mt 21, 13). "La prière du juste pénètre les cieus" (Sir 35, 21): la prière dans l'Esprit est ici suggérée, celle qui conditionne qu'à la demande succède la réception: "Qui demande reçoit" (cf. Jn 16, 24). Et devant beaucoup, le priant exaucé pourra dire lui aussi: "Le Roi m'a introduit dans le cellier du vin". "Cependant, prends garde de ne pas te glorifier en toi-même, mais dans le Seigneur. Il y a bien d'autres celliers du Seigneur, puisque "l'Esprit est manifesté à chacun en vue du bien de tous" (1 Co 12, 7). Et les divers charismes dans l'Église sont alors énumérés...

§ 4- Bernard fait remarquer que "le sentiment fervent, le coeur brûlant d'amour, l'infusion d'une sainte dévotion, l'esprit ardent rempli de zèle, tout cela ne peut venir que du cellier au vin. En SCt 7, Bernard avait déjà parlé de l'ivresse spirituelle ou "sobriété spirituelle"; de même qu'il l'avait fait en *De Dil.* 11, 33 (voir aussi Guillaume de S. Th. *Exp./Ct* 130). Quiconque est comblé de ces dons peut dire en toute vérité: "Le Roi m'a introduit dans le cellier du vin".

II- Le discernement (*discretio*) consiste dans l'ordonnement de la charité (*caritatis ordinatio*).

§ 5- "Il a mis en ordre en moi la charité" (Ct 2, 4).

C'est chose absolument nécessaire (*omnino necessarie*), car le zèle sans la science est absolument insupportable; autrement dit, le bouillonnement charismatique dans l'Esprit, privé de science doctrinale solide, n'est pas supportable. L'ardeur pleine d'émulation et véhémence, implique nécessairement le discernement (*discretio*) qui est l'ordonnement de la charité (mettre à la première place dans l'amour la charité).

Donc, zèle et science sont inséparablement liés. Sagesse et science doivent marcher ensemble. Bernard fait ici remarquer que les jeunes filles (les compagnes de l'épouse, les frères de Clairvaux) peuvent craindre l'ébriété spirituelle de l'épouse venant du cellier au vin... C'est pourquoi elle ajoute aussitôt que l'amour de charité a été du même coup ordonné, mis en ordre et en bel ordre, en elle. Or, "l'ordre produit la mesure et la beauté ainsi que la pérennité"; cela ne peut pas mourir. La *discretio* est donc un nécessaire modérateur des vertus, des sentiments, et du comportement: "sans

discernement, la vertu sera vice" (*Tolle discretionem et uirtus uitium erit*).

Dans l'Eglise, cet ordonnancement de la charité s'est produit lorsque le Seigneur, par le Don de l'Esprit, a donné aux uns d'être apôtres, à d'autres d'être prophètes, ou évangélistes, ou pasteurs, ou docteurs, pour acheminer les saints (les baptisés) à la perfection (cf. Eph 4, 11-12). Il faut donc que l'unique charité les lie tous ensemble dans l'harmonie et l'unité du Corps du Christ (Eph 4, 12-13). Cela est nécessaire dans la vie d'une communauté afin que chacun reste à sa place et assume la tâche qui lui est propre.

III- Ce selon le jugement doit être placé en premier lieu, doit parfois, selon l'ordre de la charité, être placé en second lieu. Et il faut se réjouir de ce qui procure la plus grande gloire de Dieu.

"Il a ordonné en moi la charité", répète Bernard; et la prière jaillit: "Que le Seigneur Jésus, ordonne en moi le peu de charité qu'il m'a donné, pour que je me soucie d'abord de mon devoir et de ma tâche spécifiques". N'est-ce pas là une reconnaissance implicite des excès de liberté qu'il s'est donnés, en non conformité à son vœu de stabilité, pour passer les deux-tiers de son temps hors de Clairvaux. Les murmures, contestations, et conciliabules cachés et protestataires que nous avons relevés dans plusieurs Sermons, n'auraient-ils pas providentiellement acheminé Bernard à cette confession et à cette résolution de devoir "se soucier d'abord de son devoir et de sa tâche spécifiques".

Mais, plein d'expérience dans le gouvernement de sa communauté, il ajoute: "Bien des fois ce que le devoir d'obéissance place en premier lieu, le jugement le met en second lieu... Le souci de vous tous ne m'incombe-t-il pas par devoir d'obéissance? Ce que je préférerais à cette oeuvre...ne serait pas compatible avec les exigences de l'ordre (de la charité)". Ce pourrait donc être là une excuse, semble-t-il, qu'il estime devoir affirmer.

§ 7- Une recommandation: Se réjouir de cet ordonnancement découvert chez les autres, alors que nous sommes parfois découragés dans nos consciences.

IV- Comment progresser vers la charité ordonnée.

"Marchons tant que nous avons la lumière"... (cf. Jn 12, 35). Marcher, c'est faire des progrès. Et Bernard évoque là, la confession de S. Paul en Ph 3, 13: sa tension vers l'avant (*epectasis*), sans retour en arrière, pour atteindre le but, la perfection de la charité.

P- Sermon 50

Ce Sermon pourrait être titré: "Les restes du Sermon d'hier". Tout ce que Bernard voulait dire de l'ordonnancement dans la charité, il va maintenant le compléter. C'est un apport important à notre investigation des "Traités sur la charité" chez les cisterciens du XIIème s. C'est une tentative pour sonder les diverses manières d'aimer de charité, sous mode "scholastique".

Bernard va d'abord distinguer charité d'affection (*in affectu*) et charité d'action (*in actu*), et se demander sur quelle charité porte la Loi.

I- La charité d'affection et la charité d'action. Sur laquelle porte la Loi? Pourquoi Dieu commande-t-il des choses impossibles?

§ 2- La loi concerne la charité des oeuvres (*in actu*). Elle est commandée en vue du mérite. La charité d'affection, elle, est donnée en vue du mérite, de la récompense; elle ne sera parfaite que dans la vie future.

Le poids du précepte dépasse, il est vrai, les forces humaines. Mais en commandant des choses impossibles à réaliser - celles d'aimer de charité -, Dieu n'a pas voulu rendre les hommes désobéissants mais humbles, ... "afin que toute bouche soit fermée" (cf. Rm 3, 19-20).

Et nous découvrirons, criant vers Lui, que ce ne sont pas par nos oeuvres de justice mais par sa miséricorde qu'Il nous a sauvés (cf. Tt 3, 5)

§ 3- La Loi n'exclut pas la charité affective, mais elle porte surtout sur la charité active, celle des oeuvres. S'il est commandé "d'aimer nos ennemis", il est aussi enjoint de "faire du bien à ceux qui nous haïssent" (Lc 6, 27 et Rm 12, 20). L'amour du prochain "comme soi-même", implique aussi l'amour en acte, puisqu'il est prescrit: "Tout ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux"(Mt 7, 12).

II- Trois sortes d'affection: selon la chair, selon la raison, selon la sagesse. Pour la charité active, l'ordre est inversé.

Affection selon la chair	Affection selon la raison	Affection selon la sagesse
Elle n'est <u>pas soumise à la Loi de Dieu</u> et ne peut l'être.	Elle est <u>en accord avec la Loi de Dieu</u> parce qu'elle est bonne.	Elle se <u>distancie des deux précédentes</u> , car elle goûte et savoure "combien le Seigneur est bon" (Ps 33, 9).
<i>Elle est douce, mais honteuse.</i>	<i>Elle est sèche, mais forte.</i>	<i>Elle est moelleuse et douce.</i>

Par la seconde affection (selon la raison) se réalisent les oeuvres: c'est en elle que réside la charité: "N'aimez ni de mots, ni de langue, mais en actes et en vérité" (1 Jn 3, 18).

Entre l'amour vicieux et l'amour d'affection parfait, il y a l'amour en actes. Il procède de l'ordonnement à la charité: "Il a ordonné en moi la charité" (Ct 2, 4)

La charité active donne la priorité aux réalités d'ici-bas, la charité affective, aux réalités d'en haut. Mais l'amour du prochain, comme "la charité du Christ nous presse" (*C. C. urget nos*; cf. 2 Cà 5, 14).

"Que de fois - soupire Bernard -, sur l'ordre de la charité, nous sommes arrachés et détournés d'un entretien en Dieu dans l'oraison à cause de ceux qui ont besoin de notre aide active ou de notre parole!... Que de fois un pieux loisir (*otium*) doit faire place, pour une pieuse raison, au tumulte des affaires (*Quoties pie cadit negotiorum tumultibus pia quies*)".

Cette dernière formule est très proche de celle de Gilbert de Hoyland: "*Vocati sunt (monachi) in caritatis negotium, otii quietem* - Les moines sont appelés au **non-repos de la charité**; c'est là qu'ils trouveront la **tranquillité du repos** (*In Cant. 20, 7*; cité par Dom Jean Leclercq, dans *Studia Anselmiana*, "*Otia Monastica*", LI, 1963, p. 93, n. 47).

Bernard rassemble tous ces enseignements sur l'absolue nécessité et priorité de la charité, par cette simple formule: *Necessitas non habet lege*, La nécessité n'a pas de loi (ou mieux, "la nécessité fait loi")...

§ 6- Mais il en va autrement de la "charité affective". Elle instaure son ordre "en commençant par les premiers" (cf. Mt 20, 1-16).

"L'ordre de la "charité active", c'est la vérité de l'amour qui l'établit.

L'ordre de la "charité affective", c'est l'amour de la vérité qui l'exige".

III- L'ordre de la charité affective qui savoure toutes choses selon ce qu'elles sont.

C'est ici une reprise en bref des degrés de l'amour dont Bernard a présenté la *theoria* dans son Traité sur "L'amour de Dieu" et dans sa Lettre 11 aux Chartreux.

L'amant idéal est décrit au § 8. On pressent à travers ce portrait combien Bernard désirerait que tous ses frères de Clairvaux le reproduisent. Ce "portrait" rappelle celui que dépeint Clément d'Alexandrie dans ses *Stromates* (fin Str. VI et début Str. VII).

Le *Da mihi hominem* (Donne-moi un tel homme qui aime de charité), est sans doute une réminiscence de S. Augustin qui dans son Sermon sur le Ps 41-42, invite aussi un tel homme "qui aime", pour lui parler du Dieu d'amour qui est Trinité.

"Mais où trouver cet homme? Et quand cela arrivera-t-il? 'Je le dis en pleurant' (cf. Ph 3, 18): jusques à quand regarderons-nous vers la patrie sans la posséder, soupirant après elle et la saluant de loin (cf. Hébr 11, 13-14)?

Ô vérité, patrie des exilés et terme de l'exil! Je te vois, mais il ne m'est pas permis d'entrer, retenu que je suis par la chair, indigne d'être admis, souillé de péchés. Ô Sagesse, 'qui exerce ta puissance d'un bout du monde à l'autre avec vigueur' en créant et conservant toutes choses, 'et qui dispose tout avec douceur' (Sg 8, 1) en comblant et ordonnant nos affections (*in beandis et ordinandis affectibus*)! Dirige nos actions selon que nos besoins temporels le demandent, et dispose nos affections selon que ta vérité éternelle le requiert. Qu'ainsi chacun de nous puisse avec assurance se glorifier en toi et dire: 'Il a ordonné en moi la charité'. Car tu es 'la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu, le Christ' (cf. 1 Co 1, 24), Epoux de l'Eglise, notre Seigneur, 'Dieu béni dans les siècles. Amen' " (cf. Rm 9, 5).

*

Le groupe ds Sermons 51 à 68

Groupe particulièrement important du fait de la gravitation autour de trois versets très expressifs du Cantique:

1. "Ma colombe est dans des trous de rocher"... (Ct 2, 14): SCt 61.
2. "Attrapez-nous les petits renards qui ravagent les vignes; car notre vigne a fleuri" (Ct 2, 15): SCt 63-66.
3. "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à lui" (Ct 2, 16): SCt 67-68.

Cependant, il convient de situer ces Sermons dans le temps. La datation peut être résumée ainsi, en deux groupes successifs:

- SCt 51-64: ont été très vraisemblablement écrits entre 1139 et 1143;
- SCt 65-68: furent écrits à la suite, au cours des deux années qui suivent (1144-1145).

Nous retrouvons, ici, exprimée avec conviction cette lecture du commentateur le confirmant dans l'interprétation christologique et ecclésiale du Cantique, à savoir que cet Epithalame est "**le chant d'amour du Christ et de l'Eglise**" (comme le rapporte le Prévôt Evervin de Steinfeld, lecteur des 50 premiers Sermons de S. Bernard en lesquels il a pu goûter "le parfum de la suavité infinie de Dieu" - Lettre 78). Dans l'interprétation de ce "**Cantique d'amour de l'Epoux et de l'épouse**", poursuit le Prévôt, Bernard "nous a réservé ainsi le bon vin jusqu'à maintenant" (cf. Jn 2, 10).

Du Sermon 63 au Sermon 66, à propos des "petits renards ravageurs de la vigne" (cf. Ct 2,

15), Bernard s'en prend aux hérétiques du temps, à savoir le courant hérétique des encratistes des pays rhénans. Le procès de Cologne, qui y mettra fin, date de 1143. Donc les Sermons 63-64 sont à dater d'avant 1143, mais comme nous savons que les deux autres Sermons, qui traitent du même sujet, sont postérieurs au procès de Cologne, et qu'ils le suivent, il convient de retenir pour eux la date de 1144-1145, comme il a été dit plus haut.

Il faut remarquer que Bernard élargit, dans les Sermons 65-66, son auditoire. Il ne s'adresse plus directement à sa communauté de moines, mais à une large tribune, à "la grande vigne du Seigneur", à savoir l'Eglise universelle.

Il convient aussi de mentionner le remarquable Sermon 67, tout entier centré sur l'expérience mystique, à partir de Ct 2, 16: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à lui". L'épouse parle encore en l'absence de l'Epoux, et "de l'abondance du coeur" (cf. Lc 6, 45, cité plusieurs fois). La parole prononcée est significative d'un état d'âme (cf. RB 19). De la part de l'épouse, c'est une sorte de soliloque: "elle se parle à elle-même" (*secum potius quam altero*; SCt 67, 3).

Nous commencerons par donner une grille de lecture de chacun des Sermons de cette série nouvelle.

A- Sermon 51

"Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes, car je me languis d'amour"
(Ct 2, 5).

Tout le Sermon vise, à partir du sens littéral, à interpréter ce verset au sens spirituel et moral. Cela se fera en quatre moments:

I- Les fleurs et les pommes qui fortifient l'Eglise et l'âme fidèle

- Au sens littéral: L'amour a grandi, entre l'Epoux et l'épouse, stimulé davantage par cette liberté de l'épouse à s'entretenir avec l'Epoux; elle s'est sentie stimulée par "l'éloge reçu" (Ct 2, 3-4). Elle s'esr reposée à l'ombre de l'Epoux, nourri de son fruit, désaltérée de son calice (*cibata fructu, potata calice*), introduite qu'elle fut "dans le cellier au vin". Bien sûr, elle a encore soif, puisqu'on ne se lasse pas de ce breuvage-là (cf. Sir 24, 29). L'Epoux, s'éloignant à son habitude, va provoquer chez l'épouse une sensation de malaise; elle va se dire comme "malade", languissante d'amour, comme atteinte d'une blessure (*amore languero*). L'absence du Bien-aimé lui est insupportable qui appelle, de soi, le retour de l'Epoux. L'absence accroît le désir: "Plus ton désir est ardent, plus le manque est douloureux" (§ 1). Elle demande donc qu'on la ranime par les parfums des fleurs et des fruits pour mieux supporter l'impossible retard.
- Au sens spirituel: les fleurs, dit Bernard, représentent "la vie toute neuve et fragile des débutants; les fruits, "la force des progressants et la maturité des parfaits". On retrouve-là les trois âges de la vie spirituelle si bien décrits par Guillaume de S. Thierry, et à plusieurs reprises (cf. "Traité de la nature et de la dignité de l'amour"). Fortifiés par eux (par ces fleurs et ces fruits que sont novices, jeunes-profès et profès solennels) "la Mère féconde porte des fruits". Il semble bien que, par cette allusion voilée au Ps 127, Bernard se désigne lui-même, qui, comme Père spirituel de la communauté de Clairvaux, a charge de novices, de progressants et de plus avancés dans la vie monastique.
- Au sens moral: "Rapporté à une seule âme, la fleur symbolise la foi, et le fruit, l'acte ("la foi oeuvre par l'amour"). La fleur précède le fruit, et la foi sans les oeuvres de l'amour, est morte (cf. Jc 2, 20.26). Sans la foi "impossible de plaire à Dieu" (cf. Hébr 11, 6 et Rm 14, 23). "Et toutes les fois qu'une âme, accoutumée au repos (en Dieu), se voit retirer la lumière de la contemplation, elle trouve un réconfort dans les bonnes oeuvres enracinées dans une foi sincère". Allusion ici aux deux vies, "contemplative et active", qui nécessairement se

relaient, et dont Marthe et Marie sont la figure emblématique (cf. Lc 10, 39-42).

II- L'épouse demande à être soutenue par la foi et les oeuvres des jeunes filles, tant que l'Epoux est absent.

Amasser les fruits des bonnes oeuvres en l'absence de l'Epoux, Bernard en a fait l'expérience, et il nous en donne le témoignage, ayant préféré, par exigence de charité, l'oeuvre de la prédication à son cher *otium monasticum* (loisir et quiétude monastique). Il reconnaît que son ministère a été fructueux auprès de certains qui avaient abandonné la source de la sagesse "pour se creuser les citernes" de leur volonté propre (cf. Jér 2, 13), et qui murmuraient, secs de coeur, "n'ayant pas en eux-mêmes la moindre goutte d'amour" (cf. Lc 8, 6). Et voici que, sous la rosée de la parole... "ils reflourissent dans les oeuvres de l'obéissance, devenus disponibles et servants".

Bernard n'a aucun regret d'avoir "perdu" ce qui pouvait lui paraître essentiel: sa quiétude. Il se voit, en effet, "entouré de ces fleurs et de ces fruits de la piété". Ce qui confirme le verset paulinien: "La charité ne recherche pas son avantage" (1 Co 13, 4-5).

Nous avons donc là une intéressante confidence de Bernard qui nous donne accès à son drame de conscience et ramène tout moine au radicalisme de la charité:

"Prier, lire, écrire, méditer, et toutes les autres occupations profitables à la vie spirituelle, tout cela je l'ai considéré comme une perte à cause de vous" (adaptation de Ph 3, 7).

§ 4- Ainsi, le verset "soutenez-moi avec des fleurs"...etc, s'adresse aux jeunes filles que l'épouse exhorte, en l'absence de l'Epoux, à progresser dans la foi et les bonnes oeuvres jusqu'au retour de celui-ci. Mais Bernard fait allusion à une autre interprétation qu'il a déjà donnée dans le Traité de l'amour de Dieu (*De Dil.* III, 7; voir SC 393, p. 77, n°2). Il reconnaît que « plusieurs interprétations peuvent s'adapter utilement aux divers besoins des âmes ». C'était d'ailleurs la pensée d'Origène, et de S. Augustin.

III- La main gauche et la main droite de l'Epoux. Cohérence de ce langage.

§ 5- "Sa main gauche est sous ma tête et sa droite m'étreindra" (Ct 2, 6). Bernard renvoie, là encore, au *De Dil.* III, 10. Mais par un souci habituel du "sens littéral", il va s'efforcer d'abord "d'observer l'ordre du discours": l'Epoux est donc revenu pour relever, par sa seule présence, l'épouse défaillante. A son retour, il trouve une épouse fidèle "avec une plus généreuse récompense de grâce" (qui consiste en ce soutien et cette étreinte des deux bras): "Heureuse l'âme appuyée sur la poitrine du Christ et qui repose entre les bras du Verbe!" (cf. Jn 13, 25).

§ 6- Bernard passe plus nettement au sens moral et mystique: il exhorte à rendre grâce pour chaque don reçu.

§ 7- La diversité des mains du Verbe signifie l'incommensurabilité de sa sagesse (cf. Ps 146, 5). A propos de ce vocabulaire en images, Bernard note que les comparaisons et métaphores doivent servir "à éclairer la vérité, non à l'obscurcir".

IV- A quels moments notre esprit a-t-il la main gauche de l'Epoux sous la tête; à quel autre moment l'a-t-il sur la tête?

- sur la tête: lorsque l'on est dans la crainte du châtement.
- sous la tête: lorsque, poussé par l'amour du bien, l'âme est stimulée par les récompenses.

C'est là une reprise de *De Dil.* XII, 34 sur l'amour servile et l'amour mercenaire. Mais ce n'est pas encore être "établi dans l'espérance" (Ps 4, 9). Alors seulement, devenu "fils", le spirituel

"reposera en paix" (Ps 4, 9-10). Entre la gauche et la droite se trouve "l'espérance intermédiaire" (*media spes*), ce temps de flottement entre l'espérance et la crainte.

§ 10- Dans cet état d'établissement dans l'espérance, l'esprit et la conscience goûtent un très doux repos, pourvu qu'on y ait disposé d'abord le moelleux tapis de la charité". Ce lieu de l'espérance sera figuré plus loin, dans la Cantique, par "la litière de Salomon" (cf. Ct 3, 9).

B- Sermon 52

"Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les gazelles et les cerfs des champs, ne réveillez pas, ne tirez pas de son sommeil ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille" (Ct 2, 7).

Ce refrain se retrouvera en Ct 3, 5; mais Bernard ne mentionne pas cette reprise en refrain. Il s'en tient au commentaire verset par verset, sans faire d'analyse globale, comme feraient des exégètes modernes.

Quatre fragmentations pour rendre compte de ce verset et lever toutes les interrogations posées par les métaphores (filles de Jérusalem, gazelles, cerfs, sommeil de la bien-aimée)...

I- **Cohérence du sens littéral dans les paroles de Ct 2, 7. Manifestation de la complaisance divine envers l'âme.**

On remarquera, une fois encore, le souci qu'a Bernard de partir du sens littéral et de le fonder avant de passer au sens spirituel.

§ 1- Cette défense de l'Époux s'adresse aux "jeunes filles" (comprendons la communauté des moines). Elles s'attachent à l'épouse (l'Abbé Bernard) dans l'espoir de progresser et d'atteindre Jérusalem. Il leur est défendu de troubler l'épouse endormie (on verra de quel sommeil plus loin), pour qu'elles n'aient pas l'audace de réveiller contre son gré celle qui sommeille sur le sein de l'Époux et dont la main gauche est sous sa tête (Ct 2, 5; SCt 51, 5). Ce qui fonde cette défense, c'est qu'il est reconnu aux jeunes filles "de continuelles et futiles exigences".

Mais que vient faire l'adjuration "par les gazelles et les cerfs des champs"? Elle relève entièrement de l'interprétation spirituelle (*totam sibi eam uindicet intelligentia spiritualis*).

Bernard s'attarde à "contempler un peu la bonté, la douceur, la complaisance de la nature divine", ce qui se manifeste par l'Esprit-Saint lui-même puisqu'il "scrute les profondeurs de Dieu" (1 Co 2, 10), "l'Esprit de vérité" (Jn 16, 13). C'est l'expérience de l'âme-épouse qui éprouve cette veille de l'Époux sur le repos de la bien-aimée "avec une jalousie véhémente" et qui la garde ainsi endormie dans ses bras, "blottie sur le cœur de Dieu".

II- **Quel est le sommeil de l'épouse sur lequel l'Époux veille jalousement ?**

Ne mettons pas en contradiction ce sommeil avec cette invitation de S. Paul à "sortir du sommeil" (cf. Rm 13, 11), ou avec ce que dit le Psalmiste (cf. Ps 12, 4). Il y a un sommeil de mort; il y a un sommeil de vie. Ce n'est pas du sommeil de Lazare dont il s'agit à propos de l'épouse (cf. Jn 11, 11). Il s'agit d'un sommeil "vivifiant et vigilant qui chasse la mort et donne la vie éternelle". C'est cependant une sorte de "mort à soi-même" par "l'extase": une sortie de soi, une échappée vis à vis des "plaisirs sensuels". Il s'agit pour l'épouse en extase d'une "Bonne mort qui n'ôte pas la vie mais la fait passer dans un état meilleur", comparable à celle des anges...

III- **L'extase appelée 'contemplation'.**

Vivre sans se laisser posséder par le désir des choses, c'est le propre de la vertu humaine. Mais, contempler sans se laisser accaparer par les images des corps, c'est le propre de la vertu

angélique. C'est un don de Dieu particulier, une protection à l'abri dans la tente même du Seigneur (cf. Ps 26, 5).

§ 6- L'épouse s'est retirée dans cette solitude. Elle s'est doucement endormie dans les bras de l'Époux; son esprit est entré en extase. C'est pourquoi il est interdit aux jeunes filles de la réveiller... "jusqu'à ce qu'elle le veuille" (Ct 2, 7). Mais sous quelle forme? (*At istud qualiter?*).

IV- Qui sont ces "gazelles" et ces "cerfs des champs"? Avertissement fait aux jeunes filles de ne pas déranger la bien-aimée pour des raisons futiles.

On touche-là au réalisme d'une situation de vie communautaire où l'Abbé (l'épouse) risque constamment d'être absorbé par les demandes des frères (les jeunes filles), les appels de toutes sortes, et d'être par là arraché à sa contemplation nécessaire à sa mission d'enseignement spirituel. Gazelles et cerfs, quels types d'animaux représentent-ils? Bernard y voit l'image des saints et des anges qui sont "avec Dieu": d'où "la rapidité de leurs bonds" et "l'acuité de leur regards". Il convient donc à l'épouse d'être arraché à ce qui la priverait de la compagnie des saints et des anges dans le repos de la contemplation.

Mais Bernard reconnaît aussi qu'il vaut mieux laisser à l'épouse elle-même de juger le meilleur: ou vaquer à elle-même, ou s'occuper des jeunes filles. L'Époux sait que la bien-aimée ne se dérobera pas aux jeunes filles chaque fois que cela sera nécessaire. Deux repères bibliques pour étayer cela: Ez 34, 3 et Mt 9, 12, renvoyant au "vrai Pasteur" et au "bon Médecin". Et l'Abbé doit à la fois faire bon accueil "aux doux et aux turbulents".

§ 7- Et Bernard insiste- ce qui montre qu'il devait être concrètement très affecté par ce problème. D'où ce rappel à la discrétion pour les désinvoltés. Pour "les petits du Seigneur", par contre, "je trouverai - avoue-t-il - plutôt mon repos en ce qu'ils ne craindront pas de me déranger pour leurs besoins. Je ferai ce qu'ils désirent autant que je le pourrai, et c'est en eux que je servirai mon Dieu (cf. S. Augustin, *Conf.* X, 6)... par une charité sans feinte" (cf. 2 Co 6, 6). "Tout ce que je demande, c'est que mon ministère soit agréablement recevable, et qu'il porte du fruit".

C- Sermon 53

"J'entends mon Bien-aimé qui vient (*Vox dilecti mei*). Voici qu'il arrive bondissant sur les montagnes, sautant par-dessus les collines"... (Ct 2, 8).

Bernard aborde ainsi ce qu'André Robert, dans l'édition de la BJ de 1956, considérait comme le "Second Poème" du Cantique (il en distinguait cinq au total, plus un Dénouement et des Appendices). Là encore, fidèle à sa méthode, l'Abbé de Clairvaux commente chaque verset sans se préoccuper de l'ensemble - encore qu'il lui arrive, on l'a vu, de citer d'autres versets en aval.

Quatre sections fragmentent ce Sermon:

I- Comment ces paroles (*Vox dilecti mei*) se relient-elles à ce qui précède? L'ouïe devance la vue.

§ 1- La réserve dont font maintenant preuve les "jeunes filles" vis à vis de l'épouse qu'elles ne veulent plus troubler dans son saint repos contemplatif, est interprété comme un effet de la sollicitude de l'Époux. Celui-ci est intervenu. Il "fait entendre sa voix". Et l'épouse "exulte en esprit" (cf. Lc 10, 21). La voix de l'Époux engendre "chez les jeunes filles", et même "chez les petits enfants", une juste crainte, au bénéfice de l'épouse qui, désormais, va pouvoir quelque peu connaître "la douceur personnelle d'une contemplation tranquille".

§ 2- La voix de l'Epoux ravit de joie l'épouse. Elle cherche des yeux celui qu'elle a entendu: "l'ouïe conduit à la vue"; la foi vient de l'écoute (cf. Rm 10, 17). L'Esprit-Saint suit l'ordre indiqué par le Psalmiste (celui que Bernard appelle "le Prophète"): "Ecoute, ma fille, et vois!" (Ps 44, 11). Job témoigne de ce même ordre lorsqu'il dit: "Je t'ai entendu de mes oreilles, mais maintenant mes yeux t'ont vu" (Jb 42, 5). Et un vent violent précède les langues de feu qui sont vues se partageant au-dessus de chaque Apôtres (cf. Ac 2, 2-3).

II- Les montagnes sur lesquelles l'Epoux bondit et les collines par-dessus lesquelles il saute.

§ 3- Un autre point est à examiner, se propose Bernard: que sont donc ces "montagnes" et ces "collines" par-dessus lesquelles l'Eglise - remarquons le décryptage instantané qui désigne l'épouse - a vu sauter et bondir l'Epoux? Aussitôt Bernard se reporte au Ps 18, 6-7 qui permet une claire interprétation: "Il a planté sa tente en plein soleil, et il est lui-même comme un Epoux qui sort de la chambre nuptiale (le "petit lit" dans "le cellier au vin"...). Il s'est élancé comme un géant pour courir son chemin; il s'est levé à l'extrémité du ciel, et sa course atteint à l'autre extrémité".

Ce recourt au gigantisme n'est choisi par Bernard que pour mieux rendre compte de l'incommensurable amour de Dieu.

§ 4- Ces montagnes et ces collines, quelles sont-elles? Quels sont ces "bonds" de l'Epoux? "Les montagnes et les collines, chanteront les louanges de Dieu" (Is 55, 12). Ce sont les citoyens du ciel.

III- Montagnes et collines, c'est la même chose: ce sont les citoyens du ciel.

Citoyens du ciel ou brebis, conduits par le même et Bon Berger. Mais l'Epoux-Berger conduit deux troupeaux: l'un terrestre, l'autre céleste. Le premier connaît Dieu dans la foi; le second, dans la claire vision.

Les brebis suivent leur berger "partout où il va" (cf. Ap 14, 4). Sur ces "montagnes" ou "brebis", reposent les fondations de la Cité de Dieu (cf. Ps 86, 1). Et Bernard revient à son sujet, pour parler des "bonds de l'Epoux".

IV- Que sont ces "bonds de l'Epoux"?

Un premier mode d'explication consiste à recourir "aux écrits des Prophètes et des Apôtres":

- Ps 18, 6-7: il est à nouveau cité, ce qui montre l'importance à laquelle s'y attache Bernard. Cela signifie que le bond de l'Epoux "va de l'extrémité du ciel" à la terre. N'a-t-il pas "planté sa tente sur la terre"?
- Bar 3, 38: "Il a été vu sur la terre et a vécu parmi les hommes".
- Hébr 10, 5: Il a daigné prendre du corps de la Vierge pour être vu, lui qui en soi est invisible.
- Lc 3, 6: "Et toute chair a vu le salut de notre Dieu"
- 1 Jn 4, 2: Lui qui était "venu dans la chair".

§ 8- Il a donc bondi sur les montagnes, sur les esprits les plus élevés, descendant jusqu'à eux pour leur découvrir le dessein divin caché depuis les siècles (cf. Eph 3, 9). Puis, des esprits supérieurs (Chérubins, Séraphins, Dominations, Principautés, Puissances, Vertus), il a daigné descendre jusqu'à l'ordre inférieur des anges, collines par rapport aux plus hauts esprits.

Mais il ne s'est pas arrêté là: "il a sauté par-dessus les collines", pour assumer la race d'Abraham, bien inférieure aux anges. Une parole le confirme: "Tu l'as abaissé un peu au-dessous des anges" (Ps 8, 6).

Et il y a plus pour confirmer ce "bond prodigieux": il y a Ph 2, 7 et Ga 4, 4-5; "Il s'est anéanti...devenant semblable aux hommes...devenu sujet de la Loi pour racheter ceux qui étaient

sujets de la Loi" (Ga 4, 4-5).

Il a donc franchi dans sa descente Montagnes et Collines, en daignant se montrer inférieur non seulement aux esprits plus élevés, mais aussi à ceux de rang inférieur, "dépassant en humilité, l'humilité même des hommes"; soumis à Marie et à Joseph, enfant de Nazareth; il s'est incliné devant Jean-Baptiste...

Bernard propose alors de se reposer là, sur ces "montagnes", "brebis" du pâturage de l'Epoux, le Bon Pasteur.

Quant au reste de ce passage de Ct 2, 8, il en traitera dans un autre Sermon (SCt 54).

D- Sermon 54

C'est une suite de SCt 53. Cinq longues séquences pour venir à bout du commentaire de Ct 2, 8.

I- **Nouvelle exégèse proposée des "montagnes" sur lesquelles l'Epoux, tel une gazelle, a bondi.**

Bernard laisse aux lecteurs et auditeurs le choix de l'exégèse préférée, à la manière d'Origène.

L'Epoux - dit l'épouse - "a bondi sur les montagnes, sautant par-dessus les collines" (Ct 2, 8). Il a bondi lorsqu'"envoyé par le Père, il a annoncé la Bonne Nouvelle aux pauvres" (Lc 4, 18). Comme l'un des anges serviteurs, il s'est chargé d'un ministère, "dissimulant l'injure (faite à Dieu par la désobéissance de l'homme) et multipliant la grâce". "Il n'est pas venu pour être servi mais pour servir et donner sa vie pour la multitude" (cf. Mt 20, 28)... ce qu'aucun des anges n'a fait! Il a "donné sa chair pour nourriture, son sang pour breuvage (Jn 6, 56), sa vie en rançon. S'il "bondit sur les montagnes et saute par-dessus les collines", c'est qu'il dépasse les anges "par son ardeur à servir", oint qu'il était "d'une huile d'allégresse de préférence à ses compagnons" (Ps 44, 8).

"Il a sauté par-dessus Gabriel" et l'a précédé chez la Vierge en la comblant antécédemment de grâce. "Il a sauté par-dessus toi, lui qui t'a envoyé en avant" (*transiit te qui praemisit te*). Il bondissait déjà au temps des Patriarches à la rencontre des hommes mais avec ses anges, non en lui-même, non dans sa nature propre.

II- **Les collines, par-dessus lesquelles l'Epoux saute, sont les esprits de l'air, désignés par Gelboé. Les montagnes sur lesquelles il bondit sont les hommes et les anges.**

Les "puissances de l'air" (cf. Eph 2, 2), ce sont les anges révoltés contre Dieu, déchus par leur orgueil, et dont les "montagnes de Gelboé" sont la figure (cf. 2 Sam 1, 21 ss). Ces esprits "demeurent stériles et sans fruit".

Le Seigneur a accompli le salut "au milieu de la terre" (Ps 73, 12), et non au milieu des airs, refuge des démons. C'est là une réfutation d'Origène qui, voyait hypothétiquement dans une apocatastase la possibilité d'un salut final des ces "puissances de l'air". Et celui qui a sauté par-dessus l'air, n'a pas seulement visité la terre mais le ciel, puisque sa miséricorde et sa vérité montent "jusqu'aux nuées" (cf. Ps 35, 6).

"Dieu résiste aux orgueilleux; il donne sa grâce aux humbles" (Jc 4, 6). Le Seigneur visite donc toutes les montagnes qui entourent Gelboé, mais il passe loin de Gelboé, symbole du diable et de ses suppôts. Bernard ne se reporte qu'à Eph 2, 2 pour l'interprétation de Gelboé comme "puissances de l'air". En fait, le terme hébreu, une association de deux mots *Galah (uagari)* et *Baha (inquire)*, signifierait "recherche errante" (d'après Charles Huré, "Dictionnaire universel de l'Ecriture Sainte", Paris, 1715; Forcellini donne comme équivalent latin: *Revolutio inquisitionis*).

III- **Pour son châtement, le diable a reçu en partage une place dans l'air, entre les montagnes**

supérieures et inférieures.

Le diable a été précipité du ciel, déchu des cieux, appelé en Is 14, 12, "Lucifer, fils de l'aurore". Il se trouve donc dans cet intermédiaire appelé "air", divagant entre ciel et terre. Si l'Epoux vient et saute par-dessus les collines, c'est parce qu'il ne veut pas s'arrêter à tous. Dieu ne s'est pas complu en tous (cf. 1 Co 10, 5): c'est le cas des démons et de ceux qui appartiennent au diable.

IV- Exhortation: se garder de l'orgueil d'après l'exemple de Gelboé et de son ange en révolte.

L'Epoux bondit sur les humbles et il saute par-dessus les orgueilleux (cf. Ps 137, 6). C'est là une excellente synthèse donnée par Bernard de tout ce qu'il vient de dire.

Préparons-nous donc, nous invite-t-il, "aux bonds salutaires de l'Epoux", par l'humilité (cf. Sir 10, 9), car le Seigneur passera loin de Gelboé puisque cette "montagne" est maudite (cf. 2 Sam 1, 21ss).

Et Bernard fait son propre examen de conscience, se reconnaissant "terre et cendre", "misérable et orgueilleux"; il invite aussi ses frères à faire cet examen, en énonçant quelques symptômes de l'acédie et de la sécheresse spirituelle.

V- La triple crainte nécessaire pour se garder de l'orgueil.

"Je veux que vous ne vous ménagiez pas, mais que vous vous accusiez-vous-mêmes", dit Bernard à ses frères. Et voilà cette triple crainte qu'il recommande:

1. Crains donc lorsque la grâce t'a souri.
2. Crains lorsqu'elle s'est retirée.
3. Crains lorsqu'elle reviendra de nouveau.

"Que ces trois craintes se succèdent l'une à l'autre dans ton esprit", au gré des mouvements de la grâce, afin de pouvoir dire avec l'Apôtre: "La grâce de Dieu en moi n'a pas été stérile" (1 Co 15, 10). "Ne doute pas", continue-t-il, de penser que la cause de l'apparent abandon de Dieu ne soit l'orgueil. "Dieu donne sa grâce aux humbles" (Jc 4, 6). Les échardes dans la chair de Paul lui furent données, vraisemblablement, "pour ne pas s'enorgueillir" (2 Co 12, 7).

Il s'agit donc de "**craindre pour la grâce reçue, davantage pour la grâce perdue, beaucoup plus pour la grâce retrouvée**" (§ 11). "Fais cela et au festin du Christ tu seras une cuve remplie jusqu'au bord, contenant non seulement deux, mais trois mesures" (cf. Jn 2, 6-7). Alors, la charité parfaite bannira la crainte (cf. 1 Jn 4, 18).

E- Sermon 55

Très court Sermon qui traite de Ct 2, 9: "Mon bien-aimé", dit l'épouse, "est semblable à la gazelle et au faon des cerfs".

Deux Sections structurent l'analyse:

I- Pour quelle raison l'Epoux est-il comparé à la gazelle et au faon des cerfs?

Etablir le sens littéral est toujours le premier souci de Bernard. Il remarque que "gazelle" et "cerfs" ont été mentionnés déjà au verset 7, et que cette nouvelle mention doit donc se rattacher à ce qui précède, en un certain rapport.

La comparaison avec l'agilité et la vitesse de la gazelle et du cerf se justifie puisqu'il est parlé de l'Epoux bondissant et sautant - "en se hâtant", ajoute Bernard. Or l'Epoux est la Parole. Et "rapide court la Parole" (5Ps 147, 15). Telle est l'explication de la métaphore. De plus, la gazelle a

une vue perçante: ce qui le propre de l'Époux à qui rien n'échappe (cf. Ps 138). Le faon, quant à lui, est bien connu pour sa vélocité et son agilité pour "mettre le pied là où il faut". Dans l'expression de son amour pour la bien-aimée, l'Époux, dans son empressement à courir vers les embrassements de de l'épouse, marque cependant une prudence réfléchie. Il a donc fallu ajouter à la vélocité de la gazelle, la prudence très agile du faon.

Bernard voit-là les deux biens de l'Époux: la miséricorde qui vole vers les pécheurs repentants, et le jugement de Celui qui veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité (cf. 1 Tm 2, 5). Pratiquement, gazelle et faon reviennent à désigner ces deux biens majeurs de l'Époux: miséricorde et jugement, ceux que chante le Psalmiste au Ps 100, 1.

De plus, le faon des cerfs renvoie, poursuit Bernard, à l'enfance du Sauveur. Miséricordieux, le Juge Suprême a la vue perçante de la gazelle: "il ne laisse rien sans examen".

Suit une profession d'humilité de Bernard:

"Quant à moi, qui ai l'apparence d'un moine et d'un citoyen de Jérusalem, mes péchés sont certes cachés, couverts d'ombre par le nom et l'habit monastiques. Aussi faudra-t-il qu'ils soient mis en lumière par l'approche de flambeaux, pour les tirer des ténèbres et les produire à la lumière".

II- Comment nous devons nous juger nous-mêmes afin de ne pas être jugés.

Jérusalem devra subir l'examen du Jugement (cf. Ps 74, 3). Que seront alors nos prétendues justices? Mais si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés (cf. 1 Co 11, 31). "Heureux jugement qui me soustrait et me cache au sévère jugement divin"...**"Je veux me présenter devant le visage de colère étant jugé d'avance, et non pas être jugé...et je ne craindrai plus alors les yeux perçants de la gazelle"**...

"Viendra un jour où je connaîtrai comme je suis connu (1 Co 13, 12). Et Bernard enchaîne par citer Ct 2, 9 qu'il commence à commenter; mais il promet de le faire plus amplement par la suite:

"Le voici qui se tient debout derrière le mur; il regarde par les fenêtres, il guette par les lucarnes"... Si l'épouse ne craint rien, c'est parce que "sa conscience ne lui reproche rien" (cf. 1 Co 4, 4). Que craindrait-elle en effet, "l'amie, la colombe, la belle" (Ct 2, 10), son Bien-aimé lui parle...

*

F- Sermon 56

Pour faire suite à ce qui avait été annoncé en finale de SCt 55, l'interprétation porte ici sur Ct 2, 9: "Le voici (l'Époux) qui se tient derrière le mur; il regarde par les fenêtres et guette par les lucarnes".

Trois sections vont donner du sens à cet ensemble:

I- Quel est le mur, quelles sont les fenêtres et les fentes par lesquelles guette l'Époux?

- D'abord, que dit "la lette du texte" (*secundum litteram*)? En bondissant, l'Époux s'est approché de la demeure de l'épouse. Debout, "derrière le mur", il regarde curieusement par les fenêtres et les fentes (*per fenestras et rimas*); par pudeur, semble-t-il, il n'ose s'introduire.
- Selon l'esprit (*secundum spiritum*), on comprend qu'il se soit approché d'une manière convenant à l'Époux céleste et dans un langage propre à l'Esprit-Saint; car le "protagoniste" qui agit, c'est l'Époux, et le "narrateur" de cette scène, c'est l'Esprit-Saint.

L'Époux s'est approché du mur, c'est à dire de la chair, "lorsqu'il s'est fait chair" (cf. Jn 1,

14). "L'approche de l'Epoux", affirme clairement S. Bernard, c'est l'Incarnation du Verbe". Quant aux lucarnes et aux fenêtres, il peut s'agir- nous dit-il - des sens de la chair et des sentiments humains. Notons qu'en Paraboles VI, Bernard parle des cinq fenêtres de l'humanité du Christ, dont le Verbe fait chair a fait l'expérience douloureuse: "Il s'est chargé lui-même de nos maladies; il a porté lui-même nos douleurs" (Is 53, 4). Connaissant cette misère des hommes, "il deviendra miséricordieux, devenant en tout semblable à ses frères" (Héb 2, 17)... "Et il apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance" (Héb 5, 8; cf. 4, 15).

"Dans notre mur délabré et plein de fentes, il trouva autant d'ouvertures que d'expériences humaines de faiblesses, cela en son propre corps. Et s'il se tient **debout** derrière notre mur de chair, c'est qu'il n'a pas connu le péché de la chair, et qu'il se tient ainsi par la puissance de sa divinité.

"Il s'est tenu **debout**". Nouveau Moïse, "tout brisé qu'il était", dans son corps sur la croix... "Homme manifeste et Dieu caché"...

Suit une confession de foi de Bernard:

"Je ne connais personne d'autre qui en fut capable, sinon mon Seigneur Jésus, qui certes était vivant dans la mort, et qui, brisé dans son corps sur la croix, se tenait debout dans sa divinité avec le Père".

II- Comment l'Epoux se tient derrière le mur pour chacun de nous. Présence et absence de l'Epoux.

- Pour chacun de nous qui désirons son avènement, "il se tient debout derrière le mur", tandis que notre "corps de péché" nous cache encore son visage (cf. Rm 6, 6; Is 64, 7). Ce ne sont pas les corps mais les péchés qui font obstacle à la présence de l'Epoux. Et parfois même, des saints se voient "**pour un temps et par une disposition miséricordieuse de Dieu**", éloignés du Bien-aimé, comme les pécheurs... (cf. Ps 118, 155).
- Mais des pécheurs, Dieu se tient **toujours** éloignés d'eux, avec colère, non avec miséricorde (cf. Ps 26, 9).
- Du moins, l'Epoux reste-t-il proche de l'épouse, séparé d'elle que par un seul mur. Elle voudrait qu'il fût détruit ce mur, au point de vouloir mourir pour être avec son Epoux (cf. Ph 1, 23). Pour Paul un seul mur faisait obstacle à la vue et à l'étreinte du Bien-aimé: la loi du péché en ses membres (Rm 7, 23). Mais il savait que, par le raccourci de la mort, il parviendrait aussitôt au but, libéré, alors seulement, de la convoitise.

III- Certains bâtissent beaucoup de murs entre eux et l'Epoux. Les lucarnes et les fenêtres entendues au sens moral.

La convoitise est un mur qui nous sépare encore de l'Epoux. Mais le consentement mauvais et l'obéissance au péché constitue encore un autre mur; l'acte même du péché en est un troisième. Bernard en ajoute même deux autres, pour porter à cinq les obstacles qui nous séparent de la présence de l'Epoux. Résumons-les ici:

1. Premier mur: la convoitise;
2. Second mur: le consentement au péché;
3. Troisième mur: le passage à l'acte de pécher;
4. Quatrième mur: l'habitude du péché;
5. Cinquième mur: le mépris de Dieu et le refus de revenir vers lui.

On retrouvera une séquence semblable, quoique plus développée, dans la seconde partie du « Traité des degrés de l'humilité et de l'orgueil ».

D'où l'exhortation de Bernard à résister à la convoitise qui est le premier pas vers le

consentement. Si cette première décision de résistance est tenue, "tout l'édifice de la méchanceté s'effondre. "Il n'y a plus rien qui empêche l'Epoux de s'approcher de toi, sauf le seul mur du corps", derrière lequel l'Epoux se tient, debout mais tout proche de toi...

Autre mise en garde: veiller à ce que fenêtres et lucarnes restent ouvertes. Qu'est-ce- à dire? "Tes fenêtres et tes lucarnes, se sont tes confessions (*confessiones*)", par lesquelles l'Epoux pourra "regarder avec bonté ton intérieur" (*te intus benigne respiciat*), car "son regard fait ton progrès" (*respectus eius, profectus tuus*). Certes, les lucarnes sont de toutes petites fenêtres, étroites, et comparables - notation intéressante - à celles que les copistes utilisent pour éclairer la page qu'ils écrivent au *scriptorium*.

Et Bernard de souligner - comme le faisait Augustin dans ses "Réponses aux dix-sept questions sur l'Ev. selon S. Mt", à propos de Mt 11, 25 - qu'il y deux sortes de "confessions" (ou "componctions"; c'est le terme choisi par Bernard): la confession de la tristesse suscitée par le constat de "nos écarts", et celle de l'exultation dans la reconnaissance des dons divins.

La "confession des péchés" correspond à l'ouverture d'une lucarne: par elle il est heureux de pouvoir regarder le "miséricordieux guetteur". Mais si le coeur se dilate par la charité, alors l'esprit s'épanche dans la louange et l'action de grâces, et c'est une grande fenêtre qui s'ouvre alors...

Oui! Profonds sont les mystères de cet Epithalame, conclut Bernard.

*

G- Sermon 57

"Mon Bien-aimé me parle" (Ct 2, 10). Ce début du verset 10 fera l'objet de l'analyse contenue dans la première section (I); La suite du verset: "Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma belle", refrain en partie repris en Ct 5, 2, et interprété en partie dans la section II. Le Sermon 58, qui suit, reprendra les trois interpellations, "Lève-toi, hâte-toi, ... viens!"

I- **Les degrés de complaisance de Dieu et son regard qui inspire aux uns la crainte, aux autres une sécurité bienveillante.**

§ 1- "Mon Bien-aimé me parle".

Bernard invite à scruter "les progrès de la grâce et les degrés de la complaisance divine". L'épouse manifeste sa ferveur et se montre pleine de finesse (*deuotio et sollertia*). Par son sens de l'observation, rien ne lui échappe des "mouvements" de l'Epoux: sa venue en hâte, son approche, sa présence, son regard, sa parole...

Aussitôt se fait le rapport à Jésus, l'Epoux, et cela dans une vaste mais brève relecture de l'Histoire du salut:

"Il vient dans les anges, se hâte dans les Patriarches, s'approche dans les Prophètes, se rend présent dans la chair, porte son regard sur les hommes par ses miracles, parle par ses Apôtres"... "Les richesses du salut sont avec lui, débordant de mystères joyeux et salutaires".

Ce qui n'est pas sans analogie avec 1 Tm 3, 16 où S. Paul, reprenant une hymne chrétienne, contemple « le Mystère de la Piété »...

"Celle qui aime, veille et observe"... "Heureuse l'âme que le Seigneur trouvera en train de veiller" (cf. Lc 12, 37).

§ 2- L'épouse qui veillait l'a aperçu de loin, bondissant, sautant par-dessus les orgueilleux pour s'approcher des humbles, et donc de l'épouse qui est humble... Elle s'est aperçue qu'il regardait par les fenêtres et par les lucarnes; et maintenant, en récompense de sa "pieuse sollicitude", **elle**

L'entend parler.

Le regard pourrait être inquiétant s'il était plus d'indignation que d'amour. Le regard qui rejoignit celui de Pierre sans lui parler, le bouleversa jusqu'aux larmes... "Et Pierre pleura" (cf. Lc 22, 62). Mais, après le regard, elle l'entend qui lui parle, et elle s'écrie avec joie: "Mon Bien-aimé me parle" (Ct 2, 10).

Le regard du Seigneur n'a donc pas toujours la même vertu: aux uns, il inspire la crainte, aux autres la consolation et l'assurance. Il a regardé l'humilité de sa servante" (Lc 1, 48). C'est ainsi qu'il a regardé l'épouse, lui manifestant sa tendresse à travers son regard.

II- Il convient à chacun de guetter la venue de l'Epoux. Les témoignages de Dieu, aimés du Psalmiste (Ps 118).

"Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma belle". Heureuse la conscience qui mérite de s'entendre dire ces paroles! Et cela n'est pas réservé à quelques uns, mais à **chacun de nous "qui sommes tous ensemble l'Eglise"**, et appelés à participer à ses bénédictions.

Nous avons là un aspect intéressant de l'ecclésiologie de S. Bernard; l'auteur ne réserve pas "les visites de l'Epoux" à quelques êtres d'exception, mais en fait l'essence même de la vocation universelle au salut que Dieu veut pour tous. (cf. 1 Pi 3, 9). Le Psalmiste se reconnaissait tel, lui qui chantait: "J'ai obtenu en héritage tes témoignages pour l'éternité, car ils sont la joie de mon coeur, (Seigneur) - Ps 118, 11. Et qui possède cet héritage, sinon les "fils"? Le fils est héritier: "héritier de Dieu, cohéritier du Christ" (Rm 8, 17).

Donc, de tels hommes qui "veillent dès l'aube près du Seigneur et le supplient; qui préparent ses voies et rendent droits ses sentiers" (cf. Is 40, 3; Ps 23, 5)...ne peuvent ignorer "le temps de la visite du Seigneur" (Lc 19, 44). "Ceux qui veillent dès le matin pour m'attendre, me trouveront", dit le Seigneur (Pr 8, 17)... Et ils s'entendront eux aussi appeler "amie, colombe, belle"...

III- Les degrés permettant d'apprécier l'approche ou la venue de l'Epoux.

Il est vrai que peu rendent compte de leur expérience de rencontre avec l'Epoux... "Mon secret est à moi, mon secret est à moi" (Is 24, 16). C'est aussi par cette citation d'Isaïe, expression de l'expérience mystique, que Guillaume de S. Thierry conclura sa célèbre "Lettre aux Frères du Mont-Dieu", ou "Lettre d'or".

Mais de par sa fonction, nous dit Bernard, celui-ci se doit de parler de sa propre expérience ou de celle d'autrui, dans la mesure où il en a connaissance. Il pense pouvoir résumer ainsi les signes précurseurs de la visite du Verbe. Ils viennent soit du dehors, par un homme qui a fait cette expérience, soit du dedans par l'Esprit; et il conseille certains comportements disposant à cette visite désirée:

- observer la justice et garder l'équité;
- si j'entends parler d'humilité et de patience, de dilection fraternelle et d'obéissance, du devoir de poursuivre la sainteté et la paix, de rechercher la pureté du coeur (puisque les coeurs purs verront Dieu - Mt 5, 8), alors Dieu me visitera.
- Voici pour Bernard ce qui détermine le terrain favorable à l'accueil de la visite du Verbe-Epoux. La pratique des vertus énumérées (que l'on retrouve dans les chapitres IV à VII de la RB) dispose à cette réception, le Seigneur restant libre de ses dons envers qui il veut. Mais Bernard ne s'en tient pas là. Il ajoute encore ceci:
- Ce peut être encore "la correction d'un homme juste qui me reprend avec miséricorde" (Ps 140, 5). Car "le Seigneur est tout proche de ceux qui ont le coeur affligé" (Ps 33, 19). Et si, à l'écoute de cette parole de correction, tu regrettes ton péché et te convertis, le Seigneur est déjà là présent, et tu te sentiras brûler d'un feu d'amour pour lui.

Les §§ 7-9 relatent l'expérience de Bernard brûlé intérieurement par ce feu d'amour de Dieu qui brûle sans consumer, ne consommant que le péché.

IV- Le va-et-vient de la contemplation chaste. La distinction entre les noms: amie, colombe, belle, rapportée à Marthe, Marie, et Lazare.

1. Particularité de la contemplation vraie et chaste: elle embrase l'esprit du feu divin, à tel point que "l'esprit devient capable d'interrompre le loisir de la contemplation pour le labeur de la prédication". Prière et Apostolat s'appellent mutuellement. Mais le contemplatif fait l'expérience douloureuse d'un ballotement entre le repos de la contemplation et l'action caritative. C'est le même Seigneur qui est servi mais bien différemment.
2. Les trois réalités qui se conjuguent sans s'opposer **prédication, prière, contemplation**, se trouvent représentées par les trois noms de l'épouse: *amie*, elle cherche avec zèle et fidélité les intérêts de l'Epoux par la prédication; *colombe*, elle ne cesse de gémir et de supplier pour ses fautes dans la prière; *belle*, elle revêt la beauté de la contemplation divine aux heures convenables et opportunes.
3. Les trois amis du Sauveur, ses intimes, demeuraient ensemble dans une même maison: Marthe, Marie, Lazare. Marthe servait, Marie vaquait à la contemplation, Lazare "gémissait sous la pierre du tombeau"...

C'est là une description de l'épouse habile et attentive à suivre les démarches de l'Epoux. Ainsi, toute âme qui aura montré pareille vigilance, sera également **saluée par l'Epoux comme amie, consolée comme sa colombe, et embrassée comme sa belle**.

Pourquoi l'Epoux exhorte-t-il l'épouse "à se lever, à la hâte, et à le suivre? Cela Bernard l'expliquera dans le SCt 58 qui fait suite.

*

H- Sermon 58

Dans ce long Sermon, plusieurs versets de Ct 2 se trouvent interprétés: Ct 2, 10b, 11 et 12 ab. C'est toujours l'Epoux qui parle, en s'adressant à l'épouse. La cohérence de cet ensemble a poussé Bernard à ne pas dissocier ces trois versets. Il s'en explique d'ailleurs en quatre sections:

I- **Cohérence du sens littéral, selon lequel l'épouse reçoit l'ordre de se hâter. Dans quel but?**

"Lève-toi, hâte-toi, mon ami, ma colombe, ma belle, et viens!" (Ct 2, 10).

- Bernard, fidèle à son sens pédagogique et selon son habitude, scrute et met en lumière le "sens littéral". Il se pose des questions simples: "Qui dit cela? Sans aucun doute l'Epoux". Or, n'est-ce pas lui-même qui interdisait précédemment aux jeunes filles de ne pas réveiller de son sommeil contemplatif l'épouse, la bien-aimée (cf. Ct 2, 7c) ? Presque au même moment, il défend de réveiller l'épouse, et lui-même la réveille en disant: "Lève-toi et viens!" Que signifie "ce changement de volonté et de résolution"? L'Epoux ferait-il preuve de légèreté ou d'arbitraire? "Surement pas" (*minime*).
- Alors, la solution est à chercher ailleurs. Et Bernard s'oriente plutôt vers la reprise de l'idée qu'il présentait plus haut, parlant de ce "va-et-vient de la sainte quiétude et de l'action nécessaire" (cf. SCt 57). Mais écoutons Bernard:

"Lorsque l'Epoux remarque que l'épouse s'est quelque peu reposée sur son sein, il n'hésite pas à

l'entraîner de nouveau vers des tâches qui ont paru plus utiles. Pourtant, il ne l'entraîne pas contre son gré... Mais pour l'épouse, être entraînée par l'Epoux, c'est recevoir de lui-même le désir d'être entraînée, le désir de réaliser des bonnes oeuvres, le désir de porter du fruit pour l'Epoux. Car pour elle, "vivre, c'est l'Epoux, et mourir est un gain" (cf. Ph 1, 21).

- L'expression de ce désir: il est violent, ce désir. L'Epoux la presse de se lever "en hâte": "Lève-toi, hâte-toi et viens!" (*Surge, propera et ueni*). Le "viens" est plus réconfortant que le "va". Et puis, qu'estimerait-elle difficile en compagnie de l'Epoux? "Au milieu même de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi" (Ps 22, 4).
- Et voici l'explication donnée par l'Epoux lui-même, selon Bernard:

"Il est temps d'agir, ô mon épouse, puisque l'hiver est passé (pendant lequel on ne peut pas travailler dans les champs ou à la vigne); la pluie (cause d'inondations qui empêchent de travailler la terre), elle a cessé; les fleurs sont apparues (signe que le printemps est là et la fructification va reprendre). Le temps de la taille est venu" (allusion au travail de la vigne auquel l'épouse est invitée).

"Voilà le sens littéral", nous dit notre commentateur (*Haec iuxta litteram*).

II- Le temps qui convient à la taille. Quels sont l'hiver et la pluie qui empêchent cette taille?

Et maintenant, Bernard s'engage dans l'interprétation du texte au "sens spirituel, après ce qu'il appelle cette "présentation à caractère d'histoire" (*historico schemate*).

- **Les vignes, ce sont les âmes ou les Eglises**, selon l'interprétation déjà donnée en SCt 29, 9. Ces "vignes", ont été "examinées, corrigées, instruites, sauvées, par le ministère de ceux qui en ont reçu la charge, "sans l'avoir recherché par ambition". Nous sommes dans la période d'application de la "Réforme Grégorienne" qui s'appuie sur les monastères pour réformer ou former à la vie chrétienne, et stimuler le clergé à se soumettre à une discipline de vie édifiante.
- L'Epoux est là. Il invite les ministres de l'Eglise "à ses vignes", "pour arracher et pour détruire, pour bâtir et pour planter" (Jér 1, 10).
Mais ce travail pastoral ne peut se faire par n'importe quel temps (§ 4).
Mais **"le temps de la taille est venu"** (Ct 2, 12). L'Apôtre le savait bien lorsqu'il disait: "Voici maintenant le temps favorable"... "mais ne donnons à personne un sujet de scandale pour que notre ministère ne soit pas décrié" (cf. 2 Co 6, 2-3). De quelle taille s'agit-il? De la taille des vices, de leur retranchement ainsi que du superflu et de tout ce qui peut scandaliser. "Reprends, menace, exhorte", conseillait l'Apôtre à Timothée (2 Tm 4, 2). Et suivent une collection de citations sur le thème de la fructification et du travail nécessaire à cette fructification: Ga 6, 10; Jn 4, 35; Mt 9, 37-38). Parler de "moissons", c'est parler des "peuples, parler des "vignes", c'est plus spécialement renvoyer "aux communautés de saints", vivants la vie cénobitique.
- La saison d'hiver: c'est le temps où les juifs hostiles à Jésus avaient conspiré contre lui dans l'intention de le tuer (cf. Jn 11, 53). C'est le temps des reniements, de celui de Pierre, "assis près du feu pour se réchauffer". "C'était l'hiver" (Jn 10, 22). Cet hiver, c'est "l'heure de la puissance des ténèbres" (Lc 22, 53), et de la tentation de "prendre le glaive" (Mt 26, 52).
- Il manquait encore aux Apôtres d'être revêtus de "la force d'en-haut" (Lc 24, 49), tandis que Jésus, dans sa Passion "se taisait"(cf. Mt 26, 63). "Le temps de la taille n'était pas encore venu" (Ct 2, 12).
- "Les pluies froides de la méchanceté avaient inondé la terre" (§ 6). Or, une terre

marécageuse et stérile est inapte aux plantes et aux semences. Assainie, cette terre ensemencée par Dieu, aurait pu produire du fruit, dans la foi et la charité (cf. Eph 3, 17). Car il s'agit là des âmes "pour lesquelles le Christ est mort" (Rm 14, 15).

III- Quels sont les nuages et les pluies bons ou mauvais. Et les fleurs ensuite apparues, que sont-elles?

Il y a de bons nuages et de mauvais nuages, de bonnes pluies et de mauvaises pluies. Bernard place ici une pique contre les philosophes bavards et stériles: "le bavardage creux des philosophes, n'est pas une bonne pluie" (*philosophorum uentosa loquacitas*). Elle produit épines et ronces. Les traditions des pharisiens blâmées par le Seigneur, ne sont pas non plus de bons nuages...

Mais la terre ferme est apparue après le déluge (cf. Gn 7, 18; 8, 5.14; Sg 19, 7), et les fleurs sont apparues annonçant le temps de la taille. **"Cela s'est produit lorsque la chair du Christ a refleurit dans la résurrection. C'est là la première fleur et la plus admirable qui soit apparue sur notre terre"**.

Magnifique fécondité après que la fleur de Nazareth (Nazareth = fleur) ait donné son fruit... En Ac 5, 14 il est en effet parlé de "la multitude des croyants"...

L'épouse est donc invitée à se rendre "aux vignes", non pour planter, mais pour tailler. Et l'image biblique employée par Bernard est assez déconcertante puisqu'il s'appuie sur le Ps 149, 6-9 qui parle d'une "taille" pour éliminer les ennemis d'Israël, par le glaive à deux tranchants et par le sang répandu... S'affranchissant ici d'une recherche de sens spirituel pour l'interprétation du Ps 149, Bernard passe au sens moral de Ct 2, 10-12.

IV- La taille de la vigne au sens moral, c'est à dire de l'âme: une taille toujours nécessaire.

Ce qui a été taillé une fois, repousse. Il faut donc se remettre au travail de la taille. "Il faut que la convoitise soit taillée pour que la vertu s'affermisse". Et Bernard exhorte ses frères:

"Pour nous, frères, c'est toujours le temps de la taille".

La charité, c'est l'été. L'hiver est alors passé où règne la charité: là les fleurs apparaissent, promesses de fruits.

*

I- Sermon 59

"La voix de la tourterelle s'est fait entendre sur notre terre" (Ct 2, 12c). Le commentaire s'achèvera dans ce Sermon par le v. 13: "Le figuier a poussé ses fruits verts" (Ct 2, 13a).

Quatre courtes sections dans ce Sermon:

I- Pour quelle raison l'Époux dit: "sur notre terre" ?

Les deux §§ qui répondent à cette question constituent un véritable petit traité *De caritate*.

"Celui qui est du ciel" parle pour la seconde fois de la terre (cf. Ct 2, 12a). Et il en parle avec bienveillance à tel point qu'il semble vraiment être lui-même de "notre terre".

Bernard s'émerveille de cette délicatesse de Dieu vis à vis de "notre terre", de la façon, si inhabituelle pour Dieu de parler de la terre des hommes. De fait, Dieu a " beaucoup de liens avec la terre, beaucoup avec l'épouse, cette épouse terrestre qu'il lui a plu de choisir". "Notre terre": cette parole n'évoque pas la souveraineté, mais le compagnonnage, la familiarité. "C'est en Epoux qu'il parle, non en Seigneur (*tamquam Sponsus hoc dicit, non tamquam Dominus*). Le Créateur se tiendrait-il pour un compagnon? C'est l'amour qui parle (*Amor loquitur*). Il ne connaît pas de "Seigneur". Oui, ce Cantique est vraiment un poème qui chante l'amour (*Carmen amoris est*).

Dieu aime, et sans tenir son amour d'ailleurs que de Lui-même. Il est la Source de son amour...L'amour est son être. Et ceux qu'il aime, il les tient pour ses amis. C'est ainsi qu'il appelle "amis" ses disciples (cf. Jn 15, 15).

Il est devenu l'un de nous, et "celui qui s'attache à lui forme avec lui un seul esprit" (1 Co 6, 17; tant de fois cité par S. Bernard, et peut-être plus encore par Guillaume de S. Th.). Se faisant l'un de nous, il revendique pour lui "notre terre", comme sa "patrie", non comme sa "propriété". Avec l'épouse, ils sont deux "en une seule chair", ose dire Bernard. Et, de poursuivre, s'ils ont la même chair, pourquoi n'auraient-ils pas la même patrie?

**"Comme fils de l'homme, il hérite de la terre;
Comme Seigneur, il la domine;
Comme Créateur, il la gouverne;
Comme Epoux, il la partage" (§ 2).**

En disant "sur notre terre", il refuse, certes, de la posséder en propre, mais il ne dédaigne pas la partager en société de communion (*societas*). Voilà pourquoi l'Epoux s'est servi d'une parole si bienveillante, en disant: "sur notre terre".

II- La voix ou le gémissement de la tourterelle, quand cette voix se fait-elle entendre de préférence?

Au sens littéral, c'est le signe que l'hiver est passé et que "le temps de la taille" va commencé.

Au sens spirituel: la voix de la tourterelle est plus proche du gémissement que du chant: elle nous rappelle notre exil sur cette terre. Et le prédicateur, note Bernard, doit cultiver cet art du "gémissement" pour convaincre son auditoire. "Le moine n'est pas entré au monastère pour acquérir de la science et enseigner, mais pour gémir en pleurant", écrivait S. Jérôme, *Contr. Vigilantium* 15 (*plangentis officium habet monachus*).

Mais lorsque la promesse du Royaume a été faite, les hommes ont compris alors qu'ils n'avaient pas de cité permanente ici-bas; et ils se sont mis à chercher la cité future (cf. Heb 13, 14). Alors "la voix de la tourterelle s'est fait entendre sur notre terre". L'absence sensible du Christ, comment ne provoquerait-elle pas des gémissements et des larmes, (cf. Ps 6, 7). Quand l'Epoux est enlevé aux disciples, la voix de la tourterelle se fait entendre (cf. Mt 9, 15).

Une citation de S. Paul se trouve particulièrement bien choisie: "La création elle-même gémit en travail d'enfantement jusqu'à ce jour... et non pas elle seule: nous aussi nous gémissons nous-mêmes intérieurement, attendant...la rédemption de notre corps" (RM 8, 19.21-23). Et notre exil actuel loin du Seigneur est encore rappelé par 2 Co 5, 6.

Et ce gémissement devint commun à tous lorsque fut proclamé ouvertement: "Cherchez les réalités d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu" (Col 3, 1).

III- Pourquoi n'est-il mentionné qu'une seule tourterelle? La chasteté de la tourterelle.

- L'Esprit lui-même gémit (RM 8, 26-27), et c'est lui qui nous donne de gémir. La voix d'un seul résonne sur les lèvres de tous. La manifestation de l'Esprit est donnée à chacun en vue du bien de tous" (1 Co 12, 7). Et Dieu sait ce que l'Esprit désire; "c'est selon Dieu que l'Esprit intercède pour les saints" (RM 8, 26-27). Unique est donc la tourterelle parce qu'elle figure l'unique Esprit inspirateur du gémissement de chacun et de tous.
- La chasteté de la tourterelle lui donne aussi du prix. Bernard rappelle l'offrande de Jésus au Temple, lors de la Présentation: une offrande de pauvres. La tourterelle a cela de particulier qu'elle n'accepte qu'un seul compagnon. Lorsqu'elle l'a perdu, elle n'en accepte pas d'autre. Haut perchée, elle symbolise aussi la recherche des réalités d'en haut (Col 3, 1). Donc, la voix de la tourterelle est aussi une exhortation à la chasteté. Un jour, dit Bernard, la bouche de la tourterelle céleste (le Christ ou l'Evangéliste Mt) fit entendre l'éloge de ces "eunuques qui se sont châtrés pour le Royaume de Dieu" (cf. Mt 19, 12). Pour la première fois, en toute vérité, "la voix de la tourterelle s'est fait entendre sur notre terre".

IV- La foi s'appuie sur l'écoute de la voix et sur la vue de la fleur, c'est à dire des signes.

"Sur notre terre des fleurs sont apparues", et "la voix de la tourterelle s'est fait entendre"...

La voix s'entend, la fleur se voit. La foi naît de l'écoute; la confirmation en est donnée par la vue...et "la vérité a germé de la terre" (Ps 84, 12). La parole et le signe rendent ensemble "témoignage à la foi" (cf. He 11, 39). La Parole, quoique abrégée (*Verbum abbreviatum*) est vivante et efficace (cf. He 4, 12). Et Bernard donne quelques exemples de cette conjonction efficace de la parole et du signe: la prédication apostolique confirmée par les miracles, le baptême de Jésus au Jourdain, la transfiguration sur le Thabor. Ces deux moyens, voix et signe, vont partout de pair pour faire pénétrer la foi, conclut Bernard.

"Le figuier a poussé ses fruits verts" (Ct 2, 13a).

Ils ne sont pas encore mûrs, et, ces premiers fruits tomberont avant d'avoir mûri. N'en mangez surtout pas! Peut-être est-ce là l'image des hypocrites? Mais Bernard réserve sa réponse au commentaire suivant qui figurera au SCt 60.

J- Sermon 60

Trois sections fractionnent ce Sermon:

I- "Le figuier a fait pousser des fruits verts" (Ct 2, 13a).

Bernard fait le lien avec ce qui précède, en fidélité à sa recherche de cohérence de la "lettre" de l'Ecriture.

Au sens littéral: on reconnaît la saison non seulement aux fleurs, à la voix de la tourterelle, mais aussi aux fruits du figuier qui commencent à pousser. Les fleurs annoncent les fruits; les figues vertes tombent avant maturation, mais pour permettre aux suivantes de parvenir à maturité.

Cette preuve qui qualifie la saison est apportée par l'Epoux pour stimuler l'épouse à se rendre aux vignes... pour la taille.

Au sens spirituel: le figuier, c'est le peuple. Il faut prendre le temps de le regarder: chair fragile, intelligence bornée, esprit terre à terre; ses premiers fruits sont tout à fait verts, grossiers et terrestres. Ce peuple ne cherche pas d'abord le Royaume et sa justice mais le souci des affaires du monde. Ce qui montre que ce n'est pas ce qui est spirituel qui paraît d'abord, mais le psychique,

l'animal (cf. 1 Co 15, 46).

§ 3- C'est la suite de l'interprétation au sens spirituel.

Cette image du figuier est surtout à appliquer au peuple juif, reconnaît Bernard - que l'on ne doit pas pour autant taxer d'antisémite; il a plus que beaucoup défendu les juifs lorsqu'ils étaient persécutés, à Mayence, en Allemagne, lors de la préparation de la seconde croisade. Mais il fait se rapprochement en fidélité évangélique à la pensée de Jésus. Rappelons-nous: "Un homme avait un figuier planté dans sa vigne"... (Lc 13, 6; voir aussi Mc 11, 13-14).

Certes, la racine est sainte, mais les figues sont vertes et grossières. Et ce peuple a connu l'achèvement de sa production avortée, lorsqu'il a mis à mort le Christ. Sa méchanceté fut alors achevée, "comblant la mesure de leurs pères" (Mt 23, 32). "Ils n'ont pas reconnu Dieu dans les œuvres de Dieu" (Ps 27, 5).

Mais parce que Bernard craint d'avoir heurté le lecteur juif, il va plus loin et cherche des confirmatur scripturaires: Is 1, 3..."L'âne et le bœuf comprennent....Mon Peuple n'a pas compris". Et surtout, il reprend Jn 10, 37-38 qui manifeste l'enfoncement du peuple élu dans le refus délibéré d'accueillir dans le Christ l'Envoyé de Dieu.

Cependant, après les fruits inutiles, viendront les fruits bons et salutaires.

II- Quels sont les vignes, quelle est la fleur, quel est son parfum. Quand les vignes ont-elles donné fleur et parfum?

§ 6- "Les vignes en fleurs ont exhalé leur parfum" (Ct 2, 13b).

Ce parfum - dit-on - met en fuite les serpents... Et Bernard en profite pour interpeller le Noviciat de Clairvaux."Que les novices prennent confiance" (cf. Ps 11, 6) considérant l'esprit qu'ils ont reçu et dont les démons ne peuvent supporter les prémices" (cf. RM 8, 15.23). La bonne odeur du Christ met en fuite les démons. Le témoignage rendu aux chrétiens par les gens du dehors, a beaucoup d'impact sur l'annonce de la foi (cf. 1 Tm 3, 7).

§ 7- Si les vignes sont les âmes, la fleur, les œuvres, le parfum, la réputation, qu'est-ce alors que le fruit? Sans hésiter, Bernard avoue d'un trait: **le fruit, c'est le martyr**. Le fruit de la vigne, c'est le sang du martyr. Et pour se justifier, Bernard va chercher des appuis scripturaires. "Pourquoi n'appellerai-je pas "sang très pur du raisin, le sang de l'innocent, le sang du juste"? (cf. Dt 32, 14 connecté à Ps 105, 38 et à Mt 27, 24). Peut-être y a-t-il une réminiscence implicite à Is 63 et de la figure du vendangeur qui est seul à presser au Pressoir. Bernard pense au Pressoir de la Passion du Christ qui exsudera son sang.

§ 8- Ainsi se comprend ce passage, conclut l'interprète, "si nous le rapportons au temps de la grâce" (c'est à dire au Mystère Pascal du Christ). Si nous le rapportons au temps des Pères (Patriarches et Prophètes), ceux-ci n'ont pas encore senti le parfum du Christ qui devait naître et mourir dans la chair. Ils l'ont seulement pressenti en esprit: La Sagesse restait cachée dans le Mystère" (1 Co 2, 7). Les vignes exhalèrent leur parfum "lorsqu'apparut la bonté et l'humanité de Dieu, notre Sauveur" (Tt 3, 4); "lorsque le mystère de la piété a été manifesté"... (cf. 1 Tm 3, 16).

III- Figuiers, figues vertes, vignes, selon le sens moral.

Au sens moral, les figuiers sont ceux qui sont les plus aimables dans leur conduite; les vignes, ceux qui sont les plus fervents d'esprit (cf. RM 12, 11). Ceux qui sont disponibles à tous et aimables dans leurs services de la charité sont ces figuiers. Ils produisent d'abord les fruits verts de la crainte qui précèdent la douceur des fruits de l'amour. Les fruits verts peuvent être aussi ce que S. Paul énumère avant le plus grand de tous les dons: la charité. Il énumère au préalable les dons de science, de prophétie, de guérison, de foi... (cf. 1 Co 13).

En un mot, et pour conclure, Bernard discerne dans les vignes, les plus fervents dans l'amour de Dieu, et dans les figuiers, les plus aptes à l'amour du prochain.

*

K- Sermon 61

"Ma colombe cachée au creux des rochers" (Ct 2, 14).

Trois fragmentations centrées sur ce verset.

I- **Comment ces paroles: "Ma colombe" etc... Se relie à ce qui précède ("Lève-toi, mon amie, ma bien-aimée, ma belle, viens!"), selon le sens littéral. Quels sont les trous des rochers.**

"L'Epoux prouve son intense amour en répétant des paroles d'amour", dit S. Bernard. C'est en fait une invitation pressante lancée par l'Epoux à l'épouse pour qu'elle se rende aux vignes. Les vignes, ce sont les âmes, nous a déjà dit Bernard. L'Epoux montre par là son empressement à procurer le salut aux âmes.

L'épouse est ici nommément interpellée - et pour la première fois dans le Cantique - par son nom d'épouse. Parvenue aux vignes, et devenue parfaite, l'Epoux conclura avec elle le mariage spirituel (*spirituale coniugium*): deux en une seule chair, en un seul esprit puisque "celui qui s'attache à Dieu est avec lui un seul esprit" (cf. Ep. 5, 31 et 1 Co 6, 17).

"Ma colombe dans les trous du rocher, dans les cavités de la muraille, montre-moi ton visage; que ta voix résonne à mes oreilles" (Ct 2, 14).

1. Au sens littéral: Bernard interprète les sentiments de l'Epoux qui, tout en pressant l'épouse de se donner au travail des vignes, ne lui témoigne pas moins des paroles d'amour en précisant que les *opera uinearum* (travaux aux vignes) ne doivent pas pour autant interrompre ou empêcher le *negotium amoris* (le non-repos de l'amour). C'est que "les vignes ont des murailles, propices et agréables aux amants pudiques". Mais ce sens littéral n'est qu'un "jeu" (*lusus*). Il convient donc de monter au sens spirituel.
2. Au sens spirituel: Des deux amants, il faut passer au dialogue du Verbe et de l'âme, ou du rapport entre le Christ et l'Eglise: "et c'est la même chose" précise Bernard (*idem est*). Et il définit l'Eglise comme "l'unanimité d'âmes nombreuses". Bernard, pour expliquer cela, reprend l'interprétation d'Apponius (voir SC 420-421 et 430), reprise par Bède le Vénérable: "Les trous des rochers, ce sont les blessures du Christ". L'expression de S. Thomas: "Mon Seigneur et mon Dieu", provient du constat des blessures du Crucifié-Ressuscité. Dans ces trous, "le passereau s'est trouvé une maison, et la tourterelle un nid pour ses petits" (Ps 83, 4); elle ne craint plus l'épervier qui rode. "Dans ces trous, la colombe se met en sûreté" (*in his se columba tutatur*; cf. Ps 26, 6; 39, 3).

II- **La maison du sage est fondée sur le rocher. Combien est sûre cette demeure!**

Le "Rocher" appelle bien des réminiscences bibliques. Il est "le refuge des hérissons" (cf. Ps 103, 18). "Où donc les faibles peuvent-ils trouver refuge sinon dans les blessures du Sauveur?" Ici, Bernard exprime avec force l'absolue puissance de la foi: "Qu'y a-t-il de si totalement voué à la mort que la mort du Christ ne puisse délier?" Et il s'oppose au sentiment de Caïn jugeant, après son forfait, que son iniquité était trop grande pour qu'il puisse mériter le pardon (cf. Gn 4, 13). Certes, il ne pouvait pas encore "revendiquer pour lui les biens du Christ"; mais "pour ma part", poursuit Bernard:

"Ce qui me manque en moi, je le puise hardiment pour moi dans les entrailles du Seigneur, car elles débordent de miséricorde, et les trous ne manquent pas par où cette miséricorde peut se répandre. 'Ils ont percé ses mains et ses pieds' (Ps 21, 17), ils ont transpercé 'son côté d'un coup de

lance' (Jn 19, 34); par ses ouvertures, il m'est loisible 'de recevoir le miel du rocher et l'huile de la pierre très dure' (Dt 32, 13), c'est à dire 'de goûter et de voir combien le Seigneur est doux' (Ps 33, 9). 'Il nourrissait des pensées de paix et je ne le savais pas' (cf. Jér 29, 11 et Gn 28, 16). 'Qui a connu en effet la pensée du Seigneur? Ou qui a été son conseiller?' (RM 11, 34). **Mais le clou qui pénètre en lui est devenu pour moi la clé qui ouvre, 'afin que je puisse voir la volonté du Seigneur' (Ps 26, 4). Comment ne pas voir ce trou? (cf. Ct 5, 4). Le clou le crie, la blessure le crie: vraiment 'Dieu est dans le Christ se réconciliant le monde' (2 Co 5, 19).** 'Un fer a transpercé son âme et s'est approché de son cœur' (cf. Ps 104, 18 et Ps 54, 22), pour qu'il sache désormais 'compatir à mes faiblesses' (Heb 4, 15). **Le secret de son cœur paraît à nu par les trous percés dans son corps;** 'le grand mystère de la piété' (1 Tm 3, 16) paraît à nu; 'les entrailles de miséricorde de notre Dieu' (Lc 1, 78) paraissent à nu; 'grâce à elles nous a visité l'Astre levant venu d'en haut' (*ibid.*). Comment ses entrailles ne paraîtraient-elles pas par ses blessures? Où, mieux que dans tes blessures, pourrait éclater en pleine lumière que 'toi, Seigneur, tu es doux et indulgent, et plein de miséricorde?' (Ps 85, 5). 'Nul n'a plus grande compassion que celui qui donne sa vie pour' des hommes condamnés et damnés (cf. Jn 15, 13).

Ainsi mon mérite, c'est la compassion du Seigneur. Je ne serai certes pas à court de mérite tant que le Seigneur ne sera pas à court de compassion. Si 'les miséricordes du Seigneur sont abondantes' (2 Sam 24, 14), je suis également pourvu de mérites en abondance".

III- Les blessures du Christ, c'est à dire les trous du rocher, sont le dos de Dieu. C'est dans ces trous qu'habite la colombe.

Voir le Seigneur de dos (cf. Ex 33, 22-23), c'est déjà un plaisir, en attendant qu'il montre sa face: "et nous seront sauvés" (cf.; Ps 79, 4). Pour l'instant, il nous montre sa bonté de dos; en un autre temps, "il nous montrera sa face dans la gloire de sa beauté". "Il est sublime dans le Royaume, mais il est doux sur la croix...Les deux visions sont salutaires, les deux sont douces; mais l'une est dans la sublimité, l'autre dans l'humilité; l'une est dans la splendeur, l'autre dans une sous-teinte (*in pallore*). Et **l'or pâle vaut mieux que le laiton luisant.** "La folie de Dieu est plus sage que les hommes" (1 Co 1, 25 et Ph 2, 6-7).

"Le dos de l'Eglise aussi a la pâleur de l'or". "Ma colombe", est-il dit, "se tient dans les trous du rocher": elle se tient dans les blessures du Christ avec toute sa ferveur et y demeure dans une méditation continuelle. De là vient au martyr son endurance: il lève son regard vers celui dont les meurtrissures l'ont guéri (cf. Is 53, 5).

Le Seigneur veut être vu pour que, regardant ses blessures, les yeux du soldat qu'il aime retrouve courage et soit fortifié dans la patience par son exemple: « contemplant les blessures du Seigneur, il ne sentira pas les siennes » (cf. S. François de Sales, Œuvres VIII, p. 431; l'évêque de Genève avait lu et médité Bernard de Clairvaux). "L'âme du martyr demeure dans le rocher (Jé 48, 28)". "Exilée de son corps, elle ne ressent pas les douleurs du corps par un effet de l'amour; les sens sont maîtrisés, non pas perdus".

C'est ce qui se produit dans l'extase mystique. "La douleur n'est pas absente, mais elle est dédaignée". C'est de là, de ce rocher, que le martyr tire la force de boire le calice du Seigneur (cf. Mt 20, 22). Et notre fermeté fait la joie du Seigneur (*Gaudium etenim Domini, fortitudo nostra*).

K- Sermon 62

C'est la suite du commentaire de Ct 2, 14. Ce Sermon est articulé en quatre séquences. Bernard poursuit son explication de "la muraille" et "des cavités" en ayant recours au sens spirituel.

I- **Quelle est la muraille et quelles sont les cavités où la colombe demeure?**

"Ma colombe est dans les trous du rocher, dans les cavités de la muraille" (Ct 2, 14).

Les "trous du rocher" sont les blessures et les plaies du Crucifié. Et les "cavités de la muraille"?

Si la muraille est entendue comme étant "la communion des saints", les cavités de la muraille pourraient être alors les places vides laissées par les anges déchus par orgueil. Les ruines doivent habituellement être réparées par des pierres vivantes (l'idée est augustinienne; cf. *C.D.* XX, 1,2; voir aussi 1 Pi 2, 4-5). Le sens sera donc que deux choses consolent dans le temps et au lieu de notre exil: pour le passé, la mémoire de la Passion du Christ; pour le futur, la pensée et l'espérance d'être admis à "partager le sort des saints" (Col 1, 12).

Attente joyeuse et nullement incertaine, car elle se fonde sur la mort du Christ. Dans cette attente, l'Eglise se repose dans le souvenir de la Passion de son Seigneur et du sang qu'il a versé pour son rachat. Un jour viendra où "elle comblera les brèches" (Ps 109, 6), où elle habitera de corps et d'esprit les cavités.

II- Comment l'âme se creuse ces cavités dans la muraille des anges. Comment creuse-t-elle le rocher, c'est à dire le Christ, à l'exemple de Paul et de David.

Autre interprétation proposée par Bernard ("ou bien, si tu préfères"...): les esprits fervents ne trouvent pas ces cavités déjà creusées, mais ils les creusent eux-mêmes..., par la pensée et un ardent désir (*a studiosis et piis mentibus*). "La sainte muraille cède à la pure contemplation, à l'oraison fréquente, car "la prière du juste pénètre les cieux" (Sir 35, 21; cf. SCT 54, 8). "A celui qui frappe, on ouvrira (Mt 7, 8). Il sera donc permis à chacun de nous, au temps de notre vie mortelle, de se creuser une cavité dans la muraille céleste à l'endroit de son choix". Il pourra tantôt rendre visite aux Patriarches, tantôt saluer les Prophètes, tantôt se mêler au collège des Apôtres, tantôt se joindre aux chœurs des martyrs... Il pourra aussi parcourir les rangs et les demeures des Vertus bienheureuses, depuis le dernier des anges jusqu'aux Chérubins et aux Séraphins...

Heureuse l'âme qui s'applique souvent à creuser une cavité dans cette muraille! Mas plus heureuse encore celle qui s'en creuse une dans le Rocher, comme l'ont fait Jean et Paul; celui qui a dit "Au commencement était le Verbe", et ce "pieux explorateur" (*pius scrutator*) qui a ramené du troisième ciel la Sagesse dont il parle (cf. 2 Co 12, 2). Et Bernard continue à faire une esquisse de Paul: "cette âme sainte, tantôt raisonnable pour nous, grâce à sa charité, tantôt hors de sens pour Dieu, grâce à sa pureté" (cf. 2 Co 5, 13).

III- Les deux sortes de contemplation des réalités célestes. Quelles personnes, cherchant à scruter la majesté divine, sont accablées par la gloire; et quelles personnes ne le sont pas.

Deux sortes de contemplation:

- L'une a pour objet l'état (*status*), le bonheur (*felicitas*) et la gloire (*gloria*) de la Cité d'en haut; l'activité et le loisir (*actus et otium*) des citoyens du ciel.
- L'autre a pour objet la majesté (*maiestas*, l'éternité (*aeternitas*) et la divinité (*diuinitas*) du Roi lui-même.

Pour ne pas être accablé par ce poids de gloire, il convient de contempler la majesté divine "d'un œil simple" (*purum et simplicem oculum*). Rejetant la vaine gloire, il devient possible de contempler la gloire de Dieu, et de creuser avec assurance le Rocher "où sont cachés les trésors de la sagesse et de la science" (Col 2, 3). "Ceux qui creusent en moi - qui font mes œuvres - ne pèchent pas" (Sir 24, 22). L'homme doux et simple trouve le repos (cf. Mt 11, 29), tandis que l'homme rusé, orgueilleux et avide de vaine gloire est accablé.

L'Eglise est une colombe (cf. Ps 54, 7); c'est pourquoi elle se repose...dans le Verbe, dans le Rocher: le Rocher, c'est le Verbe.

Conclusion

L'Eglise demeure donc dans les trous du Rocher, par où elle regarde et voit la gloire de son Epoux. Elle n'est pas accablée par la gloire parce qu'elle ne l'usurpe pas pour elle-même. Si elle est parfois ravie en extase, c'est "le doigt de Dieu" (cf. Ex 8, 19) qui l'élève alors. Par contre, ceux qui veulent forcer l'entrée et scruter la majesté divine, sont accablés. Scruter la majesté divine, Non! Scruter la volonté de Dieu, le mystère de sa volonté glorieuse à laquelle je dois obéir en toutes choses, Oui!

Et contemplant ainsi la gloire de Dieu dans le mystère de sa volonté (cf. Ep. 1, 9), nous sommes "transformés en cette même image - celle de son Fils - de clarté en clarté comme par l'Esprit du Seigneur" (cf. 2 Co 3, 18). Nous sommes **transformés** lorsque nous sommes **conformés** - par notre docilité à la volonté de Dieu: *Transformamur cum conformamur*. Et cette conformation vise essentiellement à devenir miséricordieux comme le Père est miséricordieux, ce qu'a été le Fils: "Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux"(Lc 6, 36). Bernard ajoute: C'est en cela que "le cœur de l'Epoux, c'est le cœur de son Père".

Telle est la ressemblance que l'Epoux désire voir lorsqu'il dit à l'épouse: "montre-moi ton visage" (Ct 2, 14): ressemblance dans la piété (*pietas*) et la mansuétude (*mansuetudo*). Et aussitôt l'épouse lève en toute confiance ce visage vers le Rocher à qui ce visage est semblable (cf. Ps 33, 6; ""Qui regarde vers lui resplendira, sans ombre ni trouble au visage"); "Approchez-vous de lui, et vous serez illuminés" (*ibidem*).

Et Bernard de conclure: "**Comment une âme humble serait-elle confondue par Celui qui est humble?**"

IV- L'Eglise habite dans le Rocher par les âmes parfaites, dans la muraille par les âmes moins parfaites, dans la terre creusée par les âmes malades. A qui sont adressées ces paroles: "**Montre-moi ton visage, que ta voix résonne à mes oreilles**"? (Ct 2, 4).

- Creuser le Rocher, c'est contempler la gloire de la majesté divine d'un œil simple.
- Creuser la muraille, c'est contempler la gloire des saints.
- Creuser la terre, c'est la part de ceux qui, pour retrouver la santé, contemplent Celui dont "les mains et les pieds ont été transpercés (cf. Ps 21, 17). Il faut, par là, que leur "œil intérieur" soit guéri afin qu'ils puissent contempler, à visage découvert, la gloire de Dieu (cf. 2 Co 3, 18).

"Car ta voix est douce et ton visage est beau" (Ct 2, 14).

La beauté du visage intérieur est la pureté. Pas de prédication efficace sans pureté:

"Aux impurs, ni la vérité ne se montre, ni la sagesse ne se livre" (cf. Jn 3, 11).

Le témoin dit vrai. "L'impur est celui qui tient la piété pour une source de profit" (cf. 1 Tm 6, 5). Mais il est inutile de se lever avant d'avoir reçu la lumière. La lumière, c'est la pureté; c'est "la charité qui ne cherche pas son avantage" (1 Co 13, 4-5).

"La vérité ne se refuse jamais à la contemplation d'un cœur pur"

L'impureté fait ou bien tomber dans des erreurs grossières, ou bien couvre de honte ceux qui, non-instruits, veulent instruire les autres.

L- Sermon 63

"Attrapez-nous les petits renards qui ravagent les vignes; car notre vigne a fleuri" (Ct 2, 15).

Ce verset 15 fera l'objet de quatre Sermons, dans le Commentaire de Bernard (SC 63-66). Les Sermons 65-66 visent les hérétiques de Cologne dont fait écho le prévôt de Steinfeld, Evervin, qui s'adressera à Bernard pour l'informer du procès en cours. Ces deux derniers Sermons s'adressent donc plus à la "Vigne Eglise" (*dominica uinea*) toute entière, qu'à la simple communauté des

moines de Clairvaux: il y a un élargissement de circonstance (voir Lettre 4 d'Evervin à Bernard, rapportée en SC 472, pp. 413ss).

Ce Sermon 63 se fragmente en trois sections.

I- Quelle est la vigne que les renards ravagent?

"Attrapez-nous les petits renards"...etc. (Ct 2, 15).

Le sens littéral sera rapidement précisé et reconnu comme "insipide" et pouvant être rejeté puisqu'indigne d'être admis dans une Ecriture Sainte (Origène fera de même pour avoir constaté que ce sens n'apporte rien de solide ni d'édifiant).

- Sens littéral: Ce n'est pas en vain qu'on est allé aux vignes: on y a découvert les renards en train de les ravager (§1).
- Sens spirituel: Les vignes, comme les récoltes doivent être gardées pour en obtenir le fruit, mais est-ce là l'intention de l'auteur sacré? D'où l'examen de ces paroles "en esprit".
 - Les Vignes sont donc en fleurs, et les renards les ravagent: il faut donc les chasser par un fructueux travail. Il faut, à n'en point douter, apporter plus de soin et de vigilance à garder les âmes que les récoltes, à protéger les âmes contre les esprits du mal (cf. Ep. 6, 12).
 - Quels sont ces vignes et ces renards au sens spirituel?
 - En qui, et contre qui faut-il faire bonne garde? Chacun a sa vigne et doit veiller sur elle. "La vigne de l'homme sage, c'est sa vie, son âme, sa conscience" (*uiro sapienti sua uita uinea est, sua mens, sua conscientia*). L'insensé n'a pas de vigne". La vie de l'insensé n'est qu'une forêt d'épines et de ronces". "Où est le cep de la vertu, où est la grappe des bonnes œuvres? Où est le vin de la joie spirituelle? (cf. Pr 24, 30-31: une citation fort à propos où est décrit le champ du paresseux et la vigne de l'insensé).
 - "Il ne saurait y avoir de **vigne** là où il n'y a pas de **vie**" (jeu de mot par assonance entre *uinea* et *uita*) - cf. Ps 77, 47. "L'insensé qui vit inutilement est un mort vivant".

II- Seul le sage a une vigne, un cep, des sarments, du vin. Quels sont les renards ravageurs; comment les attraper?

Cet arbre de vie (la vigne), pour ceux qui l'acquièrent (cf. Pr 3, 13.18), les fait vivre, par la foi. Le sage est juste et vit par la foi. "L'âme du juste est le siège de la sagesse" (Pr 12, 23).

Le juste est une bonne vigne: sa vertu est le cep, son action les sarments, le témoignage de sa conscience, le vin, sa langue, le pressoir qui l'exprime. Notre gloire, en effet, c'est le témoignage de notre conscience (cf. 2 Co 1, 12). Chez le sage tout est utilisé pour "cultiver le champ de Dieu (cf. 1 Co 3, 9); le feuillage même de la vigne ne tombera pas (cf. Ps 1,3).

Mais une telle vigne est cependant convoitée; elle n'est plus à l'abri d'attaques et d'embûches. Mais le sage ne la laissera pas dévorer par les renards.

Le petit renard, c'est le détracteur caché (*occultus detractor*) aussi bien que le flatteur mielleux (*adulator blandus*). Le sage doit se méfier de ces gens-là. Comment les attrapera-t-il?: par ses bienfaits et ses services, par ses avertissements salutaires et par les prières qu'il fera pour eux (cf. Ac 12, 5), amassant ainsi des charbons sur leur tête (RM 12, 20). Il viendra ainsi à bout du médisant, du flatteur, de l'envieux et du simulateur.

Il se rendra ainsi fidèle à l'Epoux qui commande: "Attrapez-nous des petits renards qui ravagent les vignes".

Suit un souhait de Bernard: "Plaise à Dieu que je puisse attraper "tous ceux qui me sont hostiles sans raisons (cf. Ps 3, 8), pour les gagner au Christ (cf. Ps 34, 4)! Je les attraperai non pour moi mais pour le Christ.

III- Quels sont les fruits de la vigne. Les fleurs ce sont les novices. Ce qu'il faut craindre pour ces fleurs-là.

- Le sens moral de Ct 2, 15:

Ces vignes du Seigneur Sabaoth sont donc au-dessus de nous (cf. Lc 17, 21). Le règne sera donné aux nations qui lui feront produire du fruit (Mt 27, 43). Ces fruits, quels sont-ils? Ceux que S. Paul énumère en Ga 5, 22-23: "Le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, patience, magnanimité, bonté, bienveillance, mansuétude, foi, modestie, continence, chasteté". Ces fruits sont nos progrès et sont agréables à l'Époux.

L'Époux tient à ce que nous prenions les renardeaux qui pourraient s'emparer des fruits encore tendres.

- Cela concerne le temps présent: Regardez les novices; ils viennent d'entrer dans la vie monastique. Ils commencent à fleurir; la saison des fruits n'est pas encore venue. La fleur, c'est leur nouveau genre de vie: "on remarque qu'ils sont plus disciplinés, qu'ils tiennent bien leur corps, que la parole est rare chez eux, le visage souriant et le regard modeste, la démarche grave. Mais ce n'est que l'espérance des fruits. Les ruses des renards sont moins à craindre pour eux, puisqu'ils s'en prennent plus aux fruits qu'aux fleurs.

D'où vient alors le danger qui vous menace les novices? Les fleurs peuvent être brûlées par le froid, les gelées matinales. "De l'aquilon provient le danger" (cf. Je 1, 14). Et ce froid peut parvenir jusqu'à l'intime de l'âme, du fait de la négligence qui entraîne la paralysie spirituelle: elle trouble la lumière du jugement, compromet la liberté d'esprit, accroît le dégoût de l'austérité, la crainte de la pauvreté. "**Le cœur se resserre, la grâce se retire**, la raison s'assoupit, l'esprit s'éteint, la ferveur retombe, la tiédeur s'installe, la charité fraternelle se refroidit; on se laisse tromper par une fausse assurance; les vieilles habitudes reviennent".

Pour finir, on capitule et on ose faire "ce saut téméraire et honteux...du cloître dans le siècle, du paradis dans l'enfer".

Nous y reviendrons, assure Bernard.

Ce Sermon doit aussi s'adresser "aux religieux plus avancés et plus solides, "à la vigne qui a déjà fleuri". Ses fruits ne sont pas encore à l'abri des renards. Il faudra en dire encore quelque chose dans les Semons qui suivront.

M- Sermon 64

Le commentaire se poursuit autour de Ct 2, 15 et des "petits renards ravageurs des vignes"... Trois sections fragmentent cet exposé.

I- **Les diverses espèces de renards, c'est à dire des tentations subtiles: Bernard en cite quatre.**

L'auteur est fidèle à sa promesse de poursuivre l'investigation.

- Les renards, ce sont les tentations. Au Sermon précédent, Bernard avait dit (§4), que "le pire des renards, c'est la détraction cachée, le flatteur mielleux"; ce sont "ceux qui nous sont hostiles sans raison, ceux qui s'en prennent à notre âme"... Ici, il les identifie aux tentations; tentations qui nous sont nécessaires pour nous engager à "lutter selon les règles" (2 Tm 2, 5) dans le combat spirituel, sachant que "tous ceux qui veulent vivre saintement dans le Christ, souffriront la persécution" (2 Tm 3, 12).

- Les tentations sont diverses selon la diversité des âges:
 - au début (lors du noviciat) les tendres fleurs des nouveaux plans sont menacées par le froid (voir Sermon 63, 6).
 - pour les progressants aux occupations plus saintes, l'ennemi n'ose pas s'y opposer ouvertement; ses embûches sont rusées, et certains furent néanmoins "terrassés par les ruses des renards" (§1). L'espoir trompeur de quitter le monastère "pour gagner les siens" (apostolat familial), en a perdu plus d'un (§2): voilà un type de renardeau. Il y a d'autres renardeaux: celui qui est tenté de prêcher un peu partout, "ce qui lui paraît plus pur, plus fructueux, plus courageux" (que de vivre au monastère la vie commune): il craint de contredire l'Évangile s'il ne "prêche pas sur les toits ce qu'il a entendu au creux de l'oreille". Paul a dénoncé ce type de tentation qui "fait tomber sous la condamnation portée contre le diable" (1 Tm 3, 6). On ne s'attribue pas cet honneur (de prêcher); il faut y être envoyé (cf. RM 10, 15). Prêcher en public ne convient pas à un moine, n'est pas expédient pour un novice, et n'est pas permis "à qui n'en a pas reçu la mission".
 - "Reconnais à travers ces exemples "le renardeau trompeur",...un mal déguisé en bien".
 - pour "les religieux fervents", se présente un autre renardeau: la solitude du désert les a tirés du monastère; ils se sont attiédés, relâchés, dissolus. Cet "ermite" fuyant la vie commune pensait trouver plus de fruits spirituels dans la solitude; sa pensée lui semblait bonne; l'issue lui a montré que cette pensée était "un renard ravageur".
 - autres types de renardeaux: l'attitude de certains qui perturbent la vie de la maison. "L'abstinence voyante et superstitieuse de certains d'entre nous, les rend insupportables à tous et leur rend insupportables tous les autres" (§5).
 - Cette "discorde générale" est en fait "la ruine de leur propre conscience". Elle est aussi le ravage de la grande vigne que le Seigneur a plantée (cf. Ps 79, 16), c'est à dire l'unanimité de tous. "Quel qu'il soit, il subira sa condamnation" (Ga 5, 10).

II- Pourquoi est-il commandé d'attraper les renards plutôt que de les tuer ou de les chasser? Pourquoi sont-ils appelés petits?

Ils sont petits non par la méchanceté (*malitia*) mais par leur subtilité (*subtilitas*). L'animal (le renard) est rusé par nature, et empressé à nuire en cachette. Il désigne ainsi certains vices subtils qui se couvrent de vertus - La Rochefoucauld ne disait-il pas: "l'hypocrisie est l'hommage que le vice rend à la vertu"...

Ce sont soit de vaines pensées humaines, soit des suggestions venant des mauvais anges qui, sataniques, se déguisent en anges de lumière (cf. 2 Co 12, 2). Il convient de les attraper, non de les tuer, "pour que ces mauvaises pensées soient prises au piège de leur ruse" (cf. Jb 5, 13). "La fraude découverte et la fausseté reconnue, le petit renard est attrapé!"

C'est là, déjà, toute une pédagogie et une doctrine du discernement des esprits que Jean de la Croix développera par la suite: "**une fois reconnue, la ruse ne peut plus nuire**" ; et c'est encore lorsqu'ils sont petits que ce discernement doit s'opérer: plus développés, ils seraient plus nocifs et plus difficiles à attraper.

III- Les renards, ce sont aussi les hérétiques. Qu'est-ce que les attraper? Et pour qui l'Époux nous demande-t-il de les attraper?

Selon l'allégorie, les vignes sont les Églises, les renards, les hérésies (ou les hérétiques eux-mêmes). Donc, il faut attraper les hérétiques plutôt que de les mettre en fuite; les attraper par des arguments réfutant leurs erreurs, non par les armes (*capiantur non armis sed argumentis*). Voilà

peut-être qui nuancerait le *compelle intrare* augustinien, encore que l'évêque d'Hippone n'ait nullement fait de cet ultime moyen coercitif un principe de gouvernement ecclésiastique.

Ce § III, 8 fait le point de la doctrine apologétique de Bernard, vis à vis des contradicteurs de la foi. "Amour et vérité se rencontrent; Justice et Paix s'embrassent" (Ps 84, 11). L'Epoux commande à l'épouse - l'Eglise catholique - de gagner ces renards, de convaincre et de convertir. En cas de dénégation complète et de refus total, "il vaut mieux le chasser (l'hérétique), à mon avis, ou même le mettre dans les liens (*aut etiam religatur*: c'est à dire le faire emprisonner), plutôt que de le laisser ravager les vignes"...

Celui qui dans ce combat a clairement et nettement distingué le vrai du vraisemblable, a réalisé une œuvre utile. Il a attrapé le renard, "même si ce n'est pas pour le sauver; il l'a attrapé pour l'Epoux et pour l'épouse". "C'est la joie du Seigneur que notre fermeté" (Neh 8, 10).

L'Epoux ne dit pas - note Bernard - "Attrapez-moi les renards"..., mais "Attrapez-nous les renards". "Celui qui est sans compagnon emploie les mots du compagnonnage". **Il a préféré dire "nous", car il met sa joie dans la communion:**

"Ô Douceur! Ô Grâce! Ô Force de l'Amour! Est-ce ainsi que notre souverain à tous s'est fait l'un de nous tous? Qui a fait cela? L'amour, oublieux de sa dignité, riche en bonté, puissant en affection, efficace en son pouvoir de persuasion. Quoi de plus violent que l'amour? Il triomphe de Dieu (en se présentant comme Epoux). Et pourtant, quoi de moins violent? Il est l'amour. Je te le demande: quelle est cette force assez violente pour remporter la victoire, et se laissant assez vaincre pour souffrir violence? Enfin, "il s'est anéanti lui-même" (Ph 2, 7), pour que tu saches ceci: c'est par l'amour que la plénitude s'est répandue, que la hauteur s'est aplanie, l'unicité singulière a fait alliance. Ô admirable Epoux, avec qui donc es-tu entré dans une communion si intime? 'Attrapez-nous', dit-il. Pour qui avec toi? Est-ce pour l'Eglise des nations (cf. RM 16, 4). Elle est composée d'hommes mortels et pécheurs. Nous savons qui elle est. Mais Toi, 'qui es-tu' (Jn 1, 19), amoureux si fervent et si empressé de cette Ethiopienne? Certes, tu n'es pas un autre Moïse, mais plus que Moïse. N'est-ce pas toi qui est 'le plus beau des enfants des hommes' ? (Ps 44, 3). C'est trop peu dire: 'Tu es le lumineux éclat de la vie éternelle' (Sg 7, 26), 'l'image resplendissante de la substance de Dieu' (Heb 1, 3). Enfin, Tu es au-dessus de tout, Dieu béni dans les siècles (RM 9, 5)".

N- Sermon 65

Bernard poursuit ici son commentaire de Ct 2, 15 concernant "les renards ravageurs des vignes", mais en actualisant l'interprétation puisqu'alors des hérétiques à Toulouse et à Cologne malmènent l'Eglise. Le Sermon 66 poursuivra le débat en s'efforçant de désamorcer la doctrine hérétique.

I- Des hérétiques nouveaux - ceux de Toulouse en particulier - sont désignés par le nom de "renards", parce qu'ils cachent leur secte par le parjure.

C'est déjà le troisième Sermon sur le sujet: c'est dire l'importance de l'enjeu. Bernard va sortir du cadre communautaire claravalien pour élargir la perspective à l'Eglise universelle.

"Notre vigne particulière", dit-il, "c'est nous-mêmes" (la Cté de Clairvaux). Mais il y a aussi "la vigne du Seigneur", tous les membres de l'Eglise dont il va être question dans les Sermons 65 et 66. Ainsi, Bernard distingue-t-il la vigne particulière et la vigne commune. S'il se soucie de cette dernière, c'est qu'une multitude la ravage alors que peu la défende, et que la défense s'avère difficile.

Historiquement parlant, on doit reconnaître que l'Eglise a été contestée, qu'elle a eu en elle des "renards", mais qu'elle les a toujours repérés et attrapés; car "l'erreur publiquement réfutée ne

repousse plus, et la fausseté mise à jour ne peut plus croître".

Que faire - quant à nous - devant ces renards "très pervers" qui se glissent furtivement sans vouloir se montrer? La même intention se repère chez tous les hérétiques: "tirer gloire de la singularité de leur doctrine".

Mais l'hérésie du moment (celle de Cologne, semble-t-il) "se repaît des torts qu'elle cause à autrui sans se soucier de sa propre gloire". D'où sa perversité. Devant le tribunal qui le juge, l'hérétique refuse de prêter serment s'appuyant sur Mt 5, 34-35 ("Ne jure ni par le ciel, ni par la terre"). Il n'est pas permis de jurer, mais il considère de son droit de se parjurer "pour ne pas divulguer le mystère", disent-ils. Ils reconnaissent en cela qu'ils ne sont pas de l'Eglise, puisqu'ils ne veulent pas révéler la Parole, gloire de l'Eglise.

II- Comment ces renards sont surpris en cohabitation avec des femmes.

"Ô homme (hérétique)! Le mystère que tu caches est-il de Dieu ou non? S'il l'est, pourquoi ne le manifestes-tu pas? Pour sa gloire? Et s'il ne l'est pas, pourquoi mets-tu ta foi dans ce qui n'est pas Dieu?" Le "dialecticien" et scholastique Bernard apparaît ici en pleine lumière. Rien ne lui résiste dans la "diatribe": "qu'ils cessent donc de nier qu'ils sont hérétiques!

"Telle est la vérité immuable de l'Ecriture: 'La gloire des rois est de cacher la parole; la gloire de Dieu est de la révéler' (Pr 25, 2): admirable citation parfaitement appropriée. Et Bernard continue à décrypter l'erreur: "L'Evangile de Paul n'est pas voilé. Il n'est donc pas le vôtre (2 Co 4, 3). Vous n'êtes pas tous en tous points d'accord entre vous, bien que vous soyez tous en désaccord avec nous. Est-ce que ceux qui ont vécu corporellement avec le Sauveur ont tenu leur Evangile voilé? Au contraire, 'leur voix a retenti sur toute la terre' (Ps 18, 5)"... "Les Apôtres clament, vous, vous chuchotez (*illi clamant, vos susurratis*); eux parlent en public, vous dans les recoins". "Vous ne vous faites pas accompagner par de bonnes femmes - les Apôtres le faisaient; mais vous vous enfermez avec elles. Pourtant la compagnie publique est moins suspecte que la cohabitation... Et tu veux être tenu pour continent? Vous, les compagnons de l'Epoux (cf. Ct 1, 6), 'attrapez-nous les petits renards, si rusés, et que nous poursuivons en vain"...

Bernard parle d'une "dévastation toute récente de la vigne, sous des apparences trompeuses". Il s'agit-là des hérésiaques de la région de Cologne, semble-t-il, recrutés parmi des tisserands...

III- Comment attrape-t-on ces renards, s'ils n'écartent pas le scandale lorsque cela est en leur pouvoir?

La société de ces gens hérétiques, sortis de l'Eglise, cohabitent avec les femmes. D'où la question qui se pose: "Si tu cohabites avec une femme avec laquelle tu n'es pas marié, comment ta continence peut-elle être en sûreté avec elle? L'Eglise interdit la cohabitation entre homme et femme à ceux qui ont fait vœu de continence. Si tu ne veux pas scandaliser l'Eglise, chasse cette femme"...

Mais le plaignant reprend: "quel passage de l'Evangile me l'interdit?", diras-tu. "L'Evangile interdit formellement de provoquer le scandale (Mt 18, 6-7.17). Ne pas écarter la femme avec laquelle tu cohabites, c'est ne pas écarter le scandale et se montrer désobéissant vis à vis de l'Eglise.

Bernard conclut: "Nous avons attrapé le renard en débusquant sa ruse" (cf. Tt 3, 10-11). "Controverses et débats sont tout à fait impossibles avec ces gens-là; dans leurs affirmations, rien de nouveau; ils ressassent ce que disaient les anciens hérétiques, réfutés par les "docteurs"...

O- Sermon 66

Bernard poursuit son investigation sur "les nouveaux hérétiques", ces "renards à attraper", en les réfutant au plan de la doctrine. Le débat s'élargit donc bien au-delà de la Communauté de Clairvaux.

C'est un Sermon très abondant: 14 §§, cinq sections.

I- Toujours à propos des nouveaux hérétiques: ce sont ceux notamment dont l'Apôtre dit qu'ils "profèrent le mensonge avec hypocrisie" (cf. 1 Tm 4, 1-3).

"Attrapez-nous les petits renards qui ravagent les vignes" (Ct 2, 15). Bernard se dit "aux prises avec ces renards-là".

Non contents d'être hérétiques, "ils veulent encore être hypocrites"; "le péché se déploie donc dans toute sa virulence de péché" (RM 7, 13). "Ils se vêtent en brebis pour dépouiller les brebis et spolier les béliers". Double méfait qui revient à "ravir la foi aux peuples et les peuples aux prêtres".

"Brebis par leur aspect, ils sont renards par ruse et loups par leurs actes et leur cruauté. **Ils abusent les autres par la simulation du bien, maquillent les vices par le fard des vertus.** Ils appellent religion l'impiété de la superstition. Et **pour couvrir leur honteuse conduite, ils se sont parés du vœu de continence**".

Bernard laisse entrevoir ici sa conception augustinienne et réductrice de la sexualité: "**la liaison du mariage est la seule qui justifie l'aspect honteux de l'acte sexuel**" (§ 1). Il s'appuie sur S. Paul (1 Tm 4, 1-3), mais sans pour autant dire le mariage mauvais: l'Eglise en a fait un sacrement, et S. Augustin a écrit un *De bono coniungii* (Du bien qu'est le mariage). Mais contradiction dans la position des hérétiques: ils "interdisent le mariage" et "justifient la cohabitation".

D'où vient leur hérésie, se demande l'abbé de Clairvaux? Les hérésies anciennes avaient toutes un homme pour maître: Manès, Sabellius, Arius, Eunome, Nestorius... Leur hérésie à eux vient "par la suggestion et la ruse des démons qui profèrent le mensonge avec hypocrisie et qui interdisent le mariage" (cf. 1 Tm 4, 2-3): "Ils feignent de dire par amour de la chasteté ce qu'ils ont bien plutôt inventé pour attiser et pour multiplier les honteux plaisirs" (§ 3).

Ils sont "bêtes": ils ne voient pas que "condamner le mariage c'est lâcher la bride à toutes les impuretés", à moins qu'ils ne "prennent plaisir à la perdition des hommes".

II- Comment ils condamnent le mariage; quelques uns le permettent seulement à ceux qui sont vierges. Que peut-on leur rétorquer?

"Rare est la continence sur la terre; ce n'est pas pour un si maigre profit que la plénitude divine s'est anéantie jusqu'à descendre sur la terre. "Si notre renardeau (l'hérétique) ne met aux cieus que les gens continents, le salut est perdu pour la très grande majorité; s'il y met toutes les impuretés en même temps que les gens continents, c'est l'honnêteté qui est perdue". Mais, il est bien plus juste que le renard périsse, ne pouvant plus sortir ni par-ci ni par-là, enfermé à perpétuité dans la tanière qu'il s'est aménagée (cf. Ps 7, 16; "il tombera dans le trou qu'il a fait!").

Bernard revient ensuite au texte fondamental de Gn 1, 26-27 et à Mt 19, 6: "Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni" (§ 4). Les hérétiques prétendaient que le mariage n'était permis qu'aux seules personnes vierges. Notre Docteur s'insurge en relisant l'Ecriture (cf. 1 Co 7, 39), et reproche à l'hérétique de "raccourcir la main du Seigneur" (Ep. 5, 18): "Pourquoi réserves-tu à la personne vierge ce qui a été accordé au sexe? Ce qui est permis et profitable, un hérétique l'interdit?".

III- Les aliments qu'ils estiment impurs. Ils disent pouvoir consacrer le corps du Christ, et se donnent le nom d'apostoliques.

L'abstinence est bonne, et l'Apôtre la pratique. Mais "ils (les hérétiques) la pratique avec une intention hérétique". D'une réparation pour mes péchés, ils en font une superstition impure" (§ 6). Et Bernard reprend tout le Dossier de S. Paul sur la question (voir 1 Co 9, 27; Ep. 5, 18; 1 Tm 5, 23).

Les hérétiques s'abstenaient de tout ce qui a été procréé par génération, en particulier le lait et les laitages (voir Lettre 3 d'Evervin de Steinfeld:

"Si comme les manichéens, tu mets des bornes à la générosité de Dieu, bien loin de louer ton abstinence, je détesterais ton blasphème; car tu refuses avec ingratitude ce que Dieu a créé et nous a donné 'pour que nous le prenions avec action de grâces' (1 Tm 4, 3).

Tout est pur pour les purs (Tt 1, 15). Rien n'est immonde, sinon pour celui qui l'estime immonde"... (§ 7).

Ils se targuent aussi d'être le corps du Christ, eux et eux seuls; ils sont même persuadés "qu'ils ont le pouvoir de consacrer chaque jour à leur autel le corps et le sang du Christ pour s'en nourrir et devenir eux-mêmes corps du Christ et ses membres... Ils se donnent le nom *d'apostoliques* (§ 8).

Ceux qui s'efforcent d'enlever au Christ son grand héritage de toutes les nations, s'en excluent plutôt eux-mêmes.

IV- Ils disent qu'il ne faut pas baptiser les petits enfants, ni prier pour les morts, ni demander le secours des saints. Bernard réfute leurs thèses.

Aux détracteurs des catholiques, Bernard reproche trois choses:

- Ils se moquent de nous parce que nous baptisons les petits enfants;
- ... parce que nous prions pour les défunts;
- ... parce que nous invoquons l'intercession des saints.

"Ils sont pressés de bannir le Christ de toutes les catégories de l'humanité, de l'un et de l'autre sexe: des adultes et des enfants, des vivants et des morts (§ 9).

L'argumentation de Bernard en faveur du baptême des petits enfants est bien ciblée:

"Qu'importe qu'un petit enfant ne puisse pas parler en sa propre faveur? La voix du sang de son frère - et de quel Frère (le Christ - crie en sa faveur, de la terre vers Dieu. Sa Mère l'Eglise, elle aussi, se tient à ses côtés et crie pour lui... L'innocence du pauvre crie, l'ignorance du petit crie, la faiblesse du condamné crie. Ainsi tout ceci crie pour lui: le sang du frère, la foi de la mère, le délaissement du pauvre et la pauvreté du délaissé. Et on crie vers le Père. Or le Père ne peut pas se renier lui-même" (cf. 2 Tm 2, 13: Paul le dit du Christ).

"Le manteau de la foi est-il si court qu'il ne puisse couvrir ensemble la mère et l'enfant? Grande est la foi de l'Eglise. Serait-elle moindre que la foi de la Cananéenne qui fut suffisante, c'est certain, pour elle-même et pour sa fille?... Femme grande est ta foi! Qu'il t'advienne selon ta demande! "(Mt 15, 28).

Bernard renvoie encore à Lc 5, 19 mettant en évidence la foi des porteurs du paralytique, confirme He 11, 39: "Sans la foi, impossible de plaire à Dieu", et Mc 16, 16.

"Les secours de ceux qui sont déjà parvenus au but, ne manqueront jamais à ceux qui sont encore en chemin". Le Christ n'est-il pas le Seigneur des vivants et des morts? (cf. RM 14, 9).

De plus, avec l'Eglise, Bernard croit en une rémission possible après la mort (doctrine du "purgatoire" ou de la purification *post mortem*) - § 11. A preuve, Mt 12, 32 où Jésus parle d'une "rémission dans le monde à venir". L'Espérance est donc ouverte.

V- Ils méprisent les ordres et les décrets de l'Eglise et, une fois démasqués, acceptent la mort pour leur secte avec une obstination acharnée. Réfutation de leurs attitudes.

Pour ces hérétiques qui ne reconnaissent pas l'Eglise, dénigrent ses ordres, et méprisent les sacrements, "les papes, les évêques, les prêtres, sont des pécheurs, disent-ils: ils ne sont donc pas en état d'administrer les sacrements ni de les recevoir...; être à la fois évêque et pécheur n'est pas compatible, selon eux. *Falsum est*, proteste Bernard: "C'est faux!".

Pour réfuter cette thèse, il choisit plusieurs exemples: **Caïphe** était Grand-Prêtre (l'équivalent

de l'évêque), pécheur puisqu'il prononça la sentence de mort contre le Seigneur, et pourtant il prophétisa (cf. Jn 11, 51). **Judas** était apôtre, l'un des Douze choisi par Jésus; il était avide et scélérat: Jésus reconnaissait en lui "le diable" (Jn 6, 71): apôtre et diable. "Comment peux-tu nier, hérétique, qu'un pécheur puisse être évêque? **Les scribes et les pharisiens**, grands pécheurs, eux aussi, siégeaient sur la chaire de Moïse, et Jésus demande de "faire ce qu'ils disent" (Mt 23, 3)...

"Tous ces gens (les hérétiques) qui profèrent le mensonge avec hypocrisie font croire au peuple des doctrines perverses. Ils préfèrent mourir plutôt que de se convertir: 'leur fin sera leur perte'" (Ph 3, 19).

Par association d'idées, Bernard voit dans les queues des renards auxquelles Samson met le feu pour incendier les champs de blé des Philistins, une préfiguration de ces "hérétiques endurcis". Quelques uns ont été **attrapés**; soumis aux ordales de l'eau, ils ont été convaincus de mensonge (voir note 1, SC 472, p. 362), et ont été massacrés par la foule. Pourtant, ce n'est une approbation du commentateur: "Nous n'approuvons pas ce zèle, car il faut persuader la foi, non pas l'imposer" (§ 12). Mais il ajoute: "Pourtant, mieux vaut assurément les punir par le glaive que de les laisser entraîner bien des gens dans leurs erreurs..., le glaive de celui qui ne le porte pas en vain". L'autorité est au service de Dieu pour manifester sa colère envers les malfaiteurs (cf. RM 13, 4). Bernard justifie par là les exécutions faites par le bras séculier.

"Rien de commun", répond Bernard à Evervin (Lettre 2), "entre la constance des martyrs et l'opiniâtreté de ces gens-là" (§ 13).

Trêve de paroles contre ces gens insensés et obstinés, notre moraliste regrette que certains trouvent une protection auprès d'évêques qui devraient pourtant les poursuivre. "Le moyen de les démasquer, c'est de les séparer, hommes et femmes, puisqu'ils se déclarent 'continents', et, à obliger les femmes à vivre avec d'autres femmes ayant prononcé le vœu de chasteté, et les hommes avec d'autres hommes ayant le même propos"... S'ils n'y consentent pas, ils seront retranchés de l'Eglise qu'ils scandalisent par une cohabitation suspecte et interdite. Cela suffit pour démasquer les ruses de ces renards!...

P- Sermon 67

"Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui" (Ct 2, 16a)

Seule la première partie du verset sera commentée dans les Sermons 67, 68 et 69. Ce n'est qu'avec le Sermon 70 que se poursuivra le commentaire de Ct 2, 16b: "Le Bien-aimé... qui nourrit (son troupeau) parmi les lis". C'est dire l'importance attachée par S. Bernard à ces simples mots en lesquels se condense toute l'essence du Cantique: *Ipsa mihi, et ego illi*.

Le Sermon 67 est structuré en six sections; 12 §§ au total.

I- **A qui parle l'épouse en disant: "Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui"? La parole de l'Epoux est comparable à un festin.**

"Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui". Parole de l'épouse qu'il convient d'expliquer en s'appuyant sur le Verbe lui-même puisqu'il est notre "porte-parole" (*ipse fuerit Dux Verbi*; cf. Ac 14, 11). En cette parole, il y a, dit Bernard, "autant de richesse de sens et de profondeur mystique que de douceur de grâce" (ou de tendresse gracieuse; cf. § 1). "Douce à l'oreille, elle charme le cœur; par la richesse de son sens, elle nourrit l'âme; par la profondeur de sens mystique, elle guérit merveilleusement l'enflure d'une science orgueilleuse"... "Mon Bien-aimé est à moi", dit l'épouse, "et moi à lui". Parole toute simple parce que douce à l'oreille...

De qui parle-t-elle? De son Bien-aimé: c'est évident.

A qui parle-t-elle? Ce n'est pas au Bien-aimé puisqu'il est absent; la preuve, c'est que bientôt, elle s'écriera: "Reviens, mon Bien-aimé!" (Ct 2, 17). Le Bien-aimé s'étant absenté, l'épouse continue de parler de lui puisqu'il **n'est jamais un absent pour elle**. "Elle a retenu sur ses lèvres celui qui ne saurait s'éloigner de son cœur"... "la bouche par le de l'abondance du cœur" (Lc 6, 45). "L'épouse parle de son Bien-aimé... parce qu'elle aime beaucoup (cf. Lc 7, 47).

A qui parle-t-elle donc de celui qu'elle aime? Peut-être aux jeunes filles qui restent proche de leur mère, l'Époux parti.

II- Ce passage se comprend mieux si l'épouse se parle à elle-même. Quelle est la raison de ce propos incomplet?

L'épouse se parle plutôt à elle-même: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à lui". Le discours reste inachevé; celui qui l'écoute est en suspens. **Il n'est pas informé mais rendu attentif.**

Que veut-elle dire par ces mots "Lui à moi, moi à Lui (*Ipse mihi, et ego illi*)?"

"Âme sainte, qu'est pour toi Celui qui est à toi? T toi pour Lui? Quel est ce don mutuel de vous-mêmes que vous vous faites l'un à l'autre avec tant de familiarité et de bienveillance?... Lui es-tu la même chose que Lui à toi, ou autre chose? Est-ce que 'ton secret est à toi? (Is 24, 16; cf. SCt 23, 9; 59, 5)... **C'est l'affection qui a parlé et non l'entendement** . Si elle parle, ce n'est pas pour s'exprimer, mais pour ne pas se taire. Elle parle de l'abondance du cœur...

...Tout ce qui lui monte aux lèvres sous l'impulsion de l'amour, elle ne l'énonce pas, elle **l'éructe**" (*non enuntiat sed eructat*) - cf. Ps 44, 2.

En relisant le Cantique depuis le début, est-il une parole venant de l'Époux et adressée à l'épouse qui est une telle prégnance de sens et de ferveur amoureuse - se demande S. Bernard - qu'ici dans ce passage? D'où **l'éructation** qui permet de proférer l'inexprimable, à la manière du Psalmiste (cf. Ps 44, 2).

III- La parole de l'épouse est comme une éructation. Goût et odorat: ce que le juste goûte, le pécheur en respire le parfum.

"Ce propos" - commence par dire notre commentateur - "n'a aucune cohérence; il contredit les conventions du langage". En effet, c'est une **éructation**:

"Pour moi, Seigneur Jésus, cette éructation a pour moi une agréable odeur. Elle me remet en i respiré mémoire l'abondance de Ta Douceur"...; dans cette parole, j'ai respiré "un indicible effluve de Ta Bonté et de Ton Amour: *Ipse mihi, et ego illi*".

Seront alors citées d'autres éructations des Prophètes: Isaïe, Jérémie: "Il est bon d'attendre en silence le salut du Seigneur" (Lm 3, 26); David (cf. Ps 44, 2; et le § 7 l'étendra à tous les Psaumes).

IV- Autre signification de l'attente: c'est le juste qui attend; le pécheur, lui, n'attend rien. L'éructation de David, de Jean, de Paul.

"Le juste attend, et celui qui possède, c'est lui le bienheureux!" Abraham, le juste, attendit de voir le jour du Seigneur, et il l'a vu. Il n'a pas été déçu dans son attente. Il Le vit, et s'en réjouit (cf. Jn 8, 56). Les Apôtres aussi sont des hommes de l'attente de leur Seigneur (cf. Lc 12, 36).

Tous les Psaumes de David sont des éructations. Jean, l'Apôtre, apporte par l'éructation de son Prologue à l'Évangile, le parfum de l'éternité du Verbe et de sa génération... Nombreuses aussi sont les éructations de Paul, lui "la bonne odeur du Christ" (cf. 2 Co 2, 14-15).

V- Ce qui est sous-entendu par ces paroles. L'ordre différent des paroles de l'épouse et de celles du Prophète (le Psalmiste).

"Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui" (Ct 2, 16a). Aucun doute: "C'est l'amour mutuel de deux amants qui flamboie dans ce passage"... "Suprême bonheur de l'une et merveilleuse complaisance de l'autre". Il faudrait avoir mérité d'expérimenter soi-même quelque chose de semblable pour en parler. Et ils sont peu nombreux ceux qui peuvent dire avec Paul: "Contemplant à visage découvert la gloire de Dieu, nous sommes transformés en cette même image, de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Seigneur" (2 Co 3, 18).

L'épouse gardera son secret particulier (cf. Is 24, 16). L'intelligence en est seulement donnée aux simples (cf. Ps 118, 130). Et Bernard rapproche la parole du Ps 39, 2: "J'ai attendu, attendu le Seigneur, et il m'a prêté attention", de la parole de l'épouse (Ct 2, 16a). Attendre, c'est se voir prêter attention de la part du Seigneur. Le sens est absolument le même chez le Prophète et chez l'épouse, même si les mots, chez le Prophète, sont déplacés par rapport à ceux de l'épouse. Cependant l'épouse le dit avec plus de justesse: elle reconnaît avoir été prévenue par la grâce du Bien-aimé. Jean le dit explicitement: "Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui, le premier, nous a aimés" (1 Jn 4, 10). Mais, par ailleurs, le Prophète reconnaît aussi la prévenance de la grâce lorsqu'il dit: "Mon Dieu me préviendra de sa miséricorde" (Ps 58, 11; Ps 78, 8).

VI- La grâce qui prévient et la grâce qui suit.

En Ct 6, 2, l'épouse inversera la formule, remarque Bernard: "Moi à mon Bien-aimé, et mon Bien-aimé à moi". Pourquoi cela? Pour montrer qu'elle est davantage pleine de grâce lorsqu'elle a tout donné à la grâce, lui attribuant et le commencement et la fin de l'action amoureuse. "Il faut que la grâce cède la place au mérite". La grâce me rend à moi-même "gratuitement justifié et délivré de la servitude du péché (cf. RM 3, 24 et 6, 22). Car, "là où est l'Esprit, là est la liberté" (2 Co 3, 17).

Le § 11 est une invective proférée visant la Synagogue qui, voulant se justifier elle-même, dût céder la place à l'Eglise accueillante à la grâce et objet de la grâce. "Tu as été fiancée dans la foi et dans la justice qui vient de la foi, et aussi dans la miséricorde et la bonté"; L'épouse reconnaît tout cela: et la grâce prévenante et la grâce qui suit. "Mon Bien-aimé à moi, m'a prêté attention", propose de lire Bernard, en faisant une suture entre Ps 39, 2 et Ct 2, 16a. Il s'en expliquera dans le Sermon suivant.

Q- Sermon 68

Nous trouvons ici la suite du commentaire de Ct 2, 16a, avec une insistance particulière sur la seconde partie du verset 16a: "Et moi, à Lui", où l'Eglise se reconnaît dans l'épouse: elle reconnaît que ses mérites lui viennent de l'Epoux et confesse avec sérénité sa "présomption".

Trois sections fragmentent l'exposé qui clôturera ainsi le groupe des Sermons 51-68.

I- Quel grand soin l'Epoux prend de l'épouse, et inversement, l'Epoux ne prend soin que de l'épouse.

Bernard exprime d'abord sa joie ressentie à la méditation de ce verset, constatant que **l'Epoux porte attention à l'épouse.**

Quel est l'Epoux? Quelle est l'épouse? "Lui, c'est notre Dieu" (Ps 47, 15). "Elle, c'est nous - si j'ose dire - avec la multitude des captifs que Lui-même connaît". Bernard se refuse donc à circonscrire trop étroitement l'Eglise: qu'elle élargisse donc "l'espace de sa tente", pour accueillir

tous ses enfants. **Nous sommes donc ceux à qui Dieu prête attention** : Réjouissons-nous! (*Gaudeamus!*). Quelle disparité, pourtant! Une disparité sur laquelle insistera S. Bernard, alors que Guillaume, son ami de toujours, mettra l'accent sur le fait que cette intimité d'union entre l'âme croyante et le Verbe est de même nature (*caritas est*) que celle qui existe entre le Père et le Fils, dans la communion de l'Esprit (voir, Paul Verdeyen, "La théologie mystique de Guillaume de S. Thierry", *passim*).

"Que veut dire alors"- poursuit Bernard - "cette comparaison entre des êtres si dissemblables?" Réponse: ou bien l'épouse se glorifie sans mesure, ou bien l'Epoux aime sans mesure (*aut illa immensum gloriatur, aut is immensum amat*) - § 1.

- "Mon Bien-aimé est à moi!" Elle le revendique comme un dû, et répond à son amour en le traitant presque en égal; elle prétend même lui rendre la pareille: "Et moi, à Lui!" Prononcer les deux paroles ensemble, n'est-ce pas le comble de l'audace.

- Grande est en effet l'audace "d'un cœur pur, d'une conscience droite, et d'une foi sans détour" (1 Tm 1, 5). "Il me prête attention" (Ps 39, 2), le Roi de l'univers! Sans la citer explicitement, Bernard pense sans doute intuitivement au passage de l'Annonce faite à Marie, en Luc 1, passage qu'il a tellement contemplé (cf. Homélie sur le *Missus est*): "Réjoui-toi, Marie, le Seigneur est avec toi"... "Le Seigneur s'est penché sur la pauvreté de sa servante"... Oui! "L'Eglise des élus" a cette audace (cf. 2 Tm 2, 5). Elle sait que Lui-même prend soin d'elle, et elle décharge donc sur Lui toute son inquiétude (cf. Ps 54, 23; 1 Pi 5, 7). Car la brebis retrouvée n'a pas seulement été reconduite au troupeau, mais le Berger l'a ramenée sur ses épaules (cf. Lc 15, 5-7; voir Is 49, 15). "Les yeux du Seigneur se posent sur les justes" (Ps 33, 16); et qu'est-ce que l'Eglise sinon l'assemblée des justifiés par la foi? Qu'est-elle sinon "la race de ceux qui cherchent le Seigneur, qui recherchent sa Face" - cf. Ps 23, 6; *Serm.III/Moisson. III/ Travail de la moisson*, § 4).

- "**Lui me donne grâce sur grâce; moi, je Lui rends 'grâces de sa grâce'**" (cf. Jn 1, 16). "Lui me libère, moi, je l'honore". Telle est l'Eglise!

II- La fin de toutes choses dépend de l'état et de l'achèvement de l'Eglise.

Mais Bernard demande à ses frères moines s'il y a quelqu'un parmi eux à qui l'on puisse appliquer ces paroles audacieuses de l'épouse: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi, à Lui"?

L'Eglise répond-il en bref, unique épouse, est très chère à l'unique Epoux, et "c'est pour en rassembler un grand nombre en cette unique Eglise que Dieu a fait et enduré tant de choses" (§ 4, très ecclésial, où se condense toute l'Ecclésiologie de S. Bernard).

Non seulement Dieu a cherché cette épouse, mais il l'a rachetée du sang du Rédempteur. Si, à son habitude, elle présume encore davantage, c'est qu'elle n'ignore pas que le Seigneur a besoin d'elle (cf. Mt 21, 3: comme l'ânon de Bethphagé...). Pourquoi? Et Bernard cite, de mémoire, le Ps 105, 5:

"Pour voir le bonheur de ses élus;
Pour se réjouir de la joie de son peuple;
Pour se glorifier avec son héritage".

Belle définition de l'Eglise-épouse: assemblée des élus, Peuple de Dieu et son héritage. Et de "médiocre", cette œuvre doit devenir "parfaite", car "c'est de l'état de son achèvement que dépend la fin de toutes choses" (*de statu et consummatione Ecclesiae finis omnium pendet*). Sans l'Eglise, poursuit-il, Patriarches et Prophètes ne parviendraient pas à la perfection (cf. He 11, 40). "Ôte l'Eglise, et la gloire même des saints anges sera boiteuse à cause de leur nombre incomplet (cf. SCt 53-54), et "la Cité de Dieu ne pourra pas se réjouir de sa plénitude", sans que tous les fidèles, anges et hommes, soient réunis (voir S. Augustin, "La Cité de Dieu", Livres XI et XII).

- Comment s'accomplira donc le dessein de Dieu et le mystère de sa volonté, "le grand mystère

de la piété" (cf. Ep. 1, 5; 3, 9; RM 9, 21; Ep. 1, 9; 1 Tm 3, 16), se demande Bernard ? Pour lui, il faut que le ciel soit rempli pour donner à Dieu toute la gloire possible, et que tous "chantent en présence des anges" (Ps 137, 1). Il va même jusqu'à dire: "**Les cieux n'ont connu la joie plénière que par les enfants de l'Eglise, lorsque les humiliés et ceux qui ont connu le malheur sont entrés dans la gloire**" (cf. Ps 89, 15). Il est vrai, "la joie vient après la tristesse, le repos, après la peine, le port après le naufrage"...la sécurité après avoir eu très peur. "Etre passé de la mort à la vie double l'attrait de la vie" (cf. 1 Jn 3, 14).

- Bernard va très loin dans l'usage du paradoxe: "Grâce à moi, au ciel, les esprits bienheureux jouiront de ma béatitude en consentant à reconnaître qu'ils en jouissent par la charité", puisque les anges prennent plaisir au repentir du pécheur" (que Bernard reconnaît être; cf. Lc 15, 10). "Mes larmes font la joie des anges; que ne leur fera pas ma joie?" (cf. Ps 65, 12).

III- Les mérites et la présomption de l'Eglise. D'où viennent ses mérites?

Pourquoi l'Eglise devrait-elle se soucier de ses mérites puisque le dessein de Dieu lui fournit des raisons plus solides et plus sûres de se glorifier? "Dieu a fait ce qui doit advenir" (cf. Sir 3, 15; 'Dieu se souviendra de toi au jour de ton épreuve, et comme glace au soleil, tes péchés disparaîtront', selon la traduction de la B.J.). "*Faciet!* répète Bernard, *Faciet!* Il le fera!

- Autre question: Sur quels mérites fondons-nous l'espérance de ces biens? "Question inutile, affirme lui-même celui qui la pose. Car, "**ce n'est pas à cause de nous, mais à cause de Lui, que Dieu fera notre béatitude. L'enfant baptisé n'est pas dépourvu de mérites: il a les mérites du Christ!**" . Et toi, adulte, "les mérites que tu as t'ont été donnés; espères-en le fruit: la miséricorde de Dieu". Et **c'est mériter que de ne pas présumer de soi**. L'Eglise présume son salut avec d'autant plus d'assurance qu'elle ne présume pas d'elle-même. Quels seraient **les sujets de se glorifier? Les nombreuses miséricordes du Seigneur!** (cf. SCt 61, 4-5; Ps 118, 156).

- **La raison de la présomption de l'Eglise, c'est le décret de Dieu** (*cui ratio praesumendi Domini constitutio est*). Ces mérites de l'Eglise - qui sont ceux du Christ -, serait-il permis à une âme particulière de se les attribuer? Bien sûr; du moment qu'elle est "spirituelle et sainte" (*spiritualis et sancta*), les privilèges de cette immense foule catholique lui sont siens.

- "Comment cela peut-il se faire?" C'est la dernière question que pose Bernard. Il réserve sa réponse pour les prochains Sermons.

*

En suivant le volume 511 de l'édition des SC (2007), nous abordons maintenant la dernière partie du Commentaire de Bernard de Clairvaux sur le Cantique des Cantiques. Pour introduire cette dernière partie de notre "Lecture du Commentaire bernardin", nous ferons deux remarques: l'une concernant les questions de datation; l'autre qui a trait à la reconnaissance de points d'émergence situés en des Sermons en qui la critique littéraire et la piété mystique ont reconnu la particulière valeur. Mais, en fidélité à notre méthode d'approche, nous analyserons chaque Sermon, afin d'y relever les traits les plus saillants de l'œuvre de Bernard, sans exclusives.

A- Les questions de datation (situation dans le temps)

Les Sermons 67-68 ont été écrits vers 1145 (voir SC 472, Introd.). Le Sermon 80, faisant allusion au Concile (ou Synode) de Reims qui se tint en 1148, est à dater de cette époque. On peut ainsi conclure que les Sermons 69 à 80 furent rédigés entre 1145 et 1148, donc dans un délai très court.

Mais la chronologie de la vie de Bernard nous fait connaître l'encombrement de l'ultime partie de sa vie: 1148-1153. Après 1148, Bernard ne disposa que de très peu de temps pour avancer son Commentaire sur le Cantique: de 1148 à 1153, l'Abbé de Clairvaux ne put rédiger que 6 Sermons. Il dût prêcher la Seconde Croisade et garda toujours le sentiment d'être en partie responsable de son échec. Dès 1149, il entreprend la rédaction de son œuvre majeure, en cinq Livres: "La Considération", adressée au Pape Eugène III. On ne sera donc pas surpris de cette parcimonie dans l'écriture des Sermons sur le Cantique. Par contre, ce groupe des derniers Sermons est d'une densité littéraire, spirituelle et mystique exceptionnelle. Bernard semble avoir atteint-là la cime de son don littéraire et de sa fidélité à l'inspiration venant d'En-Haut. Le Sermon 86 qui met un terme à l'ouvrage, condense en un texte court l'essentiel de la doctrine spirituelle de Bernard relative à **l'amour spirituel**, à la relation existentielle de l'âme humaine avec Dieu.

B- Quelques points d'émergence

Dans l'introduction au volume 511, l'édition des SC, par la plume de Paul Verdeyen, souligne l'intérêt tout particulier de trois Sermons: SCt 71, 74 et 83.

- Le Sermon 71: C'est peut-être là "une controverse déguisée" entre Bernard et Guillaume de S. Thierry... Les **recensions de Clairvaux et de Morimond** donnent un texte plus long, plus développé que la **recension anglaise et médiane** qui abrège le texte original¹. Que s'est-il passé? Le texte abrégé permettait de passer sous silence les présupposés de la doctrine trinitaire de Bernard (rapportés par la recension Morimond-Clairvaux). Pour Bernard, précise P. Verdeyen, "l'unité humano-divine dans le Christ, mériterait à peine le nom d'unité par rapport à l'unité trinitaire" (Introd. p. 27). Bernard, selon notre auteur, "réduirait la rencontre amoureuse entre la créature humaine et son Dieu à une conformité de volonté". Lumière divine et intelligence humaine ne semblent donc pouvoir véritablement se rencontrer. Mais la lecture cursive de l'ensemble des *Sermones super Cantica*, nous convainc justement du **réalisme de l'amour du Verbe et de l'âme humaine**, qui n'a rien d'un amour de condescendance au rabais. Nous le verrons particulièrement souligné dans le Sermon 69, §§ 2-5. Comme toute thèse, la thèse du P. Verdeyen, majorant l'audace mystique de Guillaume au détriment d'une mystique bernardine de seconde zone, nous paraît, au degré de notre lecture intégrale du Commentaire où nous en sommes, excessive et basée finalement sur peu de textes. Le réalisme de l'amour de Dieu et de l'âme humaine nous semble, chez Bernard, tiré de l'Écriture même: c'est là sa force. Guillaume est plus dialecticien; l'Écriture est chez lui moins sollicitée. Ce réalisme est donc d'abord biblique et le Cantique en est l'expression majeure. Si, chez Guillaume, "l'homme devient par grâce ce

1 Pour la question des diverses recensions, voir notre Introduction, pp. 109-110.

que Dieu est par nature" (ce qui consacre le "réalisme" de l'amour de Dieu et de l'homme), Bernard n'en a pas moins des formules équivalentes, extrêmement fortes, elles aussi: à preuve le § 6 du Sermon 69 que l'on trouvera transcrit plus loin, et les deux Sermons 67-68 commentant Ct 2, 16a: "Mon bien-aimé, à moi, et moi, à Lui". Bernard lit l'Ecriture; il ne cherche pas à "sauvegarder la transcendance divine malmenée par Guillaume". Dieu se révèle tel qu'Il est, dans l'"économie du salut", c'est à dire qu'Il sauve en aimant, non par "sentiment", mais en allant jusqu'au "don du sang" versé par amour. Chez Bernard - comme chez Guillaume mais pas de moindre manière - transcendance et immanence divines se conjuguent absolument dans l'harmonie des relations entre Dieu et sa créature raisonnable. Et puis, pour achever de nous en convaincre, nous lirons plus loin le magnifique commencement du Sermon 83 sur "l'affinité de l'âme (humaine) et du Verbe", appelée par grâce à devenir l'épouse du Bien-aimé.

- Le Sermon 74 : Il est centré sur cette confiance de Bernard rapportant les "visites du Verbe" dont il fut l'objet. Bien sûr Bernard est ici très dépendant de prédécesseurs, S. Augustin en particulier. On s'en rendra compte en comparant **Conf. X, 27, 38 et SCt 74, 5**. Toute la théorie des "sens spirituels" - dont Origène est le premier à l'avoir esquissée - s'y trouve également reprise. Mais Bernard commence même, avant Ignace de Loyola, à esquisser des "règles du discernement spirituel", et - comme à l'accoutumée- en donnant l'Ecriture comme fondement: "Tout arbre bon donne de bons fruits; tout arbre mauvais donne de mauvais fruits" (Mt 7, 17-20). Et il renvoie au lieu par excellence du discernement: "le cœur de la conscience de l'homme".
- Le Sermon 83 : «L'épouse, c'est l'Eglise et toute âme zélée», nous a dit Bernard dès son premier Sermon (SC 1, 8); il y revient en SCt 80 en commentant Ct 3, 1 au "sens moral, après avoir dissipé les allégories" (coup de patte à Origène, probablement). Et dans le début du Sermon 83, il est affirmé avec une audace folle - celle de l'Ecriture!- que **les noces du Verbe-Dieu avec l'humanité de chacun sont proposées à tous!**

"De tous les mouvements de l'âme, l'amour est le seul qui permette à la créature de répondre au Créateur, sinon d'égal à égal, du moins dans une réciprocité de ressemblance" (SCt 83, 4). "Comment l'amour ne serait-il pas aimé?", se demande Bernard avant François d'Assise. C'est à la *Schola caritatis*, "à l'Ecole Spéciale de Charité" (cf. Guillaume de S. Th., "La nature et la Dignité de l'amour", IIIème Partie), que nous introduisent les Cisterciens.

- Le Sermon 86 : Il clôt magnifiquement et tout simplement l'ensemble - Bernard se doutait-il qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre alors? Et c'est pour commenter Ct 3, 1: "Dans mon petit lis, j'ai cherché Celui que mon cœur aime". Bernard nous en aura persuadé: il est bien le "Maître de l'Amour Divin" (cf. Pacificus Delgaauw).

*

A- Sermon 69

Trois fragmentations qui structurent la nouvelle réflexion sur Ct 2, 16a : "Mon Bien-aimé est à moi et moi à Lui".

I- **Quelle âme a le droit de dire: "Mon Bien-aimé est à moi...», et pour quelle raison?**

Le SCt 68 qui précède, attribuait préférentiellement cette parole à l'Eglise universelle (cf. § 4). Mais, ajoute aussitôt Bernard, "si quelqu'un pense qu'il est permis d'attribuer cette parole à l'âme, moi non plus je n'en disconvient pas" (§ 1). Encore faut-il préciser "quelle âme?" Cela concerne "les amis de Dieu" et "cela, c'est Son secret". Pour être tel, il convient certes, de pouvoir être de ceux pour qui "vivre, c'est le Christ" (Ph 1, 21), ceux qui "gardent toujours le Seigneur devant les yeux" (Ps 15, 8), qui "marchent avec le Seigneur, leur Dieu" (Mi 6, 8), qui ne se glorifient que dans le Seigneur" (2 Co 12, 6).

Ces causes - ci-dessus énoncées -, constituent le fondement de "la confiance de la multitude sainte". Quant à la confiance de l'âme individuelle, elle s'appuie sur une double raison:

- la divinité de l'Epoux qui, dans sa simplicité, "regarde la multitude comme une seule personne, et une seule personne comme la multitude" (§ 2).
- la bonté du Verbe et la bienveillance du Père du Verbe pour l'âme bien disposée et bien "ordonnée" (cf. Ct 2, 4), si bien qu'ils (le Père et le Verbe) font en elle leur demeure (cf. Jn 14, 23).

II- **Ce qu'est la venue du Père et du Fils dans une âme. Comment le Père renverse toute hauteur dans sa colère ou dans sa fureur, par le feu de son amour.**

Qu'est-ce que la venue du Verbe dans une âme? Question fondamentale que se pose le théologien mystique qu'est Bernard. Il répond: "c'est venir de cœur à la sagesse" (*erudire in sapientia*), se laisser instruire par la sagesse. Mais la question rebondit:

Qu'est-ce que la venue du Père? Nouvelle réponse: "c'est se laisser toucher par l'amour de la sagesse" (*afficere ad amorem sapientiae*) ; voir "index thématique", SC 511, p. 484: *afficio*. Aussi, l'âme peut-elle dire: "Je me suis éprise de sa beauté" (*amatrix facta sum formae illius*). La formule de conclusion, après ces questionnements, est très dense:

"Le propre du Père, c'est d'aimer (*Patris diligere est*); ainsi, la venue du Père se reconnaît à l'infusion de l'amour. La science sans amour 'enfle' (cf. 1 Co 8, 1). L'amour sans la science 's'égare' (cf. RM 10, 2). L'amour permet à l'âme savante de ne pas s'enorgueillir, et à l'âme touchée par l'amour de grandir en sagesse".

Deux voies permettent de ne pas s'enorgueillir:

- - le châtimeur de Dieu (l'exercice de sa justice);
- - l'onction de l'Esprit.

Le Psalmiste a fait le choix de l'onction de l'Esprit puisqu'il dit: "Seigneur, ne me reprend pas dans ta fureur, ne me châtie pas dans ta colère" (Ps 6, 2 et 37, 2).

Après avoir évoqué les deux séductions de l'homme et de la femme au Paradis terrestre par l'ange apostat - celle de la puissance et celle de la science -, Bernard conclut par Ga 6, 3:

"Celui qui pense être quelque chose, alors qu'il n'est rien, se séduit lui-même".

Fait suite tout un développement sur la distinction entre les objets de la fureur de Dieu et de sa colère, entre l'ange et l'homme. "Heureux l'homme qui n'a éprouvé, comme punition de sa faute,

que l'expression de 'la colère de Dieu' qui s'est souvenu de sa miséricorde" (cf. Hab 3, 2). L'ange révolté a été plus sévèrement puni de sa désobéissance: il a éprouvé 'la fureur du Très-haut' et sa condamnation/damnation. "A nous", exhorte Bernard, "de ne pas rester 'enfants de la colère', pour renaître dans la grâce" (§ 3). Bien sûr notre commentateur renvoie à l'Image indépassable du Fils qui "de nature divine" n'a pas pour autant chercher à ravir pour son humanité cette condition divine, et s'est "abaissé" (*eskénosen*; cf. Ph 2, 6-7). Aussi est-il vraiment "la clef de David", qui ouvre et ferme à qui il veut (cf. Ap 3, 7; § 4).

Quelles sont donc les clefs de la science et de la puissance? Ce sont "les clefs du Christ". Celui-ci les a transmises à Pierre. "Le serpent n'a pu donner la science qu'il ne possédait pas; mais Celui qui l'avait (le Christ), Lui, l'a donnée. Le serpent n'a pu, non plus, avoir la puissance; celui qui l'a reçue, lui, l'a possédée". Le Christ l'a donnée; Pierre l'a reçue et n'a pas aspiré à autre chose qu'à "la science de Dieu", par la foi (cf. Mt 16, 13-20).

III- Le zèle de la charité dans laquelle vivent le Père et le Fils, et leur demeure dans l'âme. Comment, et par quels signes, l'âme s'en aperçoit-elle?

S'ouvre alors une réflexion/méditation sur "le zèle de la miséricorde". Avec le Psalmiste, Bernard s'écarte de 'la fureur du Seigneur' (cf. § 2) pour chercher un lieu de refuge (cf. Ps 30, 3), c'est à dire "ce zèle de tendresse qui brûle avec douceur et fait expier avec efficacité". La charité, en effet, expie, puisqu'elle "couvre une multitude de péchés" (1 Pi 4, 8). "Elle ne s'élève pas, ne s'enfle pas" (1 Co 13, 4). La longue et admirable conclusion de Bernard, au § 6, nous retiendra:

"Si le Seigneur Jésus daigne venir à moi ou plutôt en moi, non dans un zèle de fureur, ni même en colère, mais dans la charité et dans un esprit de mansuétude (cf. 1 Co 4, 21)... par là aussi je saurai qu'il n'est pas seul, mais que son Père vient avec lui (cf. Jn 16, 32).

Quoi d'aussi paternel que la charité? (*nam quid aeque paternum?*) C'est pourquoi le Père n'est pas seulement appelé 'Père du Verbe', mais aussi 'Père des miséricordes' (2 Co 1, 3), parce que **c'est sa propre nature d'avoir toujours pitié et de pardonner**...

"Si je sens que mon intelligence s'ouvre pour comprendre les Ecritures, ou qu'une parole de sagesse jaillit en abondance de mon cœur..., si je sens que, comme une sorte de giron, le ciel s'ouvre tout grand pour moi et que les pluies de la méditation se déversent à torrents en mon âme, **je ne doute pas de la présence de l'Epoux**. C'est bien du Verbe que viennent ces largesses, et c'est de sa plénitude que nous recevons (Jn 1, 16)".

"Et si, en même temps, se répand en moi le ruissellement intérieur d'une ferveur à la fois humble et intense, engendrant en moi ... le mépris de la vanité - de peur que la science ne m'enfle ou que la fréquence des visites du Seigneur ne m'enorgueillissent, **alors je comprends que je suis traité de façon paternelle, et je ne doute pas de la présence du Père**".

"Et si je persévère, à la mesure de mes forces, à répondre toujours à cette bonté par des actes qui en soient dignes..., alors le Père qui nourrit l'âme (*enutriens*) et le Verbe qui l'instruit (*erudiens*), feront, même chez moi, leur demeure" (cf. Jn 14, 23).

Il n'y a alors plus de raison pour qu'une telle âme craigne de dire: "Mon Bien-aimé est à moi" (Ct 2, 16a); "comme elle sent qu'elle aime, et qu'elle aime avec violence, **elle ne doute pas d'être aimée avec la même violence**".

Ici, Bernard montre bien la réciprocité des relations amoureuses entre Dieu et l'âme humaine, même s'il revient toujours à Dieu de faire les premiers pas. Ainsi se trouvent encore une fois nuancés les accents différents et contrastés qui, pour P. Verdeyen en particulier, opposeraient Guillaume de S. Thierry et Bernard de Clairvaux. Les audaces mystiques de Guillaume n'ont pas à être surévaluées par rapport à la théologie spirituelle et mystique de Bernard; quelques textes majeurs nous le confirment:

"L'âme ne doute pas d'être aimée puisqu'elle aime" (§ 7).

..."L'amour de Dieu engendre l'amour de l'âme. C'est bien ainsi"...

"C'est l'attente prévenante de Dieu qui rend l'âme attentive, et c'est le souci qu'Il a d'elle qui la rend soucieuse de Dieu".

..."Par je ne sais quelle proximité de nature, lorsque l'âme pourra une seule fois contempler à visage découvert la gloire de Dieu, il est inévitable que, sans tarder, elle soit configurée à Lui et transformée en cette Image" (cf. 2 Co 3, 18).

..."Tel que tu te seras proposé pour Dieu, tel Dieu t'apparaîtra forcément: avec le saint, Il sera Saint, avec l'homme innocent, il sera innocent (cf. Ps 17, 26). Il sera aimant avec celui qui L'aime, en repos avec qui se repose en Lui".

Et Bernard adresse, pour finir, un mot "aux spirituels":

"L'âme qui voit Dieu ne le voit pas autrement que si elle était seule vue de Dieu. C'est pourquoi elle dit qu'Il lui 'prête attention' (Ps 39, 2)".

Et puis il y aura au Sermon 83 la mention des "Noces du Verbe" avec l'âme humaine. Que signifient-elles ces Noces, sinon cette unité de rapport intime avec le Fils de Dieu, le Verbe fait chair, qui nous transforme en Lui, par connaturalité, sous l'effet de la grâce? Réalisme de l'amour divino-humain et humano-divin dont Bernard se fait le chanfre pour en avoir fait l'expérience.

B- Sermon 70

Après les Sermons 67-68 et 69 qui se sont attardés sur Ct 2, 16a, le Sermon 70 passe au verset 16b: "Il (le Bien-aimé) se nourrit parmi les lis". Quatre sections nous font progresser du sens littéral au sens spirituel.

I- **L'Epoux est devenu le Bien-aimé dès lors qu'il a commencé à se nourrir "parmi les lis".**

"Mon Bien-aimé à moi et moi à Lui, qui se nourrit parmi les lis": telle est la traduction qui doit être adoptée pour rendre le verset 16, si l'on suit le texte latin du commentateur.

- Au sens littéral: Bernard remarque que "se nourrir" évoque quelque chose d'ordinaire et d'humble, sans grande profondeur mystique... Mais il est ajouté: "parmi les lis"; le commentateur pense y voir "une surenchère d'abaissement"; il s'en expliquera un peu plus loin. Que sont donc ces lis? De l'herbe "qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four" (Mt 6, 30). Le Bien-aimé se nourrirait-il d'herbe comme l'agneau et le veau? Il est- il est vrai - "l'Agneau", et aussi "le veau gras" (cf. Jn 1, 29 et Lc 15, 23).

Mais ce n'est pas **la pâture** qui est désignée ici; bien plutôt **le pâturage**; il ne se nourrit non pas de lis, mais "parmi les lis". On mesure encore le souci de Bernard de cerner au mieux le sens littéral. Cependant, avoue-t-il, "on ne voit pas, au sens littéral, quelle gloire pourrait, de cela, tirer l'épouse. Il passera donc au sens spirituel un peu plus bas (§ 4); mais avant il tient encore à préciser le sens du texte au § 2.

Le Bien-aimé a commencé à être le Bien-aimé de l'épouse - Eglise et âme humaine - "à partir du moment où il a commencé à se nourrir, et pour cette raison". Il convient de constater que "ce Bien-aimé qui règne sur les astres, il aime parmi les lis" (*super sidera regnans et inter lilia amans*). Déjà la double nature du Bien-aimé est reconnue et soulignée; il est Dieu et homme, ce que Bernard signale sans cesse. C'est, il est vrai, le cœur de la foi de l'Eglise qu'Athanase d'Alexandrie a si vigoureusement défendue face aux Ariens de toute sorte, au IV^{ème} s. et dont les résurgences n'épargnent pas même le XII^{ème} s.

Et Bernard précise sa pensée: "Sans doute (le Bien-aimé) aimait-il aussi lorsqu'il régnait sur les astres, car nulle part et jamais il n'a pu s'empêcher d'aimer, lui qui est l'amour; mais jusqu'au moment où il est descendu 'parmi les lis', il n'a pas été aimé et n'est pas 'devenu le Bien-aimé' (cf. Sg

4, 10). Pourquoi? Parce que "**il n'a pu être aimé avant d'être connu**". On touche-là du doigt la connexion intime entre connaissance et amour, notion expérimentale que Bernard explicitera dans ses divers écrits (voir par exemple "Traité sur les degrés d'humilité et d'orgueil", Ch. I, "les trois degrés de vérité").

L'épouse rappelle donc, en faisant mention du Bien-aimé, ce qui a été à la fois la cause et de l'amour et de la connaissance: la venue chez les hommes du Verbe éternel qui s'est fait chair (§ 3).

II- Quels sont les lis spirituels parmi lesquels l'Epoux se nourrit?

- Le sens spirituel de ce repas parmi les lis :

Il ne peut évidemment pas s'agir d'un repas corporel. Mais la difficulté vient de ce qu'il est dit non pas qu'"il nourrit", mais qu'"**il se nourrit parmi les lis**". Sans doute, qu'il mène paître son troupeau, cela n'est pas indigne d'un Berger (voir SCt 33, 2-7); mais le fait de "se nourrir" est plutôt "une marque d'indigence qui semble faire injure à sa majesté". L'épouse ne l'avait pas encore dit, mais le lieu où il se nourrit, elle le montre elle-même: "**parmi les lis**". Elle connaît ce lieu alors qu'auparavant elle ne connaissait pas "le lieu où il menait paître le troupeau et où il se reposait à midi" (cf. Ct 1, 6): lieu inaccessible jusqu'à présent, même pour l'épouse.

C'est pourquoi, l'Epoux s'est anéanti (Ph 2, 7), jusqu'à avoir besoin de se nourrir, Lui le Pasteur (le nourricier) de toutes les créatures. Il a été trouvé parmi les lis, il a été vu par l'Eglise (la foi permet de 'voir'). S'étant fait pauvre, il a été aimé de cette femme pauvre (l'Eglise) (*adamatus est ab inope pauper*). Il est devenu son Bien-aimé, grâce à cette ressemblance (cf. Sg 4, 10); et non seulement pour cela, mais encore pour "sa vérité, sa mansuétude, sa justice" (cf. Ps 44, 5). Car "par lui, les promesses ont été accomplies, les péchés ont été pardonnés (cf. Ps 31, 1), les démons orgueilleux ont été jugés avec leur prince":

"Il s'est montré tel qu'il méritait d'être aimé: véridique en lui-même, doux aux hommes, juste en leur faveur".

"O Epoux vraiment digne d'être aimé et étreint de tout l'élan du cœur! Pourquoi l'Eglise hésiterait-elle à se donner tout entière, avec toute sa ferveur, à Celui qui donne si fidèlement en retour, à Celui qui pardonne si tendrement, à un Protecteur si juste?".

Quels sont donc ces lis d'où provient l'éclat de la Beauté de l'Epoux? **Ce sont la vérité, la mansuétude et la justice** (cf. Ps 44, 5). C'est bien d'eux que l'Epoux tient l'éclat de sa beauté. Et Bernard va disserte sur chacun de ces lis, à travers l'Ecriture, au cours des §§ 4 à 6.

III- Avec quel à propos la vérité est comparée au lis. Pour quelle raison la mansuétude et la justice sont des lis.

1. La vérité: "**Je suis la vérité**", reconnaît Jésus (Jn 14, 6). La vérité est donc un lis, puisque le Bien-aimé avait affirmé en Ct 2, 1: "Je suis le narcisse de Saron, **le lis des vallées**".
2. La mansuétude: elle est un lis également, parce qu'"elle a la blancheur de l'innocence et le parfum de l'espérance". C'est aussi "un modèle de la vie fraternelle": "Conduit à l'abattoir, l'Agneau n'a pas ouvert la bouche" (Is 53, 7).
3. La justice: elle est aussi un lis. "Que le terre s'ouvre et que d'elle germe le Sauveur; que la justice en sorte en même temps" (Is 45, 8). "Le juste fleurit comme le lis" (Os 14, 6). "Pour vous qui craignez Dieu, le soleil de justice se lèvera" (Mt 4, 2). La blancheur de ce lis est donc pour les justes. Son parfum parvient jusqu'aux méchants mais pour les confondre (cf. 2 Co 2, 14-16: odeur de vie, pour les justes; odeur de mort, pour les méchants).

IV- Tout ce qui est de l'Epoux est lis. Les lis que possèdent les compagnons de l'Epoux. Deux lis au moins sont nécessaires pour le salut.

Il y a bien d'autres lis que les trois mentionnés plus haut (cf. Ps 44, 5). Ils sont abondants dans le jardin de l'Epoux. Qui pourrait les énumérer? "Autant de vertus, autant de lis" (§ 7). Et puisque la plénitude des vertus est dans le Christ, en lui également la plénitude des lis.

En Ct 2, 1, l'Epoux s'est donné lui-même le nom de lis. Pourquoi, sinon parce qu'il vit au milieu des lis et que tout en lui est lis: sa conception, sa naissance, sa manière de vivre (*conuersatio*), ses paroles, ses miracles, ses sacrements, sa Passion, sa mort, sa Résurrection, son Ascension. Tous ces mystères sont des lis éclatants de beauté; "ils exhalent un parfum exquis":

"Qu'il est bon le parfum de la foi en chacun de ces mystères!"

"Grand est l'homme qui a pu faire croître sur la terre 3 ou 4 lis dans un tel fourré d'épines et de ronces, rejets tenaces de l'ancienne malédiction" (cf. Gn 3, 18). Il faudrait être innocent et saint pour "ne remplir sa terre que de ces fleurs là!..." "Pour moi" - confesse Bernard - "moi qui suis pauvre, c'est beaucoup si jamais, à force d'arracher et de cultiver, je parviens à gagner de ma terre un lis"... (§ 8). On reconnaît-là l'humilité de Bernard; mais veut être aussi une exhortation adressée à la communauté des moines de Clairvaux. Et il ajoute:

"Un seul lis ne suffit pas. Deux au moins sont nécessaires: la **continence** et l'**innocence** dont l'une ne sauve pas sans l'autre... Avant tout l'innocence; et si j'y puis joindre la continence, je m'estimerai déjà riche possesseur de lis. Mais en y ajoutant un troisième, la **patience**, alors je serai un roi! La patience est comme la nourrice et la gardienne des deux autres..."

Et l'Epoux ne peut jamais être trouvé ailleurs que "**parmi les lis**" (*inter lilia*)...

*

C- Sermon 71

Nous trouvons-là la suite du Commentaire de Ct 2,16b: "Le Bien-aimé se nourrit parmi les lis". Ce Sermon permettra de juger de la position de Bernard sur la question de l'authenticité et de la qualité du degré d'unité de l'âme croyante à Dieu, et de ce qui la distingue de celle de Guillaume de S. Thierry, son ami de toujours.

Cinq sections dans cet important Sermon sur lequel la critique textuelle des diverses recensions permet une plus juste appréciation.

I- **En quoi consiste la blancheur et le parfum des lis, c'est à dire de la vertu?**

L'Epoux est un lis, et un lis sans épines, car celui qui n'a pas commis de péché n'a point d'épines. Est évoqué ici Ct 2, 2 où le lis est dit *inter spinas*, parmi les épines ou les chardons. La bien-aimée est, comme le lis par ses vertus exquis, mais "parmi les épines", car elle n'est pas sans péché. Si elle le prétendait, elle s'abuserait: "la vérité ne serait pas en elle" (1 Jn 1, 18).

Lui, le Bien-aimé, est la fleur des champs et le lis des vallées (Ct 2, 1); aucune mention d'épines ou de chardons: éclatant de blancheur, il est "le plus beau des enfants des hommes" (Ps 44, 3).

Un appel est lancé à l'auditeur et au lecteur: "Toi qui entends ou lis cela ... prends soin d'avoir des lis (c. à d. des vertus) chez toi, si tu veux que cet hôte des lis habite en toi".

Lis ou vertus sont tels par leur blancheur et leur odeur. La blancheur renvoie à la pureté de la conscience (*intentio cordis*); l'odeur, à la réputation (*fama*):

"Ce qui sort d'un cœur pur et d'une bonne conscience est blanc, et c'est la vertu; quand le bon

renom (*fama*) l'accompagne, c'est un lis; on y trouve à la fois blancheur et parfum... L'homme vertueux aura toujours à cœur ce qui est bien, non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes (cf. RM 12, 8). Il sera alors un vrai lis.

II- En quelles personnes se trouve la blancheur de l'âme. Comment l'Epoux à la fois se nourrit et nourrit les autres 'parmi les lis'?

La blancheur de l'âme vient aussi du pardon de Dieu (cf. Is 1, 18) et aussi s'en revêt celui qui exerce la miséricorde avec le sourire (Rm 12, 8), car "Dieu aime celui qui donne avec joie" (2 Co 9, 7).

Fait rare chez Bernard, une citation d'Ovide, le poète latin... et libertin, en lien avec la beauté du visage illuminé par la joie: "Par-dessus tout, ils offrirent la bonté de leur visage" (*Métaphores* 8). Donner avec le sourire et avec simplicité plaît à Dieu. Le contraire, "donner avec duplicité ou par ruse", lui déplaît (cf. Ps 31, 2).

Un autre sens est proposé à l'expression, "se nourrir parmi les lis": c'est l'équivalent de "mettre sa joie dans la candeur et dans le parfum des vertus". Un exemple évangélique est donné: le Seigneur se nourrissait "parmi les lis", lorsqu'il rencontrait Marthe et Marie (et Lazare), à Béthanie, puisque, par leurs vertus, tous trois étaient des lis. Ils nourrissaient son corps, et lui les nourrissait selon l'esprit. Les aliments dont il se nourrit et qu'il aime beaucoup, ce sont nos progrès (*profectibus nostris*), car "la joie du Seigneur, c'est notre fermeté/ notre force" (*fortitudo*, vulg.; la BJ traduit le terme hébreu *mahadzoukem*, par "notre rempart"; E. Dhorme fait remarquer, bien qu'il s'agisse d'un état construit - notre complément de nom - qu'il convient de comprendre: "la joie que l'on trouve en Dieu", nous redonne force et courage).

III- Comment Dieu est mangé par l'homme et l'homme par Dieu. L'unité par laquelle le Père et le Fils sont UN, et l'unité par laquelle Dieu et l'homme sont un seul esprit; différence entre ces deux types d'unité.

Les §§ 5 à 10 sont d'une particulière importance puisqu'ils ouvrent un débat latent ou supposé, entre Bernard et Guillaume de S. Thierry sur le réalisme de l'unité entre le Père et le Fils au sein de la Trinité et celui de l'unité effective entre Dieu et l'homme dans et par la grâce du Christ. Sont-elles équi-parables? Bernard accentue les différences, Guillaume tend à les minimaliser, selon la thèse de Paul Verdeyen (dont fait état SC 511, dans l'Introduction du même auteur). Etudions sans pré-supposés le texte de Bernard qui, nous le verrons, est présenté différemment selon la recension Morimond/Clairvaux par rapport à la recension Anglaise et Médiane (T). SC 511 donne la traduction française de cette variante en note pp. 92-93; pour consulter le texte latin, il faut se reporter aux SBO pp. 218-219.

- § 5. "Il (le Bien-aimé) nous nourrit lorsqu'il se nourrit. Et il se nourrit lorsqu'il nous nourrit". On perçoit, à travers cette formule, le réalisme eucharistique de notre théologien: sa nourriture, c'est ma pénitence; sa nourriture, c'est mon salut; sa nourriture, c'est moi-même.

Toutes les étapes de l'incorporation sont énumérées: mastication, ingurgitation, digestion, assimilation... "Je suis assimilé lorsque je lui suis conformé". Tout le développement qui suit montrera que l'unité, réalisée par la manducation spirituelle, est infiniment plus haute que l'unité matérielle. "Il nous mange et il est mangé par nous, pour que nous lui soyons plus étroitement unis. Sinon, notre union à lui ne serait pas parfaite".

Alors, si l'union entre Dieu et l'homme est parfaite - "et le Verbe s'est fait chair" -, en quoi peut-elle différer de l'union entre le Père et le Fils au sein même de la Trinité? Le rapport est réel. Cependant la différenciation du type d'unité sera établie plus loin, sans ruiner la perfection de l'unité entre le Verbe et l'homme du fait de la "manducation" réciproque qui "assure la liaison parfaite et

rend l'étreinte totale: "Je serai à Lui, et Lui en moi"...

- § 6. Bernard va expliquer cela par une comparaison. Puisque "le Fils est réellement dans le Père et le Père dans le Fils, il n'y a aucune anomalie dans leur unité; lui et le Père sont vraiment et parfaitement UN (cf. Jn 10, 30).

Ainsi, "l'âme dont le bonheur est de s'attacher à Dieu (cf. Ps 72, 28), ne pensera pas lui être parfaitement unie avant de sentir (*persenserit*) 'qu'il demeure en elle et elle en lui' (cf. Jn 15, 5).

Mais voilà le bémol qui est reproché à Bernard, alors que Guillaume met un dièse à la clé, selon Paul Vereyken: "Non pas qu'on puisse dire alors qu'elle (l'âme) est un avec Dieu comme le Père et le Fils sont UN, même si 'celui qui s'attache à Dieu est avec Lui un sel esprit' (1 Co 6, 17).

Et alors? Sommes-nous au rouet?

- Certes, personne ne peut s'arroger cette Parole propre au Fils: "Moi et le Père nous sommes UN" (Jn 10, 30).
- Mais, avec Bernard, tout chrétien ayant reçu de Jésus l'Esprit-Saint, devenant ainsi 'enfant de Dieu' à l'image de l'Image, peut dire avec Paul: «celui qui s'attache à Dieu - et quelle attache que celle de l'Esprit! - est un seul esprit avec Lui" (1 Co 6, 17), comme tout croyant exerçant la charité demeure dans la charité; "Dieu est charité" (1 Jn 4, 8).
- Tous ceux qui demeurent dans la charité 'demeurent en Dieu et Dieu en eux' (1 Jn 4, 16). "Ils mangent, en quelque sorte, et sont mangés par Dieu". Tel est le sens de l'attachement à Dieu dans un seul esprit. Le Fils dit: "Je suis dans le Père et le Père est en moi" (Jn 10, 38). L'homme qui s'attache à Dieu par la foi, dit: "Je suis en Dieu et Dieu en moi, et nous sommes un seul esprit" (cf. 1 Co 6, 17).

Remarque:

Il convient donc de distinguer 4 types d'union:

- a) L'union de l'âme et du corps, de l'esprit et du support corporel. Ce qui est constitutif de la nature humaine.
- b) L'union du Verbe et de la chair, dans l'Incarnation: Dieu, le Verbe, le Fils Unique Engendré (*Monogénès, Unigenitus*), prend, en l'assumant, l'humanité dans le sein de la Vierge Marie.
- c) L'union éternelle du Christ, le Fils Unique, et de son Père, au sein de la Trinité.
- d) L'union du Christ avec tous ses disciples: "Moi en eux et Toi (Père) en moi" (Jn 17, 22-23).

Bernard dira même dans un Sermon pour Noël (Serm. /Nat. II, 6; voir SC 481, p. 43): "Si le Verbe, en s'unissant à la chair, est devenu chair, combien plus (*multo magis*), l'homme qui s'unira à Dieu, sera-t-il un seul esprit avec Lui!" (cf. 1 Co 6, 17).

"*Multo magis*": c'est dire que l'union de Dieu et de l'homme "en un seul esprit" n'est pas d'une qualité inférieure à celle du Verbe et de la chair réalisant un seul sujet divino-humain, le Verbe incarné (ce que rejetait Nestorius).

Pour sortir du dilemme et de l'impasse, il convient- nous semble-t-il -, de revenir à ce quatrième type d'union dont nous faisons mention précédemment (cf. d): l'union du Christ avec ses disciples, avec lesquels il veut tout partager: "Moi en eux et Toi en moi"...

Comment, dès lors, cette union de l'épouse/Eglise avec le Christ aurait-elle une valence différente de celle du Christ/Fils avec son Père dans la Trinité? Ne serait-ce pas désamorcer la puissance de la Parole du Christ en Jn 17, 22-23 dans sa prière comme Grand-Prêtre, que de penser ainsi, en un sens dépréciatif, la jugeant d'un degré inférieur?

Cette vigueur de la Parole est confirmée par le fait que le Christ affirme, dans sa prière : "Je leur ai donné la gloire que Tu m'as donnée" (ici la "gloire" étant quasi synonyme d'Esprit-Saint).

Faire «un seul esprit avec Dieu" suppose l'action de l'Esprit de gloire, et donc de l'avoir reçu; ce qui fut le cas des disciples de Jésus qui ont reçu l'Esprit-Saint de leur Maître et Seigneur.

- § 7. En ce § 7, Bernard semble détruire- il est vrai - ce qu'il a établi précédemment: la parfaite unité du Verbe et de l'épouse/âme humaine/Eglise, unité aussi parfaite que celle du Père et du Fils dans la Trinité.

Dieu et l'homme, d'une part, le Père et le Fils, d'autre part: "Dieu et l'homme ne sont pas l'un en l'autre de la même manière, et **leur unité n'est pas la même**". Pourquoi cette unité au rabais? Qu'est-elle donc alors?

- Au sein de la Trinité le Père et le Fils "ne se mangent pas réciproquement, comme Dieu et l'homme se communiquent l'un à l'autre par une sorte de manducation mutuelle, devenant ainsi, sinon un seul être, du moins un seul esprit" (cf. 1 Co 6, 17). "Il ne peut en être ainsi!" (*Absit!*), profère Bernard, en s'emportant même avec humeur. Et il s'explique par les paroles rapportées sept lignes plus haut: "**leur unité n'est pas la même!** (*neque una unitas utrorumque*). "Ils sont l'un dans l'autre d'une manière ineffable et incompréhensible, se contenant sans être capable de se contenir", et pourtant restant indivisibles, se contenant restant sauve leur individualité personnelle comme relation subsistante, "le Fils tout entier dans le Père, et le Père tout entier dans le Verbe", comme le faisait chanter S. Ambroise à Milan (cf. Hymne *Splendor paternae gloriae*).
- Certes, par la charité l'homme est en Dieu et Dieu dans l'homme (cf. 1 Jn 4, 16). Mais il s'agit là, dira Bernard, d'une "certaine conformité de sentiments" (*consensio quaedam haec*; la traduction de SC 511 est un peu faible: *consensio*, c'est l'accord, l'entente parfaite, propose l'index du même volume; ce n'est pas de la sensiblerie; cela relève de l'intentionnalité volontaire). Si bien que même en cette *consensio*, l'homme et Dieu n'en constituent pas moins "un seul esprit" (1 Co 6, 17).

- § 8. Ayant posé ces deux types d'unité, Bernard questionne: "Ne vois-tu pas la différence?" (*Visne diversitatem?*). Il voit cette différence en opposant "avoir même substance" (*consubstantialis*), et "être en plein accord de consentement" (*consensibilis*). Et notre théologien note de plus que cette différenciation est indiquée par les termes "un seul être" (*unum*) et "un seul" (*unus*) - cf. Jn 10, 30; 1 Jn 4, 16; 1 Co 6, 17). "Un seul" (*unus*) ne peut pas convenir au Père et au Fils, ni "un seul être" (*unum*) à l'homme et à Dieu. Le Père et le Fils sont *unum* (Jn 10, 30) parce qu'ayant la même substance, ce que ne sont pas l'homme et Dieu; mais ceux-ci sont "un seul esprit" s'ils s'attachent l'un à l'autre **par le ciment de l'amour** (*si sibi glutino amoris inhaereant*). Il ne s'agit pas tant ici d'une cohérence des essences (qui demeurent évidemment diverses) que d'une cohérence des volontés, d'un accord de consentement libre et volontaire.

- Deux traits importants nous paraissent pouvoir synthétiser la position de Bernard dans sa doctrine de la différenciation de l'unité entre le Père et le Fils à l'intime de la Trinité et entre Dieu et l'homme par l'accueil de la grâce de l'Évangile reçu dans la foi:

- La précision du vocabulaire: "*unus*", un seul (relatif à la personnalité de chaque personne divine), différencié de "*unum*", un seul être (se rapportant à l'unité substantielle; le Père et le Fils étant un seul Dieu). De là, nous tirons donc la conclusion qu'il y a en Dieu même une différenciation au plan des personnes divines qui, loin d'être une entrave à l'unité en Dieu, permet au contraire du fait de cette altérité, la communion dans l'amour de ces Personnes, qui sont "relations subsistantes".
- La pluralité n'entrave pas l'unité: le fait d'avoir signalé en finale des §§ 7bis et 8 bis (recension Morimond/Clairvaux en traduction dans SC 511, pp. 92-93) que "la pluralité

n'empêche pas l'unité" et que la preuve en soit donnée par Ac 4, 32 ("La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme"), permet à Bernard de conclure:

"Cette unité là est aussi bien réelle"(*Et haec ergo unitas*) - SBO T. I, p. 219.

Cette même pluralité, non contraire à l'unité, se trouve encore précisée, et par Jésus lui-même, en Jn 17, 22-23, texte que Bernard ne sollicite pas, mais qui éclaire l'intention de Jésus lui-même: l'unité de Jésus et de ses disciples est demandée au Père dans l'ultime prière de Jésus pour ses disciples (Jn 17) afin de fonder l'authenticité de cette unité:

"Je leur ai donné la gloire (l'E.S.) que Tu m'as donnée (Père), pour qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et Toi en moi, pour qu'ils soient **parfaitement un**"...

Cela nous semble être la clé de l'interprétation bernardine de l'unité dans la distinction; c'est aussi une grande lumière pour l'intelligibilité de Ct 2, 16a: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à Lui". L'épouse est certes l'âme humaine, dans son rapport à Dieu, le Bien-aimé, mais aussi l'Eglise universelle, la communauté de tous les disciples de Jésus.

Et cette interprétation nous paraît capable de corriger les aspects abrupts de la thèse de Paul Verdeyen, lorsqu'il voit en Bernard "le sauveur de la transcendance divine" face à un Guillaume qui, dans ses audaces mystiques, la malmènerait un peu... (Voir SC 511, Introd. p. 27). Guillaume est, par ailleurs, très respectueux de la transcendance divine (cf. "De la contemplation de Dieu"; "Le Miroir de la foi"). Et, d'autre part, il maintient - quoique de façon moins soutenues que Bernard - des différences entre les deux types d'unité explicités plus haut. Si l'homme, en "s'attachant à Dieu" par la foi et l'amour, constitue avec Lui "un sel esprit", c'est qu'il **devient** par grâce ce que Dieu est par nature", "lorsque la conscience bienheureuse se trouve prise dans l'étreinte du Père et du Fils" ("Lettre d'or", § 263; "Exposé sur le Ct", § 95).

Ces remarques faites au fil de notre lecture du Commentaire de Bernard, nous invitent à penser que Bernard et Guillaume sont sans doute plus proches sur la manière de concevoir l'unité de l'homme/l'âme humaine, avec Dieu, que ne voudraient nous le faire penser certaines thèses. Bernard ne serait-il pas aussi contemplatif que Guillaume? Ils ont chacun leur don particulier. Ils partagent la même foi et ont fait l'un et l'autre l'expérience des "visites du Verbe". Ils ne peuvent se contredire sur un tel sujet, puisqu'attachés à Dieu, l'un et l'autre par "le ciment de l'amour" (*glutino amoris*).

- § 9. Diversité et même disparité de ces deux unités dont l'une (celle de Dieu et de l'homme dans le Mystère du Verbe incarné et l'économie de la grâce) subsiste dans la diversité des essences, de la nature, de la substance.

Reconnaissons qu'autant Bernard est porté - lorsqu'il utilise le langage scholastique, de différencier ces deux unités qui sont réelles, même si l'une est de grâce et l'autre "native" - comme il dit -, autant il magnifie cette unité par laquelle Dieu rejoint effectivement l'homme dans une alliance de grâce et le "ciment de la charité" au cours de sa lecture spirituelle et mystique du Cantique. "Le Bien-aimé est à moi, et moi à Lui" (Ct 2, 16a) en est l'expression parfaite qui fait disparaître toute dévaluation dans l'authenticité de l'union. Il ne manque que la vision pour que toute la réalité soit effectivement goûtée.

L'unité entre Dieu et l'âme humaine qui n'est qu' "un certain amour traduit par la conformité des sentiments" - comme le traduit SC 511, p. 95, doit s'entendre comme un amour de consentement réciproque qui engage toutes les puissances affectives (*consentanea quaedam affectionum pietas designatur*). L'expression ne minimalise pas le degré d'amour (*pietas* est très fort; ce n'est pas un amour au rabais). Quand Dieu aime l'homme de sa *pietas*, Il l'aime en engageant tout son être. On est loin de la simple "conformité de sentiments" qui resterait à fleur de conscience... Là, Bernard se

trouve-t-il si loin de la pensée de Guillaume, comme le voudrait la note 2 de SC 511, pp. 94-95? Nous ne le pensons pas.

Cette manière de parler de l'union humano-divine, vise moins un parti-pris de dévaluation, que l'affirmation admirative du prodige d'amour réalisé par le Dieu transcendant venu rejoindre sa créature.

La finale du § 9 demanderait à être discutée. Bernard admettrait que l'on parlât de consentement réciproque dans l'amour du Père et du Fils, et d'union au niveau même de la volonté, étant admis que l'union est d'abord substantiellement établie au plan de l'essence divine. Mais il n'accepterait pas que l'on parlât d'union des volontés, pour seulement parler d'union de volonté au singulier. Il ne semble pas avoir assimilé la remarquable théologie qui se dégage de la pensée de Maxime le Confesseur lors de la crise "monothéliste" du 7ème s. Sergius, le Patriarche de Constantinople, et l'empereur voulaient imposer comme étant de foi qu'il n'y avait dans le Christ qu' "une seule volonté «qui se confondait avec le vouloir du Père ». Maxime et le pape Martin 1er luttèrent jusqu'au martyre pour démontrer qu'il y avait dans le Christ une volonté divine, celle du Fils éternel, et une volonté humaine, celle qui s'exprimait à Gethsémani ainsi: "Père, si c'est possible, que cette coupe passe loin de moi; cependant, non pas comme je veux, mais comme Tu veux" (Mt 26, 39 et //). Et "c'est donc bien à la volonté humaine du Verbe fait chair, (se conformant totalement à celle du Père), que nous devons notre salut", comme le commentait magnifiquement le P. Marie-Joseph Le Guillou.

Autrement dit, cette inhabitation de Dieu dans l'homme est le fruit du Mystère Pascal du Christ. Et ce n'est que dans cette lumière que peut être effectivement lu, littéralement et au sens plénier, "Mon Bien-aimé et à moi, et moi à Lui". S. Paul, en Rm 8, traitant de la vie chrétienne selon l'Esprit, reprend cette œuvre extraordinaire de salut en utilisant le vocabulaire de la « filiation adoptive des croyants », comparée à la filiation par nature, propre celle-ci au Fils éternel; et Paul le fait sans "chute de potentiel": il s'agit bien d'une "divinisation". La charité n'a pas plusieurs valences, puisque la charité est Dieu. "Dieu est charité" (1 Jn 4, 8).

- § 10. Ce § est une conclusion de tous les §§ précédents (§§ 5-9).

Il ne faudrait pas se méprendre sur le sens de *uoluntas*. Volonté et Esprit-Saint vont ensemble. La volonté pour Augustin, et donc pour Bernard, c'est l'amour de charité répandu dans le cœur des croyants, qui, se tournant vers le Père, l'appelle comme Jésus "Abba!" (cf. Rm 8).

L'union entre Dieu et l'homme se fait donc "par la communion des volontés et l'accord dans la charité"; union connue de l'expérience amoureuse avec Dieu, le Verbe fait chair, Dieu révélé en son Fils "lui qui nous a conduits à Le connaître" (Jn 1, 18). Dieu a fait tous les premiers pas: "Il nous a aimés le premier" (1 Jn 4, 10).

La finale veut encore marquer la distance entre le privilège de fils adoptif, et celui de Fils Unique par nature. On sent, ici encore que Bernard a du mal à se détacher des formulations scholastiques qui restreignent l'élan mystique: sans doute, en cette période où il écrit ce SCt 71ème y est-il porté pour redresser quelques outrances doctrinales: nous sommes entre 1145 et 1148; Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers depuis 1142, fait parler de lui, en sortant de la tradition vivante pour rationaliser le Dogme. Pour Gilbert, il y avait distinction entre nature et personne en Dieu : Il était Dieu « par son essence », mais « Il n'était pas son essence ». Ce qui est faux : Dieu et son essence, c'est tout un, rappellera Bernard.

Le véritable Bernard, "le théologien mystique", se retrouvera au début du SCt 83:

"...Qu'une telle âme - qui a fait l'expérience de sa misère et qui se tourne vers le Dieu qui fait miséricorde en Jésus-Christ - qu'une telle âme donc, damnée et désespérée, puisse cependant trouver en elle-même, non seulement de quoi respirer dans l'espérance du pardon et de la miséricorde, mais aussi d'**aspérer aux noces du Verbe**, de conclure sans peur un traité d'alliance avec Dieu, de porter sans crainte avec le Roi des Anges 'le joug aisé' de l'amour", (voilà la teneur de

ce que nous avons affirmé dans les précédents Sermons sur le Ct).

V- Troisième interprétation du repas de l'Epoux, qui est le Verbe de Dieu. Il ne se nourrit point d'une bonne œuvre qui ne serait pas parmi les vertus, c'est à dire parmi les lis.

D'abord, après cette longue et laborieuse discussion dogmatique, digression qui nous révèle un certain aspect de la personnalité de Bernard (Bernard reste un "scholastique", et il le montre lorsqu'il lui semble que cela s'impose; voir Hugh Feiss, OSB, "*Bernardus Scholasticus*", Cîteaux 42 - 1991, pp. 349-378), il veut, au § 11, délibérément passer à autre chose: «Ces questions sont résolues», estime-t-il (*Hic ergo absolutis*). Et il revient à Ct 2, 16b: le Bien-aimé "se nourrit parmi les lis".

Notre commentateur rappelle qu'il avait proposé deux interprétations:

1. L'Epoux qui est "vertu et candeur" se nourrit des vertus des hommes candides.
2. Il accueille le pécheur à la pénitence dans son corps qui est l'Eglise (cf. Lc 5, 32; Col 1, 24). Pour s'incorporer les pécheurs, il s'est fait péché lui-même (cf. 2 Co 5, 21), pour que les pécheurs deviennent "justice" en lui-même, justifiés gratuitement (cf. RM 3, 24).

Il ajoute une troisième interprétation :

3. La Parole de Dieu est vérité; elle est l'Epoux lui-même. Lorsqu'entendue, on lui obéit, elle porte du fruit par les actes de charité de sa mise en pratique (cf. Ap 3, 20 et Is 55, 11).

Bernard précise que la nourriture du Verbe est de "faire la volonté de son Père" (Jn 4, 34). Sa nourriture, c'est l'action bonne de ceux qui l'écoutent et pratique les vertus (innocence, continence, patience: les trois lis!). La réprobation des faussaires est aussi fortement rappelée puisqu'elle se trouve aussi bien dans l'A. que dans le N.T. (cf. Is 1, 12-15; He 6, 10).

Il convient de discerner les observances qui plaisent au Seigneur (cf. Is 58, 5). "L'Epoux aime se nourrir parmi les lis, c'est à dire chez les cœurs purs et limpides". "L'intelligence des mystères de ce Poème (le Ct) viendra de celui qui révèle les mystères" (Pr 20, 19). Si nous commençons à frapper, il nous sera ouvert! (cf. Lc 13, 25).

*

D- Sermon 72

Bernard commente maintenant la suite de Ct 2, 16ab: "jusqu'à ce que le jour se mette à respirer et que déclinent les ombres" (Ct 2, 17ab).

Quatre sections fragmentent l'interprétation de ce passage.

I- Recherche du sens littéral, dans la cohérence avec ce qui précède. "Jusqu'à ce que le jour se mette à respirer" peut se joindre soit à la première, soit à la seconde partie de Ct 2, 16ab. Comment l'Epoux ne fait plus des vertus sa nourriture mais sa boisson.

Les deux versets 16 et 17 sont repris ensemble et inscrits en début de section: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi, à Lui" etc... Bernard constate, dans son analyse du sens littéral, que la soudure de Ct 2, 17 à 2, 16a ou bien à 2, 16b peut très bien convenir dans l'un et l'autre cas. Ce qui donne, d'une part: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à Lui, **jusqu'à ce que le jour se mette à respirer**"; le jour se trouve alors inclus. En effet, le Bien-aimé et la bien-aimée ne cesse d'être l'un à

l'autre à l'apparition de ce jour annoncé. A cette première interprétation, notre commentateur donne trois confirmations bibliques: Mt 1, 25, Ps 112, 2 ("Nos yeux sont tournés vers le Seigneur **jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié**", et Mt 28, 20 ("Je suis avec vous tous les jours **jusqu'à la fin du monde**"). Dans ce cas, le "jusqu'à ce que" est à entendre dans un sens inclusif.

Si on rapporte Ct 2, 17 ab à 2, 16b ("Il se nourrit parmi les lis"), il convient alors de l'entendre dans un sens exclusif. Mais il sera difficile de montrer que l'Epoux cesse de paître lorsque le jour commence à souffler, car, "si ce jour est celui de la Résurrection, pourquoi ne se paît-il pas davantage à paître parmi les lis (les vertus), en un temps où il y a surabondance de lis?

Voilà, conclut Bernard, pour ce qui est de la cohérence du sens littéral du texte.

Se réjouir parmi les lis, pour le Christ en gloire, ce sera donc assurément se réjouir de la blancheur des vertus des bienheureux. Et moins que de nourriture, ces vertus lui seront **un breuvage** (cf. Mt 26, 29: "Je ne boirai plus du fruit de cette vigne, **jusqu'à ce que** je le boive nouveau avec vous dans le Royaume de mon Père"). Aucune mention d'aliments solides n'est faite, et "le vin donne de nouvelles forces à l'homme puissant" (Ps 77, 65). L'épouse, instruite de ce mystère, sachant que son Bien-aimé "se nourrit parmi les lis", établit un terme jusqu'où il daigne avoir cette bonté de se nourrir du breuvage des vertus, "jusqu'à ce que le jour se mette à respirer, et que les ombres s'évanouissent". On boit, en effet, "après avoir mangé"; ainsi, celui qui mange ici-bas, boira là-haut.

II- Qu'entendre par "jusqu'à ce que le jour se mette à respirer"? Quelles sont les ombres dont il est parlé? De quelle manière s'évanouissent-elles lorsque le jour se met à respirer?

Dans tout le passage qui suit (§§ 4-9), Bernard entre dans un jeu philologique - ce que les allemands appellent "une allégorie argentée" (Silberallegorese) - , autour du vocable *spiratio* et des préfixes (*adspiratio*, *conspiration*, *inspiration*, *perspiration*, *expiration*). Il passe donc au sens profond et spirituel du texte. Il va s'ingénier à trouver un jour et des ombres spirituels pour donner sens à ces mots construits autour du terme pivot de *spiratio*. Il s'agit donc d'un jour spirituel. De même l'ombre: elle ne peut être elle aussi que spirituelle, "elle dont fut couverte Marie au jour de sa conception". L'entend ainsi le Prophète lorsqu'il dit: "Le Christ Seigneur est Esprit devant notre face; à son ombre nous vivrons parmi les nations" (Lm 4, 20).

Pourtant, Bernard penche plutôt, dans ce passage, par l'interprétation des ombres au sens de "puissances ennemies". Lorsque le jour se mettra à respirer, ces ombres déclineraient: leur nature ne sera pas détruite - il faut qu'elles brûlent éternellement - mais leur puissance leur sera ôtée. Renversées de leur trône, elles seront placées comme un escabeau sous les pieds de Dieu (cf. Lc 1, 52; Ps 109, 1). Ceux qui leur appartiennent sont "les enfants de la nuit".

Quand "le jour se mettra à respirer", les ombres déclineraient, "puisque la plénitude de la lumière envahira toutes choses".

III- Le jour qui souffle et inspire, expire et conspire, respire. La nuit des soupirs.

Non seulement ce jour **respire**, mais il **aspire**: nuance minime, certes, mais qui suggère "la merveilleuse profusion future de l'esprit et sa véhémence en ce jour où non seulement nos coeurs, mais aussi nos corps - certes selon leur nature - deviendront spirituels" .

Un autre sens proposé par Bernard:

"Pour les saints anges, ce jour sanctifié a déjà lui"...Il déverse sans cesse sur eux le souffle impétueux de son perpétuel mouvement qui n'est autre que "les très doux secrets de l'éternelle divinité" (cf. Ps 45, 5). Et quand ce jour se mettra aussi à "respirer" pour nous, habitants de la terre, "il ne se limitera pas à "respirer", il va aussi nous "aspirer" en ouvrant tout grand son sein pour nous accueillir.

Un autre sens encore:

Il est dit en Gn 2, 7 que le Modeleur (*Plasmator*) "insuffla sur la face de l'homme l'haleine de vie": ainsi se leva pour lui "le jour inspireur" (*dies inspirans*). "Mais une nuit envieuse se jeta sur ce jour, prenant l'apparence de la lumière". *Vae, vae!* Malheur, malheur. "Ils ont fait des ténèbres la lumière, et de la lumière des ténèbres". Et le fruit de l'arbre fut mangé par la femme qui en donna à son mari. Et se leva pour eux un nouveau jour: le jour de la "conspiration" (*dies conspirans*) ...

"C'est en ce jour-là que nous naissons tous", portant comme gravée au fer rouge "la marque de l'antique conspiration". Par la convoitise qu'Eve nous a léguée, "le serpent s'efforce avec un zèle empressé d'obtenir notre consentement à son complot". Jour de ténèbres, où la chair ne cesse de convoiter contre l'esprit (cf. Ga 5, 17). Aussi ce jour est-il devenu "le jour expirant" (*dies exspirans*).

Suit l'exhortation attendue: "Hâtons-nous donc de respirer hors de cette conspiration antique et inique, car les jours de l'homme sont comptés" (cf. Jb 14, 5). Puisse "le jour qui respire" nous accueillir avant de sombrer dans "les ténèbres extérieures de l'éternelle obscurité"! Cette "respiration" consiste à inverser le rapport entre la chair et l'esprit: **que l'esprit convoite à son tour contre la chair** (cf. Ga 5, 17). Résister à la chair, c'est respirer (cf. Rm 8, 13). "Va, et toi aussi fais de même" (Lc 10, 37) comme Paul qui "châtiait son corps pour le réduire en servitude" (1 Co 9, 27), et tu sauras que le "jour inspireur s'est mis à luire de nouveau pour toi".

Nous avons remarqué que Bernard présente-là toute la thématique du péché originel et de son relèvement gracieux.

IV- La nuit des soupirs et le jour qui aspire sont les fins dernières des impies et des justes. Comme l'on ôte à ceux qui sont dénués de tout, ainsi l'on donne davantage à ceux qui sont comblés (cf. Mt 25, 29). Quelle est la raison du mot "aspirer"?

La nuit de la mort elle-même ne pourra pas prévaloir sur ce "jour renaissant" qui "resplendit dans les ténèbres sans que celles-ci ne puissent le saisir" (cf. Jn 1, 5).

Les justes resplendiront dans la noire obscurité de la mort, et "ils verront d'autant plus clair qu'ils seront dégagés des ombres du corps" (Ici, notons une notation négative sur le corps et ses embarras; ce n'est pas toujours le cas chez Bernard, ni chez les Auteurs cisterciens; voir 6 lignes plus bas). "Ainsi, ceux qui sont dans les ténèbres seront encore plus enténébrés, et ceux qui voient déjà verront davantage" (cf. Ap 22, 11; Mt 25, 29). La nuit des soupirs happera les uns tandis que le jour "aspirera" les autres. "Cette nuit et ce jour sont les fins dernières des uns et des autres: totale cécité et clarté suprême. Les justes seront comblés au-delà même de la plénitude, selon la "mesure débordante" annoncée par l'Evangile (cf. Lc 6, 38): "tel est le surplus du jour qui va nous aspirer"; et ce débordement de clarté rejaillira sur les corps.

D'où l'appellation, non pas de jour respirant, mais aspirant, parce qu'il ajoute encore au jour inspireur. Et Bernard note, en bon exégète, que "l'Esprit-Saint a voulu signifier cela par l'adjonction du préfixe *ad* (*ad inspirantis diei copiam*)". "Ceux que le jour inspireur illumine au-dedans, le jour aspirant les pare au dehors et les revêt d'une robe de gloire" (cf. Sir 6, 32).

Finalement, "**le jour qui nous aspire, c'est le Sauveur même que nous attendons, lui qui transformera le corps de notre humilité pour le conformer à son corps de gloire**" (Ph 3, 20-21). Il est aussi lui-même le jour qui inspire, illuminant notre "homme intérieur". Alors, s'accomplira dans le corps ce qui s'est accompli dans la tête: "Le grand mystère de la piété" (1 Tm 3, 16; voir Os 6, 3).

E- Sermon 73

"Reviens! Sois semblable, mon Bien-aimé, à la gazelle et au faon des cerfs, sur les montagnes de Béthel" (Ct 2, 17 cd).

Trois sections fragmentent ce nouveau commentaire qui clôturera le chapitre 2 de l'épithalame.

I- **Comment ces paroles: "Reviens! Sois semblable"... etc, se relie à ce qui précède. La part de l'Eglise et la part de la synagogue.**

a) Bernard recherche le sens du texte et commence, comme toujours, par déterminer quel est le sens littéral. L'amour immodéré de l'épouse la pousse à ne plus s'en tenir aux normes raisonnables. Elle supplie déjà l'Epoux de revenir alors qu'il commençait à peine à s'en aller. Elle le prie même de se hâter, "comme le font les bêtes des bois", gazelle et faon des cerfs.

Telle est la part de la lettre auxquels les juifs limitent leurs investigations.

b) Notre commentateur va "chercher au sein profond de la parole sacrée l'espoir et la vie, parce qu'il croit dans le Christ. Et "l'esprit se tire de la lettre insipide", quoique l'Esprit-Saint se révèle, caché sous le voile de la lettre (cf. Mt 1, 20).

Au lieu de contempler le mystère voilé, Israël - dit Bernard - tient le voile couvrant le mystère, car "un voile est posé sur leur coeur" (cf. 2 Co 3, 15): "le son de la lettre est pour Israël; le sens caché de la lettre est pour moi", ose prétendre Bernard. Il est vrai que "l'Esprit vivifie et donne l'intelligence" (cf. Jn 6, 64; Ps 118, 144).

La figure du fils aîné de la parabole en Lc 15, 25-28 est évoquée: ce fils représente Israël rétif à entrer dans la maison du festin. Il refuse d'expérimenter "combien il est juste et bon pour des frères de vivre ensemble et d'être unis" (Ps 132).

II- **Comment cette parole s'applique à la primitive Eglise. Ce qu'il faut entendre par gazelle et faon des cerfs.**

Bernard va tenter "d'exprimer les sentiments du saint amour de manière à montrer qu'il n'y a rien de déplacé ou d'inconvenant dans la parole sacrée". Il invite à se remettre en mémoire l'Heure où Jésus allait passer de ce monde à son Père (cf. Jn 13, 1). Il imagine aussi ce que représente de souffrances pour la jeune épousée (l'Eglise) de s'entendre dire que son Epoux va la quitter. Alors, les paroles de l'épouse ne paraissent pas hors de propos, affectée qu'elle est de se voir délaissée (*sic affecta et sic relict*). "Elle l'aime, et Il lui manque": double raison qui fait rappeler le Bien-aimé. Qu'au moins il hâte son second avènement promis...

Mais aussi, elle désire qu'il revienne dans une condition de faiblesse, comme la gazelle ou le faon, et non dans "sa condition divine de puissance, afin que dans sa colère, il se souvienne de sa miséricorde", pour notre utilité (cf. Hab 3, 2). Cela n'empêchera cependant pas le jugement d'être juste. Le vrai "Père des miséricordes" veut que les hommes soient jugés par un homme, "afin que... la ressemblance de nature redonne confiance aux élus" (cf. Ps 71, 2 et Ac 1, 11). L'épouse n'ignore donc pas le mystère de la volonté souveraine. Pour séparer les justes des méchants, il aura besoin des bonds du faon et des yeux de la gazelle... Pour les impies, il faut que s'accomplisse la prophétie de David (Ps 17, 43)... et d'Isaïe (Is 63, 3: "Je les ai foulés dans ma fureur; je les ai piétinés dans ma colère").

III- Quelles sont les montagnes de Béthel sur lesquelles l'Epoux est invité à paraître à la ressemblance de la gazelle et du faon?

Autre interprétation des bonds du faon: l'Epoux aura à "sauter par-dessus les méchants et à bondir sur les bonds" (cf. Ct 2, 8-9 et SCt 54, 2-7). L'épouse ajoute: "Sur les montagnes de Béthel" (Ct 2, 17). Dans la maison de Dieu (*Bethel*), il n'y a pas de méchantes montagnes. Toutes "chantent les louanges devant Dieu" (Is 55, 12). Ces montagnes au-dessus desquelles bondit le faon, ce sont les légions d'Esprits bienheureux (Principautés, Puissances, Vertus...). Et ce faon est devenu d'autant supérieur aux anges qu'il a hérité d'un nom bien supérieur au leur" (cf. Heb 1, 4), même si, un moment - durant l'humiliation de sa Passion - "il fut abaissé un peu au-dessous des anges" (cf. Ps 8, 6). "Son amoindrissement fut le fait de sa complaisance, non de la nécessité", ce qui ajoute encore - reconnaît Bernard - à la Bonté du Seigneur. Il a été fait moindre "parce que Lui-même l'a voulu", par amour (cf. Is 53, 7: *Nempe miseratus est quia ipse uoluit*). "A cause de la mort qu'il a soufferte, Jésus, nous le voyons couronné de gloire et d'honneur" (Heb 2, 9).

Bernard conclut: "Voilà ce qu'il convenait de dire au sujet du nom et de la similitude du faon, afin de l'appliquer à l'Epoux, selon la parole de l'épouse, sans faire injure à sa majesté. D'où il ressort que "non seulement dans son être éternel, mais aussi dans son devenir temporel, il s'attribue toute supériorité sur toute Principauté et Puissance, sur toute créature puisqu'il est "le Premier-né par rapport à toute créature" (Col 1, 15).

"La folie et la faiblesse de Dieu doivent être également préférées même à la sagesse et à la force des anges" (§ 9). D'où l'application de ce passage à l'Eglise universelle. Ici, Bernard fait le lien entre deux traditions d'interprétation du Cantique: l'épouse est à la fois l'âme individuelle et l'Eglise universelle. Si le rapport de l'âme au Verbe qualifiera le sens moral, tant aimé d'Origène et de Bernard, à un niveau plus profond encore, il qualifiera le lien nuptial et expérientiel entre les deux partenaires de l'Alliance, Dieu et sa créature raisonnable, et donnera lieu à l'explicitation du sens mystique, dont le Sermon suivant fait état en abordant l'expérience des "visites du Verbe".

*

F- Sermon 74 "Reviens!" (*Reuertere!* Ct 2, 17c)...

Sermon fondamental qui peut nous aider à percevoir le mysticisme de Bernard, non moindre que celui de Guillaume de S. Thierry, et le réalisme de l'expérience chrétienne, à travers ce que notre commentateur appelle "les visites du Verbe". Trois sections organisent le déroulement du Sermon.

I- Comment ce passage s'applique à l'âme et au Verbe. Le sens du va-et-vient du Verbe par rapport à son dessein de salut.

"Reviens!" Rappel abrupt de l'épouse à l'adresse du Bien-aimé qui vient de partir. Une preuve aussi que l'épouse aime intensément et que l'Epoux est infiniment aimable. Amour impatient qui se traduit en poursuite, en "harcèlements propres à des adeptes de la charité" (*caritatis cultores*), à des pratiquants grandement inlassables de l'échange amoureux (*tam indefessi sectatores negotii*).

Mais Bernard se souvient de sa promesse "d'appliquer ce passage au Verbe et à l'âme". Il exprime sa crainte d'aborder un tel sujet et de paraître rechercher "grandeurs et merveilles qui le dépassent" (cf. Ps 130).

"Qui m'expliquera comme il convient le va-et-vient du Verbe? D'où peut-il venir, et où peut-il

aller, lui qui remplit tout ?" (cf. 2 Co 3, 17) Peut-il se mouvoir dans l'espace, Lui qui 'est esprit'?
 Quel mouvement lui attribuer, lui qui est Dieu et donc immuable?"

D'où la résolution de Bernard de "suivre la méthode de la chaste Parole, et de dire:

"Le Verbe de Dieu, qui est Dieu et Epoux de l'âme, vient à l'âme et ne peut la quitter 'selon son bon plaisir' (Jn 4, 24). Mais une chose est à comprendre: cela se produit par une perception sensible (*sensus*) de l'âme, non par un mouvement du Verbe"... "Ma face T'a cherché, Seigneur; je chercherai Ta face" (Ps 26, 8). "Le Verbe est appelé et rappelé par le désir de l'âme à laquelle il a déjà accordé sa douceur... Et le désir des pauvres, le Seigneur l'exauce "(cf. Ps 9, 38).

Quand le Verbe s'éloigne, l'âme n'est plus qu'un "cri unique et incessant, un désir continu: 'Reviens!', jusqu'à ce qu'il vienne...

Quand il passe, il veut être retenu; quand il s'en va, il veut être rappelé, car le Verbe divin n'est pas irrévocable: il va et revient à son gré. "Il visite l'âme au point du jour, et soudain la met à l'épreuve" (cf. Jb 7, 18). S'en aller entre dans son dessein de salut; revenir est toujours une libre décision de sa volonté; l'un et l'autre mouvement est "plein de sagesse". Mais, "il est seul à en connaître le motif".

Au § 4 se situe l'extraordinaire passage du vécu de l'âme individuelle à ce qu'ont vécu les disciples et qu'exprime Jésus lui-même dans le Discours d'adieux (Jn 14-16):

"Je m'en vais et je viens à vous" (Jn 14, 28). "Sous peu vous ne me verrez plus; et puis encore un peu et vous me verrez" (Jn 16, 17)... "Oh! Que ce peu est long! (*O modicum longum*). C'est peu par rapport à nos mérites; c'est long par rapport à nos souhaits" (cf. Hab 2, 3). **"Il viendra toujours assez tôt pour nos mérites, mais jamais assez tôt pour nos désirs"**

Et Bernard de citer Virgile - un vers tiré des palais de sa mémoire - : *Anima...trahitur voluptate*, l'âme est attirée par le désir voluptueux (Buc 2, 65). Mais aussi, "l'âme s'appuie sur le salut de Dieu et agit en toute confiance avec lui" (cf. Ps 11, 6). . Ainsi, sans crainte et sans honte, elle appelle le Verbe..., et dans sa liberté coutumière, elle ne l'appelle pas son Seigneur, mais son Bien-aimé:

"Reviens, mon Bien-aimé ! Sois semblable à la gazelle et au faon des cerfs, sur les montagnes de Béthel" (Ct 2, 17 cd).

III- Bernard livre ce qui se passe en lui lors de la venue de l'Epoux, et à quels signes il perçoit sa venue.

Bernard puise son audace dans celle de l'Apôtre Paul qui qualifiait sa prétention de "folie" (*insipientia*), et se lance dans sa "confession"(au sens augustinien du terme):

"J'avoue que le Verbe m'a visité, moi aussi..., et cela plusieurs fois. Jamais pourtant je ne l'ai senti entrer. J'ai senti qu'Il était là, je me souviens de sa présence. Parfois, j'ai même pu pressentir soon entrée; la sentir, jamais, pas plus que sa sortie (cf. Ps 11, 6). D'où est-il venu dans mon âme, où est-il allé en la quittant, par où est-il entré et sorti - j'avoue que je l'ignore encore , selon cette parole: 'Tu ne sais ni d'où il vient ni où il va' (Jn 3, 8)... Il n'est certes pas entré par les yeux, car il n'a pas de couleur; ni par les oreilles, car il n'a fait aucun bruit; ni par les narines, car il ne se mêle pas à l'air, mais à l'esprit... Il n'est pas non plus entré par la bouche, car il ne se laisse ni manger, ni boire; et ce n'est pas par le toucher que je l'ai perçu, car il est impalpable. Par où est-il entré? Ou peut-être n'est-il pas entré du tout, parce qu'il ne vient pas du dehors? En effet, il ne fait pas partie 'des réalités extérieures' (cf. 1 Co 5, 12). Mais il n'est pas venu non plus du dedans de moi, 'puisqu'il est bon', et que je sais qu'en moi, il n'y a rien de bon (cf. Ps 51, 11; Rm 7, 18). Je suis monté jusqu'à la cime de moi-même, et voici que le Verbe la dominait de très haut. Explorateur curieux, je suis aussi descendu au plus bas de mon être, et j'ai également trouvé qu'il était plus bas encore. Si j'ai

regardé vers l'extérieur, j'ai découvert qu'il était au-delà de tout ce qui m'est extérieur; si je me suis tourné vers l'intérieur, il m'était plus intérieur que moi-même"...² "Heureux celui en qui le Verbe demeure, qui vit pour lui et se meut par lui".

"Me demandes-tu, puisque 'ses voies sont absolument insaisissables', comment j'ai su qu'il était là?... C'est seulement aux mouvements de mon coeur (*ex motu cordis*)... que je me suis aperçu de sa présence" (§§ 5-6).

Et Bernard va énoncer toute une suite d'effets de cette visite du Verbe et de signes qui l'authentifient:

Effets de la présence du Verbe	Constat expérientiel de ses attributs
- Fuite des vices et des passions charnelles	> expérience de sa Force
- Dénonciation et mise à découvert des fautes cachées	> expérience de la profondeur de sa Sagesse
- Rectification de la conduite de celui que le Verbe visite	> expérience de la douceur de sa Mansuétude
- Régénération de son intelligence spirituelle (l'homme intérieur)	> expérience de la splendeur de sa Beauté
Devant tout cela...	> émerveillement de l'excès de sa Grandeur

§ 7- Les départs du Verbe et ses effets:

Ils peuvent se résumer en une tristesse et en un "engourdissement" de ce qui précède... "jusqu'à ce qu'il revienne".

Aussi, Bernard se dit autorisé à emprunter la voix de l'épouse pour supplier le Verbe de "revenir", plein de grâce et de vérité (Jn 1, 14), puisque sans celles-ci la visite du Verbe serait incomplète. La grâce joyeuse et légère du faon doit être modérée par la maturité de la gazelle. Ferveur de la grâce enjouée, d'une part; poids très assuré de la vérité, d'autre part. La vérité sans la grâce est triste; la grâce sans la vérité est excessive et immodérée. L'une ne peut suffire sans l'autre. Il convient donc de joindre la vérité à la grâce. Ce que Bernard résume sous cette forme qui le décrit tout à fait lui-même:

"Je ne veux pas d'une beauté qui m'enlève la sagesse".

§ 10- L'unique beauté de l'ange, c'est la Sagesse. Il convient donc de "marcher dans la grâce selon la vérité" (cf. 2 Jn 4).

Les vierges folles se croyaient sages: elles ont perdu le sens (*stultae factae sunt*). "La grâce n'est pas profitable - elle est même nuisible - lorsqu'on n'a pas en vue la vérité. L'une et l'autre se trouvent auprès de l'Epoux. L'une et l'autre nous sont venues par Jésus-Christ (JN 1, 17).

"Que l'Epoux vienne en réprimant mon orgueil et en purifiant ma joie, bondissant comme un faon, circonspect comme une gazelle. Qu'il entre comme s'il descendait des montagnes de Béthel, plein d'allégresse et d'éclat, comme procédant du Père (ici Bernard attribue au Verbe ce qui est le propre de l'Esprit-Saint; il faut comprendre: 'comme envoyé par le Père'), Lui, l'Epoux de l'âme qui le cherche, alors qu'il est au-dessus de tout, Dieu béni dans les siècles. Amen!"

2 Tout ce passage doit beaucoup à S. Augustin, à sa théorie de la connaissance et de l'expérience sensorielle ainsi qu'à sa doctrine des sens spirituels. Trois textes des *Confessions* en apportent un confirmatur: *Conf.* X, 8 et 38; *Conf.* III, 6, 11 ("Toi, Tu étais plus intime à moi-même que le plus intime de moi, et plus élevé que la plus haute cime de mon être").

G- Sermon 75 "Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme "
(Ct 3, 1).

Ce sera le dernier verset du Cantique que Bernard commentera. Il ira en fait jusqu'au verset 3 ("Avez-vous vu celui que mon coeur aime?" (SCt 79), mais il reviendra au verset 1 dans le dernier Sermon pour comprendre ce que sont le lit et la nuit au sens moral. Nous nous acheminons donc ici vers le terme du Commentaire.

Quatre sections fragmentent la recherche de l'interprétation.

I- Comment ces paroles: "Dans mon petit lit" etc..., se relie à ce qui précède. Pourquoi l'Epoux se cache et ne se laisse pas trouver.

"Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme".

Un constat préalable:

L'Epoux n'est donc pas revenu; il n'a pas répondu à l'appel véhément de l'épouse: "Reviens!" Pourquoi? se demande Bernard. Voici sa réponse en trois points:

- Pour que le désir s'accroisse (*ut desiderium crescat*);
- Pour que l'affection soit éprouvée (*ut probetur affectus*);
- Pour que l'amour soit stimulé (*ut exerceatur amoris negotium*).

Mais l'Epoux se laissera-t-il trouver lorsqu'il sera cherché? Nous avons vu que malgré les paroles fortes du rappel, l'Epoux n'est pas revenu, pour les raisons ci-dessus énoncées.

Conséquence:

L'épouse qui l'aime est devenue encore plus désireuse de lui, et elle va activer ardemment sa recherche:

- recherche dans son petit lit, mais qui se révélera vaine;
- recherche à travers la ville, par les places et les ruelles; maigre bilan: pas de rencontre du Bien-aimé, pas d'indications pouvant orienter la quête;
- recherche par l'interrogatoire des personnes rencontrées pour s'enquérir ouvertement de l'Epoux; même déception.

Rien pourtant ne va arrêter l'épouse: ni sa pudeur d'épouse, ni le besoin de repos nocturne, ni même "les frayeurs de la nuit" (cf. Ps 90, 5).

Que signifie cette déception longtemps renouvelée? Il est vrai, cette dissimulation est bien pénible. Bernard formule alors des hypothèses et questionne (nous sommes toujours dans l'explicitation du sens littéral):

a)- "Admettons que l'Epoux se soit caché pour un temps"...Mais alors, du fait de l'ardeur de la recherche, à quoi bon se cacher encore?

b)- Comment se fait-il que, cherché si avidement, l'Epoux ne se laisse pas trouver? Il a pourtant dit: "Cherchez, et vous trouverez?"(Mt 7, 7). Et, "Qui cherche trouve" (*ibid.* v.8). Et dans Isaïe: "Cherchez le Seigneur tant qu'il se laisse trouver" (Is 55, 6). La réponse sera donnée au § suivant.

II- Il y a trois causes qui empêchent les chercheurs de trouver l'Epoux: le temps, l'indolence, et

le lieu.

- Le temps: "Cherchez le Seigneur tant qu'Il se laisse trouver" (Is 55, 6). C'est donc qu'il y a un temps où il se laisse trouver. Le Prophète ajoute à cela: il convient de Le chercher "tant qu'Il est proche". C'est donc que l'Epoux ne sera pas toujours si proche. Il sera ignoré des impies, et les vierges folles crieront en vain. "Vous me cherchez, et vous ne me trouvez pas" (Jn 7, 34). Or, "c'est maintenant le temps favorable, le jour du salut" (2 Co 6, 2). C'est le temps de chercher et d'invoquer..."Avant même que vous m'invoquiez, je dirai: 'Me voici' (Is 58, 9). Ce sera la venue du "temps présent", "le temps de la miséricorde". C'est donc maintenant "le temps favorable et propre à la recherche", le temps où "qui cherche trouve", pourvu qu'il cherche là où il faut et de la manière qui convient.
- L'indolence y est un obstacle. Non seulement cette recherche doit s'opérer "en temps opportun" - cela l'épouse le fait -, et, de plus, elle a conduit sa quête "en temps voulu et sans négligence, exactement comme il faut". Alors?
- Le lieu: toute la section qui suite est consacrée à faire la lumière sur ce troisième point.

III- La cause de la déception de l'épouse a été le lieu.

"Dans mon petit lit, j'ai cherché celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 1).

Devait-elle le chercher ailleurs? Sans doute, le petit lit était trop exigü pour "Celui dont le lit de l'univers est trop étroit". Il est vrai pourtant, que l'Epoux se fait aussi "tout-petit" (cf. Le mystère de l'Incarnation et de l'enfance de Jésus) : la crèche, le tombeau, sont autant de "petits lits" pour "Celui dont le ciel est le trône" (Is 66, 1).

Mais l'épouse appelle "sien" son petit lit. Ce qui est faible en Dieu Lui vient de nous; "c'est à nous qu'Il a emprunté de naître, de s'allaiter, de mourir, d'être enseveli". Cependant, toi, l'épouse - interpelle Bernard -, tu cherchais dans ton petit lit celui qui était déjà remonté vers le Père, là où il était auparavant: "Il est ressuscité; Il n'est pas ici" (cf. Mc 16, 6; Lc 24, 5). Il est revêtu d'éclat et de force (cf. Ps 92, 1). Il ne gît plus; il siège, soit pour juger, soit pour secourir.

Après l'épouse, ce sont les saintes femmes, affairées au tombeau, que Bernard interpelle: "Pourquoi achetez-vous des aromates? N'est-ce pas lui que son Dieu a oint d'une huile d'allégresse de préférence à ses compagnons? (cf. Ps 44, 8). "Heureuses serez-vous si, en revenant (du tombeau) vous pouvez dire: 'De sa plénitude nous avons, nous aussi, reçu' (Jn 1, 16). Alors, "celles qui étaient venues pour embaumer, s'en retourneront tout embaumées", embaumées par l'annonce si joyeuse de la Résurrection...

Conclusion: C'est donc en vain que l'Epoux, "dès lors et pour la suite des temps", est cherché dans un petit lit. Même si l'Eglise l'avait connu selon la chair - selon l'infirmité de la chair -, "maintenant elle ne le connaît plus ainsi" (cf. 2 Co 5, 16). Car, c'est dépouillé de toute faiblesse que l'Epoux s'est présenté au Père.

IV- Pourquoi est-il dit: "Celui qu'aime mon âme"? Quelles sont ces nuits au long desquelles l'épouse a cherché l'Epoux?

Notre commentateur souligne d'abord "la finesse de l'expression" : "Celui qu'aime mon âme". C'est en effet à l'âme seule qu'appartient l'amour par lequel elle aime spirituellement Dieu, ou un ange, ou une âme, ou les vertus. C'est pourquoi l'épouse dit son âme aime l'Epoux. **Elle l'aime donc d'un amour, non pas charnel, mais spirituel.** Alors, même "de nuit", la quête reste possible, car le jour rend manifeste ce que cache la nuit, et l'on trouve de jour, ce que l'on cherchait la nuit.

Cependant, il est parlé non pas de la nuit, mais "des nuits". Et d'évoquer toute une suite de nuits à travers lesquelles malgré tout se fait la quête de l'Epoux: nuit du monde, nuit de la perfidie

des juifs (*iudaica perfidia*), nuit de l'ignorance des païens (*nox ignorantia paganorum*), nuit de la perversion des hérétiques (*nox haeretica prauitas*), nuit de la vie charnelle et psychique des catholiques (*nox etiam catholicorum carnalis animalisue conuersatio*). Voilà le pourquoi de ces "nuits". Mais l'épouse, spirituellement avertie, a démasqué la nuit sous les faux-semblants du jour. C'est alors qu'elle dit: "Je me lèverai et je parcourrai; dans les ruelles et les places, je chercherai Celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 1-2). Comment ne se lèverait-elle pas à la nouvelle de la résurrection du Bien-aimé? "Et toi, âme bienheureuse, si tu es ressuscitée avec le Christ, savoure les réalités d'en-haut, non celles d'ici-bas" (cf. Col 3, 1-2). Mais pourquoi chercher "dans la ville". "Laisse cela aux "impies qui tournent en rond" (*in circuitu impii ambulans*: Ps 11, 9 et Ps 58, 7).

Le Seigneur est monté "là où il était auparavant" (Jn 6, 53; Eph 4, 10).

Cette dernière notation pourrait-être, de la part de Bernard, une discrète exhortation lancée à ses Frères de Clairvaux à ne pas vaquer, de-ci de-là, puisque cela "n'est pas du tout avantageux pour leur âme" (cf. RB 66, 7: *ut non sit necessitas monachis uagandi foris, quia omnino non expedit animabus eorum*), et à conserver l'esprit de clôture, dans la stabilité en communauté.

*

H- Sermon 76 "Dans les ruelles et sur les places, je chercherai celui qu'aime mon âme.
Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé.
Les veilleurs m'ont trouvée, ceux qui gardent la ville" (Ct 3, 2-3).

Quatre sections nous acheminent du sens littéral au sens spirituel.

I- Comment l'épouse a cherché l'Epoux dans les ruelles et sur les places, et pourquoi ce fut en vain, puisqu'il était retourné au ciel.

Le verset 2 de Ct 3 est repris en début de Sermon. Bernard fait remarquer d'abord que, selon 1 Co 13, 11, l'épouse "pense encore comme une enfant". Sans doute a-t-elle pensé que sorti du tombeau, l'Epoux reprenait sur terre son ministère public: prédication aux foules, guérison de malades... Pourtant, il avait achevé l'oeuvre que lui avait confiée son Père. Expirant sur la croix, n'avait-il pas signifié ce fait en disant: "Tout est accompli ?" (Jn 19, 30). Plus de raisons de se livrer aux foules; il se hâtait plutôt de rejoindre son Père, pour s'entendre dire: "Siège à ma droite jusqu'à ce que j'ai fait de tes ennemis un escabeau pour tes pieds" (Ps 109, 1), afin de tout attirer à lui (cf. Jn 12, 32).

L'épouse n'était donc « pas encore initiée au mystère » (*ignara mysterii*). Elle pensait devoir le chercher "dans les ruelles et sur les places"...

Bernard se lance alors dans une considération théologique sur le "voir" et le "croire": "Qu'y a-t-il d'extraordinaire à croire ce que tu vois?" Jésus va au Père; ses disciples ne le verront plus (cf. Jn 16, 10). La foi ne naît pas de la vue mais de l'écoute: c'est par l'obéissance écoutante que s'exprime la foi; c'est par elle que le Seigneur, qui s'est dit présent à ses disciples jusqu'à la fin du monde (cf. Mt 28, 30), se fera "voir". Et "si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec patience" (Rm 8, 25). La patience est un mérite.

La session à la droite du Père, c'est la place du Seigneur ressuscité: c'est là son "chez soi" (*in quem suum*).

Pour l'instant, l'épouse ne perçoit rien de cette "égalité de majesté" du Père et du Fils. **"Ivre d'amour, elle court de-ci, de-là: elle cherche des yeux celui que n'atteint plus l'oeil, mais la foi"**.

Il ne faut donc pas que la foi soit frustrée de son mérite, car elle est certes reconnue plus pure lorsque l'on croit sans avoir vu (cf. Jn 20, 29).

II- Comment le Père glorifie le Fils, et le Fils, le Père.

S'ouvre alors une méditation sur la glorification du Fils par le Père, à partir de Jn 17, la "Prière sacerdotale" de Jésus: "Père, glorifie ton Fils!" "Il demande librement ce qu'il est en son pouvoir d'obtenir. Mais il demande au Père, en conformité avec l'économie du salut (*dispensatoria Filii petitio est*).

Bernard s'empresse d'ajouter: "Que personne n'aille pourtant affirmer l'infériorité du Fils par rapport au Père. L'un et l'autre sont glorifiés; et ils le sont l'un par l'autre. Il n'y a pas de glorification postérieure du Fils impliquant une subordination dépréciative quant à la nature du Fils par rapport au Père. Notre auteur confesse ici la foi de Nicée (325), celle de l'Eglise, s'opposant radicalement aux présentations tendancieuses de certains courants théologiques de l'heure (les formulations ambiguës d'Abélard et de Gilbert de la Porrée). Il affirme la coéternité du Père et du Fils: "leur gloire à tous deux est une, comme eux-mêmes ne font qu'un" (cf. Jn 17, 22).

La citation de Jn 12, 28, reprise par deux fois est significative: "Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore", dit la voix du Père, dans ce passage johannique qui reprend le contenu de l'agonie de Jésus à Gethsémani sous une forme plus synthétique que le font les "Synoptiques". Déjà, le Christ fut glorifié au Baptême conféré par Jean dans le Jourdain; il le fut aussi lors de l'épisode de la Transfiguration sur le Mont Thabor. Il le sera "encore", dans la Résurrection.

Et Bernard, très habilement, transpose les ruelles et les places de la Jérusalem actuelle dans la Jérusalem céleste, à partir de Tb 13, 22:

"Tes places, Jérusalem, seront pavées d'or pur ;
dans toutes tes ruelles on chantera : Alleluia!"

La session à la droite du Père est réservée au Fils. Comment Trônes, Dominations, Puissances, oseraient-elles se comparer à Lui? (cf. 1 Pi 1, 12). Et Bernard de conclure:

"C'est donc à mon Seigneur seulement que le Seigneur (Dieu le Père) a dit et donné de s'asseoir à la droite de sa gloire".

C'est là que, celui qui le cherche, le trouvera (Mt 7, 8) et verra sa gloire, "celle qu'il tient du Père comme Fils unique" (Jn 1, 14).

III- Comment la foi trouve celui que l'intelligence ne saisit pas. Les veilleurs qui gardent la ville de Dieu, ville qui est à la fois l'épouse et les brebis.

- Bernard interpelle l'épouse: "Que vas-tu faire, épouse? Crois-tu pouvoir le suivre jusque là (jusqu'à sa session à la droite du Père)?..."Jusqu'au sanctuaire si secret pour contempler le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils (cf. Jn 10, 38)? Certes non! "Là où il est, tu ne peux venir maintenant; tu viendras plus tard" (cf. Jn 13, 26).

On comprend l'effroi ou le dédain de certains exégètes littéralistes et hyper-rationalistes devant une telle association apparemment arbitraire de versets bibliques rapprochés les uns des autres hors contexte. Et pourtant quelle perspicacité contemplative et quelle justesse d'appréciation du mystère de l'Eglise, puisque l'épouse, comme les disciples de Jésus, c'est l'Eglise, appelée à partager et la croix et la gloire de son Seigneur. Bernard est cohérent dans son exégèse spirituelle.

- Il encourage l'épouse dans sa recherche:

"Pourtant courage! Suis-le, cherche-le. Que sa lumière et sa hauteur inaccessibles ne te détournent pas de le chercher, ne te fassent pas désespérer de le trouver... Crois, et tu es trouvée! (*crede et inuenisti*). Car **croire, c'est avoir trouvé** - *nam credere inuenisse est* (à rapprocher d'une

autre célèbre formule de Bernard au § 2 du "Traité sur la grâce et le libre arbitre": "**consentir, c'est être sauvé**" - *consentire enim saluari est*).

Que ne trouverait la foi? Elle atteint l'inaccessible, découvre l'inconnu, comprend l'immensité, saisit les réalités dernières; bref, elle enferme en quelque sorte dans son vaste sein l'éternité même. Je le dirai hardiment: sans le comprendre, je crois en l'éternelle et bienheureuse Trinité, et **je tiens par la foi ce que je ne saisis pas par l'intelligence**" (§ 6).

Il nous semble pouvoir établir un parallèle entre S. Hilaire de Poitiers et S. Bernard à ce propos. La relecture de la prière finale du *De Trinitate* de l'évêque de Poitiers et ce Sermon 76, 6 sur le Ct. Le tableau ci-dessous mettra en évidence la similitude de la pensée:

S. Hilaire (<i>De Trin.</i> XII, 56)	S. Bernard (SCt 76, 6)
<p>"Pour moi, point d'inutiles combats de mots, mais la constante profession d'une foi inébranlable... Je m'attache sans savoir à la foi en ma régénération (le baptême), et ce que j'ignore, je le tiens dorénavant". <i>(regenerationis meae fidem obtinens nescio, et quod ignoro iam teneo).</i></p>	<p>"Sans le comprendre, je crois en l'éternelle et bienheureuse Trinité, et je tiens par la foi ce que je ne saisis pas par l'intelligence". <i>(Aeternam beatamque Trinitatem quam non intellego, credo, et fide teneo quam non capio mente).</i></p>

Objection supposée: "Mais comment l'épouse croirait-elle si personne ne prêche, puisque la foi naît de l'écoute, et l'écoute se fait par la prédication de la parole" (cf. Rm 10, 14.17).

Réponse de Bernard: "Dieu pourvoira" (Gn 22, 8). Et notre commentateur se reconnaît dans ces prédicateurs "éduquant à la foi la nouvelle épouse destinée à l'Epoux céleste".

Mais il est dit ensuite, dans le texte du Ct, que l'épouse rencontre les "veilleurs" qui gardent la Cité. Qui sont ces "veilleurs"? Ceux que le Sauveur, comme il est dit dans l'Évangile, trouvera veillant, à son arrivée. Il y a de mauvais gardiens; il y en a aussi de bons. Et Bernard considère sa communauté de Clairvaux comme une communauté évangélique de "veilleurs":

"Qu'ils sont bons ces gardiens qui veillent spirituellement et passent la nuit en prière" (allusions aux moines et aux pasteurs d'âmes) - cf. Sir 39, 6 et Ps 126, 1. "Sans ce zèle des gardiens, la Cité ne peut être en sécurité, ni l'épouse, ni les brebis" (§ 8).

En réalité ces trois réalités (Cité, épouse, brebis) n'en font qu'une:

- la Cité évoque le rassemblement (l'*Ecclesia*);
- l'épouse, évoque l'amour;
- les brebis, la mansuétude du Pasteur suprême.

L'épouse est la même chose que la Cité (*ciuitas*); cela ressort de Ap 21, 2: vision de la Jérusalem nouvelle, descendant du ciel comme l'épouse parée pour son Epoux.

Et Bernard ne peut pas ne pas évoquer le dialogue post-pascal entre Jésus Ressuscité et Pierre, le "majordome" choisi pour gouverner l'*Ecclesia*: "Pierre, m'aimes-tu?" (Jn 21, 17). En effet, la charge de pasteur, de gardien, requiert un grand amour. Bernard interprète ainsi ce questionnement de Jésus à Pierre; c'est "comme si Jésus disait à Pierre":

"Si ta conscience ne te rend pas ce témoignage que tu m'aimes, que tu m'aimes beaucoup et totalement, c'est à dire plus que tes biens, plus que tes proches, voire plus que toi-même - ce qui correspond à la triple demande - n'assume point cette charge et ne t'occupe pas de mes brebis, pour lesquelles mon sang a été versé".

"Terrible parole - estime Bernard - qui a de quoi ébranler le coeur féroce de nimporte quel tyran. Prenez donc garde à vous-mêmes, vous qui avez reçu une part du ministère - il le fut pour Judas! - . Penez garde au précieux dépôt qui vous a été confié: c'est une Cité,

c'est une épouse, ce sont des brebis. C'est une Cité: veillez sur sa sécurité; c'est une épouse: prenez soin de sa parure (on verra plus loin ce qu'il faut entendre par là); ce sont des brebis: veillez à ce qu'elles soient nourries".

IV- Ce qui correspond à la sécurité de la ville, à la parure de l'épouse, et à la nourriture des brebis.

- La sécurité de la Cité repose sur une triple défense: contre la violence des tyrans, contre la ruse des hérétiques, contre les tentations des démons.
- La parure de l'épouse consiste dans les bonnes oeuvres et une conduite réglée.
- La nourriture des brebis se trouve dans les pâturages des Ecritures, avec toutes les distinctions appropriées aux âmes si diverses, qui entendent les saintes Paroles.

A l'adresse de ceux qui sont trop avides d'honneur, qui assument inconsidérément de lourdes charges et s'exposent à de graves dangers. Tout peut se résumer dans cette seule question à se poser (Bernard se l'ait posée): *Amice, ad quid uenisti?* "Ami, pourquoi es-tu venu au monastère, dans quel dessein? C'est la question que posera Jésus à Judas avant la trahison de ce dernier. D'où la gravité du questionnement, qui appelle une réponse immédiate.

Et si le pasteur doit être "savant" (*doctus*), il doit surtout rester "bon". Chez Bernard, la charité tiendra toujours le premier rang, quoi qu'il advienne.

*

J- Sermon 77

Tout ce Sermon est concentré sur l'identité des "gardiens de la Cité" et sur la rencontre de l'épouse avec eux. Trois sections fragmentent la réflexion.

I- Réprimande à l'adresse des mauvais gardiens.

La critique de Bernard est tranchante. Il décrit - pour s'en lamenter - l'attitude et le vécu des mauvais gardiens de la Jérusalem/Eglise qui, au lieu de la servir, la "spolient", l' "épuisent", la rendent "pitoyable et exangue". Ce passage est à lire en parallèle avec la Lettre 42, à Henri, évêque de Sens. Écoutons Bernard:

"De nos jours, il s'agit non de parer l'épouse, mais de la spolier, non de la garder, mais de la perdre; non de la défendre, mais de l'exposer aux dangers/l'exposer aux dangers, non de l'enseigner, mais de la prostituer. Les pasteurs ne font pas paître le troupeau, mais le tuent et le dévorent..."

Vas-tu me trouver un prélat (un évêque) qui ne soit pas plus empressé de vider les bourses de ses ouailles qu'à extirper les vices? Où en trouver un qui, par sa prière, fléchisse la colère de Dieu, un qui 'proclame une année de grâce pendant laquelle le Seigneur se laisse apaiser' (cf. Is 61, 2). Nous parlons des fautes légères; un jugement plus rigoureux est réservé aux fautes plus graves.

...Laissons-là ces gens, eux qui ne trouvent pas l'épouse, mais la vendent, et cherchons plutôt ceux dont l'épouse dit qu'ils l'ont trouvée. Les premiers ont bien reçu 'une part du ministère' (Ac 1, 17) des seconds, mais non leur zèle. Ils désirent tous être leurs successeurs, mais peu désirent les imiter. Plût à Dieu qu'ils fussent aussi empressés au soin des âmes qu'ils sont prompts à courir après

un siège épiscopal!... C'est peu de chose pour nos 'gardiens' que de ne pas nous protéger; il faut encore qu'ils nous perdent"...

II- Qui sont et quels sont les gardiens dont l'épouse dit qu'ils l'ont trouvée. L'amour de la vérité que l'épouse a appris d'eux.

Qui sont donc ces 'gardiens/veilleurs' dont l'épouse affirme qu'ils l'ont trouvée? Certes, les Apôtres et les 'hommes apostoliques' (*apostoli uiri*: les successeurs des Apôtres). Cette même Eglise qu'ils ont trouvée, ils la gardent jour et nuit, "durant leur vie et après leur mort". Ils sont de puissants intercesseurs après leur mort puisque "la mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur" (Ps 115, 15).

Une objection supposée: "Tu affirmes ces choses comme si tu les avais vues de tes yeux, alors qu'elles sont interdites à des regards humains".

Réponse de Bernard: "Si tu tiens pour fiable le témoignage de tes yeux, le témoignage de Dieu est plus grand (cf. 1 Jn 5, 9).

Les gardiens de la Cité/Jérusalem, ce sont les anges (cf. Is 62, 6); mais aussi ceux qui furent chargés d'un ministère et qui sont passés par la souffrance pour rejoindre le Christ dans sa gloire: "Tes gardiens, 'mère-Eglise', ce sont les saints anges; ceux qui veillent sur toi sont 'les esprits et les âmes des justes' (Dan 3, 86).

Bernard se plaît à souligner l'unité de tous les bienheureux, anges et saints, dans le Royaume de Dieu. "Les uns et les autres t'ont trouvée, Mère-Eglise, et la raison de leur sollicitude est propre à chacun d'eux: les saints n'atteindront pas sans toi leur accomplissement (cf. Heb 11, 40), et les anges ne retrouveront que par toi leur plénitude" (c'est à dire que les anges apostats doivent être remplacés, dans la perspective augustinienne, par les saints; cf. *Cité de Dieu*, Livres XI et XII; SCt 62, 1). L'Epoux est la vérité que cherche l'épouse de toute son âme: "Quel est en effet l'amour fidèle et vrai de l'âme, sinon celui par lequel la vérité est intensément aimée?". La marque de l'image divine dans l'âme l'a marquée et lui donne de "s'élever jusqu'aux douces et chastes étreintes de la vérité et de reposer ainsi dans son amour en toute sécurité et douceur".

III- Ceux qui osent s'engager sans guide dans les chemins de la vie. En quel sens l'épouse dit qu'elle a été trouvée.

L'épouse ne trouve pas celui qu'elle cherchait, mais elle est trouvée par ceux qu'elle ne cherchait pas (Ct 3, 2-3).

Un avertissement: "Qu'ils prêtent l'oreille ceux qui ne craignent pas de s'engager (dans la vie consacrée) sans guide et sans directeur (*sine duce et praeceptore*) dans le chemin de la vie (*uias uitae*), étant eux-mêmes à la fois leurs propres disciples et leurs propres maîtres dans l'art spirituel (cf. Guillaume de S. Thierry, Lettre d'or, §§ 98-100, "Nécessité d'un directeur"). Car certains, après commencé par l'esprit, ont fini par la chair (cf. Gn 3, 3). "Qu'ils prennent donc garde de marcher avec précaution, suivant en cela l'exemple de l'épouse". Les maîtres qui l'ont rencontrée lui donnèrent des nouvelles de son Bien-aimé. Elle apprit d'eux la crainte du Seigneur (cf. Ps 33, 12):

"Il donne la main au séducteur celui qui ne veut pas la donner à un guide".

En quel sens l'épouse dit-elle qu'elle a été trouvée?

L'Eglise n'est pas venue d'un seul lieu, mais de l'Orient et de l'Occident et de toutes les extrémités de la terre. Or l'épouse parle comme si l'Eglise était venue d'un seul lieu. Elle n'a pas non plus été réunie un jour en un seul lieu. Les Apôtres et les anges l'auraient alors conduite vers "Celui qu'aime son âme". Aurait-elle été trouvée avant d'être rassemblée? Non, car elle n'existait même pas.

Elle n'a donc pas été réunie, rassemblée, convoquée, avant d'être trouvée.

Il y a là, reconnaît Bernard, un "mystère caché" dont il s'expliquera dans le prochain Sermon.

*

K- Sermon 78

L'épouse a été trouvée par ses "prédicateurs" (gardiens et veilleurs de la Cité). C'est sur ce fait "mystérieux" que Bernard s'interroge. Il lui faudra trois sections pour faire le point.

I- Comment Dieu, l'ange et l'homme coopèrent au salut de l'épouse.

Bernard reconnaît qu'il a été intrigué (*illic stetimus et haesimus*) en apprenant que l'épouse avait été trouvée (*se inuentam dixerit*) par ses "prédicateurs". Il avait déjà tenté une explication au Sermon précédent, mais promis également d'aller plus avant (voir finale de SCt 77). Il part du "grand lien sacré", du saint et chaste mariage du Christ et de l'Eglise (cf. Eph 5, 32).

Trois acteurs - reconnaît-il - coopèrent tour à tour dans ce mariage: Dieu, l'ange et l'homme.

- Dieu prend soin des noces de son Fils Bien-aimé. Les deux autres acteurs ne peuvent rien faire sans Lui (cf. Jn 15, 5). Ce n'est pas pour Lui-même que Dieu les associe à ce ministère; c'est pour eux-mêmes. Lorsqu'il se sert du ministère des anges, c'est pour le salut du genre humain. Anges et hommes collaborent, dans le royaume de la charité, dont la loi est "le doux amour mutuel de ceux de ceux qui règneront ensemble et la pure affection qu'ils auront les uns pour les autres et pour Dieu".

- Il y a cependant une grande différence, selon la dignité des trois acteurs, dans leur manière d'agir. Dieu fait ce qu'il veut (cf. Ps 113, 11), immuablement. Il est la Sagesse qui dispose tout avec douceur (Sg 8, 1). L'ange n'agit pas sans mouvement, dans l'espace comme dans le temps, mais sans agitation. L'homme, lui, n'est pas libre d'agir sans agitation de l'esprit et sans mouvement du corps et de l'esprit. Il doit donc accomplir son salut avec crainte et tremblement (cf. Eph 6, 5; Ph 2, 12).

II- Dieu prévient ses auxiliaires (ange et homme) en trois choses: la prédestination, la création, l'inspiration. Pour quelle raison l'épouse n'a pu être trouvée dès le commencement, mais seulement par l'inspiration.

- La prédestination: elle est antérieure à tous les temps; il ne fut jamais de temps où l'Eglise des élus ne fût pas entre les mains de Dieu; "Il n'y eut jamais de temps où l'Eglise ne fût pas aimée".

- La création: elle se fait avec le commencement du temps;

- L'inspiration: elle se fait dans le temps où et quand Dieu le veut.

L'audacieuse révélation des desseins divins est un secret que Bernard a découvert - nous dit-il - chez S. Paul, en Eph 1, 3-6:

"Il (Dieu) nous a bénis de toute bénédiction spirituelle, aux cieux, dans le Christ... Il nous a prédestinés à être des fils adoptifs par Jésus-Christ"...Ce sont les élus qui parlent ainsi. "Dans le sein si profond de l'éternité, personne n'a pu trouver cette Eglise, sinon celui à qui Dieu même - Lui l'Eternel - a voulu le révéler.

Le § 4 confirme l'idée de Bernard selon laquelle nulle créature - pas même la Vierge-Mère - n'échappe à "l'universelle confusion", excepté le seul "qui entre sans tache", le Christ (cf. Ps 14, 2; Lettre 74 aux Chanoines de Lyon auxquels Bernard fait reproche de célébrer festivement l'Immaculée Conception de Marie)... Car "il n'y a pas de distinction; tous ont péché (cf. Rm 10, 12 et

5, 12), et "tous portent le capuce de leur honte".

C'est dans ce § que l'on trouve l'unique emploi chez Bernard de l'expression augustinienne de la "masse des damnés" (*massa damnationis*); au moment de la chute, l'Eglise était "cachée de façon mystérieuse aussi bien au sein des bienheureux prédestinés, que dans la masse des malheureux damnés. Mais la grâce visitante la révèle en son temps par l'inspiration (cf. SCt 78, 3).

Quelque chose de "l'Esprit de l'Epoux fut insufflé aux esprits des hommes pour les préparer à recevoir l'Evangile de la paix" (Eph 6, 15). "La Parole a couru rapide, les peuples se sont convertis, les confins de la terre se sont rassemblés en une seule Eglise catholique, et les veilleurs ont connu les richesses de la grâce cachée, depuis des siècles, dans le secret de l'éternelle prédestination et se sont réjouis d'avoir trouvé celle que le Seigneur, avant les siècles, s'était choisie pour épouse".

Donc, au témoignage de l'épouse elle-même, celle-ci a été trouvée par les "veilleurs".

"Avez-vous vu celui qu'aime mon âme?" demande l'épouse aux "veilleurs" qui l'ont trouvée. Elle se savait déjà connue d'avance et prévenue par le Seigneur de la Cité, si bien que les gardiens l'ont "trouvée toute faite telle qu'elle est". Suivent une série de rencontres évangéliques: Corneille par Pierre, Paul par Ananie, Nathanaël par Philippe, Simon par André, son frère, Marie, la Mère du Sauveur, qui fut elle-même "trouvée enceinte par l'action du Saint-Esprit" (cf. Mt 1, 18). D'où la ressemblance - estime Bernard - entre l'épouse du Seigneur et sa Mère (§ 8).

L'épouse a donc été trouvée elle-même remplie du Saint-Esprit, et c'est pourquoi elle a demandé si familièrement à ceux qui la trouvaient des nouvelles de "celui qu'aime son âme". Elle parla la première de l'abondance du coeur. Et sa question revient à dire aux "gardiens/veilleurs": "Etes-vous de ceux à qui il a été donné de voir "celui que tant de rois et de prophètes voulurent voir, et ne virent pas? Est-ce vous qui avez mérité de contempler la Sagesse dans la chair, la Vérité dans un corps, Dieu dans un homme?"

Quant à Bernard, il juge plus expédient pour lui-même de se fier aux Apôtres qui ont mangé et bu avec le Christ/Epoux, après sa résurrection d'entre les morts (cf. Ac 10, 41).

Il s'en tient là pour l'instant à propos de l'épouse, prévenue par l'Esprit-Saint, trouvée et découverte par ceux qui gardent la Cité, "car c'est elle que Dieu a connue d'avance et prédestinée avant les siècles" (1 Co 2, 7).

On aura remarqué l'accuité du discernement de Bernard lorsqu'il scrute le "mystère de l'Eglise", l'épouse de l'Epoux Bien-aimé.

*

L- Sermon 79

"Avez-vous vu celui qu'aime mon âme?
A peine les avais-je dépassés, j'ai trouvé celui qu'aime mon âme.
Je l'ai saisi et ne le lâcherai point
que je ne l'aie fait entrer dans la maison de ma mère,
dans la chambre de celle qui m'a conçue" (Ct 3, 3c-4).

Bernard ira donc jusqu'à Ct 3, 4 dans son Commentaire. Et malgré la longueur du texte (quatre membres de phrase pour le seul verset 4), il ne fragmentera le tout qu'en deux sections. Il nous donne-là un très beau Sermon, tout centré sur "le grand pouvoir de l'amour", qui est Charité.

I- **Pour quelle raison l'épouse dit-elle: "Avez-vous vu celui qu'aime mon âme"? Que signifie le fait qu'elle "dépassé" les veilleurs.**

Le style de cette section est tout emprunt des formes de la poésie et de l'amour courtois du XIIème s., plein de ferveur amoureuse enflammée "par delà toute convenance, raison, pudeur, sagesse, jugement qui se trouvent comme en captivité"...(cf. 2 Co 10, 5).

§§ 1-2. Ainsi, "le saint amour - le seul sujet du Livre d'ailleurs - ne doit pas être mesuré aux mots, aux phrases, mais aux actes et à la vérité" (cf. 1 Jn 3, 18). **"C'est l'amour qui parle d'un bout à l'autre et pour comprendre ce qu'on lit, il faut aimer"**. Un cœur froid ne peut nullement saisir ce langage de feu (cf. Mt 19, 11). La langue de l'amour, pour qui n'aime pas, sera une langue barbare... "airain qui sonne, cymbale qui retentit" (1 Co 13, 1). "Mais ceux-là -'les veilleurs' -, puisqu'ils ont aussi reçu de l'Esprit le don d'aimer, savent ce que dit l'Esprit" (cf. Jn 7, 39).

Aussi, laissent-ils partir l'épouse après l'avoir rapidement informée, si bien qu'elle dit: "A peine les avais-je dépassés, j'ai trouvé celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 4a). La locution adverbiale "à peine", est là à sa juste place, car "ils lui ont donné une parole abrégée (*Verbum abbreviatum*). Cette expression du 'Verbe abrégé', renvoie à l'abaissement du Verbe de Dieu dans l'Incarnation (cf. "De l'amour de Dieu", 21, SCt 59, 9). Il fallait que l'épouse passât par eux pour connaître la vérité. Mais il fallait aussi qu'elle les dépassât. Sans ce dépassement, elle n'aurait pu trouver celui qu'elle cherchait; "Ils ne se prêchaient pas eux-même, mais leur Seigneur Jésus" (cf. 2 Co 4, 5). Il ne fallait pas seulement "passer", mais "dépasser" (*non sufficiebat transire, et pertransire docetur*). Celui qu'elle suivait à la trace, avait "dépassé": il avait dépassé la mort pour entrer dans la vie de gloire en montant aux cieux...

§ 3. Mais Bernard veut se faire plus clair. L'épouse aussi a dépassé: "par la foi et la ferveur, elle l'a suivi jusqu'aux cieux". Croire en la Résurrection, c'est passer; croire en l'Ascension, c'est dépasser (cf. SCt 76, 2-5).

"A peine les avais-je dépassés... Les, c'est aussi bien les veilleurs que beaucoup d'autres membres qui sont sur la terre. "Notre Chef les a précédés et surpassés en deux points: la Résurrection et l'Ascension". "Le Christ, c'est les prémices (1 Co 15, 23); notre foi nous a précédés aussi: "S'il monte au ciel, elle est là; s'il descend aux enfers, la voici" (cf. Ps 138, 8-10 librement interprété). L'Eglise s'est dépassée elle-même, demeurant par la foi, là où elle n'est pas encore parvenue dans toute la réalité (*fides et res* sont en interconnexion; elles se renvoient l'une à l'autre).

II- Le ciment de l'amour (*glutinum amoris*) grâce auquel l'épouse tient l'Epoux et ne le lâche pas. Pour quelle raison l'épouse se prépare à faire entrer l'epoux dans la chambre de celle qui l'a conçue.

§ 4. V. 4: "Je le tiens et ne le lâcherai pas"... Foi de l'Eglise et Charité demeurent. "Les fleuves sont venus, les vents ont soufflé, se sont rués sur elle: elle ne s'est pas écroulée parce qu'elle était fondée sur le Roc, le Christ (cf. Mt 7, 25; 1 Co 10, 4). "Je ne te lâcherai pas que tu ne m'aies béni", demandait le Patriarche Jacob à son mystérieux agresseur (Gn 32, 27). Cependant, l'épouse ne demande pas une bénédiction mais beaucoup plus: l'Epoux lui-même. Elle ne le lâchera pas. "Qu'y a-t-il pour moi au ciel, et qu'ai-je désiré sur la terre sinon Toi? " (Ps 72, 25). "Je ne te lâcherai pas, même lorsque Tu m'auras bénie!", semble-t-elle affirmer.

§ 5. Et Lui, ne veut pas moins être tenu, car il déclare: "Je mets mes délices à être avec les enfants des hommes" (Ps 8, 31), et il fait cette promesse: "Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle" (Mt 28, 20).

"Quoi de plus fort que cette copule (union) qui se trouve affermie par l'unité volontaire si passionnée de tous deux"...

"Je le tiens", dit-elle. Mais "elle est aussi tenue par celui qu'elle tient" et à qui elle dit: "Tu me tiens la main droite" (Ps 72, 24). Elle est tenue et elle tient; comment peut-elle tomber désormais? Elle tient l'Epoux par sa foi et la fermeté de son amour. "Mais cela serait fragile si elle-même n'était pas tenue par la puissance de la miséricorde du Seigneur".

"Je le tiens et ne le lâcherai pas que je ne l'ai fait entrer dans la maison de ma mère et dans la chambre de celle qui m'a conçue" (Ct 3, 4cd). "Grande est la charité de l'Eglise", s'écrie Bernard, "qui ne refuse pas ses délices même à sa rivale, la Synagogue". Elle (l'Eglise) partage celui qu'elle aime avec son ennemie. Rien d'étonnant: "le salut vient des juifs" (Jn 4, 22). L'Eglise en vient à souhaiter à la Synagogue, et le nom et la grâce de l'épouse: cela est bien plus que le salut!

§ 6. "Charité incroyable si ses propres paroles n'en faisaient foi".

Elle veut faire entrer celui qu'elle tenait..."jusque dans la chambre" (ce qui est la marque d'un privilège). Celle qui mérite de recevoir l'Epoux dans sa chambre a son secret qui n'est qu'à elle (cf. Is 24, 16). Celui qui entre dans la chambre nuptiale, c'est l'Epoux.

"O grand pouvoir de l'amour!" Le Sauveur revient en Epoux; et il dit non seulement: "Je suis ton salut" (Ps 34, 3), mais: "Je te fiancerai à moi dans la foi...dans le droit et la justice, dans la miséricorde et la bonté" (Os 2, 20.19). Mais comment l'épouse peut-elle céder l'Epoux à une autre? Elle le souhaite à sa Mère (la Synagogue), non pour le lui céder, mais pour le mettre en commun (*ut communicet*): **elles ne seront alors plus qu'une seule en Lui!** (cf. Mt 19, 5-6).

"C'est Lui qui est notre paix, Lui qui des deux n'en fait plus qu'un" (Eph 2, 14). Il n'y aura plus alors qu'une seule épouse et qu'un seul Epoux, Jésus-Christ, N.S., qui est au-dessus de tout, Dieu béni dans les siècles. Amen!"

*

M- Sermon 80

La dernière série des SCt (80-86) est à teneur plus théologique que les précédents, exception faite, nous l'avons vu, du SCt 71, très trinitaire. Le style de l'exposé de Bernard devient très "scolastique", ce qui surprend. Les citations de l'Ecriture se font plus rares, les démonstrations rationnelles s'étendent.

Le SCt 80 va reprendre la question trinitaire à cause des égarements de l'évêque de Poitiers, Gilbert de La Porrée. Certains de ses écrits seront soumis à la correction, l'amendement étant exigé par le Synode de Reims: une manière d'épargner à l'imprudent évêque une condamnation. Bernard se montre très incisif, et le texte incriminé, n'est peut-être pas le bon: Geoffroy d'Auxerre a sans doute interpollé les textes fournis à Bernard (voir SC 511, note 2, p. 292).

En dehors d'un retour à Ct 3, 1 cité dès le début ("Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme"), le Cantique ne sera plus cité, laissant place à la dispute théologique en forme scolastique.

Quatre sections fragmentent l'exposé.

I- Retour à l'exégèse morale. Quelle est l'affinité entre le Verbe et l'âme selon l'image et la ressemblance.

Bernard fait mention d'une plainte qui lui semble émise par la communauté des frères qui l'écoutent, plainte relative au délaissement de l'**exégèse morale**, à savoir du rapport entre le Verbe et l'âme individuelle. Il ne va pas tout reprendre à nouveau frais, d'autant que ce délaissement ne s'est produit qu'à partir de Ct 3, 1 reproduit ci-dessus. Notre interprète redit son souci d'avoir cherché à "dissiper l'épaisse obscurité des allégories" (c'est à dire de donner un sens spirituel ou mystique du dialogue entre l'Epoux et l'épouse), "et de mettre en lumière les délices secrètes du Christ et de l'Eglise".

Il fait donc retour au sens moral, si apprécié des frères de Clairvaux: il va appliquer au Verbe et à l'âme individuelle, ce qui a été dit du Christ et de l'Eglise.

Une objection: Pourquoi rapprocher le Verbe et l'âme qui, apparemment n'ont rien de commun?

Réponse: Si, bien des choses leur sont communes:

- L'affinité des deux natures: le Verbe est l'Image, et l'âme est faite "à l'image" (cf. Gn 1, 27).
- La ressemblance atteste l'affinité de l'âme avec le Verbe puisqu'elle est faite non seulement "à son image", mais "à sa ressemblance" (*ibid.*).
- Si le Verbe est la Vérité, la Sagesse, la Justice: telle est l'Image; "cette Image est Justice née de la Justice, Sagesse née de la Sagesse, Vérité née de la Vérité, comme elle est Lumière née de la Lumière, Dieu né de Dieu". Certes, l'âme n'est rien de tout cela, puisqu'elle n'est pas l'Image: "elle en est pourtant capable et désireuse: elle est capable de majesté" (*in capacitate maiestatis*).

Remarquons combien ici Bernard marque d'un soulignement la noblesse de la créature, comme il l'avait déjà fait en SCt 11, 5 et en SCt 21, 6. "Dieu a fait l'homme grand, tout droit" (*Deus hominem rectum fecit*; Qo 7, 30) "le faisant 'à l'image' ". Il doit donc y avoir affinité entre les deux, entre le Verbe et l'âme individuelle (cf. SCt 83, 1). De ce Dieu "grand et droit" (cf. Ps 146, 5; 91, 16), son Image tient d'être grande et droite; et l'âme qui est faite "à l'image", le tient également.

II- Le Verbe possède bien davantage que l'âme. L'âme n'est en aucune manière sa propre droiture ou sa propre grandeur, comme l'est le Verbe.

L'âme a reçu la grandeur et la droiture "à sa mesure"; l'Image, "à égalité". L'âme tient ces deux biens que sont la grandeur et la droiture de la création ou de la complaisance de Dieu. L'Image, elle, les possède de naissance, par génération (c'est aussi ce que Grégoire de Nysse soutient dans son ouvrage sur "l'Oeuvre des six jours", qui complète celui de son frère Basile - SC 6, p. 157), de la substance même de Dieu, "car l'Image de Dieu Lui est consubstantielle".

Bernard emploie ici le langage scolastique des Ecoles, en termes de "substance" et "d'accidents": grandeur et droiture sont la substance même du Verbe; elles sont le Verbe; grandeur et droiture sont pour l'âme des "accidents"; ils ne constituent pas l'âme en elle-même. Et l'âme qui "cherche et savoure les réalités de la terre et non les réalités d'en haut, n'est pas droite mais "courbée" (*curua*; cf SCt 24, 5-7); "elle ne cesse pourtant pas d'être grande puisqu'elle reste capable de l'éternité".

L'homme n'est donc image qu'en partie. Le Verbe est l'Image intégrale. Mais la grandeur de l'âme réside en sa capacité; et "l'homme traverse la vie en image", c'est à dire en devenir, tendue vers un but, mais sans nécessairement l'atteindre...

III- Pour quelle raison l'âme est-elle différente de sa propre grandeur? La simplicité de la nature incréée.

Les §§ 5-8 qui suivent, tiennent toujours ce langage des Ecoles dans lequel les références bibliques se font plus rares. Il y a un changement de ton et de méthode. Comme dans la Lettre 77 à Hugues de S. Victor, Bernard se fait "scolastique". Il le sera encore en SCt 81. Pour quelles raisons? Sans doute pour se situer au niveau des adversaires à réfuter qui sont des dialecticiens remarquables: Pierre Abélard en fut; Gilbert de La Porrée en est. Écoutons Bernard usant de ce style adapté aux circonstances:

"L'âme n'est pas plus sa grandeur que le corbeau sa noirceur, la neige sa blancheur, l'homme sa faculté de rire ou sa raison... Ainsi, l'âme et la grandeur de l'âme, bien qu'inséparables, sont toutefois différentes l'une de l'autre... Mais Dieu Trinité, nature souveraine incréée, revendique pour soi cette pure et singulière simplicité de son essence qui fait qu'on ne trouve pas ceci, et cela..."

Demeurant en elle-même, elle est ce qu'elle a et ce qu'elle est; elle l'est toujours et de façon identique".

IV- Contre l'erreur de ceux qui disent que la divinité n'est pas Dieu. Condamnation du Commentaire de Gilbert de La Porrée sur le Traité de Boèce sur "La Trinité".

La diatribe est de mise. Bernard s'emporte contre "ces nouveaux - je ne dis pas dialecticiens, mais hérétiques - qui prétendent avec la plus détestable impiété que la grandeur par laquelle Dieu est grand, la bonté qui le fait bon, la sagesse qui le fait sage, la justice qui le fait juste, enfin la divinité qui le fait être Dieu, ne sont pas Dieu" (§ 6).

Le style est le même que dans les disputes avec Abélard, même si le tenant de cette nouvelle théologie est Gilbert, évêque de Poitiers. "C'est par la divinité, disent-ils, qu'il est Dieu; mais la divinité n'est pas Dieu". Qu'est-elle alors? Suit tout un discours dialectique extrêmement précis qui doit emporter l'adhésion. Bernard s'appuie sur S. Augustin: "Dieu n'est grand que par une grandeur qui est Lui-même. Autrement, cette grandeur serait plus grande que Dieu" (*De Trin.* V, 10, 11).

La mention du Synode de Reims se trouve ensuite notifiée. Bernard en approuve le discernement des juges qui "estimèrent fausses et fort suspecte l'interprétation de Gilbert sur la pensée de Boèce" (§§ 7-8). L'explication de Gilbert consiste à prétendre que "le Père est vérité, c'est à dire vrai; le Fils est vérité, c'est à dire vrai; le Saint-Esprit est vérité, c'est à dire vrai. Tous les trois ensemble ne sont pas trois vérités, mais une seule vérité, c'est à dire un seul vrai". Explication "obscur et tordue", estime Bernard, qui aurait préféré que la formule soit renversée: "Le Père est vrai, c. à d. vérité, le Fils est vrai...etc... Les trois sont un seul vrai, c'est à dire **une seule vérité**".

Fulgence de Ruspe, un africain très augustinien jugé *Bonus corrector* (excellent censeur), est encore appelé à l'aide. La pensée de Boèce est claire: "**Lorsqu'on dit Dieu, Dieu, Dieu, cela se rapporte à la substance**". Mais Gilbert ajoute: "Non la substance qu'il est, mais par laquelle il est". Néanmoins on peut se demander quel est le véritable texte de Boèce et quel est celui de Gilbert. Il semble, selon N.M. Haring (*Medieval Studies* 13, 1951, pp. 12-13), qu'il y ait eu inversion des textes par une regrettable inattention du secrétaire de Bernard...

Bernard reconnaît cependant, qu'à Reims, Gilbert s'en est remis à l'opinion des évêques réunis en Synode.

La mise en garde de la finale de ce Sermon, indique à l'évidence qu'il s'adressait plus à des lecteurs non cisterciens - des Ecolâtres en particulier - qu'aux moines de Clairvaux. Notre commentateur annonce qu'il parlera de la "ressemblance" dans les Sermons suivants.

*

N- Sermon 81

Bernard reprend, pour l'approfondir, la question de la création "à l'image et à la ressemblance" (Gn 1, 26-27), en insistant ici sur l'aspect "ressemblance".

Cinq fragmentations dans cet exposé technique.

I- La ressemblance de l'âme avec le Verbe consiste surtout en ceci: pour l'âme, être et vivre sont la même chose, comme pour le Verbe, être et vivre heureux.

Après avoir établi l'affinité de l'âme avec le Verbe par des arguments de raison, Bernard se demande quel rapport peut-il y avoir entre "une si grande majesté (le Verbe) et "une si grande

pauvreté" (l'âme humaine) pour qu'on dise que sublimité et humilité "s'embrassent comme d'égal à égal, semblables à deux époux qui s'aiment"?

Et il s'émerveille de ce que, "si cela est vrai, s'engendre une confiance (mutuelle) pleine de joie". Les aspects de la conformité de l'âme et du Verbe n'ont certes pas été tous relevés - constate Bernard -, mais plusieurs l'ont été cependant. Ainsi, il apparaît "combien l'Image et ce qui est "à l'image" se reflètent de très près".

En quoi et en quels éléments consiste la ressemblance? La réponse va suivre. Connaissant la noblesse de son origine, l'âme se détournera plus aisément d'une vie dégénérée, et "approchera avec confiance des embrassements du Verbe" (§ 1).

Le premier trait de la ressemblance de l'âme avec le Verbe, c'est **la simplicité** de substance qui fait que, pour l'âme, être et vivre, c'est la même chose. Pour le Verbe, il y a égalité entre "être et vivre heureux". Et ce n'est pas le cas pour l'âme; il y a donc ressemblance entre les deux, non égalité. "Bien vivre et vivre heureux" appartient au Verbe, de par sa sublimité; "être et vivre" appartient à l'âme, grâce à la ressemblance. **"Pour Dieu seul, être et être heureux sont la même chose: c'est la simplicité première et toute pure"**. Avoir un être qui est la même chose que vivre, cela est semblable à Dieu, et c'est le propre de l'âme. Et de ce degré inférieur, il est possible de monter jusqu'au 'vivre heureux': "c'est de là que l'on monte à la vie heureuse" (§ 2).

II- Les diverses sortes de vivants. Pour l'âme seule, être est la même chose que vivre. Ce que l'âme a reçu dans la création.

Deux sortes de vivants: * Ceux qui ont la sensibilité (*quae sentiunt*);
* Ceux qui ne l'ont pas (*quae non sentiunt*).

Au-dessus des deux est la vie qui fait vivre et sentir. "L'âme, plus que vivante, est la vie même". Infuse dans un corps, elle le vivifie. Le corps n'est pas la vie, mais il est vivant grâce à la vie donnée par l'âme.

Fait suite toute une considération sur les diverses sortes de vivants, végétaux, animaux etc... Pour eux tous, être n'est pas la même chose que vivre; cela est le propre de l'âme qui peut, à partir de ce degré inférieur, monter au degré supérieur: "bien vivre et vivre heureux". A ce degré se tient seul Celui qui est seul à être heureux et puissant, "le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs" (1 Tm 6, 15) - § 3.

L'âme a reçu par création non pas d'être heureux, mais de pouvoir l'être. "Nous reconnaissons la ressemblance; nous récusons l'égalité". La différence? Celle de la créature et du Créateur.

Ainsi, l'âme qui vit "selon la chair", est "une morte vivante" (*uiuens, mortua est*).

III- L'âme est immortelle, mais non comme le Verbe. La triple proximité de l'âme et du Verbe: la simplicité, la perpétuité, et la liberté. En quoi consiste la liberté de l'âme?

L'âme est immortelle. En cela aussi elle est semblable au Verbe, sans lui être égale: l'immortalité de la Divinité la surpasse de loin... (cf. 1 Tm 6, 16). Dieu est par nature immuable (cf. Mt 3, 6). Quelle est donc cette part d'immortalité qui manque à l'âme? L'immuabilité! Car l'âme change de sentiments. **Simplicité de l'essence et perpétuité de vie: double proximité de l'âme et du Verbe - § 5.**

Mais il y a un troisième aspect qui rend l'âme semblable au Verbe: c'est le libre arbitre, la capacité de discerner et de choisir entre le bien et le mal, et à tous les contraires qui s'opposent dans la vie de l'esprit: arbitre dans le discernement, libre dans son choix; tel est "l'oeil de l'âme". **Là où il n'y a pas de liberté, là non plus, il n'y a pas de mérite.**

IV- Comment la liberté de l'âme est livrée à la captivité par le fait du péché.

L'homme est le seul être libre parmi les êtres animés. Cependant, du fait du péché, il subit, lui aussi, une certaine violence ou contrainte (*necessitas*). Par son amour déréglé, l'âme se trouve alourdie, apesantie par le corps (cf. Sg 5, 11). "Si l'âme qui a pu tomber d'elle-même ne peut se relever d'elle-même, c'est la volonté qui en est la cause". Celle-ci, devenue languissante par l'amour dépravé, ne s'ouvre plus à l'amour de la justice. La volonté, devenue captive, ne peut plus résister à la "nécessité". D'où le cri de l'âme dans les Psaumes et les Prophètes (cf. Is 38, 14-15. L'âme vit alors une servitude volontaire, car "celui qui commet le péché se rend esclave du péché" (Jn 8, 34). Elle retrouvera sa liberté lorsqu'elle ne commettra plus le péché (§§ 7-8).

Au § 9, nous avons là le cas très rare où Bernard dialogue avec son auditoire:

_ "Mais, dis-tu, tu ne me feras pas cesser de croire à la nécessité que je subis... contre laquelle je lutte continuellement".

_ "Où, je te le demande, sens-tu cette nécessité? N'est-ce pas dans la volonté?"

Suit une réflexion personnelle de Bernard: "Qui me délivrera de cette honteuse servitude? Malheureux, mais libre; libre en tant qu'homme; malheureux en tant qu'esclave. Libre en tant que semblable à Dieu; malheureux en tant qu'ennemi de Dieu... C'est moi qui combats contre Toi; c'est moi qui suis devenu mon propre ennemi...; je trouve en mes membres un principe qui s'oppose à mon esprit et à Ta Loi" (cf. Rm 7, 23).

V- La Loi de Dieu et la loi du péché, qui coexistent dans l'âme et dans la volonté.

"Qui me délivrera de mes propres mains?" (cf. Rm 7, 24)... Je ne trouve aucune issue à mon malheur... La volonté me rend inexcusable; la nécessité me rend incorrigible. "Ma volonté est mon propre ennemi" (cf. *De gratia*, §§ 4-5).

Suit un rapport dialectique, repris de S. Paul, entre la chair et l'esprit: "Si ce que je ne veux pas, je le fais, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais le péché qui habite en moi" (Rm 7, 20).

Bernard renvoie alors à son Traité sur "la Grâce et la Liberté", où il avait exprimé des opinions différentes sans doute, mais "non contraires à celles-ci". Il laisse d'ailleurs à l'auditeur/lecteur d'adhérer à celles qu'il préférera...

Il rappelle en finale les trois points fondamentaux de l'exposé: l'âme est ressemblante au Verbe par sa **simplicité** de nature, son **immortalité**, sa **liberté**. Ce qui démontre encore combien il y a d'affinité entre l'âme et le Verbe.

*

O- Sermon 82

Ce Sermon, articulé en trois sections, reprend la question de la "ressemblance", en proposant une autre présentation que celle qui figure dans le "Traité de la grâce et du libre arbitre". Le Traité affirmait que, si l'image demeure par delà le péché, la ressemblance, elle, est néanmoins perdue. Ici, il est dit qu'elle n'est pas "perdue" mais "voilée, souillée, obscurcie"... Bernard reparle des trois composantes de la ressemblance de Dieu dans l'homme: la simplicité, l'immortalité, la liberté. Le péché les recouvre toutes trois d'un "second manteau": la simplicité se recouvre alors de la duplicité, l'immortalité, de la mortalité, la liberté, de la nécessité.

Cette ressemblance partielle qu'elle garde permettra à l'âme de s'approcher du Verbe. Mais la dissemblance est d'autant déplaisante que la ressemblance subsiste (§ 6). "Immense dissemblance!" soupire Bernard....

Il cite Ct 6, 12 pour signifier l'appel lancé à l'âme, la Sunamite: "Reviens, Sunamite, reviens, que nous te regardions". Le Verbe-Epoux la regardera de nouveau lorsqu'elle lui sera redevenue semblable, et il s'offrira Lui-même à son regard (cf. 1 Jn 3, 2).

Finalement, la ressemblance s'accompagne de la vision de Dieu; elle s'accomplit dans l'amour; elle est "vision de Dieu". La "méchanceté otée", il n'y aura plus qu'"unité d'esprit" (1 Co 6, 17), vision réciproque et mutuelle affection; "ce qui est partiel disparaîtra" (1 Co 13, 10). Alors l'âme connaîtra comme elle est connue (cf. 1 Co 13, 12). Alors, elle aimera comme elle est aimée, et l'Epoux trouvera sa joie dans l'épouse (cf. Is 62, 5).

P- Sermon 83

Après avoir "pendant trois jours" (c'est à dire au fil des Sermons 80, 81, 82) démontré l'affinité de l'âme avec le Verbe, Bernard va maintenant en dégager l'utilité: *Quae utilitas in omni labore isto?* C'est une Cantate de l'Amour que ce Sermon qui se fractionnera en trois sections sans conséquences préjudiciables à l'unité du contenu. L'entrée en matière est déjà à lui seul un sommet littéraire.

I- **Comment nimporte quelle âme peut revenir avec confiance au Verbe, pour qu'il la réforme et conforme à Lui.**

"Nous avons fait voir que toute âme - même 'chargée de péchés' (2 Tm 3, 6), enveloppée de vices, captive des plaisirs, prisonnière en son exil, incarcérée dans son corps, enlisée dans la boue, 'plongée dans la vase' (Ps 68, 3), attachée à ses membres, clouée à ses soucis, accablée d'affaires, paralysée par ses craintes, égarée sur une fausse route, rongée d'inquiétudes, agitée par les soupçons; enfin, 'étrangère en pays ennemi' (Ex 2, 22; Bar 3, 10), selon la parole du Prophète, 'souillée avec les morts, comptée parmi ceux qui sont en enfer' (Bar 3, 11) - toute âme, dis-je, même ainsi damnée et désespérée, peut cependant trouver en elle-même non seulement de quoi respirer dans l'espérance du pardon et de la miséricorde, mais encore d'aspirer avec audace aux noces du Verbe, de conclure sans peur un traité d'alliance avec Dieu, de porter sans crainte avec le Roi des anges 'le joug suave' de l'amour (cf. Mt 11, 30). Quelles audaces ne pourrait-elle pas se permettre tranquillement envers celui dont elle se voit l'image glorieuse, dont elle se sait porter noblement la ressemblance? Oui, que craindrait-elle de la majesté divine, elle qui tire sa confiance de son origine? Il suffit qu'elle s'applique à conserver la noblesse de sa nature par la probité de sa vie" (§ 1).

"Pourquoi notre zèle (*industria*) dormirait-il", se demande Bernard, puisqu'un "grand don de la nature habite en nous?" Ce serait faire injure au Créateur que de ne pas mettre en oeuvre ce don de nature. L'empreinte du Verbe nous engage à demeurer avec le Verbe, où à Lui revenir si l'âme s'en est écarté "par la dépravation de sa vie et de ses moeurs" qui la rend dissemblable à elle-même (§ 2). "Néanmoins, cette dissemblance n'abolit pas la nature, mais la corrompt".

Le retour de l'âme, c'est la conversion au Verbe (cf. Ct 7, 10), pour qu'il la réforme et la conforme à Lui-même, c'est à dire "en l'amour" (*in caritate*; cf. Eph 5, 1-2). "Une telle conformité marie l'âme au Verbe". Semblable à Lui par nature, elle se rend aussi semblable à Lui par la volonté, "en l'aimant comme il l'aime".

Par l'intelligence de l'amour, elle parviendra à la perfection (Guillaume de S. Thierry dira, "par le sens de l'amour illuminé" - Lettre d'or §§ 259-263).

Ce contrat d'amour est une étreinte: "Ils sont Epoux et épouse".

II- **Comment le sentiment de l'amour est plus fort que tous les autres sentiments.**

Ce noeud qui lie les époux est plus fort que l'amour entre enfants et parents, car "**l'Epoux n'est pas seulement aimant, il est l'amour**".

Dieu requiert-il l'honneur plus que l'amour? Certes non. "Si je suis l'amour, dit-Il, où est l'amour qui m'est dû? ...

"Dieu exige d'être craint comme Seigneur, d'être honoré comme Père et, comme Epoux, d'être aimé" (§ 4).

"L'amour se suffit à lui-même, il plaît par lui-même et pour lui-même. Il est à lui-même son mérite, à lui-même sa récompense. L'amour ne cherche hors de lui-même ni sa cause ni son fruit: en jouir, voilà son fruit. J'aime parce que j'aime; j'aime pour aimer. Grande chose que l'amour, si du moins il remonte à son principe, s'il retourne à son origine, s'il reflue vers sa source pour y puiser sans cesse son éternel jaillissement. De tous les mouvements de l'âme, de ses sentiments et de ses affections, l'amour est le seul qui permette à la créature de répondre au Créateur, sinon d'égal à égal, du moins dans une réciprocité de ressemblance"...

"Grande chose que l'amour (*Magna res amor*)! Mais il comporte des degrés. L'épouse est au degré le plus élevé..."

L'amour pur n'est pas mercenaire ; il ne tire pas ses forces d'un espoir... Tel est l'amour de l'épouse... Le seul espoir de l'épouse, c'est l'amour. Là est sa seule richesse. L'épouse déborde de cet amour, et l'Epoux en est content. Il ne demande rien d'autre, et elle n'a rien d'autre à offrir. De là vient qu'il est l'Epoux et elle, l'épouse"...

III- L'Epoux aime le premier et il aime davantage; pour l'épouse, il suffit qu'elle aime de tout son être.

"L'amour de l'Epoux - ou même l'Epoux qui est amour - ne demande qu'amour réciproque et fidélité. Qu'il soit donc permis à la bien-aimée d'aimer en retour. Comment n'aimerait-elle pas, elle qui est l'épouse et l'épouse de l'Amour? Comment l'Amour ne serait-il pas aimé?"...

"Certes, ce n'est pas la même abondance que ruissellent l'amante et l'Amour, l'âme et le Verbe, l'épouse et l'Epoux, le Créateur et la créature... Cela veut-il dire que seront perdus et totalement vains les souhaits de l'âme qui aspire aux Noces?... Non. Si pourtant l'âme aime de tout son être, **rien ne manque là où il y a totalité**... Aimer ainsi, c'est avoir consommé le mariage...; en l'unanimité des deux époux consiste l'entière perfection des noces.

Certes, l'âme est devancée en amour et dépassée; mais "celui qui s'attache à Dieu est avec Lui un seul esprit" (1 Co 6, 17).

Suit une ultime recommandation de Bernard:

"Ecoutons donc cette âme que l'onction maîtresse de vérité et la fréquente expérience ont rendue capable de nous instruire aisément de tout" (cf. 1 Jn 2, 20.27). Mais il s'en expliquera dans le Sermon suivant.

*

Q- Sermon 84

A partir d'une reprise de Ct 3, 1 ("Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme"), Bernard centre toute sa réflexion et sa quête de sens dans ce Sermon sur le thème de la recherche de l'Epoux par l'âme/épouse.

Un Sermon bref et dense, structuré en deux sections autour de ce thème.

I- **Quel grand bien que de chercher Dieu! L'Epoux y prédispose l'âme en la devançant et en lui en inspirant le désir.**

Ct 3, 1 est à nouveau cité en tête de §. Première affirmation de Bernard, tirée de son expérience contemplative: "C'est un grand bien que de chercher Dieu". Cela surpasse tous les autres

biens de l'âme. Il est donc le premier des biens et "l'étape ultime du progrès" dans la croissance de la vie spirituelle. Aucune vertu ne peut être attribuée à qui ne cherche pas Dieu. Aucun terme (aucun « stop ») ne peut lui être imposé puisqu'il est écrit: "Cherchez **toujours** Sa Face" (Ps 104, 4). Même trouvé, il ne cessera pas d'être cherché; et non par un déplacement local, mais "par les désirs" (*non pedum passibus, sed desiderii quaeritur Deus*) - cf. SCt 74, 2. Loin d'éteindre le saint désir, "l'heureuse découverte, l'attise" (*extendit*). Que l'allégresse atteigne sa plénitude (cf. Ps 15, 11), le désir, lui, n'aura pas de fin et la recherche non plus (§ 1).

Ces préalables ont été dits pour que les moines de Clairvaux ne "tournent pas ce grand bien en un grand malheur". Que chaque âme qui cherche Dieu se sache devancée dans cette quête et cherchée elle-même avant de s'être mise à chercher (cf. 1 Jn 4, 19). Encore faut-il rendre grâce aux grâces de prévenance venant de Dieu.

Bernard se fait alors plus précis: "La corruption du meilleur don est la trahison la plus basse". Paul, l'Apôtre, s'en est bien gardé; il n'a pas usurpé la gloire de son Seigneur: "C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis" (1 Co 15, 10) - § 2.

"Dans mon petit lit, ... j'ai cherché celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 1)...

Une certitude s'impose: Si l'âme cherche le Verbe, c'est qu'elle a été d'abord cherchée par le Verbe. Laissée à elle-même, notre âme "n'est qu'un souffle qui s'en va sans retour" (Ps 77, 39). "J'ai erré, dit-elle, comme une brebis perdue: Viens, Seigneur, chercher ton serviteur" (Ps 118, 176)³. Ainsi, cette volonté de l'âme de chercher Celui qu'elle aime, lui vient de ce qu'elle a déjà été prévenue, visitée et cherchée par le Verbe. En effet, que cherche donc le Psalmiste en Ps 118, 176, sinon "d'être cherché"? Et il ne chercherait pas de l'obtenir s'il n'avait pas déjà été cherché.

II- A quelle âme appartient-il de chercher le Verbe? Ce que signifie être cherché par le Verbe. Cette nécessité revient à l'âme, non au Verbe.

Cherchée la première et aussi aimée la première, l'âme peut alors se lancer à la quête de Celui qu'elle aime. Et Bernard lance alors un appel à la prière:

"Prions nous aussi, frères très chers" (*oremus et nos, carissimi*) "pour que ces miséricordes nous devancent bientôt, car nous sommes devenus très misérables" (cf. Ps 78, 8). Et de préciser: "Je ne dis pas cela de vous tous... Je sais qu'un très grand nombre d'entre vous marchent dans la voie de cet amour dont le Christ nous a aimés et le cherchent en simplicité de coeur" (cf. Sg 1, 1). "Mais il y en a quelques uns - je le dis avec tristesse - qui ne nous ont montré encore aucune marque de cette prévenance salutaire... ce sont des hommes qui s'aiment eux-mêmes, et non le Seigneur, et qui cherchent leur propre avantage, non celui du Seigneur" (§ 4).

Or, l'épouse a été devancée par une double bénédiction: l'amour et la recherche. "L'amour est la cause de la recherche, la recherche est le fruit de l'amour; elle en est aussi l'assurance". Il fallait ces deux choses pour, d'une part, "chasser la honte et éveiller l'affection" (§ 5).

Bernard reprend alors à son compte la thématique de l'épouse infidèle développée par le Prophète Osée (Os 2, 5-7). Eh bien, malgré le constat de son infidélité, Bernard/l'épouse infidèle ne doute pas d'être aimé(e): "Cet amour je l'ai ressenti en ce que, non seulement Il m'a cherché dans l'état (de prostituée) où j'étais, mais Il m'a aussi donné son affection, assuré de sa recherche. "Comment aurais-je besoin d'élan pour le chercher, moi qui ai expérimenté sa clémence et suis persuadé de ses sentiments pacifiques?" (§ 6).

Bernard s'exclame, dans son enthousiasme de chercheur comblé:

3 Sur ce préalable et cette recherche de l'âme par Dieu, voir S. Augustin, *Conf.X*, 27, 38.

"Frères, se dire cela, c'est être cherché par le Verbe; en être persuadé, c'est être trouvé... Mais tous ne comprennent pas ce langage"...

Comment, se demande-t-il enfin, amener les "commençants" à ce vécu expérientiel de l'épouse? Qu'ils lisent Jér 3, 1 ss: "Toi qui t'es prostituée à de nombreux amants, reviens à moi, dit le Seigneur..., et je t'accueillerai". Que, par le mérite de la foi, ils obtiennent un jour le fruit de l'expérience⁴. Dans le Sermon suivant, il montrera "aux âmes assoiffées", comment chercher Celui par qui elles ont été cherchées.

Q- Sermon 85

Il semble que Bernard ait du mal à quitter le verset 1 de Ct 3. Il le médite encore dans ce long Sermon, très didactique: un des plus long Sermon de son Commentaire. Quatre sections nous aident à faire la lumière sur la recherche du Verbe et sur notre conformité ou réformation à Lui.

Nous sommes là à un sommet de l'exégèse morale: l'intimité du rapport entre le Verbe et l'âme. Le Sermon suivant - qui sera le dernier - reprendra encore Ct 3, 1 pour expliciter ce qu'il faut entendre par "le lit" et par "la nuit", au sens moral.

I- Pour quelles raisons l'âme cherche-t-elle le Verbe? Bernard en énonce sept, et tout d'abord la réprimande et la connaissance. Les autres points seront développés au cours du Sermon.

L'âme cherche le Verbe pour se soumettre à sa réprimande, pour en recevoir la lumière de la connaissance et un appui qui lui donne la force; pour être reformée dans la sagesse et conformée à Lui dans la beauté; pour s'unir à Lui dans un mariage spirituel fécond, et pour jouir de Lui dans l'allégresse. Voici donc les sept points énoncés. La suite va développer les raisons qui porte l'âme à chercher le Verbe.

La première raison: l'âme désire se soumettre à la réprimande du Verbe. Celui-ci se déclare même notre "adversaire" dans cette parole de Mt 5, 25: "Accorde-toi avec ton adversaire, tant que tu es en chemin", etc... Le Verbe s'oppose en effet à nos désirs charnels, "nous qui nous égarons toujours" (cf. Ps 94, 10). La menace est terrible en effet, "à moins que tu n'entres en conflit avec toi-même", et que tu ne mènes contre toi "une lutte acharnée et continue pour tourner le dos à tes habitudes invétérées et à tes passions innées". Mais seul tu n'y parviendras pas: "ce serait vouloir faire reculer une nouvelle fois le Jourdain" (cf. Ps 113, 3). Que faire alors?

"Cherche le Verbe pour t'accorder avec Lui, car c'est Lui qui agira. Fuis vers Lui, ton adversaire; par Lui tu deviendras tel qu'il ne sera plus ton adversaire. Il changera ses menaces en caresses et, pour te transformer, sa grâce répandue en toi sera plus efficace que sa violente colère".

N'ignore donc pas ce qu'Il veut, car "celui qui ignore sera ignoré" (1 Co 14, 38). Et voilà la seconde nécessité, c'est la connaissance apportée par le Verbe Lumière (cf. Jn 1, 9; Ps 118, 105. 130). Il s'en suit une transformation de la volonté qui désormais veut le bien, et une illumination de la raison qui désormais connaît le bien (§§ 1-2).

L'âme s'est remise debout, grâce au Verbe. Encore doit-elle se garder de tomber à nouveau (cf. 1 Co 10, 12). Elle ne peut tenir debout par elle-même; elle le pourra par le Verbe "qui affermit les cieux" (Ps 117, 13).

4 Notons que l'expérience, chez Bernard, tient une place de choix dans ses écrits (voir P. Verdeyen, *BdC*, p. 557 ss).

II- Trois forces poussent l'âme pour la renverser. L'homme doit se garder surtout de soi-même. Ce qu'est la force. Celui qui espère dans le Christ est tout-puissant. C'est sur le Christ seul qu'il faut s'appuyer pour recevoir de Lui la force.

Ces trois forces qui poussent l'âme pour tenter de la renverser sont le diable, le monde, et l'homme. Mais qui pourra nous nuire si nous sommes zélés pour le bien? (cf. 1 Pi 3, 13). Si tu ne donnes pas ton assentiment aux suggestions du diable ou aux séductions du monde, et si tu as de la miséricorde pour ton âme, alors tu seras "zélé pour le bien" (cf. Sir 30, 24) [- § 3]. Mais la victoire sur soi-même est la plus difficile des trois. Et "l'homme qui maîtrise son âme est plus grand que le preneur de ville" (Pr 16, 32). Pour cela, il faut "la force d'en-haut" (Lc 24, 49) qui permettra à la vigueur de l'âme de soumettre toutes choses à la raison (§ 4).

Avec le Psalmiste, Bernard se demande: "Qui montera sur la Montagne du Seigneur?" (Ps 23, 3). Vain sera l'effort de l'homme qui tente l'ascension sans l'aide du Verbe. Ici, notre commentateur introduit une citation du Ct située très en avant du texte: "Qui est celle-ci qui monte du désert, débordant de délices, appuyée sur son Bien-aimé" (Ct 8, 5). Evidemment, le *ascendet* du Ps 23, 3 appelle le *ascendit* de Ct 8, 5. Sans cet appui sur le Bien-aimé, vaine est la peine de l'âme chercheuse du Verbe. Avec Lui, par contre, elle soumettra toute chose à la raison: colère, crainte, désir espéré (*cupiditas*), et joie (voir Boèce, "*Consolatio Philosophiae*", I, finale, et Isaac de l'Etoile, *De anima*, 1878/1879: "tristesse et crainte, joie et espérance"). Bernard appelle cet ensemble de deux couples, "la quadriga de l'âme" (*animae currum*), que celui-ci doit conduire, tel un "habile cocher". L'âme réduira alors en captivité toute passion charnelle et soumettra à la raison les sens de la chair (*carnis sensum*) pour qu'ils obéissent à la force.

En effet, comment tout ne serait-il pas possible à qui s'appuie sur Celui qui peut tout? Et de citer S. Paul: "Je puis tout en Celui qui me rend fort" (Ph 4, 13). Suit alors une phrase clé de la spiritualité bernardine:

"Rien ne met mieux en lumière la toute puissance du Verbe que sa capacité de rendre tout-puissants ceux qui espèrent en Lui". L'âme rendue forte par le Verbe pourra être maîtresse d'elle-même et échapper à la captivité de l'injustice (cf. Ps 118, 133). L'homme appuyé sur le Verbe et revêtu de la force d'en-haut (l'Esprit-Saint; cf. Lc 24, 49), ne pourra être abattu par aucune violence, aucune ruse, aucune séductions, ni privé de la maîtrise de soi. C'est là, pour Bernard, une manière de rejoindre la tradition de l'*hésychasme*, et l'*apathèia* dans la ligne d'Evagre et de Cassien.

Afin de ne pas avoir à craindre celui qui te pousse pour te renverser (cf. Ps 117, 13), "ne laisse pas l'orgueil prendre pied en toi (cf. Ps 35, 12). Car ce n'est pas "se tenir dans la vérité" que de ne pas s'appuyer sur le Verbe et de se fier à ses propres forces (cf. Ps 48, 7). Le Verbe ne dit-il pas "Sans moi, vous ne pouvez rien faire"? (cf. Jn 15, 5).

III- Comment nous sommes reformés par le Verbe dans la sagesse. Quelle relation existe entre la sagesse et la force.

Nous sommes aussi reformés par le Verbe dans la sagesse (ce sera la quatrième raison de "chercher le Verbe"). Car si le Verbe est force, il est aussi sagesse - cf. 1 Co 1, 24. Jacques, dans sa Lettre, invite à demander la sagesse à Dieu pour qui en manquerait, puisque "Dieu donne à tous avec magnificence et sans faire de reproche" (Jc 1, 5). De plus, "la force est apparentée à la sagesse", bien qu'elle s'en distingue dans l'âme. Dans le Verbe, force et sagesse sont identiques; pas dans l'âme. La vigueur relève de la force, la tranquillité de l'âme accompagnée d'une certaine douceur, désigne la sagesse..."dans la douceur de l'Esprit" (2 Co 6, 6) [§ 7]. C'est au § 8 que Bernard fait dériver le mot sagesse (*sapientia*) du mot saveur (*sapor*), car "s'ajoutant à la force, la sagesse la rend savoureuse alors que, par elle-même, la force est perçue comme âpre et insipide".

Une belle définition: "La sagesse est la saveur du bien" . Elle fut perdue par le péché de l'homme à l'instigation de "l'antique Serpent" (Ap 12, 9). "La non-sagesse (*insipientia*) de la femme, nous a privés de la saveur du bien". Mais la sagesse a de nouveau rempli le coeur et le corps de la femme pour que nous soyons reformés dans la sagesse par une femme (Marie). "Dès lors, la sagesse vainc toujours la malice"(cf. Sg 7, 30)."Par son entrée, la sagesse, en rendant insipides les sens charnels, purifie l'intelligence, guérit et rétablit le palais du coeur (expression augustinienne). Le "palais du coeur", une fois guéri, "savoure à nouveau le bien; il savoure même la sagesse elle-même, le meilleur de tous les biens".

"Heureuse l'âme totalement gagnée à la saveur du bien et à la haine du mal! C'est cela être reformé dans la sagesse ; c'est cela expérimenter avec bonheur la victoire de la sagesse". Nous avons noté, une nouvelle référence à "l'expérience", notion si chère à S. Bernard.

"Affermir son coeur et attendre le Seigneur" (Ps 26, 14) relève de la force; goûter et voir combien le Seigneur est doux (Ps 33, 9), relève de la sagesse.

IV- Ce que c'est que d'être conformé au Verbe dans la beauté, uni à Lui dans un mariage fécond, et jouir de Lui dans l'allégresse, autant qu'il est possible en cette vie.

Bilan provisoire:

- par le changement de volonté, l'âme a recouvré la vie;
- par la connaissance, elle a retrouvé la santé;
- par la force, la stabilité;
- par la sagesse enfin, la maturité.

"Il nous reste, dit Bernard, à découvrir sa beauté sans laquelle elle ne peut plaire 'au plus beau des enfants des hommes' (Ps 44, 3); car, elle s'entend dire: 'le Roi désirera ta beauté' "(Ps 44, 12).

En quoi consiste la beauté de l'âme?

Son éclat, c'est "le témoignage de sa conscience" (2 Co 1, 12), son honnêteté (*honestum*). Le corps, image de l'âme, reçoit cet éclat resplendissant qui perce comme par ses rayons et le répand par les membres et par les sens, jusqu'à ce que tout devienne lumineux: l'action, la parole, le regard, la démarche, le rire mêlé de gravité et tout emprunt d'honnêteté.

La beauté de l'âme, c'est donc l'honnêteté, c'est à dire une noblesse de l'âme soucieuse de faire le bien devant Dieu et devant les hommes (cf. 2 Co 8, 21), la parure de la chasteté, conforme à celle du Verbe, "Image resplendissante de la substance du Père" (Héb 1, 3).

L'âme en vient à songer aux noces : prête au mariage et plus semblable au Verbe, elle s'engage à garder les jugements de la justice. Mariage spirituel donc, qui requiert de quitter tout (cf. Lc 5, 11), de s'attacher au Verbe par tous les désirs, disant: 'Pour moi, vivre c'est le Christ et mourir est un avantage" (Ph 1, 21). Telle est alors l'âme: épouse et mariée au Verbe (§ 12).

Les deux sortes d'enfantements dans le mariage spirituel :

- en sauvant beaucoup d'âmes par la prédication et la méditation;
- en étant ravi hors de soi, étant avec le Verbe: ce qui est plus agréable (que de prêcher), bien que cela soit rare (*Dulce commercium, sed breue momentum et experimentum rarum*) [cf. SCt 85, 1].

Qu'est-ce que jouir du Verbe?

Comment exprimer ce qui est inexprimable? Et Bernard préfère en appeler au témoignage de S. Paul, car "ce n'est pas une langue qui enseigne cela, mais la grâce. Il convient donc de préparer son esprit à recevoir cet enseignement. "Cela reste caché aux sages et aux savants, et révélé aux tout-petits (Lc 10, 21).

"Grande et sublime vertu que l'humilité! Elle mérite de recevoir ce qui ne s'enseigne pas".

R- Sermon 86

Très bref Sermon, dont la brèveté même laisse pressentir que Bernard fut surpris par la mort avant d'achever son Commentaire. Nous sommes donc là quelques mois ou quelques semaines avant le *transitus Bernardi* d'août 1153.

La recherche du Verbe par l'épouse est encore au coeur de sa réflexion et fait l'objet de sa contemplation. Il ne parvient pas à s'arracher au verset 1 de Ct 3; il s'est tellement identifié à l'épouse, il est vrai...

Deux courtes sections l'amène à creuser encore Ct 3, 1 au sens spirituel et moral.

I- L'éloge de la réserve qui paraît dans l'épouse. Elle sied surtout aux jeunes gens.

Bernard estime avoir suffisamment expliqué pourquoi l'âme/épouse cherche le Verbe. Il cueille maintenant la réserve (*uerecundia*) de l'épouse comme "une fleur admirable" pour l'offrir aux plus jeunes de ses frères de Clairvaux, bien qu'elle soit l'ornement de tous les âges. "Quoi de plus aimable qu'un jeune homme réservé?" Bernard savait-il que par cette parole, il se disait lui-même, puisque, d'après Guillaume de S. Thierry, son premier biographe, il fut tel (cf. *Prima Vita* I)...

La réserve est pour le jeune homme, poursuit-il, "une baguette de discipline" (Pr 22, 15) pour maîtriser ses passions. "Elle est soeur de la continence", "la preuve de l'innocence"..., "la gloire de la conscience...", la marque de toute honnêteté" (*honestum*).

Il y a deux sortes de pudeur d'après le Sage Ben Sirac: "il y a la pudeur qui amène le péché (l'agir dépravé en secret), et la pudeur qui amène la gloire" (Sir 4, 25). Toutefois, l'épouse cherche le Verbe avec réserve, car elle le cherche "dans son petit lit, au long des nuits" (Ct 3, 1). Cette réserve entraîne la gloire, non le péché. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience (cf. 2 Co 1, 12). Et Bernard de répéter ce verset, si riche de sens pour lui: "Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché Celui qu'aime mon âme".

Cette réserve se trouve indiquée en Mt 6, 6 à propos de la prière en secret, dans la chambre: elle fait éviter la vanité; et la prière est bien reçue de Dieu lorsqu'elle est précédée de la réserve (*uerecundia*) [§§ 1-2].

II- Le lieu et le temps favorables à la prière. Comment il faut comprendre le lit et la nuit, selon le sens moral.

La nuit et son grand silence est particulièrement favorable à faire monter la prière. Bernard cite Lam 3, 27: "Lève-toi dans la nuit, au commencement des veilles, répands ton coeur comme de l'eau devant la face du Seigneur ton Dieu". Et il ajoute, de manière conclusive: "Combien secrète la prière monte de la nuit...teintée du rouge de la pudeur! (*uerecundo colorata rubore*). Le tréfonds de la pensée de Bernard s'exprime alors en quelques phrases clés:

"Voilà pourquoi l'épouse, avec autant de réserve que de prudence, désirait le secret du petit lit et de la nuit quand elle voulait prier, c'est à dire chercher le Verbe: car c'est tout un... Là sont mes remèdes aux blessures, là les secours dont nous avons besoin, là la réparation de nos défaillances, là les moyens de nos progrès"...

"Il n'y a aucune raison de demander au Verbe autre chose que Lui-même, puisque Lui est tout".

Mais Bernard achève sa méditation en scrutant plus avant les secrets du "petit lit" et de "ce temps nocturne", à la recherche du sens spirituel. Le "petit lit" représente, selon lui, "la faiblesse humaine", et les ténèbres nocturnes, "l'humaine ignorance". D'où la nécessité de rechercher instamment le Verbe, "force de Dieu et sagesse de Dieu" (1 Co 1, 24), "contre ce double mal originel". Les Psaumes 40, 4 et 81, 5 sont invoqués pour le confirmer. La délivrance vient de "Celui

qui nous a arrachés au pouvoir des ténèbres" (Col 1, 13).

La dernière exhortation de Bernard adressée aux moines de Clairvaux et aux lecteurs du Commentaire tient lieu de testament spirituel. La voici: "**Marchez en fils de lumière**" (Eph 5, 8).

*

EVALUATION d'ensemble

Comme Grégoire le Grand commentant le Livre d'Ezéchiel alors que Agilulfe, le Lombard, et ses hordes, se dirigeait sur Rome pour l'investir, Bernard de Clairvaux, en plein schisme d'Anaclet II, commente le Cantique des Cantiques... Dérailson? Rêverie irréaliste? L'amour du Bien-Aimé, dont la grâce peut davantage que les plans de bataille et les efforts des hommes avides d'honneur et de puissance, pousse Bernard à commenter pour ses Frères moines de Clairvaux l'Epithalame dans lequel lui aussi a reconnu "le superlatif de l'Alliance".

I- Situation

Quelques plages de dates permettront de préciser les étapes de la rédaction:

- C'est au mois de décembre, durant l'Avent 1135, que Bernard inaugure son "Commentaire". Les derniers jours de sa vie le prendront de court; il n'achèvera pas le Sermon 86 dans lequel il revenait encore sur le verset qu'il chérissait tant parce qu'il résumait sans doute, pour l'Abbé de Clairvaux, la teneur essentiel du Chant d'amour:

"Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché Celui que mon coeur aime"

- Les 86 Sermons s'échelonnent donc entre décembre 1135 et août 1153, c'est à dire sur 18 années.

- D'autres dates sont repérables: au début de l'été 1138, Bernard rentre de son troisième voyage en Italie. Il se remet à commenter le Cantique devant ses moines et à rédiger les Sermons qui en communiqueront le sens; le Sermon 24 en fait foi. Autre repère: le Sermon 80 relate l'épisode du Synode de Reims qui contraignit l'évêque de Poitiers, Gilbert de La Porrée, à corriger l'expression de sa théologie rationaliste dans un sens orthodoxe et catholique. Nous sommes là en 1148. Le Sermon 80 a dû être écrit peu de temps après le Synode.

II- Quatorze Quaestiones ou thèmes de recherche abordés par l'Abbé de Clairvaux.

Quaestio 1: Bernard et sa Communauté; leurs rapports mutuels

Nous découvrirons au cours de cette relecture le rôle respectif des personnes concernées, les situations présentes, les conflits latents ou déclarés, des exhortations pleines de zèle et des mises en gardes.

Quatorze repères:

. **SCt 23, 12** = Bernard et les Novices (ou "commençants") - cf. Dossier p. 132.

. **SCt 24, 2-4** = "Les âmes droites T'aiment" (Ct 1, 3). Quelles sont-elles? Ce sont "les jeunes filles" envieuses de leur mère (l'épouse), entrée seule dans les celliers du Roi-Epoux.

Bernard s'identifie à cette "mère", et les moines de Clairvaux sont comparés à ces "jeunes filles" envieuses de la grâce contemplative de leur Abbé. Il semble à celui-ci, que ses moines soient plus enclin à "boire à la coupe des démons qu'à la coupe eucharistique"...

. **SCt 25, 1-2** = "Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem" (Ct 1, 4), se défend l'épouse. Les "jeunes filles" sont équiparées aux "filles de Jérusalem"... "qui s'emportent jusqu'au sarcasme et aux insultes" contre leur mère (l'Abbé de Clairvaux), et dont "la vie semble s'opposer à toute espérance". Pourtant, l'épouse prend parti pour "la mansuétude".

. **SCt 27, 10-14** = L'épouse se dit "belle comme les pavillons de Salomon"; il y a chez elle à la fois "bassesse et élévation", à l'image de l'Eglise de la terre en exil et de l'Eglise du ciel (cf. Dossier p.139).

"Ô humilité, ô sublimité"... "la sublimité relève l'humilité pour que celle-ci ne défaille pas dans l'adversité, et l'humilité modère la sublimité... Toutes deux coopèrent au bien".

. **SCt 28, 13** = Bernard reçoit ainsi les remontrances de ses Frères claravalliens. Mais, il a d'autres adversaires: "les fils de ma mère ont combattu contre moi", dit l'épouse (Ct 1, 5). Sont désignés par là, certes, les infidèles, les schismatiques, les hérétiques...mais aussi "le mal intérieur qui se cache dans la famille".

. **SCt 29, 1-7** = ... "L'homme aura pour ennemis les gens de sa maison" (Mt 10, 36) - cf. Dossier p. 141.

. **SCt 30, 10-12** = Passage très significatif des rapports de Bernard avec ses Frères moines: "Les fils de ma mère m'ont mise à garder les vignes" (le monde entier). Ma vigne à moi (ma propre âme), je ne l'ai pas gardée" (Ct 1, 5). Cela sied à l'homme spirituel - explique Bernard -, qui s'oublie lui-même pour se faire serviteur de tous, de ses Frères en particulier... "Qui voudra sauver sa vie (son âme) la perdra" (Mt 10, 39).

La finale est une admonition salutaire au sujet des aliments et de la santé du corps (avec une dénonciation de l'abusivité "prudence de la chair").

. **SCt 33, 10-12** = C'est une invective contre les "faux solitaires" et les pseudo-ermite de la communauté de Clairvaux: "L'obéissance est meilleure que l'abstinence des opiniâtres".

Bernard dénonce aussi l'hypocrisie latente à Clairvaux: "Elle cache ce qu'elle est, et contrefait ce qu'elle n'est pas".

. **SCt 34, 1-5** = Cinq §§ centrés sur l'humilité.

"Les grandes faveurs ne sont jamais obtenues que par le mérite de l'humilité" (§ 1). La présomption de l'épouse se voit réprimée par l'Epoux: "Si tu t'ignores, sors!" (Ct 1, 7), ce qui la fait grandir dans une humilité plus méritoire.

. **SCt 42, 3-4** = "Ils ne veulent pas t'écouter" - dit le Seigneur à son Prophète - "parce qu'ils ne veulent pas m'écouter" (Ez 3, 7).

. **SCt 46, 6** = Sur Ct 1, 15-16 (lit, maison, poutres, lambris):

"Je m'étonne beaucoup" - gronde Bernard - "de l'impudence de certains d'entre nous qui, après nous avoir tous troublés par leur singularité, irrités par leur impatience, infectés par leur désobéissance, osent néanmoins convier, par d'instantes prières, le Seigneur de toute pureté à partager le lit souillé de leur conscience" (§ 6; suivi d'une exhortation au § 7).

. **SCt 75, 12** = Recommandation à "savoir les réalités d'en-haut" sans courir dans la ville par les ruelles et les places (cf. Ct 3, 1-3). Les nuits de la recherche de l'Epoux...: discrète invitation à garder l'esprit de clôture (il devait y avoir à Clairvaux des dérogations).

. **SCt 77, 6** = "Tenir par la foi ce que l'on ne peut trouver par l'intelligence: "Croire, c'est avoir trouvé".

. **SCt 83, 1** = Le portrait de l'âme qui se sent damnée, descendue aux enfers..., mais qui peut encore "aspirer aux noces du Verbe", est une reflet à la fois de la pauvreté du vécu cistercien à Clairvaux et de l'immense espérance en la toute puissance de la grâce (faiblesse de l'homme et force de Dieu qui sauve).

. **SCt 84, 4** = A ceux qui ne cherchent pas Dieu, et "tournent le grand bien" d'avoir été

déjà trouvés par Dieu, "en un grand malheur". "La corruption du meilleur don est la trahison la plus basse" (§ 2; cf. Dossier p. 251).

Quaestio 2: Bernard, lecteur de l'Ecriture.

De multiples témoignages apportent la certitude du sérieux de la considération du texte biblique pour en cerner le sens littéral avant de scruter le sens ou les sens spirituels possibles, capables d'édifier lecteurs et auditeurs, et surtout pour dégager le sens moral particulier tellement attendu par le public de Bernard, à savoir les rapports entre le Verbe et l'âme humaine.

Quelques références témoins:

SCt 23, 1-5; SCt 30, 1; 33, 3; 38, 4; 39; 41-42; 49, 1-2; 51-52; 54-55; 70, 1-3 (sens littéral); 4-6 (sens spirituel).

Pour avoir une bonne illustration des talents de S. Bernard, "lecteur de l'Ecriture", nous retiendrons l'analyse plus détaillée de cinq Sermons qui nous ont semblés plus caractéristiques:

A- SCt 23 "Le Roi m'a fait entrer dans ses celliers"... (Ct 1, 3).

- Initialement, Bernard se plaît à montrer **la cohérence** des versets qu'il commente avec ceux qui précèdent. Après avoir montré que les quatre parfums qu'exhale le Christ (Sagesse, Justice, Sanctification, Rédemption; cf. 1 Co 1, 30) venaient "des celliers du Roi", il va ajouter maintenant que "courir à l'odeur de ces parfums ne peut consister qu'à courir vers les celliers du Roi d'où provient l'odeur suave qui attire.

- **Au sens littéral**, d'abord, que sont-ils ces "celliers"? Ce ne peut être que des lieux pleins d'aromates puisqu'ils embaument du fait qu'y sont entreposés les meilleurs produits du jardin et des champs. C'est là que court l'épouse et les jeunes filles, ses compagnes. Et l'Epoux en prend grand soin, comme les "supérieurs de communautés" doivent prendre soin des personnes qui leur sont confiées.

En un constat suggestif, Bernard rapproche des "celliers", deux autres lieux d'aromates, lieux privilégiés des rencontres de l'Epoux et de l'épouse: le "jardin" et la "chambre". Son investigation de l'Ecriture le porte à penser que si le "jardin" (*hortum conclusum*) exprime l'*historia* (sens littéral), le "cellier", lui, représente le sens moral ou *tropologia*; quant à la "chambre", elle oriente vers le mystère de la vision contemplative des réalités dernières ou *anagogia*. S'opère donc, dans toute lecture de l'Ecriture une progression par degrés, allant du jardin à la chambre en passant par les celliers.

- **Au sens moral**, les "celliers" du Roi sont de trois sortes: il y a

le cellier des aromates "d'où jaillit la vertu de l'enseignement et la rigueur d'une discipline de vie"; c'est **le cellier de la *disciplina***.

Le cellier des parfums "d'où émane la bonne odeur d'une affection spontanée et innée qui porte à rendre service", tel un parfum répandu sur la tête qui imprègne tout le corps en coulant sur lui (cf. Ps 132, 2). C'est **le cellier de la nature**.

Le cellier du vin, "où est entreposé le vin du zèle qui fermente pour devenir charité. Seuls ceux qui y ont été introduits "peuvent exercer les fonctions de gouvernement et avoir autorité sur les autres", à la manière de l'Apôtre Paul. Ce cellier du vin a aussi pour nom **le cellier de la grâce** puisqu'on y reçoit la grâce en plénitude.

- Il y a enfin la montée au **sens spirituel mystique**.

Après avoir décrit ces trois celliers, Bernard revient à la chambre, autre lieu privilégié. Il en distingue, là encore, trois:

.la chambre de la connaissance, ou lieu de la contemplation paisible dans l'attente de l'Epoux. Ici, Dieu y apparaît comme **Maître**.

. La chambre de la crainte: celle qui provoque à la conversion; lieu terrible aux âmes dévoyées qui affrontent le Dieu des miséricordes qui est aussi le Dieu des vengeances (cf. S. Augustin, *Conf.* I, 5). Lieu terrible où s'exerce le jugement de Dieu. Dieu y apparaît **Juge**.

. La chambre du pardon et de la prédestination; Dieu y apparaît apaisé et apaisant; c'est le lieu de l'Epoux. "Quiconque est né de Dieu ne pèche pas, parce que la filiation céleste le préserve" (1 Jn 5, 18). Le pardon de Dieu, voilà la justice de l'homme. Dieu apparaît ici comme **Epoux**.

B- SCt 42: "Tandis que le Roi reposait sur sa couche, mon nard a exhalé son parfum" (dit l'épouse; Ct 1, 11).

1- Exégèse littérale:

Comme à l'accoutumée, Bernard montre la cohérence de ce verset avec ce qui précède. C'est donc déjà là, une démarche exégétique de recherche du **sens littéral**. Il poursuit en remarquant que l'épouse parle de son Epoux en l'absence de celui-ci. Cependant, avant de s'absenter, l'Epoux avait proclamé, de l'abondance du coeur, les louanges de l'épouse.

C'est donc aux compagnons de l'Epoux que l'épouse adresse sa réponse.

2- Bernard, passe ensuite au sens spirituel:

Il s'agit d' "extraire le fruit de l'amande déjà ouverte". Le **sens moral** est alors précisé: les réprimandes sont nécessaires; elles peuvent être reçues de plusieurs façons:

- par mépris;
- par impatience;
- par imprudence (il n'est pas digne d'amour celui qui n'est pas digne de châtement);
- ou avec docilité.

Cette dernière manière d'accueillir la réprimande fait seule grandir en humilité: celle du sentiment amoureux et celle de la connaissance.

Cependant, de la connaissance humble mais froide de la vérité, il convient de passer à l'humilité du coeur plein d'amour qui relève de l'affection, de la volonté, et que représente **le nard**, plante très humble. L'humilité embaume comme le nard. L'humilité de l'épouse répand son parfum. Et ce parfum est monté jusqu'à la couche du Roi, dans sa très haute Demeure...

3- Plus profond encore, il y a un sens mystique à découvrir:

La couche du Roi qui est le Fils, c'est le sein du Père (cf. Jn 1, 18). Le nard de la petite épouse/Eglise répandait son parfum lorsque, réunie avec Marie et les Apôtres, elle attendait la promesse. Alors, ce fut le souffle du vent violent de l'Esprit. Et l'Eglise/épouse put supporter toute sorte de maux pour le nom du Seigneur. Et l'épouse poursuit: "Mon Bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il restera entre mes seins" (Ct 1, 12).

C- SCt 58: "Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma belle, et viens!

**L'hiver est passé; la pluie a cessé; les fleurs sont apparues sur notre terre;
le temps de la taille est venu"... (Ct 12, 10-12).**

Dans ce long Sermon, la cohérence de ces trois versets a porté Bernard à ne pas dissocier cette apostrophe de l'Epoux à l'épouse

1- Le **sens littéral** oblige à reconnaître cette cohérence: l'épouse reçoit l'ordre de se hâter: "Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma belle, et viens!" (Ct 2, 10).

4. Qui dit cela? L'Epoux, sans aucun doute. Mais ne se contredit-il pas puisque, presque au

même moment, il interdit aux jeunes filles de réveiller l'épouse de son sommeil contemplatif (cf. Ct 2, 7), et maintenant, il ordonne à sa bien-aimée de se lever?

5. Que signifie ce brusque changement de résolution? Lorsque l'Epoux s'est rendu compte que l'épouse s'est quelque peu reposée sur son sein, il n'hésite pas à l'entraîner de nouveau vers des tâches apparemment plus utiles. Il ne l'entraîne cependant pas contre son gré: elle se prête à recevoir le désir d'être entraînée, puisqu'elle n'a d'autre désir que de répondre au désir de l'Epoux. Pour elle, "vivre c'est l'Epoux, et mourir est un gain" (cf. Ph 1, 21). L'expression du désir est signifié de façon brusque pour en marquer l'intensité: "Lève-toi, hâte-toi, viens! ...puisque l'hiver est passé..., la pluie a cessé..., les fleurs sont apparues..., le temps de la taille est venu". Telles sont les raisons de l'empressement: **les temps ont changé.**

Voilà pour Bernard le sens littéral.

2- Au sens spirituel, l'interprétation de ce texte demande au préalable une présentation à caractère historique que Bernard va entreprendre:

- les vignes, ce sont les âmes ou les Eglises: elles ont été "corrigées, instruites, sauvées", par le ministère de ceux qui en ont reçu la charge (ici, nette allusion à l'application de la Réforme Grégorienne, où les monastères vont être un appui efficace pour réformer le clergé et former le peuple à une vie chrétienne authentique.

- Ce travail pastoral peut se faire puisque le temps est venu: celui "de la taille" (Ct 2, 12). C'est le temps favorable" (2 Co 6, 2-3); et 2 Tm 4, 2 invite les compagnons de Paul à "repandre, menacer, exhorter": travail nécessaire à la fructification.

- La saison d'hiver qui est passée fait allusion au temps de l'opposition à Jésus par les dirigeants du peuple juif. Jésus, dans sa Passion "se taisait"... "les pluies froides de la méchaceté avaient inondé la terre" (§ 6).

- Mais la terre ferme est apparue après le déluge des mauvaises pluies et "le bavardage creux des philosophes qui ne fait produire à la terre qu'épines et ronces", comme les traditions pharisiennes.

- Les fleurs sont apparues lors de la Résurrection de Jésus: "C'est là la fleur la plus admirable "apparue sur notre terre".

- L'épouse est donc appelée à se rendre aux vignes pour "tailler", pour éliminer les ennemis d'Israël avec le glaive à deux tranchants (cf. Ps 149, 6-9)... de la charité en acte jusqu'au sang répandu.

- 2- Un troisième sens est donné qui complète les deux précédents: un sens moral particulier concernant la communauté de Clairvaux. La taille de la vigne concerne la taille des vices et des passions de l'âme, "taille toujours nécessaire":

"Pour nous, Frères, c'est toujours le temps de la taille!"

La charité, comme l'été, "suivra l'hiver des rigueurs et de l'infécondité...; les fleurs suivront, promesse des fruits"...

N.B. D'une façon générale, Bernard distingue **un sens moral général**, concernant la manière de vivre, le comportement d'une vie droite, juste et disciplinée, et **un sens moral particulier**, applicable à l'âme dans ses rapports intimes au Verbe de Dieu, relation qui va transformer son comportement et qui s'actualise dans le vécu communautaire de Clairvaux.

D- SCt 70: "Mon Bien-aimé est à moi et moi à Lui; Il se nourrit parmi les lis" (Ct 2, 16ab)

a) Au sens littéral:

Bernard remarque que "se nourrir" est une notation très ordinaire; mais le texte précise:

"parmi les lis". Et ce n'est pas la pâture qui est ainsi désignée, mais le pâturage. Il ne se nourrit pas de lis, mais "parmi les lis".

Mais quelle gloire pourrait en tirer l'épouse? Au sens littéral, on ne voit pas de solution. Il convient donc de passer au sens spirituel.

b) Au sens spirituel:

Le Bien-aimé qui "règne sur les astres du ciel" (allusion à sa divinité), aime "parmi les lis". Que sont donc ces lis? Ce sont ceux pour lesquels le Verbe a "planté sa tente" (Jn 1, 14). L'Époux s'est anéanti (Ph 2, 7) jusqu'à avoir besoin de se nourrir, Lui, le Pasteur de toute créature. Il a été trouvé "parmi les lis", vu par l'Église (dans la foi).

c) Sens moral dérivé et sens mystique:

Trois lis sont mis en relief: la vérité, la mansuétude, et la justice.

- **vérité:** "Je suis la Vérité", dit Jésus. la vérité est donc un lis puisque le Bien-aimé avait affirmé, en Ct 2, 1: "Je suis le narcisse de Saron, **le lis des vallées**".
- **mansuétude:** elle est aussi un lis... "Conduit à l'abattoir, l'Agneau n'a pas ouvert la bouche" (Is 53, 7).
- **justice:** elle aussi, est un lis... "Que le terre s'ouvre et que d'elle germe le Sauveur, et qu'avec Lui, la justice en sorte en même temps" (Is 45, 8).

Tout ce qui est de l'Époux est lis: sa conception, sa naissance, sa *conuersatio* (sa manière de vivre), ses paroles, ses miracles, ses sacrements, sa Passion, sa mort, sa Résurrection, son Ascension. Tous ces mystères sont des lis, éclatants de beauté: ils exhalent un parfum exquis.

Conclusion:

On voit bien dans ce Sermon, le passage progressif du sens littéral au sens moral et spirituel, pour aboutir au sens mystique (relatif aux mystères du Christ et de l'Église), avec un ultime recours, en finale, au sens moral, dans un élargissement exhortatif: "La culture d'un seul lis ne suffit pas", pour fleurir une vie chrétienne authentique et une vie monastique. Il faut joindre à la continence, l'innocence; à l'innocence la patience, puisque cette dernière est "la nourrice et la gardienne des deux autres".

E- SCt 72: "Mon Bien-aimé à moi, et moi à Lui, qui se nourrit parmi les lis, jusqu'à ce que le jour se mette à respirer et que déclinent les ombres" (Ct 2, 16-17).

Une seule remarque à propos de ce Sermon. Bernard propose deux lectures possibles au sens littéral (seul cas- nous semble-t-il - dans tout le commentaire) de Ct 2, 16-17. "Jusqu'à ce que le jour se mette à respirer" peut, en toute cohérence, se joindre soit à la première partie ("Mon Bien-aimé est à moi, et moi à Lui, jusqu'à ce que"...), soit à la seconde partie ("Lui qui se nourrit parmi les lis, jusqu'à ce que"...).

"Jusqu'à ce jour" annoncé, le Bien-aimé et la bien-aimée ne cesse d'être l'un à l'autre. D'ailleurs, le Seigneur n'est-il pas avec son Église jusqu'à la fin du monde? (cf. Mt 28, 20). "Le jour" se trouve donc alors inclus dans la première partie (v. 16 a). Mais si l'on joint "le jour" au fait que le Bien-aimé "se nourrisse parmi les lis, jusqu'à ce que le jour se mette à respirer et que déclinent les ombres", le jour est à entendre alors du "Jour de la Résurrection".

Bernard ajoute, après ce constat, que pour le Christ en gloire, se réjouir parmi les lis, ce sera se réjouir de la blancheur des lis, à savoir des vertus des bienheureux; et cela Lui sera plus un breuvage qu'une nourriture, puisqu'il a dit: "Je ne boirai plus du fruit de la vigne, **jusqu'à ce que je le boive nouveau, avec vous, dans le royaume de mon Père**" (Mt 26, 29).

Le jour du Seigneur, non seulement "respire", mais il "aspire", "ouvrant son sein pour nous accueillir"; jour "expirant", également, puisqu'il met fin à l'antique "conspiration" contre Dieu. Il devient un jour "inspirateur" qui se met à luire pour chacun de nous. Ainsi, sur un registre de termes formés sur le radical "*spiratio*", Bernard reprend toute la thématique du péché originel et de son relèvement gracieux en Christ.

"Le jour qui nous aspire, c'est le Sauveur même que nous attendons, Lui qui transformera le corps de notre humilité pour le conformer à son corps de gloire" (cf. Ph 3, 20-21).

Conclusion générale sur la *Quaestio* 2:

Nous entrevoyons ainsi la richesse de l'exégèse bernardine. Le Commentateur part toujours du "sens littéral" (*historia*), pour pénétrer dans le sens profond du texte, ou "sens spirituel" qui revêt plusieurs dimensions: un "sens moral général" (*tropologia*), surtout un "sens moral particulier" relatif aux rapports entre le Verbe et l'âme humaine personnelle de chacun. Un "sens mystique" orienté vers l'accomplissement du Mystère du Christ et de l'Eglise, et vers l'eschatologie, couronnera le tout (*anagogia*).

Dans la ligne d'Origène, d'Ambroise, d'Augustin et de Grégoire le Grand, et pour satisfaire le désir de sa communauté et des lecteurs pressentis, Bernard développera en suivant le Cantique verset par verset, l'évolution du rapport entre l'Epoux et l'épouse, du Verbe de Dieu et de l'âme humaine appelée à la parfaite ressemblance et à l'unité d'esprit avec le Bien-aimé, dans l'étreinte nuptiale ou "mariage spirituel".

***Quaestio* 3: La recherche du Verbe par l'épouse.**

Thème qui traverse tout le Commentaire. Il est plus spécialement abordé dans SCt 84 et 85.

***Quaestio* 4: Les rapports entre science et charité.**

Le Sermon 36 est tout entier centré sur ce sujet. Voir également en complément SCt 10, 8; SCt 20, 6; et SCt 63, 5.

***Quaestio* 5: Identification des personnages de l'Epithalame.**

- **L'Epoux:** c' est l'Homme-Dieu, éternel.
- **L'épouse:** c'est l'Eglise ou l'âme fidèle; l'Abbé, Pasteur d'âmes et Docteur, s'identifie souvent à elle.
- **Les "jeunes filles" ou les "filles de Jérusalem":** ce sont les compagnes de l'épouse, âmes encore imparfaites, ou les moines de la communauté de Clairvaux.
- **Les "compagnons de l'Epoux":** ce sont les Anges (cf. SCt 7, 4).

***Quaestio* 6: La théologie trinitaire de Bernard.**

Plusieurs lieux théologiques en rendent compte: SCt 8, 1-9 ("Le Baiser du Père et du Fils, c'est l'Esprit-Saint"); SCt 71, 7- 9; SCt 76.

Quaestio 7: La Christologie de Bernard.

Le Nom de Jésus: SCt 15, 5-6.

La contemplation du Christ en sa Passion: SCt 43, 4 (Le "Bouquet de myrrhe");
SCt 61, 3-5 ("Mon mérite= Sa Miséricorde").

Quaestio 8: L'affinité du Verbe et de l'âme.

Trois Sermons y insistent particulièrement: SCt 80, 81 et 82.

Quaestio 9: Le thème du mariage spirituel.

On pourra se reporter à SCt 67 et 68; SCt 69, 1-2.6; SCt 80 à 86 (surtout à SCt 83, 1-6).

Quaestio 10: L'Amour de Dieu contemplé dans le Mystère du Dieu-fait-homme.

SCt 18, 2-6; SCt 19 et 20; SCt 23, 16; SCt 50, 1-8; SCt 83, 4-5...

Quaestio 11: L'anthropologie de Bernard; thème de la création de l'homme "à l'image de Dieu et selon sa ressemblance" (Gn 1, 26-27).

SCt 34, 4; SCt 80, 81 et 82.

Quaestio 12: Trois vertus associées: Prudence - Pudeur - Prière; et l'humilité.

SCt 27, 14; SCt 34, 1-5; SCt 42, 6-11; SCt 45, 2; SCt 86 (finale).

Quaestio 13: L'Eglise et son Mystère: Corps du Christ et Institution; Marie.

SCt 29, 8-9; SCt 45, 2; SCt 46; SCt 51, 2; SCt 78...

Quaestio 14: Bernard et son temps.

- Le schisme d'Anaclet II : SCt 24 (les premiers §§).
- Le Concile de Sens et le Synode de Reims: SCt 71, 10.
- Les remontrances de Bernard aux évêques dont le vécu dans le luxe outrage les pauvres: SCt 23, 12; SCt 77, 1-2.

*

**Monastère N.D. de l'Emmanuel
Kasanza (RDC),
le 21 septembre 2009**

Le Patrimoine littéraire et spirituel de Cîteaux

TROISIEME PARTIE

LE CANTIQUES DES CANTIQUES

(Commentaires - suite)

III. Le Cantique des Cantiques

comme guide de l'ascension dans l'amour unitif (suite)

B- Guillaume de S. Thierry: Exposé sur le Cantique des Cantiques *(Expositio super Cantica Canticorum).*

Présentation

A- D'après Dom Anselme Le Bail:

"C'est encore la question de l'amour de Dieu qui y est traité. La chose a pris tant d'importance dans la vie de Guillaume, qu'on classe à part ce qui y a trait"... affirme Dom Anselme Le Bail dans son "Histoire littéraire de Cîteaux au XIIème s.", p. 13.

Trois oeuvres vont dans ce sens:

- "Sur le Cantique, à partir des oeuvres de S. Ambroise" (*Super Canticum ex libris Sancti Ambrosii*) - PL 15, C 1945.
- "Sur le Cantique à partir des oeuvres de S. Grégoire (le Grand)" (*Super Canticum ex libris Sancti Gregorii*) - PL 180, C 441.
- "Exposé sur le Cantique des Cantiques" (*Exposition super Cantica Canticorum*). Cet Exposé est de la main de Guillaume. Il a été écrit à Signy vers 1138.

B- D'après Dom Jean Déchanet (dans son introduction à l'édition de 1962, SC 82).

1. Place de l'Exposé dans l'œuvre de Guillaume :

"C'est l'oeuvre par excellence de la vie de Guillaume" (p. 12). Ce sont les "confidences d'une âme - la sienne - dans les limites de laquelle il se veut enserrer" (cf. § 5). C'est une poursuite patiente des cheminements de l'auteur dans son propre intérieur, et du tendre colloque qu'éveillent ses pas. Mais c'est aussi - en même temps - un examen lucide et raisonné de la naissance du développement et des épisodes variés de cette aventure inouïe où l'âme humaine, de captive du Christ vainqueur du péché, devient l'épouse, et accède par lui, avec l'aide du Saint-Esprit, à l'union d'esprit avec Dieu (cf. 1 Co 6, 17). Dans cet "Exposé",

Guillaume est appelé à un dépassement dans le commentaire des versets du Cantique, "joyau des Ecritures". Dans les §§ 2 à 5, il présente son projet et son intention. L'Exposé fut composé à Signy, en des heures de quiétude cistercienne, entre 1137 et 1140 (d'après Paul Verdeyen).

2. Caractéristiques principales:

L'Exposé est un commentaire non pas allégorique, mais moral. Guillaume le dit clairement dès le préambule:

"Nous n'explorons pas les si profonds mystères que ce Cantique renferme sur le Christ et l'Eglise... C'est simplement au sens moral - n'importe qui peut y prétendre - qu'à propos de l'Epoux et de l'épouse, du Christ et de l'âme chrétienne, et - selon nos pauvres moyens -, nous exposons en peu de mots. L'unique récompense de notre labeur, nous la voulons semblable à son objet, et **c'est précisément l'amour** (*laboris nostri non alium requirentes fructum, quam similem materiae, id est amorem ipsum*)" - (§ 5).

Il touchera cependant çà et là au mystère sacré du Christ et de son Eglise, car le drame de l'âme-épouse, se passe dans la Cité de Dieu, et le mystère d'amour dont elle se voit favorisée n'est que la conséquence des mystiques épousailles du Christ et de son Eglise.

A la suite d'Origène et à l'imitation de Bernard de Clairvaux, il considère le Cantique comme un "poème nuptial" (épithalame), un "drame historique en plusieurs scènes" avec divers personnages: "Le Roi Salomon a épousé la fille de Pharaon" (cf. 1 R 3, 1). "Il lui offre d'abord l'incalculable faveur de l'amour et du baiser des fiançailles. Il lui montre ensuite quelques unes de ses richesses et une part de sa gloire, mais il l'écarte de l'union conjugale, des charmes du baiser, jusqu'au jour où, débarrassée de sa noirceur d'égyptienne et de ses mœurs barbares, elle sera devenue digne de partager la couche royale" (§ 9).

Pour fonder ce **sens littéral** du drame, Guillaume s'appuie sur 2 Chr 8, 11 (qui nous en dit bien peu...). Puis il fonde le **sens spirituel** au § 10: "L'âme s'est tournée vers Dieu. Elle doit épouser le Verbe de Dieu. "On lui apprend à reconnaître la richesse de la grâce prévenante et on lui laisse goûter combien le Seigneur est Doux (Ps 33, 9; *suavis est Dominus*). Mais ensuite elle est renvoyée dans la maison de sa conscience pour s'instruire, se purifier, sous le joug de la charité, se laver de ses vices, se parer de toutes les vertus. Alors on la jugera digne d'accéder à la grâce spirituelle de la dévotion, à l'amour des vertus, lit de l'Epoux" (§ 10).

3- Trois prières instantes adressées successivement à Dieu le Père, au Rédempteur et à l'Esprit-Saint.

Après une prière à Dieu pour obtenir le don du "vivant et lumineux amour" (§ 2), Guillaume se tourne vers le Seigneur, l'Epoux de l'âme chrétienne "pourvue en dot de son sang", pour qu'il "délivre en nous ce lumineux amour" (§ 3); enfin il invoque l'Esprit-Saint:

"...Au seuil de l'épithalame, du Chant nuptial, du Cantique de l'Epoux et de l'épouse, au moment de lire et de méditer Ton oeuvre, Ô Esprit-Saint, nous vous invoquons. Remplis-nous de Ton Amour, Ô Amour! Pour que nous comprenions le Cantique d'amour (*Canticum amoris*)... Que s'accomplisse en nos coeurs ce que lisent nos yeux... Puissions-nous si bien lire le Cantique de Ton Amour, qu'il allume en nous l'amour, et que cet amour se fasse lui-même, en notre faveur, l'interprète de son Cantique" (§ 4).

Guillaume n'ira pas au-delà de Ct 3, 3, dans son Exposé. Est-ce une coïncidence? C'est aussi en ce verset 3 de Ct 3 que Bernard sera interrompu par la mort dans ses *Sermones super Cantica* (cf. SCt 79, 1-5)...

Mais l'auteur est pressé d'entamer son commentaire méditatif. Il entreprend cependant de rattacher le processus de la vie spirituelle contenu dans les différents actes successifs du drame, aux trois "états" animal, rationnel, spirituel des âmes vouées à la vie parfaite. Il fera correspondre un type de prière à chaque état (cf. Préambule §§ 12-24). Il reprend là sa théorie développée dans la Lettre aux Frères du Mont-Dieu.

Ces indications très denses se trouvent être la substance même de tout l'Exposé.

3- La Doctrine contenue dans l'Exposé (cf. Introd. SC 82, pp. 17-27).

Bon connaisseur de la pensée de Guillaume, Dom J. Déchanet affirme "qu'il n'y a pas de meilleure introduction à l'Exposé de Guillaume sur le Ct des Cts que le **Miroir de la foi**"...

La thèse principale, démontrée dans le Miroir, c'est qu'ici-bas, pour l'homme, il y a deux manières d'atteindre Dieu: la foi d'abord, et l'amour de charité, ensuite.

La foi est une connaissance qui s'acquiert par l'écoute (cf. Rm 1, 5: "l'obissance de la foi"). Elle est adhésion parfaite et réfléchie à une vérité enseignée, dépassant l'intelligence parce qu'elle la transcende ne pouvant être reçue que par la Révélation: Dieu se disant Lui-même par et dans sa Parole. La foi conduit donc à une science (un savoir) mais, au-delà, à une sagesse. Plus qu'une intellection, c'est encore une perception goûtée du vrai, une expérience vitale.

La connaissance des choses invisibles est inhérente à la raison, et tellement enracinée en la nature humaine, que l'esprit ne peut s'écarter de l'amour du bien et du beau, ni échapper au désir de la béatitude et du repos contemplatif dans l'immutabilité, sans se renier lui-même. Mais il faut pour aboutir à cette connaissance du vrai, à cette sagesse savourée (*sapientia* vient de *sapor*: goûter), l'intervention de la grâce illuminatrice. C'est **par le sens de l'amour illuminé** qu'on y parvient, conclura Guillaume. "Pour que l'intelligence appréhende le bien qui l'attire, il faut que Dieu lui donne de Le saisir" (cf. "Le miroir de la foi", trad. J. Déchanet, Bruges, 1946, pp. 134-137).

Par la foi, nous étreignons donc la Vérité, le Bien, le Beau, Dieu Lui-même; non pas directement, certes, mais par des "intermédiaires": sacrements, mystères du Christ dans l'Écriture. Avant tout, il faut "croire au Christ": souverain remède à l'orgueil et à la prétension de suffisance et d'indépendance par rapport à Dieu. Le Christ est Son Image: "Image du Dieu Invisible". C'est là le premier degré de la foi: accueillir la Vérité qui est dans le Christ et qui nous vient par Lui.

- **L'homme animal** (psychique), en reste souvent à ce premier stade. Il accueille tout ce qui vient de l'autorité divine mais sans en comprendre encore le sens.

- Au second degré de la foi, l'homme réalisera la correspondance entre les "intermédiaires nécessaires" (sacrements etc...) et les aspirations intérieures et secrètes de l'esprit de l'homme; il passera à l'étape de **l'homme rationnel**: une connexion se fait entre les vérités acquises et les vérités immuables - comme en une sorte de mariage -, par affinités. L'oeuvre du Rédempteur de l'homme, le Christ, lui révèle la Bonté, la Sagesse, la Puissance de Dieu, que sa raison peu à peu convertie et purifiée lui fait découvrir. Le message du Christ se charge de sens. La foi reste la foi; l'homme demeure privé de vision, mais le donné s'éclaire. A la connaissance se joint une jouissance savoureuse.

- A la troisième étape, **la science**, née de la foi, et qui s'adresse à la raison de l'homme, **se transforme en sagesse**; tout en demeurant dans l'esprit, elle prend le coeur. Le regard de la foi illuminée commence à saisir dans l'unique personne du Médiateur, et la Divinité irradiant de sa

majesté l'humanité assumée, et l'Humanité projetant sur la Deité l'éclat de son humilité (cf. "Miroir"... , 386 CD, *o.c.pp.* 136-137). S'ajoute alors à la rationalité de l'acte de connaissance "un pieux sentiment d'amour" qui porte à "faire sien les sentiments qui étaient dans le Christ-Jésus" (cf. Ph 2, 1-11), dans l'Amour substantiel qu'est le Saint-Esprit. Cette "connaissance enrichie de l'amour" est propre à **l'homme spirituel**, dont la dernière partie du "Miroir", entreprend la description. Cette "connaissance d'amour" s'ébauche ici-bas. Guillaume en décrit le processus:

L'âme a deux sens: **un sens externe** pour la perception des substances corporelles; et **un sens interne** pour la perception des substances spirituelles, qui est **l'intellect**. Cependant, plus puissant et plus affiné apparaît l'amour, à condition qu'il soit pur. L'Exposé décrira cette purification/libération (déjà aux §§ 1-4). Cet amour pur, comme un "intellect", donne l'intelligence de Dieu (cf. "Miroir", *o.c.pp.* 154-155).

Pour le comprendre, il faut se rappeler que toute sensation suppose une certaine transformation du "sentant" en l'objet "senti", une présence de l'un à l'autre, une inhabitation de l'un dans l'autre. De même toute connaissance. Or l'amour a le pouvoir de conformer celui qui aime à l'image de l'objet aimé, de les transporter l'un dans l'autre, et plus pleinement que ne peuvent le faire ou la sensation, ou l'intellect.

L'amour agit autrement. Il atteint l'être en tant qu'être. L'amour opère, comme le sens ou l'intellect, par assimilation du sujet à l'objet, mais l'union qu'il réalise est bien autrement profonde que celle réalisée dans un acte de sensation ou d'intellection.

Mais l'amour ne nous unit à Dieu, ne nous transforme en Lui, l'amour ne nous fait voir Dieu, que pour autant qu'il est pur, qu'il vient de Dieu, qu'il est divin et déiforme. Et cette merveille se réalise quand l'Esprit, Amour incréé, subsistant, Charité divine, s'écoule au-dedans de nous, informe notre propre amour et le dilate à la mesure de son objet. Le coeur s'emplit alors d'une ineffable lumière permettant de "goûter combien le Seigneur est Doux" (Ps 33, 9), de faire une certaine "expérience de Dieu", comme le voudra l'Esprit-Saint et selon son bon plaisir.

La volonté fortement tendue vers Dieu - l'amour de désir - qui se laisse saisir par l'Esprit-Saint, permettra à l'âme aimante d'être subitement transformée, non pas en la nature divine, mais en une béatitude supra-humaine et quasi-divine, dans l'esprit d'unité et l'union mystique (cf. 1 Co 6, 17).

L'âme se trouve alors prise dans cette étreinte et dans ce baiser du Père et du Fils qui est l'Esprit-Saint (cf. "Miroir", 393 B, *o.c. pp.* 168-169; "Lettre d'or", § 263). C'est pour l'âme une participation à la connaissance que Dieu a de Lui-même. L'âme est avec Dieu, en Dieu. D'amie de Dieu, l'âme devient "épouse" en toute vérité.

L'Exposé nous décrit justement l'aventure de l'âme-épouse. Cette expérience est tout entière fondée sur la foi chrétienne. Pour accéder à "la cave au vin", l'âme doit d'abord passer par "les celliers du Roi". Ce passage par les "celliers" va transformer l'homme encore "animal ou psychique" pour le rendre apte à pénétrer dans "la cave au vin", après les purifications de "l'âge rationnel", et devenir "homme spirituel".

Tout ce processus de transformation progressive et de participation à Dieu nous invite fortement à "courir sur les traces de l'Epoux"... en suivant ce fil d'Ariane tiré du "Miroir de la foi".

Tout désireux de se fier à l'expérience de l'amour et de son propre amour, Guillaume ne négligera pourtant pas de réfléchir avec la Bible et de s'y confronter, en suivant les premiers interprètes de l'Écriture Sainte que sont les Pères de l'Église.

5- Les Sources principales de l'Exposé

a) La Bible

Comme le "Traité de la contemplation", "l'Exposé est un modèle de style biblique" (J. Déchanet).

Jn 14, 28 ("Je m'en vais et je reviens") introduit le § 33;

Eph 5, 29 ("Nul n'a jamais haï sa propre chair") est au coeur du §128;

Heb 8, 5 ("Regarde et agis selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne") appelle la contemplation de l'épouse dans la retraite cachée de l'Epoux, au § 131.

b) Autres influences certaines

5. **S. Bernard:** il fut l'inspirateur de l'Exposé dans le choix d'un commentaire au sens moral, mais, dans l'expression, l'Exposé ne lui doit rien. Il est totalement guillelmien.
6. **S. Ambroise:** Il a été lu, mais non copié; le style de Guillaume n'est pas du tout celui de l'évêque de Milan.
7. **S. Grégoire le Grand:** peu de pages de l'Exposé lui sont redevables. Guillaume a lu Grégoire; il l'a même recopié: c'est l'objet de son "Livret sur le Cantique à partir des oeuvres de S. Grégoire". Mais l'Exposé, là encore, est original. La célèbre formule de Grégoire *Amor ipse notitia est* (Hom./Ev.27, 4) est reprise par Guillaume avec cette modification importante: *Amor ipse intellectus est*.

Faut-il donc, concernant ces trois auteurs, parler de "Sources" de Guillaume? Seule l'Écriture Sainte est sa véritable source, jointe à l'expérience amoureuse et spirituelle qui fut sienne. Sa "thèse" est originale et court au long de tout l'ouvrage. Rappelons qu'elle tourne autour de la libération et la sublimation de l'amour, par le passage de l'état charnel et animal - celui du simple chrétien -, sous l'action de la grâce, à l'état rationnel puis spirituel de l'âme-épouse.

- **Origène:** C'est de lui que Guillaume a justement reçu cette "thèse" des trois états successifs. L'Alexandrin distinguait les "commençants" (ou psychiques), les "progressants" (ou gnostiques), et les "parfaits" (ou spirituels). L'itinéraire va de l'ascèse purifiante dans la maîtrise des passions à la contemplation. Le schéma trilogique *pistis- gnôsis- sophia* se trouve dans le "Contre Celse" (PG 11, 1309 C). Mais la formule trilogique varie; on trouve aussi *praktikè- phusikè theôria- theologia*. Mais, là encore, Guillaume est original; il assimile Origène et le restitue à sa façon à lui. Guillaume a probablement connu Origène par auteurs interposés, par Jean Scot Erigène en particulier. Mais l'essentiel du *corpus* Origénien se trouvait à Signy (Homélies sur l'Heptateuque, Hom.sur le Ct des Cts et le grand Commentaire, Homélies sur les Prophètes, le Periarchôn, le Com./Mt, le Com./Rm...). Signalons deux passages très origéniens dans l'Exposé: (1) Dans le Chant I, 5ème strophe, §§ 62-66, commentant Ct 1, 7 (*Si ignores te...egredere*); (2) Chant I, 10ème str.§§ 114ss, commentant Ct 2, 4 (*introduxit me Rex in cellam uinariam, ordinavit in me caritatem*), sur l'ordonnement de la charité. Mais que de retouches guillelmiennes! L'idée du Com./Ct 1, 7 est origénienne: le "Connais-toi, toi-même" est lu comme une découverte par l'âme de l'image de Dieu en elle qui constitue son décor naturel; l'âme et sa beauté native coïncident. Guillaume reprend cela, y mettant sa note personnelle. Pour ce qui est de Ct 2, 4, l'ordonnement à la charité, Origène en tire des leçons morales enrichies de textes scripturaires; Guillaume en tire "un traité d'ascétique et de mystique", allant de l'amour désordonné de Dieu à l'amour ordonné de Dieu par l'amour de soi et du prochain.

L'interprétation spirituelle de Guillaume concernant la double relation Eglise/Christ, âme/Verbe, est une reprise d'Origène (cf. Com./Ct I, 1-15, SC 375, pp. 177-187).

Guillaume a appris d'Origène à situer l'âme individuelle à l'intérieur de l'Eglise et à nous présenter "son union personnelle avec le Verbe, comme la conséquence de l'union du Christ avec son Eglise" (H; de Lubac, "Exégèse Médiévale").

- **S. Augustin:**

La mystique affective de Guillaume doit beaucoup à S. Augustin.

Sa doctrine trinitaire emprunte aussi beaucoup à celle de l'évêque d'Hippone. "Par le Fils, dans l'Esprit, vers le Père", c'est le thème de tout l'Exposé. La théologie mystique se trouve ainsi équilibrée par une solide théologie trinitaire qui s'épanouit dans "l'Enigme de la foi", sorte de *De Trinitate*.

Comme Augustin lui-même, Guillaume a été sensible aux apports du néoplatonicien Plotin: "Le *nous* qui raisonne, et le *nous* transporté d'amour", comme deux principes concomitants dans la connaissance, viennent peut-être des *Ennéades* de Plotin...

Guillaume a assimilé les auteurs qu'il a pu fréquenter en lisant leurs oeuvres dont le *Scriptorium* de Signy était bien pourvu. Il a assimilé, réfléchi, médité, contemplé, et réécrit à neuf.

Exposé sur le Cantique

Préambule (§§ 1-25)

§ 1- Tout part de la création de l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu (cf. Gn 1, 26-27).

La finalité de cette création: contempler Dieu et jouir de Lui, à proportion de la ressemblance retrouvée. Ce qui doit être, en nous, consacré à l'unique service de Dieu, c'est notre amour; car "c'est l'amour, mais libre, qui nous fait semblable à Dieu". Ce qui nous attache à Dieu c'est le "sens de la vie" (*sensus vitae*), c'est à dire l'amour dont l'homme est capable, et qui devient effectif lorsque l'homme vit de l'Esprit-Saint, l'Esprit de vie.

§ 2- Distinction entre deux amours. Prière à Dieu, le Père.

Sont à distinguer: l'amour de convoitise et l'amour de charité. Seul le second est vraiment l'amour. Jouir et user à contre-sens (*male frui, male uti*), voilà le péché de l'homme.

Prière à Dieu: "De Toi, Seigneur...Ô Vie des vies et Bien de tous les biens, la jouissance se goûte à la fois en Toi et en soi-même. Le voilà le vivant, le lumineux amour, libre et libérant de la corruption" (*uiuens et luminosus amor, liber et liberans...*)...

§ 3- Prière explicite au Fils, Seigneur et Rédempteur de l'homme.

"Délivre-le en nous ce lumineux amour (*libera eum in nobis*). Que chastement T'aime Ton épouse, l'âme chrétienne, pourvue en dot de Ton sang, en gage de Ton Esprit... Qu'exilée en terre étrangère, elle Te chante son Cantique d'amour (cf. Ps 136, 4)... Dis à so coeur: 'To salut, c'est moi!' (Ps 34, 30). Un mot de Toi... et que soient confondus de confusion ceux qui lui disent: 'Point de salut pour elle en son Dieu' (Ps 3, 3). Par l'entretien (*colloquium*) que Tu lui accordes, que l'amour - s'il n'est pas - soit! S'il est, qu'il s'accroisse et se fortifie... Que l'âme de captive, passe à l'embrassement du vainqueur".

§ 4- Prière à l'Esprit Paraclet et Con dans l'entreprise du Commentaire du Cantique. solateur.

"Au seuil de l'Epithalame...Ô Esprit-Saint nous T'invoquons. Remplis-nous de Ton Amour, Ô Amour, pour que nous comprenions le Cantique d'amour (*ad intelligendum canticum amoris*)... Attache-nous à Toi, ô Saint-Esprit, Saint Paraclet, Saint Consolateur, console la pauvreté de notre solitude... Illumine et vivifie le désir du soupirant, pour que devienne effectif l'amour de celui qui sera comblé...que nous aimions en vérité (*ut uere amemus*). Que de la Source de Ton Amour découlent tous nos sentiments et toutes nos paroles. Puissions-nous si bien lire le Cantique de Ton Amour, qu'il allume en nous l'amour, et que cet amour, par lui-même, ouvre en nous son propre Cantique".

§ 5- Guillaume exprime son intention et ce qui espère de ce labeur en retour.

"Nous n'explorerons pas les si profonds mystères que le Cantique renferme sur le Christ et l'Eglise... C'est simplement au sens moral qu'à propos de l'Epoux et de l'épouse, du Christ et de l'âme chrétienne - et selon nos pauvres moyens - nous l'interpréterons et en peu de mots.

L'unique récompense attendue de notre labeur, ce n'est rien d'autre que ce qui est semblable à ce qui en fait la matière: l'amour précisément (*id est amorem ipsum*)!

§§ 6-25. Positions des questions de base avant la lecture du Cantique.

Ainsi, dans les cinq premiers §§ se trouve rassemblée toute la perspective, l'intention et le projet de Guillaume. Il s'y prédispose par sa prière adressée successivement au Père, au Fils, et à l'Esprit.

A la suite d'Origène, il s'interroge sur le titre et la fragmentation de l'Epithalame (§§ 6-7), sur le genre littéraire (§ 8), le sujet et son interprétation (§§ 9-11), les états d'âmes de ceux qui s'adonnent à la prière (dans l'état "psychique", "rationnel" et "spirituel": §§ 12-24). Il tire alors une conclusion (§ 25).

Guillaume voit ainsi dans ce Cantique, "le Cantique par excellence" qui dépasse par ses sentiments et le sujet tous les anciens cantiques disséminés dans la Bible, ceux des Patriarches et des Prophètes. Le "Cantique" traite de "l'amour de Dieu", l'amour dont Dieu est l'objet et dont Il prend Lui-même le nom: "Dieu est Amour" (1 Jn 4, 8) et objet d'amour. Il est Amour, Charité, Dilection...

La fragmentation à laquelle Guillaume se rallie est celle-ci: Quatre Parties ou Quatre Chants ou Quatre Actes dans ce Drame. Cela se répartit ainsi:

- I- Ct 1, 1-2, 7;
- II- Ct 2, 8-3, 5;
- III- Ct 3, 6-8, 4;
- IV- Ct 8, 5-14.

Le scénario est le même en chaque Acte, mais avec une amplification croissante dans le passage de l'un à l'autre Acte:

- provocation d'amour d'abord (*irritamen amoris*);
- épreuve de purification (*actus purgatorius*);
- côte- à - côte (*accubitus*: terme préféré à *concubitus*= union).

Le **sens littéral** (*historia*) se déduit de 1 R 3, 1 qui rapporte que le Roi Salomon a épousé la fille de Pharaon, sans en dire davantage. Au **sens spirituel**, ce mariage est à entendre de l'âme tournée vers Dieu qui doit épouser le Verbe de Dieu. Les trois premiers Chants s'achèvent par une adjuration de l'Epoux aux jeunes filles: "N'éveillez pas, ne faites pas lever la bien-aimée avant qu'elle ne le veuille!". Le Quatrième Chant est ponctué différemment: l'épouse supplie avec instance l'Epoux de "s'enfuir": "Fuis, mon Bien-aimé, rends-toi semblable à la gazelle et au faon des biches" (Ct 8, 14), ce qui laisse entendre un mystère bien profond que seul l'Epoux peut nous permettre de découvrir.

Mais Guillaume n'ira pas jusqu'au bout du Cantique; son Commentaire s'arrêtera au Chant II, strophe VII (Ct 3, 3).

C'est encore par une prière que notre commentateur achève son Préambule:

"O Amour, de qui tout amour - même le charnel, même le dégénéré - tient son nom; Amour Saint et sanctifiant, pur et purifiant, vivifiante Vie, ouvre-nous Ton Saint Cantique, dévoile-nous le mystère de Ton Baiser, le sens profond de Ton murmure léger (*uenasque susurri*; cf. Jb 4, 12 et Grégoire le Gd, *Moralia in Iob*, IV, 39, 51), par lequel Tu modules au coeur de Tes enfants la vertu et les délices de Ta Douceur...

Apprends-nous à pénétrer dans le lieu du Tabernacle admirable, jusqu'à la Maison de Dieu (cf. Ps 41, 5-6), parmi les chants d'allégresse et de louange sortis de la bouche du convive qui se lève de table, affamé encore: 'Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche!'"

Premier Chant

Préambule (§§ 26-29)

Ce préambule est tout entier bâti sur une opposition dialectique entre **Science et Sagesse**, entre "Celliers du Roi" et "Cave au vin". Tout l'itinéraire de la vie spirituelle est déjà balisé: le départ de "l'homme psychique" doit l'orienter vers les "Celliers du Roi", où, par la purification ascétique il passera à l'état d' "homme rationnel". Et, quittant ces premiers "Celliers", il sera invité à pénétrer dans la "Cave au vin", en tant qu'épouse royale, ayant accédé à l'état "spirituel". La **Science**, c'est la discipline de vie par l'ascèse correspondant à l'état rationnel; la **Sagesse**, c'est l'acquisition, par grâce, du "sens de l'amour illuminé" correspondant à l'état spirituel.

§ 26- Sens littéral et sens moral se précisent.

A partir de 1 R 3, 1, le sens littéral se dégage; mais nous en savons si peu, que Guillaume passe aussitôt au sens moral: "Comme l'Egyptienne venue jadis à Salomon, l'âme pécheresse convertie vient au Christ". En épouse, elle est conduite aux "Celliers du Roi", pleins de trésors. Là, gorgée de biens "aux seins de l'Epoux", et inondée du parfum des aromates, elle est initiée au mystère du Nom de l'Epoux. L'amour s'est alors allumé en son coeur, mais l'Epoux avec tout son charme et ses trésors, s'en est allé et se cache d'elle. Pourquoi donc? Guillaume justifie cette "fuite" de manière surprenante, en évoquant la fuite de Jésus devant les juifs prêts à le lapider (Jn 8, 59).

§ 27- Celliers et Cave au vin.

Les "Celliers royaux" renferment les délices de notre Roi. L'usage (*usus*) et la jouissance (*fruitio*) en assurent, le premier l'efficacité et la sécurité, le second la jouissance source de vie. Notre auteur distingue "celliers" et "cave au vin". Entre eux, dit-il, "s'étend un écart de mérite, de grâce et de dignité". La "Science" est représentée par les "Celliers", la "Sagesse", par "la Cave au vin", selon la Parole du Prophète: "La Sagesse et la Science, voilà les richesses du salut" (Is 33, 6).

La science dont il s'agit est celle de la piété chrétienne. Elle n'enfle pas mais bâtit sur la charité (cf. 1 Co 8, 1). Elle est prudence pour ce qui est de la foi et des moeurs, "norme raisonnable, officine de la foi et de l'espérance. La sagesse, elle, fait sa demeure dans "la Cave au vin".

§ 28- Science altière et Sagesse/Charité.

"Cette sagesse qui se fait Charité agit par un pieux amour, non par une science altière. Elle se produit dans l'esprit de l'homme qui s'élève jusqu'aux cîmes du monde spirituel pour connaître l'éternelle immutabilité de Dieu. Même si les raisons immuables transcendent la raison, celles-ci ne sont pas étrangères à la nature de la raison humaine". On reconnaît bien là un Guillaume 'écolâtre', ardent défenseur et praticien de la raison humaine jusqu'à la rhétorique. S. Augustin sera son modèle incontesté. Il reconnaît, avec l'évêque d'Hippone, que "même des hommes à la vie mauvaise

peuvent penser justes"; mais il n'en reste pas moins vrai que l'impudicité et le libertinage aveuglent l'esprit. Et Guillaume ajoute, fort de son expérience de Dieu:

"Il appartient à la sagesse et à l'amour de comprendre et de contempler dans le Christ lui-même, la gloire de la divine majesté jusque dans les manifestations humaines de son agir".

Quant aux moeurs de l'homme spirituel, ce que la science et la raison opèrent en acte (*in actu*), la sagesse le réalise dans l'affect (*in affectu*). Si l'acquisition de cette science implique une discipline de vie, "la perfection de la sagesse exige, elle, la solitude et le secret, un coeur solitaire même au milieu des foules"

§ 29- Effet de l'introduction de l'épouse dans les "Celliers du Roi".

Introduite dans les Celliers où elle acquiert la science, l'épouse apprend beaucoup de l'Epoux et sur elle-même (lait des seins, fragrance des parfums, révélation du Nom de l'Epoux, effusion de bonne odeur: tels furent les dons reçus lors de la première entrevue avec l'Epoux). Autant de provocation à l'amour (*irritamen amoris*), d'attrait de Celui qui attire... L'oeuvre purificatrice surprend l'épouse et la déconcerte; mais elle perçoit que cela vise à l'exercer et à la purifier, non pas à l'abandonner sans retour.

L'Epoux s'en alla donc. Blessée d'amour et brûlant du désir de l'Absent, dégoûtée de la "science de la discipline" - les Celliers considérés comme vides et déserts -, l'épouse s'élançe sur la trace odorante laissée par l'Epoux dans sa fuite. Et, "dans le bouillonnement de son désir, elle donne l'essor au Saint Cantique par ce cri:

"Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche!"

*

Première Strophe (Ct 1, 1-3)

"Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche!
Car tes seins sont meilleurs que le vin;
Ils embaument d'une odeur exquise.
Ton Nom est une huile qui coule.
Les jeunes filles t'ont aimé:
Entraîne-moi, nous courrons
à l'odeur de tes parfums" (Ct 1, 1-3).

A la différence de S. Bernard, Guillaume procède par strophe, c'est à dire par un ensemble de versets.

§ 30- Détermination et audace de l'épouse.

Pour avoir perçu quelque chose du resplendissement de la face du Bien-Aimé, et vu l'allégresse de son visage, pour avoir aussi senti ruisseler la grâce sur ses lèvres et entendu la Parole du Verbe, l'épouse ne veut plus se satisfaire d'intermédiaires ni d'entraves: "Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche!"... Tous les autres baisers lui apparaissent dès lors "malsains". Seul celui de l'Epoux exhale le divin arôme.

Fait suite une considération sur le baiser, "affectueuse conjonction des corps", et par là, des âmes. Après quoi, Guillaume explicite ce que dans la contemplation il a perçu du mystère de l'Incarnation, conçu mystiquement comme le Baiser de Dieu à l'Humanité:

"Le Christ-Epoux offrit à l'Eglise, son épouse, comme un baiser du ciel lorsque, Verbe fait chair, il l'approcha de si près qu'il se fit son conjoint. Conjoint si intime qu'il ne fit qu'un avec elle, Dieu devenu Homme, Homme devenu Dieu".

Et du sens mystique, notre commentateur passe au sens moral individuel:

"C'est ce baiser-là qu'Il offre à l'âme fidèle, son épouse...l'inondant de la grâce de son amour. Il tire à lui son esprit, lui infuse le sien, pour ne plus faire de l'un et de l'autre qu'un seul esprit" (cf. 1 Co 6, 17).

§ 31- Le baiser de l'Epoux, ébauché dans les Celliers, est revendiqué par l'épouse intégralement, dans sa suavité entière.

Ce n'est rien moins que la plénitude de l'Esprit-Saint qui est requise. Ce ne peut pas être moins que l'exaucement de la Prière du Christ à son Père pour ses disciples faite avant de souffrir la Passion:

"Père, je désire qu'eux aussi soient un en nous, comme Toi et Moi sommes un; que l'amour dont Tu m'as aimé soit en eux et que Moi aussi je sois en eux" (Jn 17, 21.26).

Celle qui a reçu une part de la plénitude du Christ, "grâce d'amour pour grâce de foi": elle veut "mourir et être avec le Christ" (cf. Ph 1, 23-24).

§ 32- Douleur de l'absence de l'Epoux, joie de sa présence, attente empressée de le contempler.

Telle est l'expérience croyante de "ceux qui marchent dans une vie nouvelle" (cf. Rm 6, 4). Paisible mais saint exercice d'attente des "progressants" au gré des mouvements divers de leur âme sur l'itinéraire de leurs progrès spirituels.

§ 33- Béatitudes des larmes de l'âme amoureuse retenue, loin de l'Epoux, sur une terre d'exil.

Affligés par leur désir frustré, les tout-petits du Seigneur, voient de temps en temps "la porte" s'ouvrir; alors ils peuvent pleurer sur le sein du Seigneur: "suave douleur, attirante, caressante, qui, grâce à la conviction intime d'une douce espérance, trouve sa plus ferme consolation dans ce qui les afflige le plus fort".

"Ô Amour, pour qui souffrir est joie immense, pour qui pleurer est consolation souveraine, en qui se réjouir est béatitude suprême".

§ 34- Admirable échange entre consolateur et affligé, charmeur et amant: c'est tout le Cantique!

L'action se passe toujours dans la conscience et dans le cœur de l'épouse, qu'elle soit larmoyante ou euphorique; devant le Seigneur/Epoux, elle épanche son âme..."Le colloque entre Epoux et épouse, que l'absence même du premier n'interrompt pas, est le témoignage et l'élan plein de dévotion amoureuse d'une conscience bien disposée" (*deuotio conscientiae bene affectae*).

§ 35- Riche des arrhes de l'Esprit, l'épouse languit d'amour après le salut de Dieu.

Hors des Celliers du Roi, où elle y avait été introduite pour contempler les attraits de l'Epoux, l'épouse ne désire plus que Lui seul: loin de moi - semble-t-elle dire - paraboles et Proverbes, miroir et énigme; c'est le mystère du Royaume après quoi je soupire, une claire révélation du Père que je réclame, baiser à baiser: "Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche!".

§ 36- Sans mérite, l'épouse requiert le "baiser de perfection" (*osculum perfectionis*).

L'Epoux lui a déjà prodigué un assortiment de baisers "par le ministères des Prophètes, des Apotres et des autres Docteurs, et par la science des Ecritures. Feignant de l'avoir satisfaite, l'Epoux

s'enfuit. Aussitôt elle se plaint d'un absent, et impatiente, elle le poursuit de son cri: "Qu'il me baise...!" Et pourquoi pas: "Baise-moi!" se demande Guillaume. C'est qu'elle a bien conscience de l'absence de l'Époux enfui. Elle prend à témoins, justement, ceux qui lui apportèrent la science (*innotescit*) de l'Époux, mais sans lui en communiquer la saveur (*sapit*). "Ce qu'insuffle le souffle de Sa Bouche à Lui et de son Baiser, est l'objet de saveur", dans l'attente de la plénitude de la joie.

§ 37- Ce baiser, si ardemment cherché, l'épouse sait, d'instinct, que se trouve là "les mamelles (ou les seins) de la consolation", meilleures que le vin.

Enivrée de la consolation des mamelles, elle ne supporte plus d'en être arrachée, et, d'aussi loin qu'elle peut, elle appelle l'Époux et sollicite le "baiser" de l'ivresse plénière.

§ 38- Le contenu des "mamelles de la Sagesse éternelle": dons de Dieu, splendeur de l'illumination divine, componction, contemplation...

Dans ces mamelles de la Sagesse éternelle se trouve contenu pour être goûté, le lait du cœur de Dieu comme aliment de science spirituelle et comme viatique vers la perfection divine. L'épouse y puise un contre-poison et un réconfort. Mais "le baiser d'éternité" n'est pas encore accessible à l'épouse du fait de l'infirmité de la condition humaine. Elle s'attachera donc, de bouche, aux seins de l'Époux, "meilleurs que le vin", et cependant n'équivalent pas le "baiser" attendu.

§ 39- L'éclat de la Charité de Dieu est tel que l'homme doit de rabaisser aux pratiques communes de la vie spirituelle, plus accessibles.

Ces pratiques permettent d'avoir accès "aux mamelles, meilleures que le vin" qui "embaument d'une odeur exquise", et à l'usage du Nom de l'Époux qui coule comme une huile parfumée. Cette embaumement des mamelles, ce sont les sept dons du Saint-Esprit avec leur caractéristique propre que Guillaume énumère. L'Esprit-Saint qui enseigne que "Jésus est Seigneur" (1 Co 12, 3). Au contact de l'huile de ce nom qui peut être "Seigneur" ou "Jésus" ou "Christ", le joug de l'antique esclavage de l'épouse "tombe en poussière" et lui procure "joie et allégresse".

§ 40- Au nom de "Jésus Seigneur", tout genou fléchit (Ph 2, 10). La relation du Fils au Père est dévoilée. Y participent ceux que l'Esprit tournent vers le Père en l'appelant "Abba!".

Jésus, le Fils, n'a pas voulu rester seul dans sa condition filiale: il s'est associé "une multitude de frères" (Héb 2, 10.12).

Dans ce §, Guillaume développe toute une réflexion sur les dénominations du Christ (les *epinoïai*, comme les appelle Origène).

§ 41- A cause de la suavité de telles mamelles, se comprend très bien que "les jeunes filles" aiment l'Époux. Elles représentent les "progressants" dans l'ascension spirituelle.

Les jeunes filles, ce sont "les jeunes plantes destinée au service de l'Époux", "les jeunes âmes renouvelées dans la partie supérieure de leur esprit" et devenues "rationnelles" pour avoir "disposer les degrés" de la discipline ascétique dans leur cœur; elles courent ainsi "de vertu en vertu, au point que chacune d'elles s'écrie: "Entraîne-moi après Toi"; et toutes ensemble: "Nous courrons à l'odeur de Tes parfums".

§ 42- L'odeur des parfums: la renommée des vertus de l'Époux. La condition de l'épouse, délaissée par l'Époux, ne diffère pas maintenant de celle des jeunes filles.

Plus d'autre aliment pour l'épouse, exclue des "Celliers", que le "parfum de l'Époux". Elle se joint aux jeunes filles, mais "nulle difficulté ne freine l'élan de ses progrès spirituels" à cause du charme du parfum; elle se rappelle les bienfaits reçus: lait des mamelles, essences parfumées, huile répandue du Nom.

§ 43- "Attire-moi à Toi; nous courrons à l'odeur de Tes parfums".

L'épouse s'exprime ainsi en reconnaissant qu'elle ne mérite pas encore la joie de contempler le visage du Bien-Aimé, ni de "baiser sa bouche". Que du moins ne lui manque pas l'odeur des parfums de son Epoux. "La présence de l'Epoux, c'est la bonne disposition de la mémoire à son sujet", affirme Guillaume; c'est l'illumination de l'esprit par la lumière du visage de l'être aimé; c'est l'onction de l'Esprit-Saint qui instruit de tout". Le rôle de la mémoire, avivée par l'odeur du parfum, est ici capital (comme il l'est dans l'anthropologie augustinienne), ainsi que celui de l'expérience antérieure de la première rencontre avec l'Epoux. "Le Roi m'a introduite dans ses Celliers": elle n'y est plus, mais s'en souvient.

*

Deuxième strophe:

"Le Roi m'a introduite dans ses celliers.
Nous tressallirons; en Toi la joie nous ravira
Au souvenir de Tes seins.
Ceux qui sont droits T'ont aimé" (Ct 1, 3).

§ 44- Le fidèle confie au son de sa voix son intelligence et sa volonté pour Celui qu'il s'enchante à servir.

Ce fidèle serviteur appelle "Roi" Celui dont il appelle la venue du Règne, comme il appelle, dans l'Esprit-Saint, Jésus "Seigneur" (cf. 1 Co 12, 3). L'épouse sent s'élargir son espérance qui attise son amour de l'Absent: "Nous tressallirons"... "en Toi, la joie nous ravira au souvenir des bienfaits tirés de Tes seins (lait, onguent, odeur parfumée). Dans son angoisse, tantôt elle Lui parle, tantôt elle parle de Lui. Elle se redresse dans l'espérance: "Ils se tiennent droits, ceux qui T'aiment".

§ 45- L'homme seul, en position droite, se dresse vers le ciel. L'*homo erectus* est aussi l'*homo amandus*. C'est la condition de l'amour, la position droite. Et cela est le propre de l'homme.

§ 46- Trois précisions sur les Celliers du Roi.

- Souvenir des bienfaits reçus par le passé: "ils nous attachent au Seigneur notre Dieu" (Dt 4, 4). En l'absence de l'Epoux, ce rappel invite ses fils à "se réfugier dans la consolation des Saintes Ecritures", privés qu'ils sont des "consolations spirituelles. Suivant partout l'Agneau où il va (Ap 14, 4), l'épouse "se laisse posséder tout entière en la volonté d'aimer". Rendue à elle-même, elle doit se recueillir dans son intelligence (et nous plus seulement en sa volonté) et se nourrir de "la science spirituelle" en retournant au souvenir des Celliers et des seins de l'Epoux; c'est là, "la consolation des Ecritures". Les deux Testaments lui représentent ces deux seins desquels elle peut sucer le lait de tous les mystères du salut pour atteindre "le Verbe de Dieu, Dieu auprès de Dieu" (Jn 1, 1-2). "Humble, le Christ-Epoux est notre lait; Dieu égal à Dieu, c'est notre aliment solide.
- Espérance des bienfaits à venir, et la promesse de l'incorruptibilité après la corruption dans la vision de Dieu.
- Droiture de la dilection/amoureuse dans l'action de grâces, ayant médité ce qu'elle a compris.

Troisième strophe:

"Je suis noire mais belle, filles de Jérusalem;
Comme les tentes de Cédar; comme les pavillons de Salomon.

Ne vous arrêtez point à mon teint basané:
C'est le soleil qui en a terni la couleur.
Les fils de ma mère se sont levés contre moi;
Ils m'ont mise à garder les vignes;
Et ma vigne à moi, je ne l'ai point gardée" (Ct 1, 4-5).

§ 47- "Je suis noire mais belle"... Nécessité du toucher de la grâce illuminante pour croître dans l'intimité de l'Epoux.

Lent au retour, l'Epoux, après son absence, provoque chez l'épouse l'envahissement chez elle de la noirceur, la perte de sa beauté passée.

Sans la grâce illuminante, vertu de toutes les vertus, lumière des oeuvres bonnes, toute vertu demeure inefficace et toute oeuvre bonne inféconde: pas de vigueur alors, pas de joie; l'huile d'allégresse, aussi bien que l'onction, manque: pas de goût, pas d'odeur perçue des parfums d'éternité. Les sens spirituels restent inactifs faute de cette grâce illuminante.

§ 48- La beauté de l'épouse reste cependant intacte malgré l'altération de son teint et le trouble de sa conscience, à cause de la rectitude de sa foi.

L'absence de foi, d'espérance et de bonne volonté, c'est la mort. L'épouse reste belle "de la droite beauté de sa foi" (*secundum rectam fidei formam*), de sa pureté d'intention, de la dévotion de sa volonté. Cependant, la conscience de ses péchés passés, le constat de son ignorance, et l'assaut des vices, l'amène parfois à "l'humble aveu de sa noirceur".

§ 49- "Comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon"... Cédar signifiant "ténèbres", l'épouse désigne par ce mot les ténèbres de sa conscience (cf. Origène, Com./Ct II, 1, 2; SC 375, pp. 260-261).

La raison, plongée dans la nuit, conduit à l'instabilité de l'esprit. Les tentes et pavillons qui sont des peaux disposées en forme de tentes provisoires, en sont le symbole. "Ils gênent la contemplation de la Lumière intérieure", bien qu'ils appartiennent au "vrai pacifique, N.S.J.C., puisqu'ils servent à la milice fraternelle et à la paix de la communauté ecclésiale" (cf. Origène, *ibid.* II, 1, 27).

§ 50- Les égards de la charité manifestée par l'épouse en avouant ses fautes.

Le "Soleil de Justice" (Mal 4, 2), a retiré à l'épouse la lumière de sa grâce. Le feu disparu, la voici toute noire. Mais elle reste belle car, même si l'éclat de l'amour l'a fuie, la réalité de l'amour (*substantia amoris*) demeure profondément enracinée en elle.

§ 51- Devenue une proie pour beaucoup, en l'absence de l'Epoux, l'épouse doit souffrir les sarcasmes de ses frères (les fils de l'Eglise).

"Les fils de ma mère", ce sont les frères de l'épouse. Comme Bernard, Guillaume s'identifie à

l'épouse qui se devait de "travailler aux vignes" comme Abbé de S. Thierry et père spirituel de sa communauté de "frères-moines qui l'enlevèrent à lui-même", pour le faire "gardien de la paix extérieure de S. Thierry. Contraint de négliger sa paix intérieure, il se donnera "à la charité fraternelle et ses noirs embarras".

§ 52- L'épouse (le père spirituel ou l'Abbé), portée au supérieurat, doit se livrer à de multiples soins, soucieuse des progrès spirituels des autres, au point que prière et méditation deviennent difficiles.

Abandonnée à elle-même, vigilante quant au progrès spirituel des autres, elle retournera plus ardente à la prière lorsqu'elle aura "révélé à ses compagnes les manquements secrets de sa conscience. L'expérience d'un supérieurat nous ici décrit. "Les filles de Jérusalem" sont donc à interpréter comme étant le support symbolique des frères-moines de S. Thierry. Guillaume n'est plus en charge de supérieurat à Signy.

*

Quatrième strophe

"Montre-moi, ô Toi qu'aime mon âme,
où Tu fais paître, où Tu fais reposer à midi;
de peur que je me mette à errer
après les troupeaux de Tes compagnons" (Ct 1, 6).

§ 53- Une grâce remarquable!

Après l'aveu de ses fautes, l'épouse se met en prière. L'Epoux feint de se détourner de celle qui le désire tant et que l'Esprit-Saint soutien, Lui qui est "l'Amour même" (*ipse Dilectio*).

§ 54- "Toi qu'aime mon âme"... L'âme de l'épouse dû voir un jour - pour ainsi dire - le visage de la Beauté. Son élan vers Dieu apporte la preuve qu'elle fut prévenue par Dieu.

La finale est très augustinienne: "Si le Beau est aimé, c'est Toi qui es la Beauté de tout ce qui est beau; si le Bien est aimé, c'est Toi qui es le Bien de tout ce qui est bien. Est-ce l'utile? L'homme, même celui qui a de la haine, use de Toi, et tout amant jouit de Toi" (cf. S. Augustin, Soliloques, I, 2-4).

§ 55- L'épouse demande à l'Epoux de lui montrer où il fait paître le troupeau et où il repose à midi.

Elle n'avait pas encore pu accéder au "baiser" malgré l'ardeur de sa contemplation. Son plus grand, son seul désir, est de reposer sur le sein de Jésus, comme Jean lors de la dernière cène (Jn 13, 23), parce qu'elle y percevrait le Principe suprême, le Verbe au commencement, Verbe auprès de Dieu (cf. Jn 1, 1-2).

"Indique-moi - dit-elle - tout au fond du coeur, et que je sache d'une expérience très pure, de cette connaissance expérimentale liée à la jouissance, quel genre de vie, et quel état d'âme de celui que Tu en rends digne, Te sert à nourrir l'intellect de l'amant de la connaissance de la vérité et de la surabondance de Ta Douceur, Toi qui fais miséricorde à qui Tu veux puisque cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Ta miséricorde (cf. Rm 9, 16-18)... et Tu consacres sa mémoire en vue d'y prendre Ton repos"...

§ 56- Au sein de l'épreuve, l'épouse demande à connaître quelle est sa fin.

C'est une autre interprétation de Ct 1, 6. L'épouse s'enquiert "du jour de l'éternité" pour consoler son instabilité, le "jour accordé au peuple de Dieu pour célébrer le sabbat et se reposer de ses travaux", comme Dieu se repose des siens (cf. Heb 4, 9-10); "jour où Dieu Lui-même se donne en nourriture aux anges et aux saints à jamais rassasiés, à cause de la piété et de la douceur de l'Amour".

§ 57- "Ô Toi, l'aimé de mon âme"... (C'est une troisième interprétation).

En quoi, se demande Guillaume, consiste cet état d'âme où se réalise cette parole en l'amant: "Qui m'aime, le Père l'aimera, et moi aussi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui" (Jn 14, 21).

Le jour vient, en effet, où la dilection mérite à l'amant une grâce plus relevée "par le sens de l'amour devenu lumineux" (*per illuminati sensum amoris*)... En l'épouse s'accomplit cette autre parole de l'Apôtre: "La Charité de Dieu a été répandue dans nos coeurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné" (Rm 5, 5). De l'Epoux à l'épouse, le premier mouvement de connaissance fut don de la divine Sagesse; le premier élan de dilection, gratuite effusion de l'Esprit-Saint. Mais, de l'épouse à l'Epoux, connaître, aimer, c'est tout un, car, en cette matière, "l'amour même est connaissance" (*amor ipse intellectus est*; S. Grégoire, en Com./ev. 27, avait dit: *amor ipse notitia est*). Ce refrain tient lieu de leit-motiv à tout l'Exposé.

En tant qu'Epoux, Dieu connaît l'âme humaine en se communiquant à elle; et c'est en se donnant aux effusions de son Dieu, que l'âme mérite de Le connaître et de se repaître de Lui, dans l'Amour et la connaissance, et le don réciproque. Alors, c'est le repos de l'Epoux à côté de l'épouse, au milieu du jour: le "repos de midi, lumineux pour l'intelligence", ... où "l'Epoux se repaît à la fois et se donne à paître, possédant et possédé". Tel est l'Amour.

§ 58- Si l'Epoux se dérobe encore et juge son épouse indigne du "baiser", qu'Il lui envoie alors un de ses amis en qui elle pourra trouver la lumineuse ferveur de l'Amour de Dieu.

C'est encore une autre interprétation. Cet "ami"envoyé, compagnon de l'Epoux, c'est Bernard pour Guillaume, Ambroise pour Augustin...

§ 59- Dernière interprétation de Ct 1, 6 (c'est la cinquième): l'épouse désireuse de s'attacher à l'Epoux, aspirant à la lumière du visage Bien-aimé, est envahie de ténèbres, dépourvue de paix. Elle brûle de sortir d'elle-même.

Pour cela elle envisage d'exécuter quelque action extérieure avec l'empressement de son affection, espérant que sa bonne conscience amoureuse pourra rencontrer l'Epoux, se nourrir de Lui, reposer à ses côtés.

§ 60- "De peur que je me mette à errer près du troupeau de tes compagnons" (Ct 1, 6 cd). L'épouse craint d'errer. Elle n'aime que l'Epoux. Si elle en aimait un autre, elle ne serait pas l'épouse.

Pour l'âme d'un seul amour, point de mouvement ni de déviation. Le moteur de tous ses mouvements, c'est l'amour. Pour celle qui sort du chemin, le vaste champ de l'erreur s'ouvre devant elle. Errer, c'est proclamer vrai le faux.

Mais l'épouse est inquiète; ses pensées l'agitent, mobiles comme les tentes de Cédar et les pavillons de Salomon qu'on déplace. Pourtant le discernement de l'amour ne branle pas. Il demande seulement de la lumière et un réconfort. La raison assoupie de l'épouse ne comprend pas ce qu'elle

désire. Elle chancelle, incertaine. Elle tente de prendre des routes divergentes pour aller à l'Époux. L'amour de désir brûle même dans les ténèbres, mais n'éclaire pas. L'amour de l'heureux possesseur, lui, vit tout entier dans la lumière: la possession savoureuse elle-même est la lumière de l'amant.

"Haletante après (une certaine perception de) Dieu, l'épouse désire un cœur pur, une conscience pure, une sensibilité pure, une intelligence pure, une totale pureté".

La force de l'amour, ni feu, ni glaive, ni péril, ne peuvent la troubler. Mais la savoureuse possession exige "cœur en paix et âme sereine".

§ 61- "De peur - dit l'épouse - que je ne me mette à errer après les troupeaux de tes compagnons". L'erreur se fait beaucoup de troupeaux de par le monde. Dieu est laissé, et on se dirige en troupeau vers les enfers (cf. Ps 48, 15), tiré par le Prince de la Malice spirituelle.

Le Prince de l'erreur veut se faire semblable à Dieu: "Je serai semblable au Très-Haut" (Is 14, 14). C'est lui, le Prince de ce monde (cf. Jn 12, 31); plus nombreux ses troupeaux que les compagnons de l'Époux.

Parfois, l'œil de l'intelligence abandonne, chez l'épouse, la recherche de l'unique vérité. Une foule de pensées l'assaillent; l'esprit s'y éparpille et se fourvoie. Et ces troupeaux d'erreur se font passer pour compagnons de l'Époux afin de partager avec l'Époux, l'âme de l'épouse.

*

Cinquième strophe

**"Si tu ne te connais pas,
Ô la plus belle des femmes,
Sors! Va sur les traces des troupeaux;
Conduis paître les boucs,
le long des tentes des pasteurs" (Ct 1, 7).**

§ 62- Ce que demande l'épouse à l'Époux, elle ne l'ignore pas. Mais elle s'ignore elle-même. Et si elle s'ignore, c'est qu'elle est sorie d'elle-même (cf. Origène, Com./Ct II, 5, 1-5; SC 375, pp. 355-357: *Scito te ipsum, uel cognosce te ipsum*).

§ 63- Guillaume remarque, pour s'en émerveiller, "l'amoureuse caresse de leur langage". L'épouse dit: "Ô Toi, Celui qu'aime mon âme". Et l'Époux: "Ô toi, la plus belle entre les femmes, ô mon amie".

Bienheureuse âme qui en toute circonstance dit du même esprit: "Seigneur Jésus!" et ajoute: "Toi, mon Bien-aimé", et ne souffre aucune atteinte à la beauté de sa foi. "Tu es belle parmi les femmes", bien conformée, sous l'action de la grâce, et qui chérit l'Époux même si son teint s'est altéré par la perte de la grâce illuminante.

§ 64- Rappel de la beauté de l'épouse qui est assainé comme un blâme à cause de la négligence qu'elle a montré pour l'entretenir: "Si tu ne te connais pas, ô la plus belle des femmes, sors!"

Cela veut dire: si tu sors de chez toi, c'est que tu ne te connais pas. Connais-toi donc comme image de ton Époux. Ainsi, tu pourras me connaître, moi, dont tu es l'image. Et, chez toi, tu me trouveras.

Cherche donc Dieu dans la simplicité. Travaille à la maintenir sans cesse en ta mémoire ("Fuis l'oubli de Dieu", dirait S. Benoît - cf. RB 7, 1er degré). "Comprend-Le en aimant, à L'aimer en le comprenant. Perçois quelque chose de Lui dans la bonté et tu percevras par le contact son éternité".

§ 65- Encore Ct 1, 7 ab: "Si tu ne connais pas, sors!"

Guillaume imagine un dialogue avec l'absent:

_ "Si tu ne te connais pas, sors!"

_ "Mais où aller, Seigneur... Chassée de Ta face, le premier me tuera" (cf. Gn 4, 14).

_ "Sors, et va-t-en! Va-t-en loin de moi, loin de ma ressemblance, dans la région de la dissemblance (*in locum dissimilitudinis*; cf. Plotin, Enneïades I, 8, 13; mais aussi et plus vraisemblablement, S. Augustin, Lettre 186, 5 à Paulin de Nole: "Celui qui croit, sans le secours divin, conserver ce que Dieu lui a donné, ressemble à cet homme qui, parti pour des régions lointaines - *profectus in longuinquam regionem* - dissipa son bien en prodigue, et qui, écrasé par la misère d'une dure servitude, rentra en lui-même et dit: 'Je me lèverai, et je retournerai vers mon Père' - voir Lc 15, 13), par les chemins détournés de la convoitise et de la curiosité (*cupiditas et curiositas*). Va faire paître tes boucs, marqués pour la gauche, image de tes penchants dérégés. Fais-les paître hors de chez toi. Va-t-en! Suis à la trace les troupeaux de la foule en perdition des boucs qui se paissent eux-mêmes et ont proclamé leurs noms sur leurs terres" (cf. Ps 48, 12).

§ 66- Le blâme supposé de l'Epoux est un *stimulus* pour la conscience, et une invitation à se reprendre.

"Ne fais pas ainsi, Epouse du Christ - semble lui dire encore l'Epoux - , mais connais-toi, toi-même. Discerne qui tu es, si tu veux voir le Roi, le Seigneur ton Dieu, s'éprendre de ta beauté; oublie ton peuple et la maison de ton père (cf. Ps 44, 11-12). Oublie les sensations des objets matériels, ceux dont les images sont imprimées dans ta mémoire. Tu t'es éloignée de toi en suivant les traces du troupeau de tes penchants mauvais. Purifie-toi; exerce-toi à la piété (cf. 1 Tm 4, 7), et au-dedans de toi, tu trouveras le Royaume de Dieu (cf. Lc 17, 21).

"Ô image de Dieu, reconnais ta dignité! (*ô imago Dei, recognosce dignitatem tuam*; cf. S. Léon le Gd, Serm.II/Nativ.). Que respandisse en toi, l'image de ton Créateur (*auctoris effigies*). Quand tu vas embrasser la 'discipline' (*disciplina*; vie réglée par l'ascèse, par la *practikè*), tu vas fuir les images engluées dans ta mémoire. Connais-toi, toi-même. Tiens-toi ferme à ton rang; ne dégénère pas. La force de ta stabilité dans le bien, c'est la connaissance de la puissance de la grâce (*cognitio gratiae*), si, du moins, prédestinée, tu n'es pas ingrate".

Un long passage s'amorce alors sur la prédestination, la prescience, le choix, le sceaux de grâce (cf. 2 Tm 2, 19; "Méditations", I, 7-13).

"Avant de te connaître, tu fus connue; avant de choisir, tu fus choisie. Si tu crois, sache que tu as été créée pour la foi; si tu aimes, c'est que tu fus conformée pour l'amour. Te rendant telle, l'Epoux repose en toi. Si tu te sens telle, c'est que l'Epoux est tout près de toi et te nourrit. C'est là l'expérience de la chaleur et de la lumière du plein midi, où l'Esprit-Saint atteste à l'esprit de l'homme qu'il est fils de Dieu" (cf. Rm 8, 16; Mt 11, 27).

§ 67- La lumière du visage de Dieu, seule, enseigne cette leçon de la prescience de Dieu et de ses prévenances.

Jamais l'âme ne se connaît sinon en se découvrant à cette lumière. Elle ne prendra pas alors plaisir à sortir pour aller ailleurs. Deux fois heureux l'homme qui détient cette grâce et cette gloire dans la maison de son cœur, dans le trésor de sa conscience. Les possesseurs de ce trésor sont les pauvres de cœur (Mt 5, 8) qui cherchent Dieu dans la simplicité de leur cœur (cf. Sg 1, 1). Fermes dans la foi, ils attendent la réalisation des promesses. Sans goût pour les grandeurs, ils étreignent les petites (cf. Ps 130). Ils ne regimbent pas sous l'aiguillon (Mt 11, 29). Comme il est loin, alors, l'esprit de ce monde!...

§ 68- Ces pauvres de cœur ne combattent qu'au nom du Seigneur avec la célérité de l'Esprit et la force de l'amour: pas de chars, ni de chevaux (images de la vanité et de l'orgueil).

Arrachés par le Seigneur à Pharaon, l'Exterminateur, par le sang de l'Agneau pascal, ils se hâtent de célébrer la Pâque - le "passage" du Seigneur -, passant du vice à la vertu, du temporel à l'éternel, de la terre au ciel, d'eux-mêmes à Dieu. Dans l'adversité, au sein des ténèbres nocturnes, **ils ont pour lumière le feu et la force de l'Esprit-Saint**; telle la colonne de feu, et, de jour, la colonne de nuée les couvre de son ombre (cf. Ex 2, 22, 12, 11; 13, 21-22; Origène, Hom./Nb 27).

*

Sixième strophe

**"A mes cousiers attelés au char de Pharaon,
Je t'ai comparée, ô mon Amie.
Tes joues sont belles, comme le plumage de la tourterelle;
Ton cou ressemble à une garniture de bijoux.
Nous te ferons des colliers d'or incrustés d'argent" (Ct 1, 8-10).**

§ 69- L'épouse est convaincue par l'Epoux de sa grande sottise et du péril qu'elle court? Les délices de l'amour sont, certes, à chercher, à condition de ne pas en fuir les travaux. L'Epoux appelle l'épouse son "Amie", mais aussitôt, il la compare à la cavalerie de Pharaon...

La porte de la contemplation étant ouverte, il faut à l'épouse encore "chevaucher et courir", travailler et combattre contre la curiosité et la concupiscence du monde; en un mot: ne pas se dérober aux obligations de la charité.

§ 70- "Tes joues sont belles comme le plumage de la tourterelle" (Ct 1, 9).

Le visage de l'épouse, c'est la conscience pure. La modestie du visage, c'est l'affectueux repentir, le pieux respect envers Celui qui reprend l'égaré passager. Affligée, elle s'humilie; humiliée, elle se purifie. La pratique de l'humilité l'abaisse, mais en elle se forme cette simplicité sainte, dont il est écrit: "Cherchez-Le dans la simplicité du cœur" (Sg 1, 1).

Cette modestie du visage lui vaut de s'entendre dire: "Tes joues sont belles comme le plumage de la tourterelle. Le remède de la divine consolation vient la soutenir dans son affliction.

§ 71- Eprouvée, l'épouse qui a subi patiemment la correction est maintenant exaltée dans la lumière de grâce: "Ton cou ressemble à une garniture de bijoux".

Le cou de l'épouse, c'est l'intention sainte. Par elle, le corps entier se relie à la tête, le Christ. Les bijoux des saintes vertus sont l'ornement de la bonne intention. La parure du cou de l'épouse, c'est l'amour de l'Époux, sans lequel toute intention est viciée.

§ 72- "Nous te ferons - dit l'Époux - des colliers d'or incrustés d'argent".

Par l'or est désignée la Sagesse (cf. 1 Co 1, 25). A l'intention droite, le Christ ajoute la grâce de la Sagesse. L'élan sera alors non seulement ardent mais sage. Les colliers d'or sont incrustés (vermiculés) d'argent, puisque l'épouse ordonne tous ses discours avec discernement (cf. Ps 11, 5). L'argent; c'est la splendeur de l'éloquence; les colliers d'or sont "vermiculés" (incrustés) d'argent, pour éviter la jactance.

Il n'est de persévérance dans le bien qu'assis sur la Sagesse, c'est à dire sur l'Amour de Dieu et sur le "sens spirituel" (*Amor ipse intellectus est*).

§ 73- "Nous te ferons"... Qui est ce "nous"?

C'est assurément Celui qui déclare à propos de celui qui L'aime et garde Sa Parole: "Nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure" (Jn 14, 23). C'est le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Peut-être aussi que ce "nous", ce sont les Anges, zélés serviteurs dans le travail des "colliers", dévoués à l'oeuvre du salut. Ils encouragent toujours les saintes ardeurs des progressants. Les saints Docteurs, eux aussi, ont collaborés, dans l'Eglise de Dieu, à la parure nuptiale (cf. Origène, Com./Ct II, 7, 10-16 et 8, 23-29; SC 375, pp. 399-403 et 421-425).

Septième strophe

**"Tandis que le Roi se reposait,
Mon nard exhala son parfum.
Mon Bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe;
Entre mes seins, il reposera.
Mon Bien-aimé est pour moi une grappe de raisin de Chypre
Dans les vignes d'Engaddi" (Ct 1, 11-13).**

§ 74- "Tandis que le Roi se reposait, mon nard exhala son parfum". Les débuts de la voie illuminative pour l'âme. A la prière de l'épouse, son exaucement se traduit par la grâce illuminante et le sentiment de bonne conscience.

La prière de l'épouse a touché Dieu. La réponse de la grâce illuminante en témoigne; ce qu'elle cherchait ailleurs, elle commence à le trouver chez elle: le Royaume de Dieu en elle, "un lieu pour le Seigneur" (cf. Ps 131, 5). "Une pieuse contemplation qui, éprouvée par les tentations, instruite par les corrections, éclairée par le mérite d'une conscience épurée, commence à s'ouvrir".

§ 75- D'où ce que dit l'épouse: "Tandis que le Roi reposait près de moi, mon nard exhala son parfum". Les deux façons de reposer côte-à-côte.

Il y a deux manières de se coucher côte-à-côte: pour copuler charnellement, ou pour prendre ensemble la même nourriture. Ici, c'est l'une et l'autre manière qui est envisagée, mais spirituellement.

§ 76- L'endroit où se couchent et s'étendent côte-à-côte l'Époux et l'épouse, c'est la mémoire, l'intelligence et l'amour. Lui verse sa grâce; elle se souvient, médite et aime avec ardeur.

Cette place pour Dieu était ardemment cherchée par le Psalmiste: "Je n'accorderai point de sommeil à mes yeux..., que je n'aie trouvé de lieu pour le Seigneur, une demeure pour le Dieu de Jacob" (Ps 131, 5). Le cœur de l'épouse qui brûlait déjà de ce saint désir était déjà un lieu habité par Dieu. Mais elle convoitait ce qu'elle ne possédait pas encore: "la stabilité dans la jouissance et la jouissance dans la stabilité". Son désir était déjà "une crucifiante et ardente volonté"⁵. Mais à l'intelligence manquait sa lumière, l'amour ne pouvait trouver sa joie dans la possession. Il convient de percevoir la présence de Dieu dans l'oraison pour que la prière cesse d'être "inquiète"⁶. Il faut saisir la présence pour en jouir et adorer avec joie. Aussi longtemps que sa connaissance ne se portait pas à aimer, l'épouse tenait son Époux pour "absent". Mais "la bonne volonté est un commencement d'amour". La volonté ardente, tendue comme vers un objet absent, c'est le désir; attachée à l'objet présent, c'est l'amour. Il fallait donc que son intelligence soit investie par l'amour pour que, ce qu'elle aime, comme épouse, se tienne à sa portée. Ainsi, "l'amour de Dieu s'identifie avec sa connaissance même (*Amor quippe Dei, ipse intellectus eius est*): **"on ne Le connaît qu'aimé; on ne L'aime que connu"** (cf. *supra*, § 57).

L'Époux se couche donc auprès de l'épouse lorsque, par grâce gratuite, il sanctifie le libre arbitre (**volonté et raison**) pour qu'il puisse adhérer à Lui. Mais faut-il encore que l'**intelligence** trouve sa joie dans l'amour de l'Époux, pour que l'épouse se voie étendue près de Lui. Sinon, le "repos" de l'Époux, n'est pas encore le sien. Elle ne peut le partager encore. Plus tard, elle le partagera lorsqu'elle dira "notre petit lit est fleuri" (Ct 1, 16).

§ 77- "Mon nard exhala son parfum". Le nard, symbole de l'humilité.

L'humilité féconde les vertus. La nard est aussi une plante "chaude" (*calida est*), et désigne l'ardeur du saint désir. Cette plante sert à faire des parfums: ceux de la bonne odeur de la confession des péchés.

L'humble dévotion d'une femme répandit sur le corps de Jésus (ses pieds) ce nard parfumé s'épandant d'un vase d'albâtre, pour oindre, par avance, ce corps du Sauveur qui allait passer par la mort..."Et la Maison se remplit de parfum", rapporte Jean (Jn 12, 3).

Origène fait mention de cette Marie de Béthanie en Com./Ct II, 9; SC 375, pp. 435ss., et signale que l'onguent a moins transmis son odeur au corps de Jésus qu'il ne reçut de Lui la bonne odeur du Verbe, parfumant ainsi toute la Maison/Eglise (Com./Ct II, 9, 1).

§ 78- L'épouse cherchait au-dehors "l'Absent" qui déjà était secrètement dans son cœur et la nourrissait de la grâce opérante.

Tout cela s'opérait en elle par le ferme acquiescement de la volonté et le jugement de la raison. Il lui manquait seulement "le sens de l'affect spirituel" (*sensus spiritualis affectus*) qui perçoit la présence de l'Aimé et en goûte la suavité.

5 *Nihil aliud est amor nisi uehemens dilectio et bona uoluntas*, L'amour n'est rien d'autre qu'une très ardente dilection et une volonté bonne: S. Augustin, *Sermon* 169.

6 Cf. S. Augustin, *Conf.* I, 1 (...*inquietum cor nostrum donec resquiescat in Te*).

§ 79- Description de la faveur du côté-à-côté spirituel.

- L'épouse accumule en action de grâce, le souvenir des délices du Bien-aimé: "Mon Bien-aimé est pour moi un sachet de myrrhe; entre mes seins, il demeurera".
- Elle ouvre ensuite à la lumière de grâce l'oeil de l'intelligence spirituelle (*oculum spiritualis intellectus*; cf. Grégoire le Gd, Hom./Ez II, 7, 5.13): "Mon Bien-aimé est pour moi une grappe de raisin de Chypre".
- Elle éprouve enfin sa douceur par le sens de l'amour (*et sensui amoris suam contrahens suavitatem*), "dans les vignes d'Engaddi".

Et Guillaume de conclure: "Se souvenir des bienfaits de Dieu mérite très vite **la joie de l'intelligence spirituelle**"; elle s'exprime davantage en délectation qu'en science (dialectique ou rationalisante).

§ 80- L'illumination provoquée par l'Esprit-Saint travaille dans l'âme et lui fait saisir ce que l'intellect humain ne permettait pas. Elle saisit moins qu'elle n'est saisie.

Le S. E. souffle où il veut, quand il veut, autant qu'il veut. L'âme perçoit la grâce de l'Ouvrier Divin, mais elle ne sait "ni d'où il vient, ni où il va" (cf. Jn 3, 8). A l'amour illuminé seul il est permis de sentir cette action de l'Esprit-Saint. Alors, tout ce qui touche à la vie naturelle, à la chair, au monde, à toute créature, tout devient insipide à l'âme dont l'intelligence est illuminée par l'amour. Et pourtant, l'intellect ignore l'objet qu'il sent, et qu'il sent en l'ignorant⁷.

L'âme en vient à composer un "symbole de foi" en forme de sachet de myrrhe; elle le place entre ses seins, en son coeur, dans la sure demeure de sa mémoire (Elle se souviendra de Jésus-Christ, le Bien-aimé; cf. 2 Tm 2, 8), "en la tendresse d'une conscience...amoureusement disposée", où l'amour ne pourra tolérer la moindre blessure infligée à la foi.

§ 81- La myrrhe sert à embaumer les cadavres. Amère saveur qui renvoie à l'amertume de la Passion et à l'amour de charité qui s'y trouve exprimé.

La pieuse mémoire de l'épouse sera activée par le sachet de myrrhe, "exhalant sans fin la charité contenue dans les souffrance et dans la mort du Seigneur.

§ 82- Le sachet de myrrhe est un "bouquet modeste" (*fasciculus*), et non une "botte pesante" (*fascis*). Il évoque la Passion du Sauveur et son mystère d'amour: mystère de piété accompli dans le Christ.

Bouquet de délices pour nous, puisqu'il symbolise à la fois le mystère de la Rédemption, qu'il est un exemple incomparable d'humilité, une provocation à la charité, une communication de la force qui se trouve dans la Résurrection (cf. "Lettre d'or", §§ 273-274).

A nous de ne pas "négliger un si puissant moyen de salut".

Ce serait porter une "botte pesante" (*fascis*) que de porter la recherche du Seigneur "plus haut que soi", par la seule force de la raison naturelle, et tenter de percer, par témérité, "le profond mystère de la double nature du Christ"; en effet, ce mystère ne se "justifie" (ne s'apprécie en toute

⁷ Cf Hilaire de Poitiers, *De Trin.* XII, 53; SC 462, p. 463: "Dans cela même que je ne sais pas, je ne T'ignore pas... Avec mon esprit tourné vers la terre...je n'ai rien trouvé là que mon intelligence puisse comprendre, mais mon ignorance me profite pour Te reconnaître Toi, dès lors que, dépourvu de savoir au sujet de la nature qui est à mon service, je Te reconnais, Toi seul"... "Je Te reconnais dans l'ignorance de mes biens... Te reconnaître Toi, me fait T'adorer".

"justice") que dans l'Esprit qui seul peut le révéler.

§ 83- Chargée de ce "bouquet modeste" (*fasciculus*), l'épouse n'en est pas accablée, car elle aime.

Le péché nous avait précipités de Dieu en nous, et de nous, plus bas que nous, dans un abîme de dissemblance qui nous faisait perdre tout espoir. Mais vint le Fils de Dieu, Sagesse éternelle: "Il inclina les cieux et descendit" (cf. Ps 17, 10), pour nous soulever avec Lui vers Dieu.

Le "bouquet de myrrhe", c'est ce que nous pouvons saisir, mais "la grappe de Chypre", c'est ce qui nous soulève.

§ 84- Amertume de la myrrhe, allégresse provoquée par le vin.

Dans la myrrhe se lit l'amertume de la Passion; dans le vin de la grappe s'exprime l'allégresse de la résurrection.

Dans "les vignes d'Engaddi", et dans l'excellence de son baume (cf. Origène, Com./Ct II, 11; SC 375, p. 355ss.), l'amour voit l'onction de l'Esprit reçue du Dieu saint, et la joie de l'Esprit.

§ 85- Chypre et Engaddi, producteurs de vin et de baume.

Le vin de Chypre tempère l'amertume de la myrrhe, et le baume d'Engaddi, parfait l'infusion de l'Esprit.

§ 86- Tous deux, sachet de myrrhe et grappe de Chypre, demeurent entre les seins de l'épouse.

Le baume désigne un objet supérieur en noblesse et dignité au vin de la grappe de Chypre, parce que de lui sort l'huile d'allégresse et l'onction de l'Esprit dont le Père oignit l'Epoux, "de préférence à ses compagnons" (cf. Ps 44, 8).

Les vignes d'Engaddi surpassent celles de Chypre, en ce sens que les pieds du baumier ressemblent à des pieds de vigne, mais qui montent plus haut que la vigne pour donner le baume, symbole de l'éternelle béatitude.

§ 87- Engaddi est traduit de deux manières: "fontaine de bouc" et "fontaine de grâce".

Le bouc traverse cette fontaine pour venir se placer de la gauche à la droite (cf. S. Bernard, SCt 44, 1), avec les agneaux.

La pression de la branche de baumier d'Engaddi en fait sortir du baume, comme le sang et l'eau sortiront du coeur ouvert du Seigneur crucifié, "symbole du sacrement" (Baptême et Eucharistie, selon la perspective johannique).

Huitième strophe

"Te voilà belle, mon amie; te voilà belle;
Tes yeux sont des yeux de colombe.

Toi aussi, Tu es beau, mon Bien-aimé, et charmant.

Notre petit lit est fleuri;
Les poutres de nos maisons sont en cèdre,
Et nos lambris sont de cyprès" (Ct 1, 14-16).

§ 88- "Te voilà belle, mon amie; te voilà belle". L'image de Dieu dans l'épouse s'est clarifiée; sa beauté apparaît.

L'image de Dieu redevenue claire, rend à l'épouse sa beauté. "Craindre Dieu et observer ses commandements, c'est le tout de l'homme" (Qo 12, 13), et c'est le chemin de retour vers la parfaite ressemblance à l'Image, qu'est le Fils.

§ 89- La ressemblance, c'est la raison de l'homme qui peut se souvenir de Dieu et chercher à la connaître.

Mémoire, intelligence pure ou cogitation raisonnable, et amour par assentiment de volonté, constitue l'état d'âme de l'épouse aimante. Elle cherche l'Epoux dans la simplicité du coeur, en se souvenant de Lui; elle Le connaît en entrant en contact avec Lui par la bonté; elle L'aime en s'attachant à Lui et en le possédant dans la joie plénière.

§ 90- La découverte par l'Epoux de cet état d'âme de l'épouse provoque son émerveillement: "Maintenant, te voilà belle, ô mon Amie, te voilà belle!"

Recolorée par le Soleil de justice (cf. Mt 3, 20), l'épouse a retrouvé sa couleur; réchauffée par sa présence, elle se retrouve. Sa foi devient "la substance des choses espérées" (He 11, 1), belle de l'éclat apporté par la grâce illuminante.

§ 91- La répétition des termes ("Te voilà belle!") signifie l'affermissement et l'accroissement de la beauté en progrès.

L'épouse est devenue belle en oeuvres, belle en affection; sa mémoire a été purifiée, son intelligence devenue plus humble; son amour réservé au seul Epoux (*afficis amorem*).

§ 92- "Tes yeux sont des yeux de colombe".

Les yeux de la contemplation sont la raison et l'amour; ce que confirme Is 33, 6: "Sagesse et science: voilà les richesses du salut". La raison scrute les choses humaines; l'amour, par la sagesse, les choses divines. L'amour vivifie la raison; la raison clarifie l'amour. Le regard et ses yeux, devient un regard de colombe, simple et prudent. Dans la contemplation, la raison se transforme en intelligence spirituelle et divine (cf. Lettre d'or, § 196).

§ 93- L'action de grâce en retour, vers l'Epoux: "Tu es beau mon Bien-aimé et charmant".

C'est un "prêté-rendu" (*par quidem pari redditur*). Les tentations ont instruit l'épouse; la pénitence, l'a purifiée: elle commence à se connaître elle-même et à trouver en elle, l'objet de sa recherche. Dieu parle à l'épouse devenue avec Dieu un seul esprit (cf. 1 Co 6, 17), "comme font une seule chair, mari et femme" (cf. Gn 2, 24; Mt 19, 5; Mc 10, 8).

§ 94- Long § témoignant de l'expérience mystique de Guillaume: ressemblance et jouissance se conditionnent mutuellement.

L'âme devient Celui qu'elle aime: la mesure de la jouissance devient la mesure du progrès spirituel et de la ressemblance. Recevoir la grâce, c'est recevoir la connaissance du Donateur (*donantis intelligentiam*). En s'inclinant, l'humble amour se conforme à l'objet de son inclination. En

s'inclinant, l'humble amour reçoit de l'objet lui-même, l'aptitude à cette conformation.

Modelé ainsi à la ressemblance du Modeleur (*ad similitudinem facientis*), l'homme s'attache affectivement à Dieu: beau dans la Beauté, bon dans la Bonté, il en vient à faire avec Dieu un seul esprit (cf. 1 Co 6, 17). Il est alors par grâce ce que Dieu est par nature (cf. Lettre d'or, § 263, et Exposé, § 95 qui fait suite). **Alors, devient sensible au sens illuminé de l'amour, ce qui dépasse l'examen réfléchi de la raison, la capacité de toute intelligence, hormis l'intelligence de l'amour illuminé.**

La vision de Dieu s'effectue par le sens de l'amour, par lequel on voit Dieu. Guillaume réaffirme ici la supériorité de la connaissance d'amour sur toute autre connaissance sensible ou rationnelle.

L'épouse vise la possession. Elle se fera dans "le petit lit fleuri" (*lectulus noster floridus*).

§ 95- Le petit lit fleuri.

Ce petit lit c'est la mutuelle fruition de suavité - joie incompréhensible - entre Dieu et l'homme en marche vers Dieu, entre l'esprit créé et l'Incréé. Le petit lit fleuri est donc le théâtre de cette conjonction merveilleuse:

"(L'Esprit Incréé et l'esprit créé) On les nomme Epoux et épouse, et la langue humaine, entre temps, cherche des mots pour exprimer tant bien que mal la douceur et la suavité de cette union, qui n'est autre que l'Unité du Père et du Fils, que leur Baiser, leur Etreinte, leur Bonté et tout ce qui, dans cette infiniment simple Unité (Trinité), leur est commun à tous deux. Tout cela c'est l'Esprit-Saint, Dieu, Charité, à la fois Donateur et Don. C'est là, dans ce lit, que s'échange en son intimité cet embrassement, ce baiser, par lesquels l'épouse commence à connaître comme elle-même est connue. Et comme les amants, dans leurs baisers, par un suave et mutuel échange, transfusent l'une dans l'autre leurs âmes, ainsi l'esprit créé tout entier s'épanche dans l'Esprit qui le crée pour cette effusion même; en lui l'Esprit Créateur s'infuse en la mesure qu'Il veut, et l'homme devient avec Dieu un seul esprit" (cf. Lettre d'or, § 263).

§ 96- Paul, le "vase d'élection" se réfugiait dans ce lit fleuri et dans sa quiétude.

Par delà les angoisses et les persécutions, l'Apôtre Paul y trouvait refuge, dans la suavité de l'Esprit-Saint (cf. 2 Co 4-6; Lettre d'or, § 264).

§ 97- Heureuse la conscience qui tient toujours prêt le petit lit fleuri!

C'est l'expérience paulinienne et mystique du "témoignage de la conscience" qui fait parler ainsi Guillaume (cf. 2 Co 1, 12; Rm 9, 1).

"Que la force de l'exigence externe (l'exigence de charité par les oeuvres extérieures) jamais ne prédomine au point de soustraire tout entier l'âme de l'épouse à l'emprise de la suavité intérieure" (c'est peut-être là une voie de conciliation entre contemplation et action? Voir aussi S. Bernard, La Considération, Livre I, 3-5).

§ 98- Plénière et perpétuelle union de l'Epoux et de l'épouse dans la plénitude de la ressemblance, au jour où passera la figure de ce monde (cf. 1 Co 7, 31).

Non seulement l'Epoux sera vu tel qu'il est, mais toute âme-épouse sera, le voyant, comme Il est Lui-même (cf. 1 Jn 1, 1).

Le Baiser sera lui-même porté à sa plénitude dans l'enivrante possession. Personne ne viendra plus faire lever l'épouse, ni l'éveiller qu'elle ne le veuille (cf. Ct 2, 7).

§ 99- Le "vol fugace" de la conscience bonne dans le petit lit fleuri.

Sous l'action de l'Esprit-Saint, l'esprit de l'homme et le sens illuminé de l'amour atteignent - non encore dans la parfaite vision - un baiser et une union déjà comblant sans être parfait, "un je ne sais quoi d'aimé plutôt que de pensé, de savouré plutôt que de connu", 'pour un temps, pour une heure' où l'amant fixe si bien son élan que c'est une quasi réalité (*quasi in re*) qu'il lui semble tenir et palper de ses mains le Verbe de Vie (cf. 1 Jn 1, 1).

§ 100- La consolation dans l'Esprit-Saint. Vibrante prière d'action de grâce de Guillaume.

"Voilà, ô Père, la consolation que vous envoyez à vos enfants (cf. Jn 14, 18)...

Bon Père, Bon Seigneur, Bon sous tous les rapports, c'est ainsi que, bon comme vous êtes, vous provoquez leurs élans d'amour, vous vous dévoilez, vous vous manifestez à vos fils...

Vous les affectez par une sorte de contact, de sensation de votre Bonté (*sensu boni tui eos afficis*).

Ce qui saisit, c'est l'Amour lui-même, votre Esprit-Saint, ô Père, qui procède de vous et du Fils, avec qui, vous et le Fils ne faites qu'un (cf. Jn 15, 26; 10, 30).

Lorsque l'esprit de l'homme mérite de lui être étroitement attaché et uni, esprit à Esprit, amour à Amour, l'amour humain devient, en un certain sens divin (cf. // Lettre d'or, § 169). Désormais, en aimant Dieu, l'homme est l'ouvrier, mais c'est Dieu qui travaille, non pas Paul, mais la grâce de Dieu avec lui" (cf. 1 Co 15, 10).

§ 101- "Notre petit lit fleuri"... L'offrande de l'oraison de dévotion.

Les fleurs du lit fleuri (les vertus) sont acquises par l'épouse. Mais elle ne peut jouir de leur attrait, tant que l'Époux ne lui est pas présent. Elle offre donc le lit, elle invite à s'en approcher en demandant avec larmes de s'y coucher avec l'Époux. Elle aspire là au repos, à la paix. Elle voudrait bien fixer dans sa mémoire la constante présence de l'Époux et une intelligence illuminée par une lumière venant de Lui: la Charité supérieure à la science.

§ 102- "Notre petit lit fleuri"...

L'épouse cherche une disposition d'âme stable, ce qui s'exprime pour elle par le souhait ardent du "petit lit fleuri où elle pourra goûter la toute gratuite jouissance de Dieu.

§ 103- "Notre petit lit fleuri"...

"Quand le petit lit sera nôtre" semble dire l'épouse, commun à l'Époux et à l'épouse, alors il exhalera les saintes délices de l'amour; il sera chaud d'un mutuel amour. "Tant qu'il reste mien - semble-t-elle dire - j'y cherche sans l'y trouver Celui que j'aime (cf. Ct 3, 1): pas d'ombre ni de fleurs, ni de parfums"... Pas de joie.

§ 104- Jamais d'amour sans la présence de l'objet aimé.

Son élan d'amour pour l'Époux pousse l'épouse à aspirer à partager sa couche. Pour l'avoir partiellement goûté, elle convoite la perfection du côté-à-côté. La contemplation du souverain Bien porte l'amant à espérer obtenir tout ce qui peut le satisfaire pleinement. Pas de connaissance sans espoir de possession.

§ 105- "Les poutres de nos maison sont en cèdre".

Nos maisons aussi déteste la solitude (S. Augustin fait de l' *unanimes in Domo* - Ps 67, 7 -, le principe même de la vie communautaire; cf. *Regula* I, 1). L'épouse possède beaucoup de "maisons": ce sont les vertus. "Dieu sera connu dans les maisons (de l'épouse) quand Il la recevra dans ses bras" (cf. Ps 47, 4).

Autres sont les vertus dépendantes de la seule mouvance de la volonté, autres celles qui se meuvent dans l'amoureux élan de la grâce vivifiante. Lorsque ces maisons-vertus sont communes à l'Époux et à l'épouse, elles possèdent la solidité du cèdre; leurs lambris sont de cyprès: la décoration intérieure en lambris, exhale son parfum. L'unité dans la charité mutuelle est harmonie. La vertu parfaite est fille de la Charité.

§ 106- Invitation pressante faite à l'âme de descendre dans son coeur (qui est son petit lit) pour y rencontrer l'Époux.

Tous ces discours sur le petit lit visent à cette pressante invitation - sous les poutres de la foi et de l'espérance, image de la vie commune des fidèles. L'épouse cherche son lit fleuri. C'est le gîte idéal pour une rencontre durable avec l'Époux, c'est la charité jaillie d'un coeur pur, d'une bonne conscience et d'une foi non feinte (cf. 1 Tm 1, 5).

Ce lieu (ou "lieu du coeur" selon l'expression des spirituels orientaux), que l'on soit au désert ou parmi la foule, **c'est le coeur solitaire en Dieu** (*cor in Deum solitarium*).

*

Neuvième strophe

"Je suis la fleur des champs et le lis des vallées.
Comme le lis entre les épines,
Ainsi mon amie parmi les jeunes filles.

Comme un pommier au milieu des arbres de la forêt,
Tel est mon Bien-aimé parmi les jeunes gens.

Sous son ombre désirée je me suis assise,
Et son fruit est doux à mon palais" (Ct 2, 1-3).

§ 107- Suivent ces mots: "Je suis la fleur des champs et le lis des vallées".

C'est sur les bases de la véritable humilité que l'Esprit de Sagesse asseoit l'édifice de la vraie perfection: pour entichir son disciple, il l'appauvrit; pour l'exhalter, il l'humilie. Toute force se parfait dans la faiblesse (cf. 2 Co 12, 9). L'Époux se prépare à introduire l'épouse dans la cave au vin, sanctuaire divin qui n'admet pas de prétendues grandeurs étrangères... Jésus ne disait-il pas à Jean-Baptiste: "Laisse faire, maintenant: il nous convient d'accomplir ainsi toute justice" (Mt 3, 15). Pour démontrer la force de l'humilité, l'Époux déclare: "Je suis la fleur des champs et le lis des vallées". Et concernant l'épouse: "Comme le lis entre les épines, ainsi mon amie parmi les jeunes filles"; c'est à dire: pour acquérir la plénitude de la ressemblance avec moi, travaille (*age*) pour atteindre "la vertu de parfaite humilité" dont je t'offre le modèle comme "fleur des champs et lis des vallées".

§ 108- "Fleur des champs, lis des vallées", tout chrétien doit l'être en se soumettant à l'inférieur et en s'effaçant devant l'égal.

"Lis des vallées", tels sont les hommes parfaits qui "se préviennent d'égards mutuels" (Rm 12, 10; RB 72, 4). Dans toute communauté, "il y a division de dons ou de grâces, mais c'est le même esprit" (1, Co 12, 4): adonnés à l'humilité, le pieux jugement de la charité se les unit tous. C'est là, dans la vallée de l'humilité, que le lis ressemble au Lis. Autre, en effet, l'humilité de l'homme dans sa condition de créature et sa connaissance de soi, autre l'humilité de l'Homme-Dieu qui s'est abaissé au plus bas, procédant de l'unique source de la Bonté, pour relever l'homme: "Il s'est humilié lui-même" (Ph 2, 8; cf. S. Bernard, SCt 42, 7-8).

§ 109- Le Christ, exemple d'humilité pour tous.

Le Christ s'est soumis à ses parents (cf. Lc 2, 51); il s'est fait "contribuable" au même titre que Pierre auquel il enjoignit de "jeter l'hameçon" (cf. Mt 17, 26).

§ 110- Le Christ, lis des vallées dans l'acceptation de sa mort (cf. Ph 2, 6-11).

Une relecture contemplative de l'hymne aux Philippiens permet à Guillaume de mesurer le degré d'abaissement du Christ dans son "anéantissement".

"Par le sens de l'amour, toi, l'épouse, tu as senti en toi ce que le sens de la foi t'a fait sentir en moi". Parce que plantée dans la même terre que le lis, l'épouse lui est devenue semblable, tout en vivant bien au milieu des méchants. L'humilité du chrétien diffère cependant de celle du Christ, lui qui supportait tout ce qu'il y avait de plus bas et de plus indigne dans l'affliction de sa majesté.

§ 111- L'épouse ressemble au lis en embrassant l'humilité de l'imitation et de la dévote ressemblance. Sa comparaison de l'Epoux à un pommier fécond.

A l'ombre de ce pommier riche en fruits, elle s'abrite et se nourrit: "Comme un pommier ...tel est mon Bien-aimé. Sous son ombre désirée, je me suis assise".

§ 112- L'homme ne peut se comparer à Dieu, pas même en cette ressemblance d'humilité.

Certes, pas d'homme plus grand que Jean-Baptiste en humilité; cependant, le plus humble dans le Royaume des cieux (c'est à dire dans l'Eglise, prémices du Royaume), est plus grand que lui (cf. Mt 11, 11). Et dans cette Eglise, cependant, apparut plus grand que lui, Celui qui, le plus grand de tous, se montra le plus petit, le plus humble de tous les humbles, évoqué par l'épouse sous l'image du pommier. Elle arrive dans la salle du repas, chez le Pharisien, comme la pécheresse; et le Seigneur la justifie (cf. Lc 7, 36-37. Pendant que le Pharisien la condamne, elle s'assoit et entend la sentence tombée de la bouche du Seigneur: "Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, puisqu'elle a beaucoup aimé" (Lc 7, 47).

§ 113- "Et son fruit est doux à mon palais"

Le fruit, ici, c'est la saveur de l'amour de l'Epoux qui fait entendre à son épouse: "Va en paix, ta foi t'a sauvée" (Lc 7, 50). La vertu de l'amour illuminé commença de lui faire goûter les suaves expériences de l'amour de l'Epoux.

Dixième strophe

"Le Roi m'a introduite dans la cave au vin,
Il ordonna en moi la Charité.

Soutenez-moi vec des fleurs,
Fortifiez-moi avec des pommes,
Car je languis d'amour" (Ct 2, 4-6).

§ 114- "Le Roi m'a introduite dans la cave au vin".

Celle qui était tant avide de contemplation est maintenant éprouvée sur bien des points, purifiée totalement, humiliée selon l'exacte mesure qui lui convenait (voir §§ 69-106). Et elle commence d'entrer dans le lieu de tabernacle admirable, jusqu'à la Maison de Dieu (cf. Ps 41, 5), pour s'y étendre en vue de la possession savoureuse (*ut accumbat iam ad fruendum*), terme béni de son ardent désir qu'exprime ce verset: "Indique-moi, ô Toi l'Aimé de mon âme, où Tu pais et où Tu reposes à l'heure de midi" (Ct 1, 7).

§ 115- Sagesse et science: les richesses de l'Epoux.

Guillaume résume dans ce § tout l'argument du Chant I développé aux §§ 26-29.

- La science et la sagesse sont les richesses du salut.
- Dans la science - dont les celliers sont remplis -, la raison et l'intelligence (*ratio et intellectus*) trouvent de quoi se rassasier.
- Dans la sagesse - qui est la cave au vin - l'amour et le désir, intense et purifié, s'orientent vers Dieu.
- Là, dans les celliers, on **connaît**; ici, dans la cave au vin, on **savoure**. Là, peine l'amateur zélé des distinctions; ici, ne peut que se réjouir l'expérience de l'amour gorgé de délices.
- La cave au vin est une sorte d'abri secret de la sagesse de Dieu. C'est l'état de l'âme pleinement attachée à Dieu; seul le voile de notre condition mortelle présente la sépare encore du Saint des Saints. Elle jouit cependant en ce monde d'une réelle communion, certaine et familière, dont l'intensité dépend de son état spirituel et du don de la grâce illuminante (cf. "Lettre d'or", § 275).
- Là, se trouve le "petit lit fleuri" (voir §§ 94 à 103), lit de délices. L'Epoux cherchait ce lit pour s'y étendre côte-à-côte avec l'épouse. Elle s'en était vu offrir l'accès (cf. §§ 99-100) non plus sous les poutres de la foi et de l'espérance, mais dans la cave au vin, plénitude de la Charité.

§ 116- La Charité ou la cave au vin.

La Charité, ou la bonne conscience de la perfection de celle-ci, est la cave au vin; et le vin de cette cave, c'est la joie dans le Saint-Esprit. Rien que du vin dans cette cave, rien que l'Amour-Charité. Tout ce qu'on y apporte devient du vin; car" le feu de l'Amour de Dieu tire tout à soi, le dévore, et le convertit en sa propre substance, puisque, pour l'amant de Dieu, tout se tourne en bien (cf. Rm 8, 28).

§ 117- L'ordonnement dans l'amour de Charité (*Ordo Caritatis*).

Le débordement même de ce vin de l'amour paraît, du fait de sa fermentation, capiteux, désordonné. Paul, l'Apôtre, exprime sa préférence d'être "anathème" (maudit), séparé du Christ, pourvu que ses frères juifs adhèrent à la foi au Christ (cf. Rm 9, 3). Moïse lui-même souhaiterait être rayé du Livre de vie plutôt que voir Dieu supprimer son peuple infidèle (cf. Ex 32, 32).

L'affliction même de la conscience dans les épreuves, pour des motifs de charité, n'altère en rien la joie de l'âme fidèle. Elle ne se laisse pas troublée par la tristesse mondaine ou les fausses joies. Seuls vivent de la saveur du Souverain Bien le sentiment de la suavité et l'amoureux élan de la piété. Le vieil homme commence à se rendre. Adieu les frivolités du siècle! Elles n'ont d'ailleurs plus aucun goût. Seule la joie du Seigneur est de toujours, même dans les épreuves: c'est d'elle que l'âme sainte tire sa joie (*semper gaudet quia intus habet unde gaudet*).

§ 118- Le bonheur assuré de la conscience bonne.

Confirmation psalmique et paulinienne: Ps 11, 1.3; 2 Co 1, 12.

La joie, en un mot, est la bonne et savoureuse possession de l'objet aimé par la conscience bonne (cf. Rm 9, 1), c'est à dire celle qui se complaît dans l'amour de Dieu, et qui, dans cette fidèle dépendance, se trouve en accord avec elle-même. Cette joie-là est une jubilation non de bouche mais de coeur, qui rend celui qui l'éprouve valeureux et vainqueur de tout obstacle.

§ 119- L'amour marche de pair avec la joie dans l'Esprit-Saint.

Cette joie-là personne ne l'enlève à celui qui aime (cf. Jn 16, 22). Voilà le vin de la cave au vin. Et Guillaume de citer l'hymne à la charité de Rm 8, 35-39: "Qui nous séparera de l'amour du Christ"... Il y joint Ps 22, 5: "Ma coupe enivrante est magnifique!" (*calix meus inebrians praeclarus est*). C'est là le vin nouveau que Jésus boit avec ses disciples dans le Royaume de son Père (Mt 26, 29), qui met en liesse le coeur de l'homme (Ps 103, 15). La componction du désir et l'allégresse de la possession amoureuse jaillissent de l'unique source de l'amour (cave au vin et conscience bonne).

§ 120- L'épouse est introduite dans la cave au vin dans la joie du Seigneur, son Epoux.

Incapable de mesure, elle s'enivre, désordonnée dans son amour même. Si elle tombe dans la langueur, c'est qu'elle aime sans prudence, sans tempérance, sans force ni justice.

Guillaume compare ce désordre avec le désordre provoqué par la maladie du corps (voir "De la nature du corps et de l'âme, 1ère Partie).

L'ordre naturel du saint amour est le suivant: (1) Comprendre et goûter avec prudence, sobriement, avec tempérance (cf. Lettre d'or, §§ 70 et 300). (2) User de la force pour mettre en oeuvre la vérité comprise, mais selon la justice. L'amour désordonné, en effet, désordonne tout, et s'alanguit. Cependant, quand le Roi met en ordre l'amour et gouverne, cette langueur même retrouve son ordonnancement, et le patient peut endurer des épreuves variées qu'il reconnaît comme salutaires; elles lui procurent même plus de joie que de tristesse.

Ayant goûté combien le Seigneur est Doux, la Bonté de Dieu lui devient plus familière; il perçoit quelque chose du Souverain Bien et de la Beauté Suprême. Mais la véritable contemplation est encore au-delà: dans *l'intellectus amoris*, dans "la connaissance d'amour".

§ 121- Diagnostique de la langueur amoureuse.

"L'homme ne peut voir Dieu et vivre" (Ex 33, 20). Mourir ? L'homme corruptible et changeant le veut bien, mais il ne le peut. Mourir pour le Christ? Le motif lui manque. Mourir dans le Christ? Cela est pour plus tard. Alors, il se résout à "vivre dans le Christ"; mais son intelligence

s'obscurcit. Il se dépense beaucoup, s'agite: mais rien n'y fait. Il crie vers le Seigneur: "Que veux-tu, Seigneur, que je fasse?" (Ac 9, 6). Pas de réponse. Abandonné à lui-même, sa raison et sa volonté défont. Il ne sait plus s'il aime ou soi-même et le prochain par amour pour Dieu, ou Dieu et le prochain par amour de soi, ou Dieu et soi par amour du prochain... Pourtant, en suivant son ordre et sa mesure propres, le véritable amour de soi et du prochain ne diffère pas de l'amour de Dieu (cf. Mt 22, 39-40). Telle est la langueur d'amour de l'épouse!

§ 122- L'épouse en appelle aux filles de Jérusalem: "Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes, car je languis d'amour".

Au véritable amant de Dieu, la bienveillance de la charité fraternelle lui ménage de jouir, dans le prochain, du bien qu'il ne peut savourer en sa propre âme... Dans l'effusion de la charité fraternelle, l'amant de Dieu chérit ce bien comme s'il le voyait en lui-même (cf. Aelred de Rielvaux, Sermon/Toussaint 26, 43-45: "Tout ce qui appartient à chacun est à tous, et ce qui est à tous appartient à chacun" - *singula omnium, omnia singulorum*). Il ne se penche sur sa propre conscience qu'autant qu'elle lui donne sujet de plainte: il est pour lui un juge sévère.

L'Auteur de la Charité met donc en ordre sur ce point précis la charité de l'épouse: dégoûtée de ses défauts, elle sort de soi pour s'émerveiller des progrès du prochain.

§ 123- Fleurs des commençants, fruits des parfaits.

- Les fleurs, grosses de l'espérance des fruits, désignent la bonne espérance des commençants. Les pommes, les fruits des parfaits.
- Les fleurs soutiennent, en vue des délices futures; les pommes fortifient pour faire croître la vertu.
- Les fleurs de la créature nouvelle, dans le Christ, exhalent, pour l'épouse (Eglise), de plus suaves parfums, qu'en son âme, les fruits de la perfection.
- Des fleurs, l'épouse reçoit un stimulant de vertu; des fruits, un réconfort.

§ 125- Jeunesse et vieillesse; fleurs et fruits.

La vertu brille, plus gracieuse, en la jeunesse, mais elle brille plus sûre et plus belle, en la vieillesse.

§ 126- L'épouse est soutenue par les fleurs des jeunes filles, mais fortifiée par les pommes des vieillards.

§ 127- L'ordre de la charité met un terme à la langueur d'amour.

- On aime le Seigneur-Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces humaines, de tout son esprit, jusqu'à L'aimer en perfection et avec intelligence.
- On conclut une alliance avec tout homme qui vit selon Dieu, et l'on dirige vers soi et le prochain "un mouvement de religieux amour" (*affectus religiosi amoris*). Est prochain, tout frère dans la foi; celui aussi que le mérite de la vie et l'élan de la piété unissent plus étroitement à Dieu.

§ 128- L'amour de soi selon l'ami de Dieu.

Le bien-aimé et l'ami de Dieu s'aime soi-même de la bonne manière et dans l'ordre (*secundum*

ordinem): il donne ses soins à la chair, non pour la flatter, mais en vue de l'esprit. Il exerce dans l'Esprit-Saint, envers son propre esprit, sa charité envers Dieu. Il lui suffit de ne pas haïr sa propre chair (cf. Ep 5, 29), et de se garder d'en être esclave. Quant à l'esprit, il lui procurera la formation particulière jusqu'à complète sujétion du corps.

Dieu a des droits sur l'esprit comme sur le corps. **Qui jouit d'une charité bien ordonnée aime donc Dieu, soi-même en Dieu, et le prochain comme soi-même.** S'il trouve plus de charité dans le prochain, il jouit en Dieu de celui-là avec plus de douceur et avec plus d'égards qu'envers soi-même.

§ 129- L'ordre de la charité.

- Aimer Dieu comme son Seigneur-Dieu.
- S'aimer droitement soi-même et le prochain comme soi.

C'est l'amour écrit par le Doigt de Dieu au coeur de celui qui a mis son amour en ordre. Le jugement de la raison discerne cet ordre, et le sens de la volonté bonne y adhère. Encore faut-il que survienne le souffle de l'Esprit de grâce.

§ 130- L'épouse entrée dans la cave au vin devra consentir à ce que la charité soit ordonnée en elle.

En attendant cet ordonnancement que réalisera le Roi, l'épouse languit. Alors, elle voudra ce que Dieu veut, et ne fera avec Lui qu'un seul esprit (cf. 1 Co 6, 17), par similitude de volonté.

D'ivre, l'esprit devient sobre; de languissant, valeureux; de fougueux, ordonné. "Ivre, il court au sommeil (de la contemplation); languissant, au lit fleuri; fougueux, à l'étreinte: et c'est ainsi que s'accomplit l'enivrante union de l'Epoux et de l'épouse.

N.B. Se trouve repris dans ce § 130, tout l'argument de la strophe Xème.

§ 131- Prière de Guillaume à l'Esprit-Saint:

"Ô Dieu-Charité, Esprit-Saint, Amour du Père et du Fils, et leur Volonté Substantielle (*substantialis uoluntas*), habite en nous, met de l'ordre en nous (*ordina nos*) pour que Ta volonté s'accomplisse en nous; pour que, décidés à faire la volonté du Seigneur-Dieu, nous trouvions au fond de notre coeur et sa Loi, et son Ordonnancement (*ordo*).

...Hôte de notre âme, ô Dieu, qui Toi-même est en elle Ton Amour, fais en elle qu'elle T'aime par Toi, ô Toi, son amour! Et que Toi-même en elle, Tu T'aimes par elle; et que par elle et en elle, Tu fasses tout, Tu mettes tout en ordre, selon Ton bon plaisir (*secundum te*) - cf. Lettre d'or, § 149.

...Dans le mouvement de l'amour illuminé, rien n'est possible, rien ne plaît, qui risque un tant soit peu de blesser ou bien l'harmonie de l'ordre, ou bien la conscience de la joie. Âme bienheureuse!...

...Toute épouse n'entretien qu'un seul désir, qu'une prétention: joindre éternellement son visage à Ton Visage dans le Baiser de Charité, c'est à dire devenir avec Toi un seul esprit par unité de volonté avec Toi.

...Reposant dans la paix (cf. Ps 4, 7), elle goûte la joie au bras de l'Epoux, et dit :

'Sa main gauche est sous ma tête, et sa droite me tient embrassée' "(Ct 2, 6).

Onzième strophe

"Sa main gauche est sous ma tête
et sa droite m'étreint" (Ct 2, 6).

§ 132- L'étreinte ou l'embrassement de l'Esprit-Saint.

Cette étreinte, cet embrassement, c'est l'Esprit-Saint, Lui, la Communion du Père et du Fils, Lui, leur Charité, leur Amitié, leur Etreinte. Tout cela, à la fois Il L'est Lui-même, dans l'amour de l'Epoux et de l'épouse. "Dans l'Epoux, c'est majesté de nature consubstantielle; dans l'épouse, don de la grâce. Là, dignité; ici, condescendance" (Est-ce là une réminiscence de S. Jean Chrysostome, utilisateur fréquent du terme *sugkatabasis*; cf. *In Epist. ad Titum, Hom. III, 2*, etc...).

Guillaume souligne audacieusement l'identité entre le Donateur et le Don: *Idem Donum, Idem Donans*.

Lors du "face à face", il n'y aura plus besoin de la gauche de l'Epoux pour soutenir la tête de l'épouse. "Chargée de délices, la droite de l'Epoux étreindra l'épouse, en tout son être, jusqu'aux confins de l'éternité pérenne" (*in finem aeternitatis infinitae*). Plénier sera alors le Baiser, plénier l'embrassement: leur vertu sera la Sagesse de Dieu, leur suavité, l'Esprit-Saint; leur perfection, la pleine jouissance de la Divinité et "Dieu tout en tous" (cf. 1 Co 15, 28; Ep 1, 23; Lettre d'or, § 267).

§ 133- La main gauche de l'Epoux.

L'épouse est admise en ces retraites (sur la poitrine de Jésus, comme Jean); la main gauche de l'Epoux soutient son âme bienheureuse. Il lui soutient la tête pour qu'elle ne touche pas la terre et n'éprouve pas la privation de ce qui lui manque. Et Guillaume se souvient de la confiance de S. Paul aux Philippiens, leur disant:

"Pour moi, j'ai appris à me contenter de mon sort. Je sais vivre dans le dénuement, je sais vivre dans l'abondance. Partout et en tout, j'ai été entraîné à la satiété et à la faim, à l'abondance et à la pénurie" (Ph 4, 11-12).

Le Ps 36, 24 en est une confirmation: "S'il trébuche, il ne tombe pas; car le Seigneur le soutien de sa main".

§ 134- La main droite et son étreinte.

Guillaume va trouver du sens par rapprochement entre le texte du Ct et les confidences de Paul: "Je puis tout supporter avec Celui qui me rend fort" (Ph 4, 13). Cette main droite qui enveloppe, c'est "**l'enveloppement de la grâce spirituelle**" qui fortifie l'âme, l'empêche de sentir la privation de ce qui lui manque, et de se laisser dominer par les biens extérieurs qu'elle possède.

§ 135- Le rôle respectif et complémentaire des deux mains de l'Epoux.

La main gauche sous la tête de l'épouse, symbolise la grâce du détachement des consolations temporelles et la libre privation des biens qu'elle ne possède pas. La main droite symbolise les consolations spirituelles qui soutiennent l'âme dans le présent, et lui confirment, pour l'avenir, la certitude des promesses éternelles. Les deux mains serrent l'épouse contre le coeur de l'Epoux. Privations et dons concourent, pour elle, en faveur de l'amour de Dieu.

Bien que l'Epoux tarde encore à venir, elle L'attend, avec patience.

§ 136- La main gauche et la main droite de la charité bien ordonnée.

Les deux mains de la Charité pourraient aussi être équiparées à "une main droite laborieuse" et à "une main gauche amie du repos". Images de la "vie active" et de la "vie contemplative".

La main gauche désigne donc l'amour contemplatif ou sagesse: une seule chose lui suffit; une seule lui paraît nécessaire (cf. Lc 10, 42).

La main droite est plus industrielle; elle exprime la perspicacité de la raison, de la science rationnelle: "La raison tire à soi, et l'amour embrasse".

La main gauche soutien la tête de l'épouse, c'est à dire la partie haute de son âme (*principale cordis*; l'*hégémonikon* des stoïciens et d'Origène), quand, par l'intelligence de l'amour lui-même, l'esprit, amoureux disposé, jouit de l'objet aimé. "L'amour est ainsi protégé par la raison et la raison est illuminée par l'amour". La raison forme l'amour (le rend effectif); l'amour informe la raison (la rendant aimante) - cf. *supra*, § 92 sur les deux yeux de la contemplation que sont la raison et l'amour.

La main droite travaille dans la peine et la fatigue, dans la tribulation et l'angoisse. La gauche, elle, est patiente, ne cherche pas son intérêt, ne se réjouit pas de l'injustice, mais s'enchant de la vérité. Elle souffre tout, croit tout, supporte tout (cf. 1 Co 13, 4-7).

Les deux mains serrent étroitement l'épouse contre l'Epoux. La patience dans l'épreuve témoignée par la main droite, et la bonne conscience façonnée par la main gauche, enseignent à l'épouse l'amour de l'Epoux.

§ 137- L'épouse, cachée dans le mystère de la Face.

Selon ces deux interprétations des mains de l'Epoux, l'épouse est mise à l'abri des contradictions des hommes. Tantôt hors de sens pour Dieu, tantôt d'un discernement ajusté vis à vis du prochain, "l'épouse est toujours prête à se cacher et à se produire au gré de l'Epoux qui la dérobe aux regards et lui sert de rempart. Lui qui la dissimule, crie enfin: 'Je vous en conjure, filles de Jérusalem' "... (Ct 2, 7).

Final du Chant I

"Je vous adjure, filles de Jérusalem,
Par les chèvres, et par les faons des cerfs,
De ne point faire se lever, de ne point éveiller
L'Amie, qu'elle ne le veuille" (Ct 2, 7)

"La voix de mon Bien-Aimé!" (Ct 2, 8).

§ 138- Adjuration d'un précepte contraignant promulgué par l'Epoux (Ct 2, 7).

L'Epoux adjure les filles de Jérusalem - âmes plus jeunes et plus tendres dans la vie consacrée -, de ne pas négliger de témoigner leur révérence et leur reconnaissance dans le secret du lit nuptial. Il les adjure "par les chèvres" (elles ont le regard perçant), "par les faons des cerfs" (ils piétinent les serpents et sont rapides à la course), afin de ne pas perdre l'oeil de la pure contemplation, et leur

heureuse avance sur le chemin de la vertu. Ces âmes juvéniles perdraient, en cas contraire, la grâce indispensable à la pratique de la vertu.

§ 139- "Ne faites pas lever, n'éveillez pas l'Amie, qu'elle ne le veuille".

Importuner l'épouse dans son sommeil contemplatif, c'est l'obliger à s'éveiller; l'appeler aux oeuvres extérieures, c'est la faire se lever. Parfois, elle le veut; parfois elle ne le veut pas. Car dans sa contemplation, et là seulement, elle savoure l'amour de la vérité..., à moins que la vérité de l'amour l'appelle ailleurs.

§ 140- L'épouse, dans son extase, entend la voix qui l'adjure.

Elle ressent la grâce efficace de l'Inspirateur; elle voit la puissance de l'Opérateur...
"la voix de mon Bien-Aimé!" Comment ne pas par-dessus tout L'aimer?

§ 141- "La voix de mon Bien-Aimé!" 'Parole brève, surabondante grâce!'

Brève parole, surabondante grâce! Dans cette voix qui est plus qu'une parole, l'épouse touche et rejoint son Bien-aimé. La voix, c'est une parole revêtue de chair, qui rend présent l'objet aimé.

Guillaume emploie le terme *uerba*, et non *uerbum*, et lui joint l'adjectif *pauca*. On se serait attendu à entendre *Verbum abbreviatum*, expression familière à Origène (cf. *Com./Rm* 7, 19) et que S. Bernard reprend à 15 reprises dans ses oeuvres (*Dil.*21; *SCt* 59, IV, 9...). Le "Verbe abrégé", dans la tradition patristique et cistercienne, c'est une expression qui porte en elle toute une christologie: l'abaissement, l'humiliation, la *kénose* du Christ, Verbe et Fils de Dieu par nature. Et Guillaume développe, en les unissant, ces deux aspects du mystère de l'Incarnation: "Un mot (la voix du Bien-Aimé) qui se résume dans "le Verbe qui est auprès de Dieu" (Jn 1, 1), le Dieu-Verbe (*Theos Logos*: autre expression chère à Origène), Verbe qui s'accomplit, se réalise en l'épouse du fait qu'il opère en elle. 'Voix' qui convient donc mieux que 'Parole', car cette voix naît d'un pur élan d'amour dans l'intelligence illuminée (*in illuminato intellectu*), pendant l'aperception de toute faculté sensitive et de la raison. Ouvrage de l'Esprit-Saint dans le sens de l'amour (*in sensu amoris*).

La voix qui prononce la Parole, "c'est l'efficace puissance de la divinité" qui brise jusqu'aux cèdres du Liban (cf. Ps 28, 5), rompt la hauteur et la prétention mondaine.

"Cette voix ne s'entend que dans le secret du silence; elle n'opère que dans le coeur pur". Mais là où elle opère, son opération ne diffère pas de sa propre nature [idée propre et très chère à Guillaume (cf. *supra* § 95, et Lettre d'or, § 263)]. Elle produit chez l'auditeur qui l'accueille "une similitude". Le Verbe "se fait" dans l'épouse, et "s'y fait" d'une manière non dissemblable (tel qu'il est avec son Père). Il met quelque chose de soi en elle (*ut ipsa in ipso sit*, "pour qu'elle-même soit en lui"). Devenu pour elle "sagesse", il accomplit en elle tout ce qu'il veut. A l'âme élevée au rang d'épouse, le Verbe de Dieu se dit lui-même et dit son Père dans le souffle de sa bouche...au point que toute pénétrée et émue par la plénitude de la grâce illuminante, la conscience de l'amante peut à peine laisser échapper que ces quelques mots: "La voix de mon Bien-Aimé!"

§ 142- La Bonté se donne, l'Amour se reçoit dans la cave au vin et le côte-à-côte dans le lit fleuri.

Guillaume y voit l'accomplissement de Jn 14, 23: "Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. Mon Père l'aimera, et moi aussi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui; et nous viendrons à lui pour y établir notre demeure".

§ 143- Exclamation émerveillée; prière à l'Esprit-Saint.

"Ô Amour des amours, objet de ce Cantique des Cantiques...que nul ne peut chanter que l'amant véritable!"

"Tu connais, ô Saint-Esprit, les ambitions de mon coeur, dans l'étude de Ton Cantique (*tractando Canticum tuum*)... en sa recherche, l'effort tendu de Ton pauvre enfant en son douloureux travail: **voir ma vie se modeler tout en Toi et sur Toi.**

§ 144- "Amor Dei intellectus est" (suite de l'exhortation priante).

"Viens en moi dans l'abondance de Tes bénédictions, en mon coeur, Ta résidence, ce tabernacle pour le Dieu de Jacob" (cf. Ps 131, 3-5).

Les deux pôles de l'amour se dégagent dans cette prière: le jugement libre de la raison et l'intégralité du mouvement affectif de l'esprit. La mémoire reste cependant encore encombrée. Guillaume demande d'en être purifié par l'Esprit-Saint pour "**aspirer pleinement à la liberté de l'Esprit, à sa pureté, à sa stabilité**".

"...Quand chargé des richesses de Ta Bonté, Tu seras venu en Ton pauvre, lui montrant combien Tu es un Dieu-Charité, et jusqu'à quel point sont identiques Dieu et son Amour, la joie dans l'Esprit et l'Esprit, la suavité de l'amour et le prélude de l'enivrante possession, l'amour lui-même et son intelligence, alors, tandis que la Charité prie et intercède pour nous, avec d'affectueux élans baignés de lumière, tandis que la raison s'efforce moins de Te désirer qu'elle ne Te contemple, ô Amour, pour s'enivrer de délices, alors T'honoreras le sacrifice de louange emprunté à Ton Cantique et offert par Ton enfant; et ce sera le chemin par lequel Tu li montreras le salut de Dieu (cf. Ps 49, 23).

Qu'en attendant, mon pauvre et misérable amour, à grand peine, suive le chemin par lequel on le mène; qu'il aspire au but vers lequel on le convoque, à travers son imperfection, jusqu'à Ta perfection... Puisse-t-il user avec piété et sagesse de tous ces tâtonnements approximatifs, jusqu'au jour où cette affabulation dramatique (le Ct), jouée hors de lui, deviendra en lui, une histoire vraie. Alors apparaîtra dans Ta lumière, combien aux yeux de Ton intelligence (divine), la tendre piété de l'amant tout ingénu l'emporte sur la prudence du très docte raisonneur, puisque la raison mise de côté, le pieux et tendre amour deviendra lui-même sa propre intelligence (*amor pius ipse efficietur intellectus suus*).

Fin du Premier Chant

Deuxième Chant

Prélude argumenté

§ 145- Le premier Chant exprimait le premier côte-à-côte de l'Epoux et de l'épouse.

Avec patience et une plus docte prudence, l'épouse se refait en vue d'un second embrassement de l'Epoux.

§ 146- Sens historique et sens spirituel du Deuxième Chant.

En 2 Chr 8, 11, Salomon déclare ne pas admettre l'épouse dans la Maison de David, à cause de la présence de l'Arche d'Alliance en cette Demeure. Donc, le roi Salomon va bâtir une "Maison du Liban" (un élément du Palais de Jérusalem) pour son épouse. Il enjoint à celle-ci d'habiter encore loin de la demeure royale tant qu'elle ne se sera pas complètement dépouillée de sa nature barbare égyptienne (Egypte signifie: "terre ténébreuse", d'après Origène).

Le roi visitera cependant son épouse, de temps en temps, et la convoquera parfois dans la "Maison Royale".

Le Christ, Roi de la paix éternelle, Epoux de l'Eglise, écarte son épouse à cause de sa condition mortelle, de la gloire de cohabiter avec Lui par dessus les cieus: "Demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut" (Lc 24, 49). Le Christ le redit aujourd'hui à tous ses fils sur lesquels l'Esprit est descendu. La ville, c'est l'Eglise de la blancheur (Liban = blancheur).

L'itinéraire décrit de l'épouse est une reprise autrement formulée de la description qui en est faite au § 29 (voir *supra*).

Là, dans l'Eglise, dans l'unité de la foi, l'âme épouse est donc illuminée souvent par la grâce d'une visite intérieure; souvent, par la force de la contemplation, l'épouse s'élève alors jusqu'à la vision de la paix céleste, et mérite d'entrer dans la Chambre Royale. Mais cela est toujours bref, à cause de la condition terrestre de l'épouse. "De la contemplation des richesses de l'Epoux, elle retombe dans la maison de sa pauvreté" (*citius remittitur in domum pauperitatae*). Ici, **la retombée** de la contemplation émerveillée à la vie sensorielle ordinaire, rappelle ce que S. Grégoire le Gd décrit dans l'expérience de "réverbération" (*reuerberatio*): impossible à la créature humaine de soutenir, dans son état présent, le rayonnement de gloire de l'Epoux Divin. Après quelques courts instants de jouissance et de rapt, il faut "retomber" et reprendre, dans l'obscurité, le cheminement de la foi.

A partir de ce moment et jusqu'à la fin est tissé de Drame du Saint Cantique d'amour. Les étapes en sont indiquées: **espoir impatient, crucifiant désir, sagesse ordonnatrice, amour humain s'élançant en avant, grâce prévenante et actuelle donnée.**

Au terme de ce Chant, après le passage par la douleur et par le dégoût des ajournements, le soupirant parvient à l'union intime qui le transforme en bienheureux, au comble de la joie.

*

Les Sept Strophes du Chant II

Strophe I

"La voix de mon Bien-aimé!

Voilà, c'est Lui, bondissant sur les montagnes,
enjambant les collines.

Mon Bien-aimé ressemble à l'antilope et au faon des cerfs.

C'est Lui qui se tient debout derrière notre mur. Il regarde par les fenêtres; il lance un coup d'oeil par
le grillage.

Mon Bien-aimé me parle!" (Ct 2, 8-10).

§ 147- Après l'expérience de l'expérience savoureuse premier côte-à-côte, l'épouse est avide de purifications complémentaires pour la vision "face à face".

Ruminant le souvenir de la suavité savourée, l'épouse, dans la solitude du coeur et le repli sacré de sa conscience, s'applique à la purification de son coeur profond pour avoir accès à la vision de Dieu "face à face". Par l'attachement à son unique amour, non divisée en elle-même, elle s'étudie, évitant l'hypocrisie et la souillure du mal, à sanctifier corps et âme, donnant au Seigneur toute son attention. Elle est suspendue au retour de l'Epoux quand, soudain, son oreille est frappée d'un léger murmure: "La voix de mon Bien-aimé!"...

§ 148- Fin du premier côte-à-côte et début du second; terme d'une journée de vie intérieure qui prélude au commencement d'un autre jour.

§ 149- "La voix de mon Bien-aimé!" L'épouse se porte à Sa rencontre: "Le voilà, c'est Lui!"

Cette voix de l'Epoux, c'est la grâce soudaine qui met dans une bonne disposition la mémoire de celle qui aime; Sa Parole, c'est l'élan amoureux formé dans l'intelligence de l'épouse.

Sortant au devant du Verbe de Dieu, son affection s'élanche, impatiente, vers l'intelligence. Elle le voit venir lorsqu'elle éprouve en son âme l'action de Sa Miséricorde, les prévenances de Sa Bonté. Par une plus intime intelligence de l'amour, l'épouse contemple la venue de l'Epoux pour en faire une expérience affective et effective. L'Epoux est perçu comme bondissant sur les montagnes, se sommet en sommet, enjambant les collines. Montagnes et collines que sont les coeurs bien disposés par une humble pénitence fructueuse. Les bonds de l'Epoux, ce sont ceux que décrit le Prophète: "Il bondit comme un géant pour courir sa carrière. Il part d'une extrémité des cieux et court jusqu'à toucher l'autre extrémité" (Ps 18, 6).

§ 150- Contemplation par l'épouse de l'Epoux bondissant.

Il passe du ciel au sein de la Vierge, du sein de celle-ci à la crèche, de la crèche à la croix, de la croix au sépulcre, du sépulcre au ciel: tels sont ces bonds merveilleux! (cf. S. Grégoire le Gd, Hom./Ev. 29). L'Epoux bondit aussi lorsque, par sa grâce, il soulève certains jusqu'aux cimes de la contemplation, et adapte les autres aux nécessités de la vie active. Par l'amour de l'Esprit qui nous est donné (cf. Rm 5, 5), les bonds de l'effort humain se lancent des bas fonds jusqu'au ciel. Du Père des lumières (cf. Jc 1, 17), ils reçoivent force et efficacité. L'Epoux bondissant transforme les bonds de l'homme en des approches de lumière... (cf. Ps 33, 6).

§ 151- Autres significations.

Les montagnes, ce peut être aussi les saints; les collines, les moins parfaits.

§ 152- "Mon Bien-aimé ressemble à l'antilope et au faon des cerfs".

L'Epoux s'avance de plus en plus vers l'épouse. Il s'offre à elle par des mouvements affectifs ou par les aspects effectifs de la vie humaine. Guillaume aime particulièrement à rapprocher les deux termes qui ne diffèrent que par la première lettre; S. Bernard le fera également fréquemment. C'est ici l'humaine disposition (*humana dispositio*) du dessein de Dieu dans le mystère du Verbe fait chair, l'**économie du salut**. Guillaume risque là une interprétation du mot "Dieu" par un recours à l'étymologie (*Theos* > *Theôrô* = je vois; et *Theô* = je cours). L'Epoux est Celui qui voit et qui court, bondissant par-dessus les montagnes, enjambant les collines...

§ 153- L'antilope et le faon des cerfs...

L'antilope, par sa course rapide et son oeil perçant, désigne en l'Epoux la nature divine. Le

faon des cerfs désigne sa nature humaine, comme un "fils des juifs", le fils bien-aimé des unicornes (cf. Ps 28, 6: *Dilectus quemadmodum filius unicornium*; + Ps 21, 22: *et a cornibus unicornium salua humilitatem meam*). Si les juifs sont qualifiés par Guillaume d'**unicornes**, c'est qu'ils se prévalent de la justice unique de la Loi; ils sont dits également **multicornes**, pour se glorifier des observances multiples de la Loi.

Le Christ, fils des juifs, parut donc en ce monde comme un faon des cerfs. Comme un cerf à la course rapide, il s'approche de son épouse - l'âme fidèle -, lorsqu'il purifie l'oeil de la contemplation de l'amante.

"Admirable condescendance de la grâce, la Sagesse de Dieu est l'hôte de l'âme fidèle; elle soumet à son joug et conforme à son image l'intelligence de l'homme. L'union de la grâce illuminante et de l'intelligence illuminée engendre une sagesse composite embrassant toutes les vertus". Texte clé où se retrouve l'idée normative de tout l'Exposé: l'homme de Dieu, progressivement purifié, se trouve porté en Dieu **par l'intelligence illuminée**, sans pour autant que l'âme, dans ses activités extérieures et très humbles de la sainteté, renonce aux fruits des vertus actives. Dans la contemplation, l'homme de Dieu voit; dans l'action caritative discernée comme nécessaire, il court. **Cette harmonie ne pourrait se réaliser sans une amoureuse et efficace conformité du Verbe de Dieu et de l'intelligence humaine, conformité de la grâce de Dieu et l'humaine et pieuse révérence envers Lui.**

L'Epoux vient à l'épouse comme un faon des cerfs, c'est à dire comme "Fils de l'homme". Il lui apporte, en gage d'amour, le sacrement de son humanité assumée. A l'âme fidèle, il apporte, dans une provocation stimulante de charité, le mémorial de cette même grâce. Il vient donc apporter à l'épouse un léger surcroît de joie, la consolant, par des grâces plus abondantes, de ses anxiétés et de la fatigue de ses efforts. Aussi, s'écrie-t-elle: "Le voici, c'est bien Lui qui se tient debout derrière notre mur".

§ 154- Lui, en personne, s'approche, "derrière notre mur".

Par les effets de sa grâce, une perception de la proximité de l'Epoux est expérimentée. Seul le mur de la condition mortelle les séparent encore et les retient de se donner en plénitude le Baiser de leur mutuelle union, l'embrassement de l'enivrante et mutuelle possession. Et Celui-là qui s'approche, c'est bien Celui à qui Moïse demandait: "Montre-moi Ta force pour que je Te connaisse" (cf. Ex 33, 13). "Montre-moi, Ta gloire!"(v. 18). Réponse du Seigneur: "Impossible à l'homme de me voir et de rester en vie". Et Guillaume de conclure: "Voir l'Invisible derrière le mur, c'est le voir en ce qui est possible en cette vie" ('dans un miroir', 'en énigme', dirait S. Paul).

§ 155- Le mur de séparation entre l'Epoux et l'épouse: intelligence enténébrée, mémoire encombrée, conscience infestée d'éléments étrangers par la concupiscence de la chair, des yeux, et par l'orgueil de la vie (cf. 1 Jn 2, 16)...

...jusqu'au jour où le rapprochement du Miséricordieux et de l'amante dissipera tout à fait les inimitiés du péché et réalisera effectivement la vision mutuelle dans l'unité d'esprit (cf. 1 Co 6, 17).

Franchissant le mur, "non en elle mais en Toi, son Seigneur Dieu", l'Epoux arrive à l'amante et se manifeste comme Lumière et Source de Vie (cf. Ps 35, 10). La vision de l'intelligence est alors si claire, qu'entre cette vision et la vision parfaite, il n'y a d'obstacle que la mortalité humaine.

§ 156- C'est Lui-même, le Seigneur identique à Lui-même (cf. Ps 101, 28).

Ce n'est plus *iste*, celui-là; c'est *ipse*, Lui-même. "Celui-là", on le montre au loin, comme du doigt. "Lui-même", c'est au fond d'elle-même que l'épouse s'en glorifie et en jouit.

§ 157- "Derrière notre mur".

Par la condescendance de sa Grâce et la compassion de sa Bonté, le mur de la condition mortelle, l'Epoux le fait devenir "sien". "La miséricorde et la vérité s'y rencontrent" (Ps 84, 11). Dans ce mur de la condition mortelle, il y a des fenêtres droites et des barreaux obliques. En approchant de l'épouse, l'Epoux regarde par ces fenêtres, lance un coup d'oeil à travers les barreaux; il se l'attache amoureusement, à la fois par des aspects de sa divinité et des aspects de son humanité, pour qu'elle les contemple et s'attache à Lui.

§ 158- La fenêtre de l'âme, c'est l'oeil de la raison.

Mais la raison doit se fondre dans l'amour pour contempler Dieu.

§ 159- Autres fenêtres par lesquelles l'épouse observe l'Epoux.

Ce sont la piété, la charité et la sagesse. C'est là "le culte de Dieu" (cf. Jb 28, 28). C'est par l'intermédiaire du Christ-Médiateur que l'âme est conduite au mystère même de Dieu, la grâce illuminant la foi. Dieu qui est Homme, l'Homme qui est Dieu, commence à devenir objet non seulement de foi mais de compréhension (*non tantum credi sed intelligi*) - cf. Lettre d'or, §§ 174-175.

Une seule et même lumière nourrit et comble de joie l'âme contemplative. Elle comprend: l'Esprit-Saint lui énonce les mystères. Le Verbe de Dieu se dit lui-même, et sa parole court à son accomplissement (cf. Ps 147, 15). Alors s'accomplit ce verset: "Oui, mon Bien-aimé me parle: lève-toi, presse-toi, mon amie, ma colombe, ma charmante, et viens!"...

*

Deuxième strophe

"Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma toute-belle, et viens.
Voici l'hiver passé; la pluie s'en est allée; elle a tout à fait cessé;
les fleurs sont apparues sur notre terre; le moment de la taille est venu.
La voix de la tourterelle s'est fait entendre en notre terre;
le figuier a produit ses premiers fruits;
les vignes en fleurs ont donné leur parfum" (Ct 2, 10-13).

§ 160- "Mon amie, ma colombe, ma toute-belle"...

- "amie": L'Epoux lui communique tout ce qu'il a reçu du Père (cf. Jn 15, 15).
- "colombe": C'est à dire apte à contenir l'Esprit-Saint (cf. Mt 3, 16), et à fuir dans la solitude du coeur.

- "toute-belle" (charmante = *formasa*) : modelée par l'Epoux à son image et ressemblance, une nouvelle fois, lui enjoignant d'aimer "à la folie" (*uehementer amare*); la parole de l'Epoux réalise ce qu'elle signifie: le passage de la chair à l'esprit.

"En disant: "mon amie", l'Epoux provoque l'amour (*allicit amorem*); en disant: "ma colombe", il dépose la grâce (*ponit gratiam*); en disant: "ma toute-belle", il harmonise la vie et les moeurs (*componit uitam et mores*).

§ 161- "Voici passé l'hiver, la pluie s'en est allée; elle a tout à fait cessé".

Après le tourbillon des vices, c'est l'invitation au redressement et l'entrée dans la délicieuse saison des vertus, et les bourgeons des fruits de l'Esprit commencent à naître (cf. Origène, Com./Ct IV, 1, 6_9; SC 376, p. 681 ss).

Jusque là, cachée et peureuse au milieu des tentations de l'hiver et les bourrasques des vices, l'âme se repliait sur elle-même: aucune place pour les joies spirituelles. Et maintenant, elle entend: "Lève-toi, hâte-toi"... (Ct 2, 10)

§ 162- Citation complète de Ct 2, 10-13 , reprise ici (ce qui en souligne l'importance).

§ 163- Familiale amitié signifiée par les noms donnés à l'épouse. Injonction à se lever, à se hâter.

A la grâce prévenante fait suite le jugement renouvelé de la raison et du libre arbitre. Le témoignage de la conscience confirme à l'épouse son adoption filiale (cf. Rm 8, 16). La Bonté de Dieu devient manifeste, ce qu'exprime ce qui suit (Ct 2, 13-14).

*

Troisième strophe

"Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma bien-aimée (ma belle),
et viens, ma colombe cachée au creux des rochers,
aux trous des murailles.
Montre-moi ton visage,
que ta voix résonne à mes oreilles,
car ta voix est douce et charmant ton visage" (Ct 2, 13-14).

§ 164- "Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma Bien-aimée, et viens. Ma colombe cachée aux creux des rochers, aux trous des murailles" (Ct 2, 13 cd-14 ab).

L'épouse obéit aux injonctions de l'Epoux. L'hiver (harcèlement des vices, troubles des passions) enfuit, la tranquillité prend place, et l'apparition de l'Epoux enivre de joie l'épouse. Elle suit l'Epoux partout où il va (cf. Ap 14, 4): hors de la ville, au-delà des limites naturelles de la condition humaine, au-delà des habitudes de vie ordinaire, dans les mystères du Fils symbolisés dans les creux du rocher (cf. S. Bernard, SCt 62, IV) et par les trous du mur de la Loi qui sépare les deux peuples (juifs et païens) - cf. Ep 2, 12-14. La Parole de Dieu qui pourfend ce mur comme par

un "glaive à deux tranchants" (He 4, 12), offre des cavités accessibles.

C'est aussi l'époque de la taille des pousses adventices qui épuisent le sol en accaparant la sève.

§ 165- "Montre-moi ton visage; que ta voix résonne à mes oreilles, car ta voix est douce et charmant ton visage".

Les trous dans le rocher servent à la colombe pour y faire son nid. Elle montre sa tête gracieuse et fait entendre sa voix plaintive. Il y a là un symbole: l'âme qui s'est affermie dans le Christ en qui elle met sa foi, produit maintenant le fruit de l'Esprit (cf. Ga 5, 23). Elle lance à Dieu un chant de louange mêlé aux gémissements de l'attente. Et si cette voix plaît à l'Epoux, c'est parce qu'il discerne que l'amour l'exprime.

§ 166- Un raccourci synthétique de la mystique sponsale.

De repliée sur elle-même dans l'attente de l'Epoux, riche maintenant de la possession de l'Esprit, avide de le voir revenir, l'Epouse s'est assise. Mais son oreille perçoit la voix de l'Epoux, avant même qu'elle ne le voit: "La voix de mon Bien-aimé!"...

Tous les sens de l'âme fidèle s'épanouissent de joie. Elle court à sa rencontre; elle le voit venir à elle. Il bondit, empressé, enjambant les collines (les hommes de peu de foi): il saute par-dessus tout raisonnement. Elle le sent tout proche, arrêté 'derrière le mur'. Elle l'aperçoit jeter les yeux par la fenêtre, à travers les barreaux. Il s'offre à son désir: elle commence à comprendre, d'expérience, les mystères du Dieu Amour. S'il s'éloigne souvent, c'est pour exacerber le désir de l'épouse et ses plaintes d'amour. S'il se rend présent, c'est pour adoucir la peine d'une excessive tristesse. Mais soudain, il disparaît, et avec lui tout le charme des vignes en fleurs. La suavité de ses délices se retire avec lui. De l'amie se retire la confiance de l'amitié; de la colombe se perdent et la beauté du visage, et le charme de la voix; de la toute-belle, la grâce de la ressemblance divine. L'amie retrouve sa solitude, la colombe, son gémissement; la toute-belle, sa beauté formelle. Les fentes du rocher se ferment, les trous de la muraille s'obstruent: plus d'asile pour la colombe qui a perdu son coeur.

*

Quatrième strophe

"Prenez-nous les petits renards qui ravagent nos vignes
car notre vigne a fleuri.

Mon Bien-aimé est à moi, et je suis à lui;
Il paît parmi les lis
jusqu'à ce que le jour commence à respirer (à poindre)
et que les ombres s'inclinent" (Ct 2, 15-17).

§ 167- Invasion des petits renards dans les vignes en fleurs.

- Ces petits renards, ce sont les suggestions pestilantielles de l'ennemi qui blessent les âmes bien disposées (de bonne volonté).

- Les deux méfaits de l'ennemi: (1) des insinuations (*suggestiunculae*) qui troublent les âmes;
(2) et des instigations frauduleuses (*immissiones fraudulentae*), pierres de scandale qui font tomber.

§ 168- Les jeunes vignes que ravagent les renards.

Les vignes plus anciennes ne craignent pas; mais les jeunes vignes sont en péril: il n'y a que les "petits" (les commençants) à se scandaliser (cf. Mt 18, 6). L'âme douée de discernement saisira les fourberies du péché; elle se rendra maîtresse de sa convoitise.

L'épouse demande la capture de ces renards pour son utilité. Les saints Docteurs et anges Gardiens s'en chargent, il est vrai: raison de plus pour qu'elle ne se confie pas à elle-même, et qu'elle demande, pour sa propre vertu, d'être aidée par d'autres. Car l'épouse doit conserver sa vigne (son âme) intacte pour l'Époux. Aussi, dit-elle, il faut en chasser les renardeaux, car "notre vigne a fleuri".

§ 169- La vigne du Seigneur: le peuple qui Lui appartient, et l'âme-épouse.

Même si elle se sent délaissée, elle sait qu'elle n'est pas délaissée et cela "ne la pousse jamais à délaissier qui la délaisse". Elle jouit humblement de la présence cachée de l'Époux, et, patiemment, supporte son absence. "La vigne du Seigneur des Armées, c'est son peuple et sa terre" (Os 3, 2-3). J'épouse est aussi cette vigne; aussi dit-elle:

"Mon Bien-aimé est à moi, et moi, je suis à Lui, Il paît parmi les lis, jusqu'à ce que le jour commence à respirer et que les ombres s'inclinent" (fuient).

§ 170- Epouse faite et épouse parfaite.

"Heureux qui tient le Seigneur pour son Dieu" (Ps 143, 15), et qui est, lui-même, tout à Dieu. La grâce qui a affecté sa conscience a restauré sa nature. Mais, autre chose l'âme bonne, autre chose l'âme affectée par le sentiment de l'amour. Autre chose la bonne disposition, autre chose l'assomption en Dieu sous l'amoureuse attirance de la grâce. Autre chose l'épouse faite (*sponsa facta*), autre chose l'épouse parfaite (*sponsa perfecta*).

§ 171- "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à Lui".

Il y a d'autres bien-aimés pour d'autres amantes. Le mien est à moi, et moi, à Lui seul. Témoignage intérieur de l'espérance, confiance assurée en l'objet de foi (cf. 2 Co 4, 8-9). "Nous souffrons persécution, mais nous ne sommes pas délaissés.

§ 172- L'état de l'âme bonne.

La piété, ou crainte de Dieu, c'est la sa gesse (selon Jb 28, 28): un "véritable culte" (*pietas, cultus Dei*). C'est la stabilité dans le Seigneur (cf. Ph 3, 16; 4, 1). L'âme bonne possède les dispositions d'une âme bien ordonnée, "à la façon d'un corps sain qui possède la santé".

§ 173- L'habitation ornée et fleurie en l'attente d'un habitant.

Le lit vide et fleuri, attend un compagnon d'amour; la foi patiente réclame les délices de la possession. Aussi l'épouse dit-elle: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à Lui". Lui-même est à moi, "Dieu me faisant précisément pour le posséder"; et moi, je suis à Lui, faite, précisément, - dit l'épouse - pour qu'Il me possède. Lui est à moi en me dispensant sa grâce; moi, je suis à Lui mon Bienfaiteur (*Largitor*), en ne me montrant pas ingrate. Lui est à moi en me donnant la foi, moi, à Lui, en la mettant en oeuvre (*fidem seruando*).

Mais en dehors de la suavité de l'union mutuelle, l'épouse n'accepte pas de consolateur; aussi, dit-elle ensuite: (Mon Bien-aimé) "Il se nourrit parmi les lis".

§ 174- Considérations sur le lis.

Il est beau, odoriférant, mais stérile. C'est l'état de l'âme que la grâce a rendue bonne mais qui est dépourvue des fruits de l'intelligence et de la sagesse: elle les attend de **la grâce illuminante**.

§ 175- Réflexion sur le sens du verbe "paître".

"Il se nourrit" et "Il nourrit" à la fois (cf. S. Bernard fait une constatation identique en SCt 70, 4-6).

- Dans l'âme affligée, lis encore stérile, la volonté bonne de l'épouse procure à l'Epoux d'habituelles délices.

- Il pâit aussi; il nourrit l'épouse qui l'ignore encore; il nourrit l'attente de son retour; il nourrit l'amour.

- L'Epoux et l'épouse sont l'un à l'autre par la foi; l'un près de l'autre par l'amour, par la possession savoureuse. Cela ne peut aller tout à fait bien que dans le second cas. D'où la suite du texte: "Avant que le jour respire et que les ombres déclinent".

§ 176- Des lis, l'Epoux - changeant de pâturage - va "paître" parmi les fruits de l'Esprit.

Lorsque le jour respirera et que les ombres s'enfuiront, l'Epoux et l'épouse seront non seulement l'un à l'autre, mais l'un près de l'autre pour une enivrante possession. L'Epoux paîtra alors parmi les fruits de l'Esprit (cf. Ga 5, 23-25). Les ombres de la vanité du monde s'enfuiront alors. La Réalité (*Res ipsa*) mettra fin à toute les médiations sacramentelles, sans miroir ni énigme (cf. 1 Co 13, 12), dans le "face à face" et la plénitude du Souverain Bien (*Summum Boni plenitudo*). Ce ne sera pas tant un élan d'affection provenant plus ou moins de l'affecté lui-même, mais un mouvement d'amour venant de Dieu Lui-même, Lui "qui nous a façonnés précisément dans ce but" (cf. 2 Co 5, 5)? Délivré de l'esclavage de la corruption par la puissance (*uirtus*) de la Résurrection, les facultés humaines se verront stabilisées dans la vision de l'objet de la foi: Dieu, pour jouir de cet objet qui, auparavant, ne pouvait être aimé que par la foi.

§ 177- L'expectative de la manifestation des fils de Dieu.

Le jour du ciel ou jour d'éternité, dégagé de toutes les ombres de ce siècle, il vaque tout entier à sa lumière, à sa joie, sans chagrin d'avoir perdu. Mais d'ici-là, la créature gémit dans les douleurs de l'enfantement (cf. Rm 8, 22-23), même ceux qui ont reçu les prémices de l'Esprit, en attendant la rédemption de leur corps.

§ 178- Prière instante de supplication adressée à l'Epoux de Charité et de Chasteté.

Ce texte, abrégé mais fondamentalement fidèle, modifie quelque peu la traduction de Dumontier, celle-ci étant apparue parfois trop obscure.

"Ces prémices de l'Esprit, Ô Epoux de Charité et de Chasteté, conserve-les à leurs possesseurs, accorde-les à ceux qui en sont encore privés, afin que l'épouse, l'âme fidèle, languissante après Toi et défaillante en elle-même, goûte ici-bas par avance quelques heures de Ton Jour, dans l'attente du Jour Plénier, comme Abraham (cf. Jn 8, 56), et exultant d'une joie que nul ne peut lui ravir (cf. Jn 16, 22).

En faveur de ceux qui, des profondeurs de la nuit, espèrent en Toi, soupirent et aspirent vers Toi, respire **Ô Jour des jours**, Jour qui es et qui ne changes point.

Ô Soleil de Justice (MI 3, 20), depuis que Tu as respiré, que Tu as fait lever en notre faveur, par les rayons de Ta très manifeste vérité, quelque chose de Ta lumière, les ombres de la vanité du siècle, pour nous, de quelque degré, s'effacent: la vanité des vanité nous devient évidente, et que tout est vanité (cf. Qo 1, 2).

Aussi Te rendre grâce tous ceux qui ne se rebellent pas contre Ta lumière. Si le souvenir de ce monde s'insinue dans l'âme, à l'instant, grâce à la raison, gardienne de la mémoire, la volonté se porte contre lui (le monde). Sous l'action de l'Esprit-Saint, secourable à la faiblesse humaine, au souffle de Ta lumière, la perception de Ta vérité tourne la volonté vers Ton amour. Hors de Toi, elle n'accepte plus de plaisir (*iam extra te non recipiat aliquem delectationem*). Sur le champ, Ta clarté, Ô Jour des jours, inspire l'horreur de lui-même au souvenir du monde.

Aussi bien, qu'elle tende vers Toi sa volonté fidèle, Ô Charité de la Chaste Génération (cf. Sg 4, 1), Ô Epoux des âmes saintes, tantôt crucifiée de désir, tantôt enivrée d'amour, et toujours crucifiée de désir tant qu'elle ne peut goûter l'ivresse d'amour, Ton épouse, au temps des vicissitudes est impuissante à obtenir de Toi la stabilité en Toi d'une éternelle joie. Elle la détient cependant, cette stabilité - la bonne conscience qu'elle éprouve de Te désirer en fait foi - dans la disposition permanente de sa volonté bonne, mais non pas dans la possession amoureuse (*habet in bonae uoluntatis statu, non tamen in affectu*).

Selon Ton bon plaisir, il T'arrive, semblable à un faon très gracieux, de Te laisser saisir par la foi, retenir par la méditation, parfois même percevoir sensiblement par l'amour. Mais au moment précis d'une emprise plus passionnée, d'une possession plus délicieuse, soudain, Tu échappes et Tu peux apprécier l'anxieuse lassitude, l'épuisement amoureux de celle qui Te poursuit tandis qu'elle pleure et s'écrie vers Toi: **Reviens!** » (**Reuertere**).

*

Cinquième strophe

"Reviens! Sois semblable à l'antilope,
au faon des cerfs, sur les monts de Béthel" (Ct 2, 17).

§ 179- Départs et retours, au gré de la grâce de l'Epoux.

Prompt pour fuir et la délaisser, l'épouse demande à l'Epoux de montrer la même promptitude à revenir vers elle; que sa présence se fasse plus familière et plus prologée. Et les richesses attendues de l'Epoux sont énoncées:

- la présence d'un moment de l'Epoux;
- la possibilité donnée à l'intelligence de Le voir un moment;
- la perception d'un écho de Sa voix;
- le goût parcimonieux de sa suavité;
- l'odeur de Ses parfums;
- la faveur d'un de Ses baisers et de Ses embrassements.

Autant de gages de l'Esprit, arrhes de la béatitude éternelle, rempart de la foi, vigueur de

l'espérance, aiguillons de l'amour. "Tout m'est bon qui me viens de Toi!"..."Reviens! Pars, mais reviens!"...

§ 180- L'amour charnel comme inspirateur des usages de l'amour spirituel (cf. § 24).

L'Époux joue souvent, vis à vis de l'épouse, le jeu de l'amour passionné. Tantôt il sort et s'éloigne, afin de se faire plus ardemment chercher. Tantôt il revient et entre chez l'épouse comme pour un perpétuel séjour. D'autres fois, il se tient derrière le mur afin d'exciter le désir de l'amante, faisant entendre de loin ses appels. L'épouse, impuissante à le retenir, appelle son retour: "Reviens, mon Bien-aimé!"...

§ 181- "Mon Bien-aimé"...

"Heureuse l'âme-épouse qui, pour appeler l'Époux, répète: 'Mon Bien-aimé!' ". Comme l'Apôtre Pierre, disant: "Seigneur, Tu sais que je T'aime" (cf. Jn 21, 15-17).

La prière lancée vers Dieu est alors assurée du succès. Que ne peut espérer celui qui prie de cette façon? "**L'âme implore le retour de Celui qu'elle possède; elle qui possède Celui qu'elle aime**". En effet, le Seigneur se tient près de ceux qui l'invoquent en vérité (cf. Ps 144, 18).

§ 182- "Reviens, reviens, mon Bien-aimé!"

L'état de celle que l'Époux a quittée est plein d'amertume; la foi languit, l'espérance vacille, la charité se lasse; l'esprit perd son contrôle et devient ivre; la prière fléchit, la *lectio* s'arrête, la méditation se dessèche, le cœur devient insensible et l'âme stérile: le monde entier semble lui livrer bataille...

Ce portrait descriptif dressé par Guillaume correspond assez bien à l'état dépressif dans lequel est tombé le moine acédieux (l'acédie étant la maladie la plus fréquente des moines et moniales).

Le retour de l'Époux, en revanche, rassérène et apaise toute chose: dans la conscience naît l'allégresse, l'intelligence s'épanouit, le zèle s'échauffe, l'amour s'illumine, l'âme trouve en Dieu sa joie, le monde perd son attrance, le corps se soumet, les vertus s'affermissent, la foi s'éclaire, l'espérance se reconforte, la charité se met en ordre. La joie de l'Esprit abonde, les rapports avec le prochain sont cordiaux, la solitude avec Dieu ravit l'âme-épouse qui devient stable; prière, *lectio, meditatio*, retrouvent leur élan..., l'humilité accompagne le succès, le courage, l'échec.

"Ô Fort armé (cf. Lc 11, 21), tant que Tu gardes la maison, tout ce que Tu possèdes est en paix!".

§ 183- "Reviens, mon Bien-aimé! Sois semblable à l'antilope et au faon des cerfs".

L'antilope ou le chevreuil (*caprea*; et non *capra*: la chèvre; Dumontier a lu *capra*) dont il s'agit est caractérisée par une vue perçante. L'épouse ne veut pas se cacher de l'Époux, à la manière d'Adam, dans le jardin d'Eden (cf. Gn 3, 8). Sa face recherche Sa Face (cf. Ps 26, 8). L'antilope est très rapide, "comme est rapide la course de la Parole", constate Guillaume (cf. Ps 147, 15).

Le faon des cerfs, lui, met en fuite les serpents ou les écrase (cf. Origène, IIème Hom./Ct. 11; SC 37bis, p. 139: "l'antilope a l'oeil très perçant; le cerf est tueur de serpent").

§ 184- "Sur les monts de Béthel "(ou de Béther).

Béthel signifie "Maison de Dieu" (cf. Origène, *ibid.* 12, SC 37bis, p. 141). Béther signifierait: "Maison qui se dresse contre la science de Dieu", d'après Origène. Guillaume l'entend positivement: "Maison de ceux en qui, pleins de simplicité et d'humilité, Dieu habite". L'auteur de l'Exposé ajoute

une autre interprétation de Béther: "Maison de veilles". Reprend-il cela de Jérôme? Béther pourrait donc être la Maison de ceux qui attendent le retour de l'Epoux (cf. Lc 12, 36).

§ 185- Invitation lancée à l'Epoux par l'épouse pour venir fréquemment honorer de sa présence la Maison de Dieu.

Il éclairera cette Maison, en ce donnant à contempler. Elle Le prie aussi de venir plus souvent sur les montagnes (de "la cîme de la perfection humaine", pour les faire couler comme la cire devant la face du Seigneur (cf. Ps 96, 5), lorsque les "hommes grands" s'humilieront devant le Seigneur.

§ 186- Soudaineté des visites de l'Epoux.

"Sois semblable à l'antilope (ou au chevreuil, à la gazelle) et au faon des cerfs". L'impératif "sois" marque l'accord de la volonté bien disposée avec celle de Dieu. "Toute démarche d'un Dieu très Bon est bonne pour celui qui en est l'objet". Mais, parti, l'Epoux ne peut être qu'ardemment recherché. D'où ce qui suit: "Dans mon petit lit, durant la nuit, j'ai cherché le Bien-aimé de mon âme"... (Ct 3, 1).

Sixième strophe

"Dans mon petit lit, durant la nuit,
J'ai cherché le Bien-aimé de mon âme.
Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé.
Je me lèverai, je ferai le tour de la ville;
Par les rues et par les places,
Je chercherai le Bien-aimé de mon âme" (Ct 3, 1-2).

§ 187- Le jour et la nuit. L'alternance de la lumière et des ombres. L'épouse en quête de repos.

L'épouse veut contempler l'objet de son désir; mais sans l'aide de la grâce illuminante, elle mobilise en vain sa volonté sous la pression de la raison. Elle est portée à dire: "Dans mon petit lit, la nuit, j'ai cherché Celui qu'aime mon âme"...

Au sens littéral :

L'épouse en quête de l'epoux ne peut, ni jour ni nuit, goûter le repos. Que les veilles nocturnes favorisent l'application aux exercices spirituels, que sont apportés le fruit de l'Esprit à ceux qui veillent, ceux-là le savent qui les pratiquent. La nuit, c'est l'heure de l'âme et des choses de l'âme. Les sens sont alors inactifs. C'est la solitude de la chambre, puis, grâce au sommeil, le repos du corps. Après les travaux du jour, le lit console celle qui médite sur Dieu. Souvent, la révélation vient au dormeur sans se faire voir au veilleur... C'est le retour à la sobriété pour l'âme et pour le corps...

En s'éveillant d'un sobre sommeil, le plus grand soin de l'épouse doit être de s'unir sur le champ à l'Epoux, d'adhérer à Dieu, de se laisser posséder tout entière. Demeurant ensuite, tout au long du jour sainte et immaculée, elle ne sera pas divisée.

Le sens spirituel va être abordé dans le § suivant.

§ 188- Sens spirituel de Ct 3, 1.

L'Époux qu'au dehors elle laisse échappé, l'épouse le cherche au-dedans, dans la chambre de son cœur, dans sa conscience. Le départ de l'Époux laisse dans une nuit sans trêve, dans une solitude redoutable, dans un séjour plein d'ennui et sans repos.

Sans doute, l'Époux est toujours là, par l'exercice de sa puissance mais, par un mystérieux secret de sa sagesse, il n'y est pas en permanence par sa grâce souveraine. Quohélet ne dit-il pas: "Il y a un temps pour embrasser et un temps pour s'abstenir d'embrassements" (Qo 3, 5). D'où l'expression désabusée de l'épouse: "Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé"...

§ 189- Cri de l'épouse adressé à Celui qu'elle ne peut trouver.

Il ne répond pas à son appel. Cette quête a lieu "de nuit". Epreuves, tentations, rien ne peut l'empêcher de poursuivre, même de nuit, sa recherche. Elle vit les tourments d'une espérance qui tarde à posséder l'objet de son désir. Elle Le cherche dans sa chambre, en sa couche, Lui préparant le lit de son cœur pour le garder en sa conscience et en sa réflexion, en son intelligence et en son élan amoureux (*in intellectu et affectu*) pour Lui témoigner son active dévotion.

§ 190- "Je l'ai cherché dans mon petit lit"...

"Là où j'ai l'habitude de Le trouver" - dit l'épouse -, "l'invoquant en vérité (cf. Ps 144, 18), pour que la charité bien ordonnée progressant, je sois admise à la vision joyeuse, à l'enivrante possession".

"Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé"... Pourquoi? Peut être parce que c'était "de nuit" (comment ne pas évoquer S. Jean de la Croix qui, dans son Cantique Spirituel, ne cesse de reprendre comme en refrain: "Mais c'était de nuit"...), et que "de nuit", celle de la foi, la perception de la Présence ne peut être sensible...

Guillaume fait cette remarque: "Si elle L'avait cherché dans l'élan amoureux (*ex affectu*), elle L'aurait trouvé dans son intelligence (*inuenisset eum in intellectu*), et elle eût goûté dans ses bras le parfait bonheur". On retrouve là, cette affirmation tant de fois répétée par Guillaume, fruit de son expérience mystique: c'est "par le sens de l'amour illuminé", par une intelligence investie par l'amour, que se fait la connaissance de l'être aimé, objet de notre foi.

§ 191- Stratégie de l'épouse en l'absence de l'Époux.

C'est en vue de consoler le chagrin de l'épouse que l'Époux s'approche d'elle. Et ce n'est que pour exacerber son désir, qu'à certaines heures, l'Époux s'éloigne de l'épouse. Elle se lèvera donc, fera le tour de la cité, par les rues et par les places: "Je chercherai Celui qu'aime mon âme!".

§ 192- Identification de la cité, de ses rues, de ses places.

L'iniquité en fait la ronde; la peine et l'injustice sont au milieu d'elle (cf. Ps 54, 10-12). L'homme uni de cœur à l'Époux, accumule sur lui la trahison (*ibid.v. 14*). Là, "la chair convoite contre l'esprit" (Ga 5, 17).

§ 193- La cité, c'est le monde.

C'est le monde profane et l'Eglise dans le monde: c'est "tout Ordre, et tout état religieux". C'est le monde occupé des affaires du monde. C'est la souffrance de Guillaume de le constater: l'Eglise du

Dieu vivant, colonne et fondement de la vérité, n'a pas à se mêler des "affaires du monde"; encore moins les "Ordres religieux" (Manifestement, Guillaume pense au temps d'épreuves qu'il vécut à S. Thierry, comme administrateur des biens de sa communauté monastique).

§ 194- Amère critique des "palais qui se construisent dans les déserts" et des "cellules parfumées des moines".

La Lettre d'or dénonce aussi ce vice (§§ 147-155). Se construisent, dans les monastères clunisiens (et même cisterciens, semble-t-il), des cellules "moins érémitiques qu'aromatiques". Critique très vive qui dénonce la décadence et le relâchement de la vie religieuse.

L'avarice est la racine de tous les maux, et qui la recherche, s'engage dans de nombreux tourments (cf. 1 Tm 6, 9-10). L'Apôtre invite Timothée à fuir les désirs du monde, à chercher la justice, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur, à combattre le bon combat de la foi (cf. 1 Tm 6, 11-12).

Toute la sollicitude de l'homme de Dieu doit être jetée en Dieu, se procurant ce qu'il peut par son travail, administrant avec prudence et libéralité ce qu'il aura gagné; il stimule et recherche partout le sentiment de l'amour; il exècre et fuit le désir de plaire.

"Une vie religieuse où domine l'avarice, voilà les places que Jérusalem a créées à Damas, en Syrie, voilà les rues où l'on ne trouve pas l'Époux!" Or, "la majeure partie du monde est la propriété des religieux"...

§ 195- "Par les rues, par les places, je chercherai Celui qu'aime mon âme"...

L'amour impatient se figure qu'il faut chercher l'Époux partout, qu'il n'est pas d'endroit où l'on ne le trouve - s'il veut bien se laisser trouver.

§ 196- "Celui qu'aime mon âme".

Pourquoi pas "mon esprit"? (*Cur non magis spiritus?*). C'est qu'apparaît d'abord l'ordre "animal", ensuite seulement l'ordre "spirituel". L'âme, animatrice du corps, c'est la vie: métonymie qui prend l'effet pour la cause. Puisque pour l'âme, vivre c'est le Christ (cf. Ph 1, 21), elle aime donc ainsi et cherche l'Époux.

§ 197- "J'ai cherché Celui qu'aime mon âme".

Affligée par la fuite de l'Époux, elle fait le tour de tout... Et tout lui donne la nausée, tout ce qui satisfait les sens lui fait horreur. "La stabilité de l'amour la rend instable; l'immobile attention la met en mouvement; l'élan d'amour immuable la rend changeante. Elle se plaît à chercher, partout où elle espère trouver Celui que l'on trouve là où on ne l'espérait pas, "Celui qu'aime mon âme".

Bienheureuse l'âme qui, au Seigneur son Dieu, redit toujours en sa conscience et aussi sur ses lèvres, "Celui qu'aime mon âme"...

Septième strophe

"Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé.
Les gardes de la ville m'ont rencontré;
Avez-vous vu Celui qu'aime lon âme?"

A peine les avais-je dépassés,
j'ai trouvé Celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 2-4).

§ 198- Résumé des cinq premières strophes du IIème Chant.

Guillaume revient au sens historique, c'est à dire "littéral", du poème dramatique.

- 1- L'Epoux est venu vers l'épouse, en bondissant par-dessus les montagnes et en enjambant les collines. Regardant par les fenêtres, jetant un oeil à travers le treillage et les barreaux, il avait vu l'épouse dans le reposant affairément ou l'affairé repos du petit lit, ne pensant qu'à "Celui qu'aime son âme".
- 2- Par trois fois, il l'avait invitée à se lever, à se hâter, à venir; il l'avait conviée à de plus secrets mystères d'amour, à une plus parfaite vision de sa Face, à la découverte d'une connaissance plus claire de Lui-même, à de plus hauts dons de la béatitude éternelle.
- 3- Ensuite, Lui parti, retiré dans le secret de sa Divinité, voilant à l'épouse sa Face désirable que les Anges brûlent de contempler (cf. 1 Pi 1, 12), Il fit des ténèbres son asile (cf. Ps 17, 12).
- 4- Certes, les visites de l'Epoux avaient contribué à rendre l'épouse plus "paresseuse": négligeant les exercices spirituels, adonnée aux seules oraisons ou méditations, elle en faisait son seul souci. Aussi ne se lève-t-elle pas, ne se hâte pas, ne se rend pas à l'appel de l'Epoux... Et c'est pourtant Lui qu'elle supplie de revenir plus souvent: "Reviens, fais-toi semblable à l'antilope, au faon des cerfs".
- 5- Incapable de quitter la chaleur et les délices du "petit lit", l'épouse se tourne et se retourne. Elle réclame, mais sans s'astreindre aux labeurs des exercices spirituels, baisers et embrassements. Elle se flatte d'y trouver toujours, sans l'accablement du travail extérieur, "l'agrément des coutumières jouissances".
- 6- Mais l'Epoux tarde. Elle sent qu'il lui faut se lever, car, "l'oisiveté sans l'Epoux est une sépulture de vivant" (*otium sine ipso, magis sepulturam uiuentis*). "Je me lèverai donc" - décide-t-elle -, je ferai le tour de la ville par les rues et les places, je chercherai Celui qu'aime mon âme". Cela signifie qu'elle cherchera au dehors l'occasion d'une bonne action, pour favoriser la contemplation intérieure.

§ 199- La perte de la flamme d'amour fait croire à l'épouse qu'elle n'aime plus.

Sa mémoire ne s'attache plus à L'Aimé; son intelligence ne se conforme plus au souvenir de la surabondante suavité autrefois vécue. L'Epoux en allé, toutes les consolations de l'épouse s'évanouissent. L'âme se croit stérile, privée des "moissons anciennes". L'amour est dépossédé du sentiment de la possession de son objet; la pensée est privée de d'intelligence et improductive dans l'expression de sa dévotion.

Elle décide donc de se lever et d'aller partout où l'amour violent et frustré qui l'habite encore la conduira. Se reconnaissant indigne des visites de l'Epoux, elle s'adressera à des hommes de Dieu, qui jouissent de Dieu et pourraient lui permettre de jouir de Dieu par eux: "on les trouvera dans les rues puisqu'on ne les trouve pas dans les ermitages".

§ 200- "Les gardes de la ville m'ont trouvée"...

Les veilleurs, ce sont soit les anges, soit les saints Docteurs et Prédicateurs préposés à la garde de la cité de Dieu. Ce sont "les anges des pauvres de Dieu", ceux qui voient toujours la Face du Seigneur (cf. Mt 28, 10). Ils inspirent à l'épouse avis salutaires et conseils. Lui répondirent-ils? Les réponses divines ne suivent pas toujours nos questions, surtout quand nous sommes dans l'épreuve.

§ 201- Les veilleurs, ou saints Docteurs de l'Eglise, occupés de nuit à la garde de leurs troupeaux" (cf. Lc 2, 8).

Ce sont nos intermédiaires. Ils mettent à notre portée, au temps de la grâce illuminante, la réponse divine à nos questions secrètes, à nos besoins. Au temps de la tribulation, comme il n'y a plus de prophétie, plus de conseil chez le sage (cf. Jer 18, 18), ils ne viennent pas en aide à l'épouse en sa quête... "Beaucoup de conseillers, mais peu d'aide efficace". Dieu détourne sa Face, et tout est bouleversé (cf. Ps 103, 29). Personne ne tend la main à l'errante.

§ 202- "Ils m'ont trouvée les veilleurs qui gardent la ville".

"Ils trouvèrent errante celle que la grâce n'avait pu faire aimante" (*inuenerunt quaerentem , quam gratia non fecerat amantem*).

Seule la grâce peut donner **le sens intérieur de la grâce** si on ne l'a jamais eu, et le rendre si on l'a perdu. La joie intérieure ne peut être goûtée que par celui en qui la grâce s'insinue. "Ce sommet, nul ne le gravit que celui vers qui Lui-même se penche; ce bien, nul ne le sent que celui que le Bien Lui-même conforme à Lui; cette vie, personne n'en vit que celui qu'Elle-même vivifie.

Guillaume touche là à l'expérience (plus qu'à la théorie) du processus de connaissance qui ne se réalise que **par connaturalité**.

§ 203- Les veilleurs sont dépassés, ne pouvant ni susciter la recherche, ni mener à bien la découverte.

La Charité se répand dans nos coeur, non pas par l'enseignement de l'homme, mais par l'Esprit-Saint qui nous a été donné (cf. Rm 5, 5). D'où la question de l'épouse: "N'avez-vous pas vu Celui qu'aime mon âme?" voulant dire ainsi, le langage de votre prédication extérieure n'a pas le même impact sur moi que le chant de la dilection intérieure. Vous ne pouvez pas faire connaître la Réalité (*Res*) telle qu'elle est; vous devez donc être "dépassés". Il convient de s'en remettre au Livre de Vérité où l'Eternelle Sagesse se donne pour sujet de méditation, la vision pour consolation, le face à face à la place du miroir et de l'énigme.

C'est l'état de la vie future et de l'éternelle béatitude, bien loin au-delà de vous...

EVALUATION GLOBALE

*

1- Originalité de "l'Exposé sur le Cantique" de Guillaume:

Il répartit le Cantique en plusieurs Chants (deux feront l'objet de l'Exposé: Chant I et II). Chaque Chant se structure en plusieurs strophes (Chant I: 11 strophes; Chant II: 7 strophes). Chaque

strophe comprend de un à quatre versets. Donc, l'Exposé fait l'interprétation d'un groupe de versets, ce qui donne une bonne vue synthétique d'ensemble. S. Bernard est plus sélectif, et s'intéresse à chaque verset pour lui-même. Guillaume ponctue en plus son "Exposé" par de courtes synthèses (cf. Prélude, § 29; Ier Chant, strophe 10, § 130; IIème Chant, second Prélude, § 146; § 166).

Rappelons, comme nous l'avons signalé au début de notre investigation, que Guillaume achève l'Exposé par la septième strophe du IIème Chant; elle s'achève par le verset 4 de Ct 3: "A peine les avais-je dépassés (les veilleurs, gardiens de la Cité), j'ai trouvé Celui qu'aime mon âme". Est-ce une coïncidence? S. Bernard lui-même en était arrivé là lorsque la maladie et bientôt la mort le feront bientôt interrompre son Commentaire. La Providence pouvait-elle mieux unir les deux amis dans leur recherche indépendante du sens de l'Epithalame?

2- Un sommet dans l'interprétation: la strophe 8 du Chant I, §§ 94-95.

Le verset commenté est celui-ci: "Notre petit lit est fleuri". Guillaume se dépasse lui-même dans cette interprétation mystique qui n'a d'égal que celle du § 263 de la "Lettre d'or": ce "petit lit fleuri"...

..."est le théâtre de cette conjonction merveilleuse, de cette mutuelle fruition de suavité, de joie incompréhensible, inimaginable pour ceux-là même en qui elle s'accomplit, entre Dieu et l'homme en marche vers Dieu, entre l'esprit créé tendu vers l'Incréé et l'Incréé Lui-même. On les nomme Epoux et Epouse, et la langue humaine, entre temps, cherche des mots pour exprimer tant bien que mal la douceur et la suavité de cette union qui n'est autre que l'Unité du Père et du Fils, que leur Baiser, leur Etreinte, leur Bonté et tout ce qui dans cette infiniment simple Unité, leur est commun à tous deux. Tout cela c'est l'Esprit-Saint, Dieu, Charité, à la fois Donateur et Don. C'est là, dans ce lit, que s'échange en son intimité cet embrassement, ce baiser par lesquels l'Epouse commence à connaître comme elle est connue. Et comme les amants, dans leurs baisers, par un suave et mutuel échange, transfusent l'une dans l'autre leurs âmes, ainsi l'esprit créé tout entier s'épanche dans l'Esprit qui le crée pour cette effusion même; en lui l'Esprit Créateur s'infuse en la mesure qu'il veut, et l'homme devient avec Dieu un seul esprit" (§ 95).

3- La strophe 10 du Ier Chant est particulièrement développée; une phase essentielle de l'aventure amoureuse de l'épouse y est décrite: l'entrée dans "la cave au vin", après l'introduction passagère dans "les celliers du Roi".

Le verset 4, tant commenté par les Pères, est central: "Il (l'Epoux) a ordonné en moi la charité". C'est là qu'est reprise en bref la récapitulation des différentes étapes parcourues par l'épouse avant son introduction dans la "cave au vin":

- errance hors des celliers du Roi: §§ 30-34;
- désir de contemplation douloureusement éprouvé parce que non satisfait: §§35-61;
- épreuve de l'éloignement de l'Epoux: §§ 62-68;
- purification radicale nécessaire: §§ 69-106;
- humiliation et progrès en humilité: §§ 107-113.

4- L'itinéraire de l'épouse - et sa dramatique aventure amoureuse -, se trouve par deux fois rassemblé en un "abrégré": au § 29 du premier Prélude du Premier Chant et au § 146 du second Prélude du Deuxième Chant.

L'itinéraire de l'épouse, c'est à dire de l'âme humaine, ressemble à la progression de tout l'Exposé. "C'est une montée en spirale" (Jean Deschanet, SC 82, p. 403). Chacun des Chants reprend

l'argument du précédent. L'âme passe par les mêmes provocations d'amour, les mêmes désirs exacerbés, les mêmes purifications nécessaires à l'ordonnement dans l'amour. Cependant, d'un Chant à l'autre, il y a effectivement changement, "un changement d'altitude":

"L'état de l'âme bonne, réalisé par le progrès de la bonne volonté, se voit à la fois libéré des ténèbres d'en-bas et illuminé de plus près (*uicinius*) par la Clarté d'en-haut" (final de l'Exposé).

5- Une ligne maîtresse qui soutend tout l'Exposé consiste dans la place exceptionnelle donnée à l'intelligence transformée par l'amour, dans l'acte de connaissance de Dieu.

Voir par exemple § 95, § 149 etc... Ce n'est rien moins qu'une "conversion de la raison" qui finit par céder à l'amour pour soutenir la volonté dans son libre choix.

6- L'exégèse de Guillaume.

Comme Bernard, Guillaume part toujours de l'*historia*, c'est à dire du sens littéral. Il en vient rapidement à proposer un sens spirituel. Cette exégèse spirituelle est parfois surprenante: le Bien-aimé est comparé à l'antilope (ou au chevreuil, plutôt qu'à la chèvre) pour l'acuité de son regard et sa célérité; ou encore "au faon des cerfs", habile à tuer les serpents (cf. § 153). Notre auteur s'inspire ici d'Origène, mais avec beaucoup de liberté. L'interprétation spirituelle des mains de l'Epoux, sa gauche et sa droite, donne l'occasion à Guillaume de décrire avec presque autant d'élévation qu'il le fit au § 95, l'union de l'Epoux et de l'épouse dans son mystère sponsal (cf. §§ 133-135). Il croit devoir ajouter une autre interprétation spirituelle: puisque l'Epoux est Charité, ses deux Mains peuvent signifier aussi les deux formes de vie de l'épouse; la main droite est "laborieuse", la gauche, "amie du repos"; les deux vies, active et contemplative, trouvent ici un support symbolique (cf. § 136).

Les fleurs et les pommes qui fortifient et soutiennent l'épouse (cf. Ct 2, 5) désignent respectivement, "les bons espoirs des commençants" et "les fruits des parfaits". Guillaume n'est plus en charge; il est simple moine, et cependant, comme Bernard, il equipare le Père spirituel de la communauté (l'Abbé) à l'épouse, qui doit veiller au progrès spirituel des Frères qui lui sont confiés. Simple moine, Guillaume n'a pas renoncé à exercer le ministère caché de l'apostolat dans le cadre monastique, sous la forme d'une "secrète fécondité apostolique" propre aux moines. Il se reconnaît aussi dans "l'épouse".

Son exégèse spirituelle, au sens moral, le porte à considérer "le petit lit fleuri" (Ct 1, 15), comme "la conscience au charme prenant"..., "l'inépuisable savourement de la Vérité à sa source même" (cf. Chant I, 8ème strophe, § 95). Les fleurs de ce "petit lit", c'est "la parure printanière de la chasteté et de la charité" (*ibid.*).

L'exégèse de Guillaume est dans l'ensemble tout aussi cohérente que celle de Bernard, en étant cependant moins portée à faire digression avant de revenir au thème.

7- Fréquemment, Guillaume adresse des prières, à l'Esprit-Saint surtout qui est reconnu comme l'Inspirateur et l'Auteur de ce Cantique.

On pourra se reporter à la finale du Chant I, et surtout à la grande invocation à l'Epoux "Charité, Jour des jours", au Chant II, strophe IV, § 178.

8- Guillaume a l'art des courtes et précieuses synthèses.

Il brosse, en raccourci, une magnifique synthèse de l'aventure dramatique de l'épouse et de son expérience des "visites du Verbe", l'Epoux (cf. § 166 du Chant II, strophe III).

9- Les effets produits par les départs et les retours de l'Époux sont campés dans une facture littéraire remarquable qui revêt un caractère d'authenticité propre à celui qui a vécu de telles expériences mystiques (cf. § 182).

"Reviens, reviens mon Bien-aimé!", crie l'épouse; et Guillaume interprète la pensée de l'éprouvée: 'Toi, parti, tout est sens dessus dessous. Tu détournes Ta Face: les saintes affections s'effondrent, changées en défections; l'amertume naît dans l'âme avec une déraisonnable tristesse; dans les relations avec le prochain, tout est rempli de scandales; dans la solitude, c'est le tumulte de l'esprit; la lumière intérieure s'enfuit; les ténèbres roulent, écrasantes; la foi languit, l'espérance vacille, la charité se lasse; l'esprit devient ivre et perd son contrôle; le corps pèse à l'âme, l'âme au corps; la prière fléchit, la *lectio* s'arrête, la *meditatio* se dessèche, l'insensibilité du coeur engendre une stérilité d'âme en tout genre; au misérable, à l'insensé, toute la terre livre bataille"... (§ 182).

§ 10- Original, Guillaume l'est aussi par la récrimination qui monte en lui, amère et forte, parce qu'il perçoit le danger menaçant l'Église et les Ordres Religieux, et voudrait engager, sinon encourager, la réforme.

Amère constat, après avoir dressé comme un bilan provisoire des malheurs du temps. Il dénonce "les ravages de l'avarice" jusqu'en "des monastères moins érémitiques qu'aromatiques" (parce que les moines font une toilette raffinée et se parfument). L'épouse a toute chance de rencontrer dans la ville des "hommes de Dieu, au fil des rues ou sur les places, puisqu'ils ne résident plus dans les ermitages" (cf. § 199).

On retrouve-là l'interpellation de la Lettre aux Frères du Mont-Dieu, qui, si elle est adressée à des Chartreux, vise en premier lieu, par personnes interposées, les cisterciens relâchés. L'étude approfondie du texte par une moniale autrichienne, Sr Pfeifer, l'a montré de façon étonnante: Guillaume veut non seulement toucher les Chartreux, mais plus encore les cisterciens de la seconde génération, tentés de s'écarter du choix initial de la pauvreté et de la sobriété (cf. Lettre d'or, §§ 148-149, SC 232, pp. 259-261: à propos des cellules fastueuses "à cent sous d'or"). C'est la même note indignée qui émane en cette finale de l'Exposé, en particulier au § 199. La souffrance de Guillaume n'est pas sans parenté avec celle de Bernard que nous avons mise en évidence dans notre lecture analytique des 86 Sermons de l'Abbé de Clairvaux. Ces grands contemplatifs, qui ont perçu par grâce, dès ici-bas, quelque chose du Bonheur en Dieu, sont aussi de grands souffrants. La mortalité du corps reste un obstacle insurmontable, en deçà de la mort, pour entrer dans la Bse Vie Éternelle.

Guillaume a parfaitement mis en évidence, dans son Exposé sur le Ct, le lien incontournable qui existe dans toute lecture biblique entre "la lettre du texte" et "l'esprit" qui permet d'en saisir le sens (cf. 2 Co 3, 6), et qui exige du lecteur de bonne volonté à "**nouer un lien supérieur à celui de la lettre du texte: le lien de l'intelligence et de l'amour**" (cf. Benoît XVI, "Discours" adressé au monde la culture, Collège des Bernardins, 12 septembre 2008).

*

C- Gilbert de Hoyland: *Sermones super Cantica* (1- 47)

A- Présentation

1- Esquisse biographique (Repères dans DS, Gilbert de H., cistercien, oeuvre, Doctrine spirituelle, par Jean Vuong Dunh Lam, col. 371-374; et Dict. Auteurs Cisterciens, par Anselme Dimier, col. 291-292).

- Gilbert de Hoyland, est un Cistercien anglais qui fut, vers 1150, abbé de SWINESHEAD, au Comté de Lincoln (nord-est de l'Angleterre). Swineshead était "fille" de Furness, dans la Congrégation de Savigny qui se rattacha à Cîteaux en 1147, dans la filiation de Clairvaux. Le fondateur de Swineshead fut Robert de Hoyland, et Gilbert reprit ce nom, "Hoyland", pour l'accoler au sien en souvenir de l'abbé fondateur ("Hoyland" est le nom d'un District où se trouve implanté Swineshead).

- Gilbert eut le mérite de poursuivre le Commentaire sur le Cantique là où Bernard de Clairvaux l'avait laissé. En fait, son Premier Sermon reprend Ct 3, 1: "Sur mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché Celui qu'aime mon âme", verset que Bernard avait déjà commenté (cf. SCt 84-85). D'autre part, Bernard a commenté par allusions Ct 3, 1-4 dans les SCt 75 à 79, versets que reprendra Gilbert. Ce dernier poursuivra son Commentaire jusqu'en Ct 5, 10: "Mon Bien-aimé, blanc et vermeil, choisi entre mille"..., ce qui correspond au Sermon 47, laissé inachevé avec deux courts §§.

- Ces Sermons furent prononcés - cela est encore plus certain que pour les SCt de S. Bernard - au Chapitre de Swineshead; quelques uns, cependant, furent prononcés devant des moniales: la mention des "filles de Jérusalem" (Ct 3, 10), permettent à Gilbert d'interpeller l'auditoire; cf. Sermons 16 à 19.

- Les trente premiers Sermons ont été rédigés et prêchés entre 1154 et 1164; le 40ème Serm. fait mention de la mort d'Aelred de Rievaulx qui avait envoyé un groupe de moines de Rievaulx pour initier les Bénédictins de Swineshead aux observances cisterciennes qu'ils adopteront en 1147.

- Gilbert est mort en 1172, sans doute à l'Abbaye de Larivour (Diocèse de Troyes), probablement au cours d'un voyage...

- Autres oeuvres de Gilbert:
 - Sept Opuscules sur la prière (*De oratione*).
 - Un Sermon sur la Parole de Dieu.
 - Quatre Lettres.

Le tout fut édité par Jean Mabillon et repris dans la PL de Migne (PL 184, 251-298).

2- Le contenu de la Doctrine Spirituelle

Dans cette série de Sermons, Gilbert trace l'itinéraire de l'âme vers Dieu. Son anthropologie est traditionnelle, reprise, pour l'essentiel, de S. Augustin (en particulier la trilogie des trois facultés de l'âme: mémoire, intelligence et volonté). Sa spiritualité est très christocentrique: c'est par le Christ que l'âme, rachetée par Lui, fait retour à Dieu, et entre dans la connaissance de soi et de Dieu jusqu'à atteindre "l'unité d'esprit avec Dieu" (1 Co 6, 17).

Parmi les moyens qui permettent d'accéder à cette union, la vie monastique est privilégiée. Deux obligations conditionnent la réalisation du "dessein" (*propositum*): la vie communautaire dans la charité et la recherche de Dieu dans la contemplation. Cette recherche de Dieu se fait "par l'amour", et non par la seule intelligence ou raison. De plus, désir et délectation ("goût" de Dieu), sont en corrélation (cf. SCt 4 et 8).

Pour se disposer à trouver Celui que l'âme cherche, une purification de l'âme par l'ascèse est nécessaire (*purgatio*). C'est "par l'amour" que l'âme s'unit à Dieu, devient progressivement plus conforme au Christ, et reçoit le don de l'union mystique.

Quelques Sources de Gilbert: S. Augustin, principalement; S. Grégoire le Gd; S. Benoît (RB); Jean Cassien; et surtout S. Bernard, dont Gilbert a fait son "Maître".

Toute la doctrine spirituelle de Gilbert peut se tirer de ses 47 Sermons sur le Cantique, d'où leur importance.

3- L'Abbé, l'écrivain et le commentateur

- Gilbert appartient aux Auteurs Cisterciens de la première génération, avec Guillaume de S. Thierry, Aelred de Rievaulx, Guerric d'Igny, Isaac de l'Etoile, "que la gloire de S. Bernard enveloppe certes, mais qu'elle éclipse aussi quelque peu" (P.Y. Emery).

- Il convient avant tout de lire Gilbert pour lui-même, sans trop le comparer à son Maître Bernard, afin de profiter de sa lecture et de s'enrichir de sa doctrine spirituelle. Il semble aussi très lié à Aelred (cf. Serm./Ct 40-41) dont il partageait la même souche britannique. Revesby, dont Aelred fut abbé, est à 25 km au nord de Swineshead. S'il se plaint souvent du "lourd fardeau de la charge abbatiale" (cf. Serm./Ct 44, 6), il reprend là une formule chère à l'abbé de Rievaulx, fréquemment employée dans les "Sermons sur les fardeaux" (*De oneribus*).

- Le Commentaire de Bernard sur le Ct est loué dans le Sermon 21, 1: Gilbert est plein d'admiration pour l'art de son prédécesseur et Maître.

- L'auditoire de Gilbert est en général sa Communauté de Swineshead. Il déroge à ce principe dans les Sermons 15 à 20 où il s'adresse manifestement à des moniales: ce sont probablement des "Gilbertines" fondées par Gilbert de Sempringham, et dont la Maison-Mère se trouve à Sempringham, située à 17 km au sud-ouest de Swineshead. Les trois communautés de Gilbertines implantées dans la région cherchaient leur affiliation à l'Ordre de Cîteaux; on comprend que Gilbert ait eu à coeur de les y préparer par des entretiens spirituels.

- Gilbert donne toute sa mesure de "moine contemplatif" dans ces Sermons. Sa formation antérieure ("Arts Libéraux") l'y aide pour ce qui est de l'expression; il lui arrive de citer quelques auteurs latins classiques, avec discrétion: Cicéron, bien sûr, Caton et Sénèque pour leur sagesse philosophique, Virgile et Horace pour leur talent poétique. Fidèle à la pensée des Pères sur l'usage de la culture profane, il se compare aux alvéoles des ruches ou les abeilles, ouvrières zélées, viennent déposer le miel des Ecritures...

- Ses Sources sont fondamentalement scripturaires et patristiques. Sa théologie est augustinienne; son interprétation de l'Ecriture est souvent guidée par les commentaires de Grégoire le Gd sur l'Evangile en lequel il reconnaît un authentique "spirituel". S. Jérôme et S. Anselme ne lui sont pas inconnus. La RB lui est familière ainsi que la dépendance de celle-ci de Jean Cassien. Mais les cisterciens lui sont encore plus proches: Aelred, son ami, Roger de Byland (Comté d'York), son modèle, Bernard de Clairvaux, son Maître.

- L'expérience spirituelle comme moyen fondamental pour "connaître Dieu" est particulièrement signifiée dans les SCt 11, 3 et 12, 7, ainsi que dans le SCt 43 qui traite de la contemplation. Le SCt 46, 8 rappelle la nécessité d'échapper au subjectivisme. Il s'agit donc de passer du "savoir" à la "connaissance" (Sermons 1, 3; 2, 8; 21, 4; 32, 1), par "un don de Dieu" et par "l'ardeur du désir" (SCt 7, 1). L'expérience de la rencontre avec le Verbe-Dieu se fait subrepticement, brièvement, rarement, de manière imprévue (SCt 15, 7-8); son objet reste mystérieux (SCt 8, 2-3).

- Le Cantique traditionnellement référé à l'Eglise, épouse du Christ, l'est aussi - pour les Pères du XIIème s. - à la Communauté monastique. Par là, Gilbert se situe au coeur de l'Eglise considérée aussi bien comme Institution que comme Mystère de communion; c'est sous cette dernière acception que Gilbert développe fréquemment le lien sponsal qui unit l'Eglise au Christ. La situation du moine, au centre de l'Eglise, implique qu'il vive caché et en repos par rapport aux "affaires du siècle", qui envahissent parfois les monastères (cf. SCt 12, 7)...

- Deux termes reviennent souvent dans les Sermons de Gilbert: **repos** (*otium, quies, tranquillitas*), et **unanimité** (*unanimitas*); voir *infra* notre "Etude sur le **repos contemplatif**", dans les SCt de Gilbert, pp. 36 ss.

4- La vie monastique selon Gilbert

- Les observances monastiques ne sont autres que celles prescrites par la RB; les moines cisterciens doivent strictement les mettre en pratique (Voir Vuong Dinh Lam, "Les observances monastiques, instrument de vie spirituelle", in *Collectanea Cisterciensia* 26 [1964] pp. 170-199).

Quelques références clés:

4. *Opus Dei*: SCt 22 (sens des Vigiles);
SCt 22 (sur la Psalmodie);
SCt 7 (sur l'Eucharistie);
SCt 17, 1; 44, 8 (sur Prière continue et Office Divin).
2. *Lectio Divina*: SCt 44, 2; 7, 2.
3. *Meditatio*: SCt 7, 2; 25, 7 (Parole et contemplation); 4, 1; 29, 3.
4. *Oratio*: SCt 22; 14, 6; 45, 2-4.
5. *Labor manuum*: SCt 22, 3 et 44, 8.
(travail manuel)

Mais pour Gilbert, la pratique des observances monastiques reste du domaine des moyens, non de la fin qui est le Royaume, la Charité, la Contemplation et la Prière continue (cf. Jean Cassien, *Conf. I*). Si, à Cîteaux, les "rues" sont étroites, elles conduisent à de larges "places", à des espaces de liberté insoupçonnés (cf. SCt 5, 6 avec référence à Ct 3, 2). Il s'agit bien de tout ordonner à l'amour. Et l'amour n'a pas besoin de Loi lorsqu'il a été mis en ordre (cf. Ct 2, 4), c'est à dire lorsqu'il est devenu charité (voir SCt 25, 6-8).

Les vertus de **patience** et de **persévérance** doivent être progressivement acquises pour vivre les observances comme des réponses d'amour (SCt 13, 3; 16, 2; 5, 6).

Rien de rigide ni de dur dans le parcours spirituel présenté par Gilbert, même si la "communion aux souffrances du Christ" est réelle (cf. Ph 3, 10). **La joie monastique** émane de son enseignement spirituel et témoigne d'une expérience vécue (voir Collect. Cisterc. 48, 1986, pp. 279-296; art. de Jean Holman).

5- Les Sermons sur le Cantique; essai de regroupement

- Gilbert propose un commentaire suivi, serrant de près le texte du Cantique. Nous fragmenteront l'ensemble en cinq groupes, pour en rendre la lecture plus aisée et l'analyse plus probante.

8. **Les 20 premiers Sermons.** Ils ont pour objectif de commenter Ct 3, et se répartissent ainsi:
 - SCt 1-8, com./ Ct 3, 1-4a, avec pour thème la recherche de Dieu et la quête spirituelle de l'Époux.
 - SCt 9-14, com./ Ct 3, 4b-6; c'est la célébration des retrouvailles momentanées de l'Époux et de l'épouse dont le sommeil contemplatif est protégé par l'Époux Lui-même.
 - SCt 15-20, com./ Ct 3, 7-11; ces Sermons sont adressés à des Gilbertines et reprennent les thèmes de la recherche de Dieu, de la conversion initiale, et de la purification nécessaire pour parvenir à la cime de l'amour.
 - L'alternance de quêtes, de saisies mutuelles, de départs soudains, constituent la matière même du drame nuptial décrit dans le Ct. C'est une expression vivante et authentique de

l'expérience chrétienne fondamentale et de la marche croyante vers la sanctification.

9. **Les Sermons 21 à 26.** Ils commentent Ct 4, 1-6 où l'Epoux fait un éloge admiratif de l'épouse en un court poème que l'on retrouvera en Ct 6, 5-7 et en 7, 2-10. Tout ce ch. 4 du Ct, constitue un seul discours tenu par l'Epoux.
10. **Les Sermons 27 à 33.** C'est un commentaire de Ct 4, 7-11. Cinq versets qui demanderont sept Sermons pour en rendre compte. L'Epoux, charmé et attiré vers l'épouse, redit à celle-ci ce qui lui plaît en elle.
11. **Les Sermons 34 à 40.** Ils prennent la suite du poème de l'Epoux en comparant la bien-aimée à "un jardin de délices". Les Sermons 38 et 39 (début) intègrent le court poème de l'épouse (Ct 4, 16-5, 1) qui prolonge la métaphore du jardin. Les Sermons 39, 5-9 et 40 reprennent l'interpellation de l'Epoux à l'épouse. "Viens dans mon jardin", s'écrie l'Epoux. Il semble vouloir dire: "Viens dans le jardin de la Tête où tu trouveras tous les biens. Ta contemplation pourra s'y complaire", explique Gilbert. C'est en ce Sermon 40 que notre commentateur fait l'éloge d'Aelred de Rievaulx, récemment décédé (ce qui permet de dater le Sermon 40 de 1167).
12. **Les Sermons 41 à 47.** Ils ont pour thème "le rendez-vous manqué" (P.Y. Emery), un thème qui traverse tout le Cantique, comme nous l'avons déjà dit plus haut. Le Sermon 47 évoquera les beautés de l'Epoux pour lequel l'épouse ne tarit pas d'éloges afin d'en instruire "les filles de Jérusalem", selon leur désir. La plus belle des femmes est l'Eglise. En SCt 46, 8, Gilbert exhorte ses moines à être aussi avides que les "filles de Jérusalem" pour connaître les beautés de l'Epoux. Comme Bernard l'avait fait, Gilbert fait un rapprochement entre les "filles de Jérusalem", les compagnes de l'épouse, et la communauté monastique (ici de Swineshead) à la recherche de l'Epoux; les abbés Bernard et Gilbert s'identifient volontiers avec l'épouse.

Et tout se termine dans une gerbe de lumière en ce 47ème Sermon qui reste inachevé, reproduisant deux citations lumineuses [1 Jn 1, 5 et Lc 12, 49: "Dieu est Lumière; en Lui point de ténèbres", et "c'est Lui aussi qui (dans le Christ) est venu jeter un feu sur la terre"].

La dernière parole de Gilbert scelle l'ensemble comme un testament spirituel:

"S'approcher de l'Epoux, c'est s'approcher du Feu"...

*

B- Analyse de quelques Sermons choisis en chacun des groupes déterminés plus haut

Sermon 1:

"Sur mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché Celui qu'aime mon âme"(Ct 3, 1).

Thème principal: Le "petit lit" et la "nuit".

Le thème du "petit lit" (*lectulus*) et de la "nuit" (*nox*) est prégnant. Il nous retiendra. Mais précisons d'abord le sens de quelques mots fondamentaux du vocabulaire de Gilbert: le terme *affectus* se présente d'emblée, et doit être expliqué. La première phrase de SCt 1 est celle-ci :

"Divers sont **les élans du désir de ceux qui aiment** (*affectus amantium*), car diverses en sont les occasions".

Comment traduire *affectus*? "Elan affectif", ou mieux "élan du désir amoureux" conviendrait bien puisqu'il s'agit du mouvement propre à l'amour. C'est cet élan, ce mouvement, qui entraîne

l'épouse dans sa quête incoercible de l'Époux.

En conséquence, précise Gilbert, le discours de ce Sermon ne sera pas d'une cohérence rationnelle parfaite, mais constitué de paroles disparates, sans enchaînement logique. Et pourtant, nos commentateurs cisterciens du Cantique - nous l'avons déjà constaté chez Bernard et chez Guillaume - recherchent dans l'expression textuelle du Cantique des raisons, mais que "seul l'amour illuminé de l'intelligence" permet de comprendre et d'expliciter. C'est "par le sens de l'amour illuminé" - expression chère à Guillaume - que se fera l'interprétation spirituelle et mystique de cet Epithalame qu'est le Cantique. La succession des paroles de l'Époux comme de l'épouse maintiennent cependant une continuité logique au service de l'enchaînement des élans affectifs (*affectus*).

Au sens littéral, Gilbert interprète ainsi le texte: de l'expérience savoureuse de sa rencontre avec l'Époux, l'épouse est retombée dans la vallée des larmes, vers le "lit de douleur" (cf. Ps 40, 4 et 83, 7). Le "petit lit", la nuit, est devenu "un lit de peines", puisque le Bien-aimé s'est retiré, Lui "la lumière et le salut de son épouse" (cf. Ps 26,1). En fidélité à son unique amour, l'épouse souffre au souvenir de l'immense bonheur savouré et maintenant perdu.

Mais Gilbert n'en reste pas à cette considération du "lit de douleur".

Une interprétation mystique:

"Des montagnes, l'Époux s'était soudain transporté au petit lit de l'épouse, là où elle s'était endormi - en éprouvant, à en défaillir, une immense délectation - dans les bras de son Bien-aimé. Charmée, elle s'était endormie... Mais au réveil, assoiffée de délices, elle ne le trouve plus entre ses mains... et elle s'écrie: 'Sur mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché Celui qu'aime mon âme' (Ct 3, 1)".

Deux considérations herméneutiques :

a). **Le petit lit:** Une gradation est préalablement posée entre "Chercher Jésus", "toucher Jésus" (cf. Mt 9, 20: l'épisode de la rencontre de Jésus avec l'hémorroïse), et "êtreindre Jésus, le Verbe de vie". C'est à ce troisième terme de la gradation que veut parvenir l'épouse: êtreindre l'Époux dans son petit lit, dans le secret et la paix intérieure nécessaires à la contemplation. L'œil troublé par la colère n'y peut atteindre. Le lien entre le lit et la paix est confirmé par le Ps 4, 9 ("Dans la paix, aussitôt, je m'endormirai et reposerais"). Le petit lit est donc le lieu où liberté et loisir se conjuguent pour l'effectif exercice de l'amour: *negotium* et *otium/quies* se répondent antithétiquement. Le souci laborieux (*negotium*) rétracte l'esprit et l'élan affectif, constate Gilbert; le repos (*otium*) les dilate.

Le petit lit sera plus précisément identifié en SCt 2, 2-3 comme étant "le petit lit de la conscience d'un esprit sûr et libre: **sûr** en raison d'une bonne conscience; **libre** à l'égard de toute occupation extérieure et de toute réflexion inutile. Néanmoins, en SCt 1, Gilbert nous en dit quelque chose d'important:

"Tu te situes dans ce petit lit si ton esprit renonce à ses occupations pour rester librement disponible dans un certain loisir".

Nous avons déjà là l'opposition chère à Gilbert (et qui fera l'objet d'une étude spéciale à travers les 47 Sermons - voir *infra*) entre les termes antithétiques de non-repos (*negotium*) et repos (*otium/quies*). Un esprit dégagé de la *necessitas* des fardeaux et devenu libre, sera disponible à l'exercice contemplatif de l'amour. Il faut être parvenu au "loisir" (*otium*) pour ressentir effectivement "la morsure de l'amour de Dieu". Au contraire, l'affairisme, le souci du monde (*negotium*) rend presque insensible l'*affectus*; l'élan du désir se pétrifie.

b). **La nuit:**

Les biens contenus dans le petit lit peuvent se résumer ainsi, constate Gilbert: repos, liberté, charme, quête d'amour relancée. "La nuit de l'ignorance fait obstacle à la vision des secrets du ciel"... "Si tu ne peux éclairer la nuit par la connaissance, essaie - du moins - de l'illuminer par des délices". Dans cette nuit de l'ignorance, "mon Jésus" (formule fréquente chez Bernard et les cisterciens du XIIèmes.) "peut davantage être appréhendé par quelque élan affectif (*affectus*), que connu en toute clarté, c'est à dire de le toucher, en cherchant le Bien-aimé sur le petit lit de ton esprit rendu à son repos, au long des nuits".

Les divers aspects de cette nuit

(1). **La nuit de l'oubli bienheureux:** loisir et oubli, loisir de la rencontre avec la sagesse et oubli de ce qui est en arrière (cf. Ph 3, 13), c'est à dire la gloire humaine, la faveur humaine ("qui aura touché la poix s'y engluera" - Sir 13, 1), les images matérielles qui viennent frapper l'âme en contemplation...

(2). **Heureuse nuit de l'oubli réalisée dans l'amour du Christ.** Cf. Ct 2, 3: "A l'ombre de Celui qui faisait tout mon désir, je me suis assise, et son fruit est doux à mon palais". Bonne est cette ombre qui rend obscure la prudence de la chair et refroidit la convoitise! La nuit est alors le complet oubli des réalités visibles (cf. Le troisième renoncement chez Jean Cassien; *Conf.* III).

(3). **Heureuse nuit traversée de lumière.** "Au long des nuits"... Nombreuses sont-elles, interrompues cependant par la présence de l'Époux: "Quand il est là, il fait clair; quand il s'en va, il fait nuit"... "Heureuse la bien-aimée qui s'attache au Bien-aimé tout le jour, et qui le cherche toutes les nuits!". Lam 2, 19 est invoqué: "Au commencement des veilles, répands ton coeur", car "la nuit est avancée, le jour est proche" (Rm 13, 12). Et Gilbert voit un stimulant dans le fait qu' "il y aura toujours assez de lumière en cette nuit pour chercher le Bien-aimé".

(4). **Heureuse nuit qui favorise l'ardeur de l'amour.** Nuit obscure et lumineuse à la fois. Que chacun s'occupe de sa propre conscience sans se soucier de la conscience faible des autres "pour s'y cogner": "vers cette couche, Jésus ne saurait se pencher; Evite de te cogner à pareille conscience".

La conscience qui recherche le Bien-aimé, c'est celle qui brûle d'une charité issue d'un coeur pur et d'une bonne conscience" (cf. Ep 5, 12).

"J'ai cherché - dit l'épouse - Celui qu'aime mon âme": voilà une bonne conscience! Grande est ici la force de l'amour envers le Bien-aimé, Celui qu'aime l'âme de l'épouse. Nous remarquons que, dans ce passage du Ct, le nom du "Bien-aimé" revient très souvent (cf. Ct 5, 10.16 etc...).

Mais pourquoi, se demande Gilbert, le mot "âme" est-il employé et non le mot "esprit"? Car "qui s'unit au Seigneur est avec Lui un seul esprit" (1 Co 6, 17). C'est un fait, dans le Ct le mot "âme" est préféré au mot "esprit". Par âme, explique Gilbert, il faut entendre ce qui est capable d'un sentiment doux et tendre, où *affectus* est pris en compte. Par esprit, c'est la dimension intellectuelle et subtile qui est suggérée; cependant l'intellect (ou mieux l'intelligence, selon Isaac de l'Etoile) est le lieu de réception de l'Esprit-Saint. L'âme, c'est l'équivalent du "coeur de chair promis par le Seigneur" (cf. Ez 11, 19). C'est donc de son âme que l'épouse chérit le Bien-aimé, pour indiquer qu'elle L'aime d'un élan affectif, souple, sensible à chaque impact de la Parole, J.C., le Seigneur.

Au cours du Sermon 2 se poursuit l'interprétation du petit lit et de la nuit: le petit lit de l'épouse, c'est celui de sa conscience, celui d'un esprit libre et en paix, où se goûte "repos, pureté et sécurité". "**Mon**" petit lit, dit l'épouse. Mais, antérieurement, en Ct 1, 15, elle disait: "**notre** petit lit est fleuri"; elle présentait donc que la présence de l'Époux auprès d'elle la conduirait à employer le "**nous**"; dans l'amour réciproque, ce qui est à l'un est à l'autre. Et ce petit lit leur est commun, parce qu'il est "fleuri", sans rien de vieilli, sans rien de corrompu.

Autre notation indicative précieuse: pour les moines, "petit lit et nuit" signifient "abri et humilité" (§ 5).

Finalement, Gilbert en vient à affirmer, au § 6, que **le petit lit, c'est le Bien-aimé Lui-**

même. "Lui, le Bien-aimé est ce 'petit lit' lorsqu'il la reçoit, faible et fatiguée, et 'Bien-aimé', lorsqu'il l'enflamme et la fait brûler". "Oui, c'est Lui, **le petit lit** pour les petits, et c'est Lui **le nid** pour les poussins (cf. Ps 83, 4).

Remarquons, qu'à travers les citations de S. Paul que Gilbert sollicite, notre commentateur évoque par là l'intime union du Christ et de l'âme croyante, à tel point que lorsque le Christ sera formé en celle-ci (cf. Ga 4, 19), elle pourra s'écrier: "Ce n'est plus moi qui vit, c'est Christ qui vit en moi" (Ga 2, 20). Dans la même contemplation dynamique, il sera dit aussi que l'épouse considère comme un "doux petit lit, le bois de la Croix de son Bien-aimé", car c'est là qu'elle retrouve une place pour y poser son nid (§ 7).

Sermon 4

"Je me lèverai et parcourrai la ville, et, par les rues et les places,
je chercherai Celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 2).

Thème principal: **Le parcours de la "ville" en quête de l'Epoux.**

Le thème de ce Sermon est "le parcours de la ville" qui est Sion, la Cité du Grand Roi.

§ 1- C'est un parcours qui est une quête, une recherche très active de l'Epoux. Pourquoi dans la ville? C'est que l'Epoux s'y tient; et la recherche éperdue se fera à travers rues et places, "là où la Sagesse élève la voix" (cf. Pr 1, 20. Gilbert note l'assurance et la détermination de l'épouse, âme bienheureuse: "Je parcourrai la ville", c'est à dire le lieu où le Bien-aimé à l'habitude de se tenir. La mémoire de ce qu'elle y a déjà ressenti, l'incite à reprendre sa quête pour une nouvelle expérience de présence, s'il plaît à Dieu. Ici, les lieux (rues, places) sont à entendre au sens spirituel: ce sont les observances de la vie monastique (*lectio, meditatio, oratio...contemplatio, labor manuum* (travail manuel, cf. RB 48).

§ 2- Souvenir et recherche se conjuguent. La mémoire guide la raison; la raison enrichit la mémoire de connaissances nouvelles et l'entraîne vers des réalités plus cachées:

"Soit qu'elle retrouve ce qu'elle connaît et dont elle apprécie la vérité, soit qu'elle cherche de nouveau, le seul objet de sa quête c'est Celui qui nourrit le feu de son amour".

Heureux parcours de la raison "si elle demeure dans les règles de la foi" (ce que S. Irénée appelle "l'Ordre de la Tradition" - *Ordo traditionis* -, ou "la Règle de la foi" - *Regula fidei*; A.H. III, 4, 1 et "Règle de la vérité": A. H. I, 22, 1). C'est le parcours de la foi à l'intelligence qui scrute le contenu de la foi.

La place de la raison: elle se situe entre la foi et l'intelligence. "Elle se dresse vers celle-ci, mais elle est régie par celle-là" (avec l'association euphonique: *erigit/regit*).

Derrière cette réflexion de Gilbert perce l'influence diffuse mais très probable de S. Anselme qui affirmait, dès le *Proslogion*, que "la foi cherche l'intelligence" (du Mystère); *Fides quaerens intellectum*. "Une chose est de croire, est-il dit dans notre Sermon, une autre de discerner". La raison a pour tâche d'essayer d'expliquer ce qu'a saisi la foi. En un mot, "la foi tient (*tenet ueritatem*), la raison scrute (*tuetur*), l'intelligence voit (*intuetur*).

Heureux parcours alors, pourvu que la raison reste soumise à la foi. Heureux parcours puisque "la justice de Dieu se révèle de la foi à la foi" (Rm 1, 17). Heureux parcours où l'on est "transformés de gloire en gloire par le Seigneur qui est Esprit" (2 Co 3, 18). Heureux parcours qui fait oublier ce qui est en arrière, pour tendre vers ce qui est devant, dans le désir de saisir, si tant est

que cela soit possible (cf. Ph 3, 12). Heureux parcours qui, même si ne sont pas découvertes de nouvelles réalités, permet, dans l'élan du désir amoureux (*affectus*) de se remémorer les réalités déjà perçues. L'épouse sait ce parcours heureux: elle se lèvera donc et parcourra la ville par ses rues et par ses places...

§ 3- Mais de cette ville, quelle en est la réalité? Elle est la Cité de Dieu puisque le Psaume la qualifie ainsi: "Pour ta gloire, on parle de toi, **Cité de Dieu**" (Ps 86, 3). Dieu en est le Créateur et en assure "la manière d'être" (*modus*), "la beauté et la forme" (*species*), et l'ordonnement (*ordo*); cf. S. Augustin, *C.D.XIV*, 1 et Aelred de Rievaulx, *Spec. Charitatis*, I, 2. "Glorieux sont ceux qui, à l'intérieur de cette Cité, en respectent l'ordonnement, ou en réparent la détérioration".

Mais il y a un élargissement que connait Gilbert à la notion de "Cité de Dieu". "On appelle Cité de Dieu la création dans sa totalité". L'influence augustinienne est certaine, mais Gilbert reste original et créatif. Et cela est bien l'oeuvre de Dieu, car s'il s'introduit dans cette Cité quelque mouvement déviant, ce désordre même est ramené à l'ordre "par une raison absolument admirable".

§ 4- Dans le Dessein de Dieu et de son Amour, l'A.T. prépare le Nouveau.

"Le jour où l'homme a été créé, c'est aussi ce jour-là même qu'il a été restauré. A l'heure où l'homme endura la sentence de condamnation, il obtenait déjà le pardon. C'est par le bois que la mort s'est introduite (cf. Gn 3); c'est par le bois (de la +) que la vie a été rétablie (cf. S. Irénée, A.H. V, 16,3; 17, 3; 19, 1).

Gilbert rapproche encore typologiquement quelques faits essentiels, en particulier la délivrance des Hébreux d'Egypte, terre de servitude, pour célébrer la Pâque "à trois jours de marche", mise en parallèle avec l'heure de la mort de Jésus alors que l'Ageau pascal était immolé au Temple de Jérusalem (cf. Ex 12-13 et Jn 19, 14). D'où la conclusion:

"L'essence de toutes les créatures qui relèvent d'un genre, leur existence, par quoi elles sont, et leur usage, par quoi elles produisent quelque effet (cf. Aelred de Rievaulx, *Spec. Char.* I, 2), tout cela c'est le très juste, très puissant et très sage **Modérateur** qui le meut et le régit, le transforme, en vertu de principes éternels et immuables... **Il régit toute la création à la manière d'une Cité bien ordonnée**".

§ 5- Comme l'épouse et avant elle, les sages de ce monde ont parcouru la nature des choses, en y reconnaissant la Sagesse de Dieu (cf. Ps 73, 12; Rm 1, 21; 1). Job aussi a réalisé ce "parcours de la Cité de Dieu": cf. Jb 38, 4-12; et 39).

§ 6- Le Cantique Nouveau réservé aux saints, l'épouse est invitée à l'entonner (cf. Ps 149, 1). "Ne vous souvenez plus d'autrefois, ne regardez pas aux choses passées, moi - dit le Seigneur - je vais faire une chose nouvelle" (Is 43, 18s.). Les merveilles de l'Exode seront dépassées par les nouvelles merveilles du retour de l'Exil à Jérusalem, et par la reconstruction du Temple.

§ 7 et 8- Nouvelle invitation à parcourir la Cité de Dieu, et à scruter la vie des saints pour accroître la connaissance des réalités d'en haut, imiter la manière de vivre des saints et s'en émerveiller.

Suit une interpellation circonstanciée "aux Novices":

Ils sont au seuil de "la discipline régulière" (voir RB, *passim*). Pourquoi avoir encore soif d'eau boueuse plutôt que de celle du ciel? Pourquoi ces pensées toutes tordues dans vos esprits? Ces turpitudes remontent à la mémoire et engendrent les remords. "Changez le contenu de votre méditation. Gardez-en l'intensité; c'est tout! Attachez votre pensée à scruter la belle vérité en offrant vos membres à la Justice de Dieu pour vous sanctifier" (cf. Rm 6, 19). "Parcourez Sion (cf. Ps 47, 13). Etreignez-là cette Cité!"

Petite distinction: "parcourir", c'est entrer dans le détail; "êtreindre", c'est serrer l'ensemble comme un tout. "Traversez donc tout le créé dans une quête d'infini, sans prendre de repos dans le muable fini. Comme l'épouse, parcourez la ville: vous y trouverez du réconfort pour refaire vos force".

§ 9- Mais "ce parcours ne doit pas s'interrompre avant d'aboutir à l'entrée dans la sanctuaire de Dieu, d'en comprendre la plénitude du sens (cf. Ps 72, 17), et de nous rassasier des biens de Sa Maison (cf. Ps 64, 5), afin de se rendre de Dieu à Dieu, et d'aller et venir; aller par le désir, et venir par la délectation!"

Gilbert se reporte à Ap 4, 6 où est décrit ce qui est "au milieu du trône et tout autour": la Lumière inaccessible où Dieu habite (cf. 1 Tm 6, 16).

"Ô l'ample observatoire (*speculatoria*) que voilà!
De partout, par ces rues et ces places, accourt l'Époux...
Il s'offre et se répand dans le cœur de la bien-aimée".

*

Sermon 8

"A peine les avais-je traversés (*pertranssisse*) - les gardes (vigiles) de la Cité -,
j'ai trouvé Celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 4).

Thème principal: "Traverser tout"; la nature humaine du Christ elle-même doit être traversée pour l'atteindre dans sa divinité.

Le thème suivi ici est celui du fait, qu'ayant "traversé" le cordon de protection des gardes de la Cité, l'épouse a trouvé "Celui qu'aime son âme", le Verbe assumant la nature humaine. La tonalité de ce Sermon est très christologique et relève d'une théologie trinitaire. Gilbert démontre bien dans cet exposé ses talents de théologien.

§ 1- Le Christ en ses deux natures est à rejoindre par l'âme qui le cherche.

Gilbert interpelle d'abord l'épouse: "Tu les as traversés, ô épouse du Seigneur, tes gardes qui sont aussi Ses compagnons et Ses associés (ceux du Seigneur qui s'est incarné); compagnons par nature (humaine), associés par grâce". Tels sont les apôtres et les disciples de Jésus.

Il convient de les "traverser", de profiter de leur enseignement, certes, mais pour parvenir au Bien-aimé sur lequel ils s'appuyaient. De fait, l'épouse l'a trouvé, "Oint de l'huile d'allégresse" (Ps 44, 8), c'est à dire de la plénitude de l'Esprit (à la différence de Ses compagnons et associés qui n'en avaient que les arrhes). Elle a trouvé en Lui "des vertus humaines incomparables", et, en son âme sainte, des dons qui sont propres à Lui seul, l'Unique Engendré (ce sont des dons divins).

Le Ps 44 guide Gilbert dans son interprétation de Ct 3, 4. Pour les "traverser", il a fallu que l'épouse préfère le Bien-aimé à Ses compagnons. Encore lui faut-il aller encore plus loin dans le détachement: "Oublie ton peuple et la Maison de ton père". Elle n'est pas encore allé jusque là. Il le faut pourtant afin que le Bien-aimé soit "épris de sa beauté" (cf. Ps 44, 11-12). La Sagesse le requiert, elle qui "s'étend d'un bout à l'autre" (Sg 8, 1) du renoncement, et de l'adhésion de foi au Christ vrai Dieu et totalement homme en son âme et son corps.

Notre commentateur et théologien fustige ici les apollinaristes réfutés par les Pères Cappadociens et spécialement par Grégoire de Nazianze dans sa célèbre Lettre 102 au prêtre Clédonios. En Jn 10, 18, le Christ témoigne lui-même qu'il a bien une âme humaine véritable: "Personne ne m'enlève mon âme; je la donne de moi-même pour la reprendre ensuite" (il reste vrai que la *psychè* du Christ désigne ici toute sa vie humaine et pas seulement son "esprit"). Gilbert reprend, sans les citer explicitement, les conclusions du Concile de Chalcédoine (451) où les deux natures humaine et divine du Christ sont dites associées "sans confusion ni changement de l'une dans l'autre, sans division ni séparation".

"Le levain de la Sagesse divine" - finit par dire Gilbert -, est enfoui dans les trois mesure de farine de la femme de l'Évangile (cf. Lc 13, 21): le Christ est vrai homme, corps, âme et esprit.

§ 2- L'âme humaine du Christ: intelligente, illuminée, et douée de sensibilité.

"Il fallait que cette part de ma nature fût unie au Verbe". Et, parce qu'Il nous est devenu "consubstantiel"- véritablement homme -, nous sommes recréés en Lui, accédant à Lui par la foi.

§ 3- Deux natures dans leur intégralité et sans mélange.

La "bienheureuse âme du Christ", par son *affectus*, a goûté la suavité de la joie et de la douceur humaine, certes. Cependant, si elle avait goûté la béatitude dont jouit la Bienheureuse Trinité, elle n'aurait pas été humaine mais divine. Gilbert semble ici ne pas retenir ce que S. Thomas d'Aquin soutiendra au XIIIème s., à savoir que le Christ jouissait déjà ici-bas, dans sa condition humaine, de la "vision béatifique".

§ 4- L'âme humaine du Christ ne fait que participer par grâce à l'être et à la connaissance du Verbe.

Pour que son âme soit vraiment humaine, il a fallu que le Christ connaisse par grâce ce que le Verbe connaissait par nature:

"Même si l'âme de Jésus, unie au Verbe, a été illuminée de manière incomparable et par grâce, dira-t-on qu'elle a reçu de la grâce d'être de manière naturelle principe de la Lumière? Non! La connaissance par nature - qui est celle du Verbe - reste première par rapport à la connaissance par grâce - qui ne pouvait être que celle de l'âme humaine du Christ. L'âme du Christ n'est pas identique à la Sagesse, qui est le Verbe. Et pourtant, elle est l'âme assumée personnellement par le Verbe. Resterait à expliquer comment "Dans le Christ habite corporellement la plénitude de la divinité" (Col 2, 9) ; et cette Parole énigmatique de Jésus rapportée par Marc à propos du "Jour du Fils de l'homme" dont nul ne connaît ni le jour, ni l'heure, "pas même les anges dans le ciel, pas même le Fils, mais seulement le Père" (Mc 13, 32); mais Gilbert, qui ne cite ni Col 2, 9, ni Mc 13, 32, n'aborde pas un sujet qui l'entraînerait trop loin.

§ 5- Elargissement du problème de la connaissance par participation à la Sagesse.

"Tous ceux qui participent à la Sagesse, ne possèdent pas pour autant l'unique Sagesse en commun avec le Verbe de Dieu". C'est pourquoi Si 1, 1 affirme: "Toute sagesse vient du Seigneur: avec Lui, elle fut toujours, et dès avant le temps". Ses effets sont multiples et divers dans la lumière qu'elle produit en chacun. "Toute sagesse vient du Seigneur": cela ne s'oppose pas à l'unité de la Sagesse, mais indique que "diverses sont les réalités qui, par grâce, nous viennent d'elle". Dire que la connaissance propre à l'âme de Jésus est identique au Verbe, confine à l'absurde. Ce serait dire que la connaissance d'esprits doués de raison est unique, identique entre eux et avec le Verbe de Dieu, sous prétexte que la connaissance, au sens absolu, est le Verbe de Dieu. "C'est absurde", dit

Gilbert.

Il y a donc une différence de connaissance entre le Verbe et l'âme de Jésus. Les illuminations venant de la Sagesse, Sagesse qui apporte la lumière à la raison, sont diverses. Elles ne sont pas la Lumière de laquelle elles procèdent. La Lumière est de toute éternité. L'illumination qu'elle produit dans les âmes s'opère dans le temps. Ses effets sont partiels et diversifiés selon le sujet qui la reçoit.

"Il s'agit donc de distinguer soigneusement **la Lumière**, d'une part, et d'autre part, **l'illumination** qu'elle produit dans l'esprit de celui qui comprend... La Lumière est créatrice; l'illumination produite dans l'âme qui l'accueille, est créée. **La Sagesse qui advient par grâce n'est pas identique à celle qui existe par nature**. Celle qui advient dans le temps, n'est pas identique à celle qui est née de toute éternité".

§ 6- "A peine (*paululum*) les avais-je traversés"...

Les distinctions précédentes étant faites, - Gilbert interpelle son lecteur -, "si tu as 'traversé' pour t'élever jusqu'aux richesses du Verbe, alors, tu peux dire à bon droit: "A peine les avais-je traversés, j'ai trouvé Celui qu'aime mon âme".

Comment comprendre ce *paululum* (à peine)? Un grand abîme s'est ouvert entre notre nature et celle du Verbe-Epoux: l'abîme de notre néant ("Toutes les nations sont comme néant devant Lui; Il les considère comme rien...", Is 40, 17). Et voilà la solution trouvée:

"L'amour survolerait-il ce vide séparateur? Oui, j'en suis convaincu, car **aimer c'est déjà tenir** (*qui amat iam tenet*). C'est aussi devenir semblable à l'objet aimé et s'y unir".

§ 7- Etre" à l'image de Dieu", c'est lui être proche, même s'il est le tout-Autre.

C'est par la nature du Christ identique à la nôtre (son humanité), que nous avons accès à sa divinité. L'homme est "à l'image de Dieu" en ce qu'il est capable de vérité et de justice, "lorsqu'il devient vrai et juste par grâce, comme Dieu l'est par nature. Trois degrés sont à considérer:

- être capable du Bien Suprême (*capax Dei homo*, dira S. Augustin)."Voilà l'image!"
- Le posséder ce Bien Suprême. "Voilà la ressemblance!"
- être ce Bien, devenir Lui. "Voilà la vérité!"

Nous devenons tout proche de Lui par la vertu acquise: c'est ainsi que l'on devient ressemblant.

§ 8- L'épouse cherche l'Epoux, mais elle est, avant tout, cherchée par Lui.

Elle est prévenue par le Christ. "Long fut le parcours. Immense le bonheur, arrivé au but". Et Gilbert termine son Sermon par une remarquable synthèse:

"Elle a cherché sur son petit lit, elle a parcouru la ville, elle a interrogé les gardes. En premier lieu, elle cherche l'Epoux par elle-même et en elle-même. En second lieu, hors d'elle-même, et par elle-même. En troisième lieu, ni par elle-même, ni en elle-même (ce sont les trois étapes de la vie monastique: *purgatio, illuminatio, contemplatio*). Et alors, plus elle cherche humblement, plus aussi sa quête s'avère efficace. Oui, plus elle se défait d'une confiance prétencieuse en elle-même, plus elle trouve rapidement"...: "J'ai trouvé Celui qu'aime mon âme".

"Pour ma part, ce verbe "trouvé" doit s'entendre d'un accroissement de grâce. L'âme s'avance de vertu en vertu, de vérité en vérité. Elle peut dire à chaque étape de ses progrès: "J'ai trouvé Celui que chérit mon âme"...

Sermon 13

"Je vous enconjure, filles de Jérusalem,
par les biches et les cerfs des champs,
n'éveillez pas, ne réveillez pas ma bien-aimée,
jusqu'à ce qu'elle le veuille" (Ct 3, 5).

Thème principal: L'épouse ne doit pas être éveillée de son extase contemplative, avant l'heure de son bon plaisir.

Ce Sermon est sans doute "un des plus riches de thèmes...et par son 'invention' " (c'est à dire par le génie créatif qu'il suppose). C'est le sentiment de P.Y. Emery qui le dit également "le plus bernardin". Si Gilbert rejoint Bernard par le style imagé, il est encore plus proche du Commentateur Claravalien par l'expérience douloureuse de l'Abbé d'une communauté de moines en but à la médisance et contesté dans sa fonction de supérieur (voir §§ 7-8).

Le thème principal en est qu'il ne convient pas aux moines (les filles de Jérusalem), d'écourter le repos contemplatif de leur Abbé (l'épouse) puisque celui-ci doit puiser dans sa *lectio* contemplative l'enseignement spirituel attendu de la communauté.

§ 1- Heureuse la communion avec le Christ

L'épouse est donc "endormie d'un repos contemplatif", car l'arrivée de l'Epoux l'a mise "hors d'elle-même". Et l'Epoux lui-même se fait le protecteur de ce repos: "Je vous en conjure, n'éveillez pas ma bien-aimée", supplie-t-il. Heureuse épouse qui, unie à son Bien-aimé, n'est pas contrainte de s'en séparer. "Tiens ce que tu tiens!" exhorte Gilbert. Le rouleau du Livre de vie (cf. Ap 5), c'est Jésus: "Enroule-toi autour de Lui. Il est vêtu de lumière. Revêts-toi de Lui. Taille dans la pierre un tombeau neuf. En Lui, les trésors de la Sagesse! (Col 2, 3). Ses dépouilles - Ses Paroles-réchaufferont tes flancs. Enveloppe-toi dedans!" (cf. Ps 118, 162).

Etonnante exhortation d'un contemplatif porté à transmettre son expérience de ses "visites du Verbe", comme l'on fait Bernard et Guillaume.

Si l'Epoux veille sur le sommeil contemplatif de la bien-aimée, interdisant qu'on la réveille, cette conjuration "par les biches et les bêtes des champs" que signifie-t-elle, quel en est le mystère - se demande Gilbert?

§ 2- Biches et cerfs: des animaux rapides à la course, symboles d'une pensée libre et de l'agilité d'esprit qui se porte vers les réalités d'en haut (cf. Col 3, 1).

C'est le propre de ceux qui, bien que dans leur corps, s'abstraient des embarras du corps, pour atteindre à cette légèreté spirituelle qui les entraîne vers le haut. Ils ne ressentent plus alors les désirs de la chair. L'Apôtre les désigne lorsqu'il dit: "Vous n'êtes plus dans la chair mais dans l'esprit...Ce n'est plus selon la chair que nous connaissons le Christ" (cf. Rm 8, 9 et 2 Co 5, 16). L'épouse/Eglise avait reconnu le Bien-aimé, semblable à une biche et à un faon, sur les montagnes de Béthel (Ct 2, 9 et 17). "C'est vers ces montagnes que l'Epoux t'invite à monter; Paul qui voudrait que tu deviennes une biche spirituelle, pour porter l'image de Celui qui est au ciel (1 Co 15, 49), était, lui aussi, un cerf, puisqu'il écrivait aux Philippiens: 'Notre vie/notre citoyenneté, elle est au ciel (Ph 3, 20). Animés et conduits par l'Esprit, subtils et rapides, tous ceux-là sont des cerfs et des biches auxquels sont révélées les obscurités des mystères par l'effet de la parole du Seigneur. Il convient de s'y tenir

prêt (cf. Ps 56, 8). "Oubliant ce qui est en arrière, la biche spirituelle tend toutes ses forces vers l'avant" (cf. Ph 3, 13).

§ 3- Le cerf symbolise aussi une vie toujours renaissante, sans vieillissement, et la biche symbolise l'acuité du regard.

Le Christ est le faon des cerfs parce qu'il possède une jeunesse éternelle et, à ses yeux, tout est à nu, à découvert, ce qui est le privilège de la biche. Ceux qui sont devenus spirituels "jugent de tout et scrutent tout" (1 Co 2, 15), contemplant la gloire du Seigneur (2 Co 3, 18). Ils sont revêtus de l'homme nouveau (Ep 4, 22-24). Isaïe ne dit-il pas d'ailleurs: "Ceux qui se confient au Seigneur, changeront leur force... Ils courront sans se fatiguer (*mutabuntur fortitudinem*), ils iront sans défaillir" (*ambulabunt et non deficient*; Is 40, 31).

Cette *mutation* indique un renouvellement constant dans le sens d'un progrès; ceux-là, qui se fient dans le Seigneur, devenant capables de sauter les obstacles tendus par les difficultés rencontrées...

§ 4- Qu'entendre par "les champs"?

Cela, sans doute: que pour "les cerfs des champs", toutes les aspérités et raideurs deviennent planes et assurent un passage aisé par l'écoute de la voix du Seigneur; "Aucune injure ne peut leur barrer la route"; les tribulations ne leur sont pas impossibles à vivre: ils s'y complaisent même parce qu'elles les éduquent à la persévérance et les fait croître dans une vertu éprouvée...

Notre commentateur introduit ici le début d'une "lamentation" ou de plainte en forme de "thrène" (cf. lamentations de Jérémie) qui ira en *crescendo* pour culminer aux §§ 7 et 8. Au § 4, il se lamente de constater l'infidélité des moines dans la pratique de la RB: "Ô quelle misère, ces temps qui sont les nôtres!... Comment en sommes-nous venus presque tous à nous écarter de la RB?... Nos pas se sont mis à glisser sur les places (Lm 4, 18), sans plus trouver d'issues: disputes, soupçons, soucis de l'esprit sont notre lot... Et nous troublons ainsi le repos des êtres spirituels" (le thème du repos sera abondamment repris: SCt 1, 2; 2, 2-5; 11, 5.7; 39, 5; 41, 2...) . "Nous perturbons ainsi le sommeil contemplatif de leur esprit centré sur les réalités d'en haut, les arrachant ainsi à l'étreinte de l'Époux".

§ 5- La contemplation conduit à la miséricorde; l'épouse et les filles de Jérusalem...

Un court passage donne **une synthèse éclairante**: des soucis recherchés ou que la faiblesse engendre dans la communauté monastique, le Bien-aimé en préserve la bien-aimée, invitant les 'filles de Jérusalem' (les moines de Swineshead) à l'allégresse spirituelle, et à imiter les spirituels en s'abstenant de troubler le repos contemplatif de la bien-aimée épouse (l'Abbé, responsable de la communauté)... "Ne réveillez pas la bien-aimée jusqu'à ce qu'elle le veuille".

"La grâce de la contemplation n'exclut pas la compassion". Elle la crée du dedans, et l'extase de l'esprit, sous l'action de la grâce, rend plus compréhensible à l'égard des faibles. Nous retrouvons là un trait majeur de la doctrine spirituelle de Gilbert qui pourrait se résumer par ce que Jacques Maritain appelait: "Primauté du spirituel".

La compassion peut paraître un état de faiblesse. En la personne de Paul, "l'Adam spirituel se fait Eve, lorsque sa fermeté compatit à l'égard de tous les faibles" (cf. 1 Co 9, 22).

"L'extase de l'esprit est un bon sommeil qui n'entraîne pas à l'orgueil mais enseigne la sobriété". Si l'épouse dort maintenant, elle s'éveillera à nouveau et déversera avec une sage mesure

le butin puisé dans la contemplation, pour tous les gens de sa maison, et distribuera la nourriture entre les servantes" (cf. Pr 31,15). Elle ne peut manquer de miséricorde envers les "filles" issues d'elle... Les filles dignes de ce nom (les moines de la communauté de Gilbert), se considèrent cependant libres, puisque libérées par l'Esprit de vérité, non d'une liberté toute humaine; libérées par leur "adoption filiale" qui les portent à se faire librement servantes.

§ 6- Il ne convient pas d'écourter le court moment où l'épouse est avec son Bien-aimé.

Invitation lancée aux moines qui écoutent le Sermon, à respecter le repos contemplatif de leur Abbé. Les frères qui ne savent pas s'élever dans le sommeil de la contemplation sont comparés par Gilbert à l'autruche qui possède des ailes, certes, mais qui ne sait voler, et par là, est incapable d'avoir des sentiments de tendre compassion (l'autruche ne prend même pas soin de ses oeufs, les laissant dans la terre, à la merci des prédateurs).

Le sommeil spirituel de l'épouse est une grâce. Ménager la mère, c'est favoriser le progrès de ses filles. "Plus grande est la hauteur où elle s'élève dans la contemplation, plus grande aussi l'humilité dans laquelle elle descend, et plus grande l'utilité de son abaissement pour rejoindre ses filles.

L'Epoux laisse à l'appréciation de la bien-aimée le temps de la contemplation de celle-ci: "Ne l'éveillez pas jusqu'à ce qu'elle le veuille". "Ne réglemenez pas vous-mêmes les temps et les moments de cette quête spirituelle: 'Je suis à mon Bien-aimé, et il se tourne vers moi' (Ct 7, 11). Pourquoi rompre avant le temps un échange si précieux? Ce temps est déjà bref pour l'épouse; ne l'écourtez pas! Même si elle paraît dormir, son coeur veille avec le Christ.

Le sommeil de l'épouse renvoie Gilbert à considérer l'épisode du Thabor et le sommeil des trois disciples lors de la Transfiguration (Lc 9, 32). Quant à la bien-aimée, elle surgit de l'étreinte de l'Epoux qui s'écrie: "Qui est celle-ci qui monte comme une colonne de nuée?" (Ct 3, 6). Il en sera traité au Sermon 14...

§ 7- Certains amis du Maître se conduisent en ennemis. Pourquoi?

C'est ici une reprise de la lamentation commencée au § 4 où Gilbert exprime sa souffrance. La vie commune est rude pour des contemplatifs... Des détracteurs s'opposent à l'Abbé, semble-t-il. Ce ne sont pas des "filles de Jérusalem", mais des "filles de Babylone". Celles-ci ne peuvent chanter le Cantique de Sion (cf. Ps 136, 2.4). Et les "fils d'Edom" nous vident - dit l'Abbé - de notre joie spirituelle:

"Seigneur, Tu empêches les filles de Jérusalem de troubler mon repos contemplatif; puisses-tu m'épargner le tourment provoqué par les filles de Babylone".

Ces filles de Babylone, qui sont-elles? Probablement des personnes de l'extérieur qui font pression sur l'Abbé pour obtenir des faveurs...; cela engendre du tracasserie et conduit à des libéralités non souhaitables par rapport à la stricte clôture et à la séparation du monde séculier. Il est même précisé que ce sont des "malfaisants". La réaction de Gilbert est ici très cistercienne. En effet, des amis peuvent devenir des ennemis... L'exemple d'Absalon est emblématique: de fils qu'il était, il s'éleva contre son père, David, pour ravir son pouvoir royal. A partir d'une étymologie possible (Ab/Shalom: la paix du père), il est montré que ce fils reniait la vertu de ce nom.

Il semble donc bien qu'il y avait des rivalités à Swineshead, que l'Abbé pouvait être contesté. Le texte de Gilbert le laisse entendre (le traducteur des Sermons édités dans la Nouvelle Série de Pain de Cîteaux n°6-7, n'y fait aucune allusion...). Nous avons montré, dans notre relecture des 86 Sermons/Ct de S. Bernard, qu'il en fut de même à Clairvaux.

Absalon était "celui qui s'arroge la place du Maître, et, par la médisance, s'en prend à la vie de celui-ci". "Il prêche la paix et mord à belles dents", selon l'expression de Michée (Mi 3, 5). Et cette

dénonciation du mal de la médisance - médisance comparée à un venin caché puis vomi contre le Maître -, semble bien refléter une situation concrète de vie communautaire et une souffrance de l'Abbé Gilbert. Par leurs médisances, les faux amis "mesurent autrui à l'aune de leur perversité"; les signes qu'ils posent ne sont pas la vérité, ni des signes de certitude mais de suspicion. "L'ennemi foment le mal contre le saint, et même contre le saint des saints (il s'agit du Temple, mais pour Gilbert cela renvoie au Christ-total, le Saint par excellence, avec à l'appui Lc 10, 16: "Qui vous méprise, me méprise". Il est déjà téméraire de juger / condamner le serviteur d'autrui; **"et alors, qui es-tu donc, toi, pour juger ton Maître, et mettre en doute son autorité établie par Dieu?"**

Ce dernier texte est tout à fait explicite: Gilbert Abbé de Swineshead est suspecté et contesté dans son gouvernement.

§ 8- Le Seigneur est le seul juge. Se faire juge et condamner autrui, c'est prendre la place de Dieu.

"Les hommes m'ont enlevé mon jugement", se plaint le Seigneur en Ez 5, 6; cf. Ps 4, 3; 61, 10). Le Seigneur, Lui, le juste Juge, affirme attendre le temps de "juger les justes" (Ps 74, 10). "Et toi, tu te donnes le droit de juger avant le temps? Le Père a remis tout le jugement au Fils, **et toi qui ne l'a pas reçu (le jugement), tu te donnes le droit de porter un jugement, et cela contre un père?** (De quel père peut-il s'agir ici, sinon du père-abbé de la communauté, Gilbert de Hoyland?) "Ce serait alors médire et juger contre le Père de qui toute paternité au ciel et sur la terre tire son nom" (cf. Ep 3, 15). Une dernière mention qui confirme notre hypothèse:

"Cette race de vipère (cf. Mt 3, 7) dévore sa mère (l'épouse/abbé) et rongé de sa dent venimeuse la vie de celui qui l'instruit".

Cela vise bien l'Abbé, Docteur de la communauté. Résumons-nous: ces §§ 7-8 sont un "thrène", une lamentation de Gilbert abbé, visant un groupe de moines médisants qui, comme Absalon, en veulent à l'autorité - peut-être à la vie(?) - de leur père-abbé. Ce sont là des filles de Babylone et non plus de Jérusalem... (voir notre "S. Bernard, *Serm. super Cant. Canticum*", Evaluation: '15 repères', pp. 256-257).

Ces murmures, finalement - et voilà le plus dommageable, le plus affligeant -, s'élèvent contre le Seigneur. Mais Gilbert se ressaisit ne voulant pas "pleurer sur nous, sur ce qui nous atteint", mais plutôt "chanter les louanges du Seigneur, le tout Autre, "Celui qui nous offre l'esprit, la bouche et le loisir contemplatif, et qui écarte du sommeil de l'épouse les *inquieta*", à savoir: les "sans-repos" (*in/quietes*), les affairés, activistes bruyants et turbulents, ennemis du repos contemplatif, du silence et de la paix.

Transition

Jusqu'à maintenant, nous avons sélectionné quatre Sermons choisis dans les deux premiers groupes: les Sermons 1, 4 et 8 et le Sermon 13. (Voir p. 4 l'état des regroupements de Sermons).

Dans le groupe des Sermons 15 à 18 sont commentés les versets 7 à 11 de Ct 3, c'est à dire là où le Choeur célèbre "la grâce de l'épouse en sa contemplation amoureuse". Ils évoquent, selon l'interprétation de Gilbert, l'itinéraire de la vie monastique.

Précédemment, le Sermon 14 avait rendu compte de la célébration de "celle qui s'élève à travers le désert comme une colonne de fumée d'aromates", l'épouse, toute renouvelée de par sa contemplation du Christ.

Le Sermon 15, adressé à des moniales Gilbertines, dont le monastère était proche de Swineshead, attire le regard contemplatif sur le Christ, le véritable Salomon, qui apporte la paix avec Dieu et permet de réaliser l'union à Dieu dans un unique esprit (cf. 1 Co 6, 17). Le petit lit - dit de Salomon, ou "litière" - est gardé par 60 preux d'entre les forts; ce petit lit représente ici, selon

Gilbert, "l'anticipation du Royaume du Christ". Les 60 preux qui le protègent sont les divers responsables ou "chefs d'obédiences" dans la communauté monastique, chargés de maintenir, avec l'Abbé, la charité, par l'exemple et "le glaive de la Parole" pour favoriser la vie spirituelle.

Les deux Sermons 16 et 17 donnent l'interprétation spirituelle des matériaux composants la "litière" de Salomon: l'imputrécible bois du Liban (bonne conscience et chasteté, radicalité d'une vie chrétienne authentique), les colonnes d'argent (la Parole de Dieu, prêchée ou méditée), le dossier d'or (les trois phases de la *lectio*: lecture, méditation, contemplation), le tapis de pourpre, symbole de l'amour-charité, rappelant qu'il n'est de contemplation du Mystère du Christ qu'à travers la participation au parcours empourpré de sa Passion.

Et nous voici arrivés au Sermon 18 que nous analyserons § par §. Le thème omniprésent en est l'amour pour le Christ et pour le prochain, prenant appui sur deux citations scripturaires fondamentales: 1 Co 13 (l'Hymne paulinien à la Charité) et 1 Jn 4, 18 (l'amour qui bannit la crainte servile mais intègre la crainte filiale et adorante pour maintenir le chrétien dans l'humilité).

Sermon 18

"Au milieu (du petit lit de Salomon) s'étend ce tapis qu'est l'amour,
à cause des filles de Jérusalem" (Ct 3, 10).

Thème principal: L'amour, fondement de toutes les vertus.

§ 1- La nouveauté toujours présente et agissante de l'amour, source de la grâce et fondement de toutes les vertus.

Preuves de la nouveauté totale de l'amour:

- Le Commandement Nouveau du Seigneur (cf. Jn 13, 34);
- L'expérience de la vie spirituelle constamment renouvelée par l'amour;
- Le tapis, au milieu de la "litière" de Salomon, qu'est l'amour;
- Les "filles de Jérusalem, appelées par privilège, à aspirer aux dons spirituels par la pratique assidue de l'amour (cf. 1, Co 12, 31).

L'Apôtre Paul montre que l'amour est le fondement de toute grâce et de tout don spirituel; il fonde et enracine en effet, la capacité d'aimer. Il est l'achèvement de l'ornementation de la "litière" de Salomon (cf. Eph 3, 17: "enracinés et fondés dans l'amour"...).

La couleur pourpre de ce tapis, revêtu qu'il est de l'éclat de l'or qu'est la contemplation, se trouve placé "au milieu", parce que le plus "intérieur" des ornements du petit lit. Ce tapis, répète Gilbert, c'est l'amour, plénitude de la Loi (Rm 13, 10). Ravis en esprit ou restant en nous-mêmes, "l'amour du Christ nous presse" (2 Co 5, 13). Il nous presse d'accourir vers Lui-même: insatiable appel à toujours progresser; douce tyrannie de la mise en oeuvre de l'amour de charité en actes et en vérité.

§ 2- L'amour, comme *affectus*, est à diriger vers le Christ.

"Aspirez aux dons les meilleurs", recommande l'Apôtre (1 Co 12, 31): c'est la base de départ de l'appel lancée aux "filles de Jérusalem" (c'est à dire à la fois les moines de Swineshead et les moniales Gilbertines que Gilbert instruit).

Le Commandement de l'amour reste toujours nouveau puisque Jésus, en ceux et celles qui Lui sont consacrés, est "toujours neuf" ("Il a apporté toute nouveauté en s'apportant Lui-même" - S.

Irénée, A.H. IV, 34). L'amour nous porte vers Lui par "un désir sans repos": c'est encore là l'opposition si souvent rencontrée dans les SCt entre *otium* et *neg/otium*; l'amour implique le "non-repos" du désir, mais pour y trouver le seul "vrai repos", dans l'amour (voir SCt 1, *supra* p. 5).

Ici, vient une notation d'un grand intérêt. Elle nous révèle la finesse psychologique et la délicatesse de sentiment de Gilbert ainsi que la profondeur de sa contemplation mystique. Il s'adresse aux "filles de Jérusalem" entendues dans la double acception des moines de Swineshead et des moniales qu'il est venu instruire:

"Votre seule aspiration (votre insatiable désir) c'est que l'Epoux (Jésus) vous plaise sans cesse davantage. Combien plaît-il, Celui qui ne peut plaire assez? Et de votre part, rien ne peut lui plaire davantage que si lui-même vous plaît - c'est ton âme qu'Il veut, et rien d'autre. Seule elle lui suffit, pour autant qu'elle se donne tout entière. C'est assez, eu égard à tes possibilités; c'est trop peu, eu égard à ce qu'Il mérite. Oui, si tu te prends toi-même comme point de comparaison et comme mesure, cela suffit: si tu te donnes toi-même, il ne te reste rien. Par contre, si c'est lui que tu prends pour mesure, et si tu te mets en balance avec lui, comment tiendras-tu un seul instant face à lui? Que l'amour se limite et se restreigne en-deçà de tes forces: il est injuste. Mais qu'il dépasse tes forces: il reste insuffisant... L'amour ne considère pas l'impossibilité comme une excuse suffisante. Aucune tâche ne lui paraît assez grande, pour autant que lui-même ne s'attiédise pas...

On ne peut être empressé de servir et avare de soi-même. L'amour ne dépense rien avec plus de plaisir que lui-même: il ne peut rien offrir de plus généreux... L'amour bouillonne, il ne se possède pas, il déborde, il aspire à être sans limite, puisqu'il ne sait pas imposer de bornes à l'élan de l'affection (*affectus*)".

Tout ce passage est fort comparable à celui de S. Bernard qui figure en SCt 83, 4-5. Mais Gilbert, une fois encore reste original. Il ne compile pas. Il fait l'expérience de la quête et de la rencontre de l'Epoux, et, à sa manière, il en relate ce que permet l'expression oratoire, quoique la réalité de l'intime rencontre demeure ineffable.

"A l'amour rien ne suffit, rien de moins que lui-même. L'amour ne saurait se rassasier de lui-même, et cependant il ne peut que se repaître que de lui-même: seul, il est pour lui-même un aliment suffisamment délicieux. L'amour ne veut rien de plus que d'aimer"...

On croirait entendre Bernard: "J'aime parce que j'aime; j'aime pour aimer" (SCt 83, 4). Mais non, c'est bien Gilbert qui poursuit son discours dans sa contemplation du Mystère de l'amour.

"Vraiment l'amour est doux et il est seul à l'être. Tout amour est doux. Pourtant l'amour n'est rien comparé à l'amour du Christ. Car la beauté de celui-ci dépasse toute beauté. 'Plus que toute beauté, j'ai aimé la Sagesse ' (Sg 7, 10). Comment ne serait-il pas rayonnant Celui qui est l'éclat de la Lumière éternelle? " (cf. Sg 7, 26).

En cette finale du § 2 notre commentateur établit une équivalence entre Jonathan ("Don de la Colombe") et Jésus ("Le Seigneur sauve"), à partir de 2 Sam 1, 26: "Jonathan, mon frère, plus aimable que l'amour des femmes"... Jésus peut donc être légitimement être appelé "frère", puisque He 2, 11 y autorise: "(Le Christ) n'éprouva pas de honte à nous appeler ses frères"... Et il est rempli de la grâce spirituelle (la "Colombe" est le symbole de l'Esprit), l'Enfant qui nous a été donné (cf. Jn 1, 14; Is 9, 5)...

§§ 3/4 - "Aspirez aux dons spirituels les meilleurs" (1 Co 12, 31)...

... Surtout à celui qui consiste à aimer! L'auteur inspiré qui écrit le Ct, énumère les

composantes du "petit lit" de Salomon: le bois du Liban, les colonnes d'argent, le dossier d'or, le tapis de pourpre, et, pour finir, le sommet de tout: l'amour, qui, selon S. Paul "surpasse tout". Ce qui permet à Gilbert d'enchaîner par un véritable commentaire émerveillé de 1 Co 13, l'Hymne paulinien à la Charité.

§ 5- Rien de préférable à l'amour du Christ et à l'amour pour le Christ.

L'amour est la caractéristique des disciples du Christ, car c'est l'enseignement du Christ-Docteur. Il est vrai que 1 Jn 4, 18 rappelle que "l'amour parfait bannit la crainte" (la peur du Jugement).

Font suite, sur le même registre, d'autres qualificatifs de l'amour puisés dans l'Écriture: "L'amour couvre une multitude de péchés" (1 Pi 4, 8); "L'amour est fort comme la mort" (Ct 8, 6); il peut donc aussi "supporter les tribulations pour le Christ" (cf. Rm 5, 3-5).

§ 6- L'amour jette dehors toute crainte d'un châtement

Il y a la crainte que bannit l'amour. Il y a aussi la crainte que la vérité envoie pour maintenir le croyant dans l'humilité.

Le Christ est notre Justice (cf. 1 Co 1, 30). Alors que craindrai-je si je Lui appartiens vraiment?

Une prière adressée à "Jésus" clôt ce paragraphe:

"Je T'aimerai, bon Jésus, je T'aimerai, Toi, ma force, que je ne peux aimer gratuitement, ni d'ailleurs suffisamment. Que tendent vers Toi, dans leur totalité, mes ardeurs, et qu'aucun autre désir ne les détourne ni ne les distraie! Oui, mais combien nos ardeurs pour Toi s'avèrent donc limitées, même lorsqu'elles Te sont entièrement consacrées! Comment pourrais-je diminuer ce qui, entier pourtant, se montre si ténu? Que mon désir, Dieu bon, m'emporte tout entier vers Toi! Entraîne-moi Toi-même en Toi pour que jamais je n'aie besoin de l'impulsion de la crainte, et que l'amour parfait la rende inutile".

§ 7- Une crainte d'adoration respectueuse s'intériorise dans l'amour

Cette crainte-là est proche de l'amour; elle lui est même contiguë.

§ 8- Le tapis écarlate et ruisselant de lumière est le symbole de l'amour

"Au milieu" s'étend ce tapis qu'est l'amour. Mais pourquoi ajouter: "A cause des filles de Jérusalem?"

C'est par leur motivation que la crainte et l'amour diffèrent, alors qu'ils se rejoignent par leur pratique des œuvres bonnes et la liberté de l'élan qui les dynamise. Une première crainte redoute de subir la punition des fautes commises; une seconde crainte tremble de se voir privée de son espérance pour avoir fauté par faiblesse; une troisième crainte, elle, n'a rien à redouter: c'est le fait de la créature devant son Créateur. L'amour parfait bannit la première; il supporte pour un temps la seconde; mais il s'associe absolument la troisième. "Cette crainte-ci, filles de Jérusalem, saisissez-la. Gardez-vous de la première". "A cause des filles de Jérusalem": oui, à juste titre, car "grande est la paix pour qui aime Ta Loi, (Seigneur)!" (cf. Ps 118, 165).

L'amour surpasse toutes les richesses des dons spirituels. Non seulement il les surpasse, mais il les inclut. Communiant, par les vertus acquises, à toutes les grâces spirituelles, on repose (encore le thème du repos dans la charité!), sur le petit lit de l'amour. Il rassemble en lui toutes les

vertus.

"Aspirez donc", filles de Jérusalem, "aux dons spirituels les meilleurs" (1 Co 12, 31). "Passez tout entières dans cet *affectus*", dans cet élan du désir amoureux. "Car absolument aimable est notre Bien-aimé, Jésus le Christ".

*

Transition

En page 4 (*supra*) nous présentions- en reprenant la fragmentation proposée par P. Y. Emery - les Sermons de Gilbert sur le Cantique regroupés en 5 fractions. Nous avons (pp. 5 à 18) présenté l'ensemble du premier groupe: les 20 premiers Sermons. Nous en avons analysé 5 (Sermons 1, 4, 8, 13 et 18). Il nous reste donc à présenter, dans chacune des 4 séries suivantes, le contenu global des Sermons; puis nous en analyserons un, dans chacune de ces séries. Rappelons la répartition en 4 séries:

- 1) Série des SCt 21-26;
- 2) Série des SCt 27-33;
- 3) Série des SCt 34-40;
- 4) Série des SCt 41-47.

Puisque Gilbert s'arrêtera, en son ultime Sermon 47, sur Ct 5, 10 ("Mon Bien-aimé, blanc et vermeil, (est) choisi entre mille"), il est bon de remarquer que tout le chapitre 4 du Ct est un monologue de l'Époux. Le commentaire de ces 15 versets fera l'objet des Sermons 21 à 36. Les Sermons 37 à 47 traiteront de Ct 4, 16 à 5, 10, où le dialogue est repris entre l'épouse et l'Époux.

Notes globales sur les Sermons de chaque Série

1- SCt 21-26

Ces six Sermons commenteront Ct 4, 1-5: l'Époux présente élogieusement les divers aspects de la beauté de l'épouse. Cela rassurera la bien-aimée, puisque c'est l'Époux Lui-même, la Vérité, qui signe ce portrait. Le commentateur entend ces considérations louangeuses comme des exhortations pour décider l'épouse à entreprendre de parvenir à cet état de perfection décrit: c'est donc un programme d'action qui est présenté.

Dans ce premier groupe, nous retiendrons le SCt 21 et nous l'analyserons.

2- SCt 27-33

Ces sept Sermons donnent une interprétation allégorique de Ct 4, 7-11.

Tous les attributs de l'épouse qui charment l'Époux, sont entendus au sens allégorique (sens spirituel profond). Comment pourraient-ils l'être autrement?

SCt 27: Les seins de l'épouse sont comparés à "deux cabris, jumeaux d'une chèvre" en Ct 4, 5; l'adolescente est donc mère; si elle paît les autres, elle a besoin elle aussi d'être nourrie. Les cabris sont la figure des enfants: ils paissent "dans les lis", symbole des vertus, "à la montagne de la myrrhe", symbole de l'incorruptibilité, et "à la colline de l'encens" où le feu du Christ enflamme l'encens de la prière: à la diastole du recueillement répond la systole de l'éclatement de la louange et de l'action de grâce.

SCt 28: "Viens du Liban", s'exclame l'Époux, exprimant ainsi son amour à l'épouse en s'émerveillant de sa beauté; elle lui vient de Dieu. La couronne des montagnes qui entourent l'épouse, constituent les lieux idolâtriques païens, ou encore les péchés de la communauté ecclésiale dont l'épouse devra se déprendre. Que l'Église/épouse ne perde pas sa dimension contemplative pour

s'adonner à des tâches apostoliques secondes ou à des honneurs ecclésiastiques indignes d'elle.

SCt 29: Ici est célébré le mystère de l'amour du Christ et sa gratuité: oeil et cheveux de l'épouse représentent les "docteurs" (enseignants) et les "disciples" dans l'Eglise.

SCt 39: Les deux seins de l'épouse sont les signes de l'abondance gracieuse de l'enseignement doctrinal et spirituel, dans l'Eglise, mais aussi les secours matériels dont l'Eglise a la gestion.

SCt 31: Les onguents symbolisent la vie dans l'Esprit, initiation à la vie incorruptible, espérance de la résurrection. L'onguent par excellence, c'est l'Amour de Dieu en nous, pour Dieu et pour le prochain (cf. Rm 5, 5). L'Eglise réalise ce qu'a fait Marie-Madeleine: l'offrande du parfum pour en oindre le Christ.

SCt 32: Dans un éblouissement de formules expressives, Gilbert reconnaît dans les onguents leur double caractère d'intériorité et d'extériorité, de concentration et de diffusion, d'infusion et d'effusion, propres à l'Esprit: joie intérieure et louange proclamée devant la prise de conscience du pardon offert par Jésus.

SCt 33: S'opère ici un passage des onguents de l'Esprit aux lèvres de l'épouse d'où sort la Parole qui nous dit l'Epoux et nous énonce le Mystère de la foi.

Le Sermon 31 sera analysé entièrement.

3- Les Sermons 34 à 40

Le thème sur lequel se concentrent ces six Sermons est celui du "jardin".

SCt 34: Est identifié le jardin planté par le Père à l'Eden, avec le coeur de l'épouse: jardin clos (signe de virginité) réservé à l'Epoux, source scellée (intériorité entretenue par l'ascèse). Les grenadiers qui y sont présents symbolisent à la fois la pudeur et la patience: la grenade est en elle-même une parabole de l'unanimité que doit être, en vérité, la communauté monastique.

SCt 35: L'inventaire des sept plantes du jardin est dressé; ces plantes reçoivent leur fécondité de la source scellée. Ces plantes, ce sont les vertus théologiques (3) et les vertus cardinales (4). Sept est de plus un nombre symbolique exprimant la perfection ou la plénitude.

SCt 36: Il est ici fait mention de plusieurs jardins qui représentent, dans l'Eglise, les "séculiers" (les gens du siècle) et les ordres religieux "réguliers". Les eaux de la grâce fécondante descendent du Liban. Mais il y a aussi de mauvais puits d'où sort une eau polluée: celle de l'hérésie (l'Arianisme en particulier) et du schisme (celui de Donat, qui ravagea l'Afrique du Nord). Et ce Fleuve qui coule du Liban, figure le Christ, renouvelant toute chose par la puissance d'amour qu'Il génère.

SCt 37: Le jardin est pris sous le souffle de vents contraires: celui de la cohésion et de l'unité, celui de l'âpreté à la possession de biens ou de l'argent, et de la calomnie. Il convient de reconnaître là un tableau impressionnant de la communauté de Swineshead, dont Gilbert est l'Abbé et dont il aura particulièrement à souffrir (nous retrouvons là les plaintes de Bernard dans ses SCt).

SCt 38: C'est le prolongement de la méditation sur les deux vents contraires. Le Souffle de midi (l'E.S.) développe et affermi la liberté des Frères dans le choix du bien, c'est à dire dans l'éveil à l'amour. Trois formes de liberté sont distinguées: le libre arbitre (absence de contrainte et rejet de la nécessité); liberté restaurée par la grâce du Christ permettant de choisir le bien et d'y persévérer; liberté de bon plaisir, dans l'élan spontané du coeur, qui adhère volontiers à la volonté de Dieu et à elle seule. Bien sûr, Gilbert a lu le Traité de Bernard sur "la grâce et le libre arbitre": il s'en inspire originellement.

SCt 39: Les deux jardins, celui de l'Epoux et celui de l'épouse entrent comme en dialogue. Les deux amants-aimés s'interpellent: "Viens dans mon jardin!". Celui de l'épouse, visité par l'Epoux, est celui de la pénitence et de la conversion; celui de l'Epoux est celui de la contemplation à laquelle l'épouse est invitée.

"Le rayon, avec le miel", est l'image des deux natures du Christ, de sa divinité et de son

humanité.

Ce Sermon 39 sera retenu pour notre analyse des Sermons de la troisième Série.

SCt 40: Ce que l'Epoux aspire à trouver dans le jardin de l'épouse (dans le nôtre), c'est la myrrhe (le témoignage des martyrs), le miel issu du rayon (l'enseignement des docteurs, la saine doctrine), le vin avec le lait (l'humilité des contemplatifs).

Ce Sct 40 est aussi le lieu où est fait l'éloge d'Aelred de Rievaulx, l'ami de Gilbert, mort récemment (1167). Simplicité et ivresse de l'Esprit le caractérisaient. Il entre maintenant dans le jardin éternel pour y rejoindre l'Epoux. "Il avait une intelligence aisée à suivre" (clair dans l'expression de sa pensée) et une forte puissance affective" (une intelligence pénétrée d'amour et de tendresse).

4- Les Sermons 41 à 47

Le thème majeur qui traverse ces sept derniers Sermons, est celui d'un nouveau "rendez-vous manqué" (P. Y. Emery). L'Epoux se tient à la porte. L'épouse se décide à ouvrir au Bien-aimé qui l'appelle; elle se lève, ouvre: il a disparu... Elle doit, le coeur brisé, se remettre à sa recherche. Tel est le *leitmotiv* de tout ce Cantique. La quête de Dieu ne peut parvenir à sa fin ici-bas.

SCt 41: "Je dors et mon coeur veille. Voix de mon Bien-aimé qui frappe: "Ouvre-moi, ma soeur!"... (Ct 5, 2).

L'épouse dort dans l'ivresse de l'Esprit que l'Epoux lui a communiqué. Mais son coeur veille. Elle est plus consciente que jamais, exempte des soucis d'ici-bas. La voix de l'Epoux se fait entendre: comme un glaive tranchant qui frappe, mais aussi comme un *cymbalon* (instrument à cordes frappées): c'est l'amour manifesté dans l'Incarnation.

Les gouttes de rosée nocturne couvrant la tête de l'Epoux représentent l'inconsistance des "gnoses" (prétendues connaissances) et des positions juives se fermant à l'accueil de Jésus comme Messie d'Israël. L'Epoux trouve refuge dans l'Eglise des nations, qu'est l'épouse. Sa mission d'annonce de l'Evangile aux foules encore incrédules, l'empêche et la prive de poursuivre sa contemplation. Elle ne doit pas se laisser égarer par des ministères auxquels elle n'est pas appelée.

SCt 42: "Ouvre, ma soeur...Ma tête est couverte de rosée... Il a passé la main par une fente du mur" (Ct 5, 2-6).

Un Sermon très riches en thèmes qui se succèdent:

- les gouttes de rosée, interprétées ici dans un sens positif: joie et grâce apportées par Jésus, dans sa divino-humanité.
- la tête et les boucles de cheveux: unicité de Dieu et diversité des modes de connaissance qu'Il nous offre de Lui, par la volonté purifiée et l'intelligence illuminée par l'amour.
- la main de l'Epoux passée par la fente du mur: lieu et passage où pourra pénétrer chez l'épouse "une inspiration secrète". Ce n'est pas encore le large passage par la porte... La fente c'est la connaissance de Dieu à travers **ses oeuvres**, puis, **ses signes** (les divers médiateurs; il convient d'être instruit pour les percevoir), et enfin **sa nature** elle-même.

SCt 43: "Retirant le verrou de ma porte, j'ai ouvert au Bien-aimé, et Lui, il avait disparu; Il avait passé (outre). Mon âme s'est liquéfiée dès qu'il a parlé" (Ct 5, 5-6).

Les mains de l'épouse sont ointes de myrrhe (de la ferveur d'une obéissance qui cède toujours à l'amour). La disparition soudaine de l'Epoux ne peut être qu'une "ruse d'amour" pour accroître le désir de l'amante. Il est vrai, la présence du Ressuscité nous dépasse: elle ne peut être saisie (Qui pourrait mettre la main sur Dieu?) Il "passe", à travers l'âme contemplative, comme un glaive de feu.

Ce Sermon 43 sera analysé intégralement ci-après.

SCt 44: "Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé. Je l'ai appelé, il n'a pas répondu. Les gardes de la ville m'ont trouvée; ils m'ont frappée et blessée. Ils m'ont enlevé ma tunique" (Ct 5, 6-8).

Si le Christ se retire, c'est que l'âme défaille en sa présence: insoutenable sainteté! Elle retrouve force et un désir accru en son absence: paradoxe de la condition humaine, faite pour Dieu et incapable de Lui, par elle-même. Les gardes sont les "docteurs de l'Eglise": leur enseignement est une mise à l'épreuve pour qui les écoute; ils rappellent l'exigence de la conversion radicale pour accéder au salut. Le manteau/tunique, ce sont les vêtements disparates dont nous affuble l'imagination. Ce "voile" cachait la vérité maintenant découverte ("révélée") et qui engendre la ferveur de l'amour. D'où l'annonce demandée aux "filles de Jérusalem": "Allez annoncer au Bien-aimé que je languis d'amour"...

SCt 45: "Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez le Bien-aimé, allez lui annoncer que je languis d'amour" (Ct 5, 8).

C'est une occasion pour le commentateur de développer un enseignement sur la prière d'intercession et sur l'humilité: c'est un bien de prier les uns pour les autres. En l'absence de l'Aimé, l'âme peut être bouleversée; alors des langueurs l'habitent (tristesse, regret, dégoût: acédie, cette maladie typiquement monastique). Mais, si ceux qui languissent par faiblesse s'adressent au médecin pour guérir, ceux qui languissent par amour, font appel à l'Aimé.

SCt 46: "Quel est-il ton Bien-aimé issu du Bien-aimé (*ex dilecto*), ô la plus belle des femmes. Quel est-il ton Bien-aimé (*ex dilecta*, issu de toi), que tu nous en conjures?" (Ct 5, 9).

Les filles de Jérusalem s'associent à la quête de l'épouse. Les deux questionnements portent sur les deux sortes d'engendrement du Bien-aimé: engendré "du Bien-aimé qu'est le Père, et engendré "de la bien-aimée", de la "Vierge-Mère", dans son humanité. "Pourtant c'est elle qui tient de Lui tout ce qu'elle possède"...

Double nature de Jésus. Ce qu'est le Père, voilà ce qu'est le Fils: la même qualité d'être les constitue l'un et l'autre. Les "filles de Jérusalem" voudraient bien connaître Celui dont est issu le Bien-aimé..."Montre-nous le Père, et cela nous suffit", disaient à Jésus ses disciples (Jn 14, 8) "afin que nous connaissions le toujours plus aimé issu du Suprêmement aimé!" Mais la seconde question - se demande Gilbert - n'est peut-être posée que parce que les "filles de Jérusalem" perçoivent l'énormité de leur première demande: "voir le Père!", et qu'elles entendent y échapper "en se contentant d'apprendre à connaître la nature humaine de Jésus.

Les deux questions devraient être posées par "les filles de Jérusalem d'ici-bas": le peuple juif interrogeant l'Eglise pour qu'il apprenne la "double naissance" *ex dilecto* et *ex dilecta*.

L'auteur, avec S. Paul (cf. Rm 9-11), attend que le voile de l'ignorance et de la dissimulation soit ôté des yeux du peuple élu le premier, pour qu'il adhère de foi à la double nature du Christ, vrai Dieu et vrai homme. Mais le temps de cette adhésion n'est pas encore venu. La nôtre est cependant toujours arrivée à son terme. Le Sermon s'achève par la reconnaissance que fait l'épouse: "Mon Bien-aimé est blanc et vermeil" (Ct 5, 10).

SCt 47: "Mon Bien-aimé, blanc et vermeil, est choisi entre mille" (Ct 5, 10).

L'épouse prend sur le temps de sa recherche contemplative pour instruire les "filles de Jérusalem" sur les qualités du Bien-aimé. Elle leur parlera de "sa tête", de "ses boucles de cheveux", de "ses yeux", de "ses joues" et de "ses lèvres", de "ses mains", de "ses jambes" et de "son ventre", de "ses pieds" et de "sa gorge"..."Il est tout entier désirable" (cf. Ct 5, 16). "Tel est mon Bien-aimé, et c'est Lui mon ami": conclusion pleine d'affection. Gilbert disserte sur chacun des éléments énoncés... mais il sera pris de court, et ne développera que sa description de la couleur "blanche et vermeille" du Bien-aimé: "Dieu est Lumière; en Lui point de ténèbres" (1 Jn 1, 5). L'épouse (chaque âme humaine) doit intégrer ces deux couleurs pour être ressemblante à l'Epoux, c'est à dire "pure et enflammée" d'amour.

"S'il te procure la lumière et l'intelligence, il est blanc pour toi. Mais s'il n'enflamme pas d'amour ton âme, tu ne Le ressens pas comme vermeil. En Lui-même Il est l'un et l'autre, mais pour toi, il ne l'est pas, à moins que tu ne ressenties ces deux effets"...

..."S'approcher de Lui, c'est s'approcher du Feu" (cf. Dt 4, 24 et He 12, 29).

*

Sermon 21

"Que tu es belle, mon amie, que tu es belle!
Tes yeux: ceux des colombes - sans rien dire
de ce qui se cache au-dedans" (Ct 4, 1).

Thème principal: La simplicité et son lien avec la vie spirituelle. Deux mots clés le résume: *simplicitas et spiritualitas*.

§ 1- Cet éloge hyperbolique de l'épouse par l'Epoux doit rassurer la bien-aimée.

L'Epoux, en effet, semble ne pas craindre d'amener l'épouse, par ses louanges à ce qu'elle s'enorgueillisse. Il agit en pédagogue: il veut contrefaire le sentiment de crainte qui s'était introduit en elle. Comment pourrait-elle se contenter d'être "laide" alors qu'elle est "invitée à épouser notre Salomon"?

Au jour de ses fiançailles, elle l'avait entendu "se réjouir, dans son abîme de gloire". Elle pourrait maintenant redouter, après tout un parcours sinueux, d'être repoussée. Aussi, lui fallait-elle être rassurée pour reprendre courage et pour qu'une allégresse intérieure s'empare d'elle. Heureuse, elle deviendrait plus belle, de "cette beauté que constitue l'ensemble de la vie et des moeurs".

Nous avons donc là une exégèse littérale de ce texte, tout à fait cohérente. Gilbert y voit la raison d'être de cette interpellation louangeuse de l'Epoux: "Que tu es belle, mon amie"... En Ct 1, 14, les paroles de l'Epoux étaient presque identiques: "Voici, tu es belle, mon amie; oui, tu es belle". Dans les deux cas - remarque notre commentateur -, il y a une répétition: une manière d'affirmer avec force la réalité du fait: l'épouse est belle! Ce redoublement équivaut à une sorte de superlatif hébraïque; mais il y a plus dans la formule de Ct 4, 1 que dans celle de Ct 1, 14. Dans cette dernière formule, c'est une simple affirmation; dans la précédente, il s'agit d'une exclamation admirative pour ce que la beauté de l'épouse a d'extraordinaire; comme le dit Gilbert: "Là, il (l'Epoux) affirme qu'elle est belle; ici, il est sous le charme de la voir si belle".

Dans la progression du Ct, les propos tenus à l'épouse par l'Epoux manifestent une perfection croissante. Quant à l'interprétation de la beauté de l'épouse, prudemment Gilbert renvoie au Commentaire de S. Bernard sur le Cantique dans lequel l'Abbé de Clairvaux parle effectivement, en SCt 40, 4, de la beauté de l'épouse. Bernard s'adresse au lecteur: "Si tu brûles de t'employer à faire de ton âme l'épouse de Dieu, **efforce-toi de rendre belle l'une et l'autre joue de ton intention**. Imitant cet oiseau si chaste (la tourterelle), assieds-toi dans la solitude... 'Oublie ton peuple et même la maison de ton père, **et le Roi désirera ta beauté**' (cf. Ps 44, 11-12)".

§ 2- Les yeux de colombe manifestent une pureté d'intention.

La description de la beauté de l'épouse commence par les yeux. Si l'oeil est simple, tout le corps sera dans la lumière (cf. Mt 6, 22). On pourra ce reporter, là encore, à S. Bernard, et à sa "Petite étude de l'oeil simple" qui se trouve insérée dans le "Traité du précepte et de la dispense", §§ 35-41.

"L'oeil simple de l'intention, dit Gilbert, illumine l'ensemble de ce corps qu'est l'action". Ainsi, les oeuvres qui auraient pu briller devant les hommes, brilleront seulement devant Dieu. Sans la pureté d'intention, les oeuvres deviennent ténébreuses. L'oeil simple, lui, ne prend aucune part aux

ténèbres. Il est tout entier dans la lumière lorsqu'il a pour seule intention de **"faire le bien envue du bien"**.

Gilbert se fait alors moraliste: "Comment serait bonne une intention qui ne vise pas uniquement le bien? Elle peut même se dissimuler et vouloir paraître bonne sans l'être vraiment. Alors, l'action sera tout entière enténébrée..."

Simplicité et spiritualité sont ensemble évoquées (et même "célébrées"!). Il fallait donc pour l'Epoux mettre en valeur la lumière en celle qu'il nomme son "amie", afin de la montrer semblable à Lui. N'est-il pas la Lumière du monde? (Jn 8, 12). D'ailleurs, la lumière n'est-elle pas créée la première, selon Gn 1?

§ 3- "Tes yeux sont des colombes"

"Aussi nombreuses que soient tes oeuvres bonnes, si ton esprit est impur, tu revendiques en vain une prétention à la beauté; et tu ne peux pas être appelée "Amie". L'intention déviante aussi bien que perverse est fallacieuse, fausse, en contradiction avec la nature des colombes.

"Comment l'Epoux - qui est la vérité - te nommera-t-il 'ma colombe, mon amie', toi qui ne trouves pas ta joie dans la simplicité?... **Amie à l'égard de la vérité: telle est la simplicité**. Aussi, est-ce avec les simples qu'elle converse" (cf. Pr 3, 22). Et l'Epoux applaudit la simplicité de l'Amie; "Tes yeux sont des colombes!"

Aujourd'hui - constate douloureusement Gilbert -, ne pas s'obscurcir à l'égard de la vérité, fait "figure d'oiseau rare" (expression reprise du poète latin Juvénal); oiseau qui reste caché "au creux des rochers, le long des cours d'eau" (cf. Ct 2, 14 et 5, 12).

Une question à se poser: Comment l'oeil de la colombe a-t-il pu s'obscurcir? En préférant les yeux du rapace à ceux de la colombe, en se comportant selon la sagesse de la chair qui est ennemie de Dieu. Quel rapport possible entre la loi de la cupidité et celle de l'amour (*lex cupiditatis/lex caritatis*). **Il ne peut y avoir de conciliation entre les deux sagesse, celle de la chair et celle de l'esprit; l'une est paix; l'autre conflit. Simplicité et spiritualité vont donc de pair**. Telle est la sagesse à laquelle se réfère le Christ-Epoux, pour magnifier la beauté de l'épouse.

§ 4- Une grâce secrète se cache "au-dedans", à l'intime de l'épouse. Seul Jésus y a accès.

"Ton secret est à Toi, bon Jésus, ton secret est à Toi" (Is 24, 16; citation reprise par Guillaume de S. Thierry à la fin de la "Lettre d'or"). Il est le seul à se délecter de ce qui demeure caché en l'épouse. Mais quelle est cette réalité cachée, ce secret commun de l'épouse et de l'Epoux? *L'affectus* (l'élan du désir amoureux) le perçoit mieux que l'intelligence discursive qui n'y a pas accès. Ce sont, en un mot, les secrets d'une gloire cachée où seul le Bien-aimé a le droit de pénétrer.

§ 5- "Des yeux de colombe - sans rien dire de ce qui se cache au-dedans"... (Ct 4, 1)

Cette simplicité de la Colombe possède en elle beaucoup d'agrément: elle est douce et plaisante. Mais quel est pourtant - se demande Gilbert - son trésor caché? Il reconnaît ne pas le savoir et il lui paraît impossible de scruter le mystère. Pourtant il va s'y risquer...

§ 6- L'indicible du monde à venir dont les prémices sont déjà goûtées intérieurement.

Le moraliste se fait maintenant théologien: Les vertus se situent à l'intérieur de l'âme, même si, pour certains, l'exercice se produit à l'extérieur. Pour d'autres, l'activité de ces vertus est interne. Pour d'autres encore - c'est le fait de quelques uns - les vertus agissent à l'intime de l'être. Certains se détournent des réalités charnelles, d'autres s'appliquent aux réalités spirituelles, d'autres enfin jouissent déjà des réalités désirées.

Il semble bien qu'ici Gilbert, dont "le secret est à lui", ait fait une expérience de "cet excès de bonheur dans les lieux intimes et retirés de l'âme" (*excessus gaudii/ in recessu*), qu'il compare à "une nuit illuminée pour ses délices" (cf. Ps 138, 11). Cela semble comparable aux confidences de Bernard sur "les visites du Verbe" (cf. SCt 74, 1-6).

§ 7- Ne parler de ce secret qu'avec discrétion, mais en vivre intensément intérieurement.

Ce lieu caché est peut-être désigné par l'Époux par l'expression sibylline: "de ce qui se cache au-dedans", c'est à dire au plus secret de l'épouse (*eo quod intrinsecus latet*)... Du moins, Gilbert n'en veut pas dire plus et s'en remet au mystère qui, dit-il, "appartient aux secrets de l'oraison... dans le saint des saints". Il ne veut pas "toucher à la manne sacrée à l'intérieur de l'urne d'or et qui est enfermée dans l'Arche" (cf. He 9, 3s.). Le terme même de manne n'exprime-t-il pas un secret par cette interrogation même: 'Qu'est-ce que c'est?' Ce quelque chose de caché est justement comparé à la manne, "nourriture savoureuse du ciel". L'oeil qui n'a pas la simplicité de l'oeil de la colombe, et que ne dirige ni l'humble confiance de la foi, ni une intention pure, a le devoir de s'en écarter.

Dernières recommandations aux frères de Swineshead (avant de clôre ce Sermon):

Frères, "saisissez à pleins bras la sainte simplicité, le repos de l'esprit, la méditation menée en toute pureté, la prière qui jaillit de la liberté (dans l'Esprit). Que se situe en vous "l'arche d'une sainte méditation et l'urne de la prière intérieure", pour vous rassasier d'une divine réfection et d'une part de gloire (cf. Ps 16, 15), dans l'attente de la plénitude de celle-ci et de la vie éternelle.

*

Sermon 31

"Tes seins (*mammae tuae*) valent mieux que le vin,
et l'odeur de tes onguents
surpasse celle des aromates" (Ct 4, 10).

Thème principal: les onguents, symbole de la vie dans l'Esprit; celui-ci suscite en nous l'amour de Dieu - onguent par excellence -, envers Dieu et le prochain.

§ 1- Préambule introductif.

Cette introduction au Sermon 31 tranche, par sa délicatesse, avec les plaintes de Gilbert émises en d'autres lieux (voir SCt 13, 7 ...). Notre commentateur se dit ne disposer que de peu d'huile et d'onguent - symbole de l'Esprit-Saint - pour remplir ces vases avides d'être rassasiés que sont les frères de la communauté monastique: "**Je ferai couler les quelques gouttes d'huile dont je dispose dans vos immenses récipients**". Il s'agit moins de quantité d'huile à recueillir en abondance que de respirer l'odeur des onguents qui fait l'objet de l'éloge (cf. Ct 4, 10). Les seins - d'abord nommés -, pour nourrir les plus fragiles, les onguents, pour conforter les plus valides; les seins sont présentés, par le lait qu'ils procurent, pour faire grandir, les onguents, pour empêcher de défaillir.

§ 2- Les onguents, symbole de l'Esprit-Saint qui nous transforme.

Partant de la lettre du texte, Gilbert compare les trois réalités nommées: le vin, les seins, et les

onguents. Le vin représente - dit-il - l'ébriété de l'Esprit dont s'enrichit l'intelligence: c'est le passage du vieil homme à l'homme nouveau; les seins, cette recreation gracieuse en l'homme nouveau; les onguents, la délectation d'une vie nouvelle en présence de Dieu et sous son regard. Trois verbes expriment bien ces trois phases de la conversion à la vie spirituelle: le vieil homme est détruit (*conficitur*); l'homme nouveau renaît (*reficitur*); l'homme devenu "nouveau" se réjouit en goûtant combien Dieu est bon (*afficitur*). Il y a donc là tout un itinéraire de tracé, allant de la conversion/réfection à la délectation, passant "des prémices du lait aux délices des onguents".

Mais les seins et les onguents se retrouvent ensemble - remarque notre commentateur - dans les éloges concernant l'épouse (cf. Ct 1, 3; 4, 10...). Cette insistance dans l'éloge est une invitation faite à chacun de nous à "courir à l'odeur de ces onguents-là" (Ct 1, 3). Une recommandation:

"Prends-donc soin que ces onguents exhalent en toi leur parfum pour que tu sois digne de l'entendre dire: 'L'odeur de tes onguents surpasse celle de tes aromates'".

Ces éloges, l'Epoux les redit à maintes reprises. Donc, que le nom du Bien-aimé, comme une huile parfumée, répande en toi sa bonne odeur: "Si tu commences par les onguents, qu'ils trouvent en toi leur achèvement", c'est à dire qu'ils ne cessent de s'accroître en qualité de parfum. "Que l'huile de l'onction ne s'éloigne pas de ta tête, mais descende de ta tête jusqu'à tes pieds" (cf. Ps 132, 2), et que l'huile pénètre jusqu'à l'intérieur de toi afin que tout ce qui en toi appartient encore "à la chair", soit transformé grâce à l'huile de l'onction, (le S. E.):

"Ô moment désirable, ô doux onguent qui verra et fera accéder la chair corrompue à l'incorruptibilité" (cf. 1 Co 15, 53).

§ 3- La chair misérable se désagrège sans aller pourtant jusqu'à l'anéantissement.

La chair, réduite en poussière, ne peut plus se corrompre: "Toute chair est comme l'herbe, toute sa gloire comme fleur d'herbe. L'herbe a séché et la fleur est tombée" (Is 40, 6 ss.).

De manière très réaliste, Gilbert décrit le lent travail de la corruption, détruisant tout misérablement. Mais - dit-il -, cette destruction sert, en fait, un dessein de Dieu: la réalité "chair" ne sera pas anéantie totalement; elle se relèvera après destruction (cf. Jb 14, 12; Jl 2, 28: "avant que le ciel ne soit détruit, elle - la chair - ne se relèvera pas "; mais "alors elle se relèvera, et le Seigneur répandra son Esprit sur toute chair").

§ 4- L'espérance de la résurrection.

L'onguent se sera révélé absolument efficace. L'ancienne blessure sera guérie: "**Il transformera une si vieille putréfaction en santé incorruptible**". Cet onguent est caractéristique de l'Eglise en raison du Christ, "l'Oint du Seigneur", dont les chrétiens porte le nom. Ici-bas, cette onction par l'onguent aura servi à la sanctification; à la fin des temps, lors du retour du Christ en gloire, il agira en vue de la transformation de la chair grâce à l'huile de l'onction: par lui, "la désolation est adoucie", et la résurrection à venir est assurée dans l'espérance. C'est dans l'Eglise que ce parfum s'avère sans mélange et authentique, "surpassant l'odeur de tous les aromates".

§ 5- Les bons onguents: l'impassibilité, la patience et l'amour.

L'impassibilité (*apathéia* , selon l'enseignement d'Evagre et l'expérience du désert rapportée par Jean Cassien), c'est la maîtrise des passions, de la sensibilité et de la sensualité. Elle est un effet bénéfique de la grâce de l'ascèse vécue par les moines authentiques. Par l'*apathéia* - cette maîtrise paisible des passions - "la chair ressuscitée ne pourra plus être blessée". Mais doit s'y adjoindre **la**

patience: par elle, l'esprit humblement fervent demeure sans blessure au milieu des reproches et des injures. Par la patience, "nous possédons nos âmes" (Lc 21, 19). Et par l'impassibilité, nous possédons en héritage "la terre de notre chair" (cf. S. Bernard, Serm./Toussaint, 1, 9). D'où **l'utilité** de cet onguent, encore plus appréciable que **la jouissance** qu'il apporte, affirme Gilbert, sur le témoignage de Jc 1, 2: "Il convient de tenir pour une joie suprême d'être en butte à toutes sortes d'épreuves". Car, "celui qui se réjouit dans l'adversité est pénétré d'un onguent plus excellent que celui qui a appris à ne pas s'en attrister". N'est-il pas demandé à l'épouse du Christ d'aimer jusqu'à ses ennemis? (cf. Lc 6, 35). Et "l'amour vaut mieux que tous les sacrifices" (Mc 12, 33). L'odeur des onguents de cette épouse-là surpasse, en effet, tous les aromates.

Et le parfum de la prière? Il est comme un encens, certes; mais l'onguent de la réconciliation doit le précéder (cf. Mt 5, 23 ss.); car "Il est bon et agréable d'habiter en frères tous ensemble" (Ps 132, 1). La charité est en effet "la voie supérieure à tous les autres charismes" (cf. 1 Co 12, 31)...

Christ nous a aimés le premier: il est l'onguent excellent par son amour.

§ 6- Amour et Trinité. L'amour est la racine et le parfum de toutes les vertus.

En Ct 1, 3, l'épouse disait déjà elle-même qu'elle "court à l'odeur de l'onction", c'est à dire "dans l'émulation de l'amour". Ici (Ct 4, 10), elle court "à l'odeur de tes onguents": au pluriel. Gilbert explique pourquoi: l'amour, c'est l'amour dont nous aimons Dieu - qui nous a aimés le premier (cf. 1 Jn 4, 10) -, c'est aussi l'amour par lequel nous nous aimons les uns les autres (cf. Jn 13, 34). C'est en Lui, le Christ-Epoux, que nous trouvons "et l'exemple et le don de ces deux amours. Il nous en montre le chemin et nous en donne la force". D'où l'expression de Ct 1, 3: "Nous courrons à l'odeur de tes onguents".

L'amour du Père et du Fils, et leur mutuel embrassement par l'Esprit qui leur est commun, nous pénètre comme une agréable odeur. Gilbert y voit une invitation pressante à "être un comme eux (le Père et le Fils) sont un" (cf. Jn 17, 21). Unité qui caractérise l'être même de Dieu; l'amour fraternel en constitue la figure.

Heureux celui qui court "guidé par le parfum de cet amour, de cette douceur, de cette dilection, de cette onction!". Car "l'Esprit constitue lui-même l'onction du Père et du Fils, puisqu'il les unit dans cette douceur d'amour".

Jeûnes, aumônes... quelle odeur auraient-ils sans l'amour qui les parfume? La chasteté, le support des souffrances, que seraient-ils sans être "assaisonnés d'amour?" ... 'Si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien' (cf. 1 Co 13, 3).

L'amour constitue la racine de toutes les autres vertus qui doivent avoir part à sa sève pour s'élever et croître.

§ 7- Marie-Madeleine et Jésus.

Gilbert emboîte le pas de Grégoire le Grand en identifiant à Marie-Madeleine trois autres "Marie": Marie de Béthanie, soeur de Marthe; la "femme" qui oint la tête de Jésus chez Simon le lépreux (Mc 14, 3); et la pécheresse, venue oindre les pieds de Jésus (Lc 7, 36 ss.). Il s'agit en fait de quatre personnes différentes, affirment aujourd'hui les exégètes. Mais la leçon tirée, relativement aux "onguents" est fort judicieuse.

Cette "Marie", répandait-elle un autre parfum que celui de l'amour?

"Sur l'autel de son coeur, cette femme a brûlé, pour le Christ, son Seigneur, un aromate de qualité... : son coeur, liquéfié à la flamme de l'amour".

Puis, cette "Marie-Madeleine" est considérée au tombeau de Jésus. Celui-ci respire la suavité de cet onguent, et court à l'odeur d'un si violent amour... Il apparaît à elle, en premier:

"Il change en onction les aromates de cette femme et transforme ses désirs en délectation"

§ 8- L'onguent et le parfum de l'épouse: le Christ Lui-même, dans une saisie mystique.

"Il est bon, certes, de prier et de désirer le Seigneur, mais combien meilleur encore de l'aimer, de le posséder, de jouir de sa présence!" C'est lui qui embaume en son épouse bien-aimée:

"Elle embaume plus suavement dès lors qu'elle a passé en lui, et que, s'attachant à lui, elle exhale la senteur de cet onguent que constitue l'union, cet onguent qui, de l'Epoux, déborde dans l'épouse"...

"Voilà comment l'odeur de tes onguents surpasse celle de tous les aromates!"...

L'Epoux est donc Lui-même le parfum de sa bien-aimée.

*

Sermon 39

**"Que vienne mon Bien-aimé dans son jardin
pour manger le produit de ses arbres.
Viens dans mon jardin, ma soeur, mon épouse" (Ct 5, 1).**

Thème principal: La réciprocité de l'appel de l'épouse et de l'Epoux à venir dans leur "jardin" respectif. La myrrhe et les aromates: incorruptibilité et chasteté du Christ, pénitence et ferveur de l'épouse.

§ 1- Préambule.

Le commentateur remarque préalablement la distance entre le souhait exprimé et la manière de vivre de celle qui désire accueillir l'Epoux. Il y a manque de cohérence dans le désir exprimé: puisqu'épines et ronces poussent encore dans le jardin de l'épouse, dans l'âme humaine. Puis, Gilbert parle de son jardin à lui; il emploie la première personne du singulier dans son dialogue avec Jésus:

"Non, je n'ose pas, bon Jésus, t'appeler dans un pareil jardin, sinon pour que tu commences à arracher, détruire et planter" (cf. Jér 1, 10).

Puis, l'auteur se tourne vers sa communauté, et interpelle ses "frères":

"Puisse nos fruits, frères, ne pas être accusés d'immaturité, et donc d'acidité... Heureux jardin, pourtant, celui dont tous les fruits sont bons par nature et à point en leur saison".

Gilbert parle maintenant de l'épouse du Ct. Elle invite le Bien-aimé avec réserve et modestie, non pas comme à des "délices", tant qu'elle ne se s'entend pas appeler "avec délicatesse". Il est vrai qu'une certaine perfection conditionne la venue de l'Epoux, mais elle sait aussi que si son jardin possède quelques arbres à fruits, elle sait que cela vient de l'Epoux. C'est pourquoi elle pourra l'inviter: **il se retrouvera chez lui!**

"Mais, si ton jardin à toi est hérissé d'épines et stérile, si tu invites Jésus, que ce soit non pour qu'il y savoure des délices, mais pour nettoyer avant de planter. Il viendra plus tard se délecter de

fruits mûrs".

§ 2- Ce qu'est le Christ pour l'épouse.

"Que vienne mon Bien-aimé", dit l'épouse. Elle s'enflamme de désir en l'absence de l'Epoux. C'est en effet un amour simulé et inauthentique que celui qui oublie l'absent, tout en étant plein de prévenance quand il est là. Pour l'épouse, "**absent, elle le désire; présent, elle s'en réjouit**".

'Qu'il vienne, lui, et cela me suffit', semble-t-elle penser (cf. Gn 45, 28). "C'est lui mon vent de midi, et mon parfum aromatique: c'est lui mon amour". 'Dieu vient du midi', dit Ha 3, 43. Le vent du midi, pour l'épouse, "c'est mon Christ". C'est lui qui produit son souffle à travers le jardin; c'est lui qui en mange les fruits. Voici déjà que vient "la plénitude des temps" (Ga 4, 4). Les premiers fruits du figuier sont mûrs (en contraste avec Mt 21, 18ss.).

Gilbert évoque à ce propos le portrait d'une sainte moniale de Wattun, dont Aelred de Rievaulx racontait volontiers l'histoire; comparée à un figuier, elle portait les fruits de la grâce virginale: figuier abondamment fécond dans son apparente stérilité.

Notre commentateur n'hésite pas à adapter une parole de l'épouse pour la mettre...dans la bouche de l'Epoux: "A l'ombre de celle (*quam* au lieu de *quem*) que j'avais désirée, je me suis assis, et son fruit était doux à mon palais" (Ct 4, 12). Donc - et c'est un trait caractéristique de Gilbert -, grande liberté du commentateur, une peu déconcertante parfois.

§ 3- L'aventure spirituelle: consécration et corruption ne peuvent cohabiter.

Pour n'avoir pas conservé la "continence virginale et ses fruits les meilleurs", l'épouse a dû s'astreindre à une "amère pénitence". La perspective de la venue du Bien-aimé a de quoi la troubler. "Où te tourner alors pour cacher ta honte, toi qui as perdu les fruits de ta pudeur?"... Sous les feuilles du figuier, le fruit de l'intégralité et de la virginité devient introuvable...

Suit la plainte de celle qui se remémore son passé déviant: "Qui donnera à ma tête assez d'eau, qui fournira à mes yeux une source de larmes?" Profonds soupirs, gémissements angoissés, sanglots...

Quelques conseils du "père spirituel" qu'est Gilbert:

"Fais ce que tu fais: produis des fruits dignes de pénitence (cf. Mt 3, 8); laisse-toi consumer de chagrin (cf. Is 22, 4). Quant à moi, je pleurerai avec toi. Peut-être aussi que ton Bien-aimé lui-même se joindra à tes larmes, lui qui a pleuré sur Lazare (cf. Jn 11, 35). Peut-être même pleurera-t-il davantage: **plus on aime, plus on souffre**... Nombreuses sont ses compassions" (cf. S. Bernard, SCt 61, 4-5). Tu ne te consumeras pas en convertissant ton âme, car le Bien-aimé est pour toi un conseiller et un consolateur".

"Si tu produis des fruits dignes de pénitence, ton Bien-aimé s'en reviendra dans son jardin... Il mange volontiers les fruits issus de la pénitence. Pourtant, plus heureux celui qui conserverait intacts les fruits de la pureté".

§ 4- Invitation mutuelle de l'épouse et de l'Epoux à venir dans leur jardin respectif.

a). "Viens dans mon jardin, ma soeur, mon épouse". Quel amour violent chez le Seigneur Jésus - constate Gilbert -: sur un seul appel d'invitation, le voilà qui vole de bon coeur vers le jardin de l'épouse. "Il n'est ni lent, ni économe, lorsqu'il donne en retour, mais précisément, il invite à son tour l'épouse... Quoi de plus plaisant que cette réciprocité dans les invitations mutuelles? Quoi de plus admirable que cet échange? Ô admirable échange ! (*o admirabile commercium*). Le Bien-aimé du Père, la gloire du ciel, les délices des anges, permet qu'on l'invite dans nos jardins; et, sans délai,

il nous invite en retour dans le sien".

b). A remarquer que l'épouse ne dit pas; "que vienne mon Bien-aimé dans mon jardin", mais "dans son jardin". Oui, **à juste titre, dans le sien, car c'est lui qui l'a donné: il lui est dû; il lui a été consacré**".

c). Autre remarque textuelle: l'épouse souhaite cette venue du Bien-aimé: "Que vienne mon Bien-aimé". L'Epoux est plus impératif: "Viens, ma soeur, mon épouse". **Elle désire; Lui commande**.

d). Un rapprochement avec Ap 3, 20: "Voici que je me tiens à la porte, et je frappe"...

"Tu n'es pas dans la nécessité, bon Jésus, d'attendre à la porte de l'épouse: c'est elle qui auparavant t'interpelle de ses vœux. Rends-lui la pareille; invite-la en retour. Elle s'offre tout entière; toi, en retour, donne-toi tout entier...; même une petite part de toi représente plus que sa totalité à elle. Et sa totalité s'avère une certaine part de ta grâce. Voilà pourquoi son jardin est le tien, et ton jardin, le sien". Gilbert attribue ici à l'Epoux et à l'épouse, ce qu'Aelred de R. rapporte de l'appartenance commune des biens entre frères dans la communauté (cf. "Amitié spirituelle" III, 79-80).

§ 5- Comparaison entre les deux jardins: action et contemplation.

a- Le jardin de l'Epoux: c'est "un paradis large, plein de délices et glorieusement pourvu des vertus du Christ qu'il possède de toute éternité. Ici, ce sont **les biens de la Tête**. Il s'y opère une *contemplatio* de délices à savourer.

b- Le jardin de l'épouse: c'est la situation de l'âme humaine ou de l'Eglise, comblée des dons des vertus et de la faculté d'aimer affectivement et effectivement: ce sont là **les biens du corps** (du Christ). Il s'y opère une *operatio* (une activité); et elle sait qu'il lui faudra passer de l'action à la contemplation, selon le bon vouloir du Bien-aimé.

Le texte parle de la myrrhe que récolte l'Epoux en entrant dans son jardin. La myrrhe est le symbole d'une vie de pénitence et de formation des vertus. "Viens dans mon jardin, ma soeur, mon épouse": cela revient à dire, 'entre dans la contemplation des vertus propres à ton Bien-aimé; il te nourrira des fruits de la vie et de l'intelligence. C'est pour toi qu'il a récolté myrrhe et aromates.

§ 6- La myrrhe de l'Epoux-Jésus: l'incorruptibilité de sa résurrection et la perfection de sa chasteté.

"J'ai récolté ma myrrhe et les aromates", dit l'Epoux. Par sa mort, il a récolté l'immortalité, et l'incorruptibilité dans son corps de chair glorifié. Le Christ est ressuscité comme "prémices"; ceux qui seront au Christ y participeront. Mais la myrrhe consistait aussi, pour le Christ, en "cette chasteté extraordinaire et singulière qui ne ressentit aucun mouvement d'excitation des sens, ni au feu sensuel". La myrrhe du Seigneur a maintenu sa chair à l'abri de toute corruption. En Jésus, "ni cause de corruption, ni corruption effective". En Marie, précise Gilbert, **"même si la cause exista, elle resta pourtant sans effet"**. Que veut-il dire par là? Pour que la cause de la corruption existât en Marie, il faudrait qu'elle eût contracté le péché originel... Ce que notre foi récuse en proclamant le privilège de son "immaculée conception", lui venant de la mort de son Fils, le Sauveur de tous. Mais, il semble bien que Gilbert reprenne ici la position malencontreuse de l'Abbé de Clairvaux qui, vers 1140, écrivit aux Chanoines de Lyon la Lettre 174, pour leur reprocher d'avoir célébrer avec faste "la fête de la conception de Marie". Cette fête ne lui semblait fondée ni en autorité (c'était une *nouitas*), ni en raison: "Elle (Marie) a reçu la grâce sanctifiante après la conception et existant déjà dans le sein de sa mère... C'est cette grâce qui, chassant le péché (*excluso peccato*) a rendu sainte sa maternité, mais non pas sa conception" (*Epist.* 174, n°7). Cependant, Osbert de Clare avait d'avance réfuté la théorie de S. Bernard par une distinction heureuse entre "conception active" et "conception passive": "Quimporte - disait Osbert- que la concupiscence ait été mêlée à la génération de l'être

de Marie si par un privilège spécial, en vertu des mérites du Rédempteur, cette Vierge sainte fut exempte du péché originel? Cette fête, disait-il encore, a pour objet, non pas l'acte du péché, mais les prémices de notre rédemption". Pour Bernard, Marie a été "purifiée du péché" et non "exemptée du péché", par privilège et en vertu d'une grâce lui venant déjà du Mystère Rédempteur opéré en Jésus-Christ. Donc - revenant à Gilbert de Hoyland - il faudrait le corriger lorsqu'il prétend qu'en Marie "la cause de la corruption exista", c'est à dire la concupiscence. Non, elle n'exista pas. Si elle "resta sans effet", c'est qu'elle en avait été préservée, par privilège et par grâce lui venant déjà de son Fils.

"De sa plénitude (du Christ) nous avons tous reçu" (Jn 1, 16), et en particulier "la myrrhe issue de la myrrhe". En effet, "la myrrhe de notre chasteté provient du don et de l'imitation de la sienne. Lorsqu'il récolte en nous de la myrrhe, c'est la sienne qu'il récolte".

Myrrhe et aromates: c'est d'une part signifier l'ascèse rigoureuse, et d'autre part la simplicité tranquille dans la ferveur; le refus du mal et l'élan du désir du bien. L'ascèse vise toujours, pour Gilbert, la liberté intérieure.

Ce Sermon 39 a été écrit au moment de la célébration de S. Laurent, le Diacre martyr de l'Eglise de Rome, donc, autour du 10 août 1166 (puisque le Sermon 40, qui mentionne la mort toute récente d'Aelred, date de 1167).

"Du gril, Laurent fut appelé au jardin". Seule sa chair n'a pas encore refléuri dans la résurrection. Elle refléurira lorsque notre corps de misère aura été conformé au corps de gloire de Jésus (cf. Ph 3, 21). Alors, nous récolterons la myrrhe de l'immortalité, car Jésus "fut exaucé en raison de sa piété (*pietas*) envers son Père, et il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent (de foi), principe de salut éternel (Héb. 5, 7-9). Il veut donc que, là où il est, se trouve aussi son serviteur (cf. Jn 12, 26), c'est à dire "**dans son jardin**", là où s'accomplira la résurrection générale.

§ 7- Entrer dans le jardin pour bénéficier d'une humble et béatifiante contemplation.

Contempler d'abord la vie de Jésus; surtout sa mort et sa résurrection: cela c'est déjà "entrer dans le jardin". Fixer son regard intérieur (*prospectus*) sur les vertus, c'est un moyen d'avancer (*progressus*) vers une croissance spirituelle (*progressus*). Et cette contemplation rabat, par l'humilité, les prétentions de l'esprit.

§ 8- "J'ai mangé le rayon avec le miel" (Ct 5, 1).

C'est là le propre festin du Bien-aimé, auquel il invite ses amis et compagnons. Jésus, dans sa nature divine, est lui-même ce miel. Le rayon, qu'est-il donc? Sa nature humaine. Et maintenant, après sa résurrection, Jésus est "rayon dans le miel", c'est à dire Homme revêtu de la divinité. "Même si nous avons connu le Christ selon la chair, ce n'est plus ainsi que nous le connaissons" (2 Co 5, 26). Dans la substance de sa chair assumée, il jouit de la délectation divine qui, seule, lui est originelle.

"J'ai bu mon vin avec mon lait": le lait de la Nouveauté et le vin Nouveau. Il a fait "toutes choses nouvelles" (Ap 21, 5).

§ 9- Le festin auquel invite Jésus.

"Cours, épouse, hâte-toi vers ce si doux festin, où le vin de l'Epoux, et son lait, et son rayon, ne sont ni inutiles, ni vides, mais pleins de miel. Le Christ seul - il est vrai -, le mange en totalité, car il en est seul capable, lui qui scrute jusque dans les profondeurs de Dieu (1 Co 2, 10).

Le trouble de la Passion, la tristesse de Gethsémani, le découragement du jardin des oliviers, c'est avec mesure et momentanément qu'il les a traversés, "pour les changer ensuite en la saveur du vin et du lait" (Gilbert fait ici une "lecture johannique" de la Passion; les synoptiques sont plus réalistes en rapportant l'horrible souffrance endurée 'pour nous et pour notre salut').

"Cette transformation se réalise aussi pour toi, âme fidèle, en tant qu'épouse. Espère autant que l'épouse de ce Cantique. **Avec toi le Christ veut festoyer; avec toi, il veut boire le vin Nouveau dans le Royaume que symbolise le jardin (cf. Mt 26, 29).**

*

Sermon 43

"Retirant le verrou de ma porte,
j'ai ouvert au Bien-aimé,
et lui, il avait disparu; il avait passé.
Mon âme s'est liquéfiée dès qu'il a parlé" (Ct 5, 5-6).

Thème principal: L'ouverture de la porte de l'âme au Bien-aimé, par l'épouse dont les mains sont ointes de myrrhe; liquéfaction de l'âme à sa Parole, tranchante comme un glaive, brûlante comme un feu.

§ 1- Les mains ointes de myrrhe pour ouvrir la porte.

Dès l'abord, Gilbert s'engage à parler de l'ouverture de cette mystérieuse porte. La condition pour réaliser cette ouverture, c'est d'avoir les mains ointes de myrrhe, c'est à dire de s'être astreint à une sérieuse ascèse corporelle et s'être donné généreusement dans l'élan de la ferveur spirituelle (cf. SCt 42, 8). Cette démarche préalable fait déjà prendre conscience, dans l'espérance, de la "forme" ou de la "beauté" (*species*) de l'immortalité et de l'incorruptibilité qui seront les nôtres en présence de l'Epoux.

Ascèse et ferveur spirituelle sont une myrrhe dont il ne faut jamais de séparer: "Que la myrrhe demeure toujours en mes mains! L'amour révérentiel envers Dieu (*pietas*) donne accès à la vérité". Ces mains ointes de myrrhe pourront ouvrir au Christ quand il viendra frapper à la porte de notre coeur. La porte elle-même, poursuit Gilbert, devrait aussi être ointe de myrrhe, comme les vantaux des portes du Temple de Jérusalem (cf. 1 R 6, 31), qui étaient en bois d'olivier producteur de l'huile de l'onction. Et "ce temple..., c'est vous!" dira S. Paul (1 Co 3, 17).

Exhortation de Gilbert à sa communauté et à ses lecteurs:

"Aie donc dans ton temple des portes par lesquelles le Grand Prêtre suprême puisse pénétrer jusqu'à l'intime retraite de ton coeur ("le saint des saints"). Ferme la porte, enclanche le verrou sauf lorsque le Bien-aimé se met à frapper... Munis-toi donc d'une porte et d'un verrou. La porte c'est la prudence; le verrou, la constance. Que l'oubli et l'ignorance ne te surprennent pas; que la fausseté ne s'introduise pas chez toi!"

Autre exégèse spirituelle:

- La porte pourrait être aussi **le recueillement préalable**, plein d'attention. Le verrou, serait alors la prière. Alors, ta porte munie de ce verrou résistera à la poussée de l'ennemi. Il convient donc - comme dit le psalmiste- de "renforcer les barres (verrous) de tes portes" (Ps 147, 13). Tout cela

pour être protégé de l'Ennemi. Mais, dès que l'Epoux frappe à la porte, ouvre tout grand porte et verrou. Ta prudence, gardienne contre l'Ennemi, se changera en joie profonde pour jouir de la présence du Bien-aimé. "Mon coeur est prêt, ô Dieu, mon coeur est prêt" (Ps 56, 8): tel est celui qui a ouvert la porte de son coeur.

§ 2- Trois portes: la nature, les sacrements de l'Eglise, les expériences que propose la grâce.

- La nature: Sous la conduite de la raison naturelle, la sagesse se fait connaître à nous par les oeuvres qu'elle accomplit. On y puise une certaine connaissance de Dieu (cf. Rm 1, 20), mais pas les personnes en Dieu; la grâce ne peut être encore reçue.
- Les sacrements de l'Eglise: sacrements du salut, unité de l'Eglise, communion des saints, voilà ce qu'ils sont.
- Les expériences que nous offre la grâce: l'accès familial, par l'élan de l'amour (*affectus*) vers l'abondance et la contemplation du Bien-aimé. Cette porte-là est tellement secrète et intime que seule, l'épouse, est habilitée à l'ouvrir.

Une remarque: En Ez 40-41, on trouve une quantité de portes. Est-ce Lui, l'Epoux, qui entre auprès de toi, ou toi, auprès de Lui? Peu importe. "Tu entres auprès de Lui lorsque tu le préviens par l'initiative de la prière. C'est Lui, au contraire, qui entre auprès de toi lorsqu'il te prévient, lorsqu'il frappe ton *affectus*, qu'il se présente à l'improviste, qu'il te touche et te meut dans une douceur inespérée".

§ 3- L'expérience furtive de la contemplation.

"Lorsqu'Il frappe à la porte" (cf. Ap 3, 20) de la manière ci-dessus indiquée, "ne tarde pas: lève-toi en hâte...; il pourrait disparaître". C'est ce qui est arrivé à l'épouse après avoir retiré le verrou et ouvert: "Il avait passé"...

Gilbert interpelle Jésus:

"Pourquoi t'en vas-tu, **bon Jésus**?" Ce mode direct d'interpellation est fréquent dans nos Sermons: voir SCt 3, 4; SCt 12, 7; SCt 21, 4; SCt 43, 3 (2 fois). S. Bernard l'emploie aussi fréquemment (cf. *Iesu bone*, SCt 20, 2 etc...). Et Gilbert poursuit son questionnement:

"Pourquoi disparais-tu? Pourquoi déçois-tu ta bien-aimée dans son désir? C'est toi qui suscites ce désir, et toi qui la privas de cette délectation. Serait-ce, peut-être que, par ce moyen, tu entraînes sa convoitise vers une plus grande avidité et un plus ardent désir - ceci en lui enlevant cette abondance qu'est ta présence?"...

Notre auteur note également la brièveté de l'apparition du Ressuscité aux disciples (cf. Jn 20, 7.19). Et, puisqu'il entre toutes portes closes, inutile de lui ouvrir!..."La porte qui s'ouvre à lui, c'est essentiellement celle qui se ferme à toute affaire (*quodcumque negotium*)". On pourra se référer à notre étude qui fait suite à l'analyse du SCt 43, et qui traite du thème du "loisir monastique" (*otia monastica*), très fréquemment abordé dans les SCt.

"Furtivement il ouvre, furtivement aussi il se retire". Car la Sagesse enseigne mieux par sa privation qu'en se laissant saisir (cf. Qo 7, 24 ss). La Parole qu'est Jésus est un glaive. Il passe à travers l'âme; et ce glaive est de feu (cf. He 4, 12; Gn 3, 24). L'Epoux ne reste pas là, tant que l'âme, non encore liquéfiée, ne peut supporter la violence du choc de la présence. Et c'est justement par sa Parole qu'il liquéfié l'âme.

§ 4- La contemplation, expérience de feu et de transparence.

Gilbert évoque l'expérience des disciples d'Emmaüs, dont le coeur était "tout brûlant" alors que Jésus leur expliquait les Ecritures: la Parole est un feu! Et c'est une expérience personnelle; à preuve le ton de ce qui suit:

"Il (l'Epoux) s'incline vers la bien-aimée, comme un fleuve de paix, mais il passe, tel un torrent de gloire, tel un torrent de feu qui, en liquéfiant l'âme de l'épouse, la purifie, la saisit, la traverse. Quel doux instant quand l'âme, liquéfiée, se mêle à ce torrent de feu! Qu'elle est donc déliée, à ce moment-là, qu'elle est donc affinée, qu'elle est mobile!. Il ne lui reste rien de tiède, rien de dur, rien de rigide. Elle n'est plus que liquéfaction ardente".

Telle est l'expérience de la contemplation: feu brûlant et liquéfaction, embrasement et transparence, chaleur de l'amour et ressemblance à l'image du Bien-aimé. Mais..., "Il est passé", loin de l'épouse, après l'avoir traversée tout entière.

Que signifie: "Mon âme s'est liquéfiée?" Ceci: elle s'est mise à croître, à courir, à brûler. A croître au-delà d'elle-même, à courir vers Lui, à brûler à partir de Lui. Elle est devenue ample, mobile, lumineuse, dans l'élan de l'amour.

§ 5- Passer, dans le Christ, par l'élan de l'amour.

Cette liquéfaction de l'âme, provoquée par le frémissement des entrailles à l'impact de la Parole de l'Epoux, entraîne le ruissellement de la myrrhe sur les mains. Oui, "Admirable Ta connaissance, Seigneur; elle me dépasse: elle s'est manifestée avec puissance; je ne saurais l'atteindre" (Ps 138, 6).

§ 6- La miséricorde envers le prochain est une condition de l'ouverture à la Parole du Christ.

Gilbert n'hésite pas à prendre de la distance par rapport au texte (voir *supra*, SCt 39, 4 p. 30). Une excessive austérité, reconnaît-il, peut durcir la sensibilité et rendre moins attentif au prochain...

Suit une prise de conscience qui tourne à la confession publique de ses manquements dans l'exercice de sa tâche pastorale d'Abbé et de Père spirituel de sa communauté. Il est possible par là de percevoir la délicatesse d'attention de l'auteur, et de nous le rendre ainsi encore plus cordialement proche. Il se parle à lui-même, en une sorte de *soliloque*, à la manière d'Augustin:

" Pourquoi tes entrailles se durcissent-elles ainsi envers tes fils, comme s'ils n'étaient pas tes fils? Encore te serait-il possible de jeter sur eux un regard dépourvu de clémence et de les écouter avec un mépris hautain, s'ils étaient seulement tiens, sans être aussi ceux du Seigneur. De quelle dureté te montrerais-tu, si c'était de ton bien que tu devais faire largesse, toi qui distribues avec tant d'avarice et d'hostilité les biens du Seigneur, et ceci à ses fils, pourtant!" (Voir S. Augustin, *Conf.* X, 4, 6).

La sensibilité du Chef de communauté se révèle là assez clairement. Et ce passage équilibre et tempère ceux que nous avons appelés "les plaintes de Gilbert", émises plus haut, à cause des éveils intempestifs provoqués par les besoins des frères, et qui arrachent l'abbé au repos contemplatif (cf. SCt 13, 7 par exemple). Et il se reproche encore cela: "Tu es habitué à n'avoir nul souci de ceux qui sont à rendre parfaits. Mauvais médecin, celui qui ne prend pas soin des malades, et, qui plus est, rend peut-être malades les bien portants (voir S. Benoît, RB 27, 2 sur l'abbé invité à être un "sage médecin", *sapiens medicus*).

Gilbert poursuit sa "révision de vie" au grand jour:

"Si tu ne veux pas te mettre à la recherche de celui qui erre, va du moins au-devant de celui qui revient (cf. Lc 15, 20). Ouvre-lui la porte de la miséricorde, et si tu ne reçois pas le pénitent à cause du Christ, reçois du moins le Christ dans le pénitent. Que ton âme se liquéfie en une rosée de miséricorde et qu'elle s'enflamme à la voix de Jésus qui crie et qui frappe à la porte, car, l'appel du pénitent, le cri du pauvre, sont la voix de Jésus... Que toi aussi, avec l'épouse, tu puisses dire: 'Mon âme s'est liquéfiée dès que le Bien-aimé a parlé...'".

Suivent quelques exemples bibliques: Marie-Madeleine, la femme surprise en flagrant délit d'adultère, la cananéenne, Zachée, Pierre, le centurion... "A entendre tant de paroles de bonté et de clémence, qui ne sentirait son coeur s'attendrir, ses entrailles s'émouvoir?"

"Pour ma part, (bon Jésus), je sens que je me répands en une huile abondante et que je me liquéfie dans une affection semblable à la tienne toutes les fois que je repense à tes oeuvres, à tes mots, à tes préceptes, où se dit ta miséricorde. Paroles pleines de feu: et ton serviteur les aime" (cf. Ps 118, 140).

§ 7- Obéissance et humilité d'amour.

Voilà la "liquéfaction" qu'il importe que tout sanctifié ressente (et là encore, cela doit s'entendre d'une expérience vécue): "liquéfiée", l'âme se porte à l'obéissance, à l'humilité suscitées par la chaleur de l'amour (cf. RB, *Prol.* 49-50). "La crainte peureuse brise l'âme avec violence; l'amour lui, l'attendrit. Devenue tendre et liquide, l'amour la modèle à son gré. L'humilité de l'âme trouve le repos quand elle atteint l'abaissement".

Quelques témoignages:

"Le Seigneur m'a ouvert l'oreille; je ne contredis pas; je ne reviens pas en arrière... J'ai cédé aux persécuteurs, j'ai tendu mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe"... (Is 50, 5-7).

"Celui qui se liquéfie ainsi par ce mouvement d'humilité et par une obéissance semblable, au lieu de se présenter rigide comme une masse froide et orgueilleuse, celui-là a le droit de s'approprier ces paroles: 'Mon âme s'est liquéfiée dès que le Bien-aimé a parlé'".

"Ô merveilleuse force de la Parole si violemment pleine de feu! Elle enflamme le coeur..., elle réduit l'âme à néant ; 'mais moi, je suis toujours avec Toi!' (cf. Ps 72, 21.23). Il s'en suit cette autre parole de l'épouse: 'Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé; je l'ai appelé: il n'a pas répondu' " (Ct 5, 6).

Ct 5, 6 fera l'objet d'un commentaire dans le SCt 44.

*

ETUDE SUR LE REPOS CONTEMPLATIF (*Otia monastica*) d'après des Sermons sur le Cantique de GILBERT de HOYLAND

Introduction

Le vocabulaire de l'*otium monasticum* (*èsukia, quies*) est rare chez Guillaume de S. Thierry, auteur d'un "Exposé sur le Cantique" (voir *supra*). Selon Dom Jean Hourlier, le terme *otium*, au sens

de repos contemplatif ne se trouve ni dans "Le Miroir de la foi"- que Dom Jean Déchanet tient comme la meilleure introduction à la lecture de "L'Exposé sur le Ct" -, ni dans "l'Enigme de la foi" qui tient lieu de Traité sur Dieu-Trinité.

Dom Jean Leclercq se demande, dans *Otia monastica*, Studia Anselmiana 51, Romae 1963, p. 129, note 67, si cela n'est pas dû au fait que Guillaume est "un intellectuel, et partant trop tendu pour pouvoir goûter un repos"... Par contraste, "le vocabulaire de l'*otium* est beaucoup plus abondant chez des auteurs plus contemplatifs tels que Gueric d'Igny et Gilbert de Hoyland".

Nous en avons donc relevé les emplois majeurs de ce vocabulaire dans les SCt de Gilbert. Mais avant d'entreprendre ce regroupement des formules essentielles, une question se pose que Dom Jean Leclercq semble ne pas vouloir se poser alors qu'il serait le plus apte à donner la meilleure réponse: Où se situe Bernard de Clairvaux par rapport aux cisterciens précédemment cités?

Moins intellectuel que Guillaume, son ami, il nous semble - sans avoir entrepris une étude systématique de l'emploi d'*otium*/repos contemplatif - que l'Abbé de Clairvaux se situe entre des intellectuels comme Guillaume, et des contemplatifs comme Gueric ou Gilbert. Encore que Bernard, qui fut tellement arraché au loisir contemplatif par obéissance et par amour de l'Eglise, parle des *officiales* (les responsables d'emplois majeurs) des communautés cisterciennes comme "ayant des vies agitées, et le contemplatif ne doit pas y aspirer" (*ut qui Deo uacat ad tumultuosam aspiret fratrum officialium uital!*) - *Serm./Assumpt.*3, 2.

Limitons notre investigation à Gilbert de Hoyland. Nous présenterons les citations tirées de ses SCt sous forme de florilège. Elles seront regroupées autour de trois lieux: I- Le repos du cloître (*quies claustris*); II- Le repos de l'esprit (*quies mentis*); III- Le repos dans la Sainte simplicité, la Paix intérieure et la contemplation.

I- Le repos du cloître (*quies claustris*)

1-"L'élan des sentiments est une forme délicate de l'amour, et une occasion ténue suffit à blesser l'allégresse spiriuelle. L'amour supporte mal les occupations extérieures; il lui suffit de vaquer à ses affaires (*negotiis*): il se réjouit du loisir (*otio*), il se refait dans le calme, voulant avoir du temps libre pour jouir de sa délectation toute intérieure".

(SCt 11, 1 - PdeC 6 [N.S.], p. 151).

[*Delicata est species amoris affectio, et tenui occasio laeditur laetitia spirituali. Amor occupationum externarum impatiens est; suis satis habens inseruire negotiis: otio gaudet, quiete fouetur, ad internam delectationem libera habere tempora uolens*].

2- "Que le loisir et le débarras des soucis ne se permettent pas d'être étroitement associés par une oisiveté déshonorante. Si toutefois des esprits déchargés d'ouvrages qui pourraient les tourmenter veulent goûter des joies spirituelles, la contemplation de Dieu, en effet, requiert pour soi un retrait de l'affairement"

(SCt 26, 5)

[*Otium et exoccupatio cohaerere situ turpi non sinat. Siquidem ferietas mentes ab anxiis curis*

uolunt habere festiua gaudia, et uacationem sibi uindicat uisio Dei].

3- "Chaque jour doit être pour vous jour de fête, continuel mois nouveau (néoménie), perpétuel sabbat".

(SCt 17, 2)

[Omnis dies uobis solemnus debet esse: semper neomenia, semper sabbatum].

4- (La rigueur de la Règle) a pour tâche de faciliter une disponibilité aux services que demande l'amour; et la dilection, elle, jouit de cet amour".

(SCt 34, 2)

[Haec regularis distinctio opportunitatem uacationis ad amoris praestat officia, illo(dilectio) perfruitur].

5- "Le Christ éprouve davantage d'horreur pour la dureté dans les attitudes et pour les coups portés par la langue que pour la pointe des épines (de la couronne) - et ceci particulièrement quand il s'agit de **ceux qui sont appelés** à la simplicité du silence, à la **mise en oeuvre sans repos de l'amour, au repos du loisir contemplatif**, à l'école de l'humilité, au voeu d'obéissance, au lien de l'unité".

(SCt 19, 7)

[...uocati sunt in caritatis negotium, otii quietem...].

6- "Nous troublons trop souvent le repos des êtres spirituels, nous interrompons leurs loisirs contemplatifs, nous perturbons le sommeil de leur esprit centré sur les réalités d'en-haut, et nous les arrachons à l'étreinte si heureuse de l'Epoux".

(SCt 13, 4)

[Inde est quod spiritualium uirorum nimis crebro inquietamus quietem, interrompimus otia].

*

II- Le repos de l'esprit (*Quiès mentis*)

La tranquillité de l'esprit (*èsukia*) qui implique le silence et exclut les *quaestiones*, requiert aussi la pratique de l'ascèse (*praktikè*).

7- "Les colloques ne sont pas l'affaire des moines, mais le silence, pas plus qu'ils n'ont à

rechercher à faire la lumière sur des 'questions' (discussions sur des difficultés théologiques), mais le repos".

(SCt 7, 2)

[*Denique monachorum non est colloquium, sed silentium; non quaestiones, sed quietem sectari*].

8- "Les oeuvres des observateurs du sabbat? Elles sont chômées. Elles sont en repos; elles ont valeur de loisir".

(SCt 11, 4)

[*Opera sabbatizantium festiuita sunt, feriata sunt; otium ualent opera ista*].

9- "Oui, laborieux est le sixième jour (cf. Gn 1, 31), où l'on te redonne forme; mais un doux sabbat de repos va le suivre".

(SCt 11, 3)

[*Laboriosa est reformationis tuae sextae (dies); sed dulcia sabbata quietis sequuntur*].

10- "Après de si nombreux combats...ne te semble-t-il pas que l'Eglise du Christ a introduit son Bien-aimé, d'un champ de bataille et de travail pénible, dans la chambre de la paix et du repos? "...

(SCt 3, 4)

[*"Post tot enauigata pericula, nonne tibi uidetur quasi de campo quodam pugnae et laboris, in pacis et quietis introduxisse cubiculum dilectum suum Ecclesia Christi?*].

11- ..."C'est aux humbles et aux paisibles qu'est dûe la grâce de la contemplation".

(SCt 17, 6)

[*Humilibus et quietis contemplationis debetur gratia*].

12- "Voyez Frères... combien la tranquillité d'esprit se montre efficace en vue de l'accroissement des grâces, et quels fruits le bien-aimé du Christ retire d'un repos intérieur".

(SCt 14, 1)

[*Videte, fratres, quales metat fructus de interna quiete christi dilecta*].

Le but du silence et de l'ascèse est donc bien la pacification intérieure.

III- Le repos dans la sainte simplicité, la paix intérieure et la contemplation.

13- "Nous vous le demandon, Frères: saisissez à pleins bras la sainte simplicité, le repos fruit de votre ascèse (de vos 'mérites'), la méditation menée en toute pureté, la prière qui émane de la liberté (intérieure)".

(SCt 21, 7)

[*Amplectimini sanctam simplicitatem, quietem meritis*].

14- "Repose-toi (sur les toisons des sens de la Parole de Dieu) pour que ton sommeil soit doux".

(SCt 13, 1)

[*In his (uelleribus eloquii Dei) quiesce, ut suavis sit somnus tuus*].

15- "Ils (les contemplatifs) sont appelés au négoce de la charité, au repos du loisir contemplatif".

(SCt 19, 7; voir Texte 5, *supra*)

[*Vocati sunt...in caritatis negotium, otii quietem...*].

16- "Qui peut s'éloigner volontiers de cette blancheur qu'est la contemplation et de cette sérénité que constituent le repos intérieur et la pureté?"

(SCt 28, 7)

[*Quis enim a contemplationis candore, a quietis internae et puritatis sereno libens discedit?*]

17- "Le cyprès (cf. Ct 4, 13) s'interprète dans le sens de la quête, le nard, dans le sens de la disponibilité contemplative, le safran, dans le sens de la sagesse contemplée. C'est à bon droit que le nard est situé au milieu: il est nécessaire aux deux autres, à la quête (à la recherche) et à la contemplation (à la vision)".

(SC 35, 4)

[*Ergo in cypro intelligitur uestigatio, in nardo uacatio, in croco uisio sapientiae. Iure nardis ponitur in medio, utriusque necessaria, id est uestigatio et uisio*].

18- "C'est alors que je reposerai et que mon sommeil sera doux. Ainsi, Jean s'est-il endormi, reposant sur la poitrine de Jésus... C'est là le lieu du vrai repos, la sérénité de l'intelligence..., la chambre de la délectation".

(SCt 11, 8)

[*Tunc quiescam et suavis erit somnus meus. Quasi dormiuit Ioannus recumbens in pectore Iesu... Ibi uerae quietis locus*].

*

Patrimoine littéraire et spirituel de Cîteaux

TROISIEME PARTIE

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

(Commentaires - suite)

D- Jean de Ford: 120 Sermons sur la dernière partie du Ct des Cts

*

Présentation

Jean de Ford (+1214): repères biographiques et doctrinaux, voir Dictionnaire de Spiritualité (DS), article de Edmond Mikkers (moine ocsso, d'Achel).

1- Jalons biographiques

- Naissance vers 1140/1145, dans le Devonshire (Comté du sud-ouest de l'Angleterre, avec Exeter comme centre urbain principal).

- Il entre très jeune au monastère cistercien de Ford, fondé par Waverley en 1136, fille de Cîteaux. Il y fut nommé Prieur après quelques années de formation, sous l'abbatiale de Balwin. Autre personnage célèbre de l'Abbaye: Baudouin, qui sera élu archevêque de Cantorbéry en 1190.

- En 1186, Jean devient Abbé de Bindon, fille de Ford. Mais en 1192, il est élu Abbé de Ford, son monastère d'origine.

- A plusieurs reprises, le Chapitre Général des Cisterciens lui demande d'accomplir des missions pastorales dans des monastères en difficultés.

- Son monastère, ainsi que toute l'Angleterre, eut à souffrir de l'interdit jeté sur le pays par Innocent III: Jean sans terre, roi d'Angleterre, s'était opposé au pape à propos de l'élection légitime de Langton, sur le siège archi-épiscopal de Cantorbéry. En 1209, Jean sans terre fut même excommunié. En 1213, le roi se réconcilia avec le pape auquel il se soumit comme vassal.

- L'année suivante, 1214, Jean de Ford s'éteignit paisiblement, entouré de ses frères moines.

2- Oeuvres de Jean de Ford:

- La vie de S. Wulfric (+1154), ermite de Haselbury, proche d'Exeter.

- Un Sermon pour le Dimanche des Rameaux.

- Surtout, 120 admirables Sermons "sur la dernière partie du Cantique des Cantiques", c'est à dire depuis Ct 5, 8 jusqu'à la fin.

Au témoignage de ce monument littéraire, il appert que Jean possédait une bonne connaissance de l'Écriture et des Pères de l'Église.

3- Les 120 Sermons sur le Ct

La méthode d'exégèse utilisée est celle qu'Origène avait fondée et que tout le Moyen Âge a reprise; cela peut se résumer dans la "théorie des trois ou quatre sens de l'Écriture":

- Sens littéral (il enseigne l'*historia*).
- Sens spirituel, allégorique et mystique (relatif au Christ et à l'Église; il dit le contenu de la foi).
- Sens spirituel moral: (1) vise le comportement moral commun (comment bien agir);
(2) vise le comportement de l'âme humaine vivant du Christ.
- Sens anagogique ou eschatologique: il concerne les "fins dernières", la destinée future.

L'exégèse de Jean peut se résumer dans une formule synthétique du P. Henri de Lubac: "Le sens spirituel, c'est le Christ" (cf. "Histoire et Esprit"). L'auteur reste très libre par rapport à ce schéma indicatif, comme l'avait été Origène lui-même, et les Pères après lui. Car, le but de notre commentateur est "d'accroître la charité", en lui d'abord, et ensuite chez les moines auxquels il s'adresse.

Chaque Sermon s'achève par une doxologie en l'honneur du Christ et de l'Église. Dans le dernier Sermon, la prière finale dit du Christ qu'il est "matière (objet), intention et fin de tout ce Cantique" (*materia, intentio et finis totius carminis huius - Christus est*).

Jean insère souvent dans son texte des "soliloques" ou des prières adressées à Dieu - le plus souvent au Christ - qui marquent le passage de la *meditatio* à l'*oratio/contemplatio* (voir SCt 19; 20; 22; 38; 78; 84).

Les Sources de Jean:

- L'Écriture Sainte d'abord (Prophètes, Psaumes, N.T. - surtout S. Paul).
- La Règle de S. Benoît (RB): on sent que cela lui est un texte familier ; il en fait fréquemment le commentaire à ses moines.
- Anselme de Cantorbéry a sa faveur, comme théologien et comme mystique.
- Les Cisterciens de la génération précédente: Bernard, Gilbert de Hoyland, Guerric d'Igny, principalement. Aelred de R. et Baudouin de Ford semblent moins sollicités.

Sa doctrine spirituelle:

Comme pour Origène et pour Bernard - qui s'en inspire -, **tout le Cantique chante les relations intimes de Dieu avec l'âme humaine**. A ce chant d'amour est donné plusieurs noms: *Canticum amoris* (Cantique d'amour), *Carmen praedulce sacri epithalami* (Le très doux chant de l'Épithalame sacré), *Spirituale eloquium* (Discours spirituel - par excellence), *Carmen amoris sacri* (Chant de l'amour sacré), *Carmen amatorium uel nuptiale* (le Chant des amants ou Chant nuptial).

A la base de sa doctrine spirituelle se trouvent une Christologie solide et une Ecclésiologie bien structurée.

A- La Christologie de Jean de Ford:

. L'Époux du Ct, c'est le Christ. Par sa divinité, par son humanité, et par son Esprit, le Christ est présent dans l'Église et dans chaque âme humaine croyante.

. L'humanité assumée par le Verbe dans l'unité de sa Personne Divine, « est d'une incomparable sainteté ». Dans l'humilité du Christ, dans les mystères de sa vie terrestre, dans le

mystère de la Rédemption, transparaissent, pour s'y rejoindre, Amour de Charité et Justice Divine.

. Le mystère de la Croix du Christ est omni-présent: les Sermons 82 à 84 sont, en fait, une admirable contemplation de ce mystère.

. Le mystère de la Résurrection couronne et manifeste l'oeuvre salvifique du Christ, Rédempteur de l'homme.

. Patience et Pénitence sont au coeur de sa théologie morale: offertes au Christ et assimilées par le chrétien, elles permettent de faire l'expérience de la vie ressuscitée avec le Christ, dont la source procède du baptême (SCt 7, 155-157).

B- L'Ecclésiologie de Jean:

L'Eglise est l' "épouse" du Ct: *Sponsa*. Elle est aussi *grex* (le troupeau), *hortus* (le jardin), *uinea* (la vigne). Mais avant tout et fiamement, **l'Eglise est l'épouse de Jésus** (*Ipsa Ecclesia prima et precipue Sponsa Iesu*: SCt 56, 65-66; 54, 133). Chaque âme humaine, membre du Corps du Christ qui est l'Eglise (cf. Col 1, 18), peut et doit s'appeler "épouse du Christ" (SCt 109, 145-148).

Pour Jean, l'Eglise commence dès la création des anges, cette "portion sans mélange et immaculée de l'Eglise", comme il les appelle. Ils ont vocation de construire et de protéger l'Eglise dans le monde (SCt 56, 147). D'autre part, l'Eglise est déjà là dans le commencement de l'humanité, surtout dans le peuple élu et la Synagogue, puisque le peuple juif est prédestiné à être l'épouse du Christ, peuple dont *Ecclesia gentium* (l'Eglise de la Gentilité) a pris le relais, elle qui est née du côté ouvert du Christ-Sauveur.

Cette Eglise, "Mère de nous tous", est uniquement fondée dans l'unité et la charité de l'Esprit pour prêcher, dans le feu de l'Esprit, la vraie foi au monde entier. L'oeuvre du salut commencée par le Christ est poursuivie par l'Eglise (SCt 69, 48-54), et d'abord en son propre sein par le "non-repos de la divine charité" (*diuinae caritatis negotium*: SCt 26, 88). Au pied de la Croix est rassemblée l'Eglise, représentée par Marie, Jean, Marie de Cléophas, Marie-Madeleine (vierges, mariés, pénitents...: SCT 26, 86-117).

Le rôle de l'Eglise est d'assumer le soin des fidèles (*cura animarum*) par la saine doctrine, l'exercice de son Magistère, les sacrements (surtout le baptême, l'eucharistie et la pénitence; SCt 50, 74-78; 76, 111-116; 5, 74-75). La "science" (connaissance) est illuminée par la foi de l'Eglise, sa charité, sa sagesse (SCt 56, 210).

L'Eglise est sainte, malgré la foule des pécheurs qui la constitue. Chaque état de vie, en elle, y remplit sa mission propre, avec son charisme particulier. Membre du Corps du Christ, les chrétiens participent à la plénitude de la Tête (SCt 78, 69-71, où suit un exposé sur le Corps Mystique du Christ). Le successeur de Pierre est reconnu comme Chef visible et unique de l'Eglise du Christ (SCt 76, 100 et 166-167). Le pape a autorité sur les Princes: n'oublions pas que nous somme là dans la période déterminante de "la querelle du sacerdoce et de l'empire". Jean met en garde les prélats (les évêques), contre la recherche inconsidérée des honneurs, du luxe, de l'avarice Cette « mise en garde », Bernard, Guillaume, Gilbert, l'avaient déjà faite : elle est d'une actualité scandaleuse qui doit être dénoncée.

Les rapports avec la Synagogue sont fréquemment mentionnés- ce qui prouve leur existence en cette fin du XIIème s. – ainsi que le sentiment très vif de ce que l'olivier sauvage (la Gentilité), doive ses racines à l'olivier franc (le judaïsme: cf. SCt 52; 54; 95; 102; 103...).

Quant à la perspective eschatologique, à la fin des temps - dit Jean -, l'Eglise réunira "tous ceux qui auront désiré voir la Face de l'Epoux". La seule chose alors en vigueur sera "la Charité de Dieu" (*causa prima et plenitudo suprema caritatis*; SCt 30, 160-161), cette charité qui règne déjà dans la Jérusalem céleste (SCt 12, 294-297).

Vis à vis de Marie, la Vierge-Mère, si Jean semble ignorer le mystère de l'Immaculée

Conception - comme Bernard, son Maître, alors qu'Ogier de Locedio (+1214) le confessait déjà⁸ -, il reconnaît en elle "le membre principal de l'Eglise". Elue de Dieu, choisie par Lui pour être la Mère de l'*Homo assumptus* que le Verbe assume, elle est sanctifiée pour assurer cette maternité divine. Son humilité exemplaire lui a valu tous ses privilèges (voir SCt 70: seul Sermon qui donne une exégèse mariale du Ct). La *Sponsa Dei* est aussi la *Sponsa Iesu*. Nouvelle Eve, elle a engendré la Vie, et elle est Mère de la grâce (SCt 70, 112-120).

C- La vie spirituelle:

Le P. Edmond Mikkers souligne avec vigueur que les SCt de Jean sont "avant tout un Traité de vie spirituelle". Ce Traité nous éclaire sur la nature de l'âme humaine, use d'un riche vocabulaire sur l'amour, indique le lien entre amour, sagesse, intellect (*intellectus*), et leurs rapports réciproques pour atteindre à la contemplation; enfin, il nous laisse entrevoir quels sont les fondements vitaux de la vie monastique.

- L'âme humaine: il suffit de renvoyer à SCt 14 (voir ci-après), qui est un véritable petit Traité d'anthropologie.
- Le vocabulaire de l'amour: trois termes, à peu près identiques, reviennent souvent: *amor*, *dilectio*, *caritas*. Dans le SCt 14, un remarquable passage porte à contempler la présence active de l'éternel amour de Dieu dans toute la création (SCt 14, 182-195). L'amour - dit Jean - est "la substance de l'âme" (*Ipsa potentissima animae substantia quae est amor*; cf. SCt 110, 129-130); et cet amour naturel de l'âme humaine, a toujours besoin de s'alimenter à l'amour divin (SCt 110, 302-305). Tout le SCt 105 est, lui, centré sur la *dilectio*. Quant à la *caritas*, elle est présente au coeur de chaque Sermon: elle est ce "repos merveilleux", *sabbat delicatum*, dans lequel il convient d'entrer pour combler le désir de l'âme (SCt 24, 213). Si la charité est Dieu même (SCt 13), elle prend trois formes différentes selon qu'elle est l'amour même de Dieu, qu'elle est l'amour dont nous aimons Dieu après qu'Il nous ait aimés le premier, ou qu'il s'agisse de l'amour dont nous aimons notre prochain (SCt 109).
- La sagesse: elle guide vers le sommet de la vie intérieure; elle en est la perfection. Rapprochée de l'*intellectus*, ils constituent tous deux les bases nécessaires à la contemplation. Le Christ est la Sagesse incarnée qui conduit à connaître Dieu: "Quand on s'unit au Seigneur, cela ne constitue plus qu'un seul esprit" (1 Co 6, 17; verset souvent cité par Jean, comme il l'est chez Guillaume et chez Bernard). L'admirable prière de SCt 108, 144-214, révèle que son auteur est un véritable contemplatif. L'amour du Christ est pour l'épouse lumière et feu (SCt 108, 105-140). Si l'on trouve rarement chez Jean l'expression relative à l'extase mystique *excessus mentis*, par contre, il utilise souvent celle de *excessus contemplationis* (SCt 93, 149; 3, 213). Mais y a-t-il une si nette différence entre « extase mystique » et « contemplation » ? Ni L. de Grandmaison, ni Henri Brémond ne le pensaient (cf. « Histoire litt. du Sentiment Religieux » ... T. II, « l'invasion mystique », p. 592).
- La vie monastique: **Jean est le docteur de l'union à Dieu par la charité.** Or, le lieu privilégié où s'exerce par excellence cette union, c'est le « Cloître du monastère », (cf. RB 4, 78), Ecole de Charité. Par là, on tend à "la perfection de la vie chrétienne". La militance avec le Christ (*militia Christi*) permettra d'acquérir les vertus indispensables pour tendre vers l'union à Dieu par l'exercice de la Présence (cf. Godefroid Bêlorgey, "Sous le regard de Dieu"). Cette militance de l'amour sacré (cette « vacation à la perfection du divin amour »,

⁸ Sermon « Sur le Discours après la cène », 13, 1 : *De qua, cum de peccatis agitur, nullam prorsus uolo habere quaestionem* (D'elle – Marie, la Mère de Jésus – quand il s'agit de péché, je ne veux pas qu'il soit le moins du monde question) ; cf. S. Augustin, « De la nature et de la grâce », XXXVI ; et Hélinand de Froid-mont, Sermon 19 et 20.

aurait dit S. François de Sales) regroupe dans ses rangs trois genres d'amants:

- Les reines (*reginae*), qui recherchent la vie parfaite à travers les *dura et aspera* (RB 58, 8).
- Les concubines (*concupinae*), par le goût de la charité du Christ.
- Les jeunes filles (*adolescentulae*), qui courent par l'obéissance, aux 'exercices sacrés de la milice céleste' (SCt 55, 15-22).

Pour Jean, comme pour les Cisterciens et à l'imitation de leurs Fondateurs, la forme idéale de la vie monastique réside dans la pratique fidèle de la RB (SCt 20, 170). Ses exigences sont grandes, certes, (cf. SCt 110, 108ss.), mais pourtant- et avec discrétion- notre auteur cherche à faire appliquer concrètement à Ford la Règle bénédictine (SCt 117, 33-41). Sur la discrétion "mère des vertus, voir SCt 77 (cf. RB 64, 19). De plus, pauvreté et humilité apparaissent à notre Abbé comme étant les vertus essentielles d'une vie monastique, vécue en solitude dans une communauté de frères (cf. SCt 100 et 110).

Conclusion:

Jean de Ford est un témoin important de la spiritualité cistercienne de la fin du XII^{ème} s. et du début XIII^{ème} s. A la théologie scolastique naissante, qui va pénétrer l'Ordre Cistercien - le Collège S. Bernard de Paris, rue des Chardonnets, sera fondé en 1227; les constructions étant achevées en 1245; Etienne de Lexington, Abbé de Clairvaux en sera le premier 'Proviseur' - Jean lance un vigoureux appel pour que ne soit pas vain l'inspiration primitive de Cîteaux, visant à réaliser "une Ecole de Charité".

Le Prologue et les Deux Premiers Sermons

Le Prologue

Pour ouvrir l'oeuvre monumentale de Jean de Ford (120 Sermons), "lecteurs et auditeurs" - tel est le public auquel notre auteur s'adresse - sont informés que l'ouvrage commencera par un commentaire de Ct 5, 10: c'est là que prenait fin le commentaire de son prédécesseur, Gilbert de Hoyland. En fait, Ct 5, 10 fera l'objet du commentaire de SCt 3, et les deux premiers Sermons reprendront, en préambule, le commentaire de Ct 5, 8-9.

Quelques caractéristiques du Prologue:

Jean commence par poser un acte d'humilité. Ses prédécesseurs, Bernard, Guillaume, Gilbert, s'identifiaient volontiers à l'épouse du Cantique puisqu'elle représente à la fois l'Eglise dans son rapport au Christ, et chaque âme humaine en quête de l'Epoux. Plus modestement, Jean se range "non pas du côté de l'épouse de mon Seigneur" - dont il se sent indigne -, mais il lui suffira de "faire partie du nombre des jeunes filles", les compagnes de l'épouse, afin de "prendre la dernière place", comme le conseille Jésus dans l'Evangile (cf. Lc 14, 8-10).

En Prol. 4, il dit explicitement qu'il s'adressera à "**mes frères et seigneurs**". Il désigne par là ses frères moines de Ford, principalement. Cette expression, bien typée, est augustinienne. Elle rappelle ce bouleversant témoignage rendu par Augustin, au Livre X des Confessions, alors qu'il s'apprête à rendre compte, à qui le lira, de ce qu'il est devenu "maintenant" (après le long et douloureux cheminement de la conversion). Jean reprend cette formule de l'évêque d'Hippone parce qu'il tient à se situer, au début de son grand Commentaire, dans la communion ecclésiale en tant que

serviteur de ses **frères** moines qu'il veut, tout Abbé qu'il fût, servir comme des **seigneurs**. Voici le passage d'Augustin:

"Tel est le fruit de mes confessions, où, non plus tel que je fus, mais tel que je suis, je confesse non seulement à Ta gloire (Seigneur)... mais aussi à l'oreille des croyants, fils des hommes, associés dans ma joie et participants de ma mortalité, mes 'concitoyens', pèlerins avec moi, qui me précèdent, me suivent, et me tiennent compagnie le long de ma route. **Ceux-là sont Tes serviteurs, mes frères, dont Tu as voulu que, Tes fils, ils fussent mes seigneurs, et que Tu m'as enjoint de servir, si je veux avec Toi vivre de Toi**"... (*Conf. X, 4, 6*).

Au § 6, Jean donne un triple but à son projet de commentaire:

1. "Immoler au Seigneur mon Sauveur, en sacrifice de louange, le sacrifice de mes lèvres" (l'acte de foi qui sort de mes lèvres en invoquant Son Nom' - Héb 13, 15).
2. "Servir l'amour fraternel, m'acquitter du devoir auquel je suis tenu envers mes frères".
3. "Enflammer mon esprit au moyen de paroles de feu (celles de l'Esprit-Saint) pour m'acquitter de mon ministère, (car) rien n'est plus puissant que ce feu de l'Esprit".

D'autre part, le parti est pris de faire bref chaque Sermon, tout en évitant une concision extrême qui serait au détriment du sens. Cette remarque est tout à fait cistercienne: nos Pères veulent "faire la clarté", mettre en lumière la Parole de Dieu consignée par écrit qui doit devenir nourriture pour ceux qui la liront (encore faut-il qu'elle soit comestible...). Jean se veut donc, malgré tout, exégète et herméneute, c'est à dire "commentateur", et non seulement "discoureur édifiant". Les Pères de Cîteaux ne boudent pas l'intelligence.

Enfin, Jean s'en remet au Christ auquel il offre "le but de son ouvrage" pour qu'il porte un fruit de charité.

Sermon 1

"Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez le Bien-aimé, annoncez-lui que je languis d'amour" (Ct 5, 8).

La recherche éperdue et constante du Bien-aimé est le thème qui traverse tout le Cantique. Voilà sans doute pourquoi Jean a voulu remonter à Ct 5, 8 - déjà commenté par Gilber de H. - pour lancer son commentaire. Comment l'épouse cherche-t-elle "Celui qu'aime son âme"? Tout lui est bon: la méditation, le souvenir des visites passées, la veille aux aguets dans le "petit lit" de sa conscience, en interrogeant les gardes de la Cité, par la prédication même aux "filles de Jérusalem", les invitant à chercher, elles aussi, le Bien-aimé... Ne pourraient-elles pas être ses messagères? Et que dire à l'Epoux si, par chance, elles le rencontraient? ... Qu'elle languit d'amour pour Lui: cela suffit!

Notons que l'adjuration de l'épouse adressée aux jeunes filles est ferme et sans ambiguïté: il ne s'agit pas de dire à l'Epoux que son épouse est "malade d'amour" (comme le traduit la BJ, éd. 2000), mais qu'elle "languit d'amour", c'est à dire qu'elle est blessée par le glaive de l'amour qui l'a transpercée. "Je vous en adjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon Bien-aimé, annoncez-Lui que je me languis d'amour (*ut nuntietis ei quia amore languo*). Cette précision textuelle est importante; elle se reçoit du texte hébreu sous-jacent et de la version grecque des LXX (*hâil* = armée, *hólath* = être blessé; l'épouse se sent comme "assaillie par l'armée irrésistible de l'amour"; voir Pirot-Clamer, "Le Ct des Cts", D. Buzy, p. 308). Le Seigneur Dieu a fait de la bouche de son Serviteur "une épée tranchante", faisant de lui, par là-même, selon une autre expression d'Is 49, 2, "une flèche acérée". Origène rapproche cette citation d'Isaïe de Ct 2, 5 et 5, 8. Après Bernard et Guillaume, Jean se situe dans cette ligne d'interprétation qui remonte à Origène. Tout va donc dans

le sens de **la blessure d'amour**, et non d'une quelconque maladie. Certes, la blessure appelle une guérison. Mais quel remède pourra guérir une blessure d'amour sinon l'Amour même? Autant dire quelle est inguérissable et que cette blessure fait partie de la nature même de l'amour.

Jean est le premier des commentateurs cisterciens du Cantique à l'avoir remarqué et défendu; la lecture d'Origène et sa cohérence l'avaient impressionné (cf. §§ 5-6).

Seul soulagement des âmes éprises de ce feu d'amour dévorant, de cette blessure d'amour: que d'autres soient embrasés "de ce bon feu", que d'autres soient marqués de cette empreinte comme d'une blessure en laquelle se trouve mystérieusement associées douloureuse blessure et ineffable joie dans une participation au mystère pascal de l'Epoux (cf. Ph 3, 10).

L'épouse invite donc les filles de Jérusalem à "courir vers les embrassements du Verbe de Dieu, à soupirer après le baiser du Christ Jésus" (§ 7).

Sermon 2

"Qu'a-t-il donc ton Bien-aimé de si aimable, ô la plus belle des femmes?" (Ct 5, 9).

Les jeunes filles - nous dit Jean - s'étaient habituées "à contempler la gloire de l'Epoux sur le visage de l'épouse" (§ 1). C'est pourquoi elles comprennent que l'intention la plus chère de l'épouse est de les faire participer aux bienfaits reçus de l'Epoux: les soupirs après le saint baiser, les aromates faits d'onguents les meilleurs, les mystères du lit nuptial et la proclamation des louanges... Tout cela dont l'épouse est pourvue "dans une pleine **bénédition de douceur**"⁹, l'épouse le veut pour ses compagnes; elle ne veut pas les posséder seule, en propre. Ce serait pour elle perdre quelque chose de sa gloire d'épouse que "de rechercher une gloire qui ne serait qu'à elle", puisque l'Apôtre la proclame "glorieuse, sans tache ni ride, ni rien de tel" (Eph 5, 27).

Voilà donc la raison pour laquelle l'épouse a fait de ses compagnes les messagères de son ardeur et de sa langueur: que celles-là aussi, " brûlent et languissent" (§ 1).

Après avoir commencé à interroger l'épouse au sujet de l'Epoux pour mieux le chercher (§ 2), les jeunes filles vont apprendre de l'épouse - et d'elle seule - l'amour de l'Epoux (§ 3). Jean reconstitue le type de dialogue qui aurait pu se dérouler entre les jeunes filles et l'épouse:

"Toi, la bien-aimée, parle-nous du Bien-aimé. Toi, la plus belle, parle-nous du Plus Beau...jusqu'à ce que l'amour du Bien-aimé ait pris forme en nous! (cf. Ga 4, 19). La tendresse du Christ a triomphé de toi: qu'elle triomphe de nous! Pour cela nous resterons suspendues à tes seins qui sont meilleurs que le vin (cf. Ct 1, 2), jusqu'à ce qu'il nous soit donné d'expérimenter, venus du ciel, les dons les meilleurs de la grâce, et que nous soyons dignes des embrassements du Roi...

Sois notre appui auprès du Bien-aimé!"

Après ces quelques notations sur le Préambule au Commentaire (Prologue et deux premiers Sermons), nous tenterons une synthèse d'ensemble, en nous attachant à quelques aspects précis et très représentatifs de la spiritualité de Jean. Cela nous permettra de lire les plus belles pages de ce Commentaire spirituel.

9 Expression de S. Augustin: "La bénédiction de douceur est la grâce de Dieu par laquelle il se passe ceci: Dieu nous aime et nous désirons, c'est à dire, nous aimons ce qu'Il nous commende" ('Contre deux Lettres des Pélagiens', II, IX, 21).

Plan proposé:

- Le Mystère Pascal du Christ, centre de la spiritualité cistercienne: brève présentation et analyse des trois **Sermons 82-83 et 84**, dans lesquels se dégage toute une théologie contemplative de la Croix du Christ, gage de son amour pour nous.
- L'Eglise dans le Mystère du Christ:
 - L'Eglise épouse du Christ: **SCt 56.**
 - L'Eglise contemplative: **SCt 26.**
 - L'Eglise participante de la plénitude de la Tête: **SCt 78.**
 - L'Eglise dont Marie est la figure exemplaire et eschatologique: **SCt 70.**
- 3. L'âme humaine, épouse potentielle et tellement désirée du Christ-Epoux:
 - Ce qu'est l'âme humaine (anthropologie): **SCt 14.**
 - L'amour, "substance de l'âme": **SCt 110.**
 - *Dilectio* et *amor* : **SCt 13; 24 et 109.**
 - *Caritas* et *contemplatio* : **SCt 3; 93; 108, 144-214.**
- 4. La vie monastique, Ecole de Charité:
 - Pauvreté et humilité avant tout: **SCt 110.**
 - Discernement/*Discretio* en tout: **SCt 77.**
 - Béatitude de la solitude (*Beatitudo solitudinis*): **SCt 100.**

*

I. Le Mystère Pascal du Christ (Trois Sermons qui l'illustrent particulièrement)

Sermon 82

"J'ai dit: je monterai au palmier et j'en saisirai les fruits" (Ct 7, 8).

Jean part de Ct 7, 7 où l'Epoux s'adresse à l'épouse en disant: "Ta stature (*statura tua*) est comparable à un palmier, et tes seins à des grappes" (de noix de palme). Au Sermon précédent, il avait montré que la stature pouvait être identifiée à la **constance**. Il montre ici, en s'appuyant sur S. Paul (Ga 5, 1; 1 Co 16, 13) et sur Is 50, 8, que toute la Bible, A. et N.T., le confirme (§1). Mais, il va montrer que la stature de l'épouse renvoie aussi à la **longanimité**, et à l'**humilité** (§ 2).

Il lui semble alors pouvoir aller plus loin et affirmer que ces identifications ne sont que partielles. Finalement, **Jésus lui-même** ne serait-il pas, par son amour, ce "palmier" auquel il comparait son épouse? (voir § 3). Au § 4, il reprendra cette idée en la développant: les quatre dimensions de l'amour du Christ (cf. Eph 3, 18) justifieront cette identification.

"Le palmier, c'est l'amour du Christ Jésus, à l'image duquel Celui-ci entend planter aussi l'amour de sa bien-aimée". Les martyrs en sont aussi une configuration puisqu' "ils participent aux souffrances du Christ (Ph 1, 29), et sont avec Lui une épiphanie de l'amour (§ 5); cependant, c'est avec l'épouse que l'identification est plus intégrale encore: par sa "stature", elle est vraiment comparable au "palmier" (§ 6). Certes les martyrs le sont par "un don de grâce venant du Christ" (§ 7).

"Toute l'Eglise (dont l'épouse est l'icône) comprend avec tous les saints - et l'Eglise des martyrs en particulier - les quatre dimensions de l'amour: la largeur, la longueur, la hauteur, et la profondeur de l'amour du Christ. Elle le comprend par l'intelligence; elle le comprend par l'amour; elle le comprend par l'élan affectif (*affectus*); elle le comprend (surtout) en le mettant en oeuvre. Sa largeur répond à la largeur par la magnanimité à supporter l'épreuve; sa longueur répond à la

longueur par la loganimité à soutenir l'interminable lutte des martyrs; en outre, sa hauteur répond à la hauteur par sa manière, au sein des combats, de se glorifier dans l'espérance à venir; sa profondeur répond à la profondeur par l'humble conscience qu'elle garde d'elle-même au milieu des palmiers couronnant les combats".

"...Les martyrs ne présument en rien des possibilités humaines, mais ils avaient planté l'ancre ferme de leur espérance (Héb 6, 19) dans l'abîme de la bonté de Dieu. Là s'avéra la profondeur de leur amour, la base très ferme de la stature de l'épouse et la racine inébranlable du palmier".

"Les martyrs ont exprimé plus clairement et plus pleinement leur ressemblance avec le Christ par la manière dont ils ont porté la Croix (Mt 10, 38). Voilà pourquoi les glorieux martyrs mangent les fruits de leur palmier... Sans fin, ils glorifient Celui en qui ils ont trouvé leur force, et - qui plus est -, Celui qui, pour eux et en eux, monte au palmier pour en saisir les fruits (Ct 7, 8) et les leur apporter".

Après le temps des persécutions déclenchées contre les chrétiens jusqu'au début du IV^{ème} siècle (l'Edit de Milan, en 313, y mit officiellement fin), l'Eglise vit maintenant un autre genre de persécution: "tribulations, angoisse, opprobres, moqueries, danger des faux frères, attaques du dehors, crainte au-dedans" (Rm 2, 9; 2 Co 11, 26). Et Jean ajoute, ironiquement, au § 8, "et la permission de vivre ne va pas sans une recherche du goût de l'ambition" (*licet uiuere, libet ambire*). Voilà - poursuit-il - le glaive qui n'épargne aujourd'hui "ni ordre, ni rang, ni vie religieuse"... Parmi la grande multitude de ceux qui sont appelés, peu se laissent élire (cf. Mt 22, 14). **"Après l'agenouillement devant leur Dieu en vertu de l'honneur qu'ils lui devaient, ce fut pour s'en relever et renoncer"**.

"Que représente, pour ce petit nombre des élus, la multitude réprouvée qui les entoure de toutes parts, les comprime, les enserme, comme un pressoir, comme le fléau sur l'aire, sinon une bande de persécuteurs, sinon le glaive très acéré du martyr?" (cf. Ps 70, 20; Ps 101, 11).

"Il est cependant nécessaire qu'il en aille ainsi: la vierge, fille de Sion (Is 37, 22) ne saurait parvenir autrement à la mesure de la stature qu'elle doit atteindre **pour pouvoir être comparée au palmier**, à la gloire des martyrs qui l'ont précédée..., à la patience et à l'amour de son Epoux".

Sermon 83

"J'ai dit: je monterai au palmier et j'en saisirai les fruits" (Ct 7, 8).

L'ensemble de ce Sermon est centré sur **la croix de Jésus**. **"La croix, c'est le palmier"**, est-il affirmé d'emblée (§ 1). Sur cette croix le Christ a triomphé puissamment et glorieusement des péchés et du Responsable de la mort, le diable.

Le palmier, c'est aussi la patience et l'amour de Dieu manifestés par Jésus sur sa croix (cf. SCt 82). Donc, ces trois identifications du palmier se rejoignent et culminent dans la troisième: l'amour de Dieu; ce qui peut se traduire par ce schéma:

Croix de Jésus → Patience → Amour de Dieu.

Au SCt 82, Jean équiparaît le palmier à Jésus. Ici, dans le SCt 83, il dit que "la croix, c'est le palmier". Il faut donc en conclure que **le palmier, c'est Jésus crucifié**. "C'est là le secret d'une sagesse insondable" (§ 1).

"J'ai dit: je monterai au palmier" (Ct 7, 8): "C'est là la Parole du Verbe tout-puissant...Parole émise de toute éternité, que le Verbe, avec le Père, a établie avant tous les siècles, concernant la rédemption de son épouse"... "Ce tendre Epoux/Médecin a prévu le remède avant que l'épouse ne tombe malade" par suite du péché de désobéissance à Dieu. "Parole de bonté, aussi, qui dépasse

absolument tout ce qu'on peut dire et penser de plus doux. En conséquence, pour ce qui nous concerne, "que le Christ crucifié ne soit pour nous ni scandale, ni folie" (1 Co 1, 23).

Pour clore ce § 1, deux citations rapprochées font la lumière: "Je monterai au palmier"... (Ct 7, 8); "Celui qui est descendu (du ciel), est aussi Celui qui est monté (au palmier de la croix) - Eph 4, 10.

§ 2- Méditation sur le mystère de la croix, commencé dès le sein maternel.

Le Verbe porte sa croix dès qu'Il s'est fait chair. Dès lors, Il se faisait librement "homme de douleur, familier de la souffrance" (Is 53, 3). "Le Verbe s'est fait chair" (Jn 1, 14). Le terme de chair - remarque Jean - implique la faculté de souffrir et de compatir. Souffrance et compassion: deux poutres qui confectionnent la croix (repris de Grégoire le Gd, *Hom./Ev.* II, 32, 3). Souffrance du corps, compassion de l'esprit. Déjà dans le sein virginal, "Il a porté nos langueurs et s'est chargé de nos maladies" (Is 53, 4).

Autrefois, lorsqu'Adam se cachait dans le Paradis, le Verbe le recherchait (cf. Gn 3, 8ss.) mais sans le trouver encore. Et c'est dans l'étroitesse du sein qu'enfin Il l'a cherché et trouvé, pour extraire de ses mains l'aiguillon du péché (cf. 1 Co 15, 56)... C'est là, déjà, que l'Agneau portait le péché du monde (cf. Jn 1, 29); c'est là que, pénitent, Il en appelait à son Père pour nous (cf. Rm 8, 34).

§ 3- La croix assumée dès l'enfance.

Innocent, Il rendit féconde la virginité de sa mère; par sa gestation, Il l'a consacrée, et par sa naissance, hautement réjouie.

Il a "honoré son Père et sa mère" (cf. Ex 20, 12): son Père, en Lui présentant les actions de grâce qui Lui étaient dues pour avoir élevé très haut la nature humaine; et sa mère, en lui procurant la gloire de concevoir et d'enfanter le Verbe de Dieu; et Joseph n'est pas laissé pour compte: il est honoré aussi, puisque l'Enfant lui apportera un honneur considérable en l'appelant du nom de père, en lui confiant la tâche d'être père nourricier et en lui faisant la grâce d'être l'époux de la Vierge-Mère.

§ 4- La croix du Christ se trouve présente dans les contraintes d'une véritable vie humaine.

Croix du Christ, dans les contraintes de la gestation, de la naissance, de l'enfance:

"Toutes ces nécessités ou contraintes ont jailli de cette surabondante source qu'est l'amour éternel de Dieu, afin de pouvoir couler jusqu'à nous".

"Ces nécessités de mon Seigneur, je les étrens et les rassemble pour moi en un bouquet d'odeur très suave¹⁰: le parfum d'une humilité infinie, et, à la place de ma dette, elles me chargent de cet immense poids qu'est l'amour"¹¹.

Celui qui est "véritablement libre parmi les morts" (Ps 87, 5), Jean le voit lui imposer, parmi les vivants, "la nécessité très violente de l'amour". L'amour envers les pauvres serviteurs du Seigneur - que sont les moines se Ford -, l'amour qui a imposé au Seigneur ces nécessités, ne donne pas à Jean le droit de "se plaindre sans rougir", lui le "serviteur inutile" (Lc 17, 10), alors que "le Seigneur de liberté" se soumet avec lui (Jean) au même joug, peinant avec lui sous le même fardeau (celui du support mutuel).

10 C'est le "bouquet de myrrhe" confectionné par Bernard de Clairvaux (cf. SCt 43, 3).

11 Cf. S. Augustin, *Pondus meus, amor meus*, Conf. XIII, 9-10.

§ 5- Le Seigneur s'est fait indigent et pauvre (cf. Ps 69, 6).

Pas de vêtements délicats (cf. Mt 11, 8) pour Jean-Baptiste, de ceux que portent les confidents des rois de la terre. Non! Et Jean de Ford lance un appel exhortatif - dans la lignée de ceux lancés par Bernard à sa communauté de Clairvaux, ceux décochés par Guillaume à tout l'Ordre Cistercien (il n'était plus Abbé à Signy, mais simple moine; il ne peut s'en prendre à la communauté où il vit), ceux lancés par Gilbert de Hoyland...:

"Frères, puisse cette Parole ("Moi qui suis indigent et pauvre, aide-moi, mon Dieu" -Ps 69, 6) résonner de la crèche jusqu'à nos oreilles, pour qu'après nous être voués à une existence âpre et rude, nous ne nous mettions pas à poursuivre des réalités délicates et luxueuses. Lui (le Seigneur), Il s'est laissé enserrer dans l'étroitesse de la crèche¹²... Il n'y eut pas de place pour Lui à l'hôtellerie" (Lc 2, 7)...

Oh! Croix adorable de mon Seigneur, à laquelle il est fixé dès son entrée dans le monde, par ces sortes de clous que constituent les contraintes de la pauvreté! Aussi, clame-t-il à grand cri derrière nous: 'Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même, se charge de sa croix et me suive' (Mt 16, 24)... Autres contraintes: la fuite en Egypte (cf. Mt 2, 13), celle qu'Il ressentit à l'approche de la Passion: angoisse, amertume, peur, tristesse (cf. Mc 14, 33), ce que confirme la prophétie dans le Ps 87, 16: 'Je suis pauvre et dans les peines depuis ma jeunesse' ".

Mais voici la caractéristique propre du Christ: ces contraintes "s'avèrent aussi humbles, quant à leur nécessité, que volontairement assumées avec ferveur" (avec zèle ou "bon feu"), et donc parfaitement et librement assumée du fait de cette ferveur".

§ 6- Comment, devant un tel comportement de notre Seigneur, ne pas accueillir avec autant d'humilité les nécessités qui pèsent sur nous?

Les nécessités supportées par le Seigneur depuis l'enfance et dans sa courte vie d'adulte, sont comme "des rayons de miel", pour que nous en goûtions la suavité et que nous refassions nos forces.

§ 7- C'est de sa volonté humaine de Fils de Dieu que Jésus a souffert, lors de sa Passion, peur et tristesse.

Voilà une doctrine étonnamment proche de celle de S. Maxime le Confesseur dans sa lutte contre le Patriarche Sergius et son monothélisme...

Humilité fervente et douce de Jésus remettant son esprit entre les mains du Père (Ps 30, 6)... Et le Psalmiste poursuit: "Parce que Tu as considéré mon humilité, Tu as sauvé mon âme de ses nécessités" (Ps 30, 8). L'humilité du Fils n'est pas contrainte par une nécessité extérieure qui la rendrait servile: "elle s'offre par amour". Jésus est humble de coeur (cf. Mt 11, 29). "Une si grande humilité de la part d'une telle majesté ne pouvait porter le Père qu'à s'y complaire" (cf. Mt 12, 18).

"Aucune nécessité ne pouvait maintenir à l'étroit Celui que l'amour avait dilaté". Et le Père a sauvé son Fils de ses nécessités.

C'est dans de grandes angoisses que "Jésus montait vers la cime de son palmier", et pourtant, "il se dilatait, jusqu'à dire: 'Combien il me tarde que ce baptême dont je dois être baptisé, soit consommé' (Lc 12, 50). Et Jean de conclure, émerveillé:

"Le désir de racheter l'humanité et l'obéissance à la volonté du Père avaient pris possession de toute l'âme de Jésus".

12 Höderling (+1794) s'en souviendra lorsqu'il écrira magnifiquement: *Non coerceri maximo, inseri tamen a minimo, diuinum est* (Ne pas se laisser enfermer par ce qu'il y a de plus grand, et cependant se laisser enserrer dans ce qu'il y a de plus petit, cela c'est divin).

"Et il commença" dit l'évangéliste Marc, "à éprouver peur, amertume et tristesse" (Mc 14, 33): "il commença"... Pour Jean, cela suppose avec évidence que "le début de ses souffrances dépend de la pleine liberté de Celui qui les éprouve".

§ 8- Le jardin de l'Agonie.

"Si Jésus a voulu se faire arrêter puis être crucifié dans un jardin¹³, c'est pour signifier la grâce florissante de son âme en train d'exulter". Ne dira-t-il pas ensuite à l'épouse invitée à se comporter pareillement lorsqu'elle serait dans les angoisses: 'Je suis venu dans mon jardin, ma soeur, mon épouse; j'ai récolté ma myrrhe avec mes aromates" (Ct 5, 1). Le jardin de l'angoisse amène Jean à l'évocation du fruit récolté dans sa Passion pour le salut de l'humanité.

Si donc Jésus a été arrêté, non parce que Judas l'a trahi et que les Juifs en avaient ainsi décidé, mais parce que Lui-même avait dit dans son Cantique: 'Je monterai au palmier et j'en saisirai les fruits'. Voilà la raison pour laquelle il fut livré, arrêté, enchaîné, trainé devant des juges, tourné en dérision, flagellé, interrogé, condamné, crucifié, tué, enseveli"...

"Oui, dis-je, la Sagesse de Dieu a été livrée, la Puissance de Dieu a été arrêtée. On a mis la main sur Celui qui contient tout (cf. Sg 1, 7), enchaîné Celui qui tient le ciel dans la paume de sa main (cf. Is 40, 12), traîné Celui qui ne fait jamais défaut, présenté aux juges Celui qui est partout présent. La Sainteté a été tournée en dérision, l'Innocence a été flagellée. On l'a interrogé, Lui a qui appartient le Jugement. On l'a condamné, Lui qui seul est Juste; on l'a crucifié, Lui, le Dieu de gloire (Ac 7, 2); on l'a tué, Lui, la Vie des vivants (Jn 1, 4); on l'a enseveli, Lui, le salut des morts.

Tels sont les degrés pour escalader le palmier, ces montées qu'Il avait disposées, dès le commencement, dans son coeur (cf. Ps 83, 6), Lui qui a dit: 'Je monterai au palmier'..."

§ 9- Les fruits cueillis par Jésus sur le palmier de la croix.

Le fruit de cet arbre est béni; y goûter, c'est "vivre de la Vie, et non mourir" (Ez 18, 17).

"Nos premiers parents ont été rassasiés d'un double fruit de mort par leur transgression: la mort du corps et celle de l'âme. Au contraire, **Celui qui est monté au palmier a saisi des fruits de joie et d'immortalité**. Les Enfers ne pouvaient enfermer Jésus; la chair conçue de la Vierge et unie au Verbe de Dieu ne pouvait rester captive de la mort. C'est pourquoi, (Lui, le psalmiste véritable), Il dit au Père: 'Tu n'abandonneras pas mon âme à l'Enfer; Tu ne laisseras pas Ton saint voir la corruption' "(Ps 15, 10).

Le Juste n'avait pas à souffrir de la seconde mort (Ap 2, 11). L'une et l'autre ont été englouties par Celui qui est la Vie des vivants et la Résurrection des morts (1 Co 15, 21). "Où est-elle, ô Mort, ta victoire? Où est-il, ô Mort ton aiguillon?" (1 Co 15, 55). Osée, le Prophète, l'avait aussi prophétisé: "Je serai ta mort, ô Mort, ta morsure, ô Enfer" (Os 13, 1ss.).

Après la double mort (physique et spirituelle), voici le double fruit de la résurrection: la joie éternelle qui comble l'âme, et l'incorruptibilité qui restaure le corps. La terre sera alors abandonnée par ces deux rois qui faisaient trembler Juda (cf. Is 7, 16), et elle sera libérée par la croix du Christ. Alors, la Vie et la Joie règneraient à jamais.

*

13 Interprétation libre de Jean: le Mont des Oliviers est à l'est de Jérusalem, distant du Golgotha, situé, lui, à l'ouest et qui ne se trouve pas dans un "jardin"...

Sermon 84

"J'ai dit: Je monterai au palmier et j'en saisirai les fruits" (Ct 7, 8).

Jean de Ford poursuit, dans ce troisième Sermon relatif au Mystère de la Croix et du Mystère Pascal du Christ, son commentaire spirituel de Ct 7, 8. Ce Sermon pourrait être titré: "Par la patience et par l'amour, Christ triomphe du diable, du péché et de la mort".

Il sera, en effet, beaucoup question tout au long de ce Sermon de la croix et du diable - l'Adversaire -, puisque c'est par la croix que le Christ en est définitivement vainqueur.

§ 1- Par orgueil le diable a voulu "monter", lui aussi, mais pour se faire l'égal de Dieu.

"J'ai dit: Je monterai au palmier - dit Celui qui est au-dessus de tout, l'Epoux -, et j'en saisirai les fruits" (Ct 7, 8).

Contraste: l'un "monte" pour se hausser par-dessus les hauteurs des nuages et se faire semblable au Très-Haut (cf. Is 14, 14); l'autre, pour atteindre jusqu'à l'extrême abaissement (cf. Ph 2, 7). Le roi de Babylone, "premier père de l'orgueil", a convoité la gloire due à Dieu seul; et cette convoitise lui a fait engendrer l'envie: "il a porté envie au Fils de Dieu qui, Lui, est l'Image de Dieu (cf. Col 1, 15), parfaitement semblable au Très-Haut".

§ 2- L'orgueil engendre l'envie.

"Qui commet le péché devient ensuite l'esclave du péché" (Jn 8, 34). L'orgueil engendre l'envie, multiplie la puissance de la convoitise, et fait perdre l'intelligence: "l'homme comblé (d'honneur) ne dure pas; il ressemble au bétail qu'on abat" (Ps 48, 13). La (prétendue) science enfle (cf. 1 Co 8, 1). L'acquisition des vertus conduirait à l'orgueil celui en qui elles ne seraient pas "régies par la grâce".

En cette dernière notation, Jean adhère totalement à la doctrine augustinienne de la primauté absolue de la grâce, dans la croissance de l'homme vers la sainteté, sans nier l'indispensable part de la liberté. C'est aussi un reflet de l'influence du Traité de S. Bernard tellement recopié et lu dans les monastères de l'Ordre: "De la grâce et du libre arbitre".

§ 3- Le diable est le "séducteur" des anges et des hommes.

"Ce roi établi sur tous les fils de l'orgueil" (Jb 41, 25), n'a pu "monter" à un palmier qui lui aurait permis d'atteindre les fruits convoités (l'égalité avec Dieu). Il n'a pu que "triumpher cruellement de certaines créatures angéliques" (cf. Col 1, 16: "Puissances, Dominations", prises en mauvaise part), les entraînant dans la désobéissance fatale. Mais le diable ne s'est pas contenté de ce premier palmier où il est monté pour entraîner avec lui dans sa chute d'autres anges. Il est aussi "monté" à un second palmier pour y cueillir des hommes, et les entraîner dans la transgression. Et voici l'homme devenu l'esclave du diable. En effet, "le vaincu devient l'esclave du vainqueur".

§ 4- Supplication adressée au "Seigneur des vengeances", pour faire justice.

Plusieurs Psaumes sont sollicités: Ps 93, 1; 78, 9; 7, 7...

Le diable ne revendique-t-il pas de s'attaquer jusqu'à Celui-là même en qui "il ne trouvera rien qui lui appartienne" (Jn 14, 30), le Christ.

A partir de là, Jean va faire une relecture de la Passion mettant en évidence que les événements sont conduits à l'instigation du diable.

§ 5- "Dresse-Toi, Seigneur, dans Ta colère"... (Ps 7, 7).

Nous ne pouvons que citer ce passage typique de la considération de Jean, scrutant le Mystère de l'affrontement pascal:

"Autrefois, Seigneur Jésus, tu voyais 'Satan tomber du ciel comme l'éclair' (Lc 10, 18), lorsqu'il enfantait l'orgueil. Qu'il tombe et se brise maintenant grâce à l'ampleur de ta tendresse, grâce au percement des clous dont il t'a cloué, grâce à l'écartèlement de tes mains sur cette croix qu'il t'avait préparée...

Ainsi, nu sur la croix, tu dépouilleras Puissances et Principautés (cf. Col 2, 15); crucifié, tu les crucifieras; souffrant, tu les détruiras; mourant, tu les supprimeras; expirant, tu les disperseras par ton souffle, au loin...

...Car, ce que tu as dit un jour, voici que déjà nous en voyons l'accomplissement: 'Je monterai au palmier et j'en cueillerai les fruits' (Ct 7, 8). **N'est-elle pas un palmier très élevé, florissant, riche de fruits, ta croix?** Sur elle, du seul fait de souffrir et de mourir, tu as vaincu le péché et la mort, comme aussi leur responsable à tous deux, le diable... Vraie Sagesse, tu as vaincu la perversité en triomphant du mal par le bien (cf. Rm 12, 21). En détruisant les fruits amers du péché et de la mort, tu as saisi les fruits de vie: ceux de la sainteté, de la résurrection, de la gloire, et de l'immortalité".

§ 6- Développement du même thème.

§ 7- Le martyr, qui souffre avec patience, monte, lui aussi, au palmier.

Les martyrs récoltent les fruits de "leur glorieuse patience".

§ 8- S'il signifie la patience, le palmier est encore plus signifiant de l'amour du Christ crucifié.

C'est ici une reprise de SCt 83, 1: "cette effusion de ton amour, Seigneur Dieu, voilà le palmier où, en montant, tu nous as attirés, et où, jusqu'à maintenant, tu attires tout à toi (cf. Jn 12, 32)... En tes jugements, j'ai placé toute mon espérance" (Ps 118, 43).

§ 9- Le Christ, sur la croix, opère le salut.

"Aspirant aux réalités d'en haut (cf. Col 3, 2), je ne saurai y aller sinon par toi, Seigneur; je ne saurai y atteindre sinon par cette échelle qui est la croix... L'oeuvre de tes mains clouées sur la croix... a tué la mort; tes mains ont pillé les trésors de l'enfer... Il est vraiment puissant, l'amour manifesté sur la croix".

§ 10- Prière finale.

"Qu'elle s'accomplisse maintenant encore, je t'en prie, Seigneur Jésus, cette parole que tu as adressée ce jour-là au brigand crucifié avec toi. Oui, moi aussi, je me tourne vers toi, qui es suspendu pour moi sur la croix. Ce que je crois de coeur, je le confesse des lèvres: dans toutes les tribulations que j'ai endurées jusqu'à présent et qu'il me faudra, je pense, endurer encore en cette vie, je ne recevrai jamais rien de ce qu'auront mérité mes actes. Car c'est non seulement contre le ciel et contre toi (Lc 15, 18), Dieu mon Créateur, mais aussi contre ta croix et ta mort, et contre toi, mon Seigneur et Rédempteur, que je reconnais avoir gravement péché dans presque toute mon existence.

Qu'alors maintenant mon Seigneur me donne une réponse semblable à cette parole d'allégresse par laquelle il a non seulement absous cet homme en tant qu'accusé, mais l'a couronné à titre de martyr. Ce n'est pourtant pas à la gloire du martyr que maintenant je prétends; ce n'est pas elle que je sollicite de toi, mon Seigneur. Il suffit à mon souhait et à ma complète exultation d'être demain avec toi dans le paradis (Lc 23, 43), et, dans ma chair, de te voir (Jb 19, 26), mon Sauveur.

Que brille sur nous ce clair matin, Seigneur, au jour de ta promesse et de notre attente, et qu'alors nous puissions voir ta gloire de Fils Unique du Père, contempler la gloire de ta croix et jouir du goût et de la douceur de ces fruits que tu as saisis pour nous, toi qui, avec Dieu le Père et l'Esprit-Saint, vis et règnes, Dieu pour tous les siècles des siècles. Amen".

*

II. L'Eglise dans le Mystère du Christ

A- L'Eglise épouse du Christ.

Sermon 56

"Les filles (de Sion: ne se trouve pas dans la Vg au verset 8) l'ont vue et proclamée bienheureuse; les reines et les concubines l'ont louée: 'Qui est celle-ci qui s'avance, surgissant comme l'aurore, belle comme la lune, élue comme le soleil, terrible comme une armée en ordre de bataille?'" (Ct 6, 8-9).

§ 1- L'Epoux venait de dire: 'Unique est ma colombe, ma parfaite, l'unique de sa mère, incomparable pour celle qui lui donna le jour'.

La louange à l'égard de l'épouse continue. L'Epoux n'est d'ailleurs pas le seul à louer son épouse. Il emprunte des expressions louangeuses aux filles de Sion, aux reines, aux concubines...

"L'Epoux prépare pour son Eglise - dit Jean - un manteau de louange, d'autant plus beau que tissé par beaucoup". Les Filles de Sion l'ont vue et proclamée bienheureuse. Quoi d'étonnant? "De la bouche des petits enfants, des nourrissons, sort la louange adressée à la Vérité (cf. Ps 8, 3; My 26, 16): 'Hosanna, au Fils de David!' (Mt 21, 9). Cette louange, Jésus l'accueille comme devant lui être dûe, alors que ses ennemis l'auraient voulu voir repoussée.

§ 2- Faudrait-il suspecter les louanges venant des concubines?

Elles n'annonceraient pas le Christ de manière chaste - disent certains -; et elles ne s'attacheraient au Christ que par opportunisme (cf. Ph 1, 18), ou par intérêt. Il est vrai que la louange n'est pas plaisante lorsqu'elle sort de la bouche du pécheur (cf. Si 15, 8); cependant, tout comme les Filles de Sion, **les concubines comme les reines "ont vu l'épouse avant de la louer.** Leur louange ne peut être suspecte.

§ 3- L'amour implique le refus de la jalousie.

Les Filles de Sion ne font pas partie du groupe des "vierges folles": elles ont gardé une provision d'huile pour leur lampe (cf. Mt 25, 5). Avec les reines et les concubines, elles ne jalouent pas l'épouse d'être la préférée de l'Epoux.

Il y a manifestement là, chez Jean, une intention de considérer comme finalement avantageux pour l'annonce du Royaume de Dieu, la confession du Messie en la personne de Jésus, par d'autres prédicateurs que ceux qui sont légitimement "envoyés" par l'Eglise officielle, puisque cela - et même les persécutions - "tourne finalement au progrès de l'Evangile" (cf. Ph 1, 12). Jean se refuse d'enfermer l'Esprit-Saint dans les cénacles de l'Institution très officielle. Aussi va-t-il poursuivre sa réflexion sur les méfaits de l'envie et de la jalousie.

§ 4- L'aveuglement, provoqué par l'envie, rend jaloux; il incite à se moquer de l'Eglise que Jésus a élue pour être son épouse.

"Les jeunes filles l'ont vue", dit le texte du Ct. Elles ont vu l'épouse choisie, élue, sans être rendues jalouses. Mais il y en a cependant qui ne voient pas, incapables de ne rien voir: c'est de ceux-là dont se plaint l'épouse, unie à son Epoux, dans les Ps 30, 12 et 108, 25: "Ils ont hoché la tête pour se moquer de moi". C'est de cet oeil mauvais que, jusqu'à aujourd'hui, ils voient l'Eglise ceux qui rient de ses sabbats, et disent, en se moquant: "On a dit de toi des choses glorieuses, Cité de Dieu" (Ps 86, 3); et encore: "Que le Seigneur te bénisse, beauté de la Justice, sainte montagne" (Jér 31, 23).

§ 5- Ce qu'a vu la reine de Saba, chez Salomon le magnifique, constitue ce qui fait la beauté de l'Eglise.

"...La demeure que Salomon avait fait construire, les mets de sa table, les logements de ses serviteurs, l'ordonnement de ses officiers, leur livrée, le service des échantons et les holocaustes qu'il offrait dans la Maison de Dieu (cf. 1 R 10, 4ss.)... C'était là **les signes de la beauté éclatante de l'Eglise** "...

- La demeure, et l'assemblage unifié des pierres et des poutres, figurent l'unité de l'Eglise qui se présente comme l'unique habitation de Dieu dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu (Ep 4, 13). Signe de l'unité dans l'Eglise: l'oblation du Corps et du Sang très saints du Seigneur, comme aussi la doctrine catholique, symbolisée par les mets de la table du Roi (on perçoit ici, l'orthodoxie de la foi ecclésiale de Jean et son heureuse union entre charisme et institution).
- Les divers logements des serviteurs: ils renvoient aux divers états de vie dans l'Eglise (célibat consacré, vie conjugale), que "chacun construit en lui-même à partir des dons reçus du Roi".
- L'ordonnement des officiers correspond aux divers ministères et charismes dans l'Eglise (apôtres, évangélistes, prophètes, pasteurs, docteurs) - cf. Eph 4, 11ss. Tout cela "en vue de la construction du Corps du Christ". Mais les "officiants" doivent avoir revêtu "la livrée convenable: la Justice", c'est à dire l'amour de Dieu et du prochain.
- Les échantons, eux, fréquentent la cave au vin (cf. Ct 2, 4). Ils ont la charge de "réjouir le Roi Salomon et les convives de sa table", par le vin de l'amour qui réjouit le coeur de l'homme (cf. Ps 103, 15).
- Les holocaustes offerts dans la Maison du Seigneur représentent les vœux ou promesses faits par les fidèles dans leur prière du matin et du soir, "selon le don de Dieu et la disposition de chacun"¹⁴.

"Voilà donc ce que doit admirer la reine de Saba, c'est à dire toute âme sainte qui désire voir le visage de Salomon, et la grande et admirable beauté de sa sainte Eglise... Et l'âme sera 'reine de Saba' lorsque naîtra en elle l'encens d'une ferveur sainte et empressée".

§ 6- L'Eglise et les anges du ciel.

Le Ps 44, 10ss. , qui décrit la beauté de la reine, est lu par Jean en correspondance avec Ct 6, 8-9; d'autant que dans le Ps. la reine/épouse est entourée de jeunes filles, filles de rois, qui viennent

¹⁴ On peut percevoir par là que Jean s'adresse non seulement à des moines, mais à de simples chrétiens; ce qu'il enseigne est le *uademecum* et le *compendium* de l'agir chrétien.

à sa rencontre. La Joie éclate en chants de louange...

Pour Jean, les premiers-nés de l'Eglise, ce sont les anges (cf. Heb 12, 23): l'Eglise du ciel a précédé l'Eglise de la terre. Ils sont placés au sommet de l'Eglise pour l'édifier et la protéger (cf. S. Bernard, SCt 27, 6). Ils sont restés dans l'obéissance, sans aller "aux conseils des impies" (les anges apostats; cf. Ps 1, 1). Ils ont conservé le vêtement de leur innocence au milieu de ruines et de violentes tentations: aussi constituent-ils une création nouvelle (cf. 2 Co 5, 17), la "future Eglise du Christ Jésus, une fois chassées les ténèbres de la nuit comme le surgissement de l'aurore".

Il est intéressant de voir que l'Ecclésiologie de Jean de Ford est tout à fait dans la ligne de Vat. II (*Lumen Gentium*): l'Eglise est une et unie, celle du ciel et celle de la terre, dans une collaboration fructueuse.

§ 7- L'Eglise de la terre.

Lucifer a enténébré l'aurore de notre race mortelle, ruinant son aurore - avec la sienne et celle de ses complices - avec la nôtre. Par lui les ténèbres s'étendirent à notre naissance à nous, souillant, dès le commencement nos premier parents et maculant tous ceux qui naîtraient d'eux (cf. Gn 3, 30). Mais "Dieu a fait resplendir ses miséricordes".

Suit un court résumé du Mystère de la Rédemption : "En souillant l'origine de l'homme, Lucifer a fait pour l'homme du péché une nécessité ('L'homme ne pouvait plus ne pas pécher', dira S. Augustin). Cependant, malgré sa naissance si misérable, l'homme voit ses ténèbres illuminées par la grâce". "Par un juste jugement de Dieu, Lucifer reçoit ce qu'il a apporté (la perdition) sans plus pouvoir retrouver ce qu'il a perdu (la gloire céleste), tandis que l'homme peut retrouver ce qu'il a perdu (la grâce de l'innocence) tout en recevant en plus ce que Lucifer a perdu (le partage de la gloire du Christ)".

§ 8- L'Eglise est rétablie dans son aurore par le Christ.

Voici que le Christ apparaît pour opérer la régénération des hommes. Et l'Eglise **surgit** quand, de toute sa volonté, elle coopère avec lui (le Christ) de toute sa force. Elle **surgit** en naissant avec "le Soleil de Justice" (Mt 4, 2), le laissant l'illuminer par ce Soleil de justice.

§ 9- Foi et amour, lune et soleil.

Si l'Eglise a échappé à la nuit ancienne, il lui reste à traverser une nuit illuminée, après la pointe de l'aurore, "une nuit au cours du jour" (*noctem in die*). Car, la nuit comme le jour est lumière (cf. Ps 138, 12), surtout lorsque la lune brille de tout son éclat. Tant que le Soleil (de justice) ne brille pas, c'est encore la nuit. Tant que nous voyons comme dans un miroir, en énigme (cf. 1 Co 13, 12), et que nous marchons dans la foi, non dans la claire vision (2 Co 5, 7), les ténèbres règnent encore. **La lumière de la Lune représente le resplendissement de la foi, et la lumière de l'amour constitue le rayonnement du Soleil:** deux grands luminaires à notre service comme puissance du jour et de la nuit (cf. Gn 1, 16).

"La foi, par la lumière de la connaissance, allège et tempère les ténèbres de notre ignorance, alors que l'amour, par le rayonnement de la sagesse accentue encore sa propre lumière et enflamme par sa ferveur - une ferveur que la lumière de la foi, à elle seule, est incapable de fournir. Car "la connaissance issue de la foi reste froide, à l'exemple de la lumière lunaire". Elle n'en demeure pas moins un grand luminaire: elle illumine le coeur humain dans sa cécité... Elle nous manifeste Dieu à titre de Créateur du ciel et de la terre; elle nous découvre le Mystère du Verbe incarné; elle nous révèle la justice de la foi (cf. Rm 10, 6), laquelle ne consiste en rien d'autre qu'à nous appuyer sur la seule grâce de notre Rédempteur".

"Elle est vraiment grande la lumière de ce luminaire (le Soleil) qui a paru sur nous,

'habitants de la région de l'ombre de la mort' (Is 9, 2), lorsque du ciel, le Christ a resplendi sur nous". Par la lumière qui est en lui et qui, avec lui, s'est levée sur nous, il a délivré notre nuit de ses ténèbres anciennes, et il l'a séparée de la nuit de ceux qui, malgré une si grande lumière, n'ont pas encore échappé à leur obscurité. Oui, le Seigneur a accompli une merveille (cf. Ex 9, 4), en cette nuit-là, entre les fils de lumière et les fils de ténèbres (cf. 1 Th 5, 5)... Et les fils de lumière peuvent bien se trouver en compagnie des fils de ténèbres, la lumière habite en eux. Par ailleurs, l'amour, lui, s'avère d'autant plus lumineux qu'il déploie davantage de ferveur, de sorte que si sa lumière ne se met pas à briller, celle de la foi aussi se change en ténèbres".

§ 10- Les phases de la lumière qu'est l'amour.

Cette lumière de l'amour, comme l'aurore et la lune, a ses phases. Elle a son matin, quand, avec bonheur, l'amour prend naissance. Elle a son midi, quand il brûle avec ferveur. Elle a son soir, quand il se met à languir. Dans l'Incarnation du Fils de Dieu, l'amour trouve...sa lumière matinale. par la croix du Christ, il reçoit sa lumière de midi, heure à laquelle Jésus a été crucifié (cf. Mt 27, 45). Enfin, dans la mort de Jésus, l'amour éprouve sa lumière vespérale, dans laquelle le Soleil de justice (Mt 4, 2) connaît son coucher (cf. Ps 103, 19). **C'est donc à juste titre que, dans la si admirable lumière du si grand amour de Dieu, l'épouse de Jésus, la sainte Eglise, avance de clarté en clarté (cf. 2 Co 3, 18), tandis que d'amour en amour, elle chante pour Lui un Cantique (cf. Ps 92, 4).**

§ 11- Dans l'attente du jour où seule la pleine lumière de midi, qui est l'amour, sera seule à régner.

"Nuit et lune n'existeront plus alors. Il n'y aura plus un soir et un matin (cf. Gn 1, 5), mais le jour seul au jour adressera la parole (Ps 18, 3), et de jour en jour sera annoncé le salut de Dieu (cf. Ps 95, 2). Et les justes brilleront eux-mêmes comme le soleil (cf. Mt 13, 43); ce Soleil qui est le Fils du Père: par l'immensité de sa gloire, il renouvellera non seulement l'esprit de l'Eglise pour le conformer et l'inir à l'Esprit de son amour, mais il recréera aussi le corps de l'humilité de l'Eglise pour le rendre semblable à son Corps de gloire (Ph 3, 21). Car c'est bien en vue de cela qu'il a élu l'Eglise avant les siècles. C'est en vue de cela aussi que le Fils de la Vierge a été choisi pour être assumé par le Verbe de Dieu. **Ainsi, l'épouse chante-t-elle à son sujet qu'il a été élu parmi des milliers (cf. Ct 5, 10) - et ceci pour que l'épouse bénéficie avec son Epoux de la même raison qui fut celle de son élection: l'amour éternel de Dieu "**

§ 12- L'épouse/Eglise, "terrible comme une armée en bataille".

"L'Epoux fait aussi participer son Eglise au trône de sa puissance judiciaire. Il veut qu'elle siège avec lui pour juger avec équité (cf. Ps 97, 9) et rendre à chacun selon ses oeuvres (cf. 1 Pi 1, 17ss.)... Les créatures que sont les anges l'assisteront, 'telle une armée en ordre de bataille', tenant en main l'épée à deux tranchants (cf. Ps 149, 6) et ils frapperont avec une vigueur implacable. Elle apparaîtra terrible en ce jour-là, la face de l'Eglise, enflammée de zèle! Mais ce sera une armée 'en ordre'. Non, **Dieu n'oubliera pas d'avoir pitié, et l'Eglise bien moins encore. Le jugement sera instruit mais non pas sans miséricorde; cette miséricorde viendra au-devant de la vérité pour lui imposer sa plaidoirie"**.

"Avançons-nous, frères, pendant qu'il est encore temps, par la confession devant la face très bienveillante du Dieu de miséricorde pour qu'Il fasse briller sur nous son visage et nous fasse grâce" (cf. ps 66, 1).

B- L'Eglise contemplative.

Sermon 26

"Ses mains sont des globes d'or tout garnis de pierres précieuses" (Ct 5, 14).

Après avoir d'abord avoué qu'il ne voyait pas comment interpréter ce verset 14 de Ct 5 (§ 1), Jean en vient à se risquer à une interprétation tout à fait pertinente des deux mains de l'Epoux.

§ 2- Les deux mains du Christ: sa Passion et sa Résurrection.

"A ces deux mains du Christ, nous devons à l'une d'être rachetés: c'est la main de la Passion rédemptrice; à l'autre, d'être glorifiés avec le Christ: c'est la main de la Résurrection/Glorification". Le travail de la première main consiste dans l'amour du Christ mourant; le travail de la seconde, dans l'éclat du Christ ressuscitant et nous ressuscitant avec lui. "Grâce à celle-là, notre mort est morte, et grâce à celle-ci, notre vie a été réparée".

§ 3- L'épouse/Eglise déclare que ces deux mains sont d'or incrusté de pierres précieuses.

Elles sont d'or puisque chargées d'amour. De l'amour, elles possèdent toute la substance (la réalité profonde = *substantia*), et toute la réalité extérieure (la forme ou la beauté = *forma/species*). Elles sont d'or, car pour ceux à qui elles s'ouvrent, elles font resplendir l'admirable amour de Dieu. De plus, elles sont garnies de pierres précieuses puisque leur amour "a ignoré toute mesure" (cf. S. Bernard, *De Diligendo Deo*, I, 1).

§ 4- La main gauche: prodigalité de la Rédemption.

Ce secret, Dieu le révèle à l'épouse de ce Fils Unique, et c'est pourquoi elle déclare: 'Sa main gauche est sous ma tête' (Ct 2, 6) et 'Mon Bien-aimé est un bouquet de myrrhe qui demeure entre mes seins' (Ct 1, 12). Mais Dieu l'a révélé aussi à celles qui se tenaient près de la croix de Jésus: Marie, sa Mère, Marie de Cléophas, et Marie Madeleine (cf. Jn 19, 25). Il faut y joindre Jean, "le disciple que Jésus aimait" (Jn 19, 26).

§ 5- Secret révélé à ceux qui se tenaient près de la croix de Jésus.

Marie est dite "la Mère et l'Epouse du Fils Unique": formule audacieuse, certes, mais qui rejoint les formulations johanniques où Marie, tout en étant Mère de son Fils est aussi présentée sous le terme mystérique de "Femme", laissant entendre qu'elle est la Nouvelle Eve, épouse mystique du Nouvel Adam, le Christ. Dans la même ligne, Dante, au XIIIème s., mettra dans la bouche de Bernard cette invocation: "Ô Vierge-Mère, fille de votre Fils"... Nous sommes-là en pleine contemplation du Mystère en laquelle Jean de Ford est entré si fréquemment au cours de ses Sermons. Toute l'Eglise se trouve en quelque sorte symbolisée par cette expression: Marie, "Mère et Epouse du Fils Unique". Et les autres présences, Marie de Cléophas, Marie de Magdala et Jean, le disciple aimé de Jésus, complètent, selon notre commentateur, la vision de l'Eglise en sa substance. Marie, Mère et Epouse du Verbe, Marie de Cléophas qui représente les personnes engagées dans le mariage, Marie Madeleine, figure de l'Eglise pénitente, et Jean le disciple engagé à la suite de Jésus dans le célibat et la vie consacrée.

§ 6- Les quatre catégories de croyants mentionnés ci-dessus et les quatre dimensions de l'amour.

Longueur, largeur, hauteur et profondeur de l'amour (cf. Eph 3, 18), se trouvent associées aux quatre états constitutifs des croyants dans l'Eglise. C'est dire que l'Eglise, comme sacrement (*mysterium*), entre, comme son Seigneur et avec lui, dans toute la profondeur et l'absolu de l'amour pour en porter témoignage.

§ 7- Contemplation à partir de l'exhortation de Jésus en croix adressée à Sa Mère et à Jean.

Jean de Ford nous livre-là quelle conscience de son identité de Père spirituel de sa communauté l'habitait. Il était conscient de ses devoirs "envers ceux que, fils de Dieu, Dieu lui avait confiés", tout comme Jésus confia Jean à Marie, sa Mère: "Femme, voici ton fils"... , et de ses devoirs envers les disciples de Jésus: "Voici ta Mère" (Jn 19, 26).

"Frères très chers, ... c'est par testament de votre Père - je m'en rends compte - que vous m'avez été donnés pour être non seulement mes frères, mais mes fils, vous qui êtes les fils très aimés de Dieu (cf. Eph 5, 1). Quel bonheur pourrai-je désormais éprouver sans vous, puisque, par le don d'un Père si grand, vous m'êtes échus en héritage pour être ma progéniture, mes entrailles, ma joie et ma couronne" (cf. Ph 4, 1).

§ 8- La contemplation du Christ en croix requiert une entraide mutuelle.

Il s'agit de mesurer l'amour du Christ crucifié, et pour cela "nous tenir ensemble" (Is 50, 9). "Dans l'amour qui nous unit, entraînons-nous mutuellement à la contemplation de cet immense amour".

§ 9- Une interpellation de Jean à "la mort victorieuse de Jésus", comme à une personne (genre psychomachique, fréquent chez S. Bernard dans "Sentences et Paraboles").

"Toi que mon Seigneur a goûtée grâce à son pouvoir et non du fait de sa condition, Toi qu'il a absorbée grâce à son amour et non par nécessité, Tu es bénie et Tu le seras dans tous les siècles.

C'est Toi qui as dit au monstre marin de nous vomir (cf. Jon 2, 11)... Ainsi, Tu vis dès lors et jusque dans l'éternité: Tu vis, Tu es glorifiée, Tu règnes. Tu vis dans la mise à mort des forfaits, Tu vis dans la suppression des fautes, Tu vis dans les larmes de ceux qui font pénitence, Tu vis dans la consolation des affligés (cf. Mt 5, 5), Tu vis dans la remise des peines. Tu vis dans la puissance de la foi, Tu vis dans l'humble ferveur des sacrements, et surtout dans la mémoire et les vœux de ceux qui aiment"...

"Tu vis dans la constance des martyrs, Tu vis dans la vie des justes, et, finalement, Tu vis avec plus de bonheur encore dans leur mort.

Ô mort de mon Seigneur, quel n'est pas ton prix inestimable: par ce dernier, Tu rends précieuse aussi la mort des saints" (cf. Ps 115, 5)...

"Par elle (la mort des sanctifiés), grâce à Ta miséricorde, on sort de la mort, on passe dans la vie, on revient à la patrie"...

"Ô mort victorieuse, où désormais ne s'étend pas Ta victoire?... Voilà pourquoi Tu enrichis merveilleusement la main gauche de de l'Epoux; Tu la glorifies magnifiquement, Tu la rends totalement apte... en vue de tout accomplir pour notre salut.

Vraiment, elle est riche cette main... et glorieuse, elle dont l'étendard de la croix, le baptême du sang et le prix d'une mort très sainte, font la richesse"...

Le thème de la main droite, c'est à dire de la main de gloire dans la Résurrection-Ascension, sera traité par l'auteur dans le SCt 27 (que nous n'analyserons pas).

*

C- L'Eglise participante, en tant que Corps, de la plénitude de la Tête qui est le Christ.

Sermon 78

"La Tête est semblable au Carmel, et les cheveux de la Tête sont
comme la pourpre du roi, jointe par des canaux" Ct 7, 5).

Pour Jean de Ford, en cette première partie de Ct 7, le locuteur est l'Epoux (et non le Choeur, comme le pense la Vg latine). L'Epoux a donc commencé la louange de son épouse, remarque notre commentateur, par les pieds et les sandales; il finira par la tête. Pour l'interprétation de cette tête, il se réfère à S. Paul, lorsque l'Apôtre dit: "La tête de la femme, c'est l'homme; la tête de l'homme, c'est le Christ, et la tête du Christ, c'est Dieu" (1 Co 11, 3). Car dit-il, le Corps du Christ, c'est l'Eglise, et la tête de l'Eglise n'est autre que le Christ (cf. Col 1, 18).

Mais prudemment, Jean s'inquiète. Peut-être, l'épouse va-t-elle murmurer, ou l'un des compagnons de l'Epoux (cf. Ct 1, 6). Et ce qui est vrai de chacun dans le grand Corps de l'Eglise, pourquoi devrait-il être attribué particulièrement à l'épouse, et faire de cela le point culminant de sa louange? Le Christ est Tête de l'Eglise:Epouse, certes; mais ne l'est-il pas de chacun de nous? (§ 1).

§ 2- A l'Eglise, épouse principale du Christ, revient très adéquatement cette louange.

Tous les membres conjoints du Corps du Christ, ont pour unique Tête le Christ. Et la Tête du Christ, dit Paul, c'est Dieu même. C'est de cette Tête que l'épouse veut faire l'éloge. Pourtant, c'est bien l'Epoux qui parle en faisant l'éloge de la tête de l'épouse. Il faudrait donc en conclure, qu'en louant cette tête de l'épouse, l'Epoux se loue lui-même, puisqu'il est la Tête de l'épouse/Eglise... Il faut reconnaître que Jean n'est pas toujours très clair quand à l'attribution du sujet de cette "tête" dont il parle. Finalement, il s'en remet à S. Paul ("La tête de l'Eglise, c'est le Christ"), sans relever d'incohérence dans le suivi du texte du Cantique.

§ 3- La Tête, qui est le Christ, est comparée au Mont Carmel.

Le Carmel est une montagne "dense et grasse" (Ps 67, 16), où l'on pâture aisément. C'est là qu'Elie et Elisée ont fui, pour s'éloigner le monde et chercher Dieu, dans la solitude. Nommer le Christ "Carmel", c'est le dire habité par tout l'ordre des fidèles dans l'Eglise que les noms employés par Ezéchiel symbolisent: Noé (l'ordre ecclésiastique), Daniel (le monachisme prophétique), Job (le laïc).

§ 4- Invocation adressée au Dieu des Puissances, le Père de la gloire (cf. Ps 23, 10; Eph 1, 17).

"Ô Seigneur, 'Dieu des Puissances', 'Père de la gloire', qui montera sur cette montagne sainte ou qui y reposera (Ps 23, 3). Puisque je ne suis pas capable de me hisser jusqu'à son sommet, là où habitent les hommes de vertu, qui me donnera du moins de recevoir une demeure sur son flanc ou tout en bas, là où se trouvent les faibles (*infirmes*)? Que j'obtienne une place, aussi petite soit-elle, parmi les moindres membres de cette grande Tête! Je ne pourrai me plaindre de l'indignité du lieu, puisque le cordeau à mesurer se trouve entre les mains de la Sagesse dont l'art de mesurer ne sauraît

souffrir la moindre injustice.

A considérer mes limites, je sais vraiment que je ne suis rien. Mais, eu égard à la grandeur et à la gloire du Corps dont j'ai conscience de constituer une parcelle, alors je n'ose déjà plus affirmer que je ne suis rien. Et si je lève les yeux vers le point culminant et très élevé de ce Corps, soudain j'ai grandi immensément, et je ne me comprends plus moi-même.

'Je T'exalterai, Dieu mon Roi (Ps 144, 1), car Tu m'as accueilli dans cette union glorieuse qui caractérise Ton Corps. Et il ne me reste plus la moindre raison de me plaindre, de me présenter si peu glorieux, puisqu'une Tête aussi vénérable me surmonte et que, de toutes parts, des membres aussi nobles me donnent en partage de communier à leur honneur. **La plénitude de la gloire, c'est d'être incorporé à cette plénitude et, tout en étant qu'une parcelle, de posséder le tout**".

§ 5- L'épouse s'est entendu dire par l'Epoux: "Ta Tête est semblable au Carmel".

Le nom "Carmel" signifie, selon Jérôme¹⁵, 'connaissance de la circoncision'. Cette connaissance n'est autre que le Seigneur Jésus. Le connaître lui, c'est là la parfaite intelligence des coeurs purs, des humbles de coeur (cf. Mt 5, 3 et 8) qui sont les véritables circoncis.

§ 6- "Les cheveux de sa tête sont semblables à la pourpre du roi, jointe par des canaux".

La foule des fidèles est figurée par l'épouse. La simplicité des plus petits y est honorée.

"La très humble conscience qu'ils ont d'eux mêmes les précipitent tout entiers vers leur Tête, et les amène à reporter sur la seule Passion du Christ toute leur espérance de pardon".

Dans la crainte d'accéder au Christ en leur propre nom, ils se concilient des intercesseurs, des médiateurs parmi ceux qui se tiennent en présence de Dieu (ils seraient ces "canaux" qui rejoignent la Tête). Et ces canaux médiateurs ne retiennent rien pour eux. Ils déversent tout ce qu'ils ont reçu sur la pourpre du Roi.

§ 7/8 - Invitation pressante faite à l'âme si bellement louée à garder l'humilité vis à vis du Christ et de l'Eglise.

"Toute la gloire de la fille du Roi est intérieure" (Ps 44, 14). Elle réside dans les franges d'or, où Jean voit désigné là "les cheveux de pourpre de l'épouse".

§ 9- La gloire de l'Eglise ne réside que dans la gloire de l'Epoux.

Même si l'épouse ne doute pas que tout ce qu'elle est et la moindre de ses grâces lui vient d'en haut, de sa Tête, elle ne refuse pas pour autant de se soumettre humblement "aux serviteurs du Christ, aux dispensateurs des mystères de Dieu" (1 Co 4, 1), qui sont propres à lui servir toujours davantage cette grâce dont elle vit.

§ 10- Les canaux de transmission de la grâce: les "saints Pères catholiques".

"Les Docteurs catholiques, les Institutions (de Jean Cassien), les Vies des Pères du Désert, notre Père S. Basile", recommandés par S. Benoît (RB 73)... et même "les Filles de Jérusalem" constituent ces canaux transmetteurs de grâce. Aussi l'épouse requiert-elle auprès des filles de Jérusalem "fleurs et pommes" pour apaiser son languissement d'amour (cf. Ct 2, 5). Certes la grâce ne prend pas en eux sa source, puisque la Source c'est l'Esprit-Saint. Ils n'en sont que

15 Cf. "Livre des noms hébreux"

d'humbles canaux par lesquels la grâce se transmet. C'est au Roi de gloire - conclut Jean - que l'épouse rapporte toute la gloire de cette pourpre à laquelle elle participe.

*

D- L'Eglise dont Marie est la figure exemplaire et eschatologique.

Sermon 70

"Ton ventre est semblable à un monceau de blé environné de lis" (Ct 7, 2).

§ 1- D'emblée, l'identité de Marie est posée.

"La bienheureuse Vierge, Mère de Jésus, reçoit la première place parmi la foule des saints en ce qui concerne l'humilité, la chasteté et la simplicité de sa ferveur". De même, "pour ce qui est de l'excellence de son amour, elle l'emporte en éclat et en gloire sur tous ceux qui aiment Dieu"... "La Vierge est ainsi appelée épouse de Dieu, ce qu'elle est réellement".

Comme "Mère du Bel Amour"¹⁶, elle est "maîtresse de cette doctrine appliquée à la vie" (*Huius magistra disciplinae*), "ouvrière habile dans l'art de l'ascèse" (*Huius exercitii artifex*), "législatrice de cet art du bel amour" (*Huius legislatrix*), "médiatrice de cette alliance" (*Huius mediatrix testamenti*; voir S. Bernard, *Serm./Oct. Assompt.BVM, 2*).

"... Voilà pourquoi, au long de ce poème nuptial, tout ce dialogue où tantôt l'Epoux s'adresse à l'épouse, et tantôt l'épouse à l'Epoux (sans compter les passages où l'épouse instruit les 'jeunes filles', et où les 'filles de Jérusalem' expriment leur admiration ou leur interrogation (cf. Ct 5, 8ss.); oui, tout cela concerne principalement cette principale épouse de Jésus".

§ 2- Marie, modèle de l'amour pour le Christ.

- Comblée de grâce (cf. Lc 1, 28), elle en déborde éternellement.
- Elle est celle qui, assoiffée d'amour, est venue à Jésus pour boire à la source (cf. Jn 7, 37).
- Elle est venue se rassasier des produits de la Sagesse qu'est Jésus (cf. Sir 24, 26).

Un conseil donné par Jean à celui qui aspire au saint amour du Christ: pas de voie plus rapide que de méditer sur les délices de cet amour unique, incomparable et sans mesure: celui de Marie, la Mère du Bel Amour!

§ 3- "Heureux le ventre de celle qui t'a porté; heureux les seins de celle qui t'a nourri" (Lc 11, 27).

Jean s'est souvenu de cette phrase évangélique pour louer à son tour Marie.

§ 4- Bienheureux ce ventre quand Dieu préparait Marie à être Mère.

Jean reprend le v. 1 de Ct 1 pour le mettre sur les lèvres de Marie: 'Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche!' "Expression d'un amour saint et consacré".

"Celui qui établit les cieux et qui se formait (*sic*; cf. Ps 138, 13) au ventre de sa Mère, voulait rendre celle-ci capable de recevoir une si grande grâce. Cette plénitude de grâce, Marie l'entendrait bientôt proclamée par la bouche de l'Ange (cf. Lc 1, 28).

16 Cf. Sir 24, 24; Office Cistercien de la Nat. BVM, capitule des Vêpres.

§ 5- Heureuse celle dont les entrailles ont porté Jésus.

Jean loue le procédé divin dont a usé le Verbe pour prendre chair de Marie. Elle était toute consacrée par cette présence intérieure. Le verset 14 du Ps 44 est repris pour dire combien "toute la gloire de la fille du Roi provenait de l'intérieur" (*Tota decora ingreditur filia Regis*). Et "aucune parcelle de cette gloire n'a quitté cet intérieur et ne s'en est éloignée".

Comme Dieu a gardé l'intégrité de Marie, Il a aussi "regardé l'humilité de sa servante" (Lc 1, 48). Il est vrai, qu'*integritas* et *humilitas* ne vont pas toujours ensemble. La conservation de l'intégrité du corps dans la virginité consacrée peut nourrir vanité et orgueil. Ce n'est point le cas pour Marie. **Vierge et Mère, elle reste humble.** "Malgré l'accumulation de ses perfections, son humilité est demeurée intacte et entière".

"Les entrailles de Marie ont apporté le Soleil de Justice à ceux qui craignaient Dieu" (cf. Mt 4, 2).

"Et la Mère de Jésus n'est pas seulement la Mère de Celui qui est glorieusement notre Tête (cf. Col 1, 18), Jésus, le Christ, Médiateur de Dieu et des hommes (cf. 1 Tm 2, 5); elle est aussi la Mère de tous ceux qui aiment Jésus et qui forment la totalité de son Corps très saint".

Jean affirme-là la doctrine de la Maternité divine et universelle de Marie. Elle est vraiment "la Mère de tous les vivants" (Gn 3, 20), la Nouvelle Eve, Mère de la grâce pour toutes les générations (cf. Lc 1, 48).

§ 6- Marie, Vierge et Mère, spirituellement et physiquement.

L'Époux lui dit: 'Ton ventre est comme un monceau de blé'. Un seul grain, tombé du ciel, a fait se développer un immense monceau de grains: fécondité suréminente de la Vierge glorieuse! Fécondité enrichie d'un germe divin.

Jean est très réaliste - comme tous nos auteurs cisterciens - dans la description de ce "ventre" (*uenter*) si fécond, tout en restant délicatement pudique. La contemplation du Mystère l'y aide. Il parle aussi du "nombril" (*umbilicus*) de l'épouse, "semblable à une coupe où le vin aromatique ne manque pas" (Ct 7, 2).

§ 7- Le ventre, comparé à un monceau de blé, est entouré de lis.

Avant, comme pendant, et après l'enfantement (ferme doctrine de l'Église sur la "virginité perpétuelle de Marie", depuis S. Augustin), ce ventre bienheureux est entouré de lis, c'est à dire "d'une inviolable virginité: protection fragile, certes, mais redoutable pour les esprits du mal. Ici, repose en paix "Celui qui se nourrit et nourrit parmi les lis" (cf. Ct 2, 16). Les lis ne se fermeront pas "avant que le jour ne se mette à respirer et que les ombres ne disparaissent" (*ibidem*). Ce sont les lis de la chasteté, parfumés à souhait.

§ 8/9- Protection de ce ventre saint, les lis sont aussi protégés par lui. Autre protection de la virginité de Marie: les Anges.

L'Esprit-Saint couvrit Marie de son ombre (cf. Lc 1, 35) la Sagesse de Dieu s'y engageant de toutes ses forces. Celle-ci s'y ait bâti une Maison (cf. Pr 9, 1). "Tel un lis venu du champ du ciel", elle a conclu un pacte avec la virginité. Elle est ainsi cette "femme forte" de Pr 31, 25 qui a tendu la main vers de fortes réalités, et dont les doigts ont saisi le fuseau (Pr 31, 19). Douce patience, chasteté persévérante dont la laine et le lin sont la figure.

"Heureux donc le ventre qui t'a porté, Seigneur Jésus (cf. Lc 11, 27). Tu l'a entouré des saints lis que sont les anges, autrefois. Rendu rayonnant par les élans du vœu de célibat consacré, le voici maintenant couronné aussi, dans les cieux, de la gloire de tous les saints".

*

III- L'âme humaine, épouse potentielle et tellement désirée du Christ-Epoux

A- Ce qu'est l'âme humaine dans le dessein amoureux de Dieu: l'anthropologie Théocentrée de Jean de Ford.

Sermon 14

Aucun verset spécifique du Cantique n'est présenté au début de ce Sermon. En fait, c'est dans la mouvance de Ct 5, 11 ("Sa Tête est faite de l'or le plus fin") - citation qui fait l'objet de l'interprétation des Sermons 11 à 13 - que se fait cette présentation anthropologique originale et très Théocentrée de Jean.

Jean va se mettre tout de suite à la recherche de ce qu'il appelle "le triple filon (*uena*) d'amour", puisque l'Amour se dit à travers tout le Cantique. "**Triple filon de l'amour**", c'est à dire

- de l'amour de l'Eglise/épouse pour Dieu, l'Epoux;
- de l'amour de Dieu pour l'Eglise;
- et de l'Amour qui est en Dieu, et qui est Dieu même.

Jean dit avoir montré dans les SCt 11 à 13 que les deux premiers aspects de ce filon consistent dans l'amour de l'Eglise pour Dieu et l'amour de Dieu pour l'Eglise (ce qui est une des exégèses traditionnelles du Cantique). Mais il va tenter de dire maintenant "quelque chose de l'amour lui-même", de cet amour qui lie le Père à son Fils Unique. Il va dit-il "en prendre le risque". Pour cela il envisage de partir des deux commandements de l'amour, de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, jaillis tous deux de l'Amour Eternel.

En ces deux commandements se trouve un *Verbum abbreviatum*, une Parole abrégée, l'abrégé de la Loi d'amour qui est dans le Verbe fait chair (Jn 1, 14), appelé déjà depuis Origène, Jérôme et Bernard, "Verbe abrégé" de toute la Parole du Seigneur en l'Enfant de Bethléem (voir S.Bernard, Serm./Vigile de Noël, S.1, 1). "**Le Résumé (l'Abrégé) des lois de l'amour, les rend brèves, l'Eternité les rend très anciennes, l'Amour les rend légères**".

"Le commandement de mon Père" - dit Jésus - "est vie éternelle" (Jn 12, 50). L'amour constitue la vie éternelle - ce qu'Il est en réalité. Dieu vit de cet Amour qu'Il est Lui-même.

§ 2- L'amour de Dieu et du prochain se trouve déjà accompli entre le Père et le Fils.

Jean formule les deux commandements d'après Lc 10, 27 (l'amour de Dieu), et Mt 22, 39 (l'amour du prochain 'comme soi-même').

"A ces deux commandements, Dieu s'est rendu depuis le commencement. Dieu aimant son Bien-aimé depuis toujours, le Fils Unique s'y est conformé dès le commencement des jours de son éternité".

C'est de cette manière anthropomorphique que Dieu parle aux hommes de son amour: "Il a adapté sa bouche à la mesure de la nôtre, tirant sa louange de la bouche des tout petits, des nourrissons" (cf. Ps 8, 3). Suit une surprenante interprétation du Ps 44, 2 où le Psalmiste serait le Père: "Le Père énonce à propos de son Fils: 'Mon coeur a exprimé une bonne Parole' 'L'homme selon son coeur qu'il a trouvé, c'est son Unique (cf. Ps 88, 21; Ac 13, 22). C'est encore de lui qu'Il parle lorsqu'il dit: 'En lui, mon âme s'est complue (Is 42, 1), et, 'De mon sein, avant l'aurore, je t'ai engendré" (Ps 109, 3).

§ 3- L'amour du Père pour son Fils est l'origine la plus haute et la Source Vive de l'Amour.

Le Père aime son Fils

"de tout son coeur", puisque c'est

**de toute sa Raison,
de toute son Intelligence,
de toute sa Sagesse.**

"de toute son âme", puisque c'est

**de toute sa Volonté,
de toute sa Bonté,
de toute sa Bienveillance.**

"de toutes ses forces", puisque c'est

**de toute sa Justice,
de tout son Pouvoir,
de toute sa Puissance.**

"de tout son esprit", puisque c'est

**de toute sa Mémoire,
de toute son Eternité,
de toute son Immutabilité.**

Le Père s'est donné tout entier à son Fils qui est son plus proche prochain et qu'Il a aimé en totalité, de tout son être. Aussi, le Fils est-il tout entier dans le Père,

**dans sa Pensée,
dans sa Volonté,
dans sa Justice,
dans sa Mémoire.**

Comme en témoigne l'épouse, la Tête de l'Epoux est faite d'or fin (cf. Ct 5, 11), puisque la Tête du Christ, c'est Dieu (cf. 1 Co 11, 3) et que "Dieu est Amour" (1 Jn 4, 8), Lui qui s'est communiqué tout entier à son Fils, et qui ne se réserve rien qu'Il ne donne à son Fils en totalité.

On voit ici que les facultés maîtresses de l'âme humaine trouvent leur principe en Dieu même. Cela montre ou confirme que l'homme est "fait à l'image de Dieu". Ainsi, Dieu le premier, a aimé son Prochain, qui est son Fils, comme Lui-même. **Dieu est cet amour de Dieu et du prochain qu'Il commande à sa créature "faite à son image", Image qui est son Fils.** La Justice de Dieu éclate là avec éclat.

§ 4- Le symbole de l'or.

La Tête de l'Epoux - c'est à dire Dieu (cf. 1 Co 11, 3) - est faite d'or: cet or est lumineux quant à la Sagesse ("plus pure que la lumière"); il est très précieux quant à la Bonté ("qui est le prix de la Rédemption"(cf. 1 Co 6, 20); il est considérable quant à son poids ("par la Justice et la Force qu'il symbolise"); il est d'une Solidité totale quant à l'éternité (rien de plus solide que la longévité d'une éternité).

C'est pourquoi le Père et le Fils sont Un. Ils sont de la même substance: Unique donc l'Amour du Père et du Fils, Source de tout amour.

"Cet unique Amour jouit, dans sa Source, d'un privilège de qualité et de puissance tel qu'il a le pouvoir d'unir à Dieu, en un seul esprit (cf. 1 Co 6, 17), l'être humain qui s'attache à Lui. Sa force et sa vérité est le Père, le Fils et le Saint-Esprit qui sont chacun l'Amour et ensemble l'Amour".

Voilà bien ce qu'est pour Jean de Ford le chemin de la divinisation de l'homme, et, par cela même, l'humanisme intégral, le point d'aboutissement d'une anthropologie parfaitement conduite.

§ 5- Tout amour, pour le meilleur et pour le pire, tend à l'unité.

Tous les liens qui s'imposent entre les humains, sont au service de l'amour; ils tendent vers ce principe simple de l'unité. Ils suivent le commandement de l'amour, pour le bien si celui-ci (l'amour) est bon, pour le mal si celui-ci est mauvais. Mais quelle que soit sa nature (ou bonne ou mauvaise), l'amour manifeste une ressemblance très grande avec cet amour vrai et éternel.

§ 6- Les créatures sans raison jouent un rôle symbolique en ce domaine.

Jean présente deux symboles de l'amour, inspirés par la Sagesse de Dieu:

- La poule qui s'attache à ses poussins, les réchauffe contre elle... Ses gloussements manifestent son affection.
- Les brebis - qui sont les bêtes les plus douces - montrent la force de leur affection dès la naissance de leur agneau. Elles le défendent âprement en cas de danger, l'allaitent avec douceur.

§ 7- De cet amour des créatures, il convient de remonter à celui qui fonde le Mystère trinitaire.

Pensons à l'amour entre amis, à l'amour des mères pour leurs enfants, à l'amour entre mari et femme qui les unit pour ne former qu'une seule chair (cf. Mt 19, 5). Pensons au seul amour qui - par rapport aux précédents - est le seul bienheureux: l'amour spirituel qui entraîne l'âme jusqu'à l'unité avec son Créateur de manière - pour qui s'attache à Dieu (f. Ps 72, 28) - à ne former avec Lui qu'un seul esprit (cf. 1 Co 6, 17).

"Mais la Source de l'amour, là d'où elle jaillit, se montre d'un élan encore plus vif, d'un bouillonnement plus ample, d'une pureté plus transparente, d'une force plus ardente. Le miracle de l'amour, à l'intime de la Bienheureuse Trinité, l'emporte sur toutes les forces qu'il suscite partout dans les créatures douées de raison. Sa puissance surprenante et suréminente constitue l'essence unique de la Bienheureuse Trinité, elle qui, chez ceux qui l'aiment, leur donne de ne former qu'un coeur et qu'une âme" (cf. Ac 4, 32).

Le **Fils**, d'un amour égal à celui dont il est aimé du **Père**, aime son Père...dans une totale réciprocité d'amour, selon qu'il est écrit: "Et sa course atteint jusqu'à l'autre extrémité" (Ps 18, 7). Ils se répondent mutuellement (cf. Ps 56, 8: "Lève-toi à ma rencontre, et viens!")

L'**Esprit-Saint** de même, qui est l'amour procédant de l'un et de l'autre, retourne en hâte, d'un amour égal, vers son Principe, le Père et le Fils Unique: pour eux, il est Source vive qui coule sans fin, et il les tient embrassés dans cet Amour parfait qu'il constitue lui-même.

§ 8- La gloire de la Trinité: terme et principe de l'amour de Dieu.

La double nature de l'amour (amour de Dieu et amour du prochain) consiste non seulement à vouloir le bien, mais aussi, lorsqu'il le peut, à le réaliser. **Aussi a-t-il plu à cet Amour Suprême et Eternel de rendre sa créature capable de cet amour et bienheureuse d'y participer.**

Sur cette réalité de "l'homme capacité de Dieu", Jean dépend d'Augustin et de S. Bernard¹⁷

C'est aussi la gloire de l'amour, puisqu'il est plénitude, de se montrer généreux envers les indigents, et, dans sa plénitude, de se répandre sur ceux qui n'ont rien, puisque "son nom est véritablement une huile répandue" (Ct 1, 2). Si, au contraire, l'amour se voile, tel un trésor caché,

¹⁷ S. Augustin, *Homo capax Dei*, cf. *De Trin.*XIV, 8, 11; S. Bernard, *Deus auctor salutis est, liberum arbitrium tantum capax* (Dieu est l'Auteur du salut, le libre arbitre en est seulement le sujet capable), *De gratia et lib. arb.* I, 2.

quelle est son utilité pour les uns et pour les autres (c. à d. pour les "indigents" et pour "ceux qui n'ont rien!") - cf. Si 20, 29-30.

L'amour des trois Personnes divines surabonde de chacune vers les autres. Comment ne se glorifiaient-elles pas réciproquement, conformément à toute la force de l'amour? "Père", dit le Fils, "glorifie ton Fils pour que ton Fils te glorifie" (Jn 17, 1). De même, le Fils dit de l'Esprit: "C'est lui qui me glorifiera étant venu" (Jn 16, 14). Nous avons donc à prévoir de tout notre zèle, et à considérer comme le but même de nos actes, que Dieu soit glorifié en tout ce que nous faisons (cf. Jn 15, 8)...

... Toutes les oeuvres de Dieu ont un double but: faire participer les créatures à son amour en vue de leur bonheur, et, à partir du bonheur des créatures, glorifier son amour.

On ne peut qu'admirer l'esprit de synthèse de Jean qui s'inspire peut-être là de S. Irénée lorsqu'il affirmait que "la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant" (c'est à dire l'homme qui vit de Dieu pour avoir trouvé son bonheur en Lui), et - poursuivait-il -, "la vie de l'homme, c'est de voir Dieu" (c'est à dire de le contempler comme Amour en toutes ses 'économies'). Or, la participation à l'amour de Dieu consiste "dans la largesse qu'Il fait de ses dons, et dans l'effusion de ses compassions". Aussi, par une admirable "économie" (*dispensatio*) de son amour très sage, il a été prévu que, après les donations gratuites (dons de grâce initiaux), s'introduirait une misère multiple qui irait jusqu'à offrir un très large espace à ses compassions infinies. De la sorte, 'là où la misère a abondé, la miséricorde a surabondé' (cf. Rm 5, 20).

Il s'agit donc bien, comme l'a fait Jésus "le meilleur des contemplatifs", de « **tout rapporter à la gloire de Dieu** ». La cécité de l'aveugle-né avait pour raison d'être la manifestation de la gloire de Dieu (cf. Jn 9, 3). De même la mort de Lazare (cf. Jn 11, 14). Si, pour Paul, Dieu a voulu tout enfermer dans la désobéissance/incrédulité, c'est pour faire à tous miséricorde, pour glorifier la surabondante grâce de la promesse du salut en Jésus Christ (cf. Rm 11, 32).

Il ressort de tout cela - poursuit Jean - que la prédestination des saints, et l'amour de Dieu pour les saints, trouvent leur principe et leur fin dans l'amour de la Bienheureuse Trinité. C'est la fin dans laquelle repose "l'Eglise bienheureuse des élus de Dieu. Elle rend gloire à la Bienheureuse Trinité: unité dans un jaillissement d'amour de laquelle (unité) cette Eglise a obtenu d'être aimée, prédestinée, justifiée, glorifiée" (cf. Rm 8, 28-32).

§ 9- Demande de pardon de la part de Jean qui se repend de sa témérité.

"Seigneur Jésus, pardonne ma témérité (d'avoir voulu manier de mes doigts indignes, la Tête d'or le plus fin), car ce que j'ai fait avec folie, c'est ton amour qui m'y a forcé, comme aussi, bien sûr, le désir de cet amour.

Que la sobriété et l'amour atteignent chacun leur but en nous!"

*

B- L'amour, "substance de l'âme"

Sermon 110

"Un homme aurait-il donné tous les biens de sa maison pour obtenir l'amour, il les dédaignerait, les considérant pour rien" (Ct 8, 7).

Par rapport à l'amour de Dieu, tout ce que l'on peut donner pour l'acquérir est sans valeur. Les deux premiers stiques de ce verset 7 ("Les grandes eaux n'ont pu éteindre l'amour, ni les fleuves le submerger") ont fait l'objet d'un commentaire dans le Sermon 109 qui précède: les martyrs en ont apporté la preuve ainsi que les "ascètes" (les *renuntiantes*, les "renoncés", comme les appelle Jean

Cassien - *Inst. Cénob.* I) qui ont méprisé richesses et honneurs pour ne rien préférer au Christ (RB 4, 21; 72, 11). Cet amour fort, rigoureux, rayonnant, ardent, inextinguible, concerne tout spécialement l'épouse.

Ici, dans le commentaire des deux stiques qui suivent, l'absolu de l'amour va encore être célébré, montrant que l'amour ne s'achète pas. L'amour de Dieu est sans prix, absolument gratuit. Les biens matériels ne peuvent être que quittés comme y faisant obstacle. Les autres biens constitutifs de la vie de l'âme (intériorité) que sont la volonté propre, l'intelligence, et la mémoire, doivent ensuite, eux aussi, être abandonnés pour l'amour du Christ, afin de ne se glorifier en rien - pas même de son indigence -, en ne lui préférant rien et en le glorifiant lui seul.

§ 1- A l'amour qui se propose, ne peut le recevoir que la pauvreté volontaire.

Ct 8, 7 ab est repris en tête de §. Le type même de la véritable pauvreté est désigné par le fait de "donner tous les biens possédés dans sa maison: à savoir, soumettre toutes les puissances de son âme (mémoire, intelligence, volonté), à la loi de la pauvreté volontaire et à l'humilité.

§ 2- Tout quitter pour Jésus.

Pierre le proclamait au nom de tous les Apôtres: "Voici, nous avons tout quitté pour te suivre" (Mt 19, 27). Mais Pierre se préoccupait néanmoins de la récompense: "Et quelle sera notre part?" Pourtant, si nous avons vraiment tout quitté, nous n'avons plus à nous soucier de la récompense. Jésus lui-même nous dit ce qui adviendra; et Jean précise: "la réponse faite à Pierre vaut pour tous; il s'agit de régner avec le Christ et d'avoir en partage la vie éternelle" (cf. Mt 19, 29). "Il n'y a plus à hésiter sur l'estimation du prix", dit Jean, qui modère l'aspect soupçonneux et inquiet de la demande de Pierre, par une note d'allégresse et d'espérance tirée du Ps 72, 25: "Pour moi, qu'aurai-je d'autre que Toi, dans le ciel, alors que je n'ai rien désiré d'autre que Toi sur la terre?" (*ad te quid uolui super terram*).

Jean de Ford invite ses frères à poser fréquemment cette question au Seigneur "pour qu'Il parle au coeur de ses serviteurs et leur dise ce qu'Il a préparé pour ceux qui l'aiment" (cf. 1 Co 2, 9). C'est la manière de goûter par avance et de savourer un peu "ce que le Royaume promis nous réserve".

§ 3- La pauvreté ne doit être simulée d'aucune sorte: ce serait se creuser une fosse d'ensevelissement.

"Ceux-là cherchent vraiment à se saisir de mon âme (Ps 62, 10), sit l'authentique Simplicité, le Christ, qui désigne par là les fraudeurs; ils s'efforcent en vain de chercher l'âme de Jésus, mais non pas dans la simplicité". Cette simplicité, qui fait l'objet de la Cst 27 de nos Constitutions de 1990, devrait être la marque caractéristique du charisme cistercien dont vivait Jean de Ford.

Les "fraudeurs" s'en vont donc vers les profondeurs de la terre "en se laissant prendre par leurs désirs et les soucis terrestres".

§ 4- Judas, le type même du "renard fraudeur", a creusé sa propre fosse.

Longue dissertation sur le cas de Judas le voleur et le traître: ce qui était destiné aux pauvres, il en remplissait ses poches. Et "Jésus se taisait. Il attendait la pénitence". Rien ne vint. "Il fit place à la patience". "Le chef des renards n'en n'a rien fait; il s'est creusé une fosse aux profondeurs de la terre, en ne revenant pas à son Seigneur: il s'est ainsi privé et de l'apostolat, et de la participation au Royaume".

§ 5- Le très sûr chemin de la pauvreté.

L'exemple de Judas, voleur, traître et homicide, nous est donné "pour nous éloigner du précipice". La pauvreté toute nue constitue en effet "une réalité sûre et favorable". Alors, même si le Prince de ce monde vient pour tenter de nous corrompre, nous pourrions dire avec Jésus, en toute confiance, "contre moi, il ne peut rien" (Jn 14, 30).

§ 6- Une forme de don total de soi à Dieu: la pauvreté monastique.

Jean rappelle à ses frères de Ford l'exigence de leur donation à Dieu que formule la RB aux Ch. 33 et 58. A propos du renoncement à toute propriété personnelle, le rappel est cinglant: ce qui prouve qu'à Ford, au début du XIIIème s., certains moines faisaient preuve d'une "liberté peu scrupuleuse" (*audax indulgentiae*). "Dieu nous réclame tout entier comme sa part, attendu qu'Il se fait aussi notre part" - poursuit Jean - (cf. Ps 15, 5). "Retrancher quelque chose de notre voeu affirmé si solennellement, ne sera-ce pas mentir à l'Esprit-Saint?" (cf. Ac 5, 3)... **"Une liberté trop laxiste à l'égard des réalités méprisables, engendre le mépris et supprime la crainte; elle fait retomber l'âme peu à peu des sommets vers les bas-fonds, eu égard à ce qui la constitue très essentiellement: l'amour" (*potissimam animae substantiam*).**

"L'homme parfait, lui, a donné tous les biens de sa maison en échange de l'amour"...Remarquons cependant qu'ici Jean s'éloigne du sens profond et réel de Ct 8, 7 pour donner un sens accommodatice qui contredit en fait l'affirmation scripturaire de la parfaite gratuité de l'amour.

§ 7- Pour ce qui est de l'homme intérieur, les biens intimes dont il dispose ont plus de prix que des biens matériels.

Celui qui a décidé de ne rien retenir en propre et qui se hâte sur la voie des commandements de Dieu, "possède gloire et richesses" (cf. Ps 111, 1-3). Pauvres en biens matériels, nous serons donc pauvres aussi en esprit (cf. Mt 5, 3), comme les Apôtres, et héritiers comme eux du Royaume. Comme l'homme avisé de Ct 8, 7, nous considérerons pour rien tous les biens de nos maisons que nous avons laissés "en échange de l'amour"; s'adjoint à cela, pour le confirmer, la parabole de la perle fine (cf. Mt 13, 45).

§ 8- Le renoncement à la volonté propre.

L'Esprit-Saint viendra en l'esprit de ceux qui, pour gagner le Christ, ont considéré tout le reste comme une perte (cf. Ph 3, 8). L'intention de l'esprit (la volonté de l'âme) doit accompagner le don des biens matériels considérant comme incomparablement plus précieux, l'amour du Christ qui ne peut s'acquérir autrement. Vers cet amour du Christ pourra alors s'élancer tous les mouvements affectifs de notre être intérieur (*animus*).

Le sacrifice de la volonté propre, substance de l'âme, doit aussi être offert en holocauste. Il convient pour cela d'apprendre du "Docteur de l'humilité en personne" (le Christ), à se considérer comme un "serviteur inutile" (cf. Lc 17, 10), à l'instar de ce "grand ami de l'Epoux", Jean-Baptiste, se jugeant "indigne de dénouer la courroie des sandales du Maître" (cf. Jn 3, 29 et Mc 1, 7).

§ 9- Biens matériels et intérieurs, considérés comme rien pour l'amour du Christ.

C'est de cet homme qui laisse tout, biens matériels et biens intérieurs, pour avoir accès à l'amour du Christ, dont parle l'Epoux en Ct 8, 7. Ce "tout", laissé pour le Christ, c'est à la fois "ce

qui suscite la convoitise des biens de ce monde", et ce bien intérieur désirable, la volonté propre. Alors, "l'amour du Christ s'est mis à prendre possession de lui et à se faire sa possession"¹⁸.

§ 10- Prière qui exprime le don total de soi.

"En dehors de cet amour, tous les biens possédés ne sont rien devant Toi, Seigneur Dieu - mais que ce le soit aussi devant moi! -, et que je puisse dire: 'Tout ce qui me constitue est près de Toi' (*substantia mea apud te est* - Ps 38, 8). Pauvre de moi-même, de par Toi je serai riche près de Toi.

Que Ta volonté soit faite (cf. Mt 6, 10)... **Voilà comment mon âme, pour son bonheur, T'épousera Toi, son Epoux légitime, et s'unira à Toi avec révérence et humilité, dans le total consentement de sa volonté..., du pouvoir de ma raison et de ma mémoire** (les trois facultés maîtresses de l'âme).

Viens seulement en aide à mes efforts, pour que ma peine ne soit pas vaine!"

§ 11- Avec S. Paul, l'auteur veut tenir pour rien la Loi Ancienne elle-même.

Il faut reconnaître ici, que Jean dépasse à l'excès les arguments de la diatribe paulinienne. Il ne retient que le fait que Paul, ayant découvert le Christ comme accomplissement de la Loi, ne tient plus celle-ci comme essentielle. C'est Lui, le Christ, qui est le Tout; rien de plus essentiel que "le connaître Lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrance" (Ph 3, 8). Mais Jean omet de dire que si Paul reconnaît la foi en Christ comme supérieure à la Loi mosaïque, il maintient que la Loi reste bonne et utile (cf. Rm 3, 31: "La foi, loin d'évacuer la Loi et de la détruire, la consolide au contraire"... restant sauf le fait que la Loi en tant que loi, ne fait que donner puissance au péché - Rm 6, 1-14.

§ 12- L'homme ne connaît pas le prix de la Sagesse qui est Charité (cf. Jb 28, 13).

Ceux qui vivent sur terre dans le plaisir, ne sont pas capables de saisir ce qui relève de l'Esprit de Dieu (cf. 1 Co 2, 14). "La Sagesse, pour l'homme naturel (*homo animalis*) n'est que folie. Elle n'a en fait de valeur que pour ceux qui ont le goût de Dieu". Mais pour ceux qui ont reconnu son prix, les réalités les plus désirables ne peuvent lui être comparées. Donner tout en échange de l'amour, c'est posséder un trésor inestimable: s'unissant à Dieu par l'amour, voilà l'homme qui devient 'un seul esprit avec Dieu' (1 Co 6, 17).

§ 13- "Il les méprisera pour rien", ces biens donnés en échange - si possible - de l'amour.

Même l'amour de cet homme pour son Dieu, il le considérera pour rien: "un souffle qui s'en va sans retour" (Ps 77, 39). A moins que l'amour de Dieu ne vivifie l'amour humain, celui-ci ne sert de rien (cf. Jn 6, 63). "Qu'il aime donc (d'un amour humain), mais sans estimer encore qu'il aime".

§ 14- L'amour de Dieu est suprême: il n'a pas besoin de notre amour, mais notre amour est dans la nécessité de vivre de Lui.

"Il nous faut donc sans cesse recevoir la Vie de la plénitude de l'Amour qu'est Dieu, par son Fils Unique qui, avec le Père et l'Esprit-Saint, vit et règne à jamais! "

*

18 Cf. Jean Cassien, "Des renoncements", *Conf.*III (Les deux premiers renoncements).

C- Dilectio et Amor.

Sermon 13

"Sa Tête est faite d'or fin" (Ct 5, 11).

Jean distingue fréquemment et inséparablement, trois sortes d'amour: (1) l'amour dont Dieu aime l'Eglise; (2) l'amour dont l'Eglise aime Dieu; (3) l'amour envers le prochain "aimé comme soi-même" (cf. SCt 109; 110, etc...).

Ici, c'est surtout la première dimension de l'amour qui est prise en compte: l'amour dont Dieu a aimé et aime l'Eglise. Cette dimension dépasse infiniment l'amour de l'Eglise envers Dieu. Car cet amour de Dieu pour l'Eglise "est infini en dignité, parfaitement gratuit, antérieur à tout autre amour puisque de toujours à toujours (éternel), absolument fort et fécond". C'est pourquoi il est symbolisé en Ct 5, 11 par "la Tête du Bien-aimé 'en or très pur'".

Sermon 24

"Ses lèvres (sont des lis qui.../Vg.) distillent la myrrhe première" (Ct 5, 13).

Soit que les lèvres de l'Époux se pressent pour donner un baiser, soit qu'elles s'écartent pour insuffler l'Esprit-Saint, de toute façon la myrrhe s'écoule de ses lèvres; soit qu'il se taise, soit qu'il parle (cf. SCt 22 et 23).

Pour en parler avec plus de sagesse - reconnaît humblement Jean -, il est préférable d'interroger ceux dont l'expérience spirituelle est la plus profonde, les compagnons de l'Époux, les accompagnateurs de l'épouse que sont Grégoire le Gd, Augustin, Ambroise, et en notre temps, ces vénérables amis de l'Époux et conseillers (*duces*) de l'épouse que sont Bernard, Guerric (qui n'a pas commenté le Ct!), Richard de S. Victor (*Explicatio/Ct*), Gilbert de Hoyland, et leurs semblables (Guillaume de S. Thierry, par exemple, mais qui n'est pas explicitement nommé...), "dont l'onction de l'Esprit a fait d'abord des disciples, et pour finir des maîtres"...

..."Ils ont appris à aimer, et ils savent donc avec bonheur de quoi ils parlent". Paul aussi, "l'Élu", considérait tout comme un désavantage, et comme du fumier, afin de gagner le Christ (cf. Ph 3, 8): "digne d'éloge cette bouche qui donne au Christ tout son retentissement, et même, dans laquelle le Christ se dit lui-même".

"Puisse le Christ - soupire Jean -, de cette bouche de Paul, me gratifier d'un baiser, et de ces lèvres-là, me distiller la myrrhe première qui n'est autre que son amour".

Mais, pas d'amour sans amertume: c'est pourquoi, amour et myrrhe sont associés. Marie, la Mère du Seigneur, nous en montre tout le réalisme. Alors qu'elle portait déjà en elle le Verbe incarné du Père, "une flèche vola de jour (cf. Ps 90, 5), un glaive la transperça (cf. Lc 2, 35). La Passion de son Fils, elle la portait en elle, avec le bouquet de myrrhe entre ses seins (Ct 1, 13).

L'Amour/Charité (*Caritas*) peut être comparé à un accouchement où se vit le passage de la douleur à la joie, successivement et aussi contemporanément. L'absence du Seigneur, pour ceux qui l'aiment, est amère comme la myrrhe: c'est un "appel à la pénitence". Dès qu'il commence à naître, cet Amour/Charité, est remède pour les vices; il n'est pas ambitieux: il conforte les vertus. Il a la douceur du baiser et la force de l'Esprit. Il est "joie du salut" et "réconfort par l'Esprit plein de force" (cf. Ps 50, 14).

Tout ce développement est magistralement présenté aux §§ 7-8.

Sermon 109

"Les grandes eaux n'ont pu éteindre l'amour" (Ct 8, 7).

Les trois aspects ou dimensions de l'amour sont évoqués l'un après l'autre, dans ce Sermon synthèse sur l'amour: l'amour de Dieu pour nous, dont la preuve majeure réside dans le don du Fils (cf. Rm 5, 8-9). "Christ a été **submergé** par la souffrance pour faire **émerger** l'inlassable amour de Dieu pour nous". Notre amour pour Dieu trouve sa source dans l'amour de Dieu pour nous: ce qui nous fera "traverser la tentation de la stagnation dans le succès ou la tranquillité". C'est pourquoi, la contemplation de l'épouse est souvent transitoire, momentanée. Il faut, en effet, prévenir de l'orgueil la communion de l'épouse avec l'Époux.

Enfin, l'amour entre frères constitue la troisième dimension de l'amour: elle procède des deux autres. Si cet amour est faible et fragile, il est aussi solidifié, consolidé, par le Don de l'Esprit.

"Grande est la paix pour ceux qui aiment la Loi de Dieu" (Ps 118, 165).

*

D- "Caritas" et contemplation

Sermon 3

"Mon Bien-aimé est blanc et vermeil, élu entre des milliers" (Ct 5, 10).

L'épouse répond aux "filles de Jérusalem" qui la questionnaient ainsi: "Pourquoi ton Bien-aimé est-il *dilectus ex dilecto*, aimé et issu de l'Aimé, à nul autre pareil; qu'a-t-il donc de plus que les autres bien-aimés?" La réponse de l'épouse est une louange d'amour adressée au Bien-aimé; il d'abord célébré pour son éclatante blancheur, pour sa fraîcheur exceptionnelle. Il est, de ce fait, la source de quatre dérivations de ce principe: la blancheur du lait, du lis, de la neige, et de la lumière. Ces quatre images sont elles-mêmes le symbole de quatre formes de sainteté: celle des enfants baptisés en bas-âge, alimentés de lait; celle des jeunes gens, restés chastes et humbles (la blancheur des lis les représente); celle des pénitents en quête du pardon de Dieu (ce qui renvoie à la blancheur de la neige et de la laine); celle de la lumière, propre au Ressuscité et à laquelle participent ceux qui ressuscitent avec le Christ par le don de grâce.

Dans la lumière du ressuscité, toutes les autres formes de sainteté, dans l'amour, disparaissent: "Au lever du Soleil (de Justice) toutes les étoiles ne tardent pas à disparaître, cédant leur lumière au Soleil, reconnaissant que seul le Soleil brille en atteignant la parfaite blancheur éteincelante; tout ce qui brille est sans éclat en sa présence".

Il est donc bon que l'épouse soit tendue de tout son désir vers le visage de son Soleil; il est bon qu'elle dise en toute vérité: "Mon Bien-aimé est blanc et vermeil" (*candidus et rubicundus*). De Lui, tous reçoivent leur blancheur (leur sainteté), et, en comparaison de Lui, ils n'atteignent pas la parfaite blancheur, car "Il est plus brillant que le lait, plus éclatant que le lis, plus blanc que neige (cf. Ps 50, 9), plus resplendissant que la lumière. En fin de compte, "entre des milliers il est choisi" (Ct 5, 10). "De Lui émane et à Lui revient toute lumière pour l'ensemble de l'Eglise". Il est la plénitude de l'Amour (Charité) sous toutes ses formes (§ 5).

Sermon 93

"Qui pourrait me donner de t'avoir pour frère, allaité aux seins de ma mère, afin de te trouver au-dehors et de te couvrir de baisers, si bien que, désormais, personne ne me méprise" (Ct 8, 1).

Un paradoxe de l'amour:

L'amour constitue le plus rassasiant festin, et pourtant il donne faim. Les "visites du Verbe", même fréquentes, ne rassasient pas le désir de l'épouse. Les consolations accordées suscitent de nouveaux désirs que comblera la générosité inépuisable du Donateur, mais creusera aussi de nouvelles capacités d'accueil de plus grands bienfaits. La Source d'une huile inépuisable (image de l'Amour), ne saurait tarir quand bien même les récipients pour la recevoir viendraient à manquer (cf. 2 R 4, 1ss.).

Le constat que fait l'âme de son incapacité de saisir cette douceur vers laquelle elle tend, la conduit à ressentir une affliction intérieure. Elle frémit spirituellement, explore les racines de son malaise, et finalement, recourt à une humble prière fervente: "Qui pourrait me donner de t'avoir pour frère"... "Qui pourrait?", sinon Celui-là seul qu'elle aime. "Qui pourrait"- demande Job - "faire en sorte que ma prière se réalise et que le Seigneur m'accorde ce que j'attends?" (Jb 6, 8ss; 14, 13). "Encore faudrait-il pouvoir recevoir un esprit qui porte à craindre le Seigneur (cf. Dt 5, 29). Et cette prière équivaut à requérir de l'Esprit-Saint le Médiateur entre Dieu et les hommes" (1 Tm 2, 5)...

Retour aux paroles de l'épouse:

"Qui pourrait me donner de t'avoir pour frère, allaité aux seins de ma mère, afin de te trouver au-dehors et de te couvrir de baisers"... Seule la sainte et indivisible Trinité peut offrir une grâce aussi ineffable. Mais à quelle Personne de la Trinité s'adresser, se demande l'épouse. Elle demande que se manifeste son "frère", c'est-à-dire le Seigneur Jésus.

Le terme de "frère" pour désigner Jésus ramène au début de l'Incarnation. De fait **l'amour ne repart-il pas sans cesse de son commencement?** "Ce que nous comprenons de la fin, nous devons aussi le comprendre du début", disait Grégoire de Nysse, s'inspirant d'Origène - *Epist.* 3. Ce qui revient à dire: 'Ce qui vaut de la fin doit aussi déterminer déjà le commencement'; ce que nous comprenons de la mort du Christ, nous permet de comprendre l'inséparable unité de la divinité du Christ à son corps et à son âme. Le Mystère Pascal du Christ est déjà inscrit dans le Mystère de l'Enfance de Jésus.

"Dans la douce contemplation de Jésus petit-Enfant, l'amour trouve vraiment de quoi grandir; il se fortifie heureusement à suivre la croissance du Seigneur au long de son enfance, de sa jeunesse, jusqu'à sa stature d'homme achevé. Il s'approfondit finalement à considérer immensément la patience et l'amour révélés dans la mort du Christ en croix... Ne pouvant se fixer dans les hauteurs, l'amour se retrouve alors en sécurité sur le lieu d'où il était parti, comme en son pays natal. Et là, en refaisant ses forces dans l'humilité de Jésus, il se réhabitue peu à peu à voir son visage de gloire" (cf. Gilbert de Hoyland, SCt 19, 1-2; Bertrand, "S. Bernard, et la dévotion à Jésus-Enfant". La contemplation du mystère de l'enfance de Jésus est un 'lieu' (*topos*) de la mystique cistercienne).

Une grande séquence contemplative:

Du Christ-Epoux, l'épouse revient à la contemplation de l'Enfant de la crèche. Elle oublie les termes par lesquels elle appelait son Bien-aimé, "Celui que chérit son âme" (Ct 1, 6), pour adopter un mode d'expression plus humble et inaccoutumé: celui de "frère", que sa mère allaiterait encore. Sagesse de l'épouse qui s'humilie, "de cette humilité intérieure d'où sortent des fleuves d'un très grand amour" (§ 7).

Suit une longue prière méditative adressée au Seigneur Enfant: "Ô tendre Seigneur de tes

frères, ô frère de tes serviteurs!"... (§ 8). L'épouse - et Jean s'y équipare - en vient à souhaiter d'avoir Jésus pour frère et Marie pour mère (§ 9). Dans l'Esprit où l'épouse puise son audace, Jean puise aussi la sienne: "Toi (Seigneur Enfant), avec elle (Marie, ta mère), voilà qui suffit à combler mon désir".

Une prière finale où l'âme, servante du Seigneur, demande de participer à la plénitude du Christ:

"Seigneur Dieu..., Tu as déjà daigné me trouver intérieurement et Te laisser trouver par moi. Et dans la mesure où je t'ai trouvé et où j'ai été trouvée par Toi, me voici débarrassée de ces taches que sont mes fautes. De plus..., j'ai obtenu de Toi la faveur de ta conversation et le baiser de ton inspiration. Mais, je T'en prie, enlève le pourissement que suscite encore en moi la convoitise de la chair (cf. 1 Jn 2, 16): en Te déplaisant, elle m'éloigne de Toi, pour mon malheur, et me prive des saints baisers de ta bouche (cf. Ct 1, 1).

Que je Te trouve aussi 'au-dehors' (Ct 8, 1), je Te prie, et que tout ce qui en moi se rebelle contre Toi soit précipité sous l'escabeau de Tes pieds (cf. Ps 109, 1). Que je devienne digne de tes baisers, une fois que la loi de ma chair aura été engloutie par la loi de Ton Esprit (cf. Rm 8, 2): Ô Seigneur Dieu, mon Epoux et mon Frère, Toi qui avec Dieu le Père et l'Esprit-Saint, vis et es glorifié, Dieu pour les siècles infinis des siècles. Amen!"

Sermon 108

"Ses lampes (de l'épouse et donc de tout homme juste) sont des lampes de feu et de flammes" (Ct 8, 6).

Les cinq premiers §§ de ce Sermon sont une méditation sur la lumière de la lampe, Lumière qui est le Seigneur Lui-même et en qui se trouve "toute capacité d'étinceler". Cette méditation s'inspire de Ct 8, 6 (voir ci-dessus). C'est l'Epoux qui parle.

Parole et comportement de cette lampe qu'est "le juste", rayonne la Lumière, et édifie (cf. §§ 1-2). Cette Lumière se propage et allume d'autres lampes du fait de "l'humilité d'intention d'où elle procède". C'est au Christ, Lumière du monde, que s'allume toute lampe, puisqu'il est, Lui, la Lumière (cf. 1 Jn 1, 5). Chez l'homme juste, tout entre au service de la lumière (cf. § 3). Lumière que seul "l'oeil simple" de qui se fait proche du Christ peut contempler¹⁹ (cf. S. Bernard, "Du Précepte et de la Dispense"; Petite étude sur l'oeil simple, §§ 35-41; SC 457, pp.225-239). "Même ce qui paraît faible et inutile en nous s'avère adéquat pour accueillir cette Lumière" (la mèche de la lampe, par exemple); car "la puissance du Seigneur s'accomplit dans la faiblesse" (cf. 2 Co 12, 9), et "des ténèbres de l'âme pénitente, jaillira la Lumière" (cf. Ps 138, 11.16) - § 4.

Dieu connaît mon imperfection. "La connaissance de ma misère est aussi comme une lumière aux yeux de Dieu", et la connaissance de soi prélude à la connaissance de Dieu²⁰. La connaissance de soi, c'est "la connaissance de ma folie" (de mon manque de sagesse), "et de mon imperfection": cela constitue, en quelque sorte, la mèche de ma lampe. En y adjoignant l'huile de l'humilité, ma lampe resplendira et me conduira à découvrir la lumière également présente chez autrui (cf. S. Bernard, "Traité des degrés d'hum. et de l'org.", §§ 1-2).

Finalement, "c'est du Christ seul que nous devons attendre cette Lumière qui est Charité et Vérité" (§ 6).

19 Cf. S. Bernard, "Du précepte et de la Dispense", Petite étude sur l'oeil simple, §§ 35-41; SC 457, pp. 225-239.

20 Voir S. Bernard, "Traité des degrés de l'humilité et de l'orgueil", 1-8; "Du devoir d'aimer Dieu" (*Dilig.*), 2, 4; *De Diversis*, 10, 1; 14, 2.

§ 7- Prière ardente adressée au Seigneur Jésus, "Lampe rayonnante de feu et de flammes".

§§ 8-9: Ce "Feu consumant" (He 12, 9) qu'est le Christ, est "le Véritable Amour".

Il convient donc de se laisser façonner par Lui.

IV. La vie monastique, Ecole de Charité

A- Pauvreté et Humilité avant tout: SCt 110 (voir *supra*).

B- *Discretio* (Discrétion/Discernement) en tout: SCt 77 (voir *infra*).

C- Béatitude de la Solitude (*Beatitudo solitudinis*) malgré tout: SCt 100 (voir *infra*).

*

Sermon 77

"Ton nez - dit l'Epoux à l'épouse - est semblable à la Tour du Liban,
en garde face à Damas" (Ct 7, 4).

§ 1- Ct 7, 4 est repris en tête de §. Actualisation des effets d'une crise politique en Angleterre.

Nous entrons-là, depuis Ct 7, 1 jusqu'à Ct 7, 9, dans un magnifique éloge de l'épouse par l'Epoux; éloge qui, partant des pieds, ira jusqu'au cou et au-delà: yeux, nez, cheveux, feront aussi partie du tableau. Cet éloge culminera finalement par ce simple constat admiratif: "Que tu es belle et charmante, très chère, au milieu des délices" (*Quam pulchra et quam decora, charissima, in deliciis!* - Ct 7, 6).

Le Sermon précédent rapportait l'évènement douloureux pour les cisterciens anglais, au début du XIIIème s., de se voir imposer par le roi d'Angleterre Jean sans Terre, des taxes exorbitantes, taxes visant tous les monastères cisterciens du Royaume. Jean de Ford invite à voir derrière cette épreuve "la main de Dieu" qui tenait ainsi à "ramener les communautés cisterciennes de l'Ordre à une plus stricte pauvreté. La leçon semble avoir porté puisque, selon le Sermon 77, l'expérience de dépuillement a conduit les cisterciens anglais à une humilité vraie, n'attendant que de la Providence leur secours.

Le "nez" de l'épouse, en ce qui concerne l'Eglise, symbolise, pour Jean, **le discernement** pour se garder des vices "qui voudraient prendre l'allure de vertus". Mais si le discernement vise la sainteté et non la fourberie du mal, il devient une "tour de garde" contre l'Adversaire, qui saura faire bon usage même des épreuves infligées par l'Ennemi. Plus précisément - puisque l'épouse est aussi l'âme humaine -, le "nez" signifiera cet instinct activé par l'odorat faisant suivre l'Epoux "à la trace". Et la "tour" s'érigera en "tour de défense".

Trois "tours" sont nommées dans le Ct. En Ct 4, 4 ("Ton cou est comme la tour de David"); en Ct 7, 4a ("Ton cou est comme une tour d'ivoire"); en Ct 7, 4d ("Ton nez est comme la tour du Liban"). La première tour, est le symbole du **renoncement à soi**; la seconde figure l'**humilité**; et la troisième, en notre SCt 77, symbolise le **discernement** qui "met en ordre l'amour et l'équilibre".

"Puissent les montagnes qui se sont abaissées devant ta face, Seigneur, ne pas se remettre à se hausser pour l'éternité" (allusion à l'aventure cistercienne anglaise sous Jean sans Terre).

§ 2- Le nez est le symbole du discernement (cf. Grégoire le Grand, Morales/Jb, 31, 44, 85).

"Ton nez est semblable à la tour du Liban, en garde face à Damas" (Ct 7, 4d). Cette vertu du discernement vient comme au terme de toute une liste de vertus symbolisées par les différentes parties du corps de l'épouse. Le nez, symbole du discernement, vient presque en dernier parce qu'il "gouverne et protège toutes les autres vertus"²¹; d'où l'image de la tour de défense. En effet, le discernement doit prévenir avec vigilance le mal qui se trame, et repousser avec force ses attaques". Il doit en particulier détecter ces "vices qui prennent l'allure de vertus": une fausse piété, une rigueur exagérée, une joie trop relâchée, une sévérité troublante, une liberté qui s'appuie sur **l'exemption** (à laquelle S. Bernard est toujours resté hostile; mais, après sa mort, tous les monastères cisterciens l'adopteront).

§ 3- Paul fut altéré de sang avant sa conversion, comme 'Damas' ('assoiffé de sang').

La jalousie de la Synagogue s'est consumée contre les joies nouvelles de l'Eglise. Mais la tour bien défendue, y résista. Et "le loup (Saul) changé en agneau (Paul), entra dans Damas (cf. Ac 9, 8). Il transforma alors la "tour de Damas", en "tour du Liban" (tour de la blancheur), avec une humble ferveur". Il restait homme assoiffé de sang, mais du sang du martyr, considérant que "les souffrances du temps présent sont sans commune mesure avec la gloire qui doit se révéler en nous" (Rm 8, 18). Aussi se glorifiait-il dans la croix de son Seigneur, Jésus le Christ.

§ 4- Un risque: utiliser le discernement en vue de falsifier la justice.

C'est le cas de la Synagogue - reconnaît Jean : "Elle ne cesse d'exercer son intelligence, jour et nuit, pour discerner le bien du mal; mais elle se montre sage pour faite le mal, sans savoir faire le bien (cf. Jér 4, 22), justifiant l'impie et privant le juste de sa justice" (cf. Is 3, 23). On reconnaît là une prise de position tranchante vis à vis du judaïsme, peut être liée à des faits précis ayant opposés juifs et catholiques anglais... Mais nous savons que S. Bernard et les cisterciens ont défendu des juifs lorsqu'ils étaient l'objet de discriminations infâmes.

§ 5- Quand le discernement vise la sainteté, il est une "tour fortifiée".

Heureuse l'épouse du Christ lorsqu'elle "use de la finesse de son intelligence pour 'sentir' (percevoir) ce qui est juste et injuste, ce qui est honnête et malhonnête, ce qui convient ou non, en vue de savoir et de vouloir avec l'Emmanuel (cf. Is 7, 14), son Epoux, repousser le mal et choisir le bien (*ibid.*v.15). L'odorat affiné lui sert à juger et à choisir. **Ce "nez" de l'épouse est vraiment comme 'la tour du Liban': elle aspire, de toute la puissance de son discernement/Discretio, à la blancheur de la sainteté.**

Ainsi donc, "à partir de son expérience de la sainteté, elle s'est érigée la tour du discernement, face à Damas", l'assoiffée de sang, symbole des forces adverses. Déjà, plus haut, l'Epoux l'appelait à venir du Liban: "Viens du Liban, ô épouse, viens du Liban, et tu seras couronnée" (Ct 4, 8).

Tout cela concerne la louange de l'Eglise/épouse. Qu'en est-il de l'âme fidèle?

§ 6- Le sort de l'âme fidèle qui a obtenu le baiser et l'étreinte de l'Epoux.

Elle s'est acquis aussi le privilège et le nom d'épouse. A l'odeur de l'Epoux, elle le suit (cf. Ct 3, 2), qu'il monte au ciel ou qu'il descende au séjour des morts (cf. Ps 138, 8). **Elle développera, pour suivre Celui qu'elle aime, sa faculté olfactive pour le suivre à l'odeur de ses pas. Telle est**

21 "Discernement" est pour ainsi dire synonyme, chez Jean, de "Discretion" (*Discretio*), au sens bénédictin de "mère des vertus" (cf. RB : *discretio mater uirtutum*, 64, 19).

sa joie d'indéfectible et continuelle chasseresse.

§ 7- Entre "colonne de nuées" (Ct 3, 6) et "tours" (Ct 7, 4), quelle différence?

La "tour" est plus solide que la "colonne de nuées", parce que - explique Jean - la "tour" symbolise "la force inexpugnable de l'amour". Elle s'édifie par la pratique de l'humilité et le renoncement à tout son avoir (pauvreté).

§ 8- Damas, face à Jérusalem: l'hypocrisie, l'envie, l'arrogance, face à "la vision de Paix".

Aucune sécurité sur la terre pour l'épouse tant qu'il ne lui est pas donné la pleine vision de son Bien-aimé. Donc, elle veillera et s'emploiera à lutter contre les péchés qui contaminent tous les spirituels (hypocrisie, envie, arrogance...).

§ 9- 'Nez' ou 'tour': deux images du discernement par lequel l'amour est ordonné (cf.Ct 2, 5).

Cette 'tour', l'Epoux l'a bâtie dans l'âme de l'épouse. Il a ordonné en elle l'amour. Par le discernement dont il a enrichi son épouse, "Il a ramené à des limites précises ses débordements et les assauts de son zèle".

Le discernement doit donc toujours être en éveil, comme une tour du Liban, pour réfréner les vices et combattre ce qui contredit l'amour. Ainsi, l'épouse doit aussi avoir soin des âmes. "Soucieuse de ses propres progrès, elle ne négligera pas ceux d'autrui". Ici, Jean pense manifestement à son devoir d'Abbé, Père spirituel de sa communauté de frères (cf. RB 2).

C- Béatitude de la Solitude monastique, malgré tout

Sermon 100

"Qui est-elle, celle-ci qui monte du désert, débordante de délices, appuyée sur son Bien-aimé?" (Ct 8, 5).

C'est le Choeur des "filles de Jérusalem" qui s'exprime ici, effayées par l'adjuration de l'Epoux de "ne pas réveiller la bien-aimée avant l'heure de son bon plaisir" (Ct 8, 4). Ici, Jean de Ford va successivement interpréter "la montée du désert" de l'épouse, pourquoi elle est "débordante de délices", enfin pourquoi doit-elle être toujours "appuyée sur son Bien-aimé".

Ce Sermon est très représentatif de la vie monastique, et nous intéresse donc au plus haut point. Le moine Jean, Père spirituel de sa communauté de Ford, nous livre son expérience personnelle qui lui fait tenir le rôle d'épouse du Bien-aimé, dans le drame du Cantique.

Le thème du "désert" y est largement présent, d'abord sous la forme du "triple désert" de Moïse, d'Elie et de Jean-Baptiste. Ces trois personnages emblématiques de la vie monastique signifient au sens fort la quête de la vérité au contact de la Parole, le vécu effectif de la pauvreté, et la solitude choisie par adhésion exclusive à Dieu sans pour autant désertier le souci du salut du prochain. Jésus, surtout, a conjoint admirablement et parfaitement ces deux aspects caractéristiques d'une vie monastique toute donnée à Dieu et au service de la multitude à sauver: rapport exclusif avec son Père, dans la solitude - même au coeur de son ministère auprès des foules qui venaient à lui et pour lesquelles "il était sorti" (cf. Mc 1, 38; Jn 16, 28) -, et se laissant saisir de pitié envers ces foules qui erraient "comme des brebis sans berger" (Mt 9, 36; Mc 6, 34).

Se maintenant dans l'humilité d'une sagesse toute intérieure et persévérant dans le renoncement aux richesses, aux plaisirs, et aux honneurs de ce monde, l'épouse est appelée à vivre dans un "triple désert", elle aussi: désert avec Moïse dans la confrontation à la Parole de Dieu (*lectio/meditatio/oratio/contemplatio*), avec Elie dans sa quête empressée de la perfection par la

circoncision du coeur au Carmel (*circumcissio cordis*), mais aussi au désert avec Jean-Baptiste dans l'arrasement des montagnes d'orgueil afin de préparer le chemin du Seigneur et d'assurer la formation spirituelle de ceux qui sont appelés à le recevoir.

Cela impliquera pour l'épouse de passer par le désert de la tentation, comme Jésus et avec lui, par le désert du renoncement à soi et à la volonté propre, "s'abstenant même de ce qui est permis", par amour, et par le désert de la quête de la brebis perdue, "but et fin de toutes les montées" (cf? Is 2, 2), vers les gras pâturages où toutes les brebis seront rassemblées autour de l'unique Pasteur.

Mais, Ct 8, 5 le dit explicitement, l'épouse doit "monter du désert pour déborder dans les délices"; c'est à dire que, dans l'attente du retour du Maître, son Bien-aimé Seigneur, elle doit, par des progrès quotidiens dans l'exercice des vertus, "**pénétrer dans les profonds secrets de la solitude intérieure**". Et plus cette solitude se montre secrète et haute, plus elle s'avère pleine de douceur et de délices... et celle-ci "monte du désert, débordante de délices" (Ct 8, 5). Cependant, encore doit-elle "s'appuyer sur son Bien-aimé, peser sur lui de tout son poids"²², entourée par lui, fixée par lui, stabilisée par lui", cela à tout moment²³.

"C'est de Lui, le Christ, que ces délices affluent miséricordieusement, en Lui qu'elles abondent largement, et vers Lui qu'elles refluent finalement pour abonder de nouveau". Pour en déborder longtemps, "il faut qu'elle les renvoie à leur source (voir S. Bernard, "Aqueduc", 13) avec autant d'élan et de force que n'en ont ces délices pour couler vers elle".

L'acquisition des délices réside donc dans la montée du désert; leur puissance se mesure à leur débordement, et leur conservation consiste en cet appui (sur le Christ, le Bien-aimé). Car "qu'elles que soient, dans leur variété, les montées que l'épouse a disposées dans son coeur pour venir du désert (cf. Ps 83, 6), à travers le désert et vers le désert, s'il lui arrive d'oublier de s'appuyer sur son Bien-aimé (cf. RB 7, 10), elle ira à sa perte...

Prière finale:

"Seigneur Jésus, nous sommes ton peuple et le troupeau de ton pâturage, Toi qui ne ressens pas la fatigue de porter sur tes épaules ceux que Tu as arrachés à la morsure des loups, nous T'en prions: décharge-nous de tes épaules, et rends-nous à tes saints troupeaux..., qu'agneaux et brebis se retrouvent dans la joie et le bonheur (expression d'un souhait d'unité fraternelle dans la communauté de Ford?) ... Qu'ainsi se réalise, de part et d'autre, une joyeuse rencontre, et qu'éclate l'exultation **sur le Carmel** ("lieu de la circoncision" du coeur, c'est à dire le monastère), où tous seront pais (nourris) au moyen de Ton sceptre de droiture (cf. Ps 44, 7), ô Toi, le meilleur des bergers, qui es en même temps berger et pâturage, Toi le glorieux Fils Unique du Père, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vis et es glorifié, Dieu pour les siècles des siècles. Amen".

+

22 Cf. S. Augustin, "Mon poids, c'est mon amour" (*pondus meus, amor meus*), *Conf.* XIII, 9, 10.

23 Cela rejoint étonnamment l'exercice monastique de la présence du moine à la Présence de Dieu; voir Godefroid Belorgey, "Sous le regard de Dieu".